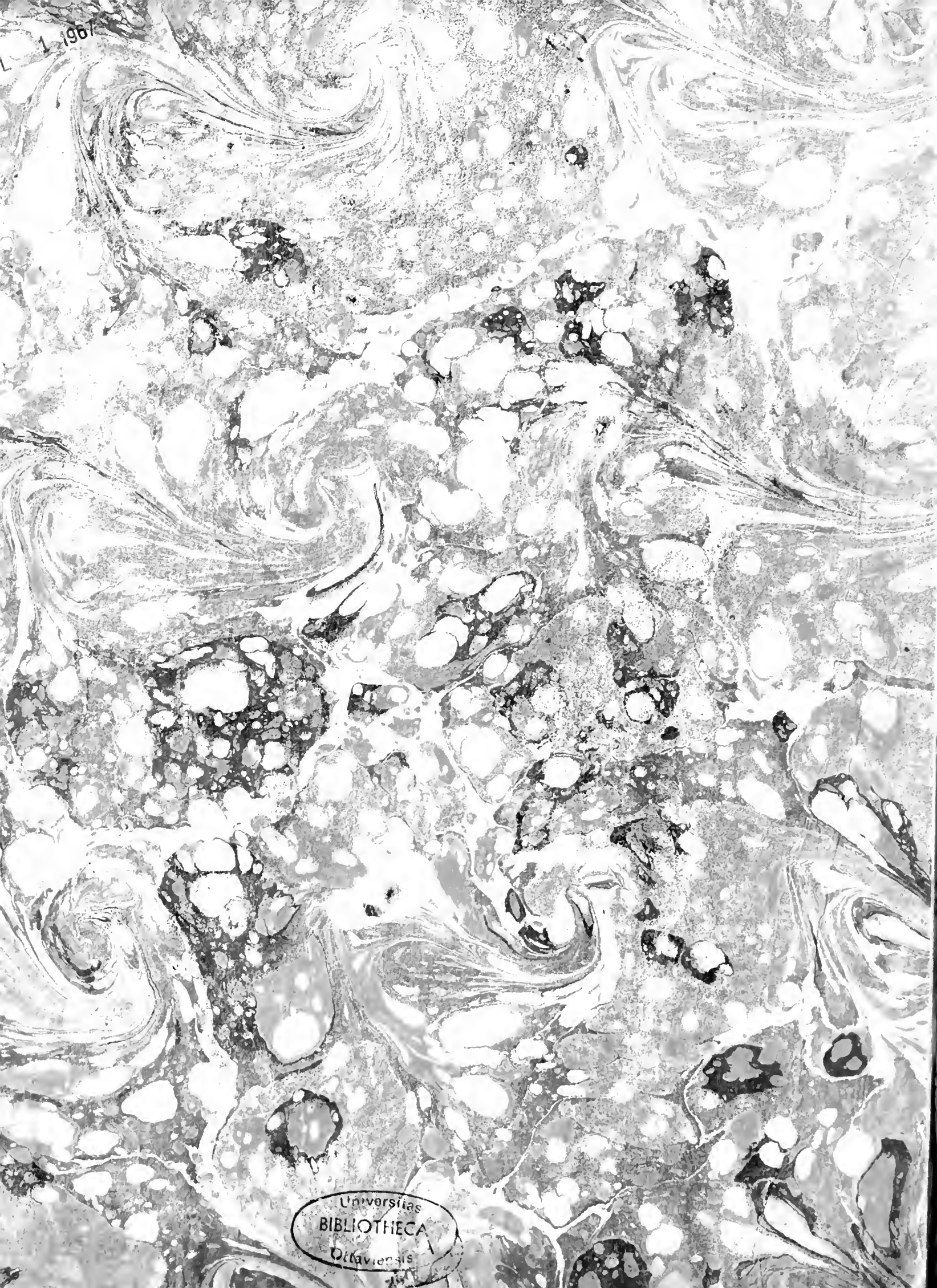
1 1967



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Voir dans "La Philosophie affective" de Jean Bourdeau à la page 14, la mention d'un entretien que Descartes accorda le 16 avril 1648, à un jeune candidat du nom de Burmann pendant un repas à Egmont. La relation de cet entretien se trouve sous un manuscrit latin déposé dans la bibliothèque de Gottingue en 1895 ou 1896 par M. Ch. Adam.

LE SONGE DE DESCARTES, 10 novembre 1619

infra p. 81.

L'hiver de l'année 1619, il était enfermé seul dans ses quartiers d'hiver où aucune conversation ne pouvait le divertir, et où il n'avait ni soucis, ni passions qui le troublassent, il résolut de rejeter comme douteux tout ce qu'on lui avait enseigné, et de rebâtir de ses propres mains l'édifice entier de la certitude. Dans la nuit du 10 novembre 1619, il eut un songe une vision qui l'illumina jusqu'à la mort. Les détails de ce songe sont si étranges et si enfantins, et l'accablation qui le suivit fut si violente que BAILLET se demande innocemment si Descartes n'avait pas un peu trop bu la veille. Mais le jour plus clair où le jeune homme prenait congé de l'ami Isbrand à la nuit. Ce songe qu'il fallut lire le récit dans Baillet, c'est la même nuit que Descartes fixa sa méthode dont les règles sont bien connues.

(Fortunat Strowski - "La pensée française" p. 148)

Rapprocher le songe de Descartes du RAVISSEMENT DE PASCAL. dans la nuit du 23 novembre 1654 (id. Havet I. CVI).

Baillet, Adrien

LA VIE
DE
MONSIEUR
DES-CARTES.

Mars 1596, mort le 11 fev...

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez DANIEL HORTHEMELS, ruë saint Jacques,
au Mécénas.

M. DC. XCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

"Que de fois, dans Venise, n'ai-je pas médité comme un
des plus anciens testaments de la gloire humaine qui date
Lamartine au front de son oeuvre complète ! Si j'avais
à recommencer ma vie, je n'y chercherais pas le bonheur,
parce que je sais qu'il n'y est pas, mais j'y chercherais
soigneusement l'obscurité et le silence, ces deux
vierges domestiques qui gardent le seuil des maisons
heureuses." Maurice Barrès "Amori et Dolori Sacrum
Mort de Venise". p. 113. (Bene qui latuit, bene vixit).

La philosophie, c'est devant la vie le sentiment et l'adhésion
de l'universel, et devant la mort l'acceptation.
Barrès, loc. cit. p. 147.

Grâce à mes longues solitudes, dit Elisabeth de
Bavière à Christomanos, je reconnais que la douleur
de l'existence, on la sent surtout par le contact avec
les hommes. La mer et les arbres enlèvent de nous tout
ce qui est terrestre. Nous devenons nous-mêmes un
des êtres sans nombre. Tout commerce avec la
société humaine nous fait dévier dans cette attention
et acquise la sensation de notre individualité,
ce qui fait toujours souffrir. Certains hommes
cependant me sont aussi agréables que les arbres ou
la mer. Je pense aux pêcheurs, aux paysans et aux
gens de village, gens qui se meuvent parmi la foule
des mortels et qui commercent beaucoup avec les
choses éternelles..... (Barrès, loc. cit. "Une Impératrice
de la solitude" p. 181).

Aliquid amplius invenies in silvis quàm in libris.
(Saint Bernard).

B
1873
.B3
1691
n. 1

Coll. Séc

Veritas de terrâ orta est, et Justitia de Cœlo prospexit. Ps. 84.

A
MONSEIGNEUR
LE
CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

L'union que Dieu a établie entre la Juſtice & la Vérité, me donne la hardieſſe de préſenter mon ouvrage à

VÔTRE GRANDEUR. *Quelque égalité que cette union ſemble mettre entre elles, l'ordre de la Sageſſe éternelle a voulu que la Vérité fût ſous la protection de la Juſtice; & que l'une étant naturellement toute nuë & ſans armes, l'autre ſe trouvât toûjours armée pour ſa défenſe.*

C'eſt peut-être dans cette vuë, MONSEIGNEUR, Pſ. 84. v. 12. *que Dieu nous a fait repréſenter la Vérité ſortant de la terre, & la Juſtice placée au deſſus des tempêtes pour lui tendre la main. Le ſort de la Vérité ſemble dépendre tellement de la* Iſaiæ. 59. v. 14. *préſence de la Juſtice, que pour peu que celle-ci s'éloigne, celle-là ſe trouve ſouvent en proye à ſes ennemis.*

Mais les intérêts de l'une ſont tellement attachez à ceux de l'autre (pour ne pas dire que ce ſont les mêmes,) qu'il ne ſeroit pas poſſible à la Juſtice d'abandonner la Vérité ſans ſe détruire. Ce n'eſt point faire des-honneur à la Juſtice de croire Baruch. 4. v. 13. *qu'elle ne peut ſubſiſter que par la Vérité; & de dire aprés un Prophéte, qu'on ne peut avoir d'accez auprés d'elle que par* Jerem. 4. v. 2. *le moien de celle-ci. Dieu même dont la vie, au langage de l'Ecriture, n'eſt que Vérité & que Juſtice, a voulu que l'une fût toûjours inſeparable de l'autre dans tous ſes ouvrages. L'Homme qui s'imagine en être le chef-d'œuvre, ne peut* Eccli. 34. v. 22. *entretenir aucun commerce avec ſon Créateur, que par la voie de la Vérité & de la Juſtice, qui n'ont qu'un même chemin pour le faire venir à nous, & pour nous conduire à* 3. Reg. c. 3. v. 6. *lui. Il ſemble qu'il ne réſerve ſa miſericorde que pour ceux qui ſuivront l'une & l'autre également. En un mot, ce n'eſt que dans l'union étroite de la Vérité & de la Juſtice que* Zachar. 8. v. 8. *nous ſommes à lui en qualité de ſon peuple, comme il veut bien être à nous en qualité de nôtre Dieu avec les mêmes conditions.*

C'eſt par l'une & par l'autre qu'il a voulu principalement

ſe

ſe rendre viſible à nous dans la perſonne du Roy, que nous regardons comme l'image vivante de la Divinité. Mais ſi le le plus grand honneur de LOUIS LE GRAND *eſt d'avoir été choiſi de Dieu pour faire regner la Juſtice & la Vérité ſur la terre : y-a-t-il, MONSEIGNEUR, quelque autre honneur dans le monde aprés celui-là, qui ſoit plus grand & plus ſolide que celui d'avoir été choiſi par un ſi puiſſant Monarque pour être le Chef de la Juſtice dans ſon Royaume, & le Protecteur de la Vérité ſous ſes ordres?*

Mais ſi nous révérons dans vôtre Perſonne le premier Miniſtre de la Juſtice que le Roy a reçûë de Dieu pour être diſtribuée aux Peuples : je ſerois preſque aſſez hardi pour regarder M. Deſcartes comme l'un des principaux Miniſtres de la Vérité que Dieu n'a point révélée, & dont il a bien voulu abandonner la recherche & la diſcuſſion aux Hommes. Si M. Deſcartes avoit été aſſez heureux pour rétablir la vraye Philoſophie par les ſoins qu'il a pris toute ſa vie de découvrir la Vérité dans le fonds de la Nature, ce ſeroit un avantage dont le genre humain ſeroit encore redevable au regne de LOUIS LE GRAND : *puiſque Sa Majeſté l'a honoré de ſa protection particuliére de ſon vivant ; qu'elle l'a gratifié de penſions, pour faciliter l'exécution de ſes grands deſſeins ; & qu'elle l'a comblé de toutes les bontez avec leſquelles elle a coûtume de reconnoître le vrai mérite.*

M. Deſcartes ne pouvoit mieux répondre aux bontez du Roy, qu'en ſacrifiant toutes ſes facultez à cette Vérité que Dieu ſemble avoir cachée dans tout ce qu'il a créé, & dont la découverte pourroit produire la félicité temporelle des hommes. Il avoit reçû de Dieu un amour violent pour cette Vérité. Cet amour ſe trouvant accompagné de toute la droi-

ture du ſens & de toute la ſincérité du cœur que l'on pût ſouhaiter, lui avoit fait pourſuivre cette Vérité par tout où il s'étoit douté qu'il pourroit la découvrir. Et s'il falloit juger du ſuccez de ſes travaux par l'excellence des talens qu'il y a emploiez, nous aurions dequoi raiſonnablement préſumer que cette Vérité ſe ſeroit enfin préſentée à lui ſans déguiſement.

Mais l'expérience de ſa propre foibleſſe lui aiant perſuadé, que Dieu, qui donne gratuitement la connoiſſance des Véritez ſurnaturelles par la révélation, ne s'engage pas toujours à récompenſer de la même maniére les travaux que l'on eſſuie dans la recherche des Véritez naturelles : il a cru ſatisfaire au moins de ſa fidélité & de ſa perſévérance. Une Maîtreſſe telle que la Vérité ne pouvoit être mieux ſervie qu'avec ces deux qualitez, ſur tout lorſque l'on conſidére que M. Deſcartes joignoit les ſentimens du cœur avec les raiſonnemens de l'eſprit pour la reconnoître.

Ce ſont là, *MONSEIGNEUR, les motifs de la confiance avec laquelle j'ay eſperé que Vous voudriez bien honorer de vôtre protection l'hiſtoire d'un homme qui a procuré à la France la gloire d'avoir produit le chef de la Philoſophie nouvelle, ou le reſtaurateur de celle que les Anciens cultivoient, avant que les Grecs l'euſſent embarraſſée de la diverſité de leurs opinions. J'oſe me flater que* VÔTRE GRANDEUR *ne le trouvera pas entiérement indigne d'elle, ſoit par la vuë des grandes relations de la Juſtice avec la Vérité, ſoit même par la conſidération de la famille de ce célébre Philoſophe, dont les parens ont été depuis plus d'un ſiécle l'ornement de l'un des principaux Parlemens du Royaume. C'eſt à la connoiſſance que vous avez euë de leur application à leurs devoirs, qu'ils ſont redeva-*

bles

*bles de cette bienveillance particuliére, avec laquelle vous les avez toujours distinguez, depuis que vous êtes entré la premiére fois dans leur Province, aux Etats de laquelle vous avez souvent * assisté pour sa Majesté.*

* dix fois.

Mais, MONSEIGNEUR, toute immense que vôtre bonté a paru jusqu'ici aux peuples de cette grande Monarchie, il ne nous est point permis de douter que vôtre puissance n'ait une étenduë qui luy est proportionnée, puisqu'elle n'a point d'autres bornes que celle du Roy. Cette autorité supérieure que vous avez sur toute la Justice qui est l'ame des Empires, & qui est capable de rendre la Monarchie immortelle par son incorruptibilité, est à la vérité l'ouvrage du plus puissant des Princes de la terre, mais en même têms du plus sage de tous les Rois. De sorte que le jugement que ce grand Monarque a fait de vôtre personne en vous élevant au comble des dignitez de son Royaume, vous est encore infiniment plus glorieux que toute la puissance qu'il vous a communiquée. Aprés lui avoir donné durant une longue suite d'années des preuves continuelles de vôtre intégrité, de vôtre suffisance, & de vôtre vertu, vous auriez peut-être été content qu'il en fût demeuré au jugement qu'il faisoit de vôtre mérite; parce qu'encore que sa puissance soit capable d'élever de petites choses, son jugement n'en peut estimer que de grandes. Mais enfin il falloit avoir égard à la gloire de son Royaume : & il a voulu joindre en vous sa puissance à son estime, par l'intérêt qu'il avoit de rendre ses Sujets heureux.

La part que j'ay à cette félicité générale, & les justes ressentimens des bontez particuliéres dont il vous a plû de m'honorer, m'ont fait embrasser avec empressement l'occasion d'en témoigner ma reconnoissance au Public, qui doit

être

être perſuadé que vôtre illuſtre Maiſon n'eſt pas moins l'aſyle de la Vérité que le temple de la Juſtice. Si je dois regarder la vénération que j'ay pour l'une & pour l'autre comme la régle de celle que je dois avoir pour celui qui y préſide ; je puis aſſurer avec vérité & avec juſtice qu'il n'y a point de reſpect plus profond ni plus ſincére que celui avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Grandeur,

Le tres-humble, & tres-obéiſſant
ſerviteur, A. B.

PREFACE.

LOrſqu'on eſt venu me propoſer d'écrire la Vie de Monſieur Deſcartes, j'étois dans tout l'éloignement que pouvoit m'en donner l'opinion que j'avois d'être le dernier des Ecrivains qu'on eût dû choiſir pour cet effet. Le mérite de ceux qui ſe ſont addreſſez à moy pour me charger de cette commiſſion, ne m'a pas empêché de combatre long-tems contre eux. Tant qu'ils ne m'ont attaqué qu'avec des raiſons, je n'ay pas manqué de forces pour leur réſiſter ; mais je n'en ay point eu aſſez pour me défendre contre leur autorité.

La honte d'avoir ſuccombé m'auroit fait appréhender que M. Deſcartes n'eût à ſouffrir de ma foibleſſe, ſi je n'avois conſideré que ce grand homme n'a pas beſoin des forces d'autruy pour ſe ſoûtenir, ni d'aucun artifice pour paroître ce qu'il eſt. Comme il n'eſt pas de ceux dont la ré-

putation dépend de l'habileté d'un Panégyriſte ; j'ay crû que les obligations de mon engagement ne conſiſtoient qu'à dire ſimplement ce qu'à été ce Philoſophe ; & à expoſer ce qu'il a penſé, ce qu'il a dit, & ce qu'il a fait, de la même maniere que nous ſouhaiterions de voir des penſées, des paroles, & des actions toutes nuës.

S'il ſe trouvoit quelqu'un à qui cette ſimplicité ne fût point également ſenſible par tout, j'eſpérerois au moins que ma propre inſuffiſance & ma ſincérité ſeroient de fort bons titres contre ceux qui me ſoupçonneroient d'avoir voulu prévenir ou ſurprendre un Lecteur. Je me ſuis fortement perſuadé qu'on ne ſeroit point en droit d'éxiger autre choſe de moi que la vérité des faits, avec un peu d'ordre ou de méthode. L'éxactitude & la fidélité avec laquelle j'ay tâché de repréſenter cette vérité par tout, pourroit ſuffir pour faire diſtinguer mon ouvrage d'avec un Roman : mais on ne l'auroit peut-être pas diſtingué d'une fauſſe Hiſtoire, ſi aprés avoir vérifié les faits, je ne m'étois particuliérement étudié à leur donner l'ordre qu'ils ont tenu dans la vie de nôtre Philoſophe. Nous éprouvons tous les jours que des véritez dérangées dégénérent en fauſſetez:

&

& l'on peut aſſurer qu'il y a peu d'Hiſtoires où les faits ayent autant beſoin d'être remis en leur place que dans celle de M. Deſcartes.

La beauté qui réſulte de cet arrangement naturel eſt à mon avis ce qui doit plaire à un Lecteur bien ſenſé, plûtôt que l'art d'embellir ou de déguiſer les faits qu'on rapporte : & je ne puis nier qu'aprés l'obligation étroite où je me ſuis mis de ne dire que des choſes vrayes, le ſecond de mes ſoins n'ait été de ſuivre toutes les proportions qui pouvoient faire la juſteſſe de cet ouvrage.

Si mes efforts n'ont pas ſuffiſamment répondu à mes devoirs ou à l'importance de mon ſujet, on ne doit point s'imaginer que j'aye voulu me vanger de ceux qui m'ont chargé malgré moy d'une exécution ſi difficile. Ç'auroit été mal reconnoître l'honneur qui ſemble être attaché à cette commiſſion. Afin de faire voir au contraire que je n'ay rien ômis de ce qui dépendoit de moy qui pût contribuer à la juſtification de leur choix, j'ay tâché de mettre dans un grand jour tout ce qui peut ſervir à diſtinguer Monſieur Deſcartes d'avec le reſte des hommes, ſans rien cacher néanmoins de ce qui luy a été commun avec eux.

A moins que l'on n'écrive la vie d'un homme tellement privé qu'il n'ait été d'aucune profeſſion & d'aucun état, l'on trouve toujours deux perſonnages à dépeindre dans celuy dont on fait l'hiſtoire. Quelques-uns ont crû que cette double peinture n'étoit deuë qu'aux Perſonnes publiques. Mais les grands ſuccez qu'ont eu pluſieurs vies de Particuliers qu'on a vû paroître principalement dans nôtre ſiécle, nous ont ſuffiſamment convaincus que pour avoir deux viſages il n'eſt pas toûjours néceſſaire d'être ſur le timon d'un Etat, ou au milieu des Armées, ou à la teſte des Compagnies ſouveraines, ou enfin ſur un ſiége de Prélature. Il ſuffit pour cela d'avoir eu de la relation avec d'autres hommes, eût-on paru enſeveli toute ſa vie dans une cellule ou dans un cabinet.

La condition d'une Perſonne privée que M. Deſcartes avoit choiſie ne l'avoit pas entiérement exclus du commerce avec le genre humain. Il a donc fallu repréſenter en luy non ſeulement l'homme intérieur dans ſes mœurs, ſes ſentimens, & ſa conduite particuliére; mais encore l'homme de déhors, je veux dire le Philoſophe & le Mathématicien dans ce qu'il a produit au

public

public. C'eſt ce qui m'a conduit indiſpenſablement à l'hiſtoire de la Philoſophie & des Mathématiques qu'il a cultivées avec les plus grands hommes de ſon têms. Par cet endroit, ſa vie a des raports & des liaiſons trés étroites avec l'hiſtoire générale des Sciences, comme la vie d'un Pape ou d'un Roy en pourroit avoir avec l'hiſtoire Eccléſiaſtique ou Civile. Cette conſidération m'a engagé à parler de tous les Sçavans qui ont eu commerce avec luy, & à faire connoître les endroits de leur vie qui peuvent ſervir à la connoiſſance de la ſienne. Par la même raiſon, j'ay crû devoir expoſer l'état des affaires publiques auſquelles il avoit eu quelque part, avant que de ſe renfermer dans la ſolitude pour ne plus vacquer qu'à la Philoſophie. De ſorte que je n'ay pas crû pouvoir me diſpenſer de donner un abrégé également éxact & ſuccint de ce qui s'eſt paſſé ſous ſes yeux juſqu'à la fin de l'an 1628 à Paris, en Hollande, en Allemagne, en Hongrie, en Italie, & à la Rochelle.

Mais j'aurois mal profité de l'avantage que les vies particuliéres ont au deſſus des hiſtoires générales, ſi je ne m'étois étroitement aſſujetti à découvrir l'intérieur de M. Deſcartes. C'étoit

un tréſor caché juſqu'icy à la plus-part du monde. Les préventions que des gens mal informez ou mal intentionnez y avoient oppoſées ſembloient l'avoir rendu inacceſſible : & les proteſtations de ceux qui ſe vantoient d'y avoir été admis, n'étoient que de foibles ſollicitations pour nous exciter à en demander la participation. N'ayant pû reçevoir moy-même cet avantage qu'aux conditions de le communiquer aux autres, j'ay crû devoir acquitter mes conditions de telle ſorte que perſonne ne fût privé d'aucun des fruits qu'on en peut recueillir pour régler ſa conduite, ſoit dans les mœurs, ſoit dans les ſentimens.

C'eſt ce qui m'a fait entrer dans tout le détail des ſingularitez deſquelles on doit attendre ces bons effets. Et ſans m'arrêter au mauvais goût de ceux qui n'aiment que des hiſtoires ſuperficielles, je ſuis deſcendu juſqu'à des choſes que ces délicats pourroient traiter de *minuties* ſi nous n'avions à leur oppoſer l'authorité des plus excellens Maîtres dans ce genre d'écrire, & les exemples de ceux qui dans l'antiquité & parmi les modernes n'ont reüſſi à compoſer des vies que par la fidélité, & (ſi on l'oſe dire)

par

par la plus ſcrupuleuſe éxactitude que l'on puiſſe apporter dans l'éxamen des moindres choſes qui peuvent être de quelque inſtruction.

Ce n'eſt point dans la vie d'un Philoſophe retiré du grand monde que l'on doit chercher une variété divertiſſante d'événemens éclatans, qui ſemblent n'être repréſentez que pour jetter dans la ſurpriſe, & pour attirer l'admiration. Mais on y trouve la ſageſſe & la vertu dans un état plus naturel & plus proportionné à la portée de tout le monde. La vie d'un Philoſophe conſiſte moins en actions & en exploits extérieurs, qu'en ſentimens & en penſées : mais parceque le Philoſophe eſt inſéparablement attaché à l'Homme, il s'agit principalement de ſçavoir comme la philoſophie aura gouverné la condition humaine dans les actions même les plus baſſes & les plus privées. C'eſt dans les mêmes vuës que j'ay tâché d'exprimer ſans déguiſement les défauts de nôtre Philoſophe : perſuadé non ſeulement qu'il y a preſque toûjours des marques de force & de grandeur dans les foibleſſes des grands génies ; mais que ces foibleſſes même renferment des enſeignemens ſalutaires pour les autres, & qu'elles ſervent particulierement

ticuliérement à caractériſer la perſonne qu'on veut connoître.

Comme M. Deſcartes a toûjours eu grand ſoin d'éviter les extrémitez pour ſe garantir plus aiſément de tout ce qui peut être outré & exceſſif dans la conduite de la vie, on le trouvera preſque toûjours fort proche du juſte milieu où doit être nôtre ſituation. Ainſi l'on aura toûjours beaucoup plus à ſuivre qu'à éviter dans ſes actions & ſes ſentimens. Il ſera d'autant plus facile à tout le monde de l'imiter, que ſa vie privée ne nous produit point de ces faits inimitables, qui ſe liſent dans les Romans des Héros, où même dans les hiſtoires des Solitaires de la Thébaïde. Son deſſein ayant toujours été d'entretenir la correſpondance que Dieu a établie entre l'ame & le corps, jamais il ne put s'imaginer qu'il fût néceſſaire de détruire l'un ſous prétexte de fortifier l'autre. Il croyoit ſeulement que l'un & l'autre avoient beſoin d'un frein pour être retenus dans leurs bornes, & pour faire leurs fonctions ſelon l'ordre que Dieu leur a preſcrit. C'eſt pourquoy à l'égard des choſes qui ne ſont point du reſſort de la nature & de la raiſon humaine, il tâchoit de réduire

duire ſon eſprit dans une eſpéce de ſervitude pour le tenir toûjours parfaitement ſoûmis à la foy de J. C. & à l'autorité de ſon Egliſe : & pour ſon corps il l'aſſujetiſſoit à l'eſprit par le rétranchement de tout ce qu'il croyoit capable de nuire à ſon ame.

S'il avoit été queſtion d'en faire un Saint, il ne m'auroit peut-être pas été difficile de prendre parti avec ceux qui ont crû que ſa Francine étoit un fruit plus légitime que n'étoit le frere aiſné de Salomon & Adéodat, enfans de deux Saints; ou de prendre droit ſur ce qu'il ſe ſeroit relevé plus promptement que n'avoient fait ces deux célébres Pénitens d'un engagement où il ſemble que, ſelon cette ſuppoſition, il auroit pû demeurer avec moins de danger qu'eux. Mais par la liberté que j'ay priſe de regarder ſon mariage ſecret comme une choſe douteuſe & comme une tache véritable de ſon célibat, on doit juger de la diſpoſition où j'aurois été de ne le pas épargner ſur les licences qu'il auroit données à ſon eſprit touchant la Religion, ſi j'en avois pû remarquer aucune. Toutesfois pour montrer que je ne prétens pas avoir été le plus pénétrant des hommes en ce point, j'ay porté

la ſincérité juſqu'à ne rien diſſimuler de ce que les plus clair-voyans de ſes Envieux ont crû y avoir découvert. En quoy je ne me ſuis pas réſervé d'autre liberté que celle de diſcerner le vray d'avec le faux, & de deſarmer la calomnie le plus civilement qu'il m'a été poſſible.

C'eſt un bon office que la mémoire de M. Deſcartes auroit dû juſtement attendre d'un plus habile homme que je ne ſuis, & qu'elle auroit pû éxiger de quelque-un de ces hommes illuſtres, qui avoient connu le fonds de ſon cœur durant ſa vie, & qui ont fait glorieuſement revivre ſon eſprit aprés ſa mort. Je ne doute preſque pas que ce ne ſoit un ſemblable raiſonnement qui aura fait deviner au ſçavant M. Morhofius que M. *Chanut* Ambaſſadeur de France en Suede a écrit la vie de M. Deſcartes. A dire vray, il n'auroit pas été poſſible de jetter les yeux ſur une perſonne plus capable. M. Chanut étoit un grand maître dans l'art de penſer & d'écrire. Il connoiſſoit ſon amy par tous les endroits qui peuvent introduire à une connoiſſance parfaite, & il ne tenoit pas à luy que ce qu'il connoiſſoit de M. Deſcartes ne fût reconnu de toute la terre. Il avoit une conſcience

Polyhiſt. lib. 1. cap. 15. pag. 317.

à l'épreuve de toute corruption, & il n'auroit accordé à l'amitié que ce qu'il n'eût pû luy ôter ſans injuſtice. Avec ces diſpoſitions & toutes les excellentes qualitez dont il étoit doüé, il n'auroit pas pû ne pas réüſſir admirablement dans la compoſition d'une telle vie. Il nous auroit donné ſur tout une peinture achevée de ſon cœur & de ſon eſprit, & il nous auroit fait ſentir beaucoup mieux que perſonne ce caractére de probité & de religion qu'il avoit découvert dans ſon amy. Il ſeroit donc à ſouhaiter pour l'utilité publique que M. Chanut eût écrit la vie de M. Deſcartes. Mais il n'a pû ſe procurer luy-même cette ſatisfaction aprés avoir conſacré tout ſon têms & tous ſes ſoins au ſervice du Roy & de l'Etat.

Aprés M. Chanut, perſonne n'étoit capable de rendre ce bon office au public plus avantageuſement que M. *Clerſelier*. Il joüiſſoit d'un grand loiſir par le choix qu'il avoit fait d'une vie privée. Il connoiſſoit M. Deſcartes auſſi intérieurement que M. Chanut. Il poſſedoit preſque tous ſes écrits, & étoit aſſez abondamment fourni des mémoires néceſſaires pour perfectionner un ouvrage de cette nature. Il étoit luy-mê-

me autant homme de probité & de conſcience que M. Chanut & M. Deſcartes, & il n'étoit pas moins jaloux de la Vérité qu'eux. Les belles Préfaces qu'il a miſes à la teſte de tous les volumes qu'il a publiez des œuvres poſtumes de M. Deſcartes peuvent nous répondre de ce qu'il auroit été capable de faire. Ceux qui n'approuveront pas les raiſons qu'il a eu de ne pas entreprendre par luy même un ouvrage de cette importance doivent l'excuſer au moins en conſidération des ſoins qu'il a pris pour récueillir & conſerver les piéces originales qui devoient ſervir de fondement à cette hiſtoire.

La Reine de Suéde s'intéreſſant à la mémoire de nôtre Philoſophe qu'elle honoroit toûjours comme ſon Maître, & voyant qu'il n'y avoit plus lieu d'eſpérer ce ſervice de M. Chanut ni de M. Clerſelier avoit voulu engager le R. P. *Poiſſon* Prêtre de l'Oratoire à ce travail. Ceux qui ont vû le commentaire que ce Pére a donné ſur la Méthode de M. Deſcartes, où il ſe trouve quelques traits de ſon hiſtoire, & qui ſçavent qu'outre ce qu'il a fait ſur ſa Muſique, il avoit entrepris de faire encore un ample commentaire ſur toutes les œuvres de ce Philoſophe, peu-

* Nic. J.

Préf. des Remarques ſur la Méthod.

vent

vent juger de l'avantage que le Public auroit recueilli d'une juſte hiſtoire compoſée par un Auteur dont il reconnoît la doctrine & la piété. M. Clerſelier perſuadé que perſonne n'étoit plus capable ni mieux intentionné que ce Pére pour M. Deſcartes, & qu'on ne pouvoit avoir *plus de zéle* qu'il en témoignoit tant pour la perſonne que pour les ſentimens de ce Philoſophe, l'avoit ſollicité de vouloir ſe charger d'en écrire la vie; & il luy avoit offert les mémoires & les autres ſecours qui dépendroient de luy. Mais quelques obſtacles ſurvenus avec le prétexte plauſible de s'occuper de choſes moins éloignées de la ſainteté attachée à ſa profeſſion ont fait tomber toutes nos eſpérances.

Ibid.

Lettr. Mſ. de M. Jonquet du 20. Avril 1691.

Au défaut d'une vie parfaite, il s'eſt trouvé des Auteurs qui ont au moins tenté d'en donner des Abrégez ou des Fragmens. Celuy qui ſemble y avoir le moins mal réüſſi eſt le ſieur *Daniel Lipſtorpius* de Lubeck Profeſſeur dans l'Univerſité de ſon pays. Cet Auteur n'ayant pas voulu laiſſer perdre les particularitez de la vie de M. Deſcartes qu'il avoit appriſes en Hollande tant de M. Schooten l'ancien que de M. de Raey Docteur en Médecine, nous a donné en

V. Specimin. Phil. Carteſ. part. 2. pag. 73.

deux feüilles d'impreſſion plus que l'on n'auroit dû attendre d'un Etranger qui n'a travaillé que ſur des relations ſurreptices. Quoyque ce ſoit trés peu de choſe par raport à la Vie de M. Deſcartes, on doit luy ſçavoir gré de ce qu'il a dit, ſans luy reprocher ſes omiſſions ou ſes négligences. Quelque grand que ſoit le nombre de ſes fautes, il eſt loüable de n'en avoir pas fait encore d'avantage. C'eſt à M. de Raey qu'il étoit particuliérement redevable de tout ce qu'il a dit de meilleur; mais parcequ'il a oublié de le reconnoître au moins publiquement, je me crois obligé de ſuppléer à ce defaut, & de rendre à M. de Raey la juſtice qui luy étoit duë par M. Lipſtorpius. Il eſt bon que l'on ſçache que ç'a été à l'inſçû de M. de de Raey & ſans ſa participation que M. Lipſtorpius a publié ce qu'il en avoit appris touchant la vie de M. Deſcartes. M. de Raey avoit un diſciple nommé M. *Van-Berhel* jeune homme de beaucoup d'eſprit & de grande capacité, à qui il avoit donné divers petits mémoires curieux. M. Lipſtorpius ayant reçû de M. Van-Berhel quelques-uns de ces mémoires qui régardoient M. Deſcartes, les avoit donnez de bonne foy au

Lettr. de M. Van Limborch du 15 Avril 1690.

Public

Public, ſans examiner s'il avoit beſoin du conſentement de M. de Raey, ou s'il devoit les autoriſer de ſon nom.

Ce fragment de la vie de M. Deſcartes fut imprimé à Leyde l'an 1653 parmi les eſſais de D. Lipſtorpius touchant la Philoſophie Carteſienne. Mais ſur la fin de la même année l'on vid paroître à Caſtres en Languedoc une eſpece d'Abrégé de la même vie compoſée par le Sieur *Pierre Borel* Médecin du Roy, & dédié à M. Péliſſon. Il fût réimprimé à Paris trois ans aprés; puis à Francford & à Leipſick en 1670 & en 1676. & enfin inſéré parmi les mémoires du ſieur Henning Witte imprimez à Francford l'an 1677. Il paroît que l'Auteur de ce petit abrégé n'a écrit que ſur ce qu'il pouvoit avoir appris de ſon amy M. de Ville-Breſſieux qui avoit demeuré pendant quelque-tems avec M. Deſcartes. De ſorte que ſi on en excepte quelques faits généraux, comme ſont ordinairement ceux qu'on ne retient qu'en gros pour les choſes paſſées dont on ne tient point de regiſtre, il ſemble qu'il n'y ait point de ſûreté dans tout le reſte. L'Auteur ne s'eſt pas fort embaraſſé des circonſtances particulieres qui pouvoient

Avec les Centur. de ſes Hiſt. & Obſerv. Médico-Phyſ.

Tom. 1. Memor. Phil. p. 580.

voient ſervir à vérifier ſes faits. Il ne s'eſt aſſujetti à aucun ordre ni pour les têms ni pour les eſpéces. Il n'a donné à ſon écrit ni ſtile ni forme; & la maniére dont il a confondu toutes choſes peut nous faire juger qu'il n'y a rien dans ſon abrégé qui ſoit plus remarquable que l'induſtrie avec laquelle il a ſçû entaſſer tant de fautes dans un ſi petit eſpace.

M. Borel s'eſt fait la juſtice de ne regarder ſon écrit que comme une ébauche imparfaite & comme un ſimple prélude d'une juſte hiſtoire qu'il ſembloit promettre, au cas qu'il ſe trouvât ſuffiſamment pourvû de facultez, & des ſecours néceſſaires à un ouvrage de cette nature. Et M. Lipſtorpius a eu la modeſtie de s'excuſer d'une ſemblable entrepriſe ſur les difficultez qu'il y trouvoit tant de ſon côté que de celuy de M. Deſcartes. Mais vingt ans aprés il s'eſt rencontré un autre Allemand plus courageux, qui ſans s'épouvanter des obſtacles qui rebutoient les autres, a voulu enfin donner au Public le grand ouvrage qu'on attendoit depuis tant de tems. Il le fit paroître à Nuremberg l'an 1674 ſous le titre magnifique de *M. Johannis Tepelii Hiſtoria Philoſophiæ Carteſianæ.* C'eſt un

Borel. Vit. Carteſ. compend. init.

Pag. 73. ſpec. du Reg. mot.

Quid tanto dignum feret hic promiſſor hiantu? Hor.

un ouvrage de quatre petites feüilles d'impreſſion, diviſé en ſix Chapitres, dont il n'y a que le prémier qui regarde préciſément la vie de M. Deſcartes. Il ſeroit peut-être plus utile s'il étoit moins ſuperficiel, ou s'il avoit pû ſe garantir des fautes de ceux qu'il a copiez. Mais on ne peut diſconvenir que le ſieur Gérard de Vries n'ait eu tres-grande raiſon de l'eſtimer tres-peu, & de regarder ce petit écrit comme une piéce tout-à-fait indigne de ſon grand titre. M. Tépélius a crû peut-être en rehauſſer l'éclat par une pompeuſe dédicace, dont le ſeul titre occupe ſix pages pour étaler les noms & qualitez de cinq Officiers de juſtice à la teſte de ſon Epître. Ce qui nous fait regarder tout le corps de l'ouvrage comme un petit monſtre plus capable de nous faire rire que de nous effrayer. Introd. Hiſt. ad Phil. Cart.

M. *de Vries* Profeſſeur en Philoſophie à Utrecht a donné de ſon côté une *Introduction hiſtorique à la Philoſophie de M. Deſcartes* en forme de théſes qu'il a fait ſoûtenir par deux de ſes écoliers en 1683. Mais ſon deſſein a été de nous repréſenter les âges differens ou du moins quelques avantures de la Philoſophie en général juſqu'à M. Deſcartes, plûtôt que d'entrer

dans un détail particulier de ce qui le regarde, ſi l'on en éxcepte la troiſiéme partie de ſon Introduction où il employe la valeur d'une feüille d'impreſſion pour quelques faits qui concernent la perſonne ou la doctrine de nôtre Philoſophe. C'eſt dommage que M. de Vries n'ait rien entrepris de plus ſur les actions de M. Deſcartes. On n'auroit pû récuſer ſon témoignage pour le bien qu'il en auroit pû dire, puiſque l'averſion qu'il fait éclater contre la perſonne de ce Philoſophe & contre tous ceux qui ſemblent faire profeſſion du Cartéſianiſme l'auroit mis à couvert des ſoupçons de la flaterie.

en 1690 ſur la fin.

On vient de publier un autre ouvrage qui paroît beaucoup plus important, & que nous aurions pû conter parmi les eſſais hiſtoriques de la vie de M. Deſcartes, ſi nous avions le conſentement de ſon Auteur. Le livre eſt anonyme, & il a pour titre *Voyage du Monde de Deſcartes*. On ne peut refuſer à l'Auteur la gloire d'avoir bien éxécuté le deſſein qu'il a eu de faire un roman: & l'on doit au moins luy en ſçavoir autant de gré que l'on en ſçavoit à M. Deſcartes, lorſque pour plaiſanter avec ſes amis, il appelloit ſa Philoſophie *le roman de la Nature*.

Rien

Rien ne paroît plus propre que cet ouvrage pour nous faire tomber des mains tant de fades Romans dans leſquels on a tâché d'envelopper la Philoſophie. On peut oublier maintenant le *Songe* de Képler ; le *Mundus alter & idem* de Joſeph Hall ; le *Voyage* des Princes fortunez du ſieur de Verville ; la *Solitude* de Cléoméde ; la *Macariſe* du ſieur Hédelin ; la *Cité* du ſoleil de Campanelle ; le *Monde* dans la lune ; les *Etats & Empires* du ſoleil de Bergerac ; & d'autres fictions qui n'étoient peut-être pas moins plaiſamment imaginées que le Voiage du Monde de Deſcartes, mais qui ne laiſſeront pas d'en être effacées, les unes pour être trop myſtérieuſes, les autres pour être trop libres ou trop enjoüées, & d'autres enfin pour n'être pas ſoûtenuës avec autant d'érudition qu'il en paroît dans ce Voyage. Quoyqu'il ne ſoit queſtion ni de Chevalerie ni de Bergerie dans ce nouveau roman, l'Autheur n'a point laiſſé d'y porter ſes idées au delà du vray-ſemblable. On peut préſumer que l'indépendance où il s'eſt mis à l'égard des loix établies pour le genre héroïque ou pour le comique, luy a donné le droit de ſe rendre le maître de ſa forme, com-

me il l'a été de ſa matiére ; de s'y preſcrire telles régles qu'il luy a plu ; & de bâtir même des véritez hiſtoriques ſur un fondement fabuleux. Mais puiſqu'il a jugé à propos de dépoüiller ces véritez de la plûpart des circonſtances qui pourroient les faire reconnoître, nous n'oſerions les regarder comme des véritez, de peur de ne pas bien entrer dans l'eſprit de cet ingénieux Auteur, dont l'intention a été de donner ſimplement *un air de vérité à ſon hiſtoire*.

J'eſtime cet Auteur fort heureux de pouvoir répondre à ſes cenſeurs, qu'ils ſe tromperoient s'ils régardoient ſon ouvrage comme une vie de M. Deſcartes ou une hiſtoire du Cartéſianiſme, & qu'ils auroient tort de vouloir juger de ſon *Voiage* dans cette préoccupation. Pour moy j'avouë l'intention que j'ay euë de faire tout ſérieuſement la vie de M. Deſcartes, & même l'hiſtoire du Cartéſianiſme juſqu'à la mort de ſon Auteur : & je comprens aiſément que j'aurois mauvaiſe raiſon de vouloir décliner le jugement de ceux qui voudront éxaminer mon ouvrage ſur toutes les régles d'une vraye hiſtoire.

Afin de leur faciliter les voyes, je crois devoir leur montrer du doit les ſources où j'ay puiſé

puiſé, & leur indiquer les Perſonnes qui pourront garantir ce qui m'eſt venu par leur canal. Je déclare d'abord que je n'ay donné l'éxcluſion à aucun livre imprimé tel qu'il pût être ; & que je me ſuis ſervi auſſi utilement des écrits compoſez par les ennemis & les adverſaires de M. Deſcartes, que des ouvrages faits par ſes amis & ſes ſectateurs. Mais on me permettra de dire que rien ne s'eſt trouvé plus à mon uſage que les œuvres mêmes de nôtre Philoſophe ; & que parmi ces œuvres il n'y en a point eu de plus propres à mon deſſein que les trois volumes de ſes Lettres avec ſon diſcours de la Méthode. J'ay retiré auſſi de grands avantages des Manuſcrits qu'il avoit laiſſez en mourant entre les mains de l'Ambaſſadeur de France en Suéde ; & de pluſieurs autres papiers qui ſe ſont heureuſement conſervez chez quelques-uns de ſes amis. J'ay tâché de mettre en œuvre les témoignages de tous ceux qui ont eu quelques relations avec M. Deſcartes, & ſur tout des Perſonnes de probité, qui aiant vû & connû nôtre Philoſophe à Paris, en Hollande, & en Suéde, ſont encore au monde pour pouvoir prêter leur miniſtére à la Vérité.

La plûpart de ces ſecours me ſont venus par
Jean Baptiſte le moyen de Monſieur *Legrand*, dont le mérite ſe fera beaucoup mieux connoître par la belle édition qu'il médite de toutes les œuvres de Monſieur Deſcartes, que par tout ce que j'en pourrois dire ici. Il ne s'eſt pas contenté de me mettre entre les mains les Manuſcrits de nôtre Philoſophe & les Mémoires de M. Clerſelier : il s'eſt encore chargé de voir dans Paris toutes les perſonnes de qui il y avoit lieu de recevoir quelques lumiéres. Il a pris la peine d'écrire en Bretagne, en Touraine, en Languedoc, en Hollande, en Suéde, & en Allemagne, pour intéreſſer les parens, les alliez, & les amis du Philoſophe dans ce deſſein. Il a recouvré non ſeulement les lettres manuſcrites de M. *Regius* Profeſſeur d'Utrecht à M. Deſcartes; mais encore la plûpart de celles de M. Deſcartes à M. l'Abbé *Picot*, à M. *Clerſelier*, au ſieur *Tobie d'André*, & à d'autres; celles de M. le Chevalier de *Terlon* Ambaſſadeur de France en Suéde; quelques-unes de celles de la Princeſſe Palatine *Elizabeth de Bohéme*, de M. *Chanut* Ambaſſadeur de France en Suéde, & de divers Particuliers. Ce n'eſt pas encore tout le ſervice que j'ay reçû de Monſieur Legrand.

Il

Il a bien voulu me communiquer auſſi ſes lumiéres pour le déchiffrement que j'ay été obligé de faire des lettres imprimées de M. Deſcartes, dont l'édition a cauſé tant de peines à M. Clerſelier. Si l'on ajoute à toutes ces conſidérations que M. Legrand a été le plus ardent & le plus inflexible de ceux qui m'ont engagé à ce travail, on ne trouvera point étrange que je le regarde comme celuy à qui le Public en aura l'obligation, & comme un homme qui feroit honneur à mon ouvrage, s'il vouloit le gratifier de ſon adoption.

Aprés Monſieur Legrand, il eſt juſte que le Public ſçache quelles ſont les autres perſonnes qu'il aura à remercier de ce qu'il pourra trouver d'utile dans cet ouvrage. M. Deſcartes ſieur de *Kerleau*, & M. de *Chavagnes* Conſeillers au Parlement de Bretagne & neveux de nôtre Philoſophe avec l'illuſtre Mademoiſelle *Deſcartes* ſa niéce ont eu la bonté de communiquer les titres de leur Maiſon qui pouvoient ſervir à la généalogie de leur oncle, & à la connoiſſance de ſes affaires domeſtiques. M. *de la Barre* Préſident au bureau des finances de Tours ancien amy du Philoſophe, & M. *Carreau* Médecin

decin de la ville de Tours, de qui le Public attend l'hiſtoire de cette ville, ont pris la peine de faire réchercher en Poitou & en Touraine ce qui pouvoit contribuer à l'éclairciſſement de ce qui s'eſt paſſé dans ces provinces au ſujet de M. Deſcartes. M. l'Abbé *Chanut* fils de l'Ambaſſadeur, & M. *Clerſelier des Noyers* fils de l'illuſtre amy de nôtre Philoſophe, ont bien voulu faire part de ce qu'il leur étoit reſté de Meſſieurs leurs péres qui pouvoit avoir raport à nôtre hiſtoire. M. *le Vaſſeur* Conſeiller à la Grand-Chambre fils du Seigneur d'Etioles qui étoit le parent, l'ami, & l'hôte de M. Deſcartes à Paris avant ſa rétraite en Hollande, n'a rien refuſé de ce qu'il ſçavoit par luy-même ou par M. ſon pére touchant ce ſujet. M. *Piques* Conſeiller en la Cour des Aydes, & M. *Belin* Tréſorier de France, qui ont vécu avec M. Deſcartes en Suéde chez M. l'Ambaſſadeur, ont eu la même bonté pour les choſes dont ils ont eu connoiſſance. M. *Porlier* Directeur des hôpitaux en a uſé de même en ce qui concerne le commerce philoſophique qu'il a entretenu avec M. Deſcartes. On a auſſi reçû quelques lumiéres de M. *Macquets* Chapelain du Conſeil

Sur tout à Châtelleraut & à la Haye en Touraine.

ſeil ſouverain d'Artois, qui a vû nôtre Philoſophe à Doüay & à Paris : & l'on n'a point négligé de conſulter M. l'Abbé *Mydorge* Chanoine du Saint Sépulcre à Paris fils de l'amy de M. Deſcartes, ſur tout pour les choſes qui regardent M. ſon pére, chez qui il a vû ſouvent nôtre Philoſophe durant les voyages qu'il fit à Paris en 1644 & en 1647. M. *Hardy* Conſeiller au Parlement a eu pareillement la bonté de donner des éclairciſſemens ſur ce qui pouvoit regarder M. l'Abbé Picot ſon Oncle maternel, M. Hardy conſeiller au Châtelet, & M. Hardy ſon pére * Maître des Comptes qui n'a été guéres moins ami de M. Deſcartes que ces deux Meſſieurs, & qui a voulu être auſſi ſon hôte pendant quelque téms comme l'Abbé Picot. C'eſt de M. *de la Salle* * Chambellan ordinaire du feu Roy de Suéde que l'on tient la plûpart des choſes qui regardent la perſonne de l'illuſtre Princeſſe diſciple de nôtre Philoſophe. C'eſt de M. le Chevalier de *Terlon*, de M. *Clerſelier*, de M. d'*Alibert*, des Chanoines Réguliers de l'Abbaye de *S. Géneviéve*, & de quelques autres témoins oculaires que l'on a emprunté ce qui concerne le tranſport du corps de M. Deſcar-

En la 2. Chambre des Requêtes.

* Couſin du Conſeiller au Chatelet.

* C'eſt luy qui par ordre du feu Roy de Suéde accompagna le Prince Adolphe frére de ce Roy & Oncle de celuy qui regne aujourd'huy, dans ſes voyages d'Allemagne & d'Italie, avec la qualité d'Envoyé extraordinaire : & qui a eu depuis de trés-grandes habitudes dans toute la Maiſon Palatine de la branche de Weldens.

tes de Stockholm à Paris. Les RR. PP. *Minimes* de la Place royale ont bien voulu permettre de leur côté que l'on conſultât les lettres manuſcrites de divers Sçavans de l'Europe au Pére Merſenne, qui ſe gardent en pluſieurs Volumes dans leur Bibliothéque, & que l'on en recueillît tout ce qu'on pourroit raporter à M. Deſcartes. Je dois auſſi au R. P. *Poiſſon* de l'Oratoire quelques particularitez qu'il avoit appriſes tant de la bouche de la Reine de Suéde étant à Rome en 1677, que d'une lettre que le P. *Viogué* Aumônier de l'Ambaſſadeur en Suéde luy avoit écrite touchant la conduite particuliére & l'eſprit de M. Deſcartes.

C'eſt par les mêmes ſentimens de reconnoiſſance que je nomme M. l'Abbé *Nicaiſe* parmi mes bienfaiteurs. Il a pris la peine d'écrire à Rome, d'où M. *Auzout* qui a vû M. Deſcartes à Paris, & M. *Leibnitz* * qui a eu communication des originaux chez M. Clerſelier, ont envoyé ce que la mémoire a pû leur ſuggérer ſur ce ſujet. Il en a uſé de même auprés de M. *Grévius* à Utrecht, de M. *le Clerc* à Amſterdam, de M. de *Witte* à Dort, de M. *Bayle* à Rotterdam, & de M. de *Beauval* à la Haye: & ces Meſſieurs ont donné toutes les marques

* Le S. Guillaume Leibnitz Mathématicien d'Allemagne. &c.

ques poſſibles de leur bien-veillance par les bons offices & par les ſoins qu'ils ont pris de rechercher par toute la Hollande ce qui pourroit contribuer à l'hiſtoire de M. Deſcartes. A dire vray, il ſemble que c'étoit principalement de la Hollande qu'on devoit attendre les plus grands ſecours pour ce deſſein. Vingt & un ans de ſéjour y avoient fait la partie la plus importante de la vie de M. Deſcartes, & il contoit preſque pour rien tout le têms qu'il avoit paſſé ailleurs. Cette conſidération avoit fait rechercher ce qui pouvoit reſter d'amis ou de diſciples de M. Deſcartes dans ces Provinces : & l'on n'a point crû pouvoir mieux s'addreſſer qu'au ſçavant M. de *Raey* qui vit encore maintenant à Amſterdam, & qui fait toujours beaucoup d'honneur à ſon païs & à ſa profeſſion. L'attachement qu'il a toujours fait paroître pour la doctrine de M. Deſcartes, & les habitudes particuliéres qu'il avoit eües avec luy & avec la plûpart de ſes amis de Hollande ſembloient nous promettre toutes choſes de ſon honnêteté. Il s'étoit trouvé préſent à l'inventaire qui s'étoit fait à Leyde trois ſemaines aprés la mort de M. Deſcartes d'un coffre [1] qu'il

[1] Le 4 Mars 1650.

qu'il avoit laiſſé chez M. de Hooghelande, avec M. de la Voyette [2] Gentil-homme François, M. de Sureck Seigneur de Berghe [3], & M. de Schooten le pére [4] tous amis de nôtre Philoſophe. M. de Raey reſte aujourd'huy le ſeul de ceux qui auroient pû dire des nouvelles d'un paquet de papiers & de lettres qui ſe trouvérent dans ce coffre. On l'avoit donc fait prier tres-reſpectueuſement de vouloir donner ſur cela & ſur ce qu'il pouvoit ſçavoir d'ailleurs des éclairciſſemens pour l'hiſtoire de M. Deſcartes. M. *Van-Limborch* & M. *Le Clerc* dont le mérite & la réputation devoient tenir lieu de la meilleure recommandation que l'on pût avoir, l'en avoient ſollicité pour l'amour du Public. M. de Raey a eu la bonté de répondre ſur le prémier chef que les papiers qui s'étoient trouvez dans le coffre étoient en *trés petit nombre & de peu d'importance : & que M. Deſcartes avoit emporté les principaux en Suéde.* Cela eſt trés-conforme à ce que M. Deſcartes écrivit à M. de Hooghelande, lorſqu'il mit le coffre en dépôt chez luy. Je ne ſçache point, dit-il, qu'il y ait rien de ſecret dans aucune de ces lettres que j'ay laiſſées dans le coffre. Mais néanmoins de peur qu'il

2 Louis.

3 Antoine Studler.

4 François.

Lettr. mſ. de M. Van-Limborch du 10. Mars 1690.

Lettr. mſ. de M Van-Limborch du 15. Avril 1690.

Lettr. mſ. de M eſc. à M. Van Hooghe-ande.

ne

ne s'y trouve quelques choſes que ceux qui les ont écrites ne voudroient pas être luës de tout le monde, je crois que le plus ſûr eſt de les brûler toutes, excepté celles de Voetius au Pére Merſenne que vous trouvérez inſérées dans le couvercle du coffre, & que je deſire être gardées pour ſervir de préſervatif contre ſes calomnies. Vous pourrez auſſi lire toutes les autres, ou les laiſſer lire par quelques amis diſcrets avant que de les brûler : & même ne brûler que celles que vous voudrez, car je remets entiérement cela à vôtre diſcrétion. M. de Raey pourroit bien avoir été cet ami diſcret à qui M. de Hooghelande auroit fait lire ces lettres avant que de les brûler : & ſi elles n'ont pas été brûlées, il n'y a peut-être eu que la crainte de les rendre utiles au Public qui luy en a fait faire un myſtére à M. Van-Limborch. Mais pour le ſecond chef, qui regarde la priére qu'on a faite à M. de Raey de vouloir contribuer par ſes conſeils & ſes lumiéres à l'hiſtoire de la vie de M. Deſcartes ſelon la connoiſſance qu'il en pourroit avoir, il eſt bon que l'on ſçache que ce zélé Cartéſien a mis la choſe en délibération. Il a conſulté M. le Bourg-

« du 30. Août 1649.

Lettr. de M. Van Limb. du 15 Avril 1690. mſ.

maiſtre *Hudde* autre Cartéſien de grande diſtinction, & aprés avoir mûrement conſidéré ce qu'on étoit capable de faire en France, ils ont été d'avis *de ne ſe mêler en aucune maniere dans cette deſcription de la vie de M. Deſcartes, & de n'y contribuer aucune choſe.* M. de Raey a dit en particulier à M. Van-Limborch *VITA CARTESII RES EST SIMPLICISSIMA, ET GALLI EAM CORRUMPERENT.* C'eſt ce qu'il a encore répété depuis à M. le Clerc, de peur que M. Van-Limborch n'eût pas bien compris la méchante opinion qu'il avoit de la bonne foy des François. Je ſouhaitte pour tout reſſentiment que Dieu beniſſe M. de Raey, & j'oſe eſpérer de toute la Nation qu'il a outragée, qu'il n'y trouvera perſonne qui daigne ſe vanger de luy.

ibid.

Sa conduite nous paroîtroit peut-être plus extraordinaire, ſi elle étoit unique en ce qui regarde M. Deſcartes; mais il a obligation à M. de *Roberval* de n'être pas le prémier à qui nous aurions ſouhaité l'humeur un peu plus officieuſe pour la mémoire de nôtre Philoſophe. Le refus que M. de Roberval fit autrefois de communiquer à M. Clerſelier les lettres originales de M. Deſcartes écrites au P. Merſenne,

pour

pour rendre ſon édition plus éxacte, n'étoit pas ſans doute fort obligeant. Mais enfin laiſſant à part l'intérêt du Public, M. de Roberval ne devoit rien à M. Deſcartes ; & à raiſonner en bon payen, il avoit quelque ſujet de ne pas contribuer à la publication de pluſieurs lettres où il n'étoit point favorablement traité. M. de Raey ne pouvoit avoir aucun prétexte ſemblable. Ou je me trompe, ou jamais il ne deſavoüera ce qu'il doit à M. Deſcartes pour l'affection & l'eſtime dont il en a été honoré juſqu'à ſa mort. Et tant qu'il n'alléguera que la crainte de trouver des corrupteurs pour perſiſter dans ſon refus, ſa timidité ne le mettra point à couvert des reproches de ceux qui ſçauront que la ſincerité avec laquelle on luy promettoit de n'en uſer que ſelon ſa volonté, étoit la même que celle qu'on verra regner dans tout mon ouvrages. Ce qu'on peut dire de plus favorable à la cauſe de M. de Raey, eſt que la perte qu'il fait ſouffrir au Public n'eſt nullement conſidérable, s'il a dit vray, lorſqu'il a proteſté qu'il ne luy reſtoit qu'une ſeule lettre de tous les papiers de Monſieur Deſcartes, & que cette lettre même ſe trouve imprimée * dans le recueil que

Lettr. de M. Van Limborch &c.

* c'eſt la XIV. du 2. tom.

que nous en avons.

Le tort que faiſoit M. de Roberval à M. Clerſelier ſembloit être d'une conſéquence beaucoup plus fâcheuſe. De toute cette multitude de lettres que M. Deſcartes avoit écrites au P. Merſenne, il en étoit tombé une portion aſſez conſidérable aprés la mort de ce Pére entre les mains de M. de Roberval, qui avoit la réputation d'être le principal des adverſaires de nôtre Philoſophe. M. Clerſelier aiant entrepris de publier un Recueil de toutes ſes lettres ſe ſeroit paſſé plus aiſément du ſecours de M. de Roberval, s'il avoit reçu de Suéde toutes les minutes de ces lettres dans le même état que M. Chanut les luy avoit envoyées. Mais le naufrage qu'elles firent ſur la Seine prés du Louvre, la néceſſité de les confier à des ſervantes pour les mettre ſécher ſur des cordes aprés trois jours de ſépulture au fonds de l'eau, & la difficulté de raſſembler enſuite tant de morceaux épars dont quelques uns ſe trouvoient pourris ou effacez, l'avoient contraint de recourir à la bienveillance de M. de Roberval. Les ſoumiſſions inutiles qu'il fit pour obtenir de luy la permiſſion de collationner ces minutes

ſur

ſur ce qu'il avoit d'originaux, l'avoient abſous devant le Public : mais elles avoient tellement chargé M. de Roberval, qu'on ne put le déclarer excuſable que ſur ſon peu de politeſſe & & ſur la bizarrerie de ſon humeur. Comme il avoit d'ailleurs (je veux dire du côté du génie & de l'érudition) tout le mérite que l'on pourroit conçevoir dans un Mathématicien du premier ordre, ces defauts ne furent point un obſtacle à l'honneur qu'on lui fit de l'incorporer dans l'Academie royale des Sciences. On peut juger par ſes belles inventions & par ſes excellens écrits s'il des-honora cette célébre Compagnie. Mais avec toute la ſubtilité de ſon eſprit, il ne put venir à bout de ſe polir ſur les exemples & les inſtructions de Meſſieurs ſes confréres en ce qui regarde les uſages de la ſociété civile. Aprés ſa mort, le paquet des lettres de M. Deſcartes s'eſt trouvé par un retour de bonne fortune entre les mains de M. *de la Hire* Profeſſeur royal des Mathématiques, qui a crû devoir en faire un préſent à l'Académie, dont il eſt luy-même l'un des membres les plus conſidérables. La Compagnie loin de vouloir retenir un bien qui luy étoit devenu pro-

pre, ſongeoit à faire part de cette acquiſition au Public, & elle avoit convié M. de la Hire de prendre tous les ſoins que demandoit cette généreuſe réſolution. C'étoit confier la réputation de M. Deſcartes & de M. de Roberval à l'homme du monde le plus capable de la conſerver à l'un & à l'autre: & cette réputation n'auroit pû qu'augmenter encore entre de ſi excellentes mains, lorſqu'on conſidére que cet habile Mathématicien en a acquis une ſi belle pour luy même. Mais l'Académie ayant été avertie du beſoin que l'on auroit eu de ces lettres pour rendre la vie de M. Deſcartes plus accomplie, elle a eu la bonté d'en ordonner auſſi-tôt la communication à l'Auteur de cette vie, eût-il été queſtion de ſacrifier au Public tous les intéreſts de la Compagnie & ceux même de feu M. de Roberval, qui luy tenoient particuliérement au cœur. La joye que j'ay euë d'avoir retrouvé enfin dans cette illuſtre Academie les *Peireſc*, les *Du Puy*, les d'*Herouval* ſous d'autres noms * a été comblée par les bontez particuliéres de M. de la Hire qui a eu la patience de vouloir lire ces lettres avec nous, de nous faire remarquer leurs différences d'avec celles qui ſont imprimées, &

* M. de la Chapelle. M. Dodart. &c.

& de nous communiquer celles qui n'avoient pas encore vû le jour*. Le bien qui en pourra revenir au Public ne ſe terminera point à l'utilité que j'en ay retirée pour la vie de M. Deſcartes. L'Academie informée du deſſein que l'on a de procurer une édition générale de tous les écrits de ce Philoſophe, a donné toutes ſes voix pour y joindre ces lettres, au lieu de continuer dans le deſſein de les publier à part.

* Il s'en eſt trouvé prés de 30 qui n'avoient pas encore été imprimées.

Un homme plus prudent que moy auroit peut-être diſſimulé tous ces grands ſecours pour en paroître plus original aux yeux de ſes lecteurs. Mais j'eſpére que la juſtice que j'ay tâché de rendre à tout le monde poura ſervir de modéle pour celle que j'attens réciproquement de tout le monde. Comme la prémiére conſiſte à faire attribuer ce qu'on poura trouver de bon dans mon ouurage aux perſonnes que je viens de nommer, & à ceux que je cite encore dans tout le cours de cette hiſtoire : la ſeconde conſiſte auſſi à ne me point imputer de fautes que celles où ma propre ignorance & ma propre foibleſſe m'auront fait tomber. Et je déclare dés à préſent que s'il prenoit envie à quelqu'un d'accuſer ma ſincérité, ou

de vouloir rendre ma fidélité ſuſpecte, je ne prétends point me faire jamais juſtice moy-même, mais ſeulement la demander à celuy qui connoît le fonds de nos cœurs, & qui parmi toutes les graces dont il m'a prévenu, a voulu que l'amour qu'il m'a donné pour la Vérité, fût accompagné d'une indifference aſſez grande pour tous les jugemens où il n'y a point d'équité.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

Contenant ce qui s'eſt paſſé au ſujet de M. Deſcartes depuis ſa naiſſance, juſqu'à ce qu'il ſe fût défait de ſes préjugez.

CHAP. I. *OU l'on parle de ceux à qui Monſieur Deſcartes devoit la vie; de ſes Ancêtres les plus proches de ſon ſiécle; & de l'état où étoit ſa famille, lorſqu'il vint au monde.* Page 1

CHAP. II. *Naiſſance de M. Deſcartes. Du lieu & du têms de cette naiſſance. Etat de ce Monde, & particuliérement de la République des Lettres au têms de ſa naiſſance.* 7

CHAP. III. *Batême de M. Deſcartes. Son nom, ſon ſurnom. Mort de ſa Mére. Etat de ſa ſanté dans ſes prémiéres années. Son Pére ſe remarie. Enfans de ce ſecond lit.* 12

CHAP. IV. *Diſpoſitions de M. Deſcartes pour l'étude. Etabliſſement du collége de la Fléche. Son pére l'y met en penſion ſous les Jéſuites. Progrez qu'il fait dans les Humanitez.* 16

CHAP. V. *Des Amis que M. Deſcartes fit au collége. De M. Chauveau. Du P. Merſenne. Tranſport du cœur du Roy Henry IV. au collége de la Fléche où M. Deſcartes aſſiſte. Il fait ſon cours de Philoſophie. Fruits de ſes études de Logique & de Morale.* 20

CHAP. VI. *De quelle maniére il achéve ſon cours de Philoſophie. Il apprend les Mathématiques. Ses progrez dans ces ſciences, Son application particuliére à l'Analyſe des Anciens, & à l'Algébre des Modernes. Il n'a point lû Viéte tant qu'il a été en France.* 26

CHAP. VII. *Il quite le Collége, pour lequel il conſerve de l'eſtime. Sa reconnoiſſance pour ſes Maîtres. Il n'a point étudié au Collége de Clermont. Maniére d'enſeigner des Jéſuites. Jugement de celle des Hollandois. M. Deſcartes renonce à l'étude & aux livres; & pourquoi?* 31

CHAP. VIII. *M. Deſcartes vient à Paris, où il perd la prémiére année dans l'oiſiveté. Il fait amitié avec M. Mydorge, & il la renouvelle avec le P. Merſenne. Il ſe retire des compagnies, & ſe renferme pendant*

dant deux ans pour ſe remettre à l'étude de la Philoſophie, & des Mathématiques. Il eſt découvert par un ami fâcheux, qui le fait rentrer dans le monde. 35

CHAP. IX. *M. Deſcartes quite la France, & va aux Pays-bas ſervir ſous le Prince Maurice. Par quel motif il ſe réſoud à porter les armes. Il fait connoiſſance avec Beeckman qui devient ſon ami & ſon correſpondant.* 39

CHAP. X. *Il demeure en garniſon durant les mouvemens que les Arminiens donnérent au Prince Maurice. Il employe ſon loiſir à compoſer ſon traité de Muſique. Hiſtoire de cet ouvrage. En quel ſens il n'eſt pas le prémier de ceux qu'il avoit compoſez.* 44

CHAP. XI. *M. Deſcartes continuë de s'éxercer à divers ouvrages, pendant que les Etats des Provinces-Unies & le Prince d'Orange ſont occupez du Synode de Dordrecht, & du procés de Barneveld. Epoque de ſon ſentiment ſur l'Ame des Bêtes. Il quite le ſervice des Hollandois.* 49

CHAP. XII. *M. Deſcartes paſſe en Allemagne, & s'arrête à Francford pour aſſiſter au Couronnement de l'Empereur. Etat des affaires d'Allemagne, lorſqu'il y arriva. Il ſe met dans les troupes du Duc de Baviére qui étoient deſtinées contre celles de l'Electeur Palatin élû Roy de Bohéme.* 54

CHAP. XIII. *Abrégé des commencemens de la guerre de Bohéme. Election de Frédéric V. Palatin à la Couronne de Bohéme au préjudice de l'Empereur Ferdinand II. Quelle part M. Deſcartes eut à cette guerre. Du traité que les Ambaſſadeurs de France firent conclure à Ulm entre les Chefs des armées Catholique & Proteſtante.* 59

CHAP. XIV. *M. Deſcartes demeure à Ulm pendant quelque tems, & fait connoiſſance avec quelques Mathématiciens du pais. Il s'éxerce avec Faulhaber ſur des queſtions de Mathématiques. Il va en Autriche voir la Cour de l'Empereur. Il retourne au camp du Duc de Baviére; & il ſe trouve à la bataille de Prague, dont il paroît n'avoir été que le ſpectateur. S'il a pu voir les machines de Tyco-Brahé?* 67

LIVRE SECOND.

Contenant ce qui s'eſt paſſé depuis qu'il ſe fût défait des préjugez de l'Ecole, juſqu'à ſon établiſſement en Hollande.

CHAP. I. *OU l'on reprend ſon hiſtoire à la fin de l'an 1619. Il ſe trouve dans une eſpéce de ſolitude, qui luy fait naître diverſes penſées contre ce qui avoit été penſé avant luy. Il ſe hazarde à ſe dépoüiller de toutes les opinions qu'il avoit reçuës juſqu'alors. Récit de quelques*

quelques ſonges qu'il eut, avec leur explication. Il commence ſon traité des Olympiques, qu'il n'a point achevé depuis. 77

CHAP. II. *M. Deſcartes entend parler des Roſe-croix, ou Confréres de la Roſe-croix. On luy fait croire que leur ſociété n'a pour but que la recherche de la vérité dans les choſes naturelles, & la vraye ſcience. Il ſouhaite de les connoître & de conférer avec eux. Sa curioſité & ſes ſoins devenus inutiles par l'impoſſibilité où il fut d'en trouver aucun de cette ſecte. Il ſe met en devoir de ſe paſſer du ſecours d'autruy pour l'éxécution de ſes deſſeins.* 87

CHAP. III. *M. Deſcartes paſſe dans les troupes du Comte de Bucquoy pour aller en Hongrie. Etat de ce païs depuis la révolte des Hongrois ſous la conduite de Betlen Gabor. Aprés la mort du Comte de Bucquoy, il quite entiérement l'armée. S'il eſt vray qu'il ait ſervi contre le Turc.* 92

CHAP. IV. *M. Deſcartes renonce à la profeſſion des armes, ou plûtôt il continue ſes voyages ſans s'aſſujettir à ſuivre les armées. Il va en Poméranie, & dans pluſieurs endroits de la baſſe Allemagne. Il court riſque de la vie ſur les côtes de Friſe.* 98

CHAP. V. *M. Deſcartes paſſe en Hollande, & delà en Flandre. Il revient enſuite en France, & voit quelques-uns de ſes amis à Paris, où il apprend ce qu'on y diſoit des Roſe-croix. Il détrompe ſes amis ſur le bruit qu'on avoit fait courir de luy à leur ſujet. Ecrits du Pére Merſenne, de M. Gaſſendi, & autres contre R. Fludd défenſeur des Roſe-croix. Eloge de M. Gaſſendi.* 104.

CHAP. VI. *M. Deſcartes rentre dans ſes prémiéres inquiétudes ſur le choix d'un genre de vie. Il abandonne les Mathématiques, & la Phyſique pour ne plus étudier que la Morale. Inutilité des Mathématiques, ſelon lui. Etude d'une Mathématique univerſelle. Utilité de la Phyſique pour l'étude de la Morale. Il n'a jamais ſérieuſement renoncé à la Phyſique. Il va en province, & il vend ſa terre du Perron.* 111

CHAP. VII. *M. Deſcartes entreprend le voyage d'Italie, dont il avoit conçu le deſſein prés de quatre ans auparavant. Il paſſe par les Suiſſes, & fait diverſes obſervations ſur les chemins. Il voit une partie des mouvemens de la Valteline. Delà il paſſe au Tyrol, puis à Veniſe, à Lorette, & à Rome, où il ſe trouve durant le Jubilé.* 117

CHAP. VIII. *Retour de M. Deſcartes en France. Il paſſe par la Toſcane: mais il n'y voit pas Galilée, qu'il n'a jamais connu parfaitement. Il ſe trouve au ſiége de Gavi, & à quelques autres expéditions contre les Génois & les Eſpagnols. Il va en Piémont. Il fait quelques obſervations ſur les Alpes vers le pas de Suſe.* 122

CHAP. IX. *M. Deſcartes va en Poitou, & ſonge à acheter la charge de Lieutenant général de Châtelleraut; mais en vain. Il vient à Paris, où il ſe réſoud de demeurer juſqu'à ce qu'il ſe fût procuré un établiſſement fixe. Il ſe preſcrit des maximes pour ſe régler dans ſa conduite particuliére.*

Sa vie douce & innocente pendant l'eſpace de trois ans qu'il emploie à méditer ſur la Philoſophie & la Mathématique univerſelle. 129

CHAP. X. *M. Deſcartes va à la Cour, puis en province voir ſes parens. Il revient à Paris où il contracte diverſes habitudes avec des ſçavans, & particuliérement avec ceux qu'il croioit avoir les mêmes inclinations que luy. Il fait amitié avec M. Hardy, M. de Beaune, M. Morin, le Pére Gibieuf, & M. de Balzac, dont il prend la défenſe contre ſes envieux.* 135

CHAP. XI. *Autres amis que M. Deſcartes fit en France pendant les années 1625, 1626, 1627, 1628. M. des Argues, M. de Beaugrand, M. Silhon, M. Seriſay, M. Sarazin, M. de Boiſſat, M Frénicle, M. de Sainte Croix, M. de Marandé, M. Picot. M. Deſcartes apprend la mort du Chancelier Bacon, qui avoit entrepris de rétablir la vraye Philoſophie. Eloge de Bacon.* 143

CHAP. XII. *M. Mydorge fait préparer des verres de différente façon pour des lunettes & des miroirs à l'uſage de M. Deſcartes. Eloge du ſieur Ferrier excellent ouvrier pour des inſtrumens de Mathématiques. M. Deſcartes ſe ſert de luy, & luy apprend à ſe perfectionner dans ſon art. Il quite la maiſon de M. le Vaſſeur pour éviter les viſites & le grand monde. Il eſt découvert dans ſa retraite.* 149

CHAP. XIII. *M. Deſcartes va au pays d'Aunis voir le ſiége de la Rochelle. Etat de cette ville & de l'armée lors qu'il y arriva. Il voit les travaux de la ligne & de la digue. Il ſe préſente au ſervice en qualité de volontaire. Il revient à Paris incontinent aprés l'entrée du Roy dans la Rochelle.* 155

CHAP. XIV. *Aſſemblée de Sçavans chez M. le Nonce, où M. Deſcartes eſt convié d'aſſiſter. Conférence ſur la Philoſophie, où le ſieur de Chandoux Philoſophe & Chymiſte debite des ſentimens nouveaux, & parle contre la Scholaſtique. M. Deſcartes eſt prié d'en dire ſon ſentiment. Le Cardinal de Berulle l'engage par principe de conſcience à travailler tout de bon à ſa Philoſophie. Il ſonge à ſe retirer pour toûjours.* 160

LIVRE TROISIE'ME.

Contenant ce qui s'eſt paſſé depuis qu'il eût quité la France pour ſe retirer en Hollande, juſqu'à ce qu'il ſe fût déterminé à publier ſes ouvrages.

CHAP. I. *MR. Deſcartes dit adieu à ſes parens & à ſes amis. Il ſe retire en un lieu inconnu de la campagne, dans le deſſein d'y paſſer le reſte de l'hyver, afin de s'accoûtumer au froid & à la ſolitude*

tude. Il va s'établir en Hollande. Raiſons qui luy ont fait préférer ce païs à l'Italie & à la France même. 167

CHAP. II. *Etat de la Hollande au têms que M. Deſcartes y arriva. Détail des ſtations diverſes du ſéjour qu'il y fit pendant vingt ans. Il paſſe en Friſe où il travaille à ſes Méditations. Quel rapport ſa Philoſophie peut avoir avec la Théologie? Quelles queſtions Métaphyſiques peuvent entrer dans ſa Phyſique?* 175

CHAP. III. *M. Deſcartes propoſe au ſieur Ferrier ouvrier d'Inſtrumens de Mathématiques de venir demeurer avec luy. Avantages qu'il luy fait, mais ſans effet. Inſtructions qu'il luy donne pour ſe perfectionner dans la taille des verres. Il tache de diſſiper les ſujets de chagrin qu'il croyoit avoir reçûs de M. Mydorge. Il luy reléve le courage dans ſa mauvaiſe fortune. Il s'employe auſſi pour luy procurer quelque poſte commode.* 182

CHAP. IV. *M. Deſcartes reçoit avis d'une obſervation faite à Rome ſur des parhélies, & il y fait des réfléxions. Il contracte amitié avec quelques Hollandois, & ſur tout avec Rénéri le prémier des diſciples, qu'il fit hors de France. Voyage de M. Gaſſendi en Hollande, où il écrit auſſi ſa Diſſertation ſur les parhélies de Rome. Occaſion du traité que M. Deſcartes fit depuis ſur les Météores.* 188

CHAP. V. *Mort du Cardinal de Berulle, & de quelques Sçavans, dont les études avoient du rapport avec celles de M. Deſcartes. Il s'applique particuliérement à l'Anatomie, & au reſte de la Médecine. Utilité de cette étude pour ſes deſſeins. Il n'aime point à compoſer, mais ſeulement à s'inſtruire. Rénéri eſt propoſé pour ſucceder à Burgersdick dans la chaire publique de Philoſophie à Leyde; mais il lui préfére un précepterat particulier.* 193

CHAP. VI. *Voyage du P. Merſenne aux Pays-bas, où il void M. Deſcartes. Mauvaiſe conduite du ſieur Beeckman à l'égard de M. Deſcartes, qui lui fait de fortes réprimandes pour lui apprendre à vivre. Il reprend ſes premiers ſentimens d'amitié pour Beeckman, aprés l'avoir fait rentrer en lui-même.* 202

CHAP. VII. *Retour du P. Merſenne en France. Miſére du ſieur Ferrier, qui ſe trouve abandonné de M. Deſcartes. Deſſein d'un voyage de M. Deſcartes en Angleterre. Ferrier employe la recommandation des amis de M. Deſcartes pour recouvrer ſa bienveillance. Il la lui accorde comme auparavant aprés avoir néanmoins juſtifié ſa conduite à l'égard de cét homme.* 212

CHAP. VIII. *Hiſtoire d'un livre que le P. Gibieuf fit imprimer, & le jugement qu'en fit M. Deſcartes. Il ſe laſſe de nouveau des opérations de Mathématiques. Mort du Mathématicien Képler. On propoſe le voyage de Conſtantinople à M. Deſcartes, qui le refuſe. Eloge de M. de Chaſteüil. M. Deſcartes fait le voyage d'Angleterre. Son obſervation ſur l'Ayman.* 222

CHAP. IX. *Mort funeſte du ſieur de Chandoux. Deſſein de M. de Bal-*

Zac d'aller demeurer en Hollande avec M. Deſcartes. M. de Ville-Breſſieux le va trouver, & demeure avec lui. Mort des Rois de Suéde & de Bohéme, péres de Princeſſes Cartéſiennes. M. Rénéri eſt fait Profeſſeur en Philoſophie à Déventer. M. Deſcartes va demeurer en cette ville. Il ſe remet à l'étude de l'Aſtronomie. Il fait un plan pour l'hiſtoire des apparences céleſtes. 230

CHAP. X. *M. Deſcartes achéve ſon traité du Monde, qu'il n'a jamais fait imprimer. Ce que contenoit cét ouvrage. C'étoit un abrégé de ſa Phyſique, ou plûtôt de tout ce qu'il croyoit ſçavoir par ſa propre expérience touchant la Nature.* 236

CHAP. XI. *Galilée eſt mis dans les priſons de l'Inquiſition, & ſon ſentiment du mouvement de la terre condamné d'héréſie. Trouble que cette nouvelle cauſa parmi les Philoſophes & les Mathématiciens. M. Deſcartes renonce à la publication de ſon traité du Monde, & il fait voir le peu d'apparence qu'il y a de s'expoſer & de s'attirer des affaires.* 241

CHAP. XII. *Nouvelles inquiétudes de M. Deſcartes touchant l'affaire de Galilée. Témoignages divers de ſa ſoumiſſion au S. Siége, & même à l'Inquiſition Romaine par le reſpect & la conſidération du S. Siége. Ce qu'il penſe de la condamnation de Galilée. Il ſe réſoud de ſupprimer ſon traité du Monde. Jugement qu'il fait du livre de Galilée. Différence de ſon ſentiment d'avec celuy de Galilée ſur le mouvement de la terre. Ce qu'il fait pour ne point s'expoſer dans la ſuite à la cenſure de Rome.* 248

CHAP. XIII. *M. Deſcartes retourne à Amſterdam pour rendre ſon commerce de lettres plus ſûr & plus commode. Il s'employe à diverſes expériences de Perſpective avec M. de Ville-Breſſieux. Ils font enſemble le voyage de Danemarc, d'où M. de Ville-Breſſieux ne revint qu'aprés M. Deſcartes. Eloge & dénombrement de diverſes inventions & découvertes de M. de Ville-Breſſieux.* 255

CHAP. XIV. *M. Deſcartes fait un eſſay de ſon traité de l'Homme & de l'Animal. Erection de l'Univerſité d'Utrecht. M. Rénéri y eſt fait Profeſſeur en Philoſophie, & il l'enſeigne ſuivant la méthode de M. Deſcartes. Autres Profeſſeurs de cette Univerſité. M. Deſcartes reçoit le livre de M. Morin ſur les Longitudes, & il l'en remercie ſans lui en dire ſon ſentiment. Conduite bizarre de cét homme envers ſes amis. Obſervation de M. Deſcartes ſur la nége à ſix pointes. Il retourne à Déventer, & delà en Friſe. Il fait ſon petit traité de Méchanique. Eloge de M. de Zuytlichem. Obſervation de M. Deſcartes ſur les cercles colorez qui ſe forment autour des chandelles. Son traité des Lunettes. Mort de Beeckman, & de quelques autres Mathématiciens.* 262

LIVRE QUATRIE'ME.

Contenant ce qui s'eſt paſſé au ſujet de M. Deſcartes depuis la publication des Eſſais de ſa Philoſophie, juſqu'aux affaires qu'on lui ſuſcita dans l'Univerſité d'Utrecht.

CHAP. I. *MR Deſcartes ſe réſoud à faire imprimer les Eſſais de ſa Philoſophie, qui conſiſtent en quatre traitez. Singularitez avantageuſes d'un privilége du Roy pour l'impreſſion de ces traitez. Embarras que lui cauſe ce privilége, & le zéle exceſſif du Pére Merſenne pour le ſervir.* 273

CHAP. II. *Les Eſſais de la Philoſophie de M. Deſcartes ſortent de la preſſe avec un autre titre que celuy qu'il leur avoit deſtiné d'abord. Hiſtoire du prémier des quatre traitez intitulé* de la Méthode. *Deſſein de cét ouvrage, avec les jugemens qu'en ont fait les Sçavans. Ce que c'eſt que la Logique de M. Deſcartes, & ſa Morale.* 280

CHAP. III. *Hiſtoire des Eſſais de ſa Méthode, ou des traitez qui ſuivent ſon diſcours de la Méthode. 1. de ſa Dioptrique. 2. de ſes Météores. 3. de ſa Géométrie. Maniére ſubite & précipitée dont il travailla à ce dernier ouvrage. Pourquoi il n'en a pas voulu faire un traité accompli de Géométrie. Obſcurité affectée de cét ouvrage, qui eſt intelligible à tres-peu de perſonnes. Qui ſont ceux qu'il juge capables de l'entendre, & ceux qu'il n'en juge point capables? Queſtion de Pappus difficile à réſoudre, dont il ne facilite la ſolution qu'à demi.* 285

CHAP. IV. *Jugement que faiſoit M. Deſcartes des Eſſais de ſa Philoſophie. Liaiſon & rapport de ces quatre traitez. Maniére dont ils ſont écrits. Pourquoi en langue vulgaire; pourquoi ſans nom d'Auteur? Diſtribution des exemplaires pour le Roy & le Cardinal de Richelieu par l'Ambaſſadeur de France, qui eſt tué au ſiége de Breda; pour le Prince d'Orange par M. de Zuytlichem; pour les Cardinaux Barberin & de Baigné, non par M. de Peireſc dont on fait l'éloge, mais par le Nonce du Pape; pour les Jéſuites, ſon ancien Maître en Philoſophie, celui de ſon neveu. M. de Roberval eſt oublié dans ces diſtributions. Cauſe & origine des animoſitez de M. de Roberval contre M. Deſcartes.* 295

CHAP. V. *S'il eſt croyable que M. Deſcartes ſe ſoit trouvé au ſiége de Breda? Il fait un voyage en Flandre, où on ſuppoſe qu'il a connu M. de la Baſſecourt & le Docteur Silvius. Il va demeurer à Egmond en Nord-Hollande. Deſcription de ce lieu. Il fait amitié avec Fromond, qui lui envoye des objections ſur ſon livre, & qui en reçoit la réponſe. Plempius fait ſes objections ſur le mouvement du cœur. Le P. Ciermans en fait auſſi ſur les couleurs de l'Arc-en-ciel. Qui étoient Plempius & le P. Ciermans. Eſtime*

que ce Pére faiſoit de M. Deſcartes : & l'eſtime que M. Deſcartes faiſoit des Jéſuites. 307

CHAP. VI. *M. Deſcartes envoye ſon petit écrit de Méchanique à M. de Zuytlichem. Imperfection de cét écrit, quoique préférable aux gros volumes des autres Mort de Madame de Zuytlichem & ſon éloge. M. Deſcartes conſole ſon mary, & excuſe M. de Balzac d'avoir manqué à ce devoir. Mort de M. de Reael. Différence de ſentimens entre M. Mydorge & M. Deſcartes ſur la viſion. Il refuſe d'envoyer ſa vieille Algébre à M. Mydorge, & pourquoi? Zéle de M. des Argues pour ſervir M. Deſcartes, qui s'oppoſe au deſſein du Cardinal de Richelieu touchant la taille des verres & la fabrique des lunettes qu'on vouloit faire ſur les régles de ſa Dioptrique.* 316

CHAP. VII. *M. de Fermat reçoit un éxemplaire de la Dioptrique de M. Deſcartes avant la diſtribution des autres éxemplaires. Eloge de M. de Fermat. Il fait des objections contre cét ouvrage, & le P. Merſenne les envoye à M. Deſcartes. M. de Fermat fait envoyer auſſi à M. Deſcartes ſon traité géométrique* de Maximis & Minimis *pour l'éxaminer. Origine de la fameuſe querelle entre M. Deſcartes & M. de Fermat. M. Petit fait auſſi des objections contre la Dioptrique de M. Deſcartes. Eloge de M. Petit. M. de Fermat recherche ſa connoiſſance & ſon amitié.* 322

CHAP. VIII. *Réponſe de M. Deſcartes aux Objections de M. de Fermat ſur la Dioptrique. Ecrit de M. de Fermat* de locis planis & ſolidis. *Jugement que fait M. Deſcartes de l'écrit de M. de Fermat* de Maximis & Minimis, *& de l'eſprit de ſon Auteur. Sa réponſe à cét écrit. Il ſouhaite que pluſieurs la voyent, & pourquoi? Le Pére Merſenne la fait voir à Meſſieurs Paſcal & de Roberval, qui répliquent pour M. de Fermat. Réponſe de M. Deſcartes à ces deux Meſſieurs. Eloge du Préſident Paſcal & de ſon fils. Jugement que fait M. Deſcartes de la Réplique de M. de Fermat ſur ſa Dioptrique.* 328

CHAP. IX. *Procédures du différent ſurvenu entre M. Deſcartes & M. de Fermat. Bureau où leur cauſe doit être examinée par M. Mydorge & M. Hardy du côté de M. Deſcartes, & par M. Paſcal & M. de Roberval du côté de M. Fermat. Neutralité du P. Merſenne du conſentement des parties. Dénombrement des piéces ſervant à l'inſtruction de ce procez. M. Paſcal s'éloigne de la ville. M. de Roberval ſoûtient ſeul la cauſe de M. de Fermat avec un zéle qui convient peu à la dignité & au nom des parties.* 334

CHAP. X. *M. de Fermat cherche à faire ſa paix avec M. Deſcartes, dont il demande l'amitié. M. Deſcartes la luy accorde avec joye, & à M. Paſcal. Il l'offre même à M. de Roberval. Il s'excuſe ſur quelques termes qui avoient paru aigres à M. de Fermat, rend raiſon de ſa conduite, porte ſon jugement ſur la régle de M. Fermat : & ils s'écrivent pour s'aſſûrer mutuellement de leur amitié. M. de Fermat ne laiſſe pas de faire revivre ſécrétement quelques reſtes de leur diſpute. M. Deſcartes en témoigne de l'étonnement, & fait un abrégé hiſtorique de la queſtion.*

ſtion pour juſtifier ſa conduite. M. de Fermat témoigne n'avoir jamais été pleinement ſatisfait de M. Deſcartes, même aprés ſa mort. Mais M. Rohault & M. Clerſelier ſuppléérent depuis à ce defaut. 341

CHAP. XI. *Diſpute de M. Petit Intendant des Fortifications avec M. Deſcartes ſur quelques points de ſa Dioptrique. M. Petit eſt convaincu par ſes expériences, qui ſe rapportent à la doctrine de M. Deſcartes. Il fait quelques autres objections ſur l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'Ame, mais vaines & frivoles. Diſpute de M. Morin Profeſſeur Royal avec M. Deſcartes ſur la lumiére, avec les réponſes & les répliques de l'un à l'autre. M. Morin ſe plaint de la Fortune : M. Deſcartes ſe mocque d'elle.* 352

CHAP. XII. *M. Deſcartes reçoit le livre de M. de Beaugrand ſur la Géoſtatique. Jugement qu'il fait de ce livre avant que de l'avoir vû, mais qui ne laiſſe pas d'être conforme à la Vérité. Sujets de mécontentement qu'eut M. Deſcartes de cét homme. Réfutation de ce livre par M. de la Broſſe, blâmée d'abord, puis approuvée par M. Deſcartes, qui ſe trouve de l'avis de M. de Fermat, tant ſur M. de Beaugrand que ſur M. de la Broſſe. M. Deſcartes aiant lû la Géoſtatique de M. de Beaugrand en envoye ſon ſentiment par écrit à M. des Argues & au P. Merſenne. Il leur envoye enſuite ſon écrit de la queſtion Géoſtatique, qu'il appelloit, tantôt* Statique, *tantôt* écrit de Méchanique *: mais il ne veut pas qu'on l'imprime.* 358

CHAP. XIII. *Queſtion fameuſe de la ligne appellée* la Roulette. *Hiſtoire de cette ligne découverte par le P. Merſenne & expliquée par M. de Roberval. Perſonne d'entre les Géométres du ſiécle n'en peut donner la démonſtration que M. de Fermat & M. Deſcartes aprés M. de Roberval. Examen du récit hiſtorique qu'en a fait M. Paſcal le jeune. M. Deſcartes donne l'explication de ſa démonſtration. Il envoye auſſi au Pére Merſenne la ſolution de diverſes choſes concernant la Roulette que M. de Roberval avoit témoigné ne pas ſçavoir.* 367

CHAP. XIV. *Suite de l'hiſtoire de la Roulette. S'il eſt vray que M. de Roberval en ait trouvé les tangentes. M. Deſcartes défend M. de Fermat contre M. de Roberval, qui attaque enſuite la démonſtration de M. Deſcartes, ſans effet. Il veut perſuader qu'il a trouvé les tangentes & ce qui en dépendoit ſans le ſecours de M. Deſcartes & de M. de Fermat. La queſtion de la Roulette ſe communique aux Italiens ſous le nom de* Cycloïde *par le moyen de M. de Beaugrand, qui envoie à Galilée les copies de ce qui s'en étoit écrit en France. M. Deſcartes renonce à la part qu'il avoit à cette invention, pour en laiſſer toute la gloire à M. de Roberval.* 373

CHAP. XV. *Continuation de l'hiſtoire de la Roulette depuis que M. Deſcartes l'eût abandonnée, juſqu'à la mort de M. Paſcal le jeune. Torricelli s'attribuë touchant la Roulette ce qui étoit dû à M. de Roberval. M. Deſcartes eſt du nombre de ceux qu'il perſuade. Torricelli fait reſtitution à M. de Roberval avant que de mourir. M. Paſcal*

le jeune pour prévenir favorablement les esprits touchant son ouvrage de la Religion, propose des prix par toute l'Europe à ceux qui trouveroient ce qui restoit à connoître de la Roulette. Personne ne gagne ces prix. Ce qui fait connoître M. Pascal pour le plus grand Mathématicien de son têms. Le sieur Dati défend Torricelli contre luy. 379

CHAP. XVI. *M. des Argues n'est pas content que M. Descartes renonce à la Géométrie. M. Descartes en sa considération s'explique sur ce renoncement. Il luy fait envoyer l'Introduction qu'un Gentil-homme Hollandois de ses amis avoit composée pour faciliter l'intelligence de sa Géométrie. Bartolin en fait un autre. M. de Beaune travaille à ses notes sur la même Géométrie. Estime singuliére qu'en fait M. Descartes. Ses exercices d'Arithmétique avec M. de Sainte Croix & M. Frenicle. Eloge de Gillot qui avoit été domestique de M. Descartes. Il cesse de répondre aux questions de Géométrie & d'Arithmétique.* 388

Voyez le reste de cette Table pour les quatre derniers livres à la tête de la seconde Partie de cét ouvrage.

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE Mr DESCARTES;

Où ſes principales actions ſe trouvent rangées ſelon l'ordre des années & des mois ; & indiquées aux endroits de ſon Hiſtoire où il en eſt parlé.

Vie de Deſcartes.	Regne de Henry IV.	Ans vulgaires de J. Chriſt.	
0	7	1596.	
1		31 *Mars.*	NAiſſance de René Deſcartes à la Haye en Touraine. *Voiez le Livre* 1. *Chapitre* 2. *Page* 8.
		3 *Avril.*	Son baptême dans l'Egliſe paroiſſiale de ſaint Georges. *L.* 1. *ch.* 3. *p.* 12.
	8		
8	15	1604.	Il eſt mis en penſion au collége de la Fléche ſous les Jéſuites. *L.* 1. *ch.* 4. *p.* 18.
9		*à Pâques.*	
	16		
14	21	1610.	
15	du 14. May. 1	4 *Juin.*	Il aſſiſte à la cérémonie du tranſport du cœur du Roy Henry IV. *L.* 1. *ch.* 5. *p.* 23. 24.
16	2	1612.	Il ſort du collége. *L.* 1. *ch.* 7. *p.* 31.
17	3	*Août.*	
17	3	1613 *Janvier.*	Il renonce aux livres & à l'étude. *L.* 1. *ch.* 7. *p.* 34.
18	4	*Avril.*	Il eſt envoié à Paris pour voir le grand monde. *L.* 1. *ch.* 8. *p.* 35.
18	4	1614	Il ſe retire des compagnies pour étudier. *L.* 1. *ch.* 8. *p.* 37. 38.
19	5		

Vie de Descartes.	Regne de Louis XIII.	Ans vulgaires de J. Christ.	
21	7	1617	Il va porter les armes en Hollande. *L. 1. ch. 9. p. 40. & suiv.*
22	8	*May.*	Il demeure en garnison dans Breda. *Ch. 9. & 10.*
22	8	1618	Il achéve son traité de Musique.
23	9	31 *Décemb*	*L. 1. ch. 10. p. 45. & suiv.*
23	9	1619	Il commence d'autres ouvrages qui sont de-
24		*Janv. Fév.*	meurez imparfaits. *L. 1. ch. 11. p. 50. 51.*
	10	*Juillet.*	Il quite Breda, & va en Allemagne. *L. 1. ch. 12. p. 54.*
		Septembre.	Il prend parti dans les troupes du Duc de Baviére. *Là même. p. 58. 59. 62.*
		Novembre.	Il se défait des préjugez de son éducation & de ceux de l'Ecole. *L. 1. ch. 13. p. 63. Item l. 2. ch. 1. p. 79. 80. 81.*
		11 *Nov.*	Il tombe dans l'enthousiasme. *Là même. 81. 85. 86.*
		Décembre.	Il commence ses Olympiques. *Là même. p. 86.*
24	10	1620	Il passe l'été à Ulm en Soüabe.
25		*Juin, &c.*	*L. 1. ch. 14. p. 67. & suiv. & l. 2. ch. 2. p. 91.*
	11	*Octobre.*	Il va en Autriche & delà en Bohéme re- joindre les troupes du Duc de Baviére. *L. 1. ch. 14. p. 70.*
		8 *Nov.*	Il se trouve à la bataille de Prague. *P. 72. 73. là même.*
25	11	1621	Il va porter les armes en Hongrie sous le
26		*Avril.*	Comte de Bucquoy. *L. 2. ch. 3. p. 92. & suiv. 95. &c.*
	12	*Juillet, Août, &c*	Il renonce à la profession des armes, & fait divers voiages en Allemagne. *L. 2. ch. 4. p. 101. & suiv.*
		Decembre.	Il vient en Hollande. *L. 2. ch. 5. p. 104.*
6	12	1622	Il passe en Flandre & revient en France. Il
27		*Mars, &c.*	va en Bretagne. *L. 2. ch. 5. p. 105. 106.*
	13		Il vient.

Vie de Descartes.	Regne de Louis XIII	Ans vulgaires de J. Christ.	
27	13	1623	Il vient à Paris.
28		*Février.*	*là même, p. 106.*
	14	*May.*	Il retourne en Bretagne, & va ensuite en Poitou.
			L. 2. ch. 6. p. 116. 117.
		8 *Juillet.*	Il vend sa terre du Perron.
			là même. p. 117.
		Septembre.	Il va en Italie par les Suisses & la Valteline,
			L. 2. ch. 7. p. 118.
28	14	1624	Il vient à Rome pour le Jubilé.
29	15	*Novembre.*	*L. 2. ch. 7. p. 121.*
29	15	1625	Il va en Toscane.
30		*Avril.*	*L. 2. ch. 8. p. 123. 124.*
			Il se trouve au siége de Gavi.
			là même. p. 126.
	16	*May.*	Il fait des Observations sur les Alpes.
			là même. pag. 127.
		Juin.	Il va en Poitou.
			L. 2. ch. 9. p. 129.
		Juillet.	Il vient à Paris où il demeure trois ans.
			là même. p. 131. & suivantes.
30	16	1626	Il va en Poitou avec M. le Vasseur.
31	17		*L. 2. ch. 10. p. 136.*
32	18	1628	Il va voir le siége de la Rochelle où il sert
33	19	*Août.*	encore en qualité de Volontaire.
			L. 2. ch. 13. p. 155. 156. & suiv.
		Novembre.	Il revient à Paris, & il se trouve à une célé-
			bre assemblée chez le Nonce.
			L. 2. ch. 14. p. 160. 161.
		Decembre.	Il quitte le grand monde & la ville de Paris.
			L. 3. ch. 1. p. 168.
33	19	1629	Il quitte la France & se retire en Hollande
34		*Mars.*	pour le reste de ses jours.
			là même. p. 169. 170.
	20	*May.*	Il passe dans la Frise Occidentale.
			L. 3. ch. 2. p. 175.
			Il travaille à sa Métaphysique.
			P. 178. 179. 180.

Vie de Descartes.	Regne de Louis XIII.	Ans vulgaires de J. Christ.	
		Octobre.	Il vient s'établir à Amsterdam, où il s'applique particuliérement à l'Anatomie & à la Chymie. *L. 3. ch. 5. p. 195. & suiv.*
34	20	1630	Il est visité en Hollande par le P. Mersenne. *L. 3. ch. 6. p. 202. ch. 7. p. 212.*
35	21		Il cesse d'envoier aux autres des Problémes & des questions de Mathématiques à résoudre pour se défaire peu à peu des opérations stériles d'Arithm. d'Alg. & de Géometr. *L. 3. ch. 8. p. 225.*
35	21	1631	Il fait un voiage en Angleterre. *L. 3. ch. 8. p. 229. 230.*
36	22		
36	22	1632	Il reçoit chez lui M. de Ville-Bressieux pour être son domestique ou plûtôt son compagnon d'études. *L. 3. ch. 9. p. 232.*
37	23	1633	Il va demeurer à Deventer en Over-Issel. *L. 3. ch. 9. p. 233. 234.*
38	24		Il s'applique particuliérement à l'Astronomie, mais sans beaucoup espérer d'y réüssir. *là-même, p. 235. 236.* Il compose, puis il supprime son Traité du Monde à la nouvelle de l'empriſonnement de Galilée. *L. 3. ch. 10. & ch. 11. p. 236. & 245. & suiv.*
38	24	1634	Il retourne demeurer à Amsterdam, & va voir M. de Charnassé Ambassadeur de France à la Haye. *L. 3. ch. 13. p. 255. 256.*
39	25		Il fait le voiage de Danemarc avec M. de Ville-Bressieux. *L. 3. ch. 13. p. 259. 260.* Il ébauche son traité de l'Homme & de l'Animal. *L. 3. ch. 14. p. 262. 263.*
39	25	1635 *Février.*	Il fait ses observations sur la neige à six pointes. *L. 3. ch. 14. p. 266. 267.*
40			Il retourne

Vie de Descartes.	Regne de Louis XIII.	Ans vulgaires de J. Christ.	
	26	*May.*	Il retourne à Deventer pour y demeurer encore quelque têms. *là même. p. 267.*
		Octobre.	Il passe en Frise & se retire à Lewarden. *là même.*
40	26	1636 *Février.*	Il fait un petit Traité de Méchanique pour M. de Zuytlichem. *L. 3. ch. 14. p. 268.*
41		*Mars.*	Il revient à Amsterdam, & fait son observation des couronnes d'autour des chandelles sur le Zuyderzée.
	27		*là même.*
41	27	1637	Il publie les Essais de sa Philosophie en qua-
42		8 *Juin.*	tre Traitez. *L. 4. ch. 2. p. 280. & suiv. Item ch. 1. p. 273. & suiv. Item ch. 3. 4. &c. entiers.*
	28		
		Septembre.	Il fait un voiage en Flandre, & confére avec le Docteur Silvius à Doüay. *L. 4. ch. 5. p. 307. 308.*
		Novembre.	Il va demeurer à Egmond * en Nort-Hollande. *L. 4. ch. 5. p. 309.*
42	28	1638	Il entre dans diverses disputes avec M. de
43		*pendant tout l'année.*	Fermat, M. de Roberval, M. Petit, M. Morin, M. de Beaugrand, & autres Philosophes & Mathématiciens. *L. 4. ch. 7. 8. 9. 10. 11. 12. &c. depuis la p. 322. jusqu'à la fin du livre.*
	29	*May.*	Il s'applique, puis il renonce à la fameuse
		Septembre.	question de la Roulette. *L. 4. ch. 13. & 14. p. 371. 378.*
		1 d'Octobre	Il envoie au P. Mersenne des observations sur un livre de Galilée touchant la Méchanique & le mouvement local. Il s'exerce avec M. de sainte Croix & M. Frenicle sur les Nombres. Il renouvelle ses amitiez avec M. Des-Argues & M. de Beaune. *L. 4. ch. 16. entier.*
		Nov. &c.	
		Août, Sept. Oct. Nov. &c.	Il acquiert de nouveaux Disciples à Utrecht où Regius enseigne publiquement sa Philosophie aprés Réneri.

* *Egmond d'Abdye ou de Binnen.*

Vie de Descartes.	Regne de Louis XIII.	Ans vulgaires de J. Christ.	
			L. 5. ch. 1. 2. 3. p. 1. jusqu'à la 25.
		Sept. Oct. &c.	Il cesse de répondre aux Problémes & aux questions qu'on lui proposoit sur l'Arithmétique, l'Algébre & la Géométrie, afin de ne plus songer qu'au solide de la Philosophie qu'il avoit à cultiver.
			L. 4. ch. 16. p. 395. 396.
43	29	1639	Il est attaqué par les Ministres & Théologiens Protestans. Voetius commence ses hostilitez contre lui.
44	30	*Juin.*	
			L. 5. ch. 4. p. 32.
		Octobre.	Il donne diverses instructions à Régius touchant la Physique & la Médecine.
			L. 5. ch. 5. p. 35. 36. &c.
		Novembre.	Il quitte Egmond de Binnen pour aller demeurer à Hardenwick.
			là même ch. 7. p. 47.
		Decembre.	Il se remet à ses Méditations Métaphysiques pour les mettre en état de voir le jour.
			là même p. 38. 39. ch. 5.
44	30	1640	Il va demeurer à Leyde.
45		*Janvier.*	*L. 5. ch. 7. p. 51.*
	31	*May.*	Il corrige les Ecrits de Régius pour le mettre à couvert de la censure de ses Collégues.
			L. 5. ch. 8. p. 59. 62. &c.
		30 *Juin* 1 *Juillet.*	Il se broüille avec les Jesuites au sujet des théses du P. Bourdin, soûtenuës le dernier de Juin & le premier de Juillet.
			L. 5. ch. 10. p. 72. 73 & suivantes.
		22 *Juillet.*	Il leur fait une déclaration de guerre honnête & respectueuse.
			là même. p. 75. 76. 77. 80. 81. 83. 84. 85.
		7 *Septemb.*	Il perd sa fille Francine.
			L. 5. ch. 12. p. 90.
		1 *Octobre.*	Il quitte le séjour d'Amersfort pour retourner demeurer à Leyde.
			là même. p. 91.
		17 *Octobre*	Il perd son pére.
			là même. p. 93.
		Decembre.	Il est appellé à la Cour par le Roy Louïs XIII.

Vie de Descartes	Regne de Louis XIII.	Ans vulgaires de J. Chriſt.	
			XIII. mais il demeure dans ſa ſolitude. *L. 5. ch. 12. p. 97. 98.*
45 46	31	1641 *Mars.*	Il ſe retire à Eyndegeeſt à une demi-lieuë de Leyde.
	32		*L. 6. ch. 7. p. 149. & ch. 9. p. 167. & ſuivantes.*
		28 *Août.*	Il publie ſes Méditations Métaphyſiques à Paris avec les Réponſes aux Objections des Sçavans.
			L. 6. ch. 1. 2. 3. 4. & 5. depuis la p. 99. juſqu'à la 138.
		Octobre. Novembre. Decembre.	Il ſe trouve engagé dans les troubles de l'Univerſité d'Utrecht par les theſes de Régius, qui attirent la tempête ſur lui.
			L. 6. ch. 6. p. 142. 145. 146. & ſuiv. Item, ch. 7. juſqu'à la page 158.
46 47	32	1642	Il publie ſes Méditations en Hollande corrigées & augmentées des ſeptiémes objections faites par l'unique Adverſaire qu'il eût parmi les Jéſuites, ſç. le P. Bourdin, avec lequel il ſe reconcilie enſuite par les ſoins du P. Dinet.
	33		*L. 6. ch. 6. p. 165. 166.*
47 48	33	1643	Il défend la Confrérie du Roſaire ou de N. D. de Boſleduc contre le Miniſtre Voetius.
			L. 6 ch. 10. p. 185. 186.
		Avril.	Il refute le livre de Schoockius ou plûtôt de Voetius ſous le nom de Scoockius, fait contre ſa philoſophie & ſa perſonne.
			L. 6. ch. 11. p. 188.
	Regne de Louis le Grand. du 14 May. 1		Il ſe broüille avec M. Gaſſendi par les pratiques de M. Sorbiére & de quelques autres broüillons.
			L. 6. ch. 13. p. 205. 206. 207.
		$\frac{2}{11}$ *May.*	Il quitte le voiſinage de Leyde, & va demeurer pour un an dans le village d'Egmond du Hoef en Nord-Hollande.
			L. 6. ch. 11. p. 191.
		$\frac{13}{23}$ *Juin.* 6 *Juillet.*	Il eſt appellé en jugement devant les Magiſtrats d'Utrecht. Mais au lieu de comparoître, il répond par ecrit à la publication de ces Juges: & les recuſe.
			là même. p. 190. 191. 192. 194.
		$\frac{13}{23}$ *Sept.*	Il eſt condamné contre toutes formes de juſ-

Vie de Descartes.	Regne de Louis le Grand.	Ans vulgaires de J. Christ.	
			tice par des Juges qui n'avoient aucun droit sur lui. *P.* 192. 193. 194.
		23 *Sept.* c'est à dire, 3 d'*Octobre*	Il est cité de nouveau ou proclamé publiquement par l'Officier de Justice comme criminel. *là même.*
		Oct. Nov.	Il fait arrêter ces procedures par le Prince d'Orange & les Etats de la Province d'Utrecht. *P.* 195. *du même livre : & livre* 7. *ch.* 4. *p.* 250. 257. 258. 261. 262.
		Nov. Dec.	Il soûtient un autre procez à Groningue contre Schoockius. *L.* 6. *ch.* 11. *p.* 197. *&* *l.* 7. *ch.* 4. *p.* 249. *& suiv.*
48	1	1644.	Il fait un voyage en France. Il part d'Egmond du Hoef le 1 de May, & s'arrête quelques jours à Leyde, à Amsterdam, à la Haye. Il arrive à Paris sur la fin de Juin. Il va en Touraine, en Bretagne & en Poitou. *L.* 6. *ch.* 13. *p.* 211. *ch.* 14. *p.* 215. 217.
49	2	*May, Juin, Juill. Août.*	
		10 *Juillet.*	Il publie les Principes de sa Philosophie. *L.* 6. *ch.* 1. *p.* 221. 222. 223. *& suivantes.*
		Octobre.	Il revient à Paris au mois d'Octobre, & retourne en Hollande, où il arrive au milieu de Novembre.
		15 *Nov.*	
		Decembre.	Il travaille aux expériences nécessaires pour acquérir une connoissance parfaite des Animaux, des Plantes, & des Minéraux. *L.* 7. *ch.* 4. *p.* 244.
49	2	1645.	Il gagne son procez de Groningue contre Scoockius; & il fait finir les troubles excitez dans l'Université d'Utrecht à son sujet. *L.* 7. *ch.* 4. *p.* 251. *& suiv. Item* 255. 256. 258. *& suivantes.*
50	3	10 *Avril.*	
		26 *May.*	
		11 *Juin.*	
		23 *Juillet.*	Il desavouë Régius & sa doctrine, quoique celui-ci passât pour le premier Disciple, pour l'Apôtre

Vie de Descartes.	Regne de Louis le Grand.	Ans vulgaires de J. Christ.	
			l'Apôtre & le premier Martyr du Cartésianisme. Schisme & révolte de M. Régius contre son maître.
			L. 7. ch. 6. p. 268. 269. 270. ch. 8. p. 291. item ch. 13. p. 336. 337.
		Août.	Il montre sa Bibliothéque aux curieux, c'est à dire, une gallerie où étoient des Animaux prêts à être disséquez.
			L. 7. ch. 7. p. 273.
		6 Octobre.	Entrevuë de M. Descartes & de M. Chanut à Amsterdam, lorsque celui-ci passoit pour la Suéde.
			L. 7. ch. 7. p. 277. 279.
50	3	1646 *Janvier.*	Il fait sa Réponse aux Instances de M. Gassendi; & son Traité des Passions de l'Ame.
		Février.	*L. 7. ch. 7. p. 279. 280.*
		Février.	Il s'exerce sur les Vibrations avec Mylord
51		*Mars.*	Candische & M. de Roberval. Sur la Morale
		Avril, & suiv.	avec la Princesse Elizabeth. Sur la Physique
	4		avec M. le Comte & M. Porlier.
			L. 7. ch. 8. p. 286. 287. 289. 290. item ch. 9. p. 301. 302. item ch. 7. p. 279.
		Juillet.	
		Août.	Il tombe dans des dégoûts pour la qualité
		Octobre.	d'Auteur, qui lui font perdre toute envie de
		Novembre.	jamais rien faire imprimer. Mais les complimens & les honnêtetez que lui font les Jesuites approbateurs de sa Philosophie, lui relévent un peu le courage contre la multitude de ceux qui mépriſoient ou qui condamnoient ses Ecrits.
			L. 7. ch. 7. p. 281. 282. 283. Item. ch. 8. p. 284. 285.
51	4	1647. *Janvier & Février.*	Il est attaqué par les Théologiens de Leyde, & sur tout par Révius & Triglandius qui lui susciteut une persécution dans leur Université comme avoit fait Voetius dans celle d'Utrecht.
			L. 7. ch. 11. p. 314. & suivantes.
		1 *Février.*	Il fait une Dissertation sur l'Amour pour la
52	5	11 *May.*	Reine de Suéde, qui songe à étudier sa Philo-
		6 *Juin.*	sophie, & qui lui fait quelques objections par avance, auxquelles il répond.
			L. 7. ch. 10. p. 309. 310. 311. ch. 7. p. 282. &c. ch. 10. p. 312. 313.

Vie de Descartes.	Regne de Louis le Grand.	Ans vulgaires de J. Christ.	
	5	*May. Juin.*	Il prévient les entrepriſes des Claſſes, Synodes, Conſiſtoires ou autres Aſſemblées Proteſtantes de Leyde; & ſe délivre des intrigues de ſes deux calomniateurs Révius & Triglandius, par l'autorité du Prince d'Orange chef de leur Univerſité. *L. 7. ch. 11. p. 318. 319. 320.*
		Juin. Juillet. Août. Septembre.	Il fait ſon ſecond voyage en France, & arrive à Paris vers la S. Jean. Il va en Bretagne, en Poitou, en Touraine avec l'Abbé Picot, & revient à Paris au commencement de Septembre. *L. 7. ch. 12. p. 323. 324. & ſuiv.*
		6 Septemb.	Il reçoit penſion du Roy par un Brevet du 6 de Septembre: & il retourne en Hollande accompagné de l'Abbé Picot. *L. 7. ch. 12 p. 327. 330. 331. 339. ch. 13.*
		20 Nov.	Il envoie à la Reine de Suéde ſon Traité des Paſſions, & ce qu'il avoit écrit du ſouverain Bien. *là même. p. 331. 332.*
		Decembre.	Il s'occupe aux expériences qu'on appelloit du Vuide, c'eſt à dire touchant la maſſe & la peſanteur de l'Air; & il les trouve de plus en plus conformes à ſes Principes. *p. 333.*
52	5	1648. *Janvier.*	Il abandonne ſon Traité de l'Erudition pour s'appliquer à celui de l'Animal & de l Homme. *L. 7. ch. 13. p. 337. 338.*
		Février.	Il cenſure par écrit les opinions de Régius ſur l'eſprit humain ou l'ame raiſonnable: afin que les erreurs de ce premier ſchiſmatique de ſa Secte ne lui fuſſent pas imputées par ceux qui s'obſtineroient à le regarder comme ſon diſciple. *L. 7. ch. 13. p. 334. 335. 336. 337.*
53		*Mars.*	Il reçoit le brevet d'une ſeconde penſion, avec la propoſition d'une charge honorable de la part du Roi pour l'attacher & l'établir en France. *L. 7. ch. 13. p. 338. 339.*
	6	*May.*	Il fait ſon dernier voyage en France. *là même. p. 340. 341. & ſuivantes.*
		Juillet.	Il ſe reconcilie ſolemnellement avec M. Gaſſendi

Vie de Descartes.	Regne de Louis le Grand.	Ans vulgaires de J. Chriſt.	
			Gaſſendi par l'entremiſe de M. le Cardinal d'Eſtrées.
			p. 342. 343.
		27 *Août.*	Il part de Paris le lendemain des barricades
		1 *Septemb.*	pour retourner en Hollande, arrive à Boulo-
		6 *Septemb.*	gne le 1 de Septembre, à Amſterdam le 6 du
		9 *Septemb.*	même mois, & trois jours aprés dans ſa ſoli- tude d'Egmond; aiant perdu ſon bon ami le Pere Merſenne mort dés le premier jour du même mois.
			L. 7. *ch.* 14. *p.* 350. 351. 352. *&c.*
		11 *Decemb.*	Il entre dans un nouveau commerce Philoſo- phique avec Henry Morus, qui fait paroître dans les commencemens une paſſion déme- ſurée pour toute ſa doctrine.
			L. 7. *ch.* 15. *p.* 359. 360. 361.
53	6	1649	
		21 *Février.*	Il délibére ſur le choix d'un nouveau lieu pour y établir une demeure fixe juſqu'à la fin de ſes jours.
			L. 7. *ch.* 16. *p.* 368. 388. *ch.* 18.
54		27 *Février.*	Il eſt convié par la Reine de Suéde de l'aller
		6 *Mars.*	voir à Stockholm.
			là même, & pp. ſuivantes.
		Avril.	Il eſt viſité dans ſa ſolitude d'Egmond par M. Chanut nouvellement nommé Ambaſſadeur ordinaire de France en Suéde: qui acheve de le réſoudre au voyage de Suéde.
	7		*p.* 372.
		11 *Juin.*	Il accepte la correſpondance de M. Carcavi qui avoit demandé d'être ſubrogé au P. Mer- ſenne pour le commerce de la litterature. Mais il n'y trouve pas ſi bien ſon compte.
			L. 7. *ch.* 17. *p.* 377. *& ſuiv.* 383.
		30 *Août.*	Il regle toutes ſes affaires par le pré-ſenti- ment qu'il a de ſa deſtinée le xxx Août.
		1 *Sept.*	Il quitte ſa chére ſolitude d'Egmond le 1 de Septembre.
		5 *Sept.*	Il s'embarque à Amſterdam pour ſon voya- ge de Suéde le ve du méme mois.
		Octobre.	Il arrive à Stockholm au commencement du mois ſuivant.
			L. 7. *ch.* 18. *p.* 386. 387.

Vie de Descartes.	Regne de Louis le Grand.	Ans vulgaires de J. Christ.	
		Novembre.	Il entre dans le Conseil secret de la Reine, qui le consulte sur les affaires de l'Etat. Cette
		4 *Decemb.*	confiance luy attire la jalousie de quelques Seigneurs de la Cour.
			L. 7. ch. 18. p. 391. 392. Item. ch. 20. p. 409.
		8 *Decemb. & suiv.*	Il emploie une partie du loisir que lui laissoit la Reine en l'absence de l'Ambassadeur, à faire des expériences & des observations à Stockholm pour être rapportées & confrontées avec celles que M. Perier & M. Pascal faisoient en France.
			V. le Tr. de l'Equil. des liq. p. 202. & suiv.
		25 *Dec.*	Il publie & fait distribuer son Traité des Passions de l'Ame, sorti de la presse d'Elzevier dés la fin de Novembre.
			L. 7. ch. 19. p. 393. 394.
54	7	1650. *Janvier*	Il met ses Ecrits en ordre pour obéïr à la Reine de Suéde, & il fait la revüe de tous les papiers qu'il avoit apportez de Hollande.
			ch. 19. & 20. p. 397. & suiv. jusqu'à 409. item ch. 21. p. 415.
		30 *Janv.*	Il dresse les statuts ou réglemens d'une Aca-
		1 *Février.*	démie que la Reine vouloit établir à Stockholm, dont elle prétendoit le faire Directeur: & dont il se donna l'exclusion comme à tous les autres Etrangers.
			L. 7. ch. 20. p. 411. 412. 413.
		2 *Février.*	Il tombe malade le jour de la Purification de la sainte Vierge d'un mal tout semblable à celui dont l'Ambassadeur de France son hôte commençoit à relever le même jour.
			L. 7. ch. 21. p. 414. & suiv.
		11 *Février.*	Il meurt le neuviéme jour de sa maladie, aprés avoir vécu cinquante-quatre ans moins sept semaines.
			L. 7. ch. 21. p. 423.

ADDITION A LA VIE de M. Descartes.

Après la mort de Descartes.	Regne de Louis le Grand.	Ans vulgaires de J. Christ.	
1		12 *Février.*	Ses funerailles. *L. 7. ch. 22. p. 426.*
		13 *Février.*	Inventaire fait en Suéde. *p. 427.*
		4 *Mars.*	Inventaire fait en Hollande. *p. 428.*
	8	*May.*	Monument dressé par M. l'Ambassadeur Chanut à Stockholm. *p. 429.*
		Juillet ou suiv.	Médaille frappée en Hollande à sa mémoire. *p. 431.*
5	12	1654 *Juin.*	Conversion de la Reine de Suéde, qui en attribuë la gloire à M. Descartes & à M. Chanut aprés Dieu. *L. 7. ch. 23. p. 432. 433.*
17	24	1666 1 *May*	M. le Chevalier de Terlon Ambassadeur de France en Suéde, accompagné de M. de Pompone son successeur fait lever le corps de M. Descartes pour être transporté en France. *L. 7. ch. 23. p. 436.*
		Juin.	On embarque le corps à Stockholm pour Coppenhague, où le Chevalier de Terlon devoit passer pour sa nouvelle Ambassade de Dannemark. *là même 437.*
		2 *Octobre.*	Le corps parti de Coppenhague le 2 d'Octobre, arrive à Paris trois mois aprés. *là même 438. 439.*
17 18	24 25	1667 *Janvier.* 24 *Juin.*	Il est solemnellement enterré à sainte Géneviéve le jour de la naissance de S. Jean-Baptiste à 9 heures du soir. *p. 440. 441. 442.*

AVERTISSEMENT.

COMME je me ſuis contenté ſouvent de citer les pages des Livres imprimez de M. Deſcartes ſans m'aſſujettir à marquer l'édition ou la forme des volumes, je ſuis bien-aiſe d'avertir ici ceux qui voudront vérifier mes citations, que

L'édition de la Méthode & des Eſſais dont je me ſuis ſervi eſt celle de Hollande faite en 1637 *à Leyde chez J. Maire.*

L'édition des Lettres eſt celle de Paris; mais le premier tome de la 3 *édition en* 1667; *le ſecond tome de la* 2 *édition en* 1666; *le troiſiéme tome de l'an* 1667.

Pour les Méditations j'ai cité tantôt l'original Latin de l'édition de Paris, ou de l'édition d'Amſterdam chez Elzevier, tantôt la traduction Françoiſe de l'édition 1 *ou* 3 *de Paris; mais j'ai eu ſoin de le marquer aux endroits.*

Pour les Principes j'ai cité ordinairement l'édition Latine d'Amſterdam chez Elzevier 1644. *Celle de l'an* 1643 *in douze du petit livre Latin qu'il a fait contre Voetius.*

Il n'y a point d'embarras à craindre pour les citations des autres ouvrages de M. Deſcartes.

Errata de la Préface.

Page.	*Ligne.*	*Faute.*	*Correction.*	*Page.*	*Ligne.*	*Faute*	*Correction.*
iv	7	eu	eus	xvi	*en marge*	*hiantu*	*hiatu*
ix	9	fa	ſa	xxiij	25	*effacez*	Médecin
ibid.	10	n'étoit	n'étoient	xxvij	1	les	leurs
xiv	3	ſurreptices	ſubreptices	xxviij	*en marge*	M. eſc.	M. Deſc.
xv	10	dedié	dédiée	xxix	5	trouvérez	trouverez

Errata de la premiére Partie du Livre.

4	*en marge*	originaires	originales	*ibid.*	22. 23	prendré	prendre
17	27	de onze	d'onze	111	12	ancienne	anciennes
25	23	tout	toute	136	5	*effacez*	avec
35	27	de Eſcrime	d'Eſcrime	152	39	s'hazardé-rent	ſe hazardé-rent
48	17	faire	fait faire				
52	11	reconnoître	connoître	154	12	des	de
55	25	celles	celle	177	6	c'étoit	c'étoient
56	9	poëſle	dais	181	8	Diviniré	Divinité
ibid.	26	ſous le	au	189	39	Beeckmam	Beeckman
63	18	ſuivoit	ſuivit	205	32		
82	21	tonnére	tonnerre	206	21	peutêtre	peut être
85	35	.	,	218	37	daignez	daigniez
98	30	ne n'eſt	ce n'eſt	242	13	étoit	fut depuis
99	14	Lieutenant *ajoutez* d'une ſimple compagnie		243	*en marge*	Carolo	Carlo
				314	14	avoit	avoir
209	*en marge*	1923	1623	360	8	réfutation	réputation

Errata de la ſeconde Partie.

6	3	Caſuîte	Caſuiſte	281	27	vint	vinſt *ou* vînt
20	31	reçuë	reçû	285	23	Roberbal	Roberval,
24	32	Péripaticiens	Péripatéti-ciens.	318	3	ſçavoient	jugeoient
				325	39	irréprocheble	irréprochable
28	30	donné	donnée	330	36	vivans	vivant
35	26	point	pas même	349	11	C. de la Vil-leneuve	Rogier du Crévis
58	32	le	la				
60	26	poſſédoit	connoiſſoit	*ibid.*	18	d'écrire	à écrire
84	21, 22	. Je	, je	350	13	Herbronn	Herborn
93	*en marge*	*Ieſuiſtaſter*	*Ieſuitaſter*	361	34	*aturæ*	*Naturæ*
89	10	l'*Abbé Picot*	*M. de la Vil-leneuve*	372	26	Rei-	Reine
				391	12	voir,	voir aſſez,
111	35	Alcmaër	Alcmaer	408	19	*ajoutez en marge*	tom. 1. des lettr. p. 58.
114	24	ouvrgées	ouvrages				
156	39	pour	par	411	4	pieds	pied
179	39	le Roy	Régius	421	7	rendu	rendus
205	18	ſollicitions	ſollicitations	423	13	encore	encore mieux
216	6	Vanleew	van-Leew	428	7	les affaires	des affaires
ibid.	18	préſentoit	préſentoient	445	13	*vin*	*vivre*
218	10	demie	demi-	451	53	qui .	qu'il
219	29	dégout	goût	458	23	d'Oxenſtern	Oxenſtiern
222	19	des raiſons	de ſes raiſons	476	29	exerçoient	exercent
280	9	imprimé	imprimées	555	17	des	de

S'il ſe trouve quelques Subjonctifs imparfaits qui ſemblent former le ſens de l'Aoriſte comme *fut*, *fit*, *put*, *dit*, *vint*, *contint*, &c. par le retranchement de la lettre s & l'omiſſion de l'accent circonflexe ^ qu'on devoit y ſubſtituer, il ſera aiſé au Lecteur d'y ſuppléer par ſon attention.

PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amez feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Intendans de nos Provinces, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & à tous autres nos Officiers & Juſticiers qu'il appartiendra, ſalut. Nôtre cher & bien amé ADRIEN BAILLET Nous a fait remontrer qu'il a compoſé LA VIE DU SIEUR DESCARTES, &c. qu'il deſireroit de donner au public. A CES CAUSES, voulant favorablement traitter l'expoſant; Nous luy avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer, vendre & débiter par tout nôtre Royaume, Païs, Terres & Seigneuries de nôtre obéiſſance ledit ouvrage, par tel Libraire & Imprimeur qu'il voudra choiſir, en telle forme, volume, marges & caracteres que bon luy ſemblera, & autant de fois qu'il le voudra, pendant le temps & eſpace de huit années conſécutives, à compter du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois, pendant lequel temps Nous faiſons trés-expreſſes inhibitions & deffenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou debiter ledit Livre ſous prétexte de changement, correction & augmentation, en quelque ſorte & maniere que ce ſoit, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & des caractéres, preſſes & uſtencilles qui auront ſervi à les imprimer, & de tous dépens, dommages & interêts au profit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, & de trois mille livres d'amande, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital General de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, à la charge de mettre deux Exemplaires dudit Livre dans nôtre Bibliotheque publique, un autre en nôtre Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre trés-cher & feal le Sieur Boucherat Chevalier Chancelier de France, de faire imprimer ledit Livre ſur de bon papier & en beaux caractéres ſuivant les Reglemens de l'Imprimerie & Librairie des années 1618. & 1686. que l'impreſſion s'en fera dans nôtre Royaume & non ailleurs, & de faire enregiſtrer ces preſentes ſur le Regiſtre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le tout à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant & ceux qui auront droit de luy pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empéchemens au contraire; voulons en outre qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des preſentes, elles ſoient tenuës pour düement ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoûtée, comme à l'original. MANDONS au premier nôtre Huiſſier ou Sergent, faire pour l'execution des preſentes toutes ſignifications, deffenſes, ſaiſies, & autres actes requis & neceſſaires: de ce faire luy donnons pouvoir, ſans demander autre permiſſion. Nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Paris le premier jour du mois de Mars, l'an de grace 1691. & de nôtre regne le quarante-huitiéme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil. DE S. HILAIRE.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 2. Mars 1691. *Signé* P. AUBOUIN *Syndic.*

Ledit ſieur BAILLET a cedé ſon droit du preſent Privilege à DANIEL HORTHEMELS Marchand Libraire à Paris, pour en jouïr ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 6. de Juillet 1691.

LA VIE

LA VIE
DE
Mr DESCARTES.

LIVRE PREMIER.

Contenant ce qui s'eſt paſſé à ſon ſujet depuis ſa naiſſance juſqu'à ce qu'il ſe fût défait de ſes Prejugez.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on parle de ceux à qui Monſieur Deſcartes devoit la vie ; de ſes Ancêtres les plus proches de ſon Siecle ; & de l'état où étoit ſa famille, lorſqu'il vint au monde.

LA vie eſt un preſent de la Nature aſſez conſiderable pour ne pas negliger de ſçavoir à qui l'on en eſt redevable : & j'ay lieu d'eſperer que ceux à qui celle de M. Deſcartes ne ſera point entierement indifferente, me ſçauront gré de leur avoir fait connoître les Perſonnes dont la Providence a voulu employer le miniſtere pour la production de ce Philoſophe.

Je ſçai qu'il en eſt preſque des Philoſophes comme des Saints de l'Egliſe de Dieu : & que les uns non plus que les autres n'ont ſouvent rien à emprunter de leur famille. On peut dire même que les Perſonnes du ſiecle qui reçoivent quelque luſtre de leur naiſſance, n'ont qu'un merite aſſez mediocre, lorſqu'elles ſont obligées de recourir à celuy de leurs Parens & de leurs Ancêtres, pour en tirer quelque avantage.

J'avouë que ce n'eſt pas traiter M. Deſcartes en Philoſophe que de parler de la nobleſſe de ſon ſang, & de l'antiquité de ſa race : & que ceux qui font profeſſion de mépriſer ces conſiderations trouveront peut-être que ſa naiſſance pour être un peu trop illuſtre l'a éloigné de la Philoſophie d'un degré plus qu'elle n'auroit fait, ſi elle avoit eu la mediocrité de celle de M. Gaſſendi, ou les défauts de celle du celebre Galilée.

Ce n'eſt donc pas pour rien ajoûter au merite, ou à la reputation de M. Deſcartes que je veux parler de ſon extraction, puiſqu'à toute rigueur il n'en a point reçu plus que M. Gaſſendi, ou Galilée en auroient pû recevoir de la leur. Mais c'eſt pour faire voir que la gloire que ſes Ancêtres ont pû meriter dans les Armées, & dans les Cours ſouveraines n'empêche pas qu'ils n'en aient reçu une toute nouvelle de nôtre Philoſophe par un effet du retour que la retroaction eſt capable de produire.

Monſieur Deſcartes étoit ſorti d'une Maiſon qui avoit été conſiderée juſqu'alors comme l'une des plus nobles, des plus anciennes & des mieux appuyées de la Touraine. Elle s'étoit même beaucoup étenduë dans la province de Poictou, & elle avoit pouſſé ſes branches juſqu'en Berry, en Anjou & en Bretagne par le moien des belles alliances qu'elle y avoit contractées.

Il étoit fils de Meſſire *Joachim* Deſcartes qui eut pour pere *Pierre* Deſcartes, & pour mere Claude Ferrand ſœur d'Antoine Ferrand premier Lieutenant particulier au Châtelet de Paris, & de Michel Ferrand qui fut pere de Monſieur Ferrand Doyen du Parlement de Paris. Pierre Deſcartes n'eut point d'autre enfant que Joachim. C'étoit un Gentilhomme aiſé qui s'étoit retiré de bonne heure du ſervice & des emplois pour goûter plus long-temps les fruits du repos qu'il s'étoit

s'étoit procuré. Mais il n'hesita jamais de l'interrompre, lors qu'il fut queſtion de ſervir ſon Prince & ſa Patrie. Il ſe ſignala même depuis en diverſes occaſions ; & s'étant jetté dans la ville de Poictiers l'an 1569. avec le Comte du Lude pour en ſoûtenir le ſiége contre les Huguenots, il contribua beaucoup à affermir le parti du Roy, à faire lever le ſiege, & à maintenir le peuple, & les troupes dans l'obeïſſance du Prince legitime.

Ce Pierre étoit fils de *Jean* Deſcartes, & de Jeanne du Puy qui étoit fille & heritiere d'un cadet de la Maiſon de Vatan en Berry. Cette biſayeule de nôtre Philoſophe mourut aſſez jeune : & ſon mary paſſa à de ſecondes nopces ſans avoir pû neanmoins augmenter ſa famille par ce nouveau mariage. Jean avoit eu pour Pere *Gilles* ou *Gillet* Deſcartes, & pour mere Marie Magdelaine Deſmons qui étoit d'une famille tres-noble, & des plus anciennes du haut Poictou.

Gilles étoit fils d'un autre *Pierre* Deſcartes, & de Madelaine Taveau de la Maiſon de Mortemer. Il avoit eu un frere nommé à l'Archevêché de Tours. Ce Prelat portoit le nom de Pierre comme ſon Pere. Si le ſieur Robert & Meſſieurs de Sainte-Marthe n'en ont point fait mention dans leur liſte des Archevêques de Tours, on peut attribuer cette omiſſion au peu de durée qu'eût ce Pontificat, & à la mort precipitée du nouvel Archevêque. On a lieu même de douter qu'il eût eu le loiſir de ſe faire ſacrer, & de prendre poſſeſſion de ſon Siege dans toutes les formes.

Pierre Deſcartes pere de Gilles, & de l'Archevêque Pierre étoit fils d'un autre *Gilles* & de Marthe Gillier qui étoit de la Maiſon de Puy-Garreau. Ce Gilles n'étoit que le puîné de la Maiſon : mais il en devint en ſuite le Chef, parce que ſon aîné Pierre Deſcartes Seigneur de Mauny en Touraine prés de Ligueil n'eut qu'une fille qui porta ſon bien hors de la famille, & qui par ſon mariage paſſa dans la Maiſon de Lillette en Touraine, laquelle s'eſt trouvée depuis fonduë dans celle de Maillé.

Ceux qui voudront recourir aux titres de la Maiſon de Deſcartes qui ſe gardent chez M. de Kerleau, & M. de Chavagnes qui ſont maintenant les premiers de cette Maiſon en Bretagne, & neveux de nôtre Philoſophe, pourront encore faire remonter ſa genéalogie plus haut. Mais quelque avan-

tage qu'on en voulût tirer pour la reputation de la famille, on peut dire que ſi ce n'étoit le merite des Vivans qui la ſoûtiennent avec honneur, il n'y auroit plus gueres aujourd'huy que la conſideration de nôtre Philoſophe qui fût en état de faire revivre ces Anciens dans la Poſterité, & de rendre leur nom immortel. Il ſuffit de dire pour en faire remarquer la nobleſſe, que l'on n'y a jamais apperçu de meſ-alliance; & pour en faire ſentir l'antiquité, que l'on ne l'a point encore pû fixer par aucune datte d'annobliſſement qui en ait montré la ſource.

Il y avoit encore en Touraine une autre branche de l'ancienne Maiſon de Deſcartes ou *Des Quartes*, qui ſe trouva transformée par les alliances dans des familles étrangeres du temps de Henry Second. Cette branche s'étoit diviſée ſous le regne de Charles VII. en Aînez qui ſçurent ſe maintenir noblement juſqu'à la fin, *hantant les Ban & Arriere-ban ſans avoir jamais derogé à leur état*; & en Puiſnez qui tomberent dans la pauvreté, & qui furent obligez d'entrer dans le negoce pour ſubſiſter. De ces derniers étoit venu un Medecin de Châtelleraut en Poictou nommé Pierre Deſcartes, qui du tems de François I. ſoûtint un procez à la Cour des Aydes de Paris contre les Elûs de cette Ville, qui prétendoient le mettre à la taille. Il fut rétabli par la Cour dans tous les droits de ſa Nobleſſe, aprés avoir fidellement repreſenté ſa genéalogie par generations non interrompuës juſqu'au Roy Charles Cinquiéme. Mais la branche des uns & des autres s'étant ſeparée de celle de M. Deſcartes le Philoſophe dés le tems de Philippes de Valois, je les ay jugez trop éloignez de luy, & trop indifferens à nôtre ſujet, pour en rapporter icy les noms & les qualitez.

Regiſtre de la Cour des Aydes du 4. Septembre 1547. avec les pieces originaires du procez.

V. les Regiſtres comme cy-deſſus.

Voions maintenant l'état où étoit la famille de M. Deſcartes au temps de ſa naiſſance. Son Pere Joachim fils unique de Pierre ſe trouvant au bout de ſes études, n'avoit point témoigné vouloir ſe déterminer à la profeſſion des armes, ſoit qu'on luy eût fait ſentir que la Nobleſſe Françoiſe étoit fatiguée, épuiſée, & à demi ruinée par les guerres civiles & étrangeres, ſoit que l'exemple de ſon Pere luy fit connoître que la tranquillité de la vie étoit le moyen le plus ſeur pour conſerver ſon bien. Mais l'averſion qu'il avoit pour l'oiſiveté jointe à l'obligation de ſe determiner à un genre

genre de vie qui fut honorable le fit ſonger à prendre parti dans la Robe. Il tourna ſes vûës vers le Parlement de Bretagne, & il ſe fit pourvoir d'une charge de Conſeiller en cette Cour, le XIV. jour de Fevrier de l'an 1586. par la reſignation d'Emery Regnault. Comme les Offices de ce Parlement ne ſont que ſemeſtres pour le ſervice & la reſidence, il ne ſe ſoucia point d'établir ſa demeure ordinaire à Rennes, mais il ſe contenta d'y aller paſſer ſon ſemeſtre. Peu de temps aprés par Contract du XV. de Janvier de l'an 1589. il épouſa Jeanne Brochard fille du Lieutenant General de Poictiers, & de Jeanne Sain ou Seign, qui lui donna trois enfans durant le peu d'années qu'elle eut à vivre avec lui.

Elle ſurvêquit à ſa fille.

L'aîné appellé *Pierre* Deſcartes Seigneur de la Bretailliere de Kerleau, de Tremondée, de Kerbourdin &c. eſt mort Conſeiller au Parlement de Bretagne où il avoit eſté reçeu le X. d'Avril 1618. par les ſoins de ſon Pere, qui étoit venu enfin s'établir dans la Province. M. de la Bretailliere s'étoit allié dans la Nobleſſe de Bretagne, & il avoit épouſé par Contract du XVII. de Septembre en 1624. Dame Marguerite Chohan de Cockander, dont il avoit eu deux fils & quatre filles. L'un des garçons étoit Pierre Deſcartes Seigneur de Montdidier qui avoit été marié à une veuve de qualité & fort riche dans la Province, & qui mourut ſans enfans & ſans emploi. L'autre eſt Meſſire *Joachim* Deſcartes Seigneur de Kerleau &c. qui eſt aujourd'hui regardé comme le chef du nom & des armes de toute la maiſon, dont il ſoûtient le rang, & la dignité avec beaucoup d'honneur & de reputation. Il fut reçeu Conſeiller au Parlement de Bretagne le XXX. jour de May de l'an 1648. & par Contract ſigné le premier jour de l'année 1656. il épouſa Dame Marie Porrée du Parcq fille de Meſſire Nicolas Porrée du Parcq Conſeiller au même Parlement, & de Dame Julienne du Gueſclin, de la famille du fameux Bertrand Connétable de France. De ce mariage ſont venus deux garçons & trois filles. L'aîné qui a beaucoup de merite ſe nomme François Joachin; il vient d'être pourvû d'une charge de Conſeiller au Parlement, où il doit répondre avantageuſement à ce qu'on attend de lui. Le ſecond ſe nomme René comme ſon Grand-Oncle, & il eſt entré depuis un an au Noviciat des Jeſuites à Paris. Ses Superieurs

Kerleau eſt une Terre & Seigneurie de la paroiſſe de Luain ou Luyan, au Dioceſſe de Vannes. D'autres écrivent Eluen.

En 1690.

rieurs en ont tres-bonne opinion, & ils font eſperer qu'il ne ſe rendra pas indigne de porter le nom du grand Philoſophe. L'aînée des filles de M. Deſcartes de Kerleau appellée Marie, avoit épouſé Meſſire Charles Bidé de la Grand-ville Conſeiller au Parlement fils d'un Preſident au Mortier, & petit-fils d'un Maître des Requêtes: mais elle perdit ſon mary en 1689. & elle eſt demeurée avec quatre petits enfans. Les deux autres filles ne ſont pas encore pourvuës. Des quatre filles de M. de la Bretailliere frere aîné de nôtre Philoſophe, les deux aînées embraſſerent la profeſſion Religieuſe, la premiere nommée Anne Deſcartes aux Carmelites de Vannes, la ſeconde nommée Françoiſe aux Urſulines de Ploermel dans le Diocéſe de S. Malo: toutes deux filles de beaucoup d'eſprit, & de grande pieté. La troiſiéme appellée Marie Madelaine Deſcartes a épouſé Meſſire François du Pereno Seigneur de Penvern, & de Perſequen Gentilhomme tres-qualifié dans la Province. Ils ont eu pluſieurs enfans dont les filles ſont ou Religieuſes, ou encore ſans établiſſement. Des garçons, l'aîné appellé Joachim eſt Capitaine dans le Regiment de Jarzé, le ſecond eſt au College. La quatriéme eſt Mademoiſelle *Catherine* Deſcartes qui n'a point jugé à propos de s'engager dans les liens du mariage: & s'il eſt vrai d'un côté qu'elle ſoûtient dignement la memoire de ſon oncle par ſon eſprit & ſon ſçavoir, on peut dire de l'autre qu'elle ſert de modele aux perſonnes de ſon ſexe par ſa vertu. C'eſt à ſa gloire que quelques-uns ont publié que *l'Eſprit du grand René étoit tombé en quenouille.*

Le ſecond des enfans de Joachim Deſcartes Pere de nôtre Philoſophe, fut une fille nommée *Jeanne*, qui fut mariée à Meſſire Pierre Rogier, Chevalier Seigneur du Crevis, & qui mourut fort peu de temps aprés ſon Pere. Leur mariage fut ſuivi de la naiſſance de deux enfans, d'un fils & d'une fille. Le fils appellé Meſſire François Rogier, eſt mort Conſeiller au Parlement de la Province, & a laiſſé un fils de ſon nom, qui eſt Monſieur le Comte de Villeneuve. La fille nommée Suſanne a épouſé un Gentilhomme de Bretagne qui eſt M. de Lambely Baron de Kergeois.

Paroiſſe de Ploermel Dioceſe de S. Malo.

Le troiſiéme des enfans de Joachim, & le dernier de ceux que luy donna Jeanne Brochard ſa premiere femme, fut RENE' DESCARTES nôtre Philoſophe, qui s'eſt vû obligé

obligé de porter la qualité de Seigneur du Perron malgré la fermeté avec laquelle il a toûjours refuſé toutes ſortes de titres. C'eſt ſur l'exactitude de ce détail que l'on pourra redreſſer l'opinion de ceux qui en ont écrit autrement, & qui ont publié qu'il étoit l'unique enfant du ſecond lit.

Nous verrons ce que c'eſt que le Perron dans la ſuite.

Lettr. à Fr. Schooten de l'an 1649. Borel vit. comp. init.

CHAPITRE II.

Naiſſance de M. Deſcartes. Du lieu & du temps de cette naiſſance. Etat de ce monde & particulierement de la Republique des Lettres au temps de ſa naiſſance.

SI l'on avoit differé plus long-temps à recueillir exactement les circonſtances de la vie de M. Deſcartes, il en ſeroit infailliblement arrivé de luy au ſujet du lieu de ſa naiſſance ce que l'on a publié à l'égard d'Homere, dont la naiſſance a été reclamée par ſept Villes differentes, ſur une incertitude cauſée par la negligence qu'on avoit apportée à écrire ſa vie. On auroit vû dans la ſuite des temps diverſes villes de la Touraine, du Poitou, & de la Bretagne s'attribuer la gloire d'avoir vû naître nôtre Philoſophe dans leur enceinte. Déja le ſieur Borel avoit écrit qu'il étoit né dans la ville de Châtelleraut en Poitou. Le Sieur Craſſo avoit déja avancé que c'étoit dans le château du Perron, qu'il appelle Perri, & qu'il place mal à propos ſur les limites de la Bretagne & du Poitou : Et pluſieurs ſuivant une opinion aſſez communement répanduë dans le monde, le croyent natif de Rennes en Bretagne.

Mais il eſt conſtant que M. Deſcartes n'a point eu d'autre Patrie que la Haye en Touraine. C'eſt une petite Ville ſituée entre la Touraine & le Poitou ſur la riviere de Creuſe, dans une diſtance preſque égale d'environ dix lieuës entre la ville de Tours & celle de Poitiers, au Midy de celle-là, & à l'Orient d'été ou Nord-Eſt de celle-cy. Il n'y a point de contrée en France que l'on puiſſe preferer à cette partie meridionale de la Touraine ſoit pour la temperature de l'air & la douceur du climat, ſoit pour la bonté du terrain & des eaux, & pour les agrémens qu'y produit le mélange

lange des commoditez de la vie. Cependant on aura lieu de douter si ces avantages ont pû se faire remarquer si sensiblement dans la personne de M. Descartes tant pour le corps que pour l'esprit. Ils n'ont certainement pas contribué beaucoup à sa santé qui n'a jamais été bien affermie que quand il quitta le pays pour porter les armes & pour voyager: Et si l'on s'en rapporte à son sentiment, on ne leur attribuera point ce qu'il peut avoir reçeu de vivacité & de gentillesse d'esprit du côté de la Nature. Quoi qu'il ait fait valoir en quelques rencontres les charmes de son païs natal, en l'appellant *les jardins de la Touraine* par opposition aux païs du Nord, il a fait assez connoître qu'il ne croyoit pas les hommes en ce point semblables aux arbres. Il seroit bon pour les consequences qu'on voudroit tirer du climat où l'on reçoit l'être, que le lieu de la conçeption fut le même que celuy de la naissance. C'est ce qui ne s'est pas rencontré au sujet de M. Descartes qui avoit été conçu en Bretagne durant le semestre de son Pere au Parlement.

Lettre 46. tom. 1. pag. 141.

1596. Il vint au monde le dernier jour de Mars l'an 1596. C'est une circonstance que nous n'aurions peut-être jamais sçuë, s'il avoit été suivi dans la delicatesse où il a toûjours été pour ce point. Il n'a pas tenu à lui que l'on n'ait laissé enseveli dans l'oubli cet endroit des Regîstres baptisteres de sa Paroisse, & des Archives genealogiques de sa Maison. Au moins a-t'il fait paroître cette disposition d'esprit à l'occasion d'un portrait que l'un de ses amis avoit fait graver en Hollande, où cet ami avoit fait marquer le jour & l'année de sa naissance. Nous avons encore la lettre qu'il en écrivit à cet homme pour le prier de ne point laisser paroître ce Portrait; ou s'il ne pouvoit obtenir de lui cette faveur, d'en faire ôter au moins ces mots, *Natus die ultimo Martii* 1596. *parce*, dit-il, *qu'il avoit aversion pour les faiseurs d'horoscope, à l'erreur desquels on semble contribuer quand on publie le jour de la naissance de quelqu'un.* C'est moins une raison, qu'un pretexte qu'il alleguoit pour tacher d'éviter la confusion ou la gloire de se voir produit au Public, même en peinture.

Tom. 3. Lett. 117. pag. 617.

Il nous seroit assez peu utile de sçavoir le temps de la naissance de M. Descartes, si nous ne sçavions en même temps à quoi en étoit le Genre humain, & ce qu'on faisoit dans le monde lorsqu'il y vint.

C'étoit

C'étoit la ſétiéme année du regne de Henry IV. qui ne devoit finir que le ſecond jour d'Août. Ce bon Prince qui venoit d'être réconcilié ſolennellement avec l'Egliſe Romaine, par l'abſolution que le Pape luy avoit donnée le Dimanche 17. de Septembre de l'année précedente, pouvoit conter celle de la naiſſance de Deſcartes au nombre de ſes plus heureuſes, independemment de ce que pourroit être un jour ce Sujet nouveau né. Ce fut en 1596. qu'il reçut les ſoûmiſſions des Ducs de Mayenne, de Nemours, & de Joyeuſe; qu'il recouvra la ville de Marſeille ſur les Eſpagnols par le moyen du Duc de Guiſe; qu'il reprit la ville de la Fere en Picardie; & qu'il reçut le Legat qui étoit le Cardinal de Medicis, envoyé par le Pape pour faire valoir pluſque jamais l'ancienne union du S. Siege avec la France, & pour porter le Roy à faire avec l'Eſpagne la paix qui fut concluë à Vervins deux ans aprés. 1596.

Le Pape Clement VIII. commençoit la cinquiéme année de ſon Pontificat. L'Empereur Rodolphe II. achevoit la vingtiéme de ſon Empire: & Philippes II. Roy d'Eſpagne contoit la quarante-uniéme de ſon regne depuis la demiſſion de l'Empereur ſon Pere. Il n'y avoit qu'un an que Mahomet III. étoit monté ſur le trône des Othomans, & il portoit actuellement ſes armes en Hongrie, dont le ſuccez fut ſuivi de la priſe d'Agria ſur les Allemans.

La Pologne & la Suede étoient alors ſous l'obéïſſance de Sigiſmond III. Il y avoit dix ans qu'il étoit parvenu à la prémiere Couronne par la voye de l'élection, & il n'y en avoit guéres plus de trois qu'il avoit recueilli la ſeconde par ſon droit hereditaire. Le Danemarc contoit en paix la neuviéme année du regne de Chriſtiern IV. quoiqu'on eût attendu à le couronner juſqu'en cette même année à cauſe de ſon bas âge.

Ce fut auſſi en cette année que les Pays-bas Catholiques reçurent leur nouveau Gouverneur l'Archiduc & Cardinal Albert qui en devint le maître & le proprietaire par le moyen de l'Infante Iſabelle-Claire Eugénie, qu'il épouſa deux ans aprés. Enfin ce fut cette année que la Hollande & l'Angleterre renouvellerent par un nouveau Traité leur alliance avec la France pour ſe fortifier contre leurs enne-

1596. mis ; & que l'Angleterre perdit ſon Amiral Drack au milieu des proſpéritez dont elle joüiſſoit ſous la Reine Eliſabeth qui étoit à la trente-neuviéme année de ſon regne.

L'ETAT de la République des Lettres n'étoit ni trop floriſſant, ni trop déchu au temps de la naiſſance de M. Deſcartes.

La *Grammaire*, & les *Humanitez* étoient encore traitées avec beaucoup d'honneur par Sanctius en Eſpagne, par Sylburge en Allemagne, qui mourut cette année, & par Paſſerat en France. On peut y ajoûter Scioppius, qui tout jeune qu'il étoit, brilloit déja parmi les Grammairiens & les Humaniſtes du prémier ordre.

La *Poëſie* avoit reçu un grand échec à la mort du Taſſe, qui étoit arrivée l'année précédente, & ne ſe ſoûtenant plus qu'aſſez foiblement en Italie dans la perſonne du Guarini, & de quelques jeunes Poëtes, elle ſe poliſſoit peu à peu en France par les ſoins de Malherbe.

La *Critique*, & la *Philologie* étoient dignement exercées par Lipſe, par Joſ. Scaliger, par Caſaubon, par Nic. le Fevre, & par le Pere Sirmond, qui commençoit déja à ſe diſtinguer.

Pour ce qui regarde l'*Eloquence*, on peut dire qu'elle avoit eu beaucoup de peine à revivre aprés la mort de Perpignan, de Muret, & de Benci, qui n'étoit mort que depuis deux ans. On n'en voyoit plus que l'ombre dans le Barreau, la Chaire & l'Ecole: mais l'Avocat General Marion, & du Vair le Garde des Sceaux la maintenoient en France avec autant de force & de majeſté que leur ſiecle en pouvoit ſouffrir.

La *Philoſophie* ancienne, & particulierement celle d'Ariſtote ſe trouvoit alors rudement attaquée par François Patricius qui ne ſurvêquit que d'un an à la naiſſance de M. Deſcartes : & le Chancelier Bacon jettoit déja les fondemens de la nouvelle Philoſophie.

Les *Mathematiques* ſe trouvoient en aſſez bon état entre les mains de ceux qui travailloient alors à les perfectionner. La *Geométrie* étoit aſſez heureuſement cultivée par Clavius à Rome, mais mieux encore par Monſieur Viéte en France. L'*Aſtronomie* par Tycho-Brahé & ſon Diſciple Kepler, par le Landgrave de Heſſe Guillaume, & ceux qui

qui travailloient ſous luy, & par Galilée qui commençoit à paroître. La *Chronologie* par Scaliger. La *Geographie* par Ortelius, & Merula aprés Mercator qui n'étoit mort que depuis deux ans: & la *Mechanique* avec ſes eſpeces par Steuin. Mais nous n'en pouvons pas dire autant de l'*Optique*, & de la *Muſique*, dont il ſemble que l'heure ne fût pas encore venuë. 1596.

Les progrez de la veritable *Médecine* n'étoient pas ſi conſidérables à la naiſſance de M. Deſcartes que ceux des Mathématiques. Ceux qui la profeſſoient, ou qui en écrivoient alors, n'avoient pas encore les lumieres que l'on a reçuës depuis pour pouvoir avancer dans la connoiſſance d'une ſcience ſi neceſſaire.

La *Juriſprudence* avoit été floriſſante pendant l'eſpace preſque entier de ce ſiecle, & particuliérement en France: mais elle paroiſſoit un peu déchuë depuis la mort de Cujas, & de Hotman. Elle ſe ſoûtenoit encore neanmoins ſur la capacité des deux Pithou, dont l'aîné mourut cette même année, ſur celle de Du Faur de Saint Jory, de Barclay le pere, & des principaux Magiſtrats du Parlement de Paris, qui pour lors étoient Gens de Lettres pour la plûpart.

Enfin la *Theologie* regnoit alors parmi les autres ſciences, par le miniſtere d'un Bellarmin, d'un Eſtius, d'un Du Perron, & par celuy des Facultez de Paris & de Louvain. Elle étoit encore ſous la vexation de Béze & de Hunnius parmi les Proteſtans de l'une & l'autre Secte.

Voilà quel étoit à peu prés l'état des Lettres au temps de la naiſſance de M. Deſcartes. Mais on peut dire qu'elles ſouffrirent une grande diminution par la mort qui arriva cette même année à diverſes perſonnes de marque qui en faiſoient profeſſion. Le nombre de ceux que Dieu fit naître en même temps pour remplir ce vuide, auroit été trop petit pour réparer la perte de tant d'excellens hommes, ſi M. Deſcartes n'eût ſuffi ſeul pour pluſieurs.

CHAPITRE III.

Batême de M. Deſcartes. Son nom, ſon ſurnom. Mort de ſa Mere. Etat de ſa ſanté dans ſes premieres années. Son Pere ſe remarie. Enfans de ce ſecond Lit.

1596. MR Deſcartes reçeut le Batême le 3. jour d'Avril, qui étoit le quatriéme de ſa vie, & il fut tenu ſur les fonds par ſon oncle maternel René Brochard ſieur des Fontaines Juge-Magiſtrat à Poitiers, conjointement avec Michel Ferrand Lieutenant General à Châtelleraut. Mais il n'eut qu'une marraine qui étoit Madame Sain, parente de ſa maiſon, dont le nom étoit Jeanne Prouſt, & qui étoit femme du Controlleur des Tailles, pour le Roy, à Châtelleraut. Il conſidéra toujours la grace de cette régénération avec un reſpect inviolable; & aprés ſa mort on lui trouva ſon Extrait batiſtaire qu'il avoit religieuſement conſervé, & porté avec lui juſqu'en Suede, comme un certificat de ſon Chriſtianiſme. L'on a ſçeu par cet Extrait que la cérémonie de ſon Batême s'étoit faite dans l'Egliſe paroiſſiale de ſaint George de la Haye, par le miniſtére du Curé du lieu nommé Griſont.

Il fut nommé *René* par ſon prémier Parrain, & il fut arrêté dans la famille qu'il porteroit le ſurnom *du Perron*, qui étoit une petite Seigneurie appartenante à ſes parens, & ſituée dans le Poitou. Ce ne fut pas un titre vain pour lui. La terre du Perron lui fut donnée dans la ſuitte des temps pour ſon partage, lorſqu'il fut en état de la poſſéder. Il en retint le nom juſqu'à la fin de ſes jours, nonobſtant la vente qu'il fit de cette Terre, peu d'années aprés l'avoir reçeuë en propre.

Mais il paroît que ce ſurnom n'a été d'uſage que pour les perſonnes de ſa famille où il étoit queſtion de le diſtinguer de ſon aîné. Il n'a preſque jamais ſervi à le faire connoître hors de ſa parenté & hors du collége. Il reprit le ſurnom de *Deſcartes* lors qu'il quitta la maiſon de ſon Pére: & les Etrangers parmi leſquels il ſe trouva engagé d'habitudes,

tudes, ne tardérent pas à le tourner en *Carteſius*. Cette maniere de changer les noms en Latin, tant par le retranchement de l'article des Langues vulgaires, que par la terminaiſon éloignée des manieres de les prononcer, étoit aſſez ordinaire parmi les Gens de Lettres pour empêcher que perſonne en fut ſurpris. Il fut peut-être le ſeul qui voulut y trouver à redire, jugeant qu'il étoit du devoir d'un Enfant de famille de ne pas laiſſer altérer ou corrompre un nom qui lui auroit été ſcrupuleuſement conſervé par ſes Ancêtres. *Carteſius*, ſelon lui, étoit un nom feint, plus propre à le faire méconnoître des perſonnes de ſa connoiſſance & à le faire déſavouër de ſes parens, qu'à le faire connoître à la Poſtérité. L'événement fit voir qu'il avoit encore autre choſe à craindre de cette licence de latinizer ſon nom, puiſque quelques-uns de ſes ennemis cherchant à lui dire des injures, s'aviſérent de l'appeller *Cartaceus Philoſophus*. Mais il falut céder à l'impétuoſité de l'uſage qui l'emporta ſur ſes raiſonnemens : & il a reconnu lui même dans la ſuite du temps, que *Cartéſius* a quelque choſe de plus doux que *Deſcartes*, dans les Ecrits Latins. Ce qui ſe trouve aujourd'hui confirmé par ſes Sectateurs, qui s'appellent même en notre Langue *Carteſiens* plus volontiers que *Deſcartiſtes*, malgré l'épreuve que M. Rohaut & M. Clerſelier avoient faite de ce dernier nom. Au reſte la raiſon que M. Deſcartes avoit de rejetter le nom Latin de *Carteſius* paroîtra encore plus évidente & plus ſolide lors qu'on ſçaura que l'ancienne orthographe du nom de la famille étoit *Des Quartes* ; & dans les titres Latins du quatorziéme ſiecle, *De Quartis*.

1596.

Tom. 1. de ſes. lettr. p. 387. tom. 2. p. 265. item pag. 284. Senguerdius apud Regium Epiſt. 22. MS. ad Cart. Philoſophe de carte.

Clerſel. lettr. à M de Ferm. tom. 3. des lett. p. 276.

Les couches de Madame Deſcartes qui avoient été aſſez heureuſes pour l'enfant, furent ſuivies d'une maladie qui l'empêcha de relever. Elle avoit été travaillée dés le temps de ſa groſſeſſe d'un mal de poûmon qui lui avoit été cauſé par quelques déplaiſirs qu'on ne nous a point expliquez. Son fils qui nous apprend cette particularité, s'eſt contenté de nous dire qu'elle mourut peu de jours aprés ſa naiſſance.

Tom. 1. p. 75.

Les ſoins du Pére purent bien garantir l'Enfant des inconveniens que l'on devoit craindre de la privation des ſecours de la Mére : mais ils ne purent le ſauver des infirmitez qui

1596. accompagnérent la mauvaiſe ſanté qu'il avoit apportée en venant au monde. Il avoit hérité de ſa Mére une toux ſéche, & une couleur pâle qu'il a gardée juſqu'à l'âge de plus de vingt ans, & tous les Médecins qui le voioient avant ce temps là, le condamnoient à mourir jeune. Mais parmi ces prémiéres diſgraces il reçeut un avantage dont il s'eſt ſouvenu toute ſa vie: c'eſt celui d'avoir été confié à une Nourriſſe qui n'oublia rien de ce que ſes devoirs pouvoient exiger d'elle. Il en eut toute la reconnoiſſance imaginable: & jamais Nourriſſon ne fut plus généreux que lui, puis qu'il pourvut à ſa ſubſiſtance par une penſion viagére qu'il lui créa ſur ſon bien, & qu'il lui fit payer exactement juſqu'à la mort.

Son Pére avoit ménagé juſqu'alors les ſtations diverſes de ſa demeure de telle ſorte, que les ſix mois de l'année qui lui reſtoient libre de l'éxercice de ſa Charge, étoient deſtinez pour la Ville de Poitiers où il ſe retiroit volontiers auprés de ſon Beau-Pere, ſur tout dans les prémieres années de ſon mariage. Neanmoins il ne s'étoit pas tellement aſſujetti à cette coûtume, qu'il ne ſe donnât la liberté d'aller jouir des plaiſirs de la campagne, tantôt à ſa terre du Perron, tantôt à la Haye en Touraine, dont la Seigneurie étoit alors partagée entre la maiſon de ſainte Maure & celle de Deſcartes. Mais la mort de ſa femme contribua beaucoup à le détacher des habitudes qu'il avoit en Poitou, & des inclinations qu'il ſentoit pour la Touraine. Elle le fit ſonger à de nouveaux établiſſemens qu'il ſe procura quelque temps aprés dans la Bretagne, où il fixa le reſte de ſa vie par un nouveau mariage qu'il y contracta.

La femme qu'il épouſa en ſecondes nopces étoit fille du prémier Préſident de la Chambre des Comptes de la Province, & elle s'appelloit Anne Morin. Il en eut encore deux enfans, un garçon & une fille qui ſont parvenus à une maturité d'âge, & qui ont contribué à la multiplication de la famille. Le garçon qui étoit l'aîné, portoit le nom du Pére. Il fut Seigneur de Chavagnes Paroiſſe de Sucé au Diocéſe de Nantes, & Conſeiller au Parlement de Brétagne, de même que l'aîné du premier lit. Il eut pluſieurs enfans de Marguerite du Pont fille de M. du Pont Preſident de la Chambre des Comptes.

1. Il fut reçeu Conſeiller le 10. Juillet 1627.

Comptes de Bretagne. L'aîné de ces enfans qui eſt Meſſire Joachim Deſcartes de Chavagnes encore vivant a épouſé Mademoiſelle Sanguin, nommée Prudence, fille de M. Sanguin Tréſorier des Etats de Bretagne. De ce mariage ſont venuës trois filles, Prudence, Céleſte, & Suſanne, qu'il a mariées avantageuſement dans les meilleures Maiſons de Bretagne; Prudence & Suſanne dans celle de Roſnévinen, & Céleſte dans celle de la Mouſſaye. 1598. 1599.

M. de Chavagnes ayant perdu ſa femme en 1677. & voyant ſa famille auſſi heureuſement établie qu'il pouvoit le ſouhaiter, ne trouva plus d'obſtacle au deſir qu'il avoit d'embraſſer l'Etat Eccléſiaſtique. Il y eſt entré par tous les degrez de l'Ordination juſqu'à la Prêtriſe, & il éxerce aujourd'huy ſa Charge de Conſeiller Clerc au Parlement avec beaucoup de dignité & d'approbation.

Il a pluſieurs fréres, entre autres Meſſire François Deſcartes qui a épouſé Dame N. de Laleu, dont il a eu un garçon & une fille: & le R. Pere Philippes Deſcartes Jeſuite qui fit profeſſion au mois de Septembre l'an 1656. Ce Pere qui s'eſt retiré à Rennes eſt regardé dans la Compagnie comme une perſonne qui s'eſt fait un grand mérite de ſon eſprit & de ſa pieté. Il a enſeigné les Mathematiques avec beaucoup d'approbation, & il a été jugé capable des plus grands emplois de ſa Compagnie. Mais il s'en eſt toûjours excuſé, & l'on n'a pû refuſer à la foibleſſe de ſa ſanté ce que l'on n'auroit pas voulu accorder d'ailleurs à ſa modeſtie.

La fille que le Pére de nôtre Philoſophe eut de ſon ſecond lit, s'appelloit Anne comme ſa Mére. Elle fut mariée à Meſſire Loüis d'Avaugour Chevalier, Seigneur du Bois de Cargrois, ou Kergrais qui eſt une terre de la paroiſſe de Quarquefou au Diocéſe de Nantes. Il étoit frere de M. d'Avaugour qui fut long-tems employé dans les Ambaſſades & autres négociations pour le Roy en Suéde, en Pologne, en Allemagne, & qui mourut à Lubeck le VI. jour de Septembre l'an 1657.

CHAPITRE IV.

Diſpoſitions de M. Deſcartes pour l'étude. Etabliſſement du Collége de la Fléche. Son Pére l'y met en penſion ſous les Jéſuites. Progrez qu'il fait dans les Humanitez.

JOachim Deſcartes n'étoit pas tellement occupé des fonctions de ſa Charge, & des établiſſemens de ſa nouvelle famille en Bretagne, qu'il ne ſe donnât auſſi le loiſir de ſonger à ſon fils, qu'il avoit coûtume d'appeller *ſon Philoſophe*, à cauſe de la curioſité inſatiable avec laquelle il luy demandoit les cauſes & les effets de tout ce qui luy paſſoit par les ſens.

La foibleſſe de ſa complexion, & l'inconſtance de ſa ſanté l'obligérent de le laiſſer long-temps ſous la conduite des femmes. Mais dans le temps qu'on ne travailloit qu'à luy former le corps, & à luy acquerir de l'embon-point, l'Enfant donnoit des marques preſque continuelles de la beauté de ſon génie. Il fit paroître au milieu de ſes infirmitez des diſpoſitions ſi heureuſes pour l'étude, que ſon Pére pour commencer à cultiver ce fonds d'eſprit, ne pût s'empêcher de luy procurer les éxercices convenables à ce deſſein, malgré la réſolution qu'il avoit priſe de s'aſſurer de la ſanté corporelle de ſon fils, avant que de rien entreprendre ſur ſon eſprit.

On s'y conduiſit avec tant de précaution, qu'on ne gâta rien. Auſſi pouvoit-on dire que ces prémieres études n'étoient que des eſſais légers, & des ébauches aſſez ſuperficielles de celles qu'on avoit intention de luy faire faire dans un âge plus avancé.

1604. Le Pére voyant ſon fils ſur la fin de la huitiéme année de ſon âge, ſongeoit ſérieuſement aux moyens qui pourroient être les plus avantageux pour former ſon eſprit & ſon cœur par une excellente éducation, lorſqu'il entendit parler de l'établiſſement d'un nouveau Collége qui ſe préparoit à la Fléche en faveur des Jéſuites.

Le Roy Henry IV. ayant rétabli la Compagnie de ces Péres en France par un Edit vérifié au Parlement le 2. jour de

de Janvier 1604. ne termina point ſes bontez pour eux à la ſimple reſtitution de ce qu'ils avoient perdu par leur retraitte. Leur préſence fit réveiller en lui le deſſein qu'il avoit conçeu depuis ſa converſion, de fonder un Collége dans lequel la Nobleſſe Françoiſe pût être élevée dans les bonnes Lettres & dans les maximes de la véritable Religion. Ce Prince jetta les yeux ſur eux pour l'accompliſſement de ce grand deſſein, & ils furent ſervis tres-efficacement dans une conjoncture ſi favorable par le ſieur de la Varenne, qui étoit le plus zélé de leurs amis, & l'un des plus avancez à la Cour dans la faveur du Roy. Cét homme, qui s'étoit élevé par divers degrez juſques à la Charge de Controlleur Général des Poſtes, s'étoit piqué dés auparavant de rendre riche & célébre la petite Ville de la Fléche en Anjou, parce que c'étoit le lieu de ſa naiſſance, & que le Roy lui en avoit donné le Gouvernement. Il venoit d'y faire établir un Préſidial, une Election, & un Grenier à ſel, le tout de nouvelle création, lorſqu'on lui préſenta cette occaſion de faire réuſſir les deſirs qu'il avoit témoignez d'y voir un Collége de Jéſuites. La choſe ne fut pas plûtôt propoſée au Roy qu'elle fut accordée. Ce bon Prince ayant choiſi ce lieu, qui étoit celui de ſa conception, & l'héritage de ſes Ancêtres, pour être le glorieux Monument de la tendreſſe qu'il avoit pour ces Péres, leur donna ſon Palais pour en faire un Collége, avec de grandes ſommes d'argent pour y rendre les bâtimens commodes & magnifiques. Il le dota trés richement par un revenu aſſuré de onze mille écus d'or, avec aſſignation de gages pour un Médecin, un Apoticaire, & un Chirurgien, qui devoient ſervir le Collége gratuitement. Afin que les Ecoliers ne fuſſent pas obligez d'aller étudier ailleurs les ſciences qui ne s'enſeignent pas ordinairement chez les Jéſuites, il y établit encore quatre Profeſſeurs publics de Juriſprudence, quatre de Médecine, & deux d'Anatomie ou de Chirurgie, avec de gros apointemens dans la dépendance des Péres du Collége. Il laiſſa auſſi des fonds pour entretenir de toutes choſes vingt-quatre pauvres Etudians; & pour marier tous les ans douze pauvres filles qu'on devoit élever dans la piété. Enfin il avoit reſolu d'y fonder l'entretien de cent Gentilshommes pour les dreſſer dans

1604.

Guillaume Fouquet.

1604. tous les éxercices convenables à la Nobleſſe. Mais n'aiant pas aſſez vécu pour l'éxécution de ce deſſein, cette belle maiſon eſt demeurée ſur le pied des colléges ordinaires, dont on peut dire qu'elle a poſſédé long-temps le prémier rang en France, pour l'affluence des Ecoliers de qualité: & qu'elle le poſſéde encore aujourd'hui pour la magnificence des bâtimens.

Les Jéſuites furent inſtallez dans cette maiſon royale dés le mois de Janvier de l'an mil ſix cent quatre & M. Deſc.ne differa d'y envoier ſon fils, que pour le garantir des rigueurs de la ſaiſon, auſquelles il craignoit de l'expoſer dans un âge ſi tendre, & dans un lieu ſi éloigné des douceurs de la maiſon paternelle. L'hyver & le Caréme écoulez, il l'envoia pour commencer le ſemeſtre de Pâques, & le recommanda particuliérement aux ſoins du Pére *Charlet* qui étoit parent de la maiſon. Ce Pére, qui fut long-tems Recteur de la maiſon de la Fléche avant que de paſſer aux autres emplois de la Compagnie conçeut une affection ſi tendre pour le jeune Deſcartes, qu'il voulut ſe charger de tous les ſoins qui regardoient le corps auſſi bien que l'eſprit, & il luy tint lieu de Pére & de Gouverneur pendant huit ans & plus, qu'il demeura dans le Collége. Le jeune Ecolier ne ne fut point inſenſible à tant de bontez, & il en eut toute ſa vie une reconnoiſſance dont il a laiſſé des marques publiques dans ſes Lettres. Le Pére Charlet, de ſon côté ne tarda point de joindre l'eſtime à l'affection: & aprés avoir été ſon Directeur pour ſes études & la conduite de ſes mœurs, il s'en fit un ami qu'il conſerva juſqu'à la mort, & qu'il entretint par un commerce mutuel de lettres & de recommandations.

Tom. 3. Lett. XXII. & XXIV.

Le jeune Deſcartes avoit apporté en venant au Collége une paſſion plus qu'ordinaire pour apprendre les ſciences, & cette paſſion ſe trouvant appuiée d'un eſprit ſolide, mais vif & déja tout ouvert, il répondit toujours avantageuſement aux intentions de ſon Pere & aux ſoins de ſes Maîtres. Dans tout le cours de ſes Humanitez qui fut de cinq ans & demi, on n'apperçut en lui aucune affectation de ſingularité, ſinon celle que pouvoit produire l'émulation avec laquelle il ſe picquoit de laiſſer derriére lui ceux de ſes camarades

1604. 1605.

Tepel. Lipſtorp.

rades qui paſſoient les autres. Aiant un bon naturel & une humeur facile & accommodante, il ne fut jamais gêné dans la ſoumiſſion parfaite qu'il avoit pour la volonté de ſes Régens & de ſes Préfets : & l'aſſiduité ſcrupuleuſe qu'il apportoit à ſes devoirs de claſſe & de chambre ne luy coûtoit rien. 1604. 1605.

Avec ces heureuſes diſpoſitions, il fit de grands progrez dans la connoiſſance des deux langues: & il a témoigné en avoir compris de bonne heure l'importance & la néceſſité pour l'intelligence des livres anciens. Il aimoit les vers beaucoup plus que ne pourroient ſe l'imaginer ceux qui ne le conſidérent que comme un Philoſophe qui auroit renoncé à la bagatelle. Il avoit même du talent pour la Poëſie, aux douceurs de laquelle il a déclaré qu'il n'étoit pas inſenſible, & dont il a fait voir qu'il n'ignoroit pas les délicateſſes. Il n'y renonça pas même au ſortir du Collége, & l'on ſera ſurpris d'apprendre qu'il finit les compoſitions de ſa vie par des vers Francois qu'il fit à la Cour de Suéde, peu de tems avant ſa mort.

Il avoit trouvé auſſi beaucoup de plaiſir à la connoiſſance des Fables de l'Antiquité, non pas tant à cauſe des myſtéres de Phyſique ou de Morale qu'elles peuvent renfermer, que parce qu'elles contribuoient à luy réveiller l'eſprit par leur gentilleſſe. Diſc. de la Meth.

Il n'avoit pas moins d'eſtime pour l'Eloquence, que d'amour pour la Poëſie: mais nous ne voyons pas qu'il ait donné aux éxercices de la Rhétorique d'autre tems que celuy de la claſſe. Il s'étoit mis en téte dés lors, que l'Eloquence comme la Poëſie étoit un don de l'eſprit plutôt que le fruit de l'étude. » Ceux, dit-il, qui ont le raiſonnement le plus fort, « & qui digérent le mieux leurs penſées afin de les rendre clai- « res & intelligibles, peuvent toûjours le mieux perſuader ce « qu'ils propoſent, encore qu'ils ne parlaſſent que bas-Breton, « & qu'ils n'euſſent jamais appris de Rhétorique. Et ceux qui « ont les inventions les plus agréables, & qui les ſçavent expri- « mer avec le plus d'ornement & de douceur, ne laiſſeroient pas « d'être les meilleurs Poëtes, encore que l'art Poëtique leur « fût inconnu.

Il avoit pour l'Hiſtoire toute l'inclination que peut donner la curioſité naturelle que l'on a de connoître l'état de

1604. 1605. ſes ſemblables. Il ſentoit dés ce bas-âge que les faits remarquables, & principalement les événemens extraordinaires des hiſtoires relévent l'eſprit: & qu'elles aident à former le jugement, lorſqu'elles ſont luës avec diſcretion.

Pour récompenſe de la fidélité & de l'éxactitude avec laquelle il s'acquittoit de ſes devoirs, il obtint de ſes Maîtres la liberté de ne s'en pas tenir aux lectures, & aux compoſitions qui luy étoient communes avec les autres. Il voulut employer cette liberté à ſatisfaire la paſſion qu'il ſentoit croître en luy avec ſon âge & le progrez de ſes études, pour acquerir la connoiſſance claire & aſſurée de tout ce qui eſt utile à la vie, qu'on luy avoit fait eſpérer par le moyen des belles Lettres. C'eſt ſur ſa parole qu'il faut croire que non Diſc. de la Method. » content de ce qui s'enſeignoit dans le Collége, il avoit par» couru tous les livres qui traitent des ſciences qu'on eſtime » les plus curieuſes, & les plus rares. Ce qui ne doit s'entendre que de ce qui put alors luy tomber entre les mains. J'ajoûteray, pour deſabuſer ceux qui l'ont ſoupçonné dans la ſuite de ſa vie, d'avoir peu d'inclination ou d'eſtime pour les livres, que nous trouvons peu de ſentimens plus avantageux que ceux qu'il en avoit dés ce tems-là. Il s'étoit perſuadé » que la lecture de tous les bons livres eſt comme une con» verſation avec les plus honnêtes Gens des ſiécles paſſez qui » en ont été les Auteurs, mais une converſation étudiée, en » laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs » penſées.

CHAPITRE V.

Des Amis que M. Deſcartes fit au Collége. De M. Chauveau. Du P. Merſenne. Tranſport du cœur du Roy Henry IV. au Collége de la Fléche où M. Deſcartes aſſiſte. Il fait ſon cours de Philoſophie. Fruits de ſes études de Logique & de Morale.

ON met parmi les avantages du ſéjour des Colléges, les occaſions qui s'y préſentent de ſe lier les uns aux autres par des connoiſſances & des habitudes que l'on contracte avec ceux qui ſont en ſocieté de vie & d'études dans un même

me lieu. C'eſt dans les Colléges que l'on jette les ſemences des amitiez les plus fortes & les plus durables. Souvent même les animoſitez, les jalouſies, & les inimitiez des Enfans ſe tournent en bien-veillance & en amitié, lorſque la raiſon & la longueur des annnées ont corrigé ce qu'il y auroit eu de défectueux dans le ſouvenir d'avoir vécu enſemble. Le nombre des amis que M. Deſcartes avoit faits à la Fléche peut avoir été fort grand ; mais il n'en eſt reſté que deux ou trois, dont la connoiſſance ſoit venuë juſqu'à nous. Le prémier étoit un nommé M. *Chauveau*, dont il paroît avoir ignoré luy-même les avantures. J'ay connu autrefois, dit-il, dans une lettre écrite en 1641. un M. Chauveau à la Fléche qui étoit de Melun. Je ſerois bien-aiſe de ſçavoir ſi ce ne ſeroit point celuy-là qui enſeigne les Mathématiques à Paris. Mais je croy qu'il alla ſe rendre Jéſuite, & nous étions luy & moy fort grands amis. Quoy qu'il en ſoit du Pere Chauveau Jéſuite dont nous n'avons point de connoiſſance, on peut remarquer que M. Deſcartes a été lié d'amitié avec M. Chauveau le Mathématicien depuis l'édition de ſes prémiers ouvrages juſqu'à ſa mort ; & il en parloit encore en 1649. comme d'un homme qu'il avoit entretenu étant à Paris ſur diverſes choſes qu'il n'approuvoit pas dans M. de Roberval.

1604. 1605.

« Tom. 2. pag. 291.

L'autre ami de Collége étoit le fameux Pére *Marin Merſenne* Minime, que le Pére Rapin n'a point fait difficulté d'appeller *le Réſident de M. Deſcartes à Paris*. Merſenne étoit de ſept ans & demi plus âgé que luy, étant né le huitiéme jour de Septembre de l'an 1588. dans la petite bourgade d'Oyſé au Maine. Il avoit beaucoup avancé le cours de ſes humanitez dans le Collége de la ville du Mans, lorſque la nouvelle de l'établiſſement du Collége de la Fléche le fit rappeller par ſes parens qui n'en étoient qu'à trois lieuës. Il y vint étudier preſqu'en même tems que M. Deſcartes, & y apprit la Rhétorique, la Philoſophie, & les Mathématiques. La différence de l'âge & des éxercices ne leur permit pas ſans doute de faire d'étroites habitudes enſemble dans ce Collége : & il eſt probable que Merſenne ayant quitté ce lieu pour venir en Sorbonne, ils furent aſſez long-tems ſans entendre parler l'un de l'autre. Mais l'amitié qu'ils ont entretenuë depuis

Réfléx. ſur la Phyſique.

dans

1608. dans une correſpondance qui n'a reçu d'interruption que par
1609. la mort de l'un des deux, avoit ſes fondemens dans leur ancienne connoiſſance du Collége.

On pourroit mettre auſſi parmi les perſonnes que M. Deſcartes avoit connuës à la Fléche, René le Clerc qui fut depuis Evêque de Glandéves, & qui avoit été comme luy des prémiers Ecoliers du nouveau Collége. Mais il y étoit venu déja fort avancé auſſi-bien que le P. Merſenne, & nous ne voyons pas que dans la ſuite des tems M. Deſcartes ait eu des habitudes particuliéres avec ce Prélat.

1610. M. Deſcartes étoit dans la prémiére année de ſon cours de Philoſophie, lorſque la nouvelle de la mort du Roy fit ceſſer les éxercices du Collége. Ce bon Prince en donnant ſa maiſon de la Fléche aux Jeſuites, avoit ſouhaité que ſon cœur, celuy de la Reine, & de tous ſes Succeſſeurs y fuſſent portez aprés leur mort, & conſervez dans leur Egliſe. De ſorte que le tems qui s'écoula depuis cette funeſte nouvelle juſqu'au tranſport du cœur du Roy, & qui fut d'environ quinze jours, fut employé à des priéres publiques, à des compoſitions funébres de Vers & de Proſe, & aux préparatifs de la réception de ce précieux dépôt.

Le Samedy xv. jour de May qui étoit le lendemain de la mort du Roy, le Sieur de la Varenne fit avertir le Pere Coton de venir au Louvre où l'on embaumoit le corps, afin de prendre le cœur, que le Pere Jaquinot Supérieur de la Maiſon de S. Loüis reçut des mains du Prince de Conty. Le cœur demeura dans la Chapelle domeſtique des Jéſuites de Paris les trois jours ſuivans : & le lendemain qui étoit la veille de l'Aſcenſion, il fut expoſé à la vûë du Peuple dans leur Egliſe où on le laiſſa juſqu'au Lundy lendemain de la Pentecôte. Ce jour qui étoit le dernier de May, le Pére Armand Provincial, accompagné de vingt Jéſuites & de pluſieurs Seigneurs de la Cour, tranſporta le cœur à la Fléche, où il s'étoit fait un grand concours de toutes ſortes de perſonnes des Pays d'alentour pour ſa réception. Selon les meſures qui avoient été priſes dans le Collége pour le cérémonial de la pompe funébre, le Prevôt avec ſes Archers ſortit le prémier pour aller au devant du cœur. On fit marcher enſuite douze cens Ecoliers du Collége, puis les Péres Récollets, & 19. Paroiſſes venuës

Cerem. MS.

M. Franc. fol. 466. & ſuiv. tom. 1.

venuës de dehors, & ſuivies de celle de la Ville. Les Jéſuites du Collége Royal revêtus de ſurplis chacun le cierge à la main paroiſſoient enſuite. Puis le ſieur de la Varenne avec le Baron de Sainte Suſanne ſon fils, & vingt-quatre Gentilhommes Penſionnaires étudians au Collége, du nombre deſquels étoit M. Deſcartes. Aprés on voyoit les Officiers de la Juſtice, & les Bourgeois portant tous des torches blanches allumées. Toute cette proceſſion marcha hors de la Ville, & alla recevoir le cœur dans un grand pré. Les Jéſuites de Paris ſe joignirent à ceux de la Fléche, & le P. Armand prit dans ſes mains le cœur qui avoit été poſé juſqu'alors ſur un carreau. Il étoit précédé d'un Héraut d'armes, accompagné de deux Exempts, & eſcorté de douze Archers des Gardes tenant le piſtolet à la main, outre deux hommes qui ſoûtenoient les bras du P. Armand, lequel étoit ſuivi de tous les ſéculiers. Lors qu'on fut arrivé dans l'Egliſe de ſaint Thomas, on fit le Service, & le Pere Coton prononça l'Oraiſon funébre. Aprés quoy le Duc de Montbazon prit le cœur de la main du Pére Armand, le porta juſqu'au Collége des Jéſuites, où l'on avoit dreſſé au milieu de la grande cour un arc de 27 pieds de haut & de 26. de large. L'ouverture étoit large de dix pieds, & haute de dix-huit. On y paſſoit pour aller à la grande ſale tenduë de velours, qui a ſervi de Chapelle depuis ce tems-là. Le Collége étoit tout revêtu de deüil comme la porte de la Ville & l'Egliſe de ſaint Thomas. Mais ce qu'il y avoit de particulier, outre les litres, les écuſſons, les têtes de morts, les larmes, & les fleurs de lys d'argent, étoient les emblêmes, les deviſes, & les épigrammes, à la compoſition deſquelles on ne pourra pas croire que M. Deſcartes n'a point eu de part, lorſqu'on ſongera au talent & à l'inclination qu'il avoit pour les Vers. Aux deux coins de l'Autel étoient deux colonnes couvertes d'or bruni, & un arc qui montoit de leurs chapiteaux juſqu'au lambris de la ſale, & qui étoit traverſé d'une corniche, du milieu de laquelle ſortoit un fleuron doré avec ſes branches, pour ſupporter le cœur du Roy. Le Héraut monté ſur l'échaffaut le reçut des mains du Duc de Montbazon, l'éleva pour le faire voir à toute l'aſſemblée, & aprés le cry répété par trois fois, il le poſa ſur le fleuron pour y demeurer, juſqu'à ce qu'on eût achevé l'urne dans laquelle

1610.

il

1610. il devoit être mis devant le maître autel de l'Egliſe. Cette cérémonie ſe fit le 4. de Juin, & il fut arrêté dans l'Hôtel de Ville de la Fléche, qu'à pareil jour il ſe feroit tous les ans une Proceſſion ſolennelle depuis l'Egliſe de S. Thomas juſqu'aux Jéſuites ; qu'au retour l'on feroit un Service auſſi ſolennel pour l'ame du Roy ; & que ce jour ſeroit chaumé d'oreſnavant comme les Fêtes, en fermant les audiences de la plaidoirie, les claſſes du Collége, & les boutiques de la Ville.

Le Lundi ſuivant qui étoit le 7. de Juin, on ouvrit les claſſes pour reprendre les éxercices ordinaires du Collége : & M. Deſcartes continua l'étude de la Philoſophie Morale, que ſon Profeſſeur avoit commencé de dicter vers le mois d'Avril. La Logique, qu'il avoit étudiée pendant tout l'hiver précédent, étoit de toutes les parties de la Philoſophie celle à laquelle il a témoigné depuis avoir donné le plus d'application dans le Collége. Il faut avoir acquis autant d'autorité qu'il en a maintenant dans le monde, pour avoir pû rendre probable le récit qu'il a fait de ſes progrez en Logique. Il n'avoit pas encore quatorze ans achevez, qu'il rapportoit déja tout ce qu'il étudioit à la fin qu'il s'étoit propoſée, de connoître tout ce qui pouvoit être utile à la vie. Dés ce tems là il s'apperçut que les Syllogiſmes & la plûpart des autres Inſtructions de la Logique de l'Ecole ſervent moins à apprendre les choſes que l'on veut ſçavoir, qu'à expliquer aux autres celles que l'on ſçait, ou même, à parler ſans jugement de celles qu'on ignore, qui eſt l'effet que l'on attribuë à l'art de Raimond Lulle. Il reconnoiſſoit pourtant dans la Logique, beaucoup de préceptes qui ſont tres-vrais & tres-bons ; mais il les trouvoit mêlez parmi beaucoup d'autres qu'il jugeoit nuiſibles ou ſuperflus, & il avoit autant de peine à les ſéparer, qu'un Statuaire en peut avoir à tirer une Diane ou une Minerve d'un bloc de marbre qui n'eſt point encore ébauché. De tout ce grand nombre de préceptes qu'il a reçeus de ſes Maîtres dans la Logique, il n'a retenu dans la ſuite que les quatre Régles qui ont ſervi de fondement à ſa nouvelle Philoſophie. La prémiére de ne rien recevoir pour vrai qu'il ne connût être tel évidemment. La ſeconde, de diviſer les choſes le plus qu'il ſeroit poſſible pour les mieux réſoudre. La troiſiéme, de conduire ſes penſées

Diſc. de la Meth. p. 18.

Ibid. pag. 19.

Ibid.

Pag. 9. Diſc. de la Meth.

ſées par ordre, en commençant par les objets les plus ſimples & les plus aiſez à connoître, pour monter par dégrez juſqu'à la connoiſſance des plus compoſez. La quatriéme, de ne rien omettre dans le dénombrement des choſes dont il devoit éxaminer les parties. 1610.

La Morale qu'il étudia dans le Collége ne lui fut pas entiérement inutile dans la ſuite de ſa vie. C'eſt peut-être aux effets de cette étude qu'on pourroit rapporter les deſirs qu'il a eus dans le têms de ſes irréſolutions, de conſacrer toute ſa vie à la ſcience de bien vivre avec Dieu & avec ſon Prochain, en renoncant à toute autre connoiſſance. Au moins avoit-il appris dans cette Morale à conſidérer les Ecrits des anciens Payens comme des palais ſuperbes & magnifiques qui ne ſont bâtis que ſur du ſable & ſur de la bouë. Il remarqua dés-lors que ces Anciens dans leur Morale élévent fort haut les vertus, & les font paroître eſtimables au deſſus de tout ce qu'il y a dans le monde : mais qu'ils n'enſeignent pas aſſez à les connoître ; & que ce qu'ils appellent d'un ſi beau nom n'eſt ſouvent qu'une inſenſibilité, un orgueil, un deſeſpoir, un parricide. Mais nous ne ſçavons pas ſi c'eſt à la Morale Scholaſtique de ſes Maîtres qu'il étoit redevable des quatre Maximes dans laquelle il a fait conſiſter tout la ſienne. La prémiére de ces Maximes étoit d'obéir aux Loix & aux Coutûmes de ſon Pays, retenant conſtamment la Religion dans laquelle Dieu l'avoit fait naître. La ſeconde, d'être ferme & réſolu dans ſes actions, & de ſuivre auſſi conſtamment les opinions les plus douteuſes lors qu'il s'y ſeroit une fois déterminé, que ſi elles étoient tres-aſſurées. La troiſiéme, de travailler à ſe vaincre ſoi-même plûtôt que la fortune, à changer ſes déſirs plûtôt que l'ordre du Monde, & à ſe perſuader que rien n'eſt entiérement en nôtre pouvoir que nos penſées. La quatriéme, de faire choix, s'il le pouvoit, de la meilleure des occupations qui font agir les hommes en cette vie : & de ſe déterminer ſans blâmer les autres, à celle de cultiver ſa raiſon, & d'avancer dans la connoiſſance de la vérité autant qu'il lui ſeroit poſſible.

Pag. 9. Diſc. de la Méth.

Pag. 14.

CHAPITRE VI.

De quelle maniere il achéve ſon cours de Philoſophie. Il apprend les Mathématiques. Ses progrez dans ces ſciences. Son application particuliere à l'Analyſe des Anciens, & à l'Algébre des Modernes. Il n'a point lû Viéte tant qu'il a été en France.

1611. 1612. MR Deſcartes fut encore moins ſatisfait de la Phyſique, & de la Métaphiſique qu'on luy enſeigna l'année ſuivante, qu'il ne l'avoit été de la Logique & de la Morale. Il étoit fort éloigné d'en accuſer ſes Maîtres, luy qui ſe vantoit d'être alors dans l'*une des plus célébres Ecoles de l'Europe, où il ſe devoit trouver de ſçavans hommes, s'il y en avoit en aucun endroit de la terre:* & où les Jéſuites avoient probablement ramaſſé ce qu'ils avoient de meilleur dans leur Compagnie, pour mettre le nouveau Collége dans la réputation où il eſt parvenu. Il ne pouvoit auſſi s'en prendre à luy-même, n'ayant rien à deſirer de plus que ce qu'il apportoit à cette étude, ſoit pour l'application, ſoit pour l'ouverture d'eſprit, ſoit enfin pour l'inclination. Car il aimoit la Philoſophie avec encore plus de paſſion qu'il n'avoit fait les Humanitez, & il eſtimoit tous les éxercices qui s'en faiſoient en particulier & en public dans le Collége, quoyqu'il ſe trouvât dés-lors embaraſſé de doutes & d'erreurs qui l'environnoient, au lieu de cette connoiſſance claire & aſſurée de tout ce qui eſt utile à la vie, qu'on luy avoit fait eſpérer de ſes études.

Pag. 6. de la Méth.

Stud. bon. mentis MS.

Pag. 7. 10.

Plus il avançoit, plus il découvroit ſon ignorance. Il voyoit par la lecture de ſes livres, & par les leçons de ſes Maîtres, que la Philoſophie avoit toujours été cultivée par les plus excellens Eſprits qui euſſent paru dans le monde : & que cependant il ne s'y trouvoit encore aucune choſe dont on ne diſputât, & qui par conſéquent ne fût douteuſe. L'eſtime qu'il avoit pour ſes Maîtres, ne luy donnoit point la préſomption d'eſpérer qu'il pût rencontrer mieux que les autres. Conſidérant la diverſité des opinions ſoûtenuës par des Perſonnes doctes touchant une même matiére, ſans qu'il y en puiſſe avoir jamais plus d'une qui ſoit vraye, il s'accoûtumoit

Pag. 6. 10. de la Méth.

tumoit déja à réputer preſque pour faux tout ce qui n'étoit que vray-ſemblable. S'il n'avoit eu qu'un ſeul Maître, ou s'il n'avoit point ſçu ces différentes opinions qui ſont parmi les Philoſophes, il proteſte qu'il ne luy ſeroit jamais arrivé de ſe retirer du nombre de ceux, qui doivent ſe contenter de ſuivre les opinions des autres, plutôt que d'en chercher eux-mêmes de meilleures. Il auroit eu plus de docilité pour ſe ranger parmi ceux, à qui la raiſon ou la modeſtie fait juger qu'ils ſont moins capables de diſtinguer le vray d'avec le faux, que leurs Maîtres, ou d'autres Perſonnes dont ils peuvent être inſtruits. Mais ayant appris dés le Collége (ce ſont ſes termes) qu'on ne ſçauroit rien imaginer de ſi étrange, & de ſi peu croyable, qu'il n'ait été avancé par quelqu'un des Philoſophes; il n'a pû choiſir un Guide, dont les opinions luy paruſſent préférables à celles des autres. C'eſt ce qui l'a obligé dans la ſuite des têms de ſe frayer un chemin nouveau, & d'entreprendre de ſe conduire luy-même. 1611. 1612. Pag. 17. 18. ibid.

Malgré les obſtacles qui arrêtoient ſon eſprit pendant tout le cours de ſa Philoſophie, il fallut finir cette carriére en même têms que le reſte de ſes compagnons qui n'avoient trouvé ni doutes à former, ni difficultez à lever dans les cahiers du Maître. On le fit paſſer enſuite à l'étude des Mathématiques, auſquelles il donna la derniére année de ſon ſéjour à la Fléche : & il ſemble que cette étude devoit être pour luy la récompenſe de celles qu'il avoit faites juſqu'alors. Le plaiſir qu'il y prit le paya avec uſure des peines que la Philoſophie ſcholaſtique luy avoit données ; & les progrez qu'il y fit ont été ſi extraordinaires, que le Collége de la Fléche s'eſt acquis par ſon moyen la gloire d'avoir produit le plus grand Mathématicien que Dieu eût encore mis au jour. Ce qui le charmoit particulierement dans les Mathématiques, & ſur tout dans l'Arithmétique & la Géométrie, étoit la certitude & l'évidence de leurs raiſons. Mais il n'en comprenoit pas encore le vray uſage : & dans la penſée qu'elles ne ſervoient qu'aux arts Méchaniques, il s'étonnoit de ce que leurs fondemens étant ſi fermes & ſi ſolides, on n'avoit rien bâti deſſus de plus relevé. Entre les parties des Mathématiques, il choiſit l'*Analyſe* des Géométres, & l'*Algébre* pour en faire le ſujet de ſon application particuliére: Pag. 9. diſc. de la meth. Pag. 18. ibid.

1612. re : & la diſpenſe qu'il avoit obtenuë du Pére Principal du Collége pour n'être pas obligé à toutes les pratiques de la diſcipline ſcholaſtique, luy fournit les moyens néceſſaires pour s'enfoncer dans cette étude auſſi profondement qu'il pouvoit le ſouhaiter. Le Pere Charlet Recteur de la Maiſon qui étoit ſon Directeur perpetuel, luy avoit pratiqué entre autres priviléges celuy de demeurer long-têms au lit les matins, tant à cauſe de ſa ſanté infirme, que parce qu'il remarquoit en luy un eſprit porté naturellement à la méditation. Deſcartes qui à ſon réveil trouvoit toutes les forces de ſon eſprit recueïllies, & tous ſes ſens raſſis par le repos de la nuit, profitoit de ces favorables conjonctures pour méditer. Cette pratique luy tourna tellement en habitude, qu'il s'en fit une maniére d'étudier pour toute ſa vie : & l'on peut dire que c'eſt aux matinées de ſon lit, que nous ſommes redevables de ce que ſon eſprit a produit de plus important dans la Philoſophie, & dans les Mathématiques. Il s'appliqua dés le Collége à purifier & à perfectionner l'Analyſe des Anciens, & l'Algébre des Modernes. Juſqu'alors ces deux connoiſſances ne s'étoient étenduës qu'à des matiéres extrémement abſtraites, & qui ne paroiſſent être d'aucun uſage. La prémiére avoit toûjours été tellement aſtreinte à la conſidération des figures, qu'elle ne pouvoit éxercer l'entendement, ſans fatiguer beaucoup l'imagination. L'on s'étoit tellement aſſujetti dans la derniére à de certaines régles, & à de certains chiffres, qu'on en avoit fait un art confus & obſcur, capable ſeulement d'embaraſſer l'Eſprit, au lieu d'une ſcience propre à le cultiver. Il commença dés-lors à découvrir en quoy ces deux ſciences étoient utiles, en quoy elles étoient défectueuſes. Son deſſein n'étoit pas d'apprendre toutes les ſciences particuliéres qui portent le nom commun de Mathématiques : mais d'éxaminer en général les divers rapports ou proportions qui ſe trouvent dans leurs objets, ſans les ſuppoſer que dans les ſujets qui pourroient ſervir à luy en rendre la connoiſſance plus aiſée. Il remarqua que pour les connoître, il auroit beſoin, tantôt de les conſidérer chacune en particulier ; & tantôt de les retenir ſeulement, ou de les comprendre pluſieurs enſemble. Pour les mieux conſidérer en particulier, il crut qu'il devoit les ſuppoſer dans des lignes,

Lipſtorp. de Reg. mot. pag. 75. init.

Pag. 21. & 22. Diſc. de la Méthode.

gnes, parce qu'il ne trouvoit rien de plus ſimple, ni de plus propre à être diſtinctement repréſenté à ſon imagination & à ſes ſens : c'eſt en quoy conſiſtoit tout l'uſage qu'il prétendoit faire de l'Analyſe Géométrique. Pour les retenir, ou les comprendre pluſieurs enſemble, il jugea qu'il falloit les expliquer par des chiffres les plus courts & les plus clairs qu'il ſeroit poſſible : qui eſt le ſecours qu'il pouvoit attendre de l'Algébre. Par ce moyen il ſe promettoit de prendre tout ce qu'il y a de meilleur dans l'Analyſe & dans l'Algébre, & de corriger tous les défauts de l'une par l'autre. Son travail luy a ſi heureuſement réüſſi, qu'il a trouvé dans la ſuite le moyen d'employer l'Analyſe par un uſage continuel non ſeulement dans la Géométrie, mais dans les matiéres même les plus communes, où l'on apperçoit par tout cette maniére de raiſonner avec la juſteſſe d'eſprit que cette méthode luy avoit acquiſe ; & qu'il a ſçu faire de l'Algébre la clef de ſa Géométrie, qu'il n'a point voulu laiſſer à la portée des eſprits vulgaires. Il ſemble que ce ſoit là ce qui auroit porté quelques perſonnes à croire que la Géométrie dont M. Deſcartes s'eſt ſervi depuis pour réſoudre une infinité de queſtions, ne ſeroit autre choſe que l'*Analyſe* des Anciens. Mais ces perſonnes mêmes reconnoiſſant qu'il ne reſtoit plus dans le monde aucune trace de cette Analyſe depuis les Anciens, ſemblent donner à M. Deſcartes la gloire de l'invention dans cette ſorte de ſcience, pour avoir déterré une méthode qui étoit demeurée enſevelie & preſque inconnuë aux Géométres depuis tant de têms. Ce n'eſt pas au moins ce qu'il y a employé d'Algébre qui a dû luy faire perdre la grace de la nouveauté : autrement les inventions les plus nouvelles & les plus inoüies n'auront plus rien de nouveau ni rien d'inoüi, dés qu'on ſe ſervira des lettres de l'Alphabet pour les exprimer, & les faire entendre aux autres.

1612.

Poiſſ. Rem. ſur la Méth. p. 38. & 208.

Ceux qui font M. Deſcartes Auteur de cette eſpéce d'Algébre, qu'ils appellent la clef de tous les Arts liberaux & de toutes les ſciences, & qu'ils eſtiment être la meilleure méthode qui ait jamais paru pour diſcerner le vray d'avec le faux, luy en attribuent l'invention dés le Collége, dans le têms que ſon Maître expliquoit en claſſe l'Analyſe vulgaire, qui, ſelon toutes les apparences, n'étoit autre choſe que l'Algébre.

1612. gébre. Le Sieur Lipſtorpius prétend qu'il laiſſa tous ſes compagnons fort loin de luy dans ce genre d'étude, & qu'il alla infiniment au delà de ce que ſon Maître en pouvoit attendre. Mais il ajoûte à ce ſujet une hiſtoire dont la vérité ſemble dépendre d'une circonſtance qui eſt abſolument fauſſe. Il dit que ſon Maître ne pouvant plus luy propoſer de queſtions auſquelles il ne donnât des ſolutions ſur le champ, & ſe trouvant embaraſſé luy-même à réſoudre celles qu'il permettoit à ſon Ecolier de luy faire, il luy avoüa néttement qu'il luy étoit inutile dorénavant, & qu'il n'étoit plus en état de luy rien apprendre de l'Algébre qui luy fût inconnu. Un jour qu'il luy avoit propoſé la plus difficile des queſtions qu'il eût pû trouver, il parut ſi ſurpris de la nouveauté & de la ſubtilité avec laquelle Deſcartes en avoit donné la ſolution par le moyen de ſa nouvelle méthode, qu'il ne pût revenir de ſon étonnement, qu'en diſant qu'il croyoit que Viéte avoit écrit quelque choſe ſur ce ſujet. Deſcartes ravi d'apprendre qu'il ſe fût rencontré avec quelqu'un qui l'eût prévenu dans cette invention, pria inſtamment ſon Maître de luy procurer les moyens d'avoir un Viéte. Lipſtorpius ajoûte que Deſcartes ayant trouvé quelque choſe d'abſtrus & difficile à déchiffrer dans cet Auteur, preſſa reſpectueuſement ſon Maître de vouloir le ſecourir; que le Maître s'en excuſa ſur la difficulté de l'endroit, diſant qu'il ne connoiſſoit qu'un homme capable de comprendre l'Analyſe de Viéte; mais qu'aprés toutes les recherches poſſibles, cét homme ſi ſouhaitté ne s'étoit point trouvé; que ce fut ce qui porta Deſcartes à s'en tenir à ce qu'il avoit inventé luy-même ſur l'Analyſe indépendamment de l'invention de Viéte, & à ſe contenter de ſon propre génie dans ce qu'il pourroit inventer ou découvrir dorénavant. Mais il eſt à craindre que tout ce récit n'ait été le fruit de l'imagination de Lipſtorpius, plûtôt que la rélation d'un fait véritable. Pour en faire voir le peu de vray-ſemblance, il ſuffit de produire le témoignage de M. Deſcartes, qui a marqué dans une lettre écrite de Hollande au Pére Merſenne en 1639, qu'il ne ſe *ſouvenoit pas même d'avoir jamais vû ſeulement la couverture de Viéte pendant qu'il avoit été en France.* C'eſt ce qu'il diſoit pour convaincre de fauſſeté un Géométre qu'il ne connoiſ-

Specim. Phil. Carteſ. p. 75.

Tom. 2. de ſes Lett. p. 454.

ſoit

soit pas, mais qui se vantoit d'avoir étudié Viéte avec lui à Paris. Il étoit encore plus éloigné d'avoir vû la personne de Viéte que ses Ecrits, puisque ce grand Mathématicien, qui etoit natif de Fontenai-le-Comte en Poitou, & qui possédoit une Charge de Maître des Requêtes à Paris, étoit mort des l'an 1603. 1612. Thuan. hist. ad ann. 1603.

CHAPITRE VII.

Il quitte le Collége, pour lequel il conserve de l'estime. Sa reconnoissance pour ses Maîtres. Il n'a point étudié au Collége de Clermont. Maniére d'enseigner des Jésuites. Jugement de celle des Hollandois. M. Descartes renonce à l'Etude & aux Livres; & pourquoi ?

MR Descartes aiant fini le cours de ses études au mois d'Août de l'an 1612, quitta le Collége de la Fléche aprés huit ans & demi de séjour, & s'en retourna chez son Pére, comblé des bénédictions de ses Maîtres. Quelques Auteurs ont écrit que dés auparavant il avoit passé de la Fléche à Paris pour achever ses Etudes dans le Collége de Clermont. C'est ce qu'ils ne pourront persuader qu'à ceux qui ignorent l'état où étoit le Collége des Jésuites à Paris pendant ces tems-là. Lors qu'il fût question du rétablissement de ces Péres en France : le Collége de Clermont n'avoit pas été compris parmi ceux qu'il leur étoit permis d'ouvrir. Le P. d'Orleans Jésuite dit que Henry IV. n'avoit pas voulu qu'on l'ouvrît, pour ne point nuire à celui de la Fléche, qu'il prenoit à tâche de rendre célébre par toutes sortes de moiens. Aprés la mort de ce Prince, les Jésuites firent une tentative pour obtenir permission de l'ouvrir : & le Roy Louis XIII. leur avoit accordé des Lettres patentes, dattées du 20. d'Août 1610. pour pouvoir y enseigner publiquement. Mais l'opposition de l'Université fit un obstacle à l'enregistrement de ces Lettres au Parlement, qui par un Arrêt du 22. Décembre 1611, remit les choses au point où Henry IV. les avoit fixées. De sorte que l'ouverture de ce Collége ne se fit qu'en 1618, c'est à dire, six ans aprés que

Tom. 3. de ses Lettr. p. 105.

Tepel. hist. Phil. Cart. p. 3.

Vie du P. Coton p. 151. l. 3.

Tom. 2. du M. F. fol. 165. ad ann. 1511.

Alegamb. & Sotvvel. Bibl. soc. jes.

1612. que M. Deſcartes avoit quitté le porte-feuille.

Il eſt donc conſtant qu'il n'a point fait ſes claſſes ailleurs qu'à la Fléche. Mais l'eſtime qu'il pouvoit avoir conçuë pour les maniéres d'étudier dans les Ecoles publiques, ne s'eſt point bornée à l'unique Collége de cette Ville. Il a rendu hautement témoignage à l'éxcellence des éxercices établis dans tous les Colléges, & il a reconnu l'utilité de l'émulation que peuvent produire les études faites en commun lors qu'elles ſont bien entenduës. Il avoit coûtume d'élever celui de la Fléche au deſſus de tous les autres, parce qu'il en avoit acquis une connoiſſance plus particuliére par ſa propre expérience, & parce que nous ſommes toujours portez à loüer le lieu de nôtre éducation comme celui de nôtre naiſſance, & à vanter nos Maîtres comme nos Parens. Mais il y avoit autant de juſtice que d'inclination dans les maniéres obligeantes dont il parloit du Collége de la Fléche; & c'eſt ſans aveuglement qu'il en fit les éloges à un de ſes amis qui l'avoit conſulté ſur l'éducation de ſon Fils. Cét ami s'étoit propoſé d'envoier ſon fils faire la Philoſophie en Hollande, non ſeulement à cauſe de l'avantage de pouvoir être auprés de M. Deſcartes qui y demeuroit, mais encore à cauſe de la réputation que pluſieurs Sçavans établis à Leyde avoient attirée ſur la Hollande pour les Lettres. Voicy les termes auſquels M. Deſcartes détrompe cét ami. » Le déſir que j'aurois, dit-il, de pouvoir vous rendre
Tom. 2. de ſes Lettres p. 389. 390. » quelque ſervice en la perſonne de M. vôtre Fils, m'empê-
» cheroit de vous diſſuader de l'envoier en ces quartiers, ſi je
» penſois que le deſſein que vous avez touchant ſes études s'y
» pût accomplir. Mais la Philoſophie ne s'enſeigne ici que trés
» mal. Les Profeſſeurs n'y font que diſcourir une heure le jour,
» environ la moitié de l'année, ſans dicter jamais aucuns écrits,
» ni achever le cours en aucun têms déterminé. De ſorte que
» ceux qui en veulent tant ſoit peu ſçavoir, ſont contraints
» de ſe faire inſtruire en particulier par quelques Maîtres,
» comme on fait en France pour le Droit, lors qu'on veut
» entrer en Office. Or encore que mon opinion ne ſoit pas
» que toutes ces choſes qu'on enſeigne en Philoſophie ſoient
» auſſi vrayes que l'Evangile, toutesfois à cauſe qu'elle eſt
» la clef des autres ſciences, je crois qu'il eſt tres-utile d'en

avoir

avoir étudié le Cours entier de la maniére qu'on l'enſeigne dans les Ecoles des Jéſuites, avant qu'on entreprenne d'élever ſon eſprit audeſſus de la pédanterie, pour ſe faire ſçavant de la bonne ſorte. *Je dois rendre cét honneur à mes Maitres, de dire qu'il n'y a lieu au monde où je juge qu'elle s'enſeigne mieux qu'à la Fléche.* Outre que c'eſt ce me ſemble un grand changement pour la prémiére ſortie de la maiſon paternelle, que de paſſer tout d'un coup dans un pays différent de langue, de façons de vivre, & de Religion : au lieu que l'air de la Fléche eſt voiſin du vôtre. Comme il y va quantité de jeunes Gens de tous les quartiers de la France, ils y font un certain mélange d'humeurs par la converſation les uns des autres, qui leur apprend quaſi la même choſe que s'ils voiageoient. Enfin l'égalité que les Jéſuites mettent entre-eux, en ne traittant guéres d'autre façon les plus relevez que les moindres, eſt une invention extrémement bonne, pour leur ôter la tendreſſe & les autres défauts qu'ils peuvent avoir acquis par la coûtume d'être chéris dans les maiſons de leurs parens. 1612.

Le cas que M. Deſcartes a toujours fait du Collége de la Fléche n'étoit qu'un effet de l'eſtime qu'il avoit conçûë pour ſes Maîtres, & qu'il a eu ſoin d'accompagner d'une reconnoiſſance perpétuelle pour l'obligation qu'il leur avoit de ſes études. Ses lettres ſont remplies des marques de ſon ſouvenir, & du reſpect qu'il a toujours conſervé pour les Jéſuites qui lui avoient donné leurs ſoins en particulier, & généralement pour toute leur Compagnie. Il n'a point fait de Livres, dont il n'ait eu ſoin de leur préſenter des éxemplaires en grand nombre. Il n'a point fait de voyage en France aprés en avoir quitté le ſejour, qu'il ne leur ait rendu ſes devoirs par de fréquentes viſites, & qu'il ne ſe ſoit détourné du grand chemin de Rennes, pour retourner à la Fléche faire honneur à ſon éducation, & recuëillir ſes anciennes connoiſſances. Enfin, il n'a jamais rougi de ſe faire paſſer pour le diſciple des Jéſuites, même dans les derniéres années de ſa vie, & de leur offrir de ſe corriger ſur leurs avis avec la même docilité qu'il avoit autrefois euë pour leurs inſtructions.

Tom. 3. de ſes lettres p. 57. item p. 105. item p. 108. 109. & ſeq. Tom. 2. pag. 356. &c.

Sa lettre au P. Dinet qui eſt à la fin de ſes Méditat.

Mais s'il étoit ſatisfait de ſes Maîtres au ſortir du Collége,

1612. il ne l'étoit nullement de lui même. Il ſembloit n'avoir remporté de ſes études qu'une connoiſſance plus grande de ſon ignorance. Tous les avantages qu'il avoit eus aux yeux de tout le monde, & qu'on publioit comme des prodiges, ne ſe réduiſoient ſelon lui, qu'à des doutes, à des embarras, & à des peines d'eſprit. Les lauriers dont ſes Maîtres l'avoient couronné pour le diſtinguer du reſte de ſes compagnons, ne lui parurent que des épines. Pour ne pas démentir le jugement des connoiſſeurs de ces têms-là, il faut convenir qu'il avoit mérité, tout jeune qu'il étoit, le rang que tout le monde lui donnoit parmi les habiles Gens de ſon têms. Mais jamais il ne fut plus dangereux de prodiguer la qualité de *Sçavant*. Car il ne ſe contenta pas de rejetter cette qualité qu'on lui avoit donnée : mais voulant juger des autres par lui même, peu s'en fallut qu'il ne prît pour de faux Sçavans ceux qui portoient la même qualité, & qu'il ne fit éclater ſon mépris pour tout ce que les hommes appellent ſciences.

Lipſtorp. de Reg. mot.

Salden. de lib. Stud. bon. Ment. num. 5. MS.

Le déplaiſir de ſe voir déſabuſé par lui-même de l'erreur dans laquelle il s'étoit flaté de pouvoir acquerir par ſes études une connoiſſance claire & aſſurée de tout ce qui eſt utile à la vie, penſa le jetter dans le deſeſpoir. Voiant d'ailleurs que ſon ſiécle étoit auſſi floriſſant qu'aucun des précédens, & s'imaginant que tous les bons eſprits dont ce ſiécle étoit aſſez fertile, étoient dans le même cas que lui, ſans qu'ils s'en apperçeuſſent peut-être tous comme lui, il fut tenté de croire qu'il n'y avoit aucune ſçience dans le monde qui fût telle qu'on lui avoit fait eſperer.

Pag. 11. du Diſc. de la M. Item. ſtud. Bon. ment.

Le réſultat de toutes ſes fâcheuſes délibérations fut, qu'il renonça aux livres dés l'an 1613, & qu'il ſe défit entiérement de l'étude des Lettres. Par cette eſpéce d'abandon, il ſembloit imiter la plûpart des jeunes Gens de qualité, qui n'ont pas beſoin d'étude pour ſubſiſter, ou pour s'avancer dans le monde. Mais il y a cette différence, que ceux-cy en diſant adieu aux livres ne ſongent qu'à ſecouër un joug que le Collége leur avoit rendu inſupportable : au lieu que M. Deſcartes n'a congédié les livres pour leſquels il étoit trés-paſſionné d'ailleurs, que parce qu'il n'y trouvoit pas ce qu'il y cherchoit ſur la foy de ceux qui l'avoient engagé à l'étude. Quoi qu'il ſe ſentît trés-obligé aux ſoins de ſes Maî-

Maîtres qui n'avoient rien omis de ce qui dépendoit d'eux pour le ſatisfaire, il ne ſe croioit pourtant pas redevable à ſes études de ce qu'il a fait dans la ſuite pour la recherche de la vérité dans les Arts & les Sciences. Il ne faiſoit pas difficulté d'avouër à ſes amis, que quand ſon Pére ne l'auroit pas fait étudier, il n'auroit pas laiſſé d'écrire en François les mêmes choſes qu'il a écrites en Latin. Il témoignoit ſouvent que s'il avoit été de condition à ſe faire Artiſan, & que ſi on lui eût fait apprendre un métier étant jeune, il y auroit parfaitement réüſſi, parce qu'il avoit toujours eu une forte inclination pour les Arts. De ſorte que ne s'étant jamais ſoucié de retenir ce qu'il avoit appris au Collége, c'eſt merveille qu'il n'ait pas tout oublié, & qu'il ſe ſoit ſouvent trompé lui-même dans ce qu'il croioit avoir oublié.

1613.

Relat. de M. Belin. MS.

CHAPITRE VIII.

M. Deſcartes vient à Paris, où il perd la prémiére année dans l'oiſiveté. Il fait amitié avec M. Mydorge, & il la renouvelle avec le P. Merſenne. Il ſe retire des compagnies & ſe renferme pendant deux ans pour ſe remettre à l'étude de la Philoſophie, & des Mathématiques. Il eſt découvert par un ami fâcheux, qui le fait rentrer dans le monde.

MR Deſcartes paſſa l'hiver de la fin de 1612. & du commencement de 1613. dans la Ville de Rennes, à revoir ſa famille, à monter à cheval, à faire des armes, & aux autres éxercices convenables à ſa condition. On peut juger par ſon petit Traité de *Eſcrime*, s'il y perdit entiérement ſon têms. Son Pére, qui avoit déja fait prendre le parti de la Robe à ſon aîné, ſembloit le deſtiner au ſervice du Roy & de l'Etat dans les armées. Mais ſon peu d'âge & la foibleſſe de ſa complexion ne lui permettoient pas de l'expoſer ſi-tôt aux travaux de la guerre. Il crût qu'il ſeroit bon de lui faire voir le grand monde auparavant. C'eſt ce qui le fit réſoudre à l'envoier à Paris vers le printems. Mais il fit peut-être une faute de l'abandonner à ſa propre conduite,

1613. ſans lui donner d'autre Gouverneur qu'un Valet de chambre, ni d'autres Inſpecteurs que des Laquais. Il ſe repoſoit avec trop de ſécurité ſur la ſageſſe d'un jeune homme de dix-ſept ans, qui n'avoit encore acquis aucune expérience dans le monde ; & qui avoit trop peu de ſecours, n'aiant que ſes propres forces pour réſiſter aux occaſions de ſe perdre.

Il en eut aſſez pour ſe garantir des grandes débauches, & pour ne pas tomber dans les déſordres de l'intempérance : mais il ne ſe trouva point à l'épreuve des compagnies qui l'entrainérent aux promenades, au jeu, & aux autres divertiſſemens qui paſſent dans le monde pour indifférens, & qui font l'occupation des Perſonnes de qualité & des honnêtes gens du ſiécle. Ce qui contribua à le rendre plus particuliérement attaché au jeu, fut le ſuccés avec lequel il y réüſſiſſoit, ſur tout dans ceux qui dépendoient plûtôt de l'induſtrie que du hazard.

Mais ce qu'il fit de moins inutile pendant tout ce têms d'oiſiveté fut la connoiſſance qu'il renouvella avec pluſieurs Perſonnes qu'il avoit vuës à la Fléche, & l'amitié qu'il contracta avec quelques gens de mérite qui ſervirent à le faire un peu revenir de ce grand éloignement où il étoit de l'étude & des livres.

Le plus important de ces nouveaux amis, étoit le célébre M. *Mydorge*, qui avoit ſuccédé à M. Viéte dans la réputation d'être le prémier Mathématicien de France en ſon têms. Il s'appelloit Claude, & il étoit fils de Jean Mydorge Seigneur de la Maillarde Conſeiller au Parlement, l'un des meilleurs Juges de la Grand-Chambre, & de Madelaine de Lamoignon, ſœur de Chrêtien de Lamoignon Préſident au Mortier & tante de M. de Bullion Surintendant des Finances. Il étoit plus âgé que M. Deſcartes de prés d'onze ans, étant né l'an 1585. Il ſe maria dans le têms que M. Deſcartes commençoit à le connoître, & il épouſa Mademoiſelle de la Haye, fille d'un Auditeur des Comptes, ſœur de M. de la Haye Ambaſſadeur à Conſtantinople, & du Pére de la Haye Jéſuite. Il fut d'abord Conſeiller au Châtelet : mais au lieu de paſſer au Parlement, ou de ſe faire Maître des Requêtes comme les autres, il chercha un état qui pût luy

luy laiſſer le têms de vacquer à ſon aiſe aux Mathématiques. Et il ſe fit Tréſorier de France en la Généralité d'Amiens, ſeulement pour avoir un titre, ayant du bien d'ailleurs trés-conſidérablement. M. Deſcartes trouva dans ce nouvel ami je ne ſçai quoi, qui luy revenoit extrémement, ſoit pour l'humeur, ſoit pour le caractére d'eſprit. Ce qui les unit ſi étroitement enſemble, qu'il n'y eut que la mort de M. Mydorge qui pût interrompre le commerce de leur amitié. 1614. 1615.

Ce fut auſſi vers ce même tems qu'il retrouva à Paris Marin Merſenne, mais dans un extérieur fort différent de celuy ſous lequel il l'avoit connu à la Fléche. Merſenne au ſortir des écoles de Sorbonne étoit entré chez les Minimes, dont il avoit reçu l'habit le dix-ſeptiéme de Juillet de l'an 1611. dans le Couvent de Nigeon prés de Paris, & avoit fait profeſſion un an aprés dans un Couvent de Brie prés de Meaux. De là il étoit venu demeurer à Paris, où il fut ordonné Prêtre ſix mois aprés que M. Deſcartes fût arrivé en cette Ville. Le renouvellement de cette connoiſſance fut d'autant plus agréable au Pére Merſenne, que M. Deſcartes ſe trouvoit moins éloigné de ſa portée, que quand il l'avoit vû petit garçon dans le Collége. D'un autre côté la rencontre fut utile & avantageuſe à M. Deſcartes, puiſqu'elle ne contribua pas peu à le détacher des habitudes qu'il avoit au jeu & aux autres paſſe-tems inutiles, par les viſites mutuelles qu'ils ſe rendirent.

Ils commençoient à goûter les douceurs de leurs innocentes habitudes, & à s'entre-ſoulager dans la recherche de la vérité, lorſqu'il vint au P. Merſenne vers la Touſſaints ou la Saint-Martin de l'an 1614. une obédience de la part de ſon Provincial, pour aller demeurer à Nevers. C'étoit pour y enſeigner la Philoſophie aux jeunes Religieux de ſon Ordre, & il fallut partir vers l'Avent, afin de ſe trouver en état de commençer les leçons en 1615.

Cette ſéparation toucha M. Deſcartes aſſez vivement. Mais au lieu de luy donner la penſée de retourner à ſes divertiſſemens & à ſon oiſiveté, elle le fit encore mieux rentrer en luy-même, que la préſence de ſon vertueux ami, & luy inſpira la réſolution de ſe retirer du grand monde, & de renoncer même à ſes compagnies ordinaires, pour ſe remettre

1614. tre à l'étude qu'il avoit abandonnée. Il choisit le lieu de sa retraite dans le fauxbourg Saint-Germain, où il loüa une maison écartée du bruit, & s'y renferma avec un ou deux domestiques seulement, sans en avertir ses amis, ni ses parens.

Relat. MS. de M. Porlier.

On commençoit alors la tenuë des Etats du Royaume assemblez à Paris, dont l'ouverture s'étoit faite sur la fin d'Octobre 1614. par un jeûne public de trois jours, & par une procession générale depuis l'Eglise des Augustins jusqu'à Nôtre-Dame, où le Roy & la Reine-mére assistérent avec toute la Cour. Mais l'éclat de cette auguste Assemblée qui attiroit tous les curieux, & qui les faisoit venir des Provinces les plus reculées, ne fit point sortir nôtre nouveau Reclus de sa retraite. Il y demeura le reste de cette année, & les deux suivantes 1615. & 1616. presque entiéres sans sortir pour la promenade, sans voir même un ami, à l'exception peut-être de M. Mydorge, & de quelque autre Mathématicien. Etant ainsi rentré dans le goût de l'étude, il s'enfonça dans celle des Mathematiques, ausquelles il voulut donner tout ce grand loisir qu'il venoit de se procurer, & il cultiva particuliérement la Géométrie & l'Analyse des Anciens qu'il avoit déja recherchée dés le Collége.

1615.
1616.

Ceux de ses amis qui ne servoient qu'aux passe-tems & aux parties de divertissement, s'ennuyérent bien-tôt de ne le plus revoir. Ils le crurent d'abord retourné en Bretagne chez son Pére, & se contentérent de blâmer l'incivilité qu'ils luy imputoient de n'avoir pas pris congé d'eux, & de leur avoir fait un secret de ce qu'il devoit leur communiquer. Mais ayant appris qu'il n'étoit point en Bretagne, & voyant qu'il ne paroissoit à aucun bal ni à aucune assemblée: ils le crurent entiérement perdu pour eux, aprés la vaine espérance qu'ils avoient eûë au moins, de le retrouver à la Cour, ou au voyage de Guienne, au tems des mariages du Roy Loüis XIII. avec l'Infante d'Espagne, & de Madame de France sœur du Roy avec Philippes IV. fils du Roy d'Espagne.

M. Descartes avoit eu la prudence au commençement de sa retraite, de se précautionner contre les hazards de la rencontre, pour ne pas tomber entre les mains de ces Amis fâcheux.

cheux qu'il vouloit éviter toutes les fois qu'il étoit obligé de sortir pour ſes beſoins. La choſe ne luy réüſſit point mal pendant l'eſpace de deux années. Mais il ſe repoſa dans la ſuite avec un peu trop d'aſſurance ſur le bonheur de ſa ſolitude, & ne veillant plus ſur ſa route & ſes détours avec la même précaution qu'auparavant, lorſqu'il alloit dans les ruës, il fut rencontré par un de ſes anciens amis qui ne voulut pas le quitter qu'il ne luy eût découvert ſa demeure. Il en coûta la liberté, pour ne rien dire de plus, à M. Deſcartes. L'ami fit ſi bien par ſes viſites réïtérées, & par ſes importunitez, qu'il vint à bout de troubler prémiérement ſa retraite & ſon repos, & de le déterrer en ſuite tout de bon de ſa chére ſolitude pour le remener dans le monde, & le replonger dans les occaſions de divertiſſement comme auparavant. 1616. Rél. de Port. &c.

Mais il s'apperçut bientôt qu'il avoit changé de goût pour les plaiſirs. Les jeux & les promenades n'avoient plus pour luy les mêmes attraits qu'auparavant: & les enchantemens des voluptez ne purent agir en luy que trés-foiblement contre les charmes de la Philoſophie & des Mathématiques, dont ces amis de joie ne purent le délivrer. Ils luy firent paſſer les fêtes de Noël, & le commençement de l'année ſuivante juſqu'aux jours gras, le moins triſtement qu'il leur fut poſſible. Mais ils ne purent luy faire ſentir d'autres douceurs que celles de la Muſique, aux concerts de laquelle il ne pouvoit être inſenſible avec la connoiſſance qu'il avoit des Mathématiques. 1617.

CHAPITRE IX.

M. Deſcartes quitte la France, & va aux Pays-bas ſervir ſous le Prince Maurice. Par quel motif il ſe réſout à porter les armes. Il fait connoiſſance avec Béeckman qui devient ſon ami & ſon correſpondant.

LE Royaume étoit alors diviſé par les partis formez entre les Princes, & quelques Seigneurs, d'une part: & ceux qui avoient l'adminiſtration des affaires, de l'autre: & le

1617. le repos public étoit troublé par une guerre civile qui paſſoit pour la troiſiéme de cette eſpéce depuis la mort du Roy Henry IV. M. Deſcartes qui ſe voyoit âgé de 21. ans, crut qu'il étoit tems de ſonger à ſe mettre dans le ſervice. Les importuns de ſon âge & de ſa qualité l'avoient mis hors d'état de rentrer dans ſa retraite, ou d'en pouvoir profiter. C'eſt ce qui le fit réſoudre à ſortir de la Ville, aprés en avoir eu la permiſſion de ſon Pére. Son devoir joint à ſon inclination le portoit à vouloir prendre parti dans les troupes du Roy: mais il fallut prendre quelques meſures pour ne point paroître partiſan du Maréchal d'Ancre, dont la domination étoit devenuë odieuſe aux meilleurs ſerviteurs du Roy. Le prétexte de cette domination inſupportable tenoit le Duc de Nevers, le Duc de Vendôme, le Duc de Mayenne, le Maréchal de Boüillon éloignez de la Cour, & dans une eſpéce de rebellion contre l'Etat. De ſorte qu'il n'étoit ni glorieux, ni honnête de ſervir dans leurs armées. Il ſongeoit donc à ſe mettre dans les armées du Roy ſous le Duc de Guiſe, ou le Comte d'Auvergne, lorſque l'envie de voir les Pays étrangers luy inſpira le deſſein d'aller ſervir parmi des Peuples qui fuſſent alliez du Roy. En quoi il ſe propoſa l'éxemple de pluſieurs jeunes Gentils-hommes de la Nobleſſe Françoiſe, qui alloient alors apprendre le métier de la Guerre ſous le Prince Maurice de Naſſau en Hollande.

Il préparoit ſon équipage, lorſqu'il apprit la mort du Maréchal d'Ancre qui fut tué au Louvre le Lundy 24. d'Avril par les Gens de M. de Vitry Capitaine des Gardes du Corps. Cét accident ſuivi du rappel des Mécontens à la Cour, changea la face des affaires dans l'Etat: mais il ne fit point changer de réſolution à M. Deſcartes. Il partit pour les Païs-bas vers le commençement du mois de May, & il alla droit au Brabant Hollandois ſe mettre dans les troupes du Prince Maurice en qualité de Volontaire.

Il eſt vray que les Provinces unies joüiſſoient alors du repos que leur avoit procuré la tréve concluë le neuviéme d'Avril de l'an 1609. avec les Eſpagnols pour l'eſpace de douze ans. Mais on ne s'apperçevoit preſque pas de la ſuſpenſion d'armes parmi les troupes Hollandoiſes, que le Prince Maurice avoit ſoin de tenir en haleine par des éxercices continuels.

tinuëls. L'armée étoit répanduë dans les places frontiéres, & particuliérement dans le territoire & la ville de Bréda, qui étoit conſidérée comme un bien propre à la Maiſon de Naſſau, quoi qu'elle fût incorporée à la République des Provinces. Le Prince Maurice âgé pour lors de cinquante ans étoit reconnu par toute l'Europe pour un grand Capitaine. Il étoit prudent, vaillant, & infatigable au travail. On ne luy donnoit point d'égal dans l'art d'aſſiéger, ou de ſécourir une Place; de fortifier un camp; de ſurprendre l'ennemi; d'obſerver la diſcipline parmi les troupes. Mais ſur tout il poſſédoit bien les Mathématiques; aimoit les Mathématiciens & les Ingénieurs; entendoit parfaitement les Fortifications; & avoit déja inventé pluſieurs machines, pour paſſer les riviéres & aſſiéger les villes. 1617.

Il ſe peut faire que ces derniéres qualitez aient attiré particuliérement M. Deſcartes auprés de ce Prince. Mais il faut avoüer que ſon deſſein n'étoit pas de devenir grand Guerrier à ſon école, quoy qu'il eût cherché cette occaſion pour apprendre le métier de la guerre ſous luy. En ſe déterminant à porter les armes, il prit la réſolution de ne ſe rencontrer nulle part comme acteur, mais de ſe trouver par tout comme ſpectateur des rôles qui ſe joüent dans toutes ſortes d'Etats ſur le grand theâtre de ce monde. Il ne s'étoit fait ſoldat que pour étudier les mœurs différentes des hommes plus au naturel: & pour tâcher de ſe mettre à l'épreuve de tous les accidens de la vie. Afin de n'être gêné par aucune force ſupérieure, il renonça d'abord à toute charge, & s'entretint toûjours à ſes dépens. Mais pour garder la forme, il fallut recevoir au moins une fois la paye: comme nous voyons que les Pélerins aiſez & accommodez d'ailleurs ſe croyent obligez en partant pour leur pélérinage, de demander au moins une fois l'aumône, pour ne pas laiſſer périr la coûtume qui veut que l'on prenne la poſture de ſuppliant & de mendiant. Il eut la curioſité de conſerver cette ſolde pendant toute ſa vie comme un témoignage de ſa milice.

Lipſtorp. Tépel.

Borel. comp. vit. Cart.

Il témoigne qu'il aimoit véritablement la guerre à cét âge: mais il prétend que cette inclination n'étoit que l'éffet d'une chaleur de foye, qui s'étant appaiſée dans la ſuite des tems, a fait tomber auſſi cette inclination. Comme elle n'étoit que

Tom. 2. de ſes Letr. p. 435. Let. 96.

1617. de tempérament, & d'un tempérament un peu déréglé, elle ne s'eſt pas tournée en eſtime pour la profeſſion des armes, lorſqu'il avoit occaſion de s'expliquer ſur ce qu'il en penſoit. C'eſt ce qu'il a fait connoître à l'un de ſes amis en ces termes. » Bien que la coûtume, dit-il, & l'exemple faſſent eſtimer le métier de la guerre comme le plus noble de tous : pour moy, qui le conſidére en Philoſophe, je ne l'eſtime qu'autant qu'il vaut, & même j'ay bien de la peine à luy donner place entre les Profeſſions honorables ; voyant que l'oiſiveté & le libertinage ſont les deux principaux motifs qui y portent aujourd'huy la plûpart des hommes.

Pag. 560. Lettr. 118. tom. 2.

Il parloit de la ſorte ſur l'expérience qu'il avoit des autres. Car pour luy il ſe montra toûjours grand adverſaire de l'oiſiveté & du libertinage, ſoit dans ſes occupations militaires auſquelles il apportoit toute l'aſſiduité du plus ardent des Soldats, ſoit dans le loiſir que luy laiſſoient ſes fonctions, & qu'il emploioit à l'étude, lorſque les autres le donnoient à la débauche. Sur les preuves qu'il a données en quelques rencontres imprévûës de ſon courage & de ſa conduite, on croira ſans peine les Auteurs qui prétendent que ſon épée luy a acquis la réputation de Brave, quoy qu'il n'aſpirât nullement à cette gloire. Mais on ne croira jamais le Sieur Borel, qui avance que M. Deſcartes s'eſt trouvé par deux fois au ſiége de Bréda, lorſqu'on ſçaura qu'il n'a été que deux ans en Hollande pour cette fois, & que la ville de Bréda n'a ſouffert aucun ſiége pendant cét intervalle où l'on jouïſſoit encore de la tréve. Depuis l'an 1590. que cette Ville avoit été priſe par le Prince Maurice, elle demeura ſous la puiſſance des Etats juſqu'en 1625. que le Marquis de Spinola la remit ſous la domination Eſpagnole aprés un ſiége de prés de dix mois : & elle ne fut repriſe par les Hollandois que l'an 1637.

Borel. comp. vit. Cart.

Ibid. pag. 4. initio.

Cette ville étoit donc dans un repos entier ſous le gouvernement du Prince Maurice pendant les deux années que M. Deſcartes porta les armes en Hollande ; & cette tranquillité donnoit lieu aux curieux d'y venir pour voir la Cour du Prince, & les ouvrages des Mathématiciens & des Ingénieurs qui travailloient ſous luy. Ce fut à de ſemblables rencontres que M. Deſcartes ſe trouva redevable de la connoiſſance & de l'amitié du Sieur *Iſaac Béeckman*. Cét homme verſé dans

dans la Philoſophie & les Mathématiques, étoit Recteur ou Principal du Collége de la ville de Dort, & profitant du voiſinage de Bréda qui n'en eſt qu'à cinq lieuës, il ſe trouvoit aſſez ſouvent à la Cour du Prince Maurice, & venoit voir particuliérement M. Aleaume ſon Mathématicien, & les autres Ingénieurs. 1617.

C'eſt Jacques Aleaume qui a tant profité des ouvrages de Viéte & qui mourut en 1628.

Béeckman étoit actuellement dans la ville de Bréda, lorſqu'un Inconnu fit afficher par les ruës un Probléme de Mathématique pour le propoſer aux Sçavans, & en demander la ſolution. Le Probléme étoit conçeu en Flamand, de ſorte que M. Deſcartes, qui étant nouvellement venu de France n'entendoit pas encore la langue du Pays, ſe contentoit d'abord d'apprendre que c'étoit un Probléme propoſé par un Mathématicien qu'on ne nommoit pas, mais qui ſe flattoit de ſe faire connoître glorieuſement par cét endroit. Voyant le concours des Paſſans qui s'arrêtoient devant l'affiche, il pria le premier qui ſe trouva auprés de luy de vouloir luy dire en Latin ou en François la ſubſtance de ce qu'elle contenoit. L'homme à qui le hazard le fit adreſſer voulut bien luy donner cette ſatisfaction en Latin: mais ce fut à condition qu'il s'obligeroit à luy donner de ſon côté la ſolution du Probléme qu'il jugeoit en luy-même trés-difficile. M. Deſcartes accepta la condition d'un air ſi réſolu, que cét homme qui n'attendoit rien de ſemblable d'un jeune cadet de l'armée, luy donna ſon nom par écrit avec le lieu de ſa demeure, afin qu'il pût luy porter la ſolution du Probléme, quand il l'auroit trouvée. M. Deſcartes connut par ſon billet qu'il s'appelloit Béeckman: & il ne fut pas plûtôt retourné chez luy, que s'étant mis à examiner le Probléme ſur les régles de ſa Méthode comme avec une pierre de touche, il en trouva la ſolution avec autant de facilité & de promptitude que Viéte en avoit apporté autrefois pour reſoudre en moins de trois heures le fameux Probléme qu'Adrien Romain avoit propoſé à tous les Mathématiciens de la Terre. Deſcartes pour ne point manquer à ſa parole alla dés le lendemain chez Béeckman, luy porta la ſolution du Probléme, & s'offrit même de luy en donner la conſtruction s'il le ſouhaitoit. Béeckman parut fort ſurpris: mais ſon étonnement augmenta tout autrement, lorſqu'ayant ouvert une longue converſa-

Lipſtorp. de Reg. mot. pag. 76. 77.

Thuan. Hiſt. in Viét. ad ann. 1603. Lipſtorp. ut ſupra p. 77.

1617. tion pour ſonder l'eſprit & la capacité du jeune homme, il le trouva plus habile que luy dans des ſciences dont il faiſoit ſon étude depuis pluſieurs années. Son entretien luy fit ſentir qu'il étoit encore toute autre choſe que ce que la ſolution du Probléme de l'Inconnu luy avoit fait paroître. Il luy demanda ſon amitié, luy offrit la ſienne, & le pria de conſentir qu'ils entretinſſent un commerce mutuel d'étude & de lettres pour le reſte de leur vie. M. Deſcartes répondit à ces honnêtetez par tous les effets d'une amitié ſincére : & pour luy donner des marques de la confiance qu'il avoit en luy, il conſentit avec plaiſir qu'il fût ſon correſpondant pour la Hollande, comme il l'avoit ſouhaité. Leurs rélations durérent juſqu'en 1636. ou 1637. c'eſt-à-dire juſqu'à la mort de Béeckman. Il eſt vray que leur amitié ſouffrit une légére interruption quelques années aprés que M. Deſcartes ſe fût établi en Hollande en qualité de Philoſophe : mais elle fut de peu de durée, & le Sieur Béeckman qui l'avoit cauſée par un défaut de conduite, eut ſoin de la réparer. M. Deſcartes pratiqua encore des connoiſſances avec d'autres Mathématiciens des Provinces-Unies, & ſur tout avec un Iſaac de Middelbourg qui luy propoſa diverſes queſtions de Mathématiques & de Phyſique pendant ſon premier ſéjour en Hollande.

Tom. 3. de ſes Let. p. 552. 393.

Tom. 2. p. 57. 58. & ſeqq. & pag. 530. &c.

Parnaſſ. Carteſii MS.

CHAPITRE X.

Il demeure en garniſon durant les mouvemens que les Arminiens donnérent au Prince Maurice. Il employe ſon loiſir à compoſer ſon Traité de Muſique. Hiſtoire de cet ouvrage. En quel ſens il n'eſt pas le premier de ceux qu'il avoit compoſez.

COmme M. Deſcartes étoit parmi des troupes qui ſembloient ne devoir être employées que contre les Eſpagnols, il n'eut pas beaucoup de part aux mouvemens qui ſe firent dans le fonds de la Hollande pendant ce temps-là, au ſujet des controverſes de Religion ſurvenuës entre les Arminiens & les Gomariſtes. Les Arminiens s'appuyoient des Etats des Provinces particuliéres de Hollande, de Weſt-Friſe,

Friſe, d'Utrecht, & d'Over-iſſel ; de pluſieurs Magiſtrats, & ſur tout de l'Avocat General Barneveldt, perſonnage d'un mérite éclatant, qu'ils prétendoient faire paſſer pour leur Chef & leur Protecteur. Les Gomariſtes avoient pour eux, les Etats Généraux, le Prince Maurice, la Nobleſſe, les Gens de Guerre, & le petit Peuple. Trois mois avant que M. Deſcartes fût arrivé en Hollande, il s'étoit élevé contre les Arminiens une émotion populaire, dont la fureur les avoit obligez à prendre leurs ſuretez pendant tout le cours de cette année. Par une délibération du quatriéme jour d'Août, ils levérent des ſoldats en pluſieurs endroits des Provinces. Ces ſoldats furent appellez *Attendans* : & pour faire connoître les intentions de ceux qui vouloient s'en ſervir, ils ne portoient ni les livrées du Prince d'Orange ſur leurs habits, ni ſes armes ſur leurs enſeignes. Cette entrepriſe obligea le Prince Maurice, qui étoit devenu Prince d'Orange, par la mort de ſon frére, arrivée le 20. de Février de l'an 1618. d'aller avec des troupes, de ville en ville, dans les Provinces, pour remédier à ces deſordres.

1617.

Le Dimanche 19. de Févr. 1617.

1618.

M. Deſcartes n'étoit pas tellement aſſujetti au ſéjour de Breda, qu'il ne pût en qualité de Volontaire ſuivre ce Prince dans toutes ces courſes. Mais il aima mieux reſter avec la garniſon, ſoit qu'il conſidérât ces troubles comme une guerre civile, incapable de lui faire honneur : ſoit qu'il ne crût pas que ce fût une choſe honnête pour lui de ſe méler dans la paſſion de ce Prince contre Barneveldt, ſur tout lors qu'il ne s'agiſſoit que des différens d'une Religion, aux partis de laquelle il n'avoit point d'interêt. Il n'abuſa point de ſon loiſir, mais il l'emploia à compoſer divers Ecrits pendant l'abſence du Prince d'Orange. Le plus connu de ces Ecrits, & le ſeul de ces têms-la, qui ſoit venu juſqu'à nous par le moien de la preſſe, eſt ſon Traitté *de la Muſique*. Il le fit en Latin ſuivant l'habitude qu'il avoit de concevoir & d'écrire en cette langue, ce qui lui venoit dans la penſée. Il n'y travailla pourtant qu'aux inſtantes ſollicitations de l'un de ſes amis qui ſe trouvoit alors à Breda. Il ne nous a point fait connoître cét ami ; mais nous ſçavons que pour donner au ſieur Béeckman, Principal du Collége de Dort, des preuves de l'amitié qu'il avoit contractée avec lui l'an-

 née

1618. née précédente, il voulut bien lui communiquer ce petit Traitté, d'autant plus volontiers, que Béeckman témoignoit avoir une inclination particuliére pour la Muſique. Il ne le lui confia néanmoins qu'à condition qu'il ne le feroit voir à perſonne, dans la crainte qu'il ne devinſt public, ou par l'impreſſion, ou par la multiplication des copies. Dieu ne permit pas qu'il eût cette ſatisfaction. Ses ennemis en aiant je ne ſçai comment recouvré une copie aſſez défectueuſe pluſieurs années aprés, & ſçachant quelle étoit ſon inquiétude & ſa délicateſſe ſur ce point, voulurent lui cauſer le déplaiſir de le faire imprimer tel qu'ils l'avoient, afin de ſe vanger de lui, de la maniére du monde la plus mortifiante que l'on puiſſe imaginer pour un Auteur. Mais loin de trouver matiére de triomphe dans une conduite ſi lâche & ſi indigne, ils s'en firent un nouveau ſujet de mortification pour eux, & travaillérent contre leur intention à la gloire de leur Adverſaire, & à leur propre confuſion. Car il eſt arrivé que la publication de ce Traitté, qu'ils n'oſérent expoſer de ſon vivant, loin de déshonner ſa mémoire parmi les Mathématiciens, lui attira l'admiration de tous ceux qui ont ſçeu que c'étoit l'ouvrage d'un jeune homme. A dire vray, cette derniére conſidération à beaucoup ſervi à rehauſſer encore le prix de l'ouvrage, puis qu'il n'avoit alors que XXII. ans, comme il paroît par la datte du dernier jour de l'an 1618 qu'il a miſe à la fin de ſon original Latin, que nous avons écrit de ſa main. Quelques Auteurs ont écrit qu'il n'avoit pour lors que XX. ans : mais c'eſt faute d'avoir ſçeu cette circonſtance ; ou s'ils l'ont ſçeuë, ils ont crû que le nombre rond favoriſoit encore plus le deſſein qu'ils ont eu de nous faire admirer cette merveille. Un Mathématicien, déja ſur l'âge & conſommé dans ces ſortes d'études, s'imaginant que M. Deſcartes avoit renoncé à cét ouvrage, juſqu'à laiſſer périr ſon Original, voulut profiter de ſon abſence, pour s'en faire honneur. Pendant que l'Auteur étoit en voiages ou à Paris, cét honnête Plagiaire montroit en Hollande une copie du Traitté écrite de ſa main, pour inſinuer à tout le monde qu'il en étoit l'Auteur : & il en écrivoit par tout avec oſtentation, comme ſi c'eût été un bien qui lui fût propre. Le Plagiaire n'aiant pas eu aſſez d'adreſſe pour perſuader ſa

Lipſtorp. de Regul. Mot.

Item tom. 2. des Lettr. p. 332.

Borel. &c.

Tom. 2. des Lettr. p. 397.

ſa ſuppoſition au Public, prit le parti de reconnoître enſuite que l'ouvrage étoit du jeune Deſcartes, mais il tâcha de faire croire qu'il avoit à ce Traitté la part qu'un Maître peut avoir à l'ouvrage d'un Ecolier qui travaille ſous ſa direction. M. Deſcartes ſe crût obligé de rabattre ſa vanité, de lui faire ſentir le tort qu'il avoit eu de ramaſſer à ſon profit un ouvrage qu'il avoit bien voulu laiſſer tomber, & de lui apprendre combien il étoit peu honnête de vouloir acquérir de la réputation au préjudice de la vérité. Mais il eſt fâcheux pour la mémoire du ſieur Béeckman que nous ne puiſſions pas ſoupçonner un autre que lui, d'un fait ſi odieux. Il faloit être déſintéreſſé & généreux comme M. Deſcartes pour paſſer ce trait d'ingratitude à un homme qui avoit appris de lui ce qu'il s'étoit vanté de lui avoir enſeigné, & pour lui rendre ſon amitié comme auparavant. 1618.

Tom. 3. des Lettr. p. 56. & pag. 60.

Tant que M. Deſcartes à vécu, il n'a jamais pû conſentir au déſir de ceux qui demandoient la publication du petit Traitté. Il ne le regardoit que comme un morceau brute, & comme le plus imparfait de tous les Abrégez de la Muſique. Mais on n'eut pas plûtôt apris les nouvelles de ſa mort, qu'on le fit mettre ſous la preſſe à Utrecht, & quelques années aprés à Amſterdam. On le traduiſit même en Anglois, & on l'imprima à Londres, trois ans aprés ſa mort. Les Etrangers n'ont pas été les ſeuls qui aient fait paroître de la curioſité pour cét Ouvrage. Le Pére Poiſſon de l'Oratoire, a jugé à propos de le communiquer à ceux de nôtre Païs. C'eſt dans cette vuë qu'il l'a traduit en nôtre Langue, & qu'il l'a fait imprimer à Paris, l'année d'aprés la tranſlation des os de M. Deſcartes en France. Cette édition eſt accompagnée de quelques éclairciſſemens Phyſiques, que le même Pére avoit faits en Latin, pour ſervir à l'Original de l'Auteur.

Il en avoit retiré l'original des mains de Béeckman ſur la fin de l'an 1629. mais Béeckman en avoit déja laiſſé prédredes copies.

Si c'eſt le bénéfice de l'Imprimerie qui acquiert la qualité d'Auteur à un Ecrivain, ce n'eſt pas au Traitté de la Muſique que M. Deſcartes eſt redevable de cette qualité. Malgré l'excellence de cét ouvrage, & la grande jeuneſſe de ſon Auteur, on peut ſans conſéquence avoüer qu'il n'eſt parmi ſes Ecrits, ni le premier en mérite, ni le premier en rang, ſoit pour le têms de l'impreſſion, ſoit pour celui de la

1618. la compoſition. Dans cette ſuppoſition l'on a prétendu nous perſuader qu'il avoit déja compoſé d'autres piéces plus achevées, & plus propres encore à nous faire juger de la grandeur de ſon eſprit & de ſon ſçavoir dans un âge ſi peu avancé. Mais j'apprehende que cette opinion n'ait pas d'autre fondement que l'autorité du Traducteur François du traitté de la Muſique, qui fait parler M. Deſcartes, comme s'il eût voulût faire paſſer ce Traitté pour un *tronc informe*, auprés de quelques autres *piéces plus achevées*, qu'il auroit compoſées auparavant. Sans bleſſer le reſpect dû au mérite du Traducteur, on peut douter s'il a exprimé préciſément la penſée de ſon Auteur. Les termes auſquels M. Deſcartes s'en eſt expliqué ſur la fin du Traitté, ſemblent devoir nous perſuader que ces *piéces* prétenduës ne ſont autre choſe que ce qui ſe peut trouver de bon dans le Traitté de la Muſique par rapport à ce qu'il y voioit de défectueux. * Je ſouffre volontiers, dit-il à l'ami qui lui avoit faire cét ouvrage, que » cette production imparfaite de mon eſprit aille juſqu'à » vous, pour vous faire ſouvenir de nôtre amitié, & pour » étre un gage aſſuré de l'affection ſincere que j'ai pour vous, » C'eſt à condition, s'il vous plaît, que vous le tiendrez enſeveli dans le fonds de vôtre cabinet, afin de ne le point expoſer aux jugemens des autres, qui pour trouver matiére à la » cenſure, pourroient bien ne s'arrêter que ſur *les endroits défectueux de la piéce, ſans vouloir jetter le yeux ſur ceux où j'aurois peut être gravé des traits plus vifs de mon eſprit.* Je ſuis perſuadé que vous n'en uſerez pas de la ſorte vous qui ſçavez » que cét ouvrage n'eſt que pour vous, & que c'eſt vôtre conſideration ſeule qui me l'a fait brocher tumultuairement » dans un corps de garde, où régnent l'ignorance & la fainéantiſe, & où l'on eſt toujours diſtrait par d'autres penſées, & » d'autres occupations que celles de la plume.

* Pâtior hunc ingenii mei partum ita informem & quaſi Urſæ fœtum nuper editum ad te exire, ut ſit familiaritatis noſtræ Mnemoſynon, & certiſſimum mei in te amoris monimentum: hac tamen, ſi placet, conditione ut perpetuó in ſcriniorum vel muſæi tui umbraculis deliteſcens aliorum judicia non perferat, qui ſicut te facturum mihi polliceor, ab hujus truncis partibus benevolos oculos non diverterent ad illas in quibus nonnulla certè ingenii mei lineamenta ad vivum expreſſa non inficior, nec ſcirent hic inter ignorantiam militarem ab homine deſidioſo & libero penituſque diverſa cogitante & agente tumultuoſé tui ſolius gratiâ eſſe compoſitum. *Autograph. MS de Muſica ad fin.*

Ce

Ce témoignage n'empêchera peut-être pas les admirateurs de la jeuneſſe de M. Deſcartes, de perſiſter dans la créance qu'il avoit compoſé d'autres ouvrages avant ſon Traitté de Muſique : mais au moins ſera-t-il ſuffiſant pour leur ôter l'envie de plus alléguer M. Deſcartes pour leur garant. On peut comprendre ſans admiration, qu'il aura fait beaucoup de ces ouvrages que l'on qualifie du nom de cahiers ou de mémoires tels que chacun s'en dreſſe pour ſon uſage particulier : mais il paroit que M. Deſcartes ne les a jugez ni plus achevez, ni plus excellens que celui de la Muſique : puis que ni lui, ni ſes amis, ni ſes ennemis ne ſe ſont pas ſouciez de les rendre publics. 1618.

CHAPITRE XI.

M. Deſcartes continuë de s'éxercer à divers petits ouvrages, pendant que les Etats des Provinces-Unies & le Prince d'Orange ſont occupez du Synode de Dordrecht, & du procés de Barneveld : Epoque de ſon ſentiment ſur l'Ame des Bêtes. Il quitte le ſervice des Hollandois.

PEndant que M. Deſcartes partageoit ſon têms entre ſes éxercices militaires & ceux de la Philoſophie dans Breda, le Prince d'Orange emploioit tout le ſien, aux mouvemens que lui donnoient les Arminiens dans pluſieurs villes des Provinces-Unies. Il caſſa leurs ſoldats *Attendans* ; chaſſa leurs Miniſtres ; dépoſſéda les Magiſtrats qui les favoriſoient ; & fit arrêter priſonniers à la Haye, l'Avocat Général Barneveld, Hoogerbets Penſionnaire de Leyde, & Grotius Penſionnaire de Roterdam. Pour pacifier les différens de Religion, & pour tâcher de remettre l'uniformité dans la créance, l'on avoit convoqué un Synode à Dort ou Dordrecht, dont l'ouverture ſe fit le Mardy 13. de Novembre 1618. & la clôture le 9. de May 1619. Quoi qu'il pût être appellé *Général*, pour toute la Religion Réformée, parce qu'on y fit venir les Députez de tous les endroits où il y avoit des Calviniſtes (hormis de la France, dont les Miniſtres n'eurent pas la liberté de ſortir), les Etats Généraux ordonnérent qu'il ne ſeroit qua-

1618. 1619. lifié que *National*, comme s'il eût été propre & particulier aux ſeules Provinces-Unies. Les Gomariſtes, aſſiſtez de l'épée du Prince d'Orange y furent les plus forts, & déclarérent les Arminiens hérétiques. Trois jours aprés l'on fit le procés à M. de Barneveldt : & il eut la tête coupée, âgé de 76. ans, malgré la haute interceſſion du Roy Tres-Chrêtien en faveur de ce grand homme, dont tout le crime étoit d'avoir maintenu les loix du Païs, de n'avoir pas voulu ſe rendre eſclave de l'ambition du Prince d'Orange, & d'avoir traverſé les projets que ce Prince avoit faits pour ſe ſaiſir de la ſouveraineté.

Le 12. May.

M. du Maurier Mem. de Holl.

Béeckman & Deſcartes s'intéreſſérent ſi peu à toutes ces actions publiques, qu'ils n'en furent pas même les ſpectateurs. Le prémier, quoi que Recteur du Collége de la Ville où ſe tenoit le Concile National, n'eût aucune part à cette aſſemblée, ſoit pour n'avoir pas été député, ſoit pour n'être pas Théologien de profeſſion. Il ne fit rien de mieux pendant cét intervalle que de cultiver ſes nouvelles habitudes avec ſon ami, en lui propoſant des queſtions de Mathématiques à réſoudre. M. Deſcartes n'en demeura pas aux réponſes qu'il lui fit. Il compoſa encore divers petits ouvravrages qui auroient été d'excellens garants du bon emploi de ſon têms, s'il leur avoit laiſſé voir le jour.

M. Chanut Ambaſſadeur de France en Suéde, & le Baron de Kroneberg commis par la Reine Chriſtine, pour aſſiſter à l'Inventaire de ce qu'il avoit laiſſé à ſa mort, trouvérent parmi les Ecrits de ſa compoſition, un Regiſtre relié & couvert de Parchemin, contenant divers fragmens de Piéces différentes auſquelles il paroît qu'il travailla pendant ce têms-là. C'étoit 1. *Quelques conſidérations ſur les Sciences* en général : 2. Quelque choſe de *l'Algébre* : 3. Quelques penſées écrites ſous le titre *Democritica* : 4. un recuëil d'Obſervations ſous le titre *Experimenta* : 5. Un Traitté commencé ſous celui de *Præambula : Initium ſapientiæ timor Domini :* Un autre en forme de diſcours, intulé *Olympica*, qui n'étoit que de douze pages, & qui contenoit à la marge, d'une ancre plus récente, mais toujours de la même main de l'Auteur, une remarque qui donne encore aujourd'hui de l'éxercice aux curieux. Les termes auſquels cette remarque étoit

étoit conçûë portoient, XI. *Novembris* 1620. *cæpi intelligere fundamentum Inventi mirabilis*, dont M. Clerſelier ni les autres Cartéſiens n'ont encore pû nous donner l'explication. Cette remarque ſe trouve vis à vis d'un texte qui ſemble nous perſuader que cét Ecrit eſt poſtérieur aux autres qui ſont dans le Regiſtre, & qu'il n'a été commençé qu'au mois de Novembre de l'an 1619. Ce texte porte ces termes Latins, X. *Novembris* 1619. *cum plenus forem Enthouſiaſmo, & mirabilis ſcientiæ fundamenta reperirem &c.* 1618. 1619.

Mais le principal de ces Fragmens, & le prémier de ceux qui ſe trouvoient dans le Regiſtre étoit un Recueil de *Conſidérations Mathématiques*, ſous le titre de *Parnaſſus*, dont il ne reſtoit que trente ſix pages. Le ſieur Borel a crû que c'étoit un livre compoſé l'an 1619, ſur une datte du prémier jour de Janvier, que M. Deſcartes avoit miſe à la tête du Regiſtre. Mais il ſe peut faire que la datte n'ait été que pour le Regiſtre en blanc, & qu'elle n'ait voulu dire autre choſe, ſinon que M. Deſcartes aura commençé à uſer de ce Regiſtre le prémier de Janvier 1619, pour continuer de s'en ſervir dans la ſuite des têms ſelon ſes vuës & ſa volonté. L'opinion du ſieur Borel n'en eſt pourtant pas moins probable, puiſque M. Chanut a remarqué dans l'Inventaire de M. Deſc. que tous les Ecrits renfermez dans ce Regiſtre, *a* paroiſſent avoir été compoſez en ſa jeuneſſe.

Poſt compend. vit. Carteſ. pag. 17.

Il y eſt parlé de Pierre Roten, que M. Deſcartes n'a connu que l'année ſuivante en Allemagne, mais c'eſt peut être une addition poſtérieure.

a Cotté C. de l'Inv.

Suppoſer que ces ouvrages de M. Deſcartes ſont de l'an 1619, c'eſt donner à ſon ſentiment *De l'Ame des Bêtes* plus de vingt ans d'ancienneté au delà de l'Epoque, à laquelle ſes Adverſaires & quelques Sçavans avec eux avoient tâché de le fixer. Quand on ſçaura que c'eſt dans ces ouvrages de ſa jeuneſſe que l'on a trouvé ce ſentiment, on ceſſera peut-être de dire qu'il commença & finit ſes *Meditations* ſans ſonger à l'Ame des Bêtes, & ſans avoir abandonné l'opinion qu'il en avoit euë dés ſon enfance On ne croira plus que ce ne fut qu'en conſidérant les ſuites de ſon principe touchant la diſtinction de la Subſtance qui penſe, & de la Subſtance étenduë, qu'il s'apperçut que la connoiſſance des Animaux renverſoit toute l'œconomie de ſon ſyſtéme. On ne ſe perſuadera plus que l'obligation de répondre aux objections qu'on luy a formées ſur ce ſujet, luy ait

1618. 1619.

fait naître une penſée dont il n'a été redevable qu'à la liberté de ſon eſprit. Il n'étoit encore dans aucune néceſſité de ſoûtenir que les Bêtes n'ont point de ſentiment, puiſqu'il n'avoit pas le don de prévoir ce qui pourroit lui arriver vingt ans aprés. Il n'avoit pas alors de principes à ſauver, n'en aiant encore établi aucun pour la Philoſophie nouvelle : au moins n'avoit-il encore lû à cét âge, ni ſaint Auguſtin, ni Péreira, ni aucun Auteur de qui il auroit pû prendre le ſentiment de l'Ame des Bêtes. Cinq ou ſix ans aprés, M. Deſcartes étant retourné de ſes voiages à Paris, découvrit ce ſentiment à quelques-uns de ſes amis, & leur fit reconnoître qu'il ne pouvoit s'imaginer que les Bêtes fuſſent autre choſe que des Automates. De ſorte que ceux qui trouveront de la difficulté à lui attribuer ce ſentiment dés l'an 1619. en auront moins pour croire que cette opinion lui eſt venuë dans l'eſprit au plûs tard vers l'an 1625. Ils ne refuſeront peut-être pas de s'en tenir au témoignage de M. Deſcartes, qui nous apprend qu'elle lui étoit venuë quinze ou ſeize ans avant qu'il eût donné ſes Méditations Métaphyſiques. Au reſte cette opinion des Automates eſt ce que M. Paſcal eſtimoit le plus dans la philoſophie de M. Deſcartes.

Aprés la mort de Barneveld, le Prince d'Orange qui luy avoit d'ailleurs l'obligation du Gouvernement général des Provinces ſur terre & ſur mer, crut avoir applani les difficultez qui ſe trouvoient dans le chemin qu'il ſe fraioit à la Souveraineté. Il ne ſongea plus qu'à s'aſſurer de l'aſſiſtance des Princes de l'Allemagne & des autres quartiers du Nord, mais principalement de ceux qui luy étoient parens, alliez, ou amis. Il ſembloit n'avoir pas beaucoup à craindre des Puiſſances Catholiques qui étoient autour de la Hollande, & il préſumoit que l'on ne verroit point naître d'obſtacles, ou de diverſions de la part du Roy d'Eſpagne, ou des Archiducs Gouverneurs des Pays-bas Catholiques, tant que dureroit la tréve qui n'étoit pas inutile à l'avancement de ſes affaires particuliéres. Mais tous ces avantages ne ſervirent de rien pour luy faire ſurmonter les difficultez de ſon deſſein. Il fut fort ſurpris de voir que ceux qu'il avoit prévenus & animez contre Barneveld pour les mettre dans ſes intérêts, ſe montrérent encore plus oppoſez

à

V. la lettr. Ms. d'Iſaac Béeckman au P. Merſenne en 1631. d'où l'on juge que dés long-têms auparavant il avoit debité ſon dogme des Automates à ſes amis de Paris.

Conferez les Traitez Mss. *Thaumantis Regia*, faits en ſa jeuneſſe : & un autre qu'il cite dans ſa Méthode, comme fait long-têms auparavant, avec les lettres du 3. tome pag. 63. du 2. tom. pag. 9. 37. 230.

Item tom. 2. des Lettr. p. 36. 37.

Du Maur. Mem. de Holl.

à la perte de la liberté publique que Barneveld, lorſqu'il les ſonda tout de bon ſur le point de la Souveraineté. Le grand nombre des parens, & des autres perſonnes qui étoient demeurées dans les intérêts des honnêtes gens à qui il avoit procuré la mort, la priſon, ou l'éxil, luy fit connoître qu'il s'étoit attiré l'averſion générale, & que des Républicains qui avoient ſecoüé la domination de la Maiſon d'Autriche, ne ſeroient pas d'humeur à ſubir le joug de celle de Naſſau. 1619.

M. Deſcartes ne pouvoit pas ignorer les pratiques de ce Prince, ni la diſpoſition des Peuples à ſon égard. C'eſt peut-être ce qui contribua à le détacher d'un païs, où il ne trouvoit pas cette variété d'occupations qu'il s'étoit promiſe en ſortant de la France. Les nouvelles qu'on avoit apportées à Breda des grands mouvemens de l'Allemagne, réveillérent la curioſité qu'il avoit de ſe rendre ſpectateur de tout ce qui ſe paſſeroit de plus conſidérable dans l'Europe. On parloit d'un nouvel Empereur, on parloit de la révolte des Etats de Bohéme contre leur Roy, & d'une guerre allumée entre les Catholiques & les Proteſtans à ce ſujet. M. Deſcartes voulant quitter la Hollande prit pour prétexte le peu d'éxercice que luy produiſoit la ſuſpenſion d'armes qui étoit entre les troupes du Prince d'Orange, & celles du Marquis de Spinola, & qui devoit durer encore deux ans ſelon les conventions de la tréve. Sa réſolution étoit de paſſer en Allemagne pour ſervir dans les armées Catholiques: mais avant que de ſe déterminer à aucun engagement, il fut bien-aiſe d'aſſiſter au couronnement du nouvel Empereur qui devoit ſe faire dans la ville de Francford.

1619.

CHAPITRE XII.

M. Deſcartes paſſe en Allemagne, & s'arrête à Francford pour aſſiſter au Couronnement de l'Empereur. Etat des affaires d'Allemagne, lorſqu'il y arriva. Il ſe met dans les troupes du Duc de Baviére qui étoient deſtinées contre celles de l'Electeur Palatin élû Roy de Bohéme.

MR Deſcartes partit de Bréda au mois de Juillet de l'an 1619. pour ſe rendre à Maſtricht, & de-là à Aix la Chapelle, où il apprit l'état des affaires d'Allemagne, & les préparatifs que cette ville avoit coûtume de faire pour le couronnement des Empereurs. Etant arrivé à Mayence, il ſçeut que l'Electeur Jean Schvvichard avoit cité les autres Electeurs de l'Empire ſelon les formes accoûtumées, & les avoit ſommez de ſe rendre à Francford le $\frac{10}{20}$. de Juillet, pour procéder à l'élection d'un nouvel Empereur.

Il s'agiſſoit, pour la Couronne Impériale, de Ferdinand nommé auparavant l'Archiduc de Graecz. Ce Prince étoit fils de l'Archiduc Charles Prince de Stirie, & petit-fils de l'Empereur Ferdinand Prémier du nom, & de l'Impératrice Anne héritiére des Royaumes de Bohéme & de Hongrie. Son Pére étoit fils puîné de l'Empereur Maximilien II. De ſorte que l'Empereur Mathias, & les Archiducs Maximilien d'Autriche, & Albert Prince & Gouverneur des Pays-bas étoient ſes couſins-germains. Ces trois fréres, je veux dire l'Empereur Mathias, & les Archiducs Maximilien & Albert ſe voyant ſans enfans & valétudinaires, l'avoient fait couronner prémiérement Roy de Bohéme à Prague le vingtiéme Juillet l'an 1617; puis de Hongrie à Preſbourg le prémier Juillet de l'année ſuivante. L'Archiduc Maximilien étant venu à mourir au mois de Novembre de la même année, & l'Empereur étant tombé malade vers le commençement de l'année ſuivante, leur frére Albert qui étoit leur unique héritier, remit auſſi à Ferdinand l'adminiſtration de l'Autriche, avec pleine autorité pour en reçevoir tous les hommages & les ſermens, par des lettres dattées de Bruxelles le ſecond de Février

vrier 1619. De ſorte qu'à la mort de l'Empereur Mathias qui arriva le Mercredy dixiéme jour de Mars ſuivant, Ferdinand entra en poſſeſſion des Royaumes de Bohéme & de Hongrie, & de l'Archiduché d'Autriche : & il prit ſes meſures pour ſe faire élire Roy des Romains, puis Empereur d'Allemagne. 1619.

M. Deſcartes ſe trouva à Francford vers le tems que Ferdinand y arriva comme Roy de Bohéme, & Electeur de l'Empire. Les autres Electeurs s'y étoient déja rendus auparavant, les trois Eccléſiaſtiques en perſonne, & les trois Proteſtans par leurs Ambaſſadeurs. Le $\frac{18}{28}$ Juillet.

Ferdinand fut élû Roy des Romains avec les cérémonies ordinaires le dix-huitiéme d'Août ſelon l'ancien ſtile retenu par les Proteſtans, ou le vingt-huitiéme ſelon le nouveau ſtile établi depuis la réformation du Pape Gregoire XIII. Le jour même on dépêcha à Aix la Chapelle, & à Nuremberg, pour apporter à Francford la couronne & les ornemens Impériaux : & l'on indiqua le couronnement au trentiéme jour d'Août ſelon l'ancien ſtile qui devoit être le neuviéme de ſeptembre ſelon le nouveau.

Si M. Deſcartes ne parut pas à cette prémiére cérémonie, ce fut peut-être en éxécution des ordres qu'on donne aux Etrangers, c'eſt-à-dire à ceux qui ne ſont pas de la ſuite des Electeurs, de ſortir du lieu où ſe fait l'élection du Roy des Romains. Mais il fut préſent à celles du couronnement, s'étant gliſſé dans la ville par quelque tour d'adreſſe, ou par quelque prétexte que nous ne connoiſſons pas : & il eut la curioſité d'obſerver de prés ce qui s'y paſſa. Dés la veille du jour de la cérémonie on ferma les portes de Francford, & l'on fit poſter les gens de guerre par corps de gardes ſur les remparts. Le matin du jour ſuivant l'on rangea les habitans par les places, depuis le palais de l'Empereur futur juſqu'à la cour, & depuis la cour juſqu'à l'Egliſe de ſaint Barthélemi où ſe devoit faire la cérémonie. Les Electeurs Eccléſiaſtiques s'étoient rendus à l'Egliſe avant les autres, pour changer leur habit Electoral, & ſe revêtir des ornemens Pontificaux. Le Roy des Romains [1] y fut conduit ſur les huit heures du matin. Il étoit précédé d'un grand nombre d'Officiers & de Gentilshommes qui marchoient à pied. Aprés eux ſuivoit le Lantgrave

Lipſtorp. de Reg. mot. p. 78.

Mercure François de l'an 1619. p. 101. & ſeqq.

Mem. de Louiſe Jul. de Naſſau Electr. Palatine pag. 134. & ſeqq.

1 Ferdinand.

1619. Lantgrave de Heſſe [2], qui avoit été obligé de ſortir de la ville douze jours auparavant avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & pluſieurs Seigneurs pendant l'élection. Le Lantgrave étoit accompagné de ſon frére, & de ſes deux fils, tous quatre à cheval. Ils étoient ſuivis de cinq Hérauts de l'Empire, qui marchoient devant les Ambaſſadeurs des trois Electeurs ſéculiers, portant à la main les marques de l'Empire, ſçavoir le Globe, le Sceptre, l'Epée. Le Roy couronné & vêtu de l'habit Electoral, étoit à cheval ſous un poëſle porté par deux Conſuls, & quatre Senateurs de Francford.

2 Loüis.

Matenef. de elect. & coron. Ferd. II.

Nennich. de Inaugur. Ferd. II.

Merc. Franc. ad ann. 1619.

Lorſqu'il fut arrivé prés de l'Egliſe, les Electeurs Eccléſiaſtiques aſſiſtez de leurs Suffragans, & des principaux du Clergé, allérent le recevoir à la porte, le conduiſirent à l'Autel, & le menérent à ſon fauteüil qui étoit élevé ſur deux dégrez, & accompagné d'un prié-dieu & d'un dais richement parez. On commença en ſuite le *Kyrie-eleyſon* en muſique: & l'Electeur de Mayence qui officioit, fit les demandes accoûtumées au Roy élû Empereur, ſçavoir, s'il ne promettoit pas de vivre & mourir dans la Religion Catholique, Apoſtolique, & Romaine; de la défendre & la proteger; d'adminiſtrer la juſtice également à tous; d'augmenter & amplifier l'Empire; de défendre & protéger les orphelins, les pupilles, les veuves; & de rendre l'honneur dû à ſa Sainteté. Il prêta le ſerment ſur ces demandes: puis l'Electeur officiant ſe tournant vers l'aſſemblée, leur demanda s'ils ne vouloient pas ſe ſoûmettre ſous le gouvernement & empire de Ferdinand, & luy jurer obéiſſance. L'aſſemblée ayant répondu qu'*oüy*, & criant qu'il falloit le couronner: l'Electeur officiant prit de l'huile ſainte ſur une paténe d'or, l'oignit au front, au ſommet de la tête, à la poitrine, au bras droit, aux mains, diſant à chaque fois: *Ungo te in Regem oleo ſanctificato, in nomine Patris & Filii & Spiritûs ſancti.*

L'onction finie, les Electeurs Eccléſiaſtiques avec leurs Suffragans conduiſirent le Roi dans le Chœur, & le revêtirent des anciens habits Impériaux & Pontificaux apportez de Nuremberg, ſçavoir, de la chappe, & de l'aube longue avec l'étole au coû qui lui pendoit ſur les pieds. Ils lui mirent auſſi les gans aux mains, & le remenérent habillé comme les Diacres, du Chœur à ſon ſiége, où l'Electeur officiant

officiant lui donna de nouveau la bénédiction. Aprés il fut reconduit au grand autel, où les Electeurs de Tréves [1] & de Cologne [2] prirent l'épée de Charlemagne qu'on y avoit posée avec la couronne & le sceptre, la tirérent du fourreau, & la mirent en la main du Roy élû Empereur, lorsque l'Electeur de Mayence lui dit, *Accipe gladium per manus Episcoporum.* L'épée remise au fourreau lui fut ceinte ensuite par les Ambassadeurs des Electeurs Séculiers, lors que le même Electeur officiant dit, *Accingere gladio tuo super femur tuum.* Aprés l'Officiant prit l'Anneau de dessus l'autel, & le mit au doit du Roy, puis le Globe, & le Sceptre qu'il lui mit aussi dans les mains, le Sceptre à la droite, le Globe à la gauche, avec le formulaire ordinaire de priéres. Les trois Electeurs Ecclésiastiques prirent la couronne Royale de dessus l'autel, la luy posérent conjointement sur la tête disant, *Accipe coronam regni*, & le couvrirent en suite du manteau d'or de Charlemagne. Le Roy rendit le Globe ou la Pomme à l'Ambassadeur de l'Electeur Palatin [3], & le Sceptre à celuy de l'Electeur de Brandebourg [4], puis il se retourna vers l'autel, & prêta le serment accoûtumé. Aprés on continua la Messe en musique. Le nouvel Empereur communia de la main de l'Electeur officiant, lequel assisté de ceux de Tréves & de Cologne, conduisit sa Majesté au milieu de l'Eglise sur un théâtre élevé, où l'on avoit dressé un trône magnifique, sur lequel ils le placérent pendant qu'on chantoit le *Te Deum.* Les Electeurs Ecclésiastiques déscendirent du théatre pour se déshabiller, & reprendre l'habit Electoral : mais l'Empereur demeura sur le trône, & créa plusieurs Chevaliers qu'il frappa de l'épée de Charlemagne. Etant descendu, il sortit de l'Eglise dans le même ordre presque qu'il y étoit entré. Les Officiers de sa Cour alloient devant ; puis les Conseillers de sa Majesté Impériale, & des Electeurs ; ensuite les Gentilshommes ; aprés eux les Barons, les Comtes, & les Princes. Ils étoient suivis des cinq Hérauts qui alloient devant l'Electeur de Tréves qui marchoit seul, & aprés luy les Ambassadeurs de l'Electeur Palatin & de Brandebourg ensemble, le prémier portant le Globe, l'autre le Sceptre. L'Ambassadeur de l'Electeur de Saxe [5] suivoit seul portant l'Epée ; aprés luy marchoit l'Empereur seul, vêtu de l'habit Impérial,

1619.

1 Lothaire.
2 Ferdinand.
3 Frédéric.
4 Jean Sigismond.
5 Jean George.

1619. la couronne en tête ſous un dais porté par les mêmes perſonnes que devant. Les Electeurs de Mayence & de Cologne marchoient enſemble aprés l'Empereur. Tous étoient à pied, & allérent en cét ordre juſqu'à la Cour par le pont du Mein couvert de tapis rouges, dont la prémiére piéce fut miſe en morçeaux par le peuple, dés que l'Empereur fut paſſé. Ils étoient ſuivis de trois Officiers de ſa Majeſté Impériale, montez à cheval, & jettant au peuple des pieces d'or & d'argent qui étoient des jettons de deux eſpéces, ſur le revers deſquels étoit gravé le jour du couronnement.

9. de Septembre.

Quand on fut arrivé à la Cour, les grands Officiers de l'Empire ſe mirent en devoir de faire leurs charges pour l'écurie & la cuiſine ſelon l'ancienne coûtume : & l'Empereur fit un feſtin ſomptueux, où chacun ſe trouvoit aſſis ſelon ſon rang, comme il eſt porté par la Bulle d'or.

Voilà ce que M. Deſcartes fut curieux de voir une fois pour toute ſa vie, afin de ne pas ignorer ce qui ſe repréſente de plus pompeux ſur le théâtre de l'Univers par les prémiérs Acteurs de ce monde. Il reſta encore quelques jours à Francford, & il fut ſpectateur des courſes à cheval, & des autres réjoüiſſances de la Cour Impériale, juſqu'à ce que les Ambaſſadeurs des Electeurs ſéculiers fuſſent retournez prés de leurs Maîtres. Il délibéroit du parti qu'il avoit à prendre, lorſqu'il apprit que le Duc de Baviére [1] levoit des troupes. Cette nouvelle le fit partir dans le deſſein de s'y mettre, ſans ſçavoir préciſément contre quel ennemi l'on préparoit ces troupes. Il ne pouvoit pas ignorer le bruit que faiſoient les troubles de Bohéme par toute l'Allemagne. C'eſt tout ce qu'il en ſçavoit. Comme il ſe ſoucioit peu d'entrer dans les intérêts des Etats & des Princes, ſous la domination deſquels la Providence ne l'avoit pas fait naître, il ne prétendoit pas porter le mouſquet pour avancer les affaires des uns, ni pour détruire celles des autres. Il ſe mit donc dans les troupes Bavaroiſes comme ſimple Volontaire ſans vouloir prendre d'employ : & l'on publioit alors, mais en général, qu'elles étoient deſtinées contre le bâtard de Mansfeld, & les autres généraux des Révoltez de Bohéme. Mais le Duc de Baviére fit connoître peu de têms aprés, qu'elles devoient marcher contre l'Electeur Palatin Fréderic

1. Maximilien.

Lipſtorp. p. 78.

Frédéric V, que les Etats de Bohéme avoient élû pour leur Roy quatre jours avant le couronnement de l'Empéreur Ferdinand Second, que l'on vouloit exclure du Royaume de Bohéme par cette entrepriſe. L'engagement où ſe trouva M. Deſcartes par cette déclaration, ne luy cauſa point d'embarras, parce que ſon deſſein n'étoit pas de ſervir autrement ſous le Duc de Baviére, qu'il avoit fait ſous le Prince d'Orange. Mais pour donner plus de jour à cet endroit de ſa vie qui en eſt devenu l'un des plus importans par les occupations d'eſprit, que luy procura le quartier d'hyver qu'il paſſa en Allemagne : il eſt bon de reprendre l'hiſtoire de ces troubles de Bohéme dans leur ſource, & de faire un petit abrégé de leurs ſuites juſqu'au têms que M. Deſcartes en fut le ſpectateur. 1619.

CHAPITRE XIII.

Abrégé des commençemens de la guerre de Bohéme. Election de Frédéric V Palatin à la Couronne de Bohéme au préjudice de l'Empéreur Ferdinand II. Quelle part M. Deſcartes eut à cette guerre. Du traité que les Ambaſſadeurs de France firent faire à Ulm, entre les Chefs des armées Catholique & Proteſtante.

LEs troubles excitez en Bohéme étoient venus de la vaine eſpérance que les Huſſites & les autres Proteſtans du Royaume avoient euë, de pouvoir ſecoüer le joug de la Maiſon d'Autriche. Ils étoient las d'obéïr à des Rois Catholiques : & voyant que l'Empereur Mathias, & les Archiducs Maximilien & Albert ſes deux fréres étoient ſans enfans & fort valétudinaires, ils ſe promettoient de ſe donner un Roy de telle Religion qu'ils le ſouhaitoient, aprés la mort de ces Princes. Mais lorſqu'ils virent l'Empereur Mathias du conſentement des deux Princes ſes fréres pourvoir à ſa ſucceſſion par l'élection qu'il fit faire l'an 1617 de ſon couſin germain Ferd. d'Autriche Archiduc de Graecz à la couronne de Bohéme, ils ſe ſoulevérent, & proteſtérent contre cette élection. Elle étoit néanmoins trés-légitime. Ferdinand étoit le prémier Prince du ſang Royal de Bohéme, ſeul héritier de

Confid. caus. ſar. belli Bohem. Anon. in IV.

Stat. controverſ. Bohem. inter. Ferd. II. & Frèd. V.

1619. l'Empereur Mathias aprés les deux Archiducs qui luy avoient paſſé leur droit, & petit-fils comme eux de l'Imperatrice Anne femme de l'Empereur Ferdinand I, & *héritiére* des Royaumes de Bohéme & de Hongrie.

Les Proteſtans de Bohéme prenant le nom d'Etats Généraux, ſe ſaiſirent de l'autorité ſouveraine; refuſérent de reconnoître le titre d'*héritiere* dans l'Impératrice Anne; prétendirent que le Royaume étoit purement électif, & nullement héréditaire; & que l'action de Mathias & de Ferdinand étoit un attentat contre leur liberté, & contre le droit qu'ils avoient de ſe choiſir un Roy. Ce fut en vain que Ferdinand leur fit voir dans ſon manifeſte, que tous les priviléges accordez aux Etats de Bohéme pour l'élection d'un Roy, portoient la clauſe que, *lorſqu'il ne reſteroit plus aucune perſonne de la race & maiſon royale de Bohéme mâle ou femelle, l'élection libre du Roy appartiendroit aux Etats Généraux du Royaume, & non autrement.* Ils furent bien-aiſes d'avoir trouvé ce prétexte pour prendre les armes contre Mathias. Ils firent deux corps d'armée dont ils donnérent la conduite au Comte de Thurn ou de la Tour, & au bâtard de Mansfeld [1]. L'Empereur ſe vit obligé de leur oppoſer auſſi deux armées, l'une conduite par le Comte de Dampierre, & l'autre par le Comte de Bucquoy. Toute l'année 1618 ſe paſſa en expéditions avec divers ſuccez de part & d'autre. Mais l'Empereur Mathias étant mort au mois de Mars de l'an 1619, Ferdinand prit poſſeſſion du Royaume de Bohéme ſelon les conventions qu'il avoit faites avec ſon Prédéceſſeur de n'entrer en joüiſſance qu'aprés ſa mort. Sa prémiére penſée fut de chercher les moyens de faire revenir les eſprits par voye d'adouciſſement. Et dans cette vûë il propoſa une ſuſpenſion d'armes aux Directeurs de Bohéme qui la refuſérent. Il leur envoya la confirmation de tous leurs priviléges, & n'omit rien de ce qu'il jugeoit propre pour les gagner. Ce fut en vain. Ils recommençérent la guerre avec plus d'animoſité qu'auparavant. Ils tâchérent d'engager les Electeurs Palatin & de Saxe dans leurs intérêts: & ils écrivirent au Duc de Baviére, pour le prier de ne point permettre le paſſage par ſes terres au ſecours de 8000 hommes de pied, & 2000 chevaux envoyez des Pays-bas par l'Archiduc Albert, prémiérement pour

Mém. de Louiſe Iul. de Naſſ. El. Palat. p. 136.

[1] Erneſt Comte de Mansfeld.

pour l'Empereur Mathias, puis pour Ferdinand. 1619.

Ce fut cette occaſion qui fit connoître que le Duc de Baviére ne ſeroit point favorable aux Proteſtans de Bohéme. Non content de donner le paſſage aux troupes Flamandes, il ſongea de ſon côté à en lever de nouvelles pour aſſiſter la Maiſon d'Autriche. C'eſt ce qui obligea les Proteſtans de Bohéme ſous le nom d'Etats, de s'unir avec ceux de Moravie, de Siléſie, & de Luſace par une confédération générale, dont les articles dreſſez preſque tous contre la Religion Catholique au nombre de LXX furent ſignez le dernier jour de Juillet.

Il y avoit déja quelques jours que les Electeurs de l'Empire étoient aſſemblez à Francford pour l'élection du Roy des Romains. C'eſt pourquoy les Etats & les Directeurs de Bohéme incontinent aprés avoir ratifié leur confédération, dépêchérent des Députez à Francford, pour faire ſçavoir, que ne reconnoiſſant pas Ferdinand pour leur Roy, il n'étoit pas véritablement Electeur, & ne devoit pas aſſiſter à l'élection : mais que les droits d'Electeur étoient dévolus aux Etats de Bohéme qui demandoient d'être admis à l'élection. L'entrée de Francford ayant été refuſée à ces Députez, ils ſe retirérent à Hanaw pour faire leurs proteſtations qui furent tres-inutiles. Ferdinand leur Roy fut élû Roy des Romains le $\frac{18}{28}$ d'Août, comme on l'a remarqué plus haut. Dés que la nouvelle de cette élection fut portée en Bohéme, les Etats du Royaume, c'eſt-à-dire les Proteſtans, s'aſſemblérent pour procéder à l'excluſion de Ferdinand, & pour ſe choiſir un nouveau Roy. De ſorte que le 26. d'Août qui étoit ſelon nous le cinquiéme de Septembre, ils élurent pour leur Roy *Frédéric* V Electeur Palatin, qui venoit de reconnoître Ferdinand pour légitime Roy de Bohéme, & légitime Electeur de l'Empire, à l'aſſemblée de Francford, où il avoit envoié ſes Ambaſſadeurs pour l'élection du Roy des Romains. Les Etats de Siléſie ratifiérent cette élection de Frédéric, & lui conférérent la qualité de Duc de Siléſie. Mais il ne voulut rien faire ſans prendre l'avis des Princes & des Etats Proteſtans d'Allemagne, qu'on appelloit *Correſpondans*, pour s'être unis dans le deſſein de ſoûtenir les Proteſtans de Bohéme dans leur

Mem. de L. J. Electrice Palatine, p. 136, 140, 144, 147, &c.

Conſid. Cauſ. item. Stat. Controv. &c.

1619. révolte. L'Electeur Palatin qui étoit le Chef de tous ces *Correſpondans*, les pria de s'aſſembler à Rottemburg le $\frac{12}{22}$ de Septembre, pour en délibérer avec eux. Ils furent tous d'avis qu'il ne devoit pas refuſer la couronne de Bohéme. L'Electeur de Saxe ſon ami ſembla lui donner auſſi ſon conſentement pour un têms. Le Prince d'Orange ſon oncle maternel l'y exhorta puiſſamment, dans l'eſpérance de ſe ſervir de lui pour ſe rendre Souverain de Hollande à ſon tour. Son Beaupére Jacques Roy d'Angleterre, fut peut-être le ſeul des Princes Proteſtans qui fut d'un avis contraire, & qui voulut l'en diſſuader ſur ſa grande jeuneſſe & ſon peu d'experience pour une entrepriſe de cette importance.

Mem. de Louiſe Juliene de Naſſau Prin. Pal.

Vie de Maurice Prince d'Orange par L. Aub. du Maurier.

La fille du Roy Jacques ne fut pas de même ſentiment, & l'envie d'être Reine fit qu'elle preſſa ſon mari d'accepter la couronne. C'eſt ce qu'il fit dans le mois d'Octobre, au dernier jour duquel il fit ſon entrée à Prague. Il fut couronné ſolennellement le 4. de Novembre, & ſacré, tout Calviniſte qu'il étoit, par l'Adminiſtrateur ou Grand Paſteur des Huſſites. L'Electrice Eliſabeth de la Grande Bretagne fut couronnée trois jours aprés, & ointe d'huile bénite ſur le front par le même Adminiſtrateur.

Les choſes en étoient à ce point, lors que M. Deſcartes prit parti parmi les troupes du Duc de Baviére. Les *Correſpondans*, c'eſt à dire, les Electeurs, les Princes, & les Etats proteſtans de l'Empire s'aſſemblérent au même mois de Novembre à Nuremberg, tant pour former leurs plaintes contre les Electeurs, Princes, & Etats Catholiques, que pour écouter celles des Catholiques contre eux. Ils ne firent pas grande attention aux raiſons que l'Ambaſſadeur de l'Empereur Ferdinand II y préſenta par écrit, pour maintenir les droits de ſon Maître. Mais ils prirent plus de meſures pour ſatisfaire le Duc de Baviére qui avoit auſſi député à l'Aſſemblée. Aprés avoir confirmé l'union Proteſtante en faveur du nouveau Roy de Bohéme, ils envoiérent trois Députez au Duc de Baviére pour le convier de déſarmer, & de licentier ſes troupes : & pour l'exhorter à faire faire la même choſe aux Princes & Etats Catholiques de l'Empire. Leurs propoſitions étoient ſignées du $\frac{11}{21}$ Décembre à Munich, & ils en demandoient l'éxécution en moins de deux mois.

Merc. Franc. des ann. 1619, 1620.

De Bello Bohem. Habernfeld. item Aub. Mir.

mois. Le Duc leur fit connoître le beſoin qu'il avoit d'entretenir des troupes pour la ſureté de ſes Etats. Et pour ce qui concernoit la paix & le repos de l'Empire, il les renvoia aux réſolutions de l'Aſſemblée des Princes & Etats Catholiques qui ſe tenoit à Wirtzbourg, en oppoſition de celle des Proteſtans *Correſpondans* à Nuremberg. 1619.

Pendant ces mouvemens d'Etat, M. Deſcartes jouïſſoit de la tranquillité que lui donnoit l'indifférence où il étoit pour toutes ces affaires étrangéres. C'eſt à ce têms de repos que nous pourrions aſſigner l'abdication générale qu'il fit des préjugez de l'école, & les prémiers projets qu'il conçût d'une nouvelle Philoſophie. A dire le vrai, nous ne voions pas comme il ſera aiſé de s'en défendre, ſi M. Deſcartes lui même eſt pris pour le juge du fait. Par la maniére dont il s'en eſt expliqué au commençement de la ſeconde partie de ſa Méthode, il ne nous eſt preſque pas libre de croire que la choſe ſoit arrivée dans un autre hyver que celuy qui ſuivoit immédiatement le couronnement de l'Empereur Ferdinand II. Mais afin de ne point interrompre la ſuite des affaires d'Allemagne qui ſe ſont paſſées dans les lieux où il s'eſt trouvé, il eſt bon de la continuer juſqu'à la bataille de Prague, qui a décidé de la fortune de l'Electeur Palatin.

M. Deſcartes, à ſes méditations prés, n'eut donc autre choſe à faire du reſte de l'année 1619, qu'à viſiter le pays par où l'on faiſoit paſſer ſa compagnie. Le deſir de ſe donner plus d'occupation, lui fut une tentation de paſſer en Bohéme, où les armées Impériale & Bohémienne ſe battoient continuellement, prenoient & reprenoient leurs villes, & déſoloient de plus en plus le plat pays. Mais l'aſſurance de ſe voir inceſſamment emploié en Soüabe dés le commençement de l'année ſuivante le retint parmi les Bavarois. Le Duc de Wirtemberg étoit de l'union des *Correſpondans*, du parti du Prince Palatin Roy de Bohéme. C'eſt ce qui porta le Duc de Baviere à faire marcher d'abord ſes troupes vers Donawert & Dilling, pour s'aſſurer des paſſages des troupes qu'il faiſoit lever vers le Rhin, & pour tenir en haleine celles des *Correſpondans*, juſqu'à ce qu'on vît le ſuccez de l'Ambaſſade que l'Empéreur avoit envoiée au Roy de

Lipſtorp. de Reg. mor. p. 78.

1619. de France pour demander du ſecours contre l'Electeur Palatin & les Bohémiens. L'Ambaſſadeur qui étoit le Comte de Furſtemberg, arriva à Paris au mois de décembre, peu de têms aprés que M. de Luines fut reçeu Duc & Pair au Parlement. Ce Favory de Louis XIII s'étant beaucoup avancé durant la minorité du Roy, s'étoit alors rendu preſque abſolu dans l'Etat. Il dépendoit uniquement de lui de faire réüſſir l'Ambaſſade d'Allemagne. C'eſt pourquoi le Comte de Furſtemberg lui rendit de grandes aſſiduitez, & ſe fit joindre par le Marquis de Mirabel Ambaſſadeur d'Eſpagne à Paris pour doubler les ſollicitations. L'interêt de l'Etat ſembloit demander qu'on ne fit rien pour appuier la Maiſon d'Autriche rivale de celle de France, ni pour nuire à l'Electeur Palatin qui étoit de nos Alliez. Mais le Duc de Luines qui ne ſongeoit pour lors qu'à l'élévation de ſa maiſon, promit à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne de ruïner les affaires du Palatin, à condition que M. de Cadenet ſon frére épouſeroit Mademoiſelle de Picquigny de Chaûnes, l'une des plus illuſtres héritiéres du ſiécle, qui avoit été élevée auprés de l'Infante Iſabelle à Bruxelles. On lui promit la condition. Et quelque inſtance que pût faire le Maréchal de Boüillon prés du Roy, pour empêcher qu'on ne donnât ſatisfaction à l'Ambaſſadeur de l'Empereur contre le Palatin ſon allié, le Duc de Luines fit dépêcher une Ambaſſade extraordinaire, que les Allemans appellérent *Célébre*, parce qu'elle fut compoſée du Duc d'Engoulême, de M. de Béthune Baron de Selles, & de M. de l'Aubeſpine Abbé de Préaux. Leur commiſſion portoit ordre de procurer un bon accommodement entre les Princes *Correſpondans* qui favoriſoient l'Electeur Palatin, & le Duc de Baviére déclaré Général de l'Union des Catholiques.

Avis ſur les mouvem. de l'Europe par le Baron de Fridembourg. M. Fr.

Mem. de L. Aub. du Maurier. p. 188. 189.

Pendant ce têms là M. Deſcartes étoit en quartier d'hyver le long du Danube, où il trouvoit peu de gens capables de lier ſociété avec lui pour la converſation. Dés qu'il eut appris qu'il devoit arriver des Ambaſſadeurs de France à Ulm ville Impériale de Soüabe ſur le Danube, il ſe mit en diſpoſition de les devancer, pour ſe donner le plaiſir de revoir des perſonnes de ſon Païs, dont quelques uns pourroient être de ſa connoiſſance. La qualité de Volontaire lui donnoit la

liberté

liberté de se détacher de l'armée Bavaroise selon sa volonté. Mais je n'ay pû sçavoir sur quels mémoires le sieur Lipstorpius a écrit que M. Descartes avoit suivi l'armée du Duc de Baviére dans ce voyage ; que cette armée venoit attaquer les Suéves, c'est-à-dire, les peuples de Soüabe ; qu'elle avoit investi la ville d'Ulm pour y former un siége ; & qu'on étoit allé jusqu'à la décharge de l'Artillerie, lors qu'on y vid arriver les Ambassadeurs de France. La ville d'Ulm ne s'étoit pas déclarée contre l'Empereur Ferdinand : & quoi qu'elle fût compriſe parmi les villes de l'union des *Correspondans*, elle n'avoit donné d'ailleurs aucun sujet d'hostilité aux armées des Catholiques. Par cette raison elle fut trouvée commode pour la médiation du Roy de France, dont les Ambassadeurs s'y rendirent le sixiéme de Juin de l'an 1620. Ils y furent suivis deux heures aprés par le Duc de Wirtemberg, & par le Marquis d'Anspach Lieutenant général des troupes Protestantes. Les Députez de l'Electeur Palatin, ceux des Princes *Correspondans*, & ceux de Bohéme arrivérent le lendemain. Ceux du Duc de Baviére Général de l'union des Catholiques vinrent quelques jours aprés. Le Duc d'Angoulême aprés avoir reçu les visites des Princes & des Députez, fit l'ouverture de cette célébre Assemblée par un beau discours, où il découvrit les vraies sources du mal dont on se plaignoit de part & d'autre : & il fit connoître les intentions que le Roy son Maître avoit d'y apporter du reméde, au contentement des deux partis. 1620.

Depuis le mois de Mars il se tenoit une autre assemblée à Mulhausen en Turinge. Elle étoit composée d'Electeurs & de Princes de l'Empire tant Catholiques que Luthériens de la Confession d'Ausbourg, tous reconnoissans l'Empereur Ferdinand pour Roy de Bohéme. Les Electeurs de Mayence, de Cologne, & de Saxe y étoient en personnes. L'Electeur de Tréves, le Duc de Baviére, & le Lantgrave de Hesse y avoient leurs Députez. Aprés avoir délibéré long-têms des moiens de délivrer l'Empire de ses maux, ils avoient pris le parti d'écrire au nom de leur Assemblée à l'Electeur Palatin, pour l'exhorter à se désister de la couronne de Bohéme. Ils avoient pareillement écrit aux Etats de Bohéme & Provinces incorporées, aux Princes Protestans

1620. *Correſpondans*, à la Nobleſſe, & aux Villes Impériales. Toutes ces lettres étoient dattées du XI. de Mars. L'Electeur Palatin leur fit réponſe le XV. de May ſuivant, & les Etats de Bohéme peu de jours aprés. Mais les Princes *Correſpondans* avoient différé de repondre juſqu'à l'Aſſemblée d'Ulm, d'où ils récrivirent en commun à Mulhauſen, pour aſſurer les Electeurs & Princes, qu'ils entroient entiérement dans les conſidérations du bien public, & qu'ils eſpéroient beaucoup de la médiation des Ambaſſadeurs de France.

Pendant que le Duc d'Angoulême continuoit les ſéances de l'Aſſemblée à Ulm, le Duc de Baviére reçût ſept à huit mille hommes de troupes Catholiques venuës du Rhin, & fit un corps d'armée de 25000 hommes avec lequel il paſſa le Danube à Donawert. Il vint camper à Winding *, pour prendre mieux ſes meſures ſur le réſultat de l'Aſſemblée, dont il étoit encore incertain. A ces nouvelles, le Marquis d'Anſpach ſortit d'Ulm, raſſembla ſes troupes qui étoient au nombre de 15000 hommes, & les fit avancer pour obſerver l'ennemi. Le Duc de Baviére de ſon côté voulut gagner du pays, & campa ſon armée ſi prés de celle des *Correſpondans*, que l'on pouvoit ſe parler de l'une à l'autre. Nous ne ſçavons pas ſi M. Deſcartes quitta la ville d'Ulm en cette rencontre pour retourner au camp des Bavarois. Il paroît beaucoup plus vrai-ſemblable qu'il reſta dans la ville, où il étoit venu de France grand nombre de jeunes Seigneurs & autres perſonnes qualifiées de ſon âge, que la curioſité avoit fait mettre à la ſuite des Ambaſſadeurs, laquelle étoit de quatre cens chevaux.

* Verting peut être.

Joachim Erneſt de Brandebourg.

Merc. Franc. an. 1620. p. 139. & ſuiv.

Les deux armées étoient dans une grande diſcipline ſans s'inſulter, & ſans rien entreprendre l'une ſur l'autre. Tandis qu'elles s'entre-regardoient, le Traitté fut conclu à Ulm par le moien des Ambaſſadeurs de France aprés quatre ſemaines d'aſſemblée. Les articles de l'accord furent paſſez entre le Duc de Baviére, comme Général des Catholiques unis, & le Marquis d'Anſpach comme Lieutenant Général de l'Union Evangélique ou Proteſtante, qui les ſignérent tous deux le 3. jour de Juil. 1620. Il fut arrêté qu'on ne prendroit point les armes les uns contre les autres entre les Princes & Etats de l'une & l'autre Union; qu'on ne ſe feroit tort en

Ibid. p. 152 & ſuiv.

Du Maur. Mem. de Holl. p. 289.

quoi

quoi que ce fût ; qu'on ne toucheroit point à tout ce qui n'appartenoit ni à l'Electeur Palatin, ni à l'Archiduc d'Autriche ; & que l'on jouïroit de la liberté & du repos qui étoit entre les Catholiques & les Protestans avant les troubles. Qu'on ne prendroit point de part à la querelle particuliére de Bohéme, qui ne regardoit que l'Electeur Palatin & l'Empéreur Ferdinand ; & qu'on leur laisseroit démêler le différent entre eux. Ils n'exclurent de leur Traitté que le Roiaume de Bohéme avec les Provinces incorporées, c'est-à-dire, la Moravie, la Siléfie & la Lusace. Exception qui fut pernicieuse au parti Protestant, & qui rétablit les affaires de la maison d'Autriche en Allemagne. 1620.

CHAPITRE XIV.

M. Descartes demeure à Ulm pendant quelque tems, & fait connoissance avec quelques Mathématiciens du Pays. Il s'éxerce avec Faulhaber sur des questions de Mathématiques. Il va en Autriche voir la Cour de l'Empereur. Il retourne au camp du Duc du Baviére ; & il se trouve à la bataille de Prague, dont il paroît n'avoir été que le Spectateur. S'il a pu voir les machines de Tyco Brahé ?

LEs Ambassadeurs de France ayant eu tout le succez qu'ils pouvoient espérer dans la conclusion du Traitté d'Ulm, s'embarquérent sur le Danube le sixiéme jour de Juillet, & arrivérent à Vienne en Autriche le 20 du même mois. Le Duc de Baviére retira ses troupes de la Soüabe, non pour les licencier, mais pour les mener dans la haute Autriche au service de l'Empereur. Mais M. Descartes voulut rester à Ulm pendant quelques mois, pour étudier plus à loisir le païs & les habitans. Il paroît que quelques Auteurs Allemans n'étoient pas assez bien informez de l'histoire de leur pays, lors qu'ils ont écrit que M. Descartes fut envoyé en quartier d'hyver à Ulm, incontinent aprés la conclusion du Traitté, qu'ils qualifient mal à propos du nom de Paix. Il suffit de remarquer deux choses pour se deffaire de cette pensée, 1. que les troupes Bavaroises parmi lesquels M. Descartes

Dan. Lipstorp. p. 78. Johan. Tepel. p. 47. &c.

1620. s'étoit engagé, n'entrérent jamais dans la ville d'Ulm, & ſortirent des extrémitez de la Soüabe immédiatement aprés le Traitté : 2. qu'on étoit alors au fort de l'été. Loin de donner des quartiers d'hyver aux troupes, le Duc de Baviére fit marcher les ſiennes en toute diligence le long du Danube contre les Proteſtans d'Autriche qui s'étoient liguez avec les Mécontens de Bohéme contre l'Empereur Ferdinand : & le Marquis d'Anſpach par une marche toute oppoſée, fit avancer les ſiennes à grandes journées le long du Rhin, pour défendre le Palatinat contre le Marquis de Spinola envoié des Pays-bas avec des troupes Eſpagnoles pour ſecourir l'Empereur.

Il ne reſta donc point de troupes ſoit Catholiques ſoit Proteſtantes dans la Soüabe, moins encore dans la ville d'Ulm, où M. Deſcartes ne prétendoit pas mener une vie de ſoldat durant le ſejour qu'il y vouloit faire. Il y pratiqua des habitudes convenables à un honnête homme, & il y rechercha particuliérement la connoiſſance des perſonnes qui étoient en réputation d'habileté pour la Philoſophie & les Mathématiques. Le principal de ceux à qui il rendit viſite fut le ſieur Jean *Faulhaber*, qui le reçût avec beaucoup de civilité, & qui lui donna lieu par ſes honnêtetez de le hanter ſouvent. Faulhaber ayant remarqué dans plus d'une converſation qu'il n'étoit pas ignorant dans les Mathématiques, & qu'il en parloit pertinemment lors qu'il en étoit queſtion, s'aviſa un jour de lui demander s'il avoit oüy parler de l'Analyſe des Géométres. Le ton délibéré avec lequel M. Deſcartes lui répondit qu'ouy, le fit douter de la choſe. Le prenant ſur ſa réponſe précipitée pour un jeune préſomptueux, il lui demanda dans le deſſein de l'embaraſſer, s'il ſe croioit capable de réſoudre quelque problême. M. Deſcartes ſe donnant encore un air plus réſolu qu'auparavant, lui dit qu'oui : & lui promit la ſolution des Problémes les plus difficiles ſans héſiter. Faulhaber qui ne voioit en lui qu'un jeune ſoldat, ſe mit à rire : & pour ſe mocquer de lui, il lui cita quelques vers de Plaute, pour lui faire connoître qu'il le prenoit pour un Gaſcon auſſi brave que ce glorieux Fanfaron dont il eſt queſtion dans la comédie. M. Deſcartes picqué d'un parallele ſi diſproportionné, & ſenſible à l'injure que lui faiſoit

Lipſtorp. p. 78, 79.

cét

cét Allemand, luy préſenta le défi. Faulhaber qui excelloit particuliérement en Arithmétique & en Algébre dont il avoit publié peu de têms auparavant un livre en Langue vulgaire, luy propoſa d'abord des queſtions aſſez communes. Voyant qu'il n'héſitoit pas dans ſes réponſes, il luy en propoſa des plus difficiles, qui n'embarraſſérent pas le Répondant plus que celles de la prémiére eſpéce. Faulhaber commença à changer de contenance; & aprés luy avoir fait ſatisfaction ſur les maniéres inconſidérées dont il l'avoit traité, il le pria trés-civilement de vouloir entrer avec luy dans le cabinet, pour conférer enſemble d'un ſens plus raſſis pendant quelques heures. Il luy mit entre les mains le livre Allemand, qu'il venoit de compoſer ſur l'Algébre. Ce livre ne contenoit que des queſtions toutes nuës, mais des plus abſtraites, ſans explications. L'Auteur en avoit uſé de la ſorte, dans le deſſein d'éxercer le génie des Mathématiciens d'Allemagne, auſquels elles étoient propoſées pour les exciter à y donner telles ſolutions qu'ils pourroient. La promptitude & la facilité avec laquelle M. Deſcartes donnoit les ſolutions de celles qui luy tomboient ſous la vûë en feüilletant, cauſa beaucoup d'étonnement à Faulhaber. Mais il fut bien plus ſurpris de luy entendre ajoûter en même têms les régles & les théorémes généraux qui devoient ſervir à la ſolution véritable de ces ſortes de queſtions, & de toutes les autres de même nature. Cette nouveauté luy fit prendre le change : il eut aſſez d'ingénuité pour reconnoître ſon ignorance dans la plûpart des choſes que M. Deſcartes luy faiſoit voir, & il luy demanda ſon amitié avec empreſſement. 1620.

Il arriva dans le même têms qu'un Mathématicien de Nuremberg nommé Pierre Roten fit paroître les ſolutions qu'il avoit trouvées aux queſtions propoſées dans le livre de Faulhaber. Roten pour luy rendre la pareille, ajoûta au bout de ſes réponſes d'autres queſtions nouvelles ſans explication : & convia Faulhaber de les réſoudre. Celuy-cy trouvant que la difficulté de ces queſtions étoit extraordinaire, communiqua la choſe à M. Deſcartes, & le pria de vouloir entrer en ſociété de travail avec luy. M. Deſcartes ne put luy refuſer cette honnêteté. Le ſuccez avec lequel il

1620. le tira d'embarras, acheva de le convaincre qu'il n'y avoit point de difficultez à l'épreuve du puiſſant Génie de ce jeune homme.

Ibid. p. 72. & 80. On prétend que ce fut dans le même têms que M. Deſcartes découvrit par le moyen d'une Parabole l'art de conſtruire d'une maniére générale toutes ſortes de Problémes ſolides, réduits à une Equation de trois ou quatre dimenſions. C'eſt ce qu'il a expliqué long-têms aprés dans le troiſiéme livre de ſa Géométrie.

Art. 20. pag. 95. Il demeura en Soüabe juſqu'au mois de Septembre, ſur la fin duquel il prit le chemin de Baviére pour paſſer en Autriche. Son deſſein étoit apparemment de voir la Cour de Vienne, & d'y rejoindre la ſuite des Ambaſſadeurs de France, qui devoient paſſer en Hongrie pour conférer avec le Prince Betlen Gabor ſur les moyens d'un accommodement avec l'Empereur. Cette opinion ne ſouffre pas grande difficulté, ſi l'on ſuppoſe avec quelques Auteurs, que M. Deſcartes renonça entiérement à la profeſſion des armes durant ſon ſéjour à Ulm, lorſqu'il eut appris que le Duc de Baviére, nonobſtant le traité fait avec les Princes *Correſpondans*, ne laiſſoit pas de faire marcher ſes troupes contre l'Electeur Palatin en Bohéme. Mais s'il eſt vray qu'il s'eſt trouvé à la fameuſe bataille de Prague, comme l'aſſurent d'autres Auteurs, il eſt croiable qu'au lieu de ſuivre les Ambaſſadeurs, il ſera retourné de la ville de Vienne droit au camp du Duc de Baviére.

Lipſtorp. Tepel. &c.

Borel vit. Cart. compend.

Ce Prince avoit déja réduit tous les Proteſtans rebelles d'Autriche ſous l'obéïſſance de l'Empereur. Il étoit entré depuis en Bohéme: & ayant joint ſon armée avec celle du Comte de Bucquoy, il avoit déja remis dans le devoir quantité de villes & de places, lorſque M. Deſcartes arriva prés de luy. Il n'étoit pas le ſeul des jeunes Gentils-hommes François qui eût la curioſité de voir la fin de cette tragique ſcéne, que devoit repréſenter le nouveau Roy de Bohéme C. Palatin. Pluſieurs y alloient pour apprendre le métier de la guerre, particuliérement ſous le Comte de Bucquoy. Mais M. Deſcartes qui avoit d'autres vûës, & qui ne cherchoit qu'à connoître le genre humain dans toutes ſes cataſtrophes, ſe contentoit de vouloir être le ſpectateur des autres.

Les plus apparens étoient Charles Duc de Lorraine, & le Comte de Harcourt encore fort jeune. Du Maur. p. 292. 293.

Les

Les affaires des Bohémiens baiſſoient deplus en plus, non ſeulement par la jonction des deux armées Impériale & Bavaroiſe qui faiſoient un corps de 50000 hommes vers le Midy: mais auſſi par la deſcente que l'Electeur de Saxe venoit de faire avec 20000 hommes du côté du Septentrion. Cet Electeur qui avoit refuſé la couronne de Bohéme auſſi-bien que le Duc de Baviere avant qu'on l'eût préſentée à l'Electeur Palatin, avoit été chargé par l'Empereur de l'éxécution du ban Impérial publié contre les Rebelles. Il étoit d'ailleurs mal ſatisfait de l'Electeur Palatin, qui n'avoit pas déféré à ſes avis, ni à ceux de l'Aſſemblée de Mulhauſen, touchant le déſiſtement de cette Couronne qu'on luy avoit conſeillé. En un mot il étoit le Chef des Luthériens de la Confeſſion d'Auſbourg, qui comme les Catholiques ne pouvoient ſouffrir que les Calviniſtes ſe rendiſſent les Maîtres d'un Royaume & de trois grandes Provinces par voye d'uſurpation. 1620.

Il avoit déja réduit toute la Luſace, lorſque le Duc de Baviére & le Comte de Bucquoy aprés avoir pris quatorze ou quinze villes de la Bohéme, ſe mirent ſur la route de Prague, parce que la ſaiſon déja avancée & fort rude ne permettoit pas qu'ils s'amuſaſſent plus long-tems à former des ſiéges. Le Samedy VII. du mois de Novembre, ils ſe trouvérent à la portée du canon prés de l'armée de Bohéme qui les avoit cotoyez dans leur marche: & ils s'approchérent de la ville de Prague à une demi-lieuë de diſtance. Le lendemain Dimanche octave de la Touſſaints, l'armée de Bohéme qui s'étoit avancée à un petit quart de lieuë de Prague, ſe campa ſur un poſte aſſez élevé. Le deſſein de l'Electeur Palatin n'étoit autre que de demeurer ſur la défenſive, parce que ſes troupes augmentées de dix mille Hongrois que luy avoit envoyez Betlen Gabor, étoient encore beaucoup inférieures à celles des Impériaux. M. de L. Jul. El. Palatine p. 165. & ſeqq.

Le Duc de Baviére, & le Comte de Bucquoy en litiére d'une bleſſure qu'il avoit reçûë le Mercredy d'auparavant, voyant l'ennemi campé ſi avantageuſement, & ſi bien déterminé à ſe battre, tinrent conſeil pour délibérer ſi l'on préſenteroit la bataille. Les avis alloient à ne rien hazarder, lorſque le Carme déchauſſé qui avoit apporté l'épée benie au Le P. Dominique d'Arragon,

1620. au Duc de Baviére de la part du Pape, entra dans le Conſeil comme un homme inſpiré, & promit la victoire d'un ton auſſi aſſuré, que s'il en eût eu parole de Dieu même. De ſorte qu'aprés avoir envoyé reconnoître les avenuës & les paſſages par où l'on pourroit attaquer, & ſe dégager ſelon les beſoins, l'armée fut rangée de telle maniére, que le Duc de Baviere tenoit l'aîle droite avec le Baron de Tilly ſon Maréchal de camp général [1] : & le Comte de Bucquoy aſſis tout armé dans ſa litiére tenoit la gauche avec Tieffembach Maréchal de camp général de ſes troupes. Le corps de reſerve aprés l'arriere-garde étoit compoſé de Croates & d'Italiens. Mais l'armée étoit ſans canons, au lieu que celle des Bohémiens en avoit dix.

1 Il fut fait Côte depuis, & Général.

Mir. de ortu progreſſu & fine belli Bohem. M. Fr. p. 435. 422. Item. Habernf. de bell. Boh.

Le Pére Carme s'étoit mis à la tête de l'avant-garde le Crucifix à la main pour animer les ſoldats. Mais elle fut chargée ſi rudement par les Bohémiens, que les bataillons & les eſcadrons furent rompus d'abord malgré la prévoyance du Baron de Tilly. Le Comte de Bucquoy voyant le déſordre que cauſoit l'artillerie ennemie ſur les Bavarois, qui commençoient à plier à l'aîle gauche, ſortit de ſa litiére tout bleſſé & tout malade qu'il étoit; monta à cheval; dégagea le Baron de Tilly; remit le courage aux Soldats; changea l'ordre des bataillons; joignit tous les eſcadrons en un corps; ſe mit à leur tête; & ſecondé du Duc de Baviére qui avoit paſſé à l'aîle droite, il défit l'ennemi entiérement; prit les dix piéces de canon, 135 enſeignes, ſans conter le camp entier avec tout le bagage. L'Electeur Palatin avec pluſieurs Seigneurs de ſon parti ſe ſauva dans la vieille Prague, & dés la nuit ſuivante il ſortit avec ſa femme & ſes enfans pour ſe retirer en Siléſie. Il y eut 5000 hommes tuez ſur la place, 2000 noïez dans la riviére de Molde, & pluſieurs faits priſonniers. Les deux Généraux Catholiques qui n'avoient perdu que 400 hommes, firent avancer leur infanterie contre les murailles de la ville ſur le ſoir. Les Habitans des trois villes n'oſérent ſe hazarder à ſoûtenir un ſiége. De ſorte que dés le lendemain ils ouvrirent les portes au Duc de Baviére, & au Comte de Bucquoy, qui aprés une entrée ſolennelle allérent aux Capucins chanter le *Te Deum*.

Prague eſt diviſée en trois villes.

M. Deſ-

M. Deſcartes ſuivoit les victorieux par tout: & quoy que nous ne ſçachions pas s'il avoit contribué à cette victoire, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait eu part, conſervant toûjours ſa qualité de ſoldat Volontaire ſous le Duc de Baviére. Aprés l'entrée des victorieux, on tint les portes des trois villes fermées pendant ſix jours, pour faire la recherche des principaux auteurs de la rebellion: & on ne leur accorda que la vie. Les Luthériens de la Confeſſion d'Auſbourg y furent maintenus comme les Catholiques: mais on ôta aux Picards ou Picardites, c'eſt-à-dire aux Calviniſtes, le libre éxercice de leur Religion, & on travailla d'autant plus à les humilier, qu'ils avoient paru plus zélez que les autres dans l'élection du Palatin. Les villes de Bohéme qui reſtoient au nombre de quarante du côté des Rebelles, vinrent apporter leurs clefs à l'envi. Il ne demeura que celles de Tabor & de Piltſen, où le bâtard de Mansfeld commandoit avec de fortes garniſons. On établit le Baron de Tilly pour commander dans Prague avec ſix mille hommes. Les Généraux voyant qu'il ne ſe préſentoit plus d'ennemi à combattre, ſe retirérent avec leurs troupes, aprés que les principaux Seigneurs de la couronne de Bohéme eurent prêté le ſerment de fidélité & d'obéïſſance à l'Empereur, entre les mains du Duc de Baviére, qui ſortit de Prague le dix-huitiéme jour de Décembre, pour venir paſſer le reſte de l'hiver à Munich. Il ramena une partie de ſes troupes en Baviére, & laiſſa l'autre dans la partie méridionale de Bohéme, pour y prendre des quartiers d'hiver. 1620.

L'eſpace de ſix ſemaines pendant leſquelles l'armée Impériale ſéjourna dans Prague, fut plus que ſuffiſant à Monſieur Deſcartes pour rechercher & viſiter ce qu'il y avoit d'habiles gens dans cette ville. Le têms que les autres Soldats & les Officiers employoient à s'enrichir ſur les Rebelles abandonnez à leur pillage, fut pour luy une occaſion de loiſir & de liberté plus grande, pour vaquer à des plaiſirs plus honnêtes, qu'il trouvoit dans la converſation des curieux & des ſçavans du lieu. La mémoire du fameux Tyco-Brahé y étoit toûjours vivante, & ſa réputa-

1620. tion y avoit été maintenuë juſqu'alors dans un état auſſi floriſſant, qu'elle étoit au têms de ſa mort, par les ſoins de ſes héritiers, & particuliérement de ſon illuſtre diſciple Jean Képler Mathématicien de l'Empereur. Monſieur Deſcartes ne trouva rien de plus agréable durant ce ſéjour, que la converſation de ceux qui l'informérent des particularitez de la vie de ce grand Aſtronome, qui étoit venu autrefois de Danemarck s'habituer à Prague avec toute ſa famille. Si nous en croyons quelques Auteurs, il prit un plaiſir ſenſible à entendre parler de ſes belles inventions, & à voir ſes grandes machines que ſes héritiers luy permirent d'examiner tout à loiſir. Ces deux circonſtances rapportées par le ſieur Borel, paroîtront aſſez plauſibles à ceux qui ſe contenteront de juger du fait par la ſeule curioſité de Monſieur Deſcartes. Mais on les trouvera plus que douteuſes, lorſqu'elles ſeront éxaminées ſur la vérité de l'hiſtoire. Il eſt difficile que Monſieur Deſcartes ait pû ſe procurer des conférences doctes & curieuſes avec les enfans, ou les parens de Tyco, s'il eſt vray qu'il n'en reſtoit point alors qui fuſſent en état de répondre à ſa curioſité, ou qui demeuraſſent actuellement à Prague. Tyco avoit laiſſé en mourant ſix enfans qui ſe portérent tous pour héritiers: & ils eurent ſoin de publier quelques-uns de ſes ouvrages poſthumes, & de les dédier en leur nom aux Empereurs Rodolphe & Ferdinand en mil ſix cent deux, & mil ſix cent vingt-ſix. Mais nous apprenons d'un Mathématicien Saxon nommé Wilhelmus Johannis, que dés l'an mil ſix cent quinze, aprés avoir fait toutes les enquêtes poſſibles dans la ville de Prague ſur les fils & les filles de Tyco-Brahé, il n'avoit trouvé perſonne qui eût pû luy en dire des nouvelles. Monſieur Deſcartes aura-t-il été plus heureux dans ſes recherches ? Il y avoit alors un fils de Tyco richement pourvû en Bohéme : mais il demeuroit en Province. De ſorte qu'il ne pouvoit reſter à Prague que le Baron de Tengnagel gendre de Tyco, que Monſieur Deſcartes pût voir ſur les ſciences. Auſſi Tengnagel étoit-il homme de lettres, & Mathématicien : mais je doute qu'étant demeuré fidelle à l'Empereur Ferdinand

Borel. vit. Cart. comp. pag. 4.

L'an 1601.

Gaſſ. de vit. Tyc. p. 231.

Franc. Gaſneb. Tengnagelius.

dinand durant les troubles, il fût demeuré dans Prague parmi les Rebelles. 1620.

Il eſt encore moins certain que Monſieur Deſcartes ait eu la ſatisfaction de voir les machines & les inſtrumens de Tyco. La triſte deſtinée de ces machines ne nous permet preſque pas de le croire. Tyco les avoit fait tranſporter de Danemarck à Prague, & de Prague au château de Benach. Il les avoit fait remener enſuite à Prague dans le palais de l'Empereur, d'où on les avoit fait paſſer dans l'hôtel de Curtz. Aprés la mort de Tyco, l'Empereur Rodolphe craignant qu'on n'en fit quelque aliénation, ou quelque mauvais uſage, voulut en avoir la propriété pour le prix de vingt-deux mille écus d'or, qu'il paya aux héritiers de Tyco. Et il y commit un Garde à gage, qui tint ce grand tréſor ſi bien renfermé dans l'hôtel de Curtz, qu'il ne fut plus poſſible à perſonne de le voir, quelque qualité, quelque mérite, & quelque recommandation qu'on pût apporter pour cela. C'eſt tout dire que Képler même, tout privilégié qu'il étoit de la part de l'Empereur, de la part de Tyco, & du côté de ſa profeſſion, s'eſt plaint amérement de n'avoir pas été plus favoriſé qu'un autre en ce point. Ces machines demeurérent enſevelies de la ſorte juſqu'aux troubles de Bohéme. L'armée de l'Electeur Palatin croyant mettre la main ſur un bien qui étoit propre à la Maiſon d'Autriche, les pilla comme des dépoüilles ennemies; en briſa une partie; & en convertit une autre à des uſages tout différens. Le reſte fut tellement diſtrait, qu'on n'a point pû ſçavoir depuis ce que ſont devenus tant de précieux monumens. Cette déſolation étoit arrivée dés l'an mil ſix cent dix-neuf, de ſorte que Monſieur Deſcartes, qui n'entra dans Prague qu'en mil ſix cent vingt, ne pourroit avoir vû ces machines que par une avanture miraculeuſe, dont nous demanderions un autre garant que le ſieur Borel. Il eſt vray qu'on vint à bout de ſauver le grand globe céleſte qui étoit d'airain : mais ce ne fut qu'en le retirant de Prague, d'où il fut emporté ſur l'heure à Neiſſa en Siléſie, où on le mit en dépôt chez les Jéſuites. Il fut enlevé treize ans aprés par Udalric fils de Chriſtiern Roy

P. Gaſſ. vit. Tyc. lib. 6. pag. 251. & ſeq.

Détail hiſtorique de ces Inſtrumens & Machines au liv. 2. p. 43, 44, 45, 46.

Kepl. Ep. ad Hofmann. Ibid.

1620. de Danemarck, conduit à Coppenhague, & placé dans l'Académie royale. Il falloit donc mieux concerter la fiction touchant la curiosité de Monsieur Descartes à Prague, pour la rendre plus vray-semblable.

L'an 1632. Mais pour dire de luy des choses plus certaines, nous allons retourner à ce qui se passa dans son esprit sur la fin de l'année précédente.

Fin du Prémier Livre.

LA

LA VIE DE Mr DESCARTES.

LIVRE SECOND.

Contenant ce qui s'eſt paſſé depuis qu'il ſe fût défait des Préjugez de l'Ecole, juſqu'à ſon établiſſement en Hollande.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on reprend ſon hiſtoire à la fin de l'an 1619. *Il ſe trouve dans une eſpéce de ſolitude, qui luy fait naître diverſes penſées contre ce qui avoit été penſé avant luy. Il ſe hazarde à ſe dépoüiller de toutes les opinions qu'il avoit reçuës juſqu'alors. Récit de quelques ſonges qu'il eut, avec leur explication. Il commençe ſon traité des Olympiques, qu'il n'a point achevé depuis.*

APRE'S avoir rapporté de ſuite les affaires qui ſe ſont paſſées en Allemagne ſous les yeux de M. Deſcartes, nous nous ſommes fait un plus grand jour, pour expoſer aux yeux des autres ce qui ſe paſſa dans ſon eſprit, & dont il fut le ſeul acteur peu de têms aprés s'être engagé dans les troupes du Duc de Baviére. Nous avons

1619. remarqué qu'àprés avoir quitté ſur la fin de Septembre de l'an 1619 la ville de Francford, où il avoit aſſiſté au couronnement de l'Empereur, il s'arrêta ſur les frontiéres de Baviére au mois d'Octobre, & qu'il commença la campagne par ſe mettre en quartier d'hiver. Il ſe trouva en un lieu ſi écarté du commerce, & ſi peu fréquenté de gens dont la converſation fût capable de le divertir, qu'il s'y procura une ſolitude telle que ſon eſprit la pouvoit avoir dans ſon état de vie ambulante. S'étant ainſi aſſuré des dehors, & par bonheur n'ayant d'ailleurs aucuns ſoins ni aucunes paſſions au dedans qui puſſent le troubler, il demeuroit tout le jour enfermé ſeul dans un poëſle, où il avoit tout le loiſir de s'entretenir de ſes penſées. Ce n'étoient d'abord que des préludes d'imagination : & il ne devint hardi que par dégrez en paſſant d'une penſée à une autre, à meſure qu'il ſentoit augmenter le plaiſir que ſon eſprit trouvoit dans leur enchaînement. Une de celles qui ſe préſentérent à lui des prémiéres, fut de conſidérer qu'il ne ſe trouve point tant de perfection dans les ouvrages compoſez de pluſieurs piéces & faits de la main de divers maîtres, que dans ceux auſquels un ſeul a travaillé. Il lui fut aiſé de trouver dequoi ſoutenir cette penſée, non ſeulement dans ce qui ſe void de l'Architecture, de la Peinture, & des autres Arts, où l'on remarque la difficulté qu'il y a de faire quelque choſe d'accompli en ne travaillant que ſur l'ouvrage d'autrui, mais même dans la police qui regarde le gouvernement des Peuples, & dans l'établiſſement de la Religion qui eſt l'ouvrage de Dieu ſeul.

Diſc. de la Méth. part. 2. p. 12. & ſeqq.

Ibid. p. 13. & 14.

Il appliqua enſuite cette penſée aux Sciences, dont la connoiſſance où les préceptes ſe trouvent en dépôt dans les livres. Il s'imagina que les Sciences, au moins celles dont les raiſons ne ſont que probables, & qui n'ont aucunes démonſtrations, s'étant groſſies peu à peu des opinions de divers Particuliers, & ne ſe trouvant compoſées que des réfléxions de pluſieurs Perſonnes d'un caractére d'eſprit tout différent, approchent moins de la vérité, que les ſimples raiſonnemens que peut faire naturellement un homme de bon ſens touchant les choſes qui ſe préſentent à lui. Delà il entreprît de paſſer à la Raiſon humaine avec la même penſée. Il con-

ſidéra que pour avoir été enfans avant que d'être hommes, & pour nous être laiſſez gouverner long têms par nos appétits, & par nos maîtres, qui ſe ſont ſouvent trouvez contraires les uns aux autres, il eſt preſque impoſſible que nos jugemens ſoient auſſi purs, auſſi ſolides qu'ils auroient été, ſi nous avions eu l'uſage entier de nôtre raiſon dés le point de nôtre naiſſance, & ſi nous n'avions jamais été conduits que par elle. 1619.

La liberté qu'il donnoit à ſon génie ne rencontrant point d'obſtacles, le conduiſoit inſenſiblement au renouvellement de tous les anciens ſyſtêmes. Mais il ſe retint par la vuë de l'indiſcrétion qu'il auroit blâmée dans un homme, qui auroit entrepris de jetter par terre toutes les maiſons d'une ville, dans le ſeul deſſein de les rebâtir d'une autre maniére. Cependant comme on ne trouve point à redire qu'un Particulier faſſe abattre la ſienne lors qu'elle le menace d'une ruïne inévitable, pour la rétablir ſur des fondemens plus ſolides : il ſe perſuada qu'il y auroit en lui de la témérité à vouloir réformer le corps des ſciences ou l'ordre établi dans les Ecoles pour les enſeigner ; mais qu'on ne pourroit le blâmer avec juſtice d'en faire l'épreuve ſur lui même ſans rien entreprendre ſur autruy. Ainſi il ſe réſolut une bonne fois de ſe défaire de toutes les opinions qu'il avoit reçuës juſqu'à-lors ; de les ôter entiérement de ſa créance, afin d'y en ſubſtituer d'autres enſuite qui fuſſent meilleures, ou d'y remettre les mêmes, aprés qu'il les auroit vérifiées, & qu'il les auroit *ajuſtées au niveau de la Raiſon.* Il crut trouver en ce point les moiens de réüſſir à conduire ſa vie, beaucoup mieux que s'il ne bâtiſſoit que ſur de vieux fondemens, ne s'appuyant que ſur les principes qu'il s'étoit laiſſé donner dans ſa prémiére jeuneſſe, ſans avoir jamais éxaminé s'ils étoient vrays. Ibid. p.15,16.

Il prévoioit pourtant qu'un projet ſi hardi & ſi nouveau ne ſeroit pas ſans difficultez. Mais il ſe flatoit que ces difficultez ne ſeroient pas auſſi ſans reméde: outre qu'elles ne mériteroient pas d'entrer en comparaiſon avec celles qui ſe trouveroient dans la réformation des moindres choſes qui touchent le Public. Il mettoit une grande différence entre ce qu'il entreprenoit de détruire en lui même, & les établiſſements publics de ce monde, qu'il comparoit à de grands corps

imagination était surexcitée, dit-il, il vivait dans un m
de figures et de mouvements qui lui apparaissaient sous la couleur
l'infini, selon des lois de composition régulière : c'était le m
des possibles, lié par un lien secret au monde de la réalité...
(Note écrite le mardi 12 mai 1903, rue de Chanaleilles).

1619. corps, dont la chute ne peut être que tres-rude, & qui ſont encore plus difficiles à relever quand ils ſont abatus, qu'à retenir quand ils ſont ébranlez. Il eſtimoit que l'uſage avoit adouci beaucoup de leurs imperfections, & qu'il en avoit inſenſiblement corrigé d'autres, beaucoup mieux que n'auroit pû faire la prudence du plus ſage des Politiques ou des Philoſophes. Il convenoit même que ces imperfections ſont encore plus ſupportables que ne ſeroit leur changement : de même que les grands chemins qui tournoïent entre des montagnes, deviennent ſi unis & ſi commodes à force d'être batus & fréquentez, qu'on ſe rendroit ridicule de vouloir grimper ſur les rochers, ou deſcendre dans les précipices, ſous prétexte d'aller plus droit. Son deſſein n'étoit pas de cette nature. Ses vuës ne s'étendoient pas alors juſqu'aux intérêts du Public. Il ne prétendoit point réformer autre choſe que ſes propres penſées, & il ne ſongeoit à bâtir que dans un fonds qui fût tout à lui. En cas de mauvais ſuccés, il croioit ne pas riſquer beaucoup, puis que le pis qu'il en arriveroit, ne pourroit être que la perte de ſon têms & de ſes peines, qu'il ne jugeoit pas fort néceſſaires au bien du genre humain.

Dans la nouvelle ardeur de ſes réſolutions, il entreprit d'éxécuter la prémiére partie de ſes deſſeins qui ne conſiſtoit qu'à détruire. C'étoit aſſurément la plus facile des deux. Mais il s'apperçut bien tôt qu'il n'eſt pas auſſi aiſé à un homme de ſe défaire de ſes préjugez, que de brûler ſa maiſon. Il s'étoit déja préparé à ce renoncement dés le ſortir du collége : il en avoit fait quelques eſſais prémiérement durant ſa retraitte du fauxbourg S. Germain à Paris, & enſuite durant ſon ſéjour de Breda. Avec toutes ces diſpoſitions, il n'eut pas moins à ſouffrir, que s'il eût été queſtion de ſe dépoüiller de ſoi-même. Il crût pourtant en être venu à bout. Et à dire vrai, c'étoit aſſez que ſon imagination lui préſentât ſon eſprit tout nud, pour lui faire croire qu'il l'avoit mis effectivement en cét état. Il ne lui reſtoit que l'amour de la Vérité, dont la pourſuitte devoit faire d'oréna-vant toute l'occupation de ſa vie. Ce fut la matiére unique des tourmens qu'il fit ſouffrir à ſon eſprit pour lors. Mais les moyens de parvenir à cette heureuſe conquête ne lui cauſérent

ſérent pas moins d'embarras que la fin même. La recherche qu'il voulut faire de ces moiens, jetta ſon eſprit dans de violentes agitations, qui augmentérent de plus en plus par une contention continuelle où il le tenoit, ſans ſouffrir que la promenade ni les compagnies y fiſſent diverſion. Il le fatigua de telle ſorte que le feu lui prît au cerveau, & qu'il tomba dans une eſpéce d'enthouſiaſme, qui diſpoſa de telle maniére ſon eſprit déja abatu, qu'il le mit en état de reçevoir les impreſſions des ſonges & des viſions. 1619. Cart. Olymp. init. Ms.

Il nous apprend que le dixiéme de Novembre mil ſix cent dix-neuf, s'étant couché *tout rempli de ſon enthouſiaſme*, & tout occupé de la penſée *d'avoir trouvé ce jour là les fondemens de la ſcience admirable*, il eut trois ſonges conſécutifs en une ſeule nuit, qu'il s'imagina ne pouvoir être venus que d'enhaut. Aprés s'être endormi, ſon imagination ſe ſentit frappée de la repréſentation de quelques fantômes qui ſe préſentérent à lui, & qui l'épouvantérent de telle ſorte, que croyant marcher par les ruës, il étoit obligé de ſe renverſer ſur le côté gauche pour pouvoir avancer au lieu où il vouloit aller, parce qu'il ſentoit une grande foibleſſe au côté droit dont il ne pouvoit ſe ſoutenir. Etant honteux de marcher de la ſorte, il fit un effort pour ſe redreſſer: mais il ſentit un vent impétueux qui l'emportant dans une eſpéce de tourbillon lui fit faire trois ou quatre tours ſur le pied gauche. Ce ne fut pas encore ce qui l'épouvanta. La difficulté qu'il avoit de ſe traîner faiſoit qu'il croioit tomber à chaque pas, juſqu'à ce qu'ayant apperçû un collége ouvert ſur ſon chemin, il entra dedans pour y trouver une retraite, & un reméde à ſon mal. Il tâcha de gagner l'Egliſe du collége, où ſa prémiére penſée étoit d'aller faire ſa priére: mais s'étant apperçu qu'il avoit paſſé un homme de ſa connoiſſance ſans le ſaluër, il voulut retourner ſur ſes pas pour lui faire civilité, & il fut repouſſé avec violence par le vent qui ſouffloit contre l'Egliſe. Dans le même tems il vid au milieu de la cour du collége une autre perſonne qui l'appella par ſon nom en des termes civils & obligeans: & lui dit que s'il vouloit aller trouver Monſieur N. il avoit quelque choſe à lui donner. M. Deſc. s'imagina que c'étoit un melon qu'on avoit apporté de quelque païs étranger. Mais ce qui Cart. Olymp.

1619. le ſurprit d'avantage, fut de voir que ceux qui ſe raſſembloient avec cette perſonne autour de lui pour s'entretenir, étoient droits & fermes ſur leurs pieds: quoi qu'il fût toujours courbé & chancelant ſur le même terrain, & que le vent qui avoit penſé le renverſer pluſieurs fois eût beaucoup diminué. Il ſe réveilla ſur cette imagination, & il ſentit à l'heure même une douleur effective, qui lui fit craindre que ce ne fût l'opération de quelque mauvais génie qui l'auroit voulu ſéduire. Auſſi-tôt il ſe retourna ſur le côté droit, car c'étoit ſur le gauche qu'il s'étoit endormi, & qu'il avoit eu le ſonge. Il fit une priére à Dieu pour demander d'être garanti du mauvais effet de ſon ſonge, & d'être préſervé de tous les malheurs qui pourroient le menacer en punition de ſes péchez, qu'il reconnoiſſoit pouvoir étre aſſez griefs pour attirer les foudres du ciel ſur ſa tête : quoiqu'il eût mené juſques-là une vie aſſez irréprochable aux yeux des hommes.

Dans cette ſituation il ſe rendormit aprés un intervalle de prés de deux heures dans des penſées diverſes ſur les biens & les maux de ce monde. Il lui vint auſſitôt un nouveau ſonge dans lequel il crût entendre un bruit aigu & éclatant qu'il prit pour un coup de tonnére. La frayeur qu'il en eut le réveilla ſur l'heure même : & ayant ouvert les yeux, il apperçût beaucoup d'étincelles de feu répanduës par la chambre. La choſe lui étoit déja ſouvent arrivée en d'autres têms : & il ne lui étoit pas fort extraordinaire en ſe réveillant au milieu de la nuit d'avoir les yeux aſſez étincellans, pour lui faire entrevoir les objets les plus proches de lui. Mais en cette derniére occaſion il voulut recourir à des raiſons priſes de la Philoſophie : & il en tira des concluſions favorables pour ſon eſprit, aprés avoir obſervé en ouvrant, puis en fermant les yeux alternativement, la qualité des eſpéces qui lui étoient repréſentées. Ainſi ſa frayeur ſe diſſipa, & il ſe rendormit dans un aſſez grand calme.

Un moment aprés il eut un troiſiéme ſonge, qui n'eut rien de terrible comme les deux prémiers. Dans ce dernier il trouva un livre ſur ſa table, ſans ſçavoir qui l'y avoit mis. Il l'ouvrit, & voyant que c'étoit un *Dictionnaire*, il en fut ravi dans l'eſpérance qu'il pourroit lui être fort utile. Dans le même inſtant il ſe rencontra un autre livre ſous ſa main, qui ne lui étoit

étoit pas moins nouveau, ne ſçachant d'où il lui étoit venu. Il trouva que c'étoit un recueil des Poëſies de différens Auteurs, intitulé *Corpus Poëtarum* &c. Il eut la curioſité d'y vouloir lire quelque choſe : & à l'ouverture du livre il tomba ſur le vers *Quod vitæ ſectabor iter?* &c. Au même moment il apperçût un homme qu'il ne connoiſſoit pas, mais qui lui préſenta une piéce de Vers, commençant par *Eſt & Non*, & qui la lui vantoit comme une piéce excellente. M. Deſcartes lui dit qu'il ſçavoit ce que c'étoit, & que cette piéce étoit parmi les Idylles d'Auſone qui ſe trouvoit dans le gros Recüeil des Poëtes qui étoit ſur ſa table. Il voulut la montrer lui même à cét homme : & il ſe mit à feuïlleter le livre dont il ſe vantoit de connoître parfaitement l'ordre & l'œconomie. Pendant qu'il cherchoit l'endroit, l'homme lui demanda où il avoit pris ce livre, & M. Deſcartes lui répondit qu'il ne pouvoit lui dire comment il l'avoit eu : mais qu'un moment auparavant il en avoit manié encore un autre qui venoit de diſparoître, ſans ſçavoir qui le lui avoit apporté, ni qui le lui avoit repris. Il n'avoit pas achevé, qu'il revid paroître le livre à l'autre bout de la table. Mais il trouva que ce *Dictionnaire* n'étoit plus entier comme il l'avoit vû la prémiére fois. Cependant il en vint aux Poëſies d'Auſone dans le Recuëil des Poëtes qu'il feüilletoit : & ne pouvant trouver la piéce qui commence par *Eſt & Non*, il dit à cét homme qu'il en connoiſſoit une du même Poëte encore plus belle que celle là, & qu'elle commençoit par *Quod vitæ ſectabor iter?* La perſonne le pria de la lui montrer, & M. Deſcartes ſe mettoit en devoir de la chercher, lors qu'il tomba ſur divers petits portraits gravez en taille douce : ce qui lui fit dire que ce livre étoit fort beau, mais qu'il n'étoit pas de la même impreſſion que celui qu'il connoiſſoit. Il en étoit là, lors que les livres & l'homme diſparurent, & s'effacérent de ſon imagination, ſans néantmoins le réveiller. Ce qu'il y a de ſingulier à remarquer, c'eſt que doutant ſi ce qu'il venoit de voir étoit ſonge ou viſion, non ſeulement il décida en dormant que c'étoit un ſonge, mais il en fit encore l'interprétation avant que le ſommeil le quittât. Il jugea que le *Dictionnaire* ne vouloit dire autre choſe que toutes les Sciences ramaſſées enſemble : & que le Recueil de Poëſies intitu-

1619.

Diviſé en 5. livres, imprimé à Lion & à Genéve &c.

1619. lé *Corpus Poëtarum*, marquoit en particulier & d'une manière plus diſtincte la Philoſophie & la Sageſſe jointes enſemble. Car il ne croioit pas qu'on dût s'étonner ſi fort de voir que les Poëtes, même ceux qui ne font que niaiſer, fuſſent pleins de ſentences plus graves, plus ſenſées, & mieux exprimées que celles qui ſe trouvent dans les écrits des Philoſophes. Il attribuoit cette merveille à la divinité de l'Enthouſiaſme, & à la force de l'Imagination, qui fait ſortir les ſemences de la ſageſſe (qui ſe trouvent dans l'eſprit de tous les hommes comme les étincelles de feu dans les cailloux) avec beaucoup plus de facilité & beaucoup plus de brillant même, que ne peut faire la Raiſon dans les Philoſophes. M. Deſcartes continuant d'interpreter ſon ſonge dans le ſommeil, eſtimoit que la piéce de Vers ſur l'incertitude du genre de vie qu'on doit choiſir, & qui commençe par *Quod vitæ ſectabor iter*, marquoit le bon conſeil d'une perſonne ſage, ou même la Théologie Morale. Là deſſus, doutant s'il révoit ou s'il méditoit, il ſe réveilla ſans émotion: & continua les yeux ouverts, l'interprétation de ſon ſonge ſur la même idée. Par les Poëtes raſſemblez dans le Recueil il entendoit la Révélation & l'Enthouſiaſme, dont il ne deſeſpéroit pas de ſe voir favoriſé. Par la piéce de Vers *Eſt & Non*, qui eſt le Ouy & le Non de Pythagore, il comprenoit la Vérité & la Fauſſeté dans les connoiſſances humaines, & les ſciences profanes. Voyant que l'application de toutes ces choſes réüſſiſſoit ſi bien à ſon gré, il fut aſſez hardy pour ſe perſuader, que c'étoit l'Eſprit de Vérité qui avoit voulu lui ouvrir les tréſors de toutes les ſciences par ce ſonge. Et comme il ne lui reſtoit plus à expliquer que les petits Portraits de taille-douce qu'il avoit trouvez dans le ſecond livre, il n'en chercha plus l'explication aprés la viſite qu'un Peintre Italien lui rendit dés le lendemain.

Ce dernier ſonge qui n'avoit eu rien que de fort doux & de fort agréable, marquoit l'avenir ſelon luy: & il n'étoit que pour ce qui devoit luy arriver dans le reſte de ſa vie. Mais il prit les deux précédens pour des avertiſſemens menaçans touchant ſa vie paſſée, qui pouvoit n'avoir pas été auſſi innocente devant Dieu que devant les hommes. Et il crut que c'étoit la raiſon de la terreur & de l'éfroy dont

ces

ces deux ſonges étoient accompagnez. Le melon dont on vouloit luy faire préſent dans le prémier ſonge, ſignifioit, diſoit-il, les charmes de la ſolitude, mais préſentez par des ſollicitations purement humaines. Le vent qui le pouſſoit vers l'Egliſe du collége, lorſqu'il avoit mal au côté droit, n'étoit autre choſe que le mauvais Génie qui tâchoit de le jetter par force dans un lieu, où ſon deſſein étoit d'aller volontairement. C'eſt pourquoy Dieu ne permit pas qu'il avançât plus loin, & qu'il ſe laiſſât emporter même en un lieu ſaint par un Eſprit qu'il n'avoit pas envoyé: quoy qu'il fût trés-perſuadé que ç'eût été l'Eſprit de Dieu qui luy avoit fait faire les prémiéres démarches vers cette Egliſe. L'épouvante dont il fut frappé dans le ſecond ſonge, marquoit, à ſon ſens, ſa ſyndérêſe, c'eſt-à-dire, les remords de ſa conſcience touchant les péchez qu'il pouvoit avoir commis pendant le cours de ſa vie juſqu'alors. La foudre dont il entendit l'éclat, étoit le ſignal de l'Eſprit de vérité qui deſcendoit ſur luy pour le poſſéder.

1619.

A malo Spiritu ad Templum propellebar.

Cette derniére imagination tenoit aſſurément quelque choſe de l'Enthouſiaſme: & elle nous porteroit volontiers à croire que M. Deſcartes auroit bû le ſoir avant que de ſe coucher. En effet c'étoit la veille de ſaint Martin, au ſoir de laquelle on avoit coûtume de faire la débauche au lieu où il étoit, comme en France. Mais il nous aſſure qu'il avoit paſſé le ſoir & toute la journée dans une grande ſobriété, & qu'il y avoit trois mois entiers qu'il n'avoit bû de vin. Il ajoûte que le Génie qui excitoit en luy l'enthouſiaſme dont il ſe ſentoit le cerveau échauffé depuis quelques jours, luy avoit prédit ces ſonges avant que de ſe mettre au lit, & que l'eſprit humain n'y avoit aucune part.

Quoy qu'il en ſoit, l'impreſſion qui luy reſta de ces agitations, luy fit faire le lendemain diverſes réfléxions ſur le parti qu'il devoit prendre. L'embarras où il ſe trouva, le fit recourir à Dieu pour le prier de luy faire connoître ſa volonté, de vouloir l'éclairer. & le conduire dans la recherche de la vérité. Il s'adreſſa enſuite à la ſainte Vierge pour luy recommander cette affaire, qu'il jugeoit la plus importante de ſa vie. Et pour tâcher d'intéreſſer cette bien-heureuſe Mére de Dieu d'une maniére plus preſſante, il prit

1619. occaſion du voyage qu'il méditoit en Italie dans peu de jours, pour former le vœu d'un pélerinage à Nôtre-Dame de Lorette. Son zéle alloit encore plus loin, & il luy fit promettre que dés qu'il ſeroit à Veniſe, il ſe mettroit en chemin par terre, pour faire le pélerinage à pied juſqu'à Lorette: que ſi ſes forces ne pouvoient pas fournir à cette fatigue, il prendroit au moins l'extérieur le plus dévot & le plus humilié qu'il luy ſeroit poſſible pour s'en acquitter. Il prétendoit partir avant la fin de Novembre pour ce voyage. Mais il paroît que Dieu diſpoſa de ſes moyens d'une autre maniére qu'il ne les avoit propoſez. Il fallut remettre l'accompliſſement de ſon vœu à un autre têms, ayant été obligé de différer ſon voyage d'Italie pour des raiſons que l'on n'a point ſçeuës, & ne l'ayant entrepris qu'environ quatre ans depuis cette réſolution.

Olympic. Carteſ. ut ſupr.

Son enthouſiaſme le quitta peu de jours aprés: & quoique ſon eſprit eût repris ſon aſſiéte ordinaire, & fût rentré dans ſon prémier calme, il n'en devint pas plus déciſif ſur les réſolutions qu'il avoit à prendre. Le têms de ſon quartier d'hyver s'écouloit peu à peu dans la ſolitude de ſon poëſle: & pour la rendre moins ennuyeuſe, il ſe mit à compoſer un traité, qu'il eſpéroit achever avant Pâques de l'an 1620. Dés le mois de Février il ſongeoit à chercher des Libraires pour traiter avec eux de l'impreſſion de cet ouvrage. Mais il y a beaucoup d'apparence que ce traité fut interrompu pour lors, & qu'il eſt toûjours demeuré imparfait depuis ce téms-là. On a ignoré juſqu'icy, ce que pouvoit être ce traité qui n'a peut-être jamais eu de titre. Il eſt certain que les *Olympiques* ſont de la fin de 1619, & du commençement de 1620; & qu'ils ont cela de commun avec le traité dont il s'agit, qu'ils ne ſont pas achevez. Mais il y a ſi peu d'ordre & de liaiſon dans ce qui compoſe ces *Olympiques* parmi ſes Manuſcrits, qu'il eſt aiſé de juger que M. Deſcartes n'a jamais ſongé à en faire un traité régulier & ſuivi, moins encore à le rendre public.

Ibidem.

Die 23 Febr.

CHAP.

1619.
1620.

CHAPITRE II.

M. Deſcartes entend parler des Roſe-croix, ou Confréres de la Roſe-croix. On luy fait croire que leur ſocieté n'a pour but que la recherche de la vérité dans les choſes naturelles, & la vraye ſcience. Il ſouhaite de les connoître & de conférer avec eux. Sa curioſité & ſes ſoins devenus inutiles par l'impoſſibilité où il fut d'en trouver aucun de cette ſecte. Il ſe met en devoir de ſe paſſer du ſecours d'autruy pour l'éxécution de ſes deſſeins.

LA ſolitude de M. Deſcartes pendant cet hiver étoit toûjours fort entiére, principalement à l'égard des perſonnes qui n'étoient point capables de fournir à ſes entretiens. Mais elle ne donnoit point l'excluſion de ſa chambre aux curieux, qui ſçavoient parler de ſciences, ou de nouvelles de littérature. Ce fut dans les converſations de ces derniers qu'il entendit parler d'une Confrérie de Sçavans, établie en Allemagne depuis quelque tems ſous le nom de *Fréres de la Roſe-croix*. On luy en fit des éloges ſurprenans. On luy fit entendre que c'étoient des gens qui ſçavoient tout, & qu'ils promettoient aux hommes une nouvelle ſageſſe, c'eſt-à-dire, la véritable ſcience qui n'avoit pas encore été découverte. M. Deſcartes joignant toutes les choſes extraordinaires que les particuliers luy en apprenoient, avec le bruit que cette nouvelle ſocieté faiſoit par toute l'Allemagne, ſe ſentit ébranlé. Luy qui faiſoit profeſſion de mépriſer généralement tous les Sçavans, parce qu'il n'en avoit jamais connu qui fuſſent véritablement tels, il commença à s'accuſer de précipitation & de témérité dans ſes jugemens. Il ſentit naître en luy-même les mouvemens d'une émulation dont il fut d'autant plus touché pour ces Roſe-croix, que la nouvelle luy en étoit venuë dans le têms de ſon plus grand embarras touchant les moyens qu'il devoit prendre pour la recherche de la Vérité. Il ne crut pas devoir demeurer dans l'indifférence à leur ſujet, parce (diſoit-il à ſon ami Muſée) que ſi c'étoient des impoſteurs, il n'étoit pas juſte de les laiſſer joüir d'une réputation mal acquiſe aux dépens

Cartefii lib. de ſtudio bonæ mentis. num. 5. MS.

Ibidem.

De Stud. B. M. ad Muſæum ibid.

1619. 1620. dépens de la bonne foy des peuples ; & que s'ils apportoient quelque choſe de nouveau dans le monde qui valût la peine d'être ſçû, il auroit été mal-honnête à luy, de vouloir mépriſer toutes les ſciences, parmi leſquelles il s'en pourroit trouver une dont il auroit ignoré les fondemens. Il ſe mit donc en devoir de rechercher quelqu'un de ces nouveaux ſçavans, afin de pouvoir les connoître par luy-même, & de conférer avec eux. A propos de quoy j'eſtime qu'il eſt bon de dire un mot de leur hiſtoire, pour la ſatisfaction de ceux qui n'en ont pas encore ouy parler.

On prétend que le prémier Fondateur de cette confrérie des Roſe-croix étoit un Allemand né dés l'an 1378, de parens fort pauvres, mais Gentils-hommes d'extraction. A cinq ans on le mit dans un monaſtére où il apprit le Grec & le Latin. Etant ſorti du couvent à ſeize ans, il ſe joignit à quelques Magiciens pour apprendre leur art, & demeura cinq ans avec eux : aprés quoy il ſe mit à voyager prémiérement en Turquie, puis en Arabie. Là il ſçeut qu'il y avoit une petite ville nommée Damcar peu connuë dans le monde, & qui n'étoit habitée que par des Philoſophes, vivans d'une façon un peu extraordinaire, mais d'ailleurs trés-verſez dans la connoiſſance de la Nature. Son hiſtoire, ou plûtôt ſon roman écrit par Bringern, dit qu'il y fut reçeu par les habitans du lieu avec beaucoup de civilité ; qu'on luy rendit toutes ſortes de bons offices ; & qu'on luy fit un accueil auſſi favorable que celuy que les Brachmanes avoient fait au fameux Apollonius de Tyane. On ajoûte que nôtre Allemand y fut ſalué d'abord par ſon nom, quoy qu'il ne l'eût encore déclaré à perſonne, qui eſt une circonſtance copiée d'Apollonius ; & qu'on luy révéla beaucoup de choſes qui s'étoient paſſées dans ſon monaſtére pendant le ſéjour d'onze années qu'il y avoit fait. Les habitans luy découvrirent qu'il y avoit long-têms qu'ils l'attendoient chez eux, comme celuy qui devoit être l'auteur d'une réformation générale dans l'Univers. Ils l'inſtruiſirent enſuite ſur diverſes choſes, & luy communiquérent la plûpart de leurs ſecrets. Aprés avoir demeuré trois ans parmi eux, il quitta leur païs pour venir en Barbarie, & s'arrêta dans la ville de Fez pour conférer avec les Sages & les Cabaliſtes, dont cette ville étoit fort abondante.

G. Naud. ch. 4. n. 2. tiré de Jean Bringern, &c.

Ville chimérique.

L'an 1615.

De-là

De là il paſſa en Eſpagne, d'où il ſe fit chaſſer pour avoir voulu y jetter les fondemens de ſa nouvelle Réformation. Il fut obligé de ſe retirer en Allemagne, où il vêcut en Solitaire juſqu'à l'âge de 106 ans, au bout deſquels on ſuppoſe qu'il mourut ſans maladie en 1484; & que ſon corps qui demeura inconnu dans la grotte où il avoit vêcu, fut découvert ſix vingts ans aprés, & donna lieu à l'établiſſement des Fréres de la Roſe-croix, qui ſe fit l'an 1604. 1619. 1620.

On dit qu'ils n'étoient que quatre Confréres d'abord, & qu'ils augmentérent enſuite juſqu'au nombre de huit. Une des prémiéres choſes qu'on peut leur attribuer eſt ſans doute l'invention du Roman de leur Fondateur, parce qu'ils ont cru que les établiſſemens les plus célébres de ce monde ſe ſont attiré de la vénération & du crédit par des origines fabuleuſes. Pour ne pas laiſſer leur fondation ſans miracle, ils feignirent que la grotte où repoſoit leur Fondateur étoit éclairée d'un ſoleil qui étoit au fonds de l'antre; mais qui reçevoit ſa lumiére du Soleil du monde. Par ce moyen on découvroit toutes les raretez renfermées dans la grotte. Elles conſiſtoient en une platine de cuivre poſée ſur un autel rond, dans laquelle on liſoit *A. C. R. C. vivant je me ſuis réſervé cét abrégé de lumiére pour ſepulchre*: & en quatre figures avec leurs inſcriptions, qui étoient pour la prémiére, *jamais vuide*; pour la ſeconde, *le joug de la loy*; pour la troiſiéme, *la liberté de l'Evangile*; pour la quatriéme, *la gloire entiére de Dieu*. Il y avoit auſſi des lampes ardentes, des ſonnettes, des miroirs de pluſieurs façons, des livres de diverſes ſortes, & entr'autres, le Dictionnaire des mots de Paracelſe, & le petit monde de leur Fondateur. Mais la plus remarquable de toutes ces raretez, étoit une inſcription qu'ils aſſuroient avoir trouvée ſous un vieux mur, & qui portoit ces mots: *Aprés ſix vingt ans je ſeray découverte.* Ce qui déſignoit fort nettement l'an 1604, qui eſt celuy de leur établiſſement. Naud. ibid. pag. 37, 38.

On n'eſt pas encore aujourd'hy trop bien informé de la raiſon qui leur a fait porter le nom de *Roſe-croix*. Mais ſans s'arrêter aux conjectures ingénieuſes des Eſprits myſtérieux ſur ce point, on peut s'en tenir à l'opinion de ceux qui eſtiment qu'il leur eſt venu de leur Fondateur, quoyque ces Confréres euſſent voulu perſuader au Public que leur Maître n'avoit pas de nom. Roſen. creutz.

1619. 1620. La fin de leur Inſtitut étoit la réformation générale du monde, non pas dans la Religion, dans la police du gouvernement, ou dans les mœurs ; mais ſeulement dans les ſciences : & ils s'obligeoient à garder le célibat. Ils embraſſoient l'étude générale de la Phyſique dans toutes ſes parties : mais ils faiſoient une profeſſion plus particuliére de la Médecine & de la Chymie. Michel Mayer qui a fait un livre des conſtitutions de la Confrérie, ne leur donne que ſix Statuts généraux. Le prémier, de faire la médecine gratuitement pour tout le monde. Le ſecond, de s'habiller ſelon la mode du païs où ils ſe trouveront. Le troiſiéme, de s'aſſembler tous les ans une fois. Le quatriéme, de choiſir des ſucceſſeurs habiles & gens de bien à la place de ceux qui viendront à mourir. Le cinquiéme, de prendre pour le cachet ou le ſçeau de la Congrégation, les deux lettres capitales R. C. Le ſixiéme, de tenir la ſocieté ſecrete & cachée au moins pendant cent ans. La Renommée a fait des gloſes ſur ces ſtatuts, qui ont donné matiére à une multitude de Traitez qui ſe ſont faits pour & contre eux.

Themis aurea cap. 6. 13. & ſeqq.

Ceux qui ont entrepris de les décrier comme des extravagans, des viſionnaires & des impies, leur ont attribué des maximes fort étranges: & ils les ont fait paſſer pour une nouvelle ſecte de Luthériens Paracelſiſtes.

Monſieur Deſcartes ne ſçavoit pas celuy de leurs ſtatuts qui leur ordonnoit de ne point paroître ce qu'ils étoient devant le monde ; de marcher en Public vêtus comme les autres ; de ne ſe découvrir ni dans leurs diſcours, ni dans aucunes de leurs maniéres de vivre. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner que toute ſa curioſité, & toutes ſes peines ayent été inutiles dans les recherches qu'il fit ſur ce ſujet. Il ne luy fut pas poſſible de découvrir un ſeul homme qui ſe déclarât de cette Confrérie, ou qui fût même ſoupçonné d'en être. Peu s'en falut qu'il ne mît la ſocieté au rang des chimére. Mais il en fut empêché par l'éclat que faiſoit le grand nombre des écrits Apologétiques, qu'on avoit publié juſqu'alors, & qu'on continua de multiplier encore depuis en faveur de ces Roſe-croix tant en Latin qu'en Allemand. Il ne crut pas devoir s'en rapporter à tous ces écrits ; ſoit parce que ſon inclination le portoit à prendre ces nouveaux Sçavans pour

Stud. Bon. Ment. num. 5.

des

des impoſteurs ; ſoit parce qu'ayant renoncé aux livres, il vouloit s'accoûtumer à ne juger de rien que ſur le témoignage de ſes yeux & de ſes oreilles, & ſur ſa propre expérience. C'eſt pourquoy il n'a point fait difficulté de dire quelques années aprés, qu'il ne ſçavoit rien des Roſe-croix : & il fut auſſi ſurpris que ſes amis de Paris, lorſqu'étant de retour en cette ville l'an 1623, il apprit que ſon ſéjour d'Allemagne luy avoit valu la réputation d'être de la Confrérie des Roſe-croix. 1620.

De ſtud. B. M. Nic. Poiſſ. Rem. ſur la Méth. de Deſcartes.

Se voyant ainſi déchû de l'eſpérance qu'il avoit euë, de trouver quelqu'un qui fût en état de le ſoulager dans la recherche de la Vérité, il retomba dans ſes prémiers embarras. Il paſſa le reſte de l'hiver & le carême ſur les frontiéres de Baviére dans ſes irréſolutions, ſe croyant bien délivré des préjugez de ſon éducation & des livres, & s'entretenant toûjours du deſſein de bâtir tout de neuf. Mais quoyque cet état d'incertitude dont ſon eſprit étoit agité, luy rendît les difficultez de ſon deſſein plus ſenſibles que s'il eût pris d'abord ſa réſolution, il ne ſe laiſſa jamais tomber dans le découragement. Il ſe ſoûtenoit toûjours par le ſuccez avec lequel il ſçavoit ajuſter les ſecrets de la Nature aux régles de la Mathématique à meſure qu'il faiſoit quelque nouvelle découverte dans la Phyſique. Ces occupations le garantirent des chagrins & des autres mauvais effets de l'oiſiveté, & elles le ménérent juſqu'au têms que le Duc de Baviére fit avancer ſes troupes vers la Soüabe. Il les ſuivit, comme nous l'avons rapporté ailleurs, & il les quitta pour venir à Ulm, où il paſſa les mois de Juillet & d'Août avec une partie de ceux de Juin & de Septembre. De là il fut en Autriche voir la Cour de l'Empereur, aprés quoy il alla rejoindre l'armée du Duc de Baviére en Bohéme, & entra avec elle dans la ville de Prague, où il demeura juſqu'au milieu du mois de Décembre.

In otiis hibernis naturæ myſteria cõponens cum legibus Matheſeos, utriuſque arcana eâdem clave reſerari poſſe, auſus eſt ſperare. Chanut in Epit. Carteſ.

Il prit enſuite ſon quartier d'hiver avec une partie des troupes que le Duc de Baviére laiſſa ſur les extrémitez de la Bohéme méridionale en retournant à Munich. Il ſe remit à ſes méditations ordinaires ſur la Nature, s'éxerçant aux préludes de ſes grands deſſeins, & profitant de l'avantage qu'il avoit de pouvoir vivre ſeul au milieu de

ceux à qui il ne pouvoit envier la liberté de boire & de joüer, tant qu'ils luy laiſſoient celle d'étudier en retraite.

CHAPITRE III.

M. Deſcartes paſſe dans les troupes du Comte de Bucquoy pour aller en Hongrie. Etat de ce païs depuis la révolte des Hongrois ſous la conduite de Betlen Gabor. Aprés la mort du Comte de Bucquoy, il quitte entiérement l'armée. S'il eſt vray qu'il ait ſervi contre le Turç?

1621. MR Deſcartes ſe trouvoit toûjours embarraſſé dans ſes irréſolutions, ne ſçachant encore à quoy ſe déterminer ſur le choix d'un genre de vie qui fût propre pour l'éxécution de ſes deſſeins. Il en remit la déciſion à une autre fois : & pour tâcher de faire quelque diverſion à ſes inquiétudes, il reprit le mouſquet dans la réſolution de faire encore une campagne. Le bruit que les troubles de Hongrie avoient fait au camp des Bavarois l'année précédente, & ce qu'il en avoit pû apprendre des Hongrois même, qui s'étoient trouvez à la bataille de Prague parmi les troupes Impériales, luy fit naître l'envie de paſſer en Hongrie, & de prendre parti dans l'armée de l'Empereur qui marchoit contre les rebelles. Il quitta le ſervice du Duc de Baviére pour aller en Moravie, où le Comte de Bucquoy incontinent aprés le rétabliſſement de ſa ſanté, s'étoit mis en devoir de réduire les villes qui reſtoient de la faction de l'Electeur Palatin. Il l'alla trouver à Hradiſch ville ſur la Morave que ce Comte venoit de prendre, aprés un ſiége de peu de jours, & qui avoit ſervi juſques-là de lieu de communication entre les rebelles de Hongrie, & ceux de Bohéme pour ſe ſecourir mutuellement contre l'Empereur Ferdinand. Il s'engagea aux conditions des Volontaires vers la fin de Mars de l'an 1621 dans les troupes de ce Général, qui attendoit l'iſſuë de la conférence de Hainbourg, procurée le 25 de Janvier par les Ambaſſadeurs de France*, entre Betlen Gabor & les Etats de Hongrie d'une part, & l'Empereur qui étoit Roy légitime de Hongrie de l'autre.

Chanut in Epitaph. Carteſ. Borel. comp. vit. Cartſe. Lorenzo Craſſ. Elog.

* Le Duc d'Angoulême, Béthune Baron de Selles. L'Aubeſpine Abbé de Preaux.

Pour-

1621.

Pour mieux entrer dans l'intelligence des affaires des uns & des autres, il faut ſçavoir quelque choſe des troubles ſurvenus en Hongrie peu de têms aprés la naiſſance de ceux de Bohéme. Betlen Gabor ou Gabriel Bethlem, Hongrois d'origine, Grec de Religion, s'etoit emparé de la Principauté de Tranſilvanie, dont il avoit dépouillé Batori par l'aſſiſtance des Turcs. Pour pouvoir jouïr de ſon uſurpation avec plus d'aſſurance & de repos, il avoit fait avec l'Empereur Mathias en 1615 un Traitté de paix, où lui & les Etats de Tranſilvanie reconnoiſſoient cét Empereur pour légitime Roy de Hongrie, & promettoient de l'aſſiſter en toutes choſes, lui & ſes ſucceſſeurs au royaume de Hongrie. Il avoit paſſé un autre Traitté tout ſemblable l'an 1619 avec Ferdinand légitime ſucceſſeur de Mathias. Mais ayant oublié tous ſes ſermens quelques mois aprés, il ne fit pas difficulté de prendre ſous ſa protection les ſéditieux & les mécontens de Hongrie. Il fit plus; car s'étant aſſuré de la faveur du Grand Seigneur, dont il étoit vaſſal, & ayant fait une ligue offenſive & défenſive avec les Directeurs de Bohéme, c'eſt-à-dire, avec les Rebelles qui avoient élû le Palatin pour leur Roy, il entra ſur la fin du mois d'Août 1619 dans la haute Hongrie avec une groſſe armée: & prit la ville de Caſſovie le cinquiéme de Septembre. L'épouvante y fut ſi grande que la plûpart des villes lui apportérent les clefs: & les Etats de la haute Hongrie ſe mirent ſous ſa puiſſance, à condition qu'il les maintiendroit dans leurs priviléges. Au mois d'Octobre il fit avancer ſon armée vers Preſbourg, & envoya dix mille Tranſilvains au Comte de la Tour Général des troupes rebelles de Bohéme. Il obligea la ville de Preſbourg de ſe rendre par une capitulation ſignée le 20 d'Octobre; ſe fit déclarer Prince de Hongrie par les Grands du Royaume; & permit la liberté de Religion par tout. Au commençement de l'année 1620, furent dreſſez les articles d'une confédération entre luy, les Etats de Hongrie & de Tranſilvanie d'une part, & l'Electeur Palatin, les Etats de Bohéme & des Provinces incorporées, de l'autre. Ils furent arrêtez le troiſiéme Janvier au château de Prague, ſignez à Preſbourg le 15 du même mois; & ratifiez à Prague le 15 d'Avril ſuivant. Dans le même têms l'Empereur qui tachoit

Edict Ferdinand adverſ. Hung. p. 12. an. 1621. le 6. de Mars.

M. F. t. 6. & 7. an. 1619, 1621, &c.

1621. d'épargner le ſang des Hongrois qui lui étoient demeurez fidéles, & qui craignoit que le Turc ne voulût profiter de ces deſordres, fit une tréve avec Betlen Gabor pour faire ceſſer tout acte d'hoſtilité juſqu'au jour de ſaint Michel. Pendant la tréve, les Etats de Hongrie, ſous prétexte d'aviſer aux moyens de remettre tout le Royaume ſous l'obéiſſance de l'Empereur, tinrent une Diéte générale à Neuhauſel au commençement de Juillet. La délibération fut qu'on cõmençeroit la guerre à la fin de la Tréve, & que le Prince Betlen ſeroit couronné Roy de Hongrie au mois d'Octobre. La tréve finie, Betlen porta la guerre ſur les confins de l'Autriche, & mit le ſiége devant Hainbourg, qu'il prit aprés la mort du Comte de Dampierre Général des troupes Impériales tué devant Preſbourg; où il étoit allé mettre le ſiége pour faire diverſion à celui de Hainbourg. Ayant appris que les Ambaſſadeurs de France étoient partis le 16 d'Octobre pour traitter un accommodement entre l'Empereur & lui, il envoya au devant d'eux 400 Cavaliers, puis 200 Gentilshommes; les reçût magnifiquement, & leur donna deux audiences dont on n'a jamais ſçû le réſultat. Mais étant retournez à Vienne, ils firent arrêter entre cinq Députez de l'Empereur & ſix du Prince Betlen une conférence à Hainbourg où ils devoient ſe trouver auſſi, & la firent aſſigner au 25 de Janvier 1621.

Il s'étoit fait déclarer Roy dés le 25 d'Août 1620. Ibib. p. 19. tom. 7.

Pag. 409, t. 6. du Merc. Fr.

Pendant la tenuë de cette conférence, les deux armées ne laiſſoient pas d'agir l'une contre l'autre, & ſe battoient ſouvent avec beaucoup de perte de part & d'autre, lorſqu'elles ſe rencontroient en corps détachez. Mais Betlen voyant les Grands de ſon parti ébranlez par les triſtes nouvelles de la défaite du Prince Palatin & des Confédérez de Bohéme, & ne contant pas trop ſur l'iſſuë favorable de la conférence de Hainbourg, ſortit de Preſbourg, & emporta la couronne avec lui. Il ſe retira d'abord à Tirnaw, & delà à Alteſol ſur la riviere de Gran. Le 7. d'Avril, l'Empereur envoia ſes conditions de paix à la conférence pour être offertes au Prince Betlen. Elles portoient qu'on lui laiſſeroit le titre de *Prince de Hongrie*, avec un revenu de 100000 florins & 100 marcs d'argent par an. Betlen témoigna qu'il étoit content d'accepter ces conditions, pourvû qu'on lui donnât Caſſovie, avec certain nombre de villes de ſureté. Il demandoit

doit outre cela que l'Empereur pardonnât généralement à tous les Confédérez de quelque Province qu'ils fuſſent, & ne fit aucune recherche du paſſé. L'Empereur rejetta cette propoſition : ſur ſon refus la conférence de Hainbourg fut rompuë avec la Tréve qu'on avoit renoüée & prolongée juſqu'alors, de ſorte que rien n'empêcha plus le Comte de Bucquoy d'entrer en Hongrie. 1621.

M. Deſcartes le ſuivit au paſſage de la Morave, qu'il fit au mois d'Avril pour aller inveſtir Preſbourg avec une armée de 22000 hommes. Le Prince Betlen qui avoit laiſſé une forte garniſon dans le château de la Ville, ayant pourvû aux munitions de Tirnaw, de Neuhauſel, & des autres Places principales, ſe retira à Caſſovie, & y emporta la couronne de Hongrie. La ville de Preſbourg ſe rendit le 2 de May, & le château huit jours aprés. Le Comte de Bucquoy aprés avoir fait conduire les Hongrois qui étoient dans la citadelle à Neuhauſel, & les Allemans en Moravie, mit une garniſon Impériale dans Preſbourg, & fit marcher ſon armée devant Tirnaw, qui ne réſiſta point longtêms, non plus que les villes & places de S. Georges, de Moder, de Peſing, de Roſendorf, d'Altembourg, & quelques autres ſur les deux rives du Danube, qui furent réduites en peu de têms avec toute l'Iſle de Schut.

On prétend que M. Deſcartes ſe ſignala dans ces expéditions, & qu'il y acquit de la réputation. La choſe n'eſt pas tout-à-fait hors d'apparence, mais il auroit été bon que nous l'euſſions appriſe de lui même, ou de quelque Auteur attaché uniquement à la vérité de l'hiſtoire, plûtôt que de ſes Panégyriſtes qui peuvent l'avoir devinée dans la penſée de lui faire honneur. Je crois qu'il faut s'en tenir à ſes intentions, qui n'étoient de chercher ni la gloire ni la fortune dans la profeſſion des armes, mais de parvenir de plus en plus à la connoiſſancedes hommes, & du reſte de la Nature.

Lor. Craſſ. in R. Cart. el. L. Morer. in Dictionar. Hiſt. &c.

Le Comte de Bucquoy, n'eut pas ſi bon marché du ſiége de Neuhauſel, qui penſa ruïner le parti de l'Empereur en Hongrie. Les Impériaux eurent d'abord quelques avantages dans leurs approches : & les aſſiégez reçurent au commençement beaucoup de dommage des batteries qui étoient parfaitement

Artus in M. Gallo-Belg. Rich. au M. F. t. 7. p. 751. & ſuiv.

1621. parfaitement bien disposées. Mais outre que ces derniers ne manquoient de rien dans la Place, ayant la porte* libre du côté de la riviére, pour faire entrer autant d'hommes & de munitions qu'ils en pouvoient souhaitter : ils avoient encore hors de la ville 10000 * hommes, venus à leur secours ; sçavoir, 4000 envoyez de Cassovie par le Prince Betlen, & 6000 amenez de Bohéme & de Moravie par le Comte de la Tour, & campez avantageusement au delà de la riviére. Les assiégez firent de fréquentes sorties, & l'armée des troupes auxiliaires traversoit tellement les passages & les avenuës de l'armée Impériale, que le Comte de Bucquoy étoit obligé de faire une escorte de plusieurs compagnies de cavalerie & d'infanterie pour envoyer au fourrage. Nonobstant ces inconvéniens, le siége avançoit en fort bon ordre, lors que le 10 de Juillet un corps de 1500 chevaux Hongrois, détaché du camp de delà la riviére & passé à la faveur du canon des assiégez, vint attaquer 1500 cavaliers des Impériaux revenans du fourrage. A la prémiére alarme qui s'en donna, le Comte de Bucquoy accompagné de quelques Officiers courut se mettre à la tête de ses gens. Ayant considéré l'ordre des assaillans, il forma sur le champ divers escadrons, & fit avancer le Comte Torquati qui enfonça vaillamment l'avantgarde ennemie, & se trouva pêle mêle au milieu des Hongrois avec ses soldats. L'escadron qui suivoit ne fit pas bien son devoir, & sa fuite entraîna les autres qui venoient aprés. De sorte que Torquati & les siens furent enveloppez & faits prisonniers, & que le Comte de Bucquoy se trouva seul devant l'ennemi. Il eut beau courir d'escadron en escadron l'épée d'une main & le pistolet de l'autre pour rassurer les fuiards & les faire retourner. Ils n'eurent point d'oreilles pour lui : & ils l'abandonnérent si généralement qu'il fut coupé & investi seul par quinze Hongrois des mieux montez, qui l'attaquérent de toutes parts. Il se défendit tres longtêms contre-eux avec son courage ordinaire, jusqu'à ce qu'il reçut un coup de pistolet au travers du corps, puis un autre coup de lance qui le fit tomber de son cheval. Le Marquis de Gonzague qui l'apperçût de loin, accourut avec quelques-uns de ses gens pour le secourir. Il se jetta au milieu des Hongrois, en tua deux, & donna le loisir au Comte

* La porte de Carniole.

* 12000 selon d'autres.

Rich. ibid. p. 755.

Comte de Bucquoy de ſe relever ; & de marcher à pied environ cinquante pas vers l'armée malgré la perte de ſon ſang. Les Hongrois ſurvenus en plus grand nombre firent retirer le Marquis de Gonzague, jettérent le Comte de Bucquoy par terre de deux autres coups de lance, & ayant fait une décharge de tous leurs piſtolets ſur lui, il mourut ſous la grêle de tant de coups, dont il s'en trouva treize qui étoient mortels. La honte & le courage reprirent le Marquis de Gonzague, qui revint à la charge avec le ſieur de Camargues, & quelques ſoldats ralliez des fuiards. Ils percérent bravement juſqu'au lieu où étoit leur Général, qu'ils trouvérent mort. Le Marquis deſcendit de ſon cheval, ſur lequel il chargea lui même le corps pour le tranſporter au camp. 1621.

Les Impériaux conſternez de la perte de leur Général, ne ſongérent plus qu'aux moiens de lever le ſiége de Neuhauſel. Mais pour ſauver les apparences, ils demeurérent encore quelques jours, pendant leſquels ils prirent des meſures pour ſe retirer en bon ordre. C'eſt ce qu'ils firent durant la nuit du 27 de Juillet, & M. Deſcartes revint à Preſbourg avec les François & les Wallons, qui étoient en grand nombre dans l'armée du Comte du Bucquoy.

Une avanture auſſi funeſte que celle dont il venoit d'être le témoin, acheva de le dégoûter de la profeſſion des armes. Nous ſerions trop faciles ſi nous nous laiſſions aller à l'opinion de ceux qui ont publié qu'il a encore ſervi contre les Turcs. Quand M. Deſcartes auroit eu envie de le faire, il ſeroit difficile de trouver une occaſion qui ſe fût préſentée en ce têms-la pour favoriſer ce deſſein. Les Impériaux n'avoient rien à démêler pour lors avec les Turcs ; & il auroit fallu que M. Deſcartes pour ſe ſatisfaire, eût paſſé en Pologne ou en Moldavie, qui étoit le théatre ordinaire de la guerre entre les Polonois & les Turcs. Dés l'an 1620, le jeune Sultan Oſman avoit fait la paix avec la Perſe pour déclarer la guerre à la Pologne. Les Turcs & les Polonois s'étoient battus mutuellement en diverſes rencontres ſur la fin de la même année, & au commençement de la ſuivante. La guerre dura juſqu'au mois de Novembre : & les Coſaques, tantôt ſeuls, tantôt avec les Polonois, y firent périr par le L. Moreri. & autr.

1621. fer plus de cent mille Turcs, juſqu'à ce qu'Oſman ſe vid obligé de demander la paix, qui termina la campagne de cette année. M. Deſcartes partant du camp devant Neuhauſel ſur la fin de Juillet, ſeroit peut-être arrivé aſſez-tôt en Moldavie, pour voir les derniers combats. Mais les paſſages occupez par les Hongrois & Tranſilvains du parti de Betlen Gabor, ne pouvoient lui permettre ce voyage. Auſſi voyons nous que ceux qui l'ont fait aller contre les Turcs, n'ont ſuppoſé la choſe que ſur l'erreur qui leur avoit fait croire que l'armée impériale de Hongrie étoit emploiée contre les Turcs.

CHAPITRE IV.

Monſieur Deſcartes renonce à la profeſſion des armes, ou plûtôt il continue ſes voyages ſans s'aſſujettir à ſuivre les armées. Il va en Poméranie, & dans pluſieurs endroits de la baſſe Allemagne. Il court riſque de la vie ſur les côtes de Friſe.

CE fut donc immédiatement aprés la campagne de Hongrie, que M. Deſcartes éxécuta la réſolution qu'il avoit priſe longtêms auparavant de ne plus porter le mouſquet. Il n'eut point à combattre en cette occaſion ni contre ſon tempérament, dont la chaleur s'étoit ralentie par les travaux de quatre années de milice, ni contre ſon inclination qui ne le portoit plus qu'à rechercher de la tranquillité pour méditer ſur ſa Philoſophie.

Son deſſein n'étoit pas de revenir ſi tôt en France, ſoit à cauſe de la guerre que les Huguenots venoient d'y allumer, ſoit à cauſe de la peſte, qui affligeoit particuliérement la ville de Paris depuis prés d'un an, & qui ne ceſſa qu'en 1623. Il entreprit donc de voyager dans ce qui lui reſtoit à voir des pays du Nord : mais ne n'eſt pas la peine de dire qu'il fut obligé de changer d'état. Ce qu'il entreprenoit n'étoit dans le fonds qu'une continuation de voyages qu'il vouloit faire, ſans s'aſſujettir do énavant à ſuivre les armées, parce qu'il croyoit avoir ſuffiſamment enviſagé & découvert le Genre humain par l'endroit de ſes hoſtilitez. Il avoit toujours parlé

parlé de ſa profeſſion militaire, d'une maniére ſi indifférente & ſi froide, qu'on jugeoit aiſément qu'il conſidéroit ſes campagnes comme de ſimples voyages, & qu'il ne ſe ſervoit de la bandouliére que comme d'un paſſeport qui lui donnoit accés juſqu'au fonds des tentes & des tranchées, pour mieux ſatisfaire ſa curioſité. 1621.

Les envieux & les adverſaires que la Providence lui deſtinoit dés lors, ne laiſſérent pas échapper cette circonſtance de ſa vie : & longtêms aprés l'on a vû un Miniſtre de Hollande lui reprocher cette action comme un trait de lâcheté. Selon cét Auteur, ç'a été le deſeſpoir de pouvoir devenir Maréchal ou Lieutenant Général, qui l'a fait renoncer à la profeſſion des armes, lui qui n'avoit jamais voulu être Enſeigne ni Lieutenant. M. Deſcartes s'eſt contenté de rire de cette inſulte. Le Miniſtre qui pour le rendre odieux parmi les Proteſtans, affectoit de le faire paſſer pour un Jéſuite de robbe-courte, dreſſa ſon horoſcope ſur cét endroit, & devina qu'il étoit né ſous l'étoile de S. Ignace de Loyola. Il prétendoit par cette extravagante imagination faire un paralléle de ce Saint & de ſes Diſciples avec M. Deſcartes & les Sectateurs de ſa nouvelle Philoſophie, donnant pour époque à la fondation de l'Inſtitut du prémier, & à l'origine de la Philoſophie du ſecond, le renoncement de l'un & de l'autre au port des armes, dont il mettoit le principe dans un mouvement de deſeſpoir. Quoique M. Deſcartes ne fût pas du nombre des Saints comme Ignace de Loyola, il ne laiſſa pas de ſouffrir ces reproches avec la patience d'un Saint : au moins tâcha-t-il d'imiter les diſciples de ce Saint, qui ne le vangérent de cét outrage du Miniſtre que par le mépris & le ſilence.

Voetius ſous le nom de Schoockius. p. 11. admir. method. Ph. Cart.

Et Cart. p. 18. 19. Epiſt. ad celeb. Voet.

Et Tepel. p. 5, 6.

Il s'eſt vû peu de grands hommes dans le monde qui n'aient pris le parti de voyager, depuis que le genre humain s'eſt répandu dans les divers endroits de la terre, & qu'il s'eſt trouvé partagé par la diverſité du langage, de la religion, des mœurs, & des maniéres de vivre. Nous avons été trés-ſatisfaits des raiſons que ces grands hommes nous ont alléguées de cette curioſité : & l'on doit eſpérer de la juſtice publique qu'on ne le ſera pas moins de celles de M. Deſcartes, que perſonne n'accuſera d'avoir été novateur en

BIBLIOTHECA

1621. ce point. L'exemple de ces grands hommes eſt une apologie de ſa conduite, comme ſa conduite pourra en être une pour eux quand ils en auront beſoin. Le bon ſens qui eſt de tous les ſiécles, lui a fait connoître comme à eux, que pour ſçavoir éxactement, il ne faut pas s'en tenir aux méditations de ſon cabinet, ni aux habitudes de ſon païs natal. Il emploia donc le reſte de ſa jeuneſſe à voyager, ſur tout dans les Provinces où il n'y avoit point de guerres. Il s'appliqua particuliérement à voir & éxaminer les Cours des Princes, à fréquenter les perſonnes de diverſes humeurs, & de différentes conditions. Il s'étudia auſſi beaucoup à recueillir diverſes expériences, tant ſur les choſes naturelles que produiſoient les différens climats par où il paſſoit, que ſur les choſes civiles qu'il voyoit parmy les peuples, d'inclinations & de coûtumes différentes. C'eſt ce qu'il appelloit *le grand livre du monde*, dans lequel il prétendoit chercher la vraye Science, n'eſpérant pas la pouvoir trouver ailleurs que dans ce volume ouvert publiquement, & dans ſoy-même, ſelon la perſuaſion où il étoit que les ſemences que Dieu a miſes en nous ne ſont pas entiérement étouffées par l'ignorance ou par les autres effets du péché. Suivant ces principes il voulut que ſes voyages lui ſerviſſent à s'éprouver lui-même dans les rencontres que la Fortune lui propoſoit, & à lui faire faire ſur toutes les choſes qui ſe préſentoient, des réfléxions utiles à la conduite de ſa vie.

Deſcart. Diſc. de la Méthod. pag. 11. 12.

Ibidem. p. 11.

Car il flattoit ſon eſprit de l'eſpérance de pouvoir rencontrer plus de vérité dans les raiſonnemens que font les particuliers touchant les affaires qui les regardent, que dans ceux que fait un homme de lettres au fonds de ſon cabinet, touchant des ſpéculations qui ne produiſent preſque point d'autres effets que la vanité, qu'il en tire d'autant plus volontiers, qu'elles ſont ordinairement plus éloignées du ſens commun, aprés avoir mis tout ſon eſprit & toute ſon induſtrie à les rendre probables.

Ibid. p. 12.

Mais à dire vray, lorſqu'il ne s'appliquoit qu'à conſidérer les mœurs des autres hommes, il n'y trouvoit guéres de quoy s'aſſûrer de rien. Il y apperçevoit preſque autant de diverſité qu'il en avoit remarqué autrefois parmi les opinions des Philoſophes. De ſorte que le plus grand profit qu'il

qu'il en retiroit, étoit que voyant pluſieurs choſes qui toutes extravagantes & toutes ridicules qu'elles nous paroiſſent, ne laiſſent pas d'être communément reçuës & approuvées par d'autres peuples, il apprenoit au moins à ne rien croire légérement, & à ne point s'entêter de ce que l'éxemple & la coûtume luy avoient autrefois perſuadé. C'eſt ainſi qu'il ſe délivroit peu à peu de beaucoup d'erreurs, qu'il croioit capables d'offuſquer nôtre lumiére naturelle. 1621.

Il quitta la Hongrie vers la fin du mois de Juillet de l'an 1621, & reprenant les extrémitez de la haute Allemagne, il rentra en Moravie pour paſſer en Siléſie. Nous ne ſçavons de quelle durée fut le ſéjour qu'il fit à Breſlaw & dans les autres villes du païs. Les peuples commençoient un peu à reſpirer des ravages & des cruautez éxercées durant cette année dans toute la Siléſie par l'armée du Marquis de Jagerndorff, que l'Electeur Palatin avoit laiſſé pour tâcher de faire revivre ſon parti & celuy des rebelles, lorſqu'il ſe retira dans la Marche de Brandebourg. La tenuë des Etats de Siléſie, qui s'aſſemblérent à Breſlaw vers le même têms, luy donna lieu de voir tout ce que la province avoit de plus conſidérable ramaſſé en un même lieu. L'Electeur de Saxe Commiſſaire général du Ban de l'Empire y arriva au mois de Novembre avec beaucoup d'appareil. Il y fit la cérémonie du ſerment de fidélité & d'obéïſſance, que les Princes & les Etats du Duché de Siléſie prêtérent entre ſes mains à l'Empereur Ferdinand.

M. Deſcartes voulut enſuite pouſſer ſa curioſité juſqu'au bout de l'Allemagne du côté du Nord, & il alla en Poméranie par les extrémitez de la Pologne vers le commençement de l'automne de la même année. Il trouva ce pays dans une grande tranquillité, & dans un aſſez petit commerce avec les peuples de dehors, ſi l'on en éxcepte la ville de Stettin. Aprés avoir viſité principalement les côtes de la mer Baltique, il remonta de Stettin dans la Marche de Brandebourg. L'Electeur [1] étoit nouvellement revenu de la diéte de Warſovie en Pologne, & de la Pruſſe, où il étoit allé ſe faire rendre les hommages de la Nobleſſe & des Peuples, aprés en avoir reçû l'inveſtiture du Roy de Pologne. Il étoit actuellement en guerre avec la Maiſon de Neubourg touchant la

[1] Georges Guillaume.

1621. ſucceſſion des Duchez de Juliers, Cleves, Berg ou Monts. M. Deſcartes paſſa enſuite au Duché de Mécklebourg, & de là dans le Holſtein, d'où quelques Auteurs ont crû qu'il étoit allé en Danemarck. Cette opinion n'auroit rien d'incroyable, ſi nous avions dequoy nous perſuader que M. Deſcartes eût fait deux fois le voyage de Danemarck en ſa vie. Mais s'il n'y fut qu'une ſeule fois, comme il ſemble l'inſinuer dans les endroits de ſes lettres où il a eu occaſion d'en parler, il faut retrancher le voyage prétendu de l'an 1621, parce que celuy qu'il fit en Danemarck onze ou douze ans aprés, eſt indubitable, ayant pour caractére de certitude l'établiſſement fixe de M. Deſcartes en Hollande, & la compagnie de M. de Ville-Breſſieux, appellé par le ſieur Borel M. de Breſſieux, qu'il ne connoiſſoit pas encore en 1621.

Lipſtorp. p. 80.
Borel pag. 48.
Tepel. p. 6.

Lettr. MS.

Etant ſur le point de partir pour ſe rendre en Hollande avant la fin de Novembre de la même année, il ſe défit de ſes chevaux & d'une bonne partie de ſon équipage: & il ne retint qu'un valet avec luy. Il s'embarqua ſur l'Elbe, ſoit que ce fût à Hambourg, ſoit que ce fût à Gluckſtadt, ſur un vaiſſeau qui devoit luy laiſſer prendre terre dans la Friſe orientale, parce que ſon deſſein étoit de viſiter les côtes de la mer d'Allemagne à ſon loiſir. Il ſe remit ſur mer peu de jours aprés, avec réſolution de débarquer en Weſt-Friſe, dont il étoit curieux de voir auſſi quelques endroits. Pour le faire avec plus de liberté, il retint un petit bâteau à luy ſeul d'autant plus volontiers, que le trajet étoit court depuis Embden juſqu'au prémier abord de Weſt-Friſe. Mais cette diſpoſition qu'il n'avoit priſe que pour mieux pourvoir à ſa commodité, penſa luy être fatale. Il avoit affaire à des mariniers qui étoient des plus ruſtiques & des plus barbares qu'on pût trouver parmi les gens de cette profeſſion. Il ne fut pas long-tems ſans reconnoître que c'étoient des ſcélérats, mais aprés tout ils étoient les maîtres du bâteau. M. Deſcartes n'avoit point d'autre converſation que celle de ſon valet, avec lequel il parloit François. Les Mariniers qui le prenoient plûtôt pour un Marchand forain que pour un Cavalier, jugérent qu'il devoit avoir de l'argent. C'eſt ce qui leur fit prendre des réſolutions qui n'étoient nullement favorables à ſa bourſe. Mais il y a cette différence entre les voleurs

Carteſ. fragm. cui titul. Experimenta. &c.

leurs de mer & ceux des bois, que ceux-ci peuvent en assurance laisser la vie à ceux qu'ils volent, & se sauver sans être reconnus : au lieu que ceux-là ne peuvent mettre à bord une personne qu'ils auront volée, sans s'exposer au danger d'être dénoncez par la même personne. Aussi les mariniers de M. Descartes prirent-ils des mesures plus sûres pour ne pas tomber dans un pareil inconvenient. Ils voyoient que c'étoit un étranger venu de loin, qui n'avoit nulle connoissance dans le pays, & que personne ne s'aviseroit de réclamer, quand il viendroit à manquer. Ils le trouvoient d'une humeur fort tranquille, fort patiente ; & jugeant à la douceur de sa mine, & à l'honnêteté qu'il avoit pour eux, que ce n'étoit qu'un jeune homme qui n'avoit pas encore beaucoup d'expérience, ils conclurent qu'ils en auroient meilleur marché de sa vie. Ils ne firent point difficulté de tenir leur conseil en sa presence, ne croyant pas qu'il sçût d'autre langue que celle dont il s'entretenoit avec son valet ; & leurs déliberations alloient à l'assommer, à le jetter dans l'eau, & à profiter de ses dépoüilles. 1621.

M. Descartes voyant que c'étoit tout de bon, se leva tout d'un coup, changea de contenance, tira l'épée d'une fierté imprévuë, leur parla en leur langue d'un ton qui les saisit, & les menaça de les percer sur l'heure, s'ils osoient luy faire insulte. Ce fut en cette rencontre qu'il s'apperçut de l'impression que peut faire la hardiesse d'un homme sur une ame basse ; je dis une hardiesse qui s'éleve beaucoup au dessus des forces & du pouvoir dans l'éxécution ; une hardiesse qui en d'autres occasions pourroit passer pour une pure rodomontade. Celle qu'il fit paroître pour lors eut un effet merveilleux sur l'esprit de ces misérables. L'épouvante qu'ils en eurent fut suivie d'un étourdissement qui les empêcha de considérer leur avantage, & ils le conduisirent aussi paisiblement qu'il pût souhaiter.

CHAP.

1621.
1622.

CHAPITRE V.

M. Descartes passe en Hollande, & de-là en Flandre. Il revient ensuite en France, & voit quelques-uns de ses amis à Paris, où il apprend ce qu'on y disoit des Rose-croix. Il détrompe ses amis sur le bruit qu'on avoit fait courir de luy à leur sujet. Ecrits du Pére Mersenne, de M. Gassendi & autres contre R. Fludd défenseur des Rose-croix. Eloge de M. Gassendi.

MR Descartes aprés un séjour de peu de durée dans la Frise occidentale vint en Hollande où il passa une bonne partie de l'hiver. Il vit à la Haye trois petites Cours différentes, dont la fréquentation faisoit un fort bel effet par la diversité des intérêts de ceux qui y abordoient. Celle des Etats Généraux où se traitoient les affaires de la République; celle du Prince d'Orange où l'on voyoit toûjours beaucoup de Noblesse étrangére; & celle de l'infortunée Reine de Bohéme Electrine Palatine, qui ne faisoit que naître, & où se rendoient les Dames & les personnes de divertissement, qui alloient charmer les chagrins & les disgraces de la Princesse. L'Electeur Palatin son mary n'y faisoit pas un séjour fort sédentaire auprés d'elle. Dés le mois de Mars suivant il la quitta pour aller au Palatinat, tâcher de rétablir ses affaires. Nous avons remarqué qu'aprés la funeste journée de Prague il s'étoit retiré en Siléſie. De-là il s'étoit sauvé par la Marche de Brandebourg, où il ne demeura qu'autant de têms qu'il en falloit à l'Electrice sa femme accouchée à Custrin le douziéme de Janvier de son fils Maurice, pour relever de ses couches. Aprés il s'étoit transporté à Hambourg, puis à Sigenberg, pour assister à l'assemblée convoquée par le Roy de Danemarck & les autres Princes Protestans, afin d'aviser aux moyens d'arrêter les progrez que Spinola Général des Espagnols & des Flamans faisoit dans le Palatinat en faveur de l'Empereur. Au printêms il se mit en chemin avec sa famille & tout son train, & il arriva par terre en Hollande à la faveur d'une escorte considérable qui luy avoit été envoyée par le Prince d'Orange Maurice son oncle maternel. Il fut logé

Par la Westphalie.

à la

à la Haye, & les Etats luy assignérent dix mille florins par mois pour l'entretien de sa personne & du reste de sa famille. Au mois de Mars de l'année suivante, il s'embarqua travesti & sans suite pour Calais, où ayant pris la poste il vint à Paris saluer le Roy *incognito*, & alla par la Lorraine au Palatinat, pour agir conjointement avec le Comte de Mansfeld, l'Evêque de Halberstad, le Marquis de Durlach & les autres chefs de son parti dans le rétablissement de ses affaires. Cét éclaircissement des avantures de l'Electeur Palatin est nécessaire à l'histoire de M. Descartes, par rapport aux habitudes qu'il contracta depuis dans la Maison de ce Prince à la Haye, & aux correspondances particuliéres qu'il eut pour la Philosophie avec la Princesse Elisabeth sa fille, qui luy étoit née peu de têms avant qu'il fut élû Roy de Bohéme.

1621. 1622.

Mém. de Louis Jul. Pal. pag. 206 p. 217. &c.

Quand M. Descartes arriva en Hollande, il n'y avoit que quatre mois que la tréve des Etats avec les Espagnols étoit expirée. La guerre avoit été déclarée de part & d'autre dés le troisiéme d'Août, & les Espagnols assiégeoient actuellement deux villes aux Hollandois, celle de Juliers sous la conduite du célébre Spinola, & l'Ecluse sous celle de Borgia Gouverneur de la Citadelle d'Anvers. M. Descartes resta dans les Provinces-unies, attendant l'événement de ces deux siéges, qui faisoient la matiére des entretiens de tout le monde, & qui ne finirent qu'en Janvier 1622 avec un succez fort différent. Spinola prit la ville & le château de Juliers sur les Hollandois; Borgia leva le siége de l'Ecluse, aprés avoir laissé perdre la plus grande partie de son armée par le froid & la misére. M. Descartes quitta la Hollande vers le commençement de Février suivant. Il entra dans les Pays-bas Espagnols, & fut curieux de voir la Cour de Bruxelles. L'Infante Isabelle gouvernoit seule ces provinces sous l'habit des Religieuses de sainte Claire, étant demeurée veuve de l'Archiduc Albert depuis le XIII de Juillet de l'année précédente. Elle soûtenoit la guerre contre les Hollandois avec autant de vigueur & de vigilance, qu'elle avoit de douceur & de bonté pour ses sujets. M. Descartes partit peu de jours aprés pour retourner en France. Mais ayant appris que la ville de Paris n'étoit pas encore délivrée de la contagion dont elle se trouvoit infectée depuis deux ans, il prit sa rou-

Elle devoit expirer dés le 9. Avril. Mais elle avoit été prolongée jusqu'au 3 d'Août.

Lipstorp. & alii ut supr.

1622. te par Roüen, & il paſſa delà droit à Rennes chez M. ſon pére vers le milieu du mois de Mars. Une abſence de prés de neuf ans peut faire juger du plaiſir qu'il reçut de ſes proches, & de celuy qu'il leur donna, mais particuliérement à M. ſon pére, qui étoit déja des anciens de la Grand-Chambre, & qui ſe vit le Doyen du Parlement l'année ſuivante. M. Deſcartes avoit alors vingt-ſix ans achevez, & M. ſon pére prit occaſion de ſa majorité pour le mettte en poſſeſſion du bien de ſa mére, dont il avoit déja donné deux tiers à ſes aînez: l'un à M. de la Bretailliére ſon frére, & l'autre à Madame du Crevis ſa ſœur. Ce bien conſiſtoit en trois fiefs ou métairies, ſçavoir le *Perron*, dont il portoit le nom, la *Grand-Maiſon*, & *le Marchais*; outre une maiſon dans la ville de Poitiers, & pluſieurs arpens de terre labourable au territoire d'*Availle*. Comme tout ce bien étoit ſitué en Poitou, il fut curieux de l'aller reconnoître, afin de voir l'uſage qu'il en pourroit faire. Il partit au mois de May pour ſe rendre en cette province, & il ſongea dés lors à chercher des traitans pour le vendre, afin de trouver de quoy acheter une Charge qui pût luy convenir. Il paſſa la plus grande partie de l'été tant à Châtelleraut qu'à Poitiers, & il retourna auprés de M. ſon pére, qui pendant le ſemeſtre de ſon repos, demeuroit beaucoup moins à Rennes que dans ſa terre de Chavagnes au Diocéſe de Nantes; terre qui luy étoit venuë de ſa ſeconde femme. L'année s'écoula ſans que perſonne dans la parenté pût luy donner de bonnes ouvertures ſur le genre de vie qu'il devoit choiſir.

Anne Morin fille du prémier Préſident de la Ch. des Comptes.

Le peu d'occupation qu'il trouvoit dans la maiſon paternelle, luy fit naître le déſir de faire un tour à Paris vers le commençement du carême de l'année ſuivante pour y revoir ſes amis, & pour y apprendre les nouvelles de l'Etat & de la Littérature. Il arriva dans cette grande ville ſur la fin du mois de Février. On commençoit à y reſpirer un air plus pur, & plus ſain qu'on n'avoit fait depuis prés de trois ans, que la contagion l'avoit corrompu: & l'on goûtoit le repos que le Roy Loüis XIII avoit procuré à ſes peuples l'année précédente par la réduction des Rebelles. Les affaires du Comte Palatin, les courſes & les expéditions de Mansfeld, & la tranſlation de l'Electorat du Palatin au Duc de Baviére déclaré

claré Electeur & Archipanetier de l'Empire à Ratisbonne le quinziéme de Février, faisoient alors la matiére des entretiens publics. M. Descartes qui étoit mieux instruit qu'homme de France de l'origine & du progrez de tous ces troubles d'Allemagne, eut de quoy satisfaire la curiosité de ses amis sur ce point. En revanche ils luy firent part d'une nouvelle qui leur causoit quelque chagrin, toute incroyable qu'elle leur parût. Ce n'étoit que depuis trés-peu de jours qu'on parloit à Paris des Confréres de la Rose-croix, dont il avoit fait des recherches inutilement en Allemagne durant l'hiver de l'an 1619: & l'on commençoit à faire courir le bruit qu'il s'étoit enrollé dans la confrérie. M. Descartes fut d'autant plus surpris de cette nouvelle, que la chose avoit peu de rapport au caractére de son esprit, & à l'inclination qu'il avoit toûjours euë, de considérer les Rose-croix comme des imposteurs ou des visionnaires. Il jugea aisément que ce bruit desavantageux ne pouvoit être que de l'invention de quelque esprit mal intentionné, qui auroit forgé cette fiction sur quelqueune des lettres qu'il en avoit écrites à Paris trois ans auparavant, pour informer ses amis de l'opinion qu'on avoit des Rose-croix en Allemagne, & des peines qu'il avoit perduës à chercher quelqu'un de cette secte qu'il pût connoitre.

1623.

Le P. Poiss. Rem. sur la Méth. de Desc. part. 2. pag. 30. 31. 32.

Merc. de 1623. pag. 371. & suiv.

Il s'étoit fait un changement considérable depuis l'Allemagne jusqu'à Paris sur les sentimens que le Public avoit des Rose-croix. On peut dire qu'à la réserve de M. Descartes & d'un trés-petit nombre d'esprits choisis, l'on étoit en 1619 assez favorablement prévenu pour les Rose-croix par toute l'Allemagne. Mais ayant eu le malheur de s'être fait connoître à Paris dans le même têms que les *Alumbrados*, ou les Illuminez d'Espagne, leur réputation échoüa dés l'entrée. On les tourna en ridicule, & on les qualifia du nom d'*Invisibles*; on mit leur histoire en romans; on en fit des farces à l'hôtel de Bourgogne; & on en chantoit déja les chansons sur le pont-neuf, quand M. Descartes arriva à Paris. Il en avoit reçu la prémiére nouvelle par une affiche qu'il en avoit lûë aux coins des ruës & aux édifices publics, dés son arrivée. L'affiche étoit de l'imagination de quelque bouffon, & elle étoit conçuë en ces termes. *Nous Députez du collége principal des Frères de la Rose-croix, faisons séjour visible & invisible en*

En 1623.

1623. *cette ville. . . . Nous montrons & enſeignons ſans livres ni marques à parler toutes ſortes de Langues des pays où nous habitons.* Sur la foy de cette affiche, pluſieurs perſonnes ſérieuſes eurent la facilité de croire qu'il étoit venu une troupe de ces Inviſibles s'établir à Paris. On publioit que de 36 députez que le chef de leur ſociété avoit envoyez par toute l'Europe, il en étoit venu ſix en France; qu'aprés avoir donné avis de leur arrivée par l'affiche que nous venons de rapporter, ils s'étoient logez au Marais du Temple; qu'ils avoient enſuite fait afficher un ſecond placart portant ces termes. *S'il prend envie à quelqu'un de venir nous voir par curioſité ſeulement, il ne communiquera jamais avec nous. Mais ſi la volonté le porte réellement & de fait, à s'inſcrire ſur le regiſtre de nôtre Confraternité, nous qui jugeons des penſées, luy ferons voir la vérité de nos promeſſes. Tellement que nous ne mettons point le lieu de nôtre demeure, puiſque les penſées jointes à la volonté réelle de celuy qui lira cet avis, ſeront capables de nous faire connoître à luy, & luy à nous.*

Le hazard qui avoit fait concourir leur prétenduë arrivée à Paris avec celle de M. Deſcartes, auroit produit de fâcheux effets pour ſa réputation, s'il eût cherché à ſe cacher, ou s'il ſe fût retiré en ſolitude au milieu de la ville, comme il avoit fait avant ſes voyages. Mais il confondit avantageuſement ceux qui vouloient ſe ſervir de cette conjoncture pour établir leur calomnie. Il ſe rendit viſible à tout le monde, & principalement à ſes amis, qui ne voulurent point d'autre argument pour ſe perſuader qu'il n'étoit pas des Confréres de la Roſe-croix ou des Inviſibles : & il ſe ſervit de la même raiſon de leur *inviſibilité*, pour s'excuſer auprés des curieux, de n'en avoir pû découvrir aucun en Allemagne.

Sa préſence ſervit ſur tout à calmer l'agitation où étoit l'eſprit du Pére Merſenne Minime ſon intime ami, que ce faux bruit avoit chagriné d'autant plus facilement, qu'il étoit moins diſpoſé à croire que les Roſe-croix fuſſent des *Inviſibles*, ou des fruits de la chimére, aprés ce que pluſieurs Allemands & Robert Fludd Anglois avoient écrit en leur faveur. Ce Pére ne put tenir ſecréte la joye qu'il avoit de revoir & d'embraſſer M. Deſcartes. Depuis qu'ils s'étoient ſéparez ſur la fin de l'an 1614, il étoit demeuré au couvent de Nevers où il avoit enſeigné la Philoſophie pendant trois ans, & la Théologie

Hil. de Coſt. vie de Merſ. pag. 15. 16.

logie durant un an à ſes Religieux. Au bout de ce têms on l'avoit retiré de cét éxercice pour le faire Correcteur du même Couvent. Ayant achevé ſon *correctoriat* ſur la fin de l'an 1619, il avoit reçû une obédience de ſon Provincial, qui lui ordonnoit de venir en qualité de Conventuël demeurer au couvent de Paris prés de la Place Royale, où il ſe trouva fixement établi pour le reſte de ſes jours. Lors que M. Deſcartes arriva à Paris, ce Pére faiſoit actuellement rouler la preſſe ſur ſon prémier tome des commentaires ſur la Genéſe, qu'il dédia au prémier des Archevêques de Paris, prenant occaſion de la nouvelle création de cette Egliſe en Métropole, faite par une Bulle de Grégoire XV dés le 22 d'Octobre 1622, mais qui ne fut vérifiée & reçuë au Parlement que le 8 d'Août de l'an 1623, quoique le nouvel Archevêque eût prêté le ſerment dés le 19 de Février. 1923.

Jean Franc. de Gondy fut ſacré Archevêque le Dimanche de la Séxagéſime 19 de Février, il reçût le *Pallium* le jour de l'Aſcenſion 25 de May.

Sous le titre général de Queſtions ſur les ſix prémiers chapitres de la Genéſe, le P. Merſenne faiſoit entrer dans ſon gros volume mille choſes de ſujets divers. L'affaire des Roſe-croix, y trouva place, à plus juſte titre ſans doute que beaucoup d'autres qui ne regardoient pas de ſi prés le rapport de la Religion avec la recherche des choſes naturelles. M. Deſcartes étoit venu aſſez à têms pour lui faire prendre des meſures aſſurées ſur ce qu'il en vouloit inſinuer : & quoi qu'il proteſtât qu'il ne ſçavoit encore alors rien de certain touchant les Roſe-croix, il ne pouvoit nier au moins qu'il ne fût parfaitement informé des bruits qu'on avoit fait courir d'eux par toute l'Allemagne. Le P. Merſenne qui n'avoit pas beſoin d'un grand détail pour ſon deſſein, ſe contenta d'en juger ſur la foy de quelques livres que leurs adverſaires & leurs défenſeurs avoient publiez de part & d'autre. Il avoit lû entre les autres l'Apologie publiée à Leyde dés l'an 1616 *in octavo*, par Robert Fludd Gentilhomme Anglois, qui aprés avoir quitté la profeſſion des armes, s'étoit mis à l'étude de la Phyſique, & avoit embraſſé particuliérement celle de la médecine, de la chymie, de la cabale, de la magie, & de tout ce qui peut ſe trouver de myſtérieux dans la nature. Le bon Pére Merſenne croyant qu'il n'étoit pas beſoin de ménagement avec un hérétique, n'avoit pas fait beaucoup d'effort pour retenir ſon zéle con-

Necdum de illis quidquam certi compertum habeo. Stud. B. M. MS. art. 5.

Contre A. Libavius.

1623.

tre Fludd. C'eſt ce qui embaraſſa M. Gaſſendi dans la ſuite, lors qu'il fut queſtion de défendre ce Pére contre cét Anglois, qui ne manqua pas de prendre pied ſur quelques duretez du Pére, pour les lui rendre avec uſure. Il fit contre le Pére Merſenne, deux ouvrages latins, dont il appella le prémier, *le combat de la Sageſſe avec la Folie.* Il publia le ſecond ſous le nom de Joachim Friſius ou plûtôt Fritſchius, & ſous le titre de *Souverain bien, qui eſt le vray ſujet de la magie, de la cabale, de la chymie, & de l'étude des confréres de la Roſe-croix.* Si celui qui eſt le plus fort en injures & en aigreur de ſtile, devoit paſſer pour le vainqueur, on ne pouroit nier que le P. Merſenne n'eût été vaincu. Les mauvais traittemens qu'il recût de Fludd excitérent l'indignation de divers Auteurs qui prirent la plume pour ſa défenſe. Les plus zélez furent deux de ſes confréres, François de la Nouë, & Jean Durel; le prémier ſous le maſque de *Flaminius*, & l'autre ſous celui *d'Euſébe de ſaint Juſt.* Mais perſonne ne le fit avec plus d'avantage que l'illuſtre Monſieur *Gaſſendi* Prevôt de l'Egliſe de Digne, & depuis Profeſſeur royal des Mathématiques à Paris. M. Gaſſendi le prémier des Philoſophes de la France aprés M. Deſcartes étoit plus jeune que le Pére Merſenne de trois ans & demi, plus âgé que M. Deſcartes de prés de quatre ans : & il ſurvêquit à l'un & à l'autre. Les Panégyriſtes de ce grand Homme ne pourront élever ſon mérite ſi haut que nous ne puiſſions le concevoir encore audeſſus de tout ce qu'ils tâcheront d'en exprimer. Peut-être ne trouveront-ils pas d'éloge plus éclatant & plus ſolide pour lui, que celui d'avoir mérité d'entrer en paralléle avec M. Deſcartes ; & d'avoir été l'un des plus ſages, des plus modérez, & des plus raiſonnables d'entre ſes adverſaires. Si Robert Fludd n'a point trompé M. Gaſſendi ſur la peinture qu'il a faite des Roſe-croix dans les ouvrages qu'il a publiez en leur faveur, il faut laiſſer à M. Gaſſendi la gloire d'avoir été plus heureux que M. Deſcartes, dans la découverte & dans la connoiſſance des Roſe-croix. Mais ſi l'éxamen que M. Gaſſendi a fait de la Philoſophie de Fludd, eſt une bonne cenſure de la ſociété des Roſe-croix : on peut dire que la conduite de M. Deſcartes dans ſa maniére de vivre, d'étudier, & de raiſonner, en a été une perpétuelle réfutation.

Tom. 3. operum Gaſſend. p. 215.

Sophiæ cum Moria certamen.

Summum Bonum quod eſt verum Magiæ, Cabbalæ, Alchymiæ, & Fratrum Roſeæ crucis ſubjectum &c.

Exam. Fludd. Philoſ part. 3. n. XIV, XV.

CHAP.

CHAPITRE VI.

M. Deſcartes rentre dans ſes prémiéres inquiétudes ſur le choix d'un genre de vie. Il abandonne les Mathématiques, & la Phyſique pour ne plus étudier que la Morale. Inutilité des Mathématiques, ſelon lui. Etude d'une Mathématique univerſelle. Utilité de la Phyſique pour l'étude de la Morale. Il n'a jamais ſérieuſement renoncé à la Phyſique. Il va en Province, & il vend ſa terre du Perron.

LE grand monde que M. Deſcartes voyoit à Paris n'étoit pas capable de remplir tous les vuides de ſon ſéjour, ni de le tenir perpétuellement occupé hors de lui-même. Lors qu'il rentroit chez lui, il ſentoit revenir ſes ancienne inquiétudes ſur le choix d'un genre de vie qui fût conforme à ſa vocation, & qui fût commode pour l'éxécution des deſſeins qu'il avoit conçus touchant la recherche de la Vérité ſous les ordres de la Providence. L'établiſſement où il voyoit la plûpart de ſes amis, placez chacun dans des poſtes à garder le reſte de leurs jours, ne ſervoit de rien pour fixer ſes irréſolutions. 1623.

Il y avoit déja longtêms que ſa propre expérience l'avoit convaincu du peu d'utilité des Mathématiques, ſur tout lors qu'on ne les cultive que pour elles mêmes, ſans les appliquer à d'autres choſes. Depuis l'an 1620 il avoit entiérement négligé les regles de l'Arithmétique. Il témoigne même que dés auparavant il avoit tellement oublié la Diviſion & l'Extraction de la racine quarrée, qu'il auroit été obligé de les étudier une ſeconde fois dans les livres, ou de les inventer de lui même, s'il avoit eu beſoin de s'en ſervir. Les attaches qu'il eut pour la Géométrie ſubſiſtérent un peu plus longtêms dans ſon cœur. Les Mathématiciens de Hollande & d'Allemagne qu'il avoit vûs pendant ſes voyages avoient contribué à les retenir juſqu'à ſon retour en France par les queſtions & les problémes qu'ils lui avoient propoſez à réſoudre. Mais on peut dire qu'elles étoient déja tombées en 1623, s'il eſt vrai qu'en 1638, *il y avoit plus de quinze ans*

Pag. 437 du 3. tom. de ſes Lettr. écrit. en 1638.

Pag. 402. du

1623. *ans qu'il faiſoit profeſſion de négliger la Géométrie, & de ne plus s'arrêter jamais à la ſolution d'aucun problème, qu'à la priére de quelque ami.*

3. tom. de ſes Lettr.

Durant ſes études de Mathématiques il avoit eu ſoin de lire avec attention les Traittez qu'il en put trouver : & il s'étoit appliqué particuliérement à l'Arithmétique & à la Géométrie, tant à cauſe de leur ſimplicité, que parce qu'il avoit appris qu'elles donnent de grandes ouvertures pour l'intelligence des autres parties. Mais de tous les Auteurs qui lui tombérent pour lors entre les mains, pas un n'eut l'avantage de le ſatisfaire pleinement. A dire vray, il remarquoit dans ces Auteurs beaucoup de choſes touchant les nombres, qui ſe trouvoient véritables aprés le calcul qu'il en faiſoit. Il en étoit de même à l'égard des figures, & ils lui en repréſentoient pluſieurs dont ſes yeux ne pouvoient diſconvenir. Mais ſon eſprit éxigeoit autre choſe d'eux. Il auroit ſouhaité qu'ils lui euſſent fait voir les raiſons pour leſquelles cela étoit ainſi, & qu'ils lui euſſent produit les moiens d'en tirer les conſequences. C'eſt ce qui fit qu'il fut moins ſurpris dans la ſuite de voir que la plûpart des habiles gens, méme parmi les génies les plus ſolides ne tardent point à négliger ou à rejetter ces ſortes de ſciences comme des amuſemens vains & puériles, dés qu'ils en ont fait les prémiers eſſais. Auſſi étoit-il fort éloigné de blâmer ceux qui ayant des pré-ſentimens de leur inutilité, ne font point difficulté d'y renoncer de bonne heure, ſur tout lors qu'ils ſe voient rebutez par les difficultez & les embarras qui ſe rencontrent dés l'entrée.

Carteſ. Lib. de Direct. Ingen. Regula 4. Ms.

Il ne trouvoit rien effectivement qui lui parût moins ſolide que de s'occuper de nombres tout ſimples & de figures imaginaires, comme ſi l'on devoit s'en tenir à ces *bagatelles* ſans porter ſa vuë au delà. Il y voioit même quelque choſe de plus qu'inutile : & il croyoit qu'il étoit dangereux de s'appliquer trop ſérieuſement à ces démonſtrations ſuperficielles, que l'induſtrie & l'expérience fourniſſent moins ſouvent que le hazard ; & qui ſont plûtôt du reſſort des yeux & de l'imagination que de celui de l'entendement. Sa maxime étoit que cette application nous deſaccoûtume inſenſiblement de l'uſage de nôtre raiſon : & nous expoſe à perdre

Carteſ. ibid. Regula. 4.

dre la route que ſa lumiére nous trace.

Voila une partie des motifs qui le portérent à renoncer aux Mathématiques vulgaires. Mais il paroît que le reſpect qu'il témoignoit pour les Anciens l'empêcha de pouſſer le mépris qu'il faiſoit de ces Sciences au delà des têms & des lieux où il trouvoit de l'abus dans la maniére de les cultiver ou de les enſeigner. Car venant à faire réfléxion ſur la conduite des anciens Philoſophes, qui ne vouloient recevoir perſonne dans leurs Ecoles qui ne ſçût les Mathématiques, & particuliérement la Géométrie, comme ſi cette ſcience leur eût paru la plus aiſée & la plus néceſſaire de toutes pour préparer leurs eſprits à la Philoſophie : il aima mieux croire que ces Anciens avoient une Science de Mathématique toute différente de celle qui s'enſeignoit de ſon têms, que de les confondre parmi les Modernes dans le jugement qu'il en faiſoit. Le préjugé où il pouvoit être en faveur de ces Anciens n'alloit pourtant pas juſqu'à lui perſuader qu'ils euſſent une connoiſſance parfaite des Mathématiques. Les réjouïſſances demeſurées, & les ſacrifices qu'ils faiſoient pour les moindres découvertes étoient des témoignages du peu de progrés qu'ils y avoient encore fait, & de la groſſiéreté de leur ſiécle dont ils n'étoient pas éxemts. L'invention de certaines machines que quelques Hiſtoriens ont relevées avec tant d'éloges & d'oſtentation contribuoit encore à le confirmer dans cette penſée : ſuppoſant que toutes ſimples & toutes faciles qu'elles étoient, il ſuffiſoit qu'elles fuſſent nouvelles & inconnuës au vulgaire pour attirer l'admiration publique.

1623.

Ibid. ut ſupr.

Les prémiéres ſemences de Vérité, que la Nature à miſes dans l'eſprit de l'homme, qui nous font corriger encore tous les jours nos erreurs par la lecture ou la converſation, & qui avoient tant de force dans l'eſprit de ces Anciens dont le fonds étoit peut-être mieux préparé que le nôtre, ont pû produire, ſelon M. Deſcartes, des effets aſſez grands dans ces prémiers Philoſophes, pour leur donner les véritables idées de la Philoſophie & des Mathématiques : quoi qu'ils n'en puſſent point encore avoir une connoiſſance parfaite, & qu'ils n'euſſent pas toute la politeſſe des ſiécles poſterieurs. Il appercevoit quelques traces de la véritable Mathématique

Carteſ. Regul. 4. ibid.

1623. dans Pappus & dans Diophante, qui certainement n'en avoient pas été les prémiers inventeurs. Mais il ne croyoit pas ces ſçavans hommes exemts de la jalouſie, qui empêche ſouvent la communication des meilleures choſes. Il les jugeoit capables d'avoir ſupprimé cette Science qu'ils avoient reçuë des Anciens, par la crainte de la rendre mépriſable en la divulguant, ſous prétexte qu'elle étoit trés-ſimple & trés-facile. Et il leur ſçavoit mauvais gré de n'avoir voulu ſubſtituer à la place de cette véritable Science que des véritez ſéches & ſtériles, qu'ils produiſoient comme des démonſtrations & des conſéquences tirées des principes de cette vraye Science, afin de les faire admirer comme des effets de leur Art merveilleux : au lieu de montrer l'Art en lui même pour ne dupper perſonne, & faire ceſſer l'admiration des ſimples.

M. Deſcartes ne fut pas le prémier qui s'apperçût du mauvais état où étoit cette Science des Anciens, & des abus qu'y avoient commis ceux qui l'avoient reçuë d'eux d'une maniére toute unie & toute ſimple. Il s'étoit trouvé dés le commençement de ſon ſiécle de trés-grands eſprits, qui avoient tâché de la faire revivre ſous le nom barbare *d'Algébre*, & qui avoient vû que pour y réuſſir il falloit la dégager de cette prodigieuſe quantité de nombres & de figures inéxplicables, dont on a coûtume de la ſurcharger.

Les penſées qui lui vinrent ſur ce ſujet lui firent abandonner l'étude particuliére de l'Arithmétique & de la Géométrie, pour ſe donner tout entier à la recherche de cette Science générale, mais vraye & infaillible, que les Grecs ont nommée judicieuſement *Matheſis*, & dont toutes les Mathématiques ne ſont que des parties. Aprés avoir ſolidement conſidéré toutes les connoiſſances particuliéres que l'on qualifie du nom de Mathématiques, il reconnut que pour mériter ce nom, il falloit avoir des rapports, des proportions, & des meſures pour objet. Il jugea delà qu'il y avoit une Science générale deſtinée à expliquer toutes les queſtions que l'on pouvoit faire touchant les rapports, les proportions & les meſures, en les conſidérant comme détachées de toute matiére : & que cette Science générale pouvoit à trés-juſte titre porter le nom de *Matheſis* où de Mathématique

Mathématique univerſelle ; puis qu'elle renferme tout ce qui peut faire mériter le nom de Science & de Mathématique particuliére aux autres connoiſſances. 1623.

Voila le dénouëment de la difficulté qu'il y auroit à croire que M. Deſcartes eût abſolument renoncé aux Mathématiques en un têms où il ne lui étoit plus libre de les ignorer. Il ne ſera pas plus aiſé de croire qu'il ait voulu dans le même têms faire le même traittement à la Phyſique, ſi l'on ne trouve le tour qu'on peut donner à une réſolution ſi ſurprenante. Il faut avouër que ſe trouvant quelquefois découragé par le peu de certitude qu'il remarquoit dans ſes découvertes de Phyſique, il avoit tenté déja plus d'une fois d'en abandonner les recherches, dans le deſſein de ne plus s'appliquer qu'à la ſcience de bien vivre.

Au milieu de ces loüables mouvemens il avoit embraſſé l'étude de la Morale. Il la reprit tout de nouveau depuis ſon retour à Paris : & l'on peut dire qu'il la continua pendant toute ſa vie. Mais ce fut ſans oſtentation, & plus pour régler ſa conduite que celle des autres. L'homme du monde qui ſemble l'avoir connu le plus intérieurement, nous apprend que la Morale faiſoit l'objet de ſes méditations les plus ordinaires. Mais il ne fut pas longtêms ſans retourner à ſes obſervations ſur la Nature : & l'on peut douter qu'il ait jamais renoncé ſérieuſement à la Phyſique, depuis qu'il ſe fut dépouïllé des préjugez de l'Ecole. La ſatisfaction que ſes recherches lui donnoient ſur ce point étoit ordinairement victorieuſe des petits déplaiſirs qui lui naiſſoient de l'inégalité du ſuccés dans les commençemens. Il s'apperçut bientôt que l'étude de la Phyſique n'étoit point inutile à celle de la Morale : & que rien ne lui étoit plus avantageux pour régler ſes actions que les démarches qu'il faiſoit dans le diſcernement du vrai & du faux. C'eſt ce qu'il a reconnu long têms depuis dans une lettre qu'il écrivit à M. Chanut, auquel il marque qu'il étoit entiérement de ſon avis, lors qu'il jugeoit » que le moien le plus aſſuré pour ſçavoir comment « nous devons vivre, eſt de connoître auparavant quels nous « ſommes ; quel eſt le monde dans lequel nous vivons ; & qui « eſt le Créateur de cét Univers où nous habitons. Il lui dé- « clare, comme un homme perſuadé de ce qu'il avance, que «

M. Clerſelier. Pag. 6. préf. du tom. 1. des Lettr

Tom. 1. pag. 102.

1623. » la connoiſſance qu'il avoit bien ou mal acquiſe de la Phyſi-
» que, lui avoit beaucoup ſervi pour établir des fondemens
» certains dans la Morale : & qu'il lui avoit été plus facile de
» trouver la ſatisfaction qu'il cherchoit en ce point, que dans
» pluſieurs autres qui regardoient la Médecine, quoi qu'il y
» eût emploié beaucoup plus de têms. De ſorte qu'il ne pou-
» voit point ſe vanter aprés toutes ſes recherches d'avoir trou-
» vé les moiens de conſerver la vie ; mais ſeulement celui de
» ne pas craindre la mort, & de s'y préparer ſans ce chagrin
ou cette inquiétude qui eſt ordinaire à ceux dont la ſageſſe eſt toute tirée des enſeignemens d'autrui, & appuiée ſur des fondemens qui ne dépendent que de la prudence & de l'autorité des hommes.

M. Deſcartes fut deux mois & quelques jours à Paris, entretenant ſes amis de cette illuſion où il étoit touchant ſon prétendu renoncement aux Mathématiques & à la Phyſique. Ils ſe donnoient ſouvent le plaiſir de démentir ſes réſolutions : & les moindres occaſions qu'ils lui préſentoient pour réſoudre un probléme où pour faire une expérience, étoient des piéges inévitables pour lui. Les embarras de ſon eſprit joints au beſoin qu'il avoit de régler ſes affaires particuliéres lui firent quitter la ville vers le commençement du
1623. mois de May, pour retourner en Bretagne auprés de ſes Parens.

Aprés avoir paſſé quelques jours à Rennes, il prit le conſentement de M. ſon pére, pour vendre en Poitou quelques héritages, dont il avoit eu la bonté de le mettre en poſſeſſion depuis qu'il étoit devenu majeur : & il s'en alla à Poitiers, puis à Châtelleraut vers la fin du mois de May.

Il emploia dans ces négociations le mois de Juin entier & la moitié de celui de Juillet. Il diſpoſa de la terre du Perron, qui lui étoit échuë par le partage des biens de la ſucceſſion de ſa mére; de deux autres métairies qui lui avoient été données autour de Châtelleraut; & d'une maiſon à Poitiers.

Les deux métairies, appellées l'une la *Grand-Maiſon*, & l'autre *le Marchais*, étoient dans la parroiſſe *d'Availle*, que quelques uns appellent *Poitevine*, pour ne point confondre ce lieu avec Availle Limouſine, qui eſt au delà de l'Iſle Jourdain ſur les limites du Poictou & du Limouſin. Pour

ce qui eſt de la terre & ſeigneurie du *Perron:* c'étoit un fief des plus nobles du Châtel-Heraudois ou Duché de Châtelleraut, au midi de cette ville dans la même parroiſſe d'Availle, vers le confluant du Clain & de la Vienne. Les deux métairies furent venduës par contrat du 5 de Juin 1623 à un riche Marchand de Châtelleraut; & la terre du Perron le fut à un Gentilhomme qualifié de la province, nommé Abel de Couhé ſieur de Châtillon, & de la Tour-d'Aſnière. Il en paſſa le contrat avec ce Gentil-homme devant les Notaires de Châtelleraut le VIII jour de Juillet ſuivant. Mais il ne laiſſa pas de retenir le nom de la terre conformement à leurs conventions, pour ſatisfaire au deſir de ſes parens; & il continua de s'appeller *Monſieur du Perron*, au moins dans ſa famille.

1623.

ou Chatel-Heraud.

CHAPITRE VII.

M. Deſcartes entreprend le voyage d'Italie, dont il avoit conçu le deſſein prés de quatre ans auparavant. Il paſſe par les Suiſſes, & fait diverſes obſervations ſur les chemins. Il voit une partie des mouvemens de la Valteline. Delà il paſſe au Tyrol, puis à Veniſe, à Lorette, & à Rome, où il ſe trouve durant le Jubilé.

LA mort du Pape Grégoire XV arrivée le huitiéme de Juillet, & ſuivie de l'élection d'Urbain VIII aprés un mois de conclave, réveilla dans l'eſprit de M. Deſcartes le deſir qu'il avoit eu, étant en Allemagne, de faire un voyage en Italie. La curioſité qui l'avoit porté autrefois à ſe procurer le ſpectacle de tout ce qui eſt accompagné de formes & de cérémonies parmi les grands, n'étoit pas encore entiérement éteinte. Mais il ne put la ſatisfaire ſur l'élection & le couronnement du nouveau Pape, à cauſe de la diligence avec laquelle on avançoit toutes choſes à Rome. Ainſi ne ſe ſouciant plus d'aller droit à Rome, il rangea ſes affaires ſuivant la diſpoſition où il étoit de paſſer deux hivers dans ce voyage: de ſorte que ſon ſéjour de Rome ne devoit plus ſe rencontrer qu'avec le commençement du Jubilé de l'an 1625.

Agé de 70 ans, aprés 2 ans & 5 mois de Siége.

Elu le 6 d'Août, couronné le 29 de Septembre.

1623. La penſée d'éxécuter le deſſein de ce voyage luy étoit venuë dés le mois de Mars, ſur la nouvelle qu'il avoit reçeuë de la mort de M. Sain ou Seign ſon parent, qui de Controlleur des Tailles à Châtelleraut, étoit devenu Commiſſaire général des vivres pour l'armée du côté des Alpes. Le prétexte étoit d'aller mettre ordre aux affaires de ce parent, & de prendre cette occaſion pour ſe faire donner, s'il étoit poſſible, la charge d'Intendant de l'armée. Il s'étoit pourvû de toutes les procurations néceſſaires pour réüſſir dans cette affaire; » & il devoit partir en poſte le XXII du même mois, aprés avoir mandé à ſes parens qu'un voyage au delà des Alpes luy ſeroit d'une grande utilité pour s'inſtruire des affaires, acquerir quelque expérience du monde, & former des habitudes qu'il n'avoit pas encore; ajoutant que *s'il n'en revenoit plus riche, au moins en reviendroit-il plus capable*. Mais l'empreſſement qu'il avoit de vendre le bien qu'il poſſédoit en Poitou, luy avoit fait différer le voyage.

Mari de ſa Maraine.

Lettr. MS. de M. Deſcart. à ſon frére du 21 Mars 1623.

Cette circonſtance n'eſt point ſans difficulté pour le têms du voyage en Italie.

Il partit au mois de Septembre, & prit ſa route vers la ville de Baſle & les Suiſſes, avec la réſolution de viſiter ce qu'il n'avoit pû voir de la haute Allemagne dans ſes prémiers voyages. Il luy auroit été facile de trouver à Baſle, à Zurich, & dans d'autres villes, des Philoſophes & des Mathématiciens capables de l'entretenir: mais il fut plus curieux de voir des animaux, des eaux, des montagnes, l'air de chaque païs avec ſes météores, & généralement ce qui étoit le plus éloigné de la fréquentation des hommes, pour mieux connoître la nature des choſes qui paroiſſent les moins connuës au vulgaire des ſçavans. Lorſqu'il paſſoit dans les villes, il n'y voyoit les ſçavans que comme les autres hommes, & il n'obſervoit pas moins leurs actions que leurs diſcours.

Borel. Lipſtorp.

Des Suiſſes il paſſa chez les Griſons, parmi leſquels les mouvemens de la Valteline le retinrent pendant quelque têms. Dés l'an 1619 le Roy d'Eſpagne de concert avec les Archiducs & autres Princes de la Maiſon d'Autriche au Comté de Tyrol, avoit envoyé des troupes du Milanez pour envahir la Valteline ſur les Griſons, à qui elle appartenoit. Le prétexte de l'invaſion ſelon la méthode ordinaire des Roys d'Eſpagne, étoit la protection des Catholiques contre les Proteſtans: mais

mais le motif véritable étoit le deſſein de faire un paſſage libre du Milanez au Comté de Tirol, & de joindre par ce moyen les Etats du Roy d'Eſpagne à ceux de la Maiſon d'Autriche en Allemagne. Les Etats voiſins, & particuliérement la Seigneurie de Veniſe, le Duc de Savoye, le grand Duc de Toſcane, & tous ceux qui redoutoient la puiſſance Eſpagnole en Italie, outre les Suiſſes & les Griſons, étoient intéreſſez dans cette affaire. C'eſt ce qui avoit porté le Roy Loüis XIII à ſolliciter puiſſamment la reſtitution de la Valteline tant auprés du Pape, qu'auprés du Roy d'Eſpagne Philippes III, qui mourut ſur le point de donner cette ſatisfaction au Pape qui luy en avoit écrit un bref, & au Roy qui luy avoit dépêché M. de Baſſompierre. Philippes IV à ſon avénement à la couronne avoit paru fort diſpoſé à faire éxécuter en ce point les derniéres volontez de ſon Pére. Mais le têms s'écoula inſenſiblement à des traitez divers, paſſez à Milan entre les Députez du Roy d'Eſpagne & de la Maiſon d'Autriche, & ceux des Griſons: juſqu'à ce que par un accord fait à Rome le quatriéme de Février 1623 entre le Pape & les Miniſtres de France & d'Eſpagne, on convint de mettre la Valteline en dépôt, entre les mains de ſa Sainteté, qui y envoya le Marquis de Bagni comme Commiſſaire du ſaint Siége. Ce Marquis fut depuis Nonce en France, & Cardinal. Il faiſoit profeſſion d'aimer les gens de Lettres, & paroiſſoit curieux d'obſervations Phyſiques. Il n'eſt pas hors de vrayſemblance que M. Deſcartes luy ait rendu ſes civilitez dans Chiavenne ou dans Tirano, qui étoit la principale place de la Valteline où il commandoit. Mais cette rencontre ne doit pas le faire confondre avec un autre célébre Cardinal du même nom, plus ancien que luy de quelques années, qui n'étoit pas moins amateur des Lettres & des Sciences que ce Marquis, & qui honora particuliérement M. Deſcartes de ſon amitié. Celuy-ci ſe nommoit Jean François Guidi. Il fut Nonce en France aprés Spada au têms du ſiége de la Rochelle, & fut révêtu de la pourpre un an aprés. Mais le Marquis dont il eſt icy queſtion n'éxerça la Nonciature qu'aprés Bolognetti Bichi, & Grimaldi, qui ſuccedérent l'un aprés l'autre au prémier Cardinal de Bagni, qui mourut à Rome le 24 de Juillet 1641 âgé de 76 ans. Le Marquis étoit Romain de naiſſance, s'apelloit

1623.
1624.

Au commencement de l'an 1621.

Traité de Madrid du 30 Mars 1621, où le Roy d'Eſpagne accorde au Roy de France la reſtitution de la Valteline.

ou Bagué.

1624. s'appelloit Nicolas, fut Nonce en France durant le Pontificat entier d'Innocent X, & les deux prémiéres années d'Aléxandre VII, qui le fit Cardinal en 1657 : & il mourut à Rome le 23 d'Août 1663 âgé de 80 ans.

Urbain VIII. Les négociations qui ſe traitoient à Rome ſous le nouveau Pape pour la reſtitution de la Valteline, échoüérent par l'obſtination que les Eſpagnols témoignérent à vouloir conſerver la liberté du paſſage d'Italie en Allemagne par cette province. On reconnut en même têms qu'il n'y avoit eu que de la feinte dans les proteſtations que faiſoit Philippes IV de vouloir éxécuter le Traité de Madrid, ſigné par le Roy ſon pére à l'article de la mort. C'eſt ce qui obligea le Roy Loüis XIII à prendre des voies de fait pour faire juſtice à ſes Alliez. Il envoya des troupes dans la Valteline ſous la conduite du Marquis de Cœuvres, qui chaſſa les Eſpagnols & les Autrichiens ; prit toutes les places ; & réduiſit toute la province en moins de deux mois.

Depuis Maréchal d'Eſtrées.

M. Deſcartes ne put être préſent à cette belle expédition, étant ſorti de la Valteline dés le commençement des négociations de Rome. Il continua ſes voyages par le Comté de Tyrol, d'où il alla à Veniſe aprés avoir vû la Cour de l'Archiduc Leopold frére de l'Empereur Ferdinand II à Inſpruck. Il avoit pris ſes meſures ſur la diſpoſition de ſes affaires pour arriver à Veniſe au têms des Rogations, & il vit le jour de l'Aſcenſion la fameuſe cérémonie des épouſailles du Doge avec la mer Adriatique. Ce Doge étoit François Contarini qui n'étoit en place que depuis huit mois, ayant ſuccedé à Antoine Prioli mort au mois d'Août 1623. M. Deſcartes étant à Veniſe, ſongea à ſe décharger devant Dieu de l'obligation qu'il s'étoit impoſée en Allemagne au mois de Novembre de l'an 1619, par un vœu qu'il avoit fait d'aller à Lorette, & dont il n'avoit pû s'acquiter en ce têms-là. Nous ne ſçavons pas quelles furent les circonſtances de ce pélerinage ; mais nous ne douterons pas qu'elles n'ayent été fort édifiantes, ſi nous nous ſouvenons qu'au têms de la conception de ſon vœu, il étoit bien réſolu de ne rien omettre de ce qui pourroit dépendre de luy, pour attirer les graces de Dieu, & pour ſe procurer la protection particuliére de la ſainte Vierge.

Borel. vit. Cart. com.

Olymp. Mſſ. Carteſii.

Ayant accompli ſon vœu à Lorette, il eut le loiſir de va-

quer

quer aux affaires qui avoient ſervi de prétexte à ſon voyage touchant l'intendance de l'armée *, avant que de ſe rendre à Rome, où il ne vouloit arriver qu'aprés la Touſſaints. Il n'y avoit point alors de nouvelle plus univerſellement répanduë en Italie que celle du Jubilé des xxv ans, dont on devoit faire l'ouverture à Rome au commençement de l'année ſuivante. Le Pape Urbain VIII en avoit déja fait publier la célébration par une Bulle du 29 d'Avril, affichée & proclamée le 17 de May ſuivant. La cérémonie de l'ouverture y étoit indiquée pour la veille de Noël 1624, & celle de la clôture pour la fin de l'année 1625. Elle portoit ordre de viſiter les trois principales Egliſes, ſçavoir, de ſaint Jean de Latran, des BB. Apôtres S. Pierre & S. Paul, & de Sainte Marie Majeure pendant l'eſpace de trente jours de ſuite, ou autrement pour les Romains ou habitans de la ville; & de quinze ſeulement pour les étrangers. Le Pape avoit publié quelques jours aprés une autre Bulle pour faire ſurſeoir & ſuſpendre abſolument toutes les Indulgences de quelque nature qu'elles fuſſent, afin de rendre la néceſſité de ce Jubilé plus univerſelle, & pour attirer plus de monde à Rome. Cette occaſion fit naître quelques mouvemens de dévotion dans l'eſprit de M. Deſc. qui n'avoit eu d'abord pour motif de ce voyage que la curioſité de voir la ville de Rome & la Cour du Pape. Il arriva dans la ville peu de jours avant le commençement de l'Avent: & le concours prodigieux des peuples qui y abordoient de tous les endroits de l'Europe Catholique, ne tarda guéres à la remplir. L'affluence y fut pourtant moins grande, qu'elle n'avoit été au Jubilé ſéculaire de l'an 1600: & l'on attribua cette diminution au bruit des maladies épidémiques qui affligeoient la ville & le voiſinage; à la guerre de la Valteline; & aux allarmes répanduës ſur toutes les frontiéres d'Italie du côté de France.

1625.

* Celane l'éuſſit pas.

Le 2 de May, 1624. affichée le 17 du même mois.

Le plus apparent des pélerins du Jubilé fut Ladiſlas Prince de Pologne, qui du ſiége de Breda, & des Pays-bas Catholiques étoit paſſé en France, & delà s'étoit rendu à Rome, afin de pouvoir aſſiſter à la proceſſion, que le Pape accompagné de tous les Cardinaux qui étoient dans la ville, fit en l'Egliſe de ſaint Pierre la véille de Noël, pour faire l'ouverture. Il y vint auſſi divers autres Princes parmi leſquels ſe trou-

Il fut Roy depuis.

1625. va même l'Archiduc Leopold Comte de Tyrol malgré les affaires que le Maréchal d'Eſtrées & le ſieur de Haraucourt Maréchal de camp luy donnoient dans la Valteline, & dans le Comté de Chiavenne. Par ce moyen M. Deſcartes trouva dans Rome un abrégé de toute l'Europe, & ce concours luy parut ſi favorable à la paſſion qu'il avoit toûjours euë de connoître le genre humain par luy-même, qu'au lieu de paſſer ſon têms à éxaminer des édifices, des antiques, des manuſcrits, des tableaux, des ſtatues, & les autres monumens de l'ancienne & de la nouvelle Rome, il s'appliqua particuliérement à étudier les inclinations, les mœurs, les diſpoſitions, & les caractéres d'eſprit dans la foule & le mélange de tant de nations différentes. Cette commodité le diſpenſa de faire d'autres voyages, & luy ôta l'envie d'aller au fonds de la Sicile & de l'Eſpagne chercher les peuples qui luy reſtoient à voir.

Jacques de Longueval Gr. Bailly ou Gouvern. de Clerm. en Beauv.

CHAPITRE VIII.

Retour de M. Deſcartes en France. Il paſſe par la Toſcane: mais il n'y voit pas Galilée, qu'il n'a jamais connu parfaitement. Il ſe trouve au ſiége de Gavi, & à quelques autres expéditions contre les Génois & les Eſpagnols. Il va en Piémont. Il fait quelques obſervations ſur les Alpes vers le pas de Suſe.

MR Deſcartes demeura dans Rome juſqu'au commençement du printêms: & il méditoit actuellement ſon retour en France, lorſque le Pape nomma le Cardinal François Barberin ſon neveu pour y aller en qualité de Legat. Les Eſpagnols qui depuis long-têms ſembloient diſpoſer de la Cour de Rome par le nombre & le credit des créatures qu'ils y entretenoient, & par les grandes poſſeſſions qu'ils avoient en Italie, ſoupçonnoient ce Pape d'avoir les inclinations Françoiſes, parce qu'il ne s'intéreſſoit pas aſſez ouvertement à la perte qu'ils venoient de faire de la Valteline. Ce fut pour les deſabuſer ou pour les appaiſer, que par un Bref datté du 26 de Mars 1625 il envoya ſon neveu Legat en France, avec commiſſion de demander deux choſes au Roy,

Roy ; la prémiére, qu'il fit remettre entre les mains de ſa Sainteté la Valteline & tous les Forts que les François avoient pris ; la ſeconde, que par ſon moyen les Griſons fuſſent privez de leur ſouveraineté ſur la Valteline. Le Roy ayant été averti de ces projets, manda à M. de Béthune ſon Ambaſſadeur à Rome, que cette légation ne luy ſeroit pas agréable. C'eſt ce qui obligea le Pape de faire prendre à ſon neveu des meſures plus convenables aux diſpoſitions de la Cour de France. 1625.

Rel. MS. des Facultez du Légat en 1625.

M. Deſcartes crut qu'il étoit bien-ſéant à un Gentilhomme François d'aller rendre des civilitez à un Cardinal Neveu, deſtiné pour faire dans ſon pays une fonction auſſi importante qu'étoit cette légation. Le Cardinal les reçut avec les démonſtrations de bienveillance, & les offres de ſervice que ſon honnêteté particuliére luy faiſoit avancer pour ceux qui l'abordoient. Mais parce qu'il étoit amateur des ſciences, & protecteur de ceux qui en faiſoient profeſſion, il ne tint pas M. Deſcartes quitte de ſes devoirs pour une viſite ou deux, & pour des complimens ſuperficiels. Il le goûta ſi bien, qu'il voulut l'honorer particuliérement de ſon amitié : & M. Deſcartes de ſon côté n'oublia pas à ſon retour de continuer ſes aſſiduitez auprés de luy pendant le peu de têms qu'il fût en France, & de luy donner dans tout le reſte de ſa vie des marques de ſa reconnoiſſance, tant par les préſens qu'il luy fit faire de ſes livres, que par des témoignages de reſpects & de dévoüement qu'il luy fit préſenter de têms en têms par le miniſtére de ſes amis.

Voyez cy aprés au ſujet de Balzac.

Le Légat s'embarqua pour la France vers le commençement du mois d'Avril, menant avec luy grand nombre de Sçavans, parmi leſquels étoient le Cavalier del Pozzo, Jérôme Aléandre, Jean Loüis le Débonnaire beau-frére du jeune Barclay, Jean Baptiſte Doni, Loüis Aubry du Meſnil, & d'autres. M. Deſcartes ſortit de Rome vers le même têms, mais il voulut s'en retourner par terre pour ne pas perdre l'occaſion de voir un païs qu'il étoit bien-aiſe de connoître. Il paſſa par la Toſcane, & il vit peut-être la Cour du grand Duc Ferdinand II qui étoit encore alors fort jeune & en minorité, & qui avoit ſuccédé à ſon pére Coſme II l'an 1621. Si nous en croyons le ſieur Borel, il ne nous ſera point permis de douter qu'il ait rendu viſite aux perſonnes du pays qui

Caſſianus à Puteo.

Vit. Cart. comp. p. 4.

1625. étoient en réputation d'habileté & de ſcience, & ſur tout au célébre Galilée qu'il devoit certainement oublier moins qu'aucun autre. Galilée étoit pour lors âgé d'environ ſoixante ans, & l'on peut dire qu'il étoit au période de ſa belle réputation. Il étoit également connu & admiré des grands & des petits. Il n'étoit point de Prince, point de grand Seigneur qui paſſant par le lieu de ſa demeure ne ſe fit un point d'honneur de luy rendre viſite. Des curieux partoient des pays étrangers exprés pour venir le voir, comme on avoit fait autrefois au ſujet de Tite-Live, & de ſon têms même à l'égard de M. Viéte. A toutes ces conſidérations priſes du côté de Galilée, M. Deſcartes en pouvoit joindre du ſien qui ſembloient ne pouvoir le diſpenſer de voir ce grand homme; & c'eſt ſans doute ſur toutes ces apparences que le ſieur Borel a décidé affirmativement qu'il l'avoit vû.

Voyez ſon âge préciſément cy-aprés à l'an 1642 où il mourut.

Il faut avoüer pourtant qu'il n'eut point cette ſatisfaction. Nous ne ſçavons pas quel fut l'accident qui luy en ôta l'occaſion: mais enfin nous ne trouvons pas de replique à ce qu'il écrivit luy-même plus de treize ans aprés ſur ce ſujet, pour détromper le Pére Merſenne. » Pour ce qui eſt de Galilée (mande-t-il à ce Pére) je vous dirai que je ne l'ay jamais » vû; que je n'ay jamais eu aucune communication avec luy; » & que par conſéquent je ne ſçaurois avoir emprunté aucune » choſe de luy. Auſſi ne vois-je rien dans ſes livres qui me faſſe » envie, ni preſque rien que je vouluſſe avoüer pour mien. » Tout le meilleur eſt ce qu'il y a de Muſique. Mais ceux qui » me connoiſſent, pourroient croire qu'il l'auroit eu de moy » plûtôt que moy de luy. Car j'avois écrit preſque les mêmes » choſes il y a dix-neuf ans, auquel têms je n'avois point encore été en Italie; & j'avois donné mon Ecrit au ſieur N.. qui » comme vous ſçavez, en faiſoit parade, & en écrivoit ça & là » comme d'une choſe qui venoit de luy.

Le 1 d'Octobre 1638.

Tom. 2. des Lettr. p. 397.

Béeckman *Peut-être.*

Nous pouvons juger par ces paroles de M. Deſcartes qu'il n'a jamais connu Galilée que par ſa réputation & par la lecture de ſes livres. Encore faudra-t-il avoüer qu'il le connoiſſoit même aſſez mal par cet endroit, ſi l'on trouve que Galilée n'a rien écrit ſur la Muſique. Il eſt aſſez probable qu'il aura confondu le fils avec le pére en cette occaſion: ce qui ne luy ſeroit point arrivé, s'il l'avoit vû chez luy, où il n'auroit pas manqué

manqué de s'informer de ſa famille dans la converſation. Vincent Galiléi, pére de Galiléo Galiléi, dont il eſt ici queſtion, étoit un Gentil-homme Florentin, ſçavant dans les Mathématiques, & particuliérement dans la Muſique. On a de lui un ouvrage écrit en Italien, & diviſé en cinq dialogues touchant la Muſique ancienne & nouvelle. L'ouvrage eſt eſtimé, & Joſeph Blancanus Jéſuite Italien le juge néceſſaire pour retablir la Muſique des Anciens, & pour corriger celle des Modernes. Il n'y a point d'apparence que M. Deſcartes ait lû d'autre Traitté de Galilée que celui là, touchant la Muſique. Vincent Galiléi, qui avoit fait inſtruire ſon fils avec autant de ſoin que s'il eût été légitime, & héritier de ſes biens, n'avoit pas oublié de lui inſpirer l'inclination qu'il avoit pour la Muſique : mais il ne put empêcher qu'elle ne ſe tournât preſque toute entiére vers l'Aſtronomie, aprés laquelle on peut dire que la Géométrie, & la Méchanique ont tenu le prémier rang dans ſon eſprit parmi les Mathématiques. Au reſte, M. Deſcartes paroît avoir été toujours ſi peu informé de ce qui regardoit la perſonne de Galilée, que ſi on excepte le point de ſa condamnation & de ſa priſon à l'Inquiſition, qui a fait trop d'éclat pour être ignoré des moins curieux, on peut dire qu'il n'a ſçû aucune circonſtance de ſa vie. De ſorte qu'il parut ſurpris, lors qu'en 1640 le Pére Merſenne lui parla de Galilée, comme d'un homme encore vivant, l'ayant crû mort longtêms auparavant.

1625.

Apparat. ad Mathem. diſcipl. ſtud. pag. 209.

Tom. 2. des Lettr. p. 221.

M. Deſcartes n'avoit pas encore paſſé les frontiéres de Toſcane, lors qu'il apprit les nouvelles de la guerre qui s'allumoit entre la République de Génes & le Duc de Savoye Charles-Emmanuel prémier de ce nom. Le Roy Trés-Chrêtien ayant été informé de la mauvaiſe cauſe des Génois, & voyant que ces Républicains s'appuioient du ſecours du Roy d'Eſpagne, avoit envoyé dix mille hommes au Duc de Savoye ſous la conduite du Connêtable de Leſdiguiéres. Le Duc de Savoye étoit en perſonne à cette guerre, & ſon armée renforcée du ſecours de France étoit de 25000 hommes de pied & de 3000 chevaux. Le Connêtable qui conduiſoit l'avantgarde dont il avoit fait un corps d'armée détaché, s'étoit déja rendu maître des villes de Capriata, de Gua,

de

1625. de Novi. Il avoit batu divers partis Eſpagnols tant Napolitains que Milanois : & il avoit mis le ſiége devant la place de Gavi, lors que M. Deſcartes arriva dans ſon camp pour être le ſpectateur de ce qui s'y paſſeroit. Gavi étoit une ville de la ſeigneurie de Génes du côté du Milanez, dans une diſtance preſque égale entre Tortone vers le Nord, & Génes vers le Sud. Elle avoit une forte citadelle bâtie ſur un roc du mont Apennin, & flanquée de quantité de baſtions, qui rendoient la place d'un tres-difficile accés, & qui avoient fait échoüer le fameux Barberouſſe du têms de François prémier. Le Connêtable, qui faiſoit eſpérer en riant à ceux qui vouloient le détourner de cette entrepriſe, que *Barbe-griſe feroit ce que Barbe-rouſſe n'avoit pû faire*, donna ſi bon ordre à tout, qu'ayant défait un ſecours de 1000 hommes envoyé par le Gouverneur de Milan, & taillé en piéce 300 hommes de la garniſon dans une ſortie qu'elle avoit faite, il ſe rendit maître de la ville le 23 jour d'Avril. Ce ſuccés lui facilita les approches de la citadelle : & ayant fait auſſi réüſſir par dehors une baterie qu'il avoit trouvé moyen de dreſſer ſur une montagne voiſine qu'on avoit jugée impraticable juſqu'àlors, il obligea le Gouverneur de lui rendre la place par capitulation le dernier jour d'Avril.

Borel Vit. comp. p. 4.

Le Connêtable de Leſdiguiéres avoit alors 84 ans.

Aprés la priſe de cette ville, M. Deſcartes voulut être encore témoin d'une partie des merveilleux progrez de l'armée du Duc de Savoye, qui réduiſit toute la riviére du Ponant, & prit ſur les Génois 174 places en trés peu de têms. Mais la conquête ne fut pas d'une longue durée, & M. Deſcartes n'attendit pas que les Génois, & les Eſpagnols euſſent commençé à reſpirer & à ſe remettre, pour quitter l'armée. Il vint droit à Turin, où il s'arrêta durant un jour ou deux, pour y voir ce qui ſe paſſoit parmi le Magiſtrat, & le Peuple. Car pour ce qui pouvoit regarder la Cour, elle étoit alors fort deſerte par l'abſence du Duc Charles Emmanuel, du Prince de Piémont Victor Amé, & du Prince Thomas ſes enfans, qui étoient tous à l'armée. Il n'y avoit point de Ducheſſe de Savoye depuis plus de vingt-ſept ans, que Catherine Michelle d'Autriche, fille de Philippe II Roy d'Eſpagne & d'Elizabeth de France, étoit morte le ſixiéme de Novembre 1597. Mais il eut la ſatisfaction d'y voir

voir la Princeſſe de Piémont Chriſtine de France, fille du Roy Henry IV, & ſœur du Roy Louys XIII, mariée dés le commençement de l'an 1619. 1625.

De Turin il paſſa vers le milieu du mois de May par le pas de Suſe pour rentrer en France. Mais il ſe détourna de quelques lieuës du côte de la Savoye pour éxaminer la hauteur des Alpes, & y faire quelques obſervations. Ce fut en cette occaſion qu'il crut avoir deviné la cauſe du tonnerre, & trouvé la raiſon pour laquelle il tonne plus rarement l'hiver que l'été. Il remarqua que » les neiges étant échauffées & appeſanties par le Soleil, la moindre émotion d'air « étoit ſuffiſante pour en faire ſubitement tomber de gros tas, « que l'on nommoit dans le pays *Avalanches*, ou plûtôt « *Lavanches*, & qui retentiſſant dans les vallées imitoient aſſez « bien le bruit du tonnerre. De cette obſervation il conjectura depuis, que le tonnerre pourroit venir de ce que les nuës ſe trouvant quelquefois en aſſez grand nombre les unes ſur les autres, les plus hautes qui ſont environnées d'un air plus chaud tombent tout-à-coup ſur les plus baſſes. La maniére dont il vid les neiges des Alpes échauffées par le Soleil lui fit juger que la chaleur de l'air qui eſt autour d'une nuée ſupérieure peut la condenſer, & s'appeſantir peu à peu de telle ſorte que les plus hautes de ſes parties commençant les prémiéres à deſcendre, en abattent & en entraînent avec elles quantité d'autres, qui tombent auſſi-tôt toutes enſemble avec beaucoup de bruit ſur la nuée inférieure. C'eſt par une ſuite de la même obſervation qu'il voulut expliquer pourquoi le tonnerre eſt plus rare l'hiver que l'été dans ces quartiers, ayant remarqué que la chaleur ne monte pas alors ſi aiſément juſqu'aux plus hautes nuées pour les diſſoudre. C'eſt pour cela que durant les grandes chaleurs, lors qu'aprés un vent Septentrional de peu de durée on ſent de nouveau une chaleur humide & étouffante, c'eſt ſigne qu'il doit ſuivre bientôt du tonnerre. Car c'eſt une marque, ſelon lui, que ce vent Septentrional ayant paſſé contre la terre en a chaſſé la chaleur vers l'endroit de l'air où ſe forment les plus hautes nuées. Ce vent étant enſuite chaſſé lui-même vers l'endroit où ſe forment les plus baſſes par la dilatation de l'air inférieur que cauſent les vapeurs chaudes

Traitté des Météores Diſc. 7. p. 241.

des

1625. des qu'il contient : non ſeulement les plus hautes en ſe condenſant doivent deſcendre, mais les plus baſſes même demeurant fort rares, & ſe trouvant comme ſoulevées & repouſſées par cette dilatation de l'air inférieur doivent leur réſiſter de telle maniére que ſouvent elles peuvent empêcher qu'il n'en tombe aucune partie juſques à terre. Le bruit qui ſe fait ainſi au deſſus de nous doit s'entendre beaucoup mieux à cauſe du retentiſſement de l'air qui eſt un corps réſonnant, & il doit être plus grand à raiſon de la neige qui tombe, que n'eſt celui des *Lavanches* ou *Avalanches* dans les Alpes. Il ſuffit auſſi que les parties des nuées ſupérieures tombent toutes enſemble, ou l'une aprés l'autre, tantôt plus vîte, tantôt plus lentement ; & que les nuées inférieures ſoient plus ou moins grandes ou épaiſſes, & qu'elles réſiſtent plus ou moins, pour nous faire comprendre d'où peut venir la différence des bruits du tonnerre.

Les mêmes obſervations contribuérent auſſi beaucoup à luy faire remarquer en quoi conſiſtent les différences des éclairs, des tourbillons, & de la foudre ; leur origine & leurs effets. Il ne fut pas moins exact dans les autres obſervations qu'il fit ſur les Alpes. C'eſt ce qui paroît par les inſtructions qu'il donna pluſieurs années depuis au Pére Merſenne, qui devoit faire un voyage en Italie, & qui l'avoit conſulté ſur la maniére de prendre la hauteur de ces montagnes. Il lui marque dans la réponſe qu'il lui fit ſur la fin de l'an 1639, qu'il pourroit meſurer le mont Cénis étant au dela de Suſe dans le Piémont, parce que la plaine en eſt fort égale ; & qu'il ne connoiſſoit point de meilleure maniére pour ſçavoir la hauteur des montagnes, que de les meſurer de deux ſtations, ſuivant les régles de la Géométrie pratique.

Tom. 2. des Lettr. p. 200.

Lettr. XXXIV.

CHAP.

CHAPITRE IX.

M. Deſcartes va en Poitou, & ſonge à acheter la charge de Lieutenant Général de Châtelleraut ; mais en vain. Il vient à Paris, où il ſe réſoud de demeurer juſqu'à ce qu'il ſe fût procuré un établiſſement fixe. Il ſe preſcrit des maximes pour ſe régler dans ſa conduite particuliére. Sa vie douce & innocente pendant l'eſpace de trois ans qu'il emploie à méditer ſur la Philoſophie & la Mathématique univerſelle.

MR Deſcartes vint en poſte de Lyon en Poictou pour ſçavoir l'état du bien qu'il y avoit laiſſé ſans l'avoir pû vendre avant ſon départ, & pour rendre conte à Madame Sain ſa marraine, de ce qu'il avoit fait pour les affaires de feu ſon mary dans l'armée d'Italie. Etant à Châtelleraut il fut ſollicité de traitter de la charge du Lieutenant Général du lieu, qui ſe trouvoit preſſé de s'en deffaire pour en acheter une autre à ſon fils : & on lui fit entendre qu'il l'auroit pour ſeize mille écus ou 50000 livres. Il rejetta d'abord ces propoſitions ſous pretexte qu'il ne pouvoit mettre de ſon argent plus de dix mille écus contans en une charge de judicature. Mais n'ayant pû réſiſter aux inſtances de quelques amis qui lui offrirent de l'argent ſans intérêt, il promit d'en écrire à Monſieur ſon Pére dés qu'il ſeroit à Poictiers. C'eſt ce qu'il fit le XXIV jour de Juin, pour le prier de l'aſſiſter de ſon conſeil, & de le déterminer ſur ſon choix. Il avoit ſujet de craindre que ſon Pére, qui étoit pour lors à Paris, ne le jugeât incapable de remplir une charge de cette eſpéce, parce que n'ayant fait autre éxercice juſques là que de porter l'épée, il paroîtroit être venu trop tard pour entrer dans la profeſſion de la robe. C'eſt ſurquoi il voulut le prévenir en lui marquant la diſpoſition où il ſeroit d'aller ſe mettre chez un Procureur du Châtelet, juſqu'à ce qu'il eût appris aſſez de pratique pour pouvoir éxercer cette charge. Son deſſein étoit d'aller voir M. ſon Pére à Paris, dés qu'il auroit reçû de ſes nouvelles : mais l'appréhenſion de ne le plus retrouver en

1625.

Il n'en avoit vendu qu'une partie.

Lettr. de M. Deſc. à ſon pére, du 24 Juin 1625.

Le ſieur de Maſparault.

A 29 ans.

1625 cette ville, fit que ſans attendre ſa réponſe il partit en poſte & arriva au commençement du mois du Juillet. Néantmoins il n'eut point la ſatisfaction d'y voir M. ſon Pére qui étoit retourné en Bretagne depuis peu de jours : ce qui joint avec les ſollicitations des amis qui le vouloient voir établi à Paris, ne contribua pas peu à faire échoüer ſon affaire de Châtelleraut, & à le dégouter de la Province.

Il témoignoit n'être point mal ſatisfait de ſon voyage d'Italie. Le ſéjour lui en auroit encore plû d'avantage s'il ne ſe fût point apperçû que c'eſt *un pays mal ſain pour les François*, ſur tout lors qu'ils y mangent autant qu'ils feroient en France. Pour lui qui avoit appris de bonne heure à ſe gouverner dans ſon régime de vivre, qui beuvoit tres-peu, & qui ne prenoit ordinairement que des viandes groſſiéres & peu nourriſſantes, il ne s'étoit point mal précautionné contre la malignité du climat. Mais s'il y fût demeuré plus long têms, il auroit ſenti peut-être que ſa compléxion n'auroit pas toujours été à l'épreuve des mauvaiſes impreſſions de l'air qu'on y reſpire, & qui cauſe diverſes maladies par ſa chaleur immodérée. Sans cela, il proteſte qu'il auroit choiſi l'Italie plûtôt que la Hollande pour lui ſervir de retraitte durant le reſte de ſes jours, aprés qu'il ſe fut déterminé à quitter la France.

Tom. 2. Let. xxxiii. pag. 695.

Ibid.

Il y avoit plus d'un mois que le Légat, qu'il n'avoit point vû depuis ſon départ de Rome, avoit fait ſon entrée dans Paris, lors qu'il y arriva : & la ville étoit alors occupée d'une nouvelle plus récente, qui étoit celle de la reddition de la ville de Breda faite au Marquis de Spinola par les Hollandois le cinquiéme de Juin aprés un ſiége de neuf mois. Il ne pouvoit être entiérement inſenſible à cette nouvelle, s'il ſe ſouvenoit du ſéjour de deux années qu'il avoit fait en cette ville, ſous les drappeaux du Prince Maurice qui étoit mort depuis deux mois, & qui avoit eu pour ſucceſſeur le Prince Fréderic Henry ſon frére.

Le 23. d'Avril 1625, âgé de 58. ans.

M. Deſcartes prit ſon logement chez un ami de ſon Pére, qui étoit auſſi le ſien en particulier, & qui avoit des rélations avec ſa famille par quelque alliance. Cét amy étoit M. le Vaſſeur Seigneur d'Etioles, pére de M. le Vaſſeur, qui vit encore aujourd'hui ; & qui eſt Conſeiller à la Grand-Chambre

Relat. de M. le Vaſſeur.

Chambre. Là s'étant formé un modéle de conduite ſur la maniére de vivre que les honnêtes gens du monde ont coûtume de ſe preſcrire, il embraſſa le genre de vie le plus ſimple & le plus éloigné de la ſingularité & de l'affectation qu'il put s'imaginer. Tout étoit aſſez commun chez lui en apparence : ſon meuble & ſa table étoient toujours tres-propres, mais ſans ſuperflu. Il étoit ſervi d'un petit nombre de valets, il marchoit ſans train dans les ruës. Il étoit vêtu d'un ſimple taffetas verd, ſelon la mode de ces têms-là, ne portant le plumet & l'épée, que comme des marques de ſa qualité, dont il n'étoit point libre alors à un Gentilhomme de ſe diſpenſer. 1625.

Diſc. de la Méth. part 3. p. 31.

Il avoit remis à la fin de ſes voyages à ſe déterminer ſur le choix d'une profeſſion ſtable pour le reſte de ſes jours : mais quoi qu'il ne parût pas beaucoup plus avancé dans ſes délibérations qu'au commençement, il ne laiſſoit pas de s'affermir inſenſiblement dans la penſée de ne s'aſſujettir à aucun employ. Ce n'eſt pas qu'il ne fît encore une revuë fort ſérieuſe ſur les occupations diverſes qu'ont les hommes en cette vie, pour voir s'il en trouveroit quelqu'une à ſa bien-ſéance, & qui fût conforme aux diſpoſitions de ſon eſprit. Mais aprés avoir éxaminé ſolidement toutes choſes au poids de ſa raiſon, il jugea qu'il ne pouvoit rien faire de meilleur que de continuer dans l'occupation où il ſe trouvoit actuellement, depuis qu'il s'étoit défait des préjugez de ſon éducation. Cette occupation conſiſtoit uniquement à employer toute ſa vie à cultiver ſa raiſon, & à s'avancer de tout ſon poſſible dans la connoiſſance de la Vérité, ſuivant la méthode qu'il s'étoit preſcrite.

De la Méth. pag. 28.

Les contentemens qu'il témoignoit avoir reçûs de ſon eſprit, depuis qu'il avoit commencé à ſe ſervir de cette méthode étoient ſi ſenſibles & ſi ſolides, que ne croyant pas qu'on pût trouver ailleurs des douceurs plus innocentes & plus réelles, il ferma l'oreille à toute autre ſollicitation.

Il n'étoit par la grace de Dieu eſclave d'aucune des paſſions qui rendent les jeunes gens vicieux. Il étoit parfaitement guéri de l'inclination qu'on lui avoit autrefois inſpirée pour le jeu, & de l'indifférence pour la perte de ſon têms. Quant à ce qui regarde la Religion, il conſervoit tou-

1625. jours ce fonds de piété que ſes Maîtres lui avoient inculquée à la Fléche ; & il la faiſoit paroître dans les pratiques extérieures de la dévotion, aux devoirs de laquelle il étoit auſſi aſſidu que le commun des Catholiques qui vivent moralement ſans reproche. Quoique ſon eſprit fût curieux juſqu'à l'étonnement de ceux qui le connoiſſoient, il étoit néantmoins trés-éloigné du libertinage en ce qui touche les fondemens de la Religion, ayant toujours eu grand ſoin de terminer ſa curioſité aux choſes naturelles. Il avoit compris de bonne heure que tout ce qui eſt l'objet de la Foy ne ſçauroit l'être de la Raiſon, & qu'il y auroit de la témérité à prétendre l'y aſſujettir. De ſorte qu'il regardoit les libertins comme des gens qui étoient dans un faux principe, & qui ne connoiſſoient pas la nature de la Foy, lors qu'ils croyoient que la Raiſon humaine eſt au deſſus de toutes choſes.

L'irréſolution qui pouvoit luy reſter touchant les vuës générales de ſon état, ne tomboit point ſur ſes actions particuliéres. Il vivoit & agiſſoit indépendemment de l'incertitude qu'il trouvoit dans les jugemens qu'il faiſoit ſur les Sciences. Il s'étoit fait une morale à ſa mode, ſelon les maximes de laquelle il prétendoit embraſſer les opinions les plus modérées, les plus communément reçûës dans la pratique, & les plus éloignées de l'éxcez pour régler ſa conduite, ſe faiſant toujours aſſez de juſtice pour ne pas préférer ſes opinions particuliéres à celles des perſonnes qu'il jugeoit plus ſages & mieux ſenſées que lui. Il apportoit deux raiſons qui l'obligeoient à ne choiſir que les plus modérées d'entre pluſieurs opinions également reçûës. » La prémiére, que ce ſont toujours les plus commodes pour la pratique, & vrai-ſemblablement les meilleures, toutes les extrémitez dans les actions morales étant ordinairement vicieuſes. La ſeconde, que ce ſeroit ſe détourner moins du vray chemin, au cas qu'il vint à s'égarer, & qu'il ne ſeroit ainſi jamais obligé de paſſer d'une extrémité à l'autre. Il paroiſſoit en toutes rencontres tellement jaloux de ſa liberté qu'il ne pouvoit diſſimuler l'éloignement qu'il avoit pour tous les engagemens qui ſont capables de nous priver de nôtre indifférence dans nos actions,

De la Mét. pag. 25. » » » » » »

tions. Ce n'eſt pas qu'il prétendît trouver à redire aux loix, qui pour remédier à l'inconſtance des eſprits foibles, ou pour établir des ſûretez dans le commerce de la vie, permettent qu'on faſſe des vœux ou des contrats, qui obligent ceux qui les font volontairement & légitimement à perſévérer dans leur entrepriſe. Mais ne voyant rien au monde qui demeurât toûjours en même état, & ſe promettant de perfectionner ſes jugemens de plus en plus, il auroit crû offenſer le bon ſens, s'il ſe fût obligé à prendre une choſe pour bonne, lorſqu'elle auroit ceſſé de l'être, ou de luy paroître telle, ſous prétexte qu'il l'auroit trouvée bonne dans un autre têms. 1625.

A l'égard des actions de ſa vie qu'il ne croioit point pouvoir ſouffrir de délai, lorſqu'il n'étoit point en état de diſcerner les opinions les plus véritables, il s'attachoit toûjours aux plus probables. S'il arrivoit qu'il ne trouvât point plus de probabilité dans les unes que dans les autres, il ne laiſſoit pas de ſe déterminer à quelques-unes, & de les conſidérer enſuite non plus comme douteuſes par rapport à la pratique, mais comme trés-vrayes & trés-certaines, parce qu'il croyoit que la raiſon qui l'y avoit fait déterminer ſe trouvoit telle. Par ce moyen il vint à bout de ſe délivrer des repentirs & des remords qui ont coûtume d'agiter les conſciences des eſprits foibles & chancelans, qui ſe portent trop légérement à pratiquer comme bonnes les choſes qu'ils jugent aprés être mauvaiſes.

Il s'étoit fortement perſuadé qu'il n'y a rien dont nous puiſſions diſpoſer abſolument, hormis nos penſées & nos deſirs: de ſorte qu'aprés avoir fait tout ce qui pouvoit dépendre de luy pour les choſes de dehors, il ſuppoſoit comme abſolument impoſſible à ſon égard ce qui luy manquoit pour réüſſir. C'eſt ce qui le fit réſoudre à ne plus rien deſirer, qu'il ne pût acquerir. Il crut que le moyen de vivre content, étoit de conſidérer tous les biens qui ſont hors de nous comme également éloignez de nôtre pouvoir, & de ne pas regretter ceux qui nous manquent, dans la penſée qu'ils nous ſeroient dûs, lorſque ce n'eſt point par nôtre faute que nous en ſommes privez. Il faut avoüer qu'il eut beſoin de beaucoup d'éxercice, & d'une méditation ſouvent réïterée pour s'accoû-

1625. tumer à regarder toutes choſes de ce biais. Mais étant venu à bout de mettre une fois ſon eſprit dans cette ſituation, il ſe trouva tout préparé à ſouffrir tranquillement les maladies, & les diſgraces de la fortune dans leſquelles il plairoit à Dieu de l'éxercer. Il croyoit que c'étoit principalemeut en ce point que conſiſtoit le ſecret des anciens Philoſophes, qui avoient pû autrefois ſe ſouſtraire de l'empire de la Fortune; & malgré les douleurs & la pauvreté, diſputer de la félicité avec leurs Dieux.

Ibid. pag. 27. 29.

Ces maximes qui ont été peut-être les ſeules (avec les véritez de la Foy qu'il avoit appriſes en ſa jeuneſſe) dans le préjugé deſquelles il ait voulu demeurer inviolablement toute ſa vie, n'étoient fondées que ſur le deſſein qu'il avoit de continuer à s'inſtruire de plus en plus. Il témoigne que jamais il n'eût pû borner ſes deſirs ni ſe rendre content, s'il n'eût été perſuadé que le chemin qu'il avoit pris pour parvenir à toutes les connoiſſances dont il ſeroit capable, étoit le même qui devoit auſſi le conduire à l'acquiſition de tous les vrays biens, dont la joüiſſance pourroit jamais être en ſon pouvoir. Sçachant que nôtre volonté ne ſe porte à ſuivre ou à fûir aucune choſe qu'autant que nôtre entendement la luy repreſente bonne ou mauvaiſe, il croyoit qu'il luy ſuffiroit de bien juger pour bien faire, c'eſt-à-dire, pour acquerir toutes les vertus, & tous les biens qu'elles peuvent produire.

Ibid. p. 31.

Avec ces diſpoſitions intérieures il vivoit en apparence de la même maniére que ceux qui étant libres de tout employ ne ſongent qu'à paſſer une vie douce & innocente aux yeux des hommes; qui s'étudient à ſéparer les plaiſirs des vices; & qui pour joüir de leur loiſir ſans s'ennuyer ont recours de têms en têms à des divertiſſemens honnêtes. Ainſi ſa conduite n'ayant rien de ſingulier qui fût capable de fraper les yeux ou l'imagination des autres, perſonne ne formoit d'obſtacle à la continuation de ſes deſſeins, & il avançoit de jour en jour dans la recherche de la Vérité qui regarde les choſes naturelles. Mais il ſe reſervoit de têms en têms quelques heures, qu'il employoit particuliérement à reduire ſa méthode en pratique dans des difficultez de Mathématique, ou dans d'autres même qu'il pouvoit rendre preſque ſemblables à

celles

celles des Mathématiques, en les détachant de tous les principes des autres sciences qu'il ne trouvoit pas assez fermes. 1625.

CHAPITRE X.

M. Descartes va à la Cour, puis en Province voir ses parens. Il revient à Paris où il contracte diverses habitudes avec des sçavans, & particuliérement avec ceux qu'il croioit avoir les mêmes inclinations que luy. Il fait amitié avec M Hardy, M. de Beaune, M. Morin, le Pére Gibieuf, & M. de Balzac, dont il prend la défense contre ses envieux.

QUoyque M. Descartes se fût procuré une espéce d'établissement à Paris, il ne s'assujettit pourtant pas tellement à la résidence pendant les trois ans qu'il y demeura, qu'il ne se donnât la liberté d'entreprendre de têms en têms des promenades à la campagne, & des voyages même en Province. Quelques semaines aprés son retour d'Italie, le desir de revoir la Cour de France le fit aller à Fontainebleau, où il eut occasion de salüer de nouveau le Légat du Pape, qui eut la dévotion de vouloir dire sa prémiére Messe à la Cour le jour de l'Assomption de Nôtre-Dame, & de donner la communion au Roy, aux deux Reines, à Monsieur, aux Princesses, aux Dames, & à plusieurs personnes de toute qualité qui avoient été averties de s'y préparer. M. Descartes ne put joüir long-têms des avantages qu'il pouvoit recevoir de la présence du Légat, qui partit de Fontainebleau dés le XVIII du mois d'Août, & s'en retourna à Rome peu de jours aprés. Sa légation n'avoit pas été fort agréable à la Cour. Il étoit venu avec des facultez que le Parlement l'avoit obligé de réformer. Ses propositions avoient été trouvées préjudiciables aux intérêts de la France, & on avoit reconnu qu'elles ne tendoient qu'à favoriser les Espagnols. C'est pourquoy on s'étoit contenté de luy rendre des honneurs extraordinaires, & de le traiter par tout avec beaucoup de magnificence.

Rel. MS. des Fac. du Légat *à latere* 1625.

Le départ du Légat fut suivi des heureux succez qu'eurent les armées du Roy contre les Huguenots & les Rebelies

1625. les du Royaume, qui étoient conduits par Meſſieurs de Rohan & de Soubize. Le Maréchal de Thémines avoit remporté divers avantages ſur le Duc de Rohan en Languedoc pendant tout le mois de Juillet, & avoit fait rentrer pluſieurs villes dans le devoir. L'Amiral de Montmorency avec Meſſieurs de la Rochefoucaut, de Saint-Luc, & de Toiras battirent le Prince de Soubize en diverſes rencontres, & le pouſſérent juſqu'à l'Iſle de Ré, prés de laquelle ils remportérent au mois de Septembre une victoire ſignalée ſur luy dans un combat naval qui fut ſuivi de la reddition de l'Iſle.

1626. M. Deſcartes étoit retourné dés le mois d'Août à Paris, où il paſſa l'automne & l'hiver dans les éxercices que nous avons marquez. Mais l'année ſuivante il fit un voyage en Bretagne & en Poictou accompagné de M. le Vaſſeur d'Etioles. Il n'avoit point dans ces provinces d'affaire plus preſſante que celle de rendre ſes devoirs à M. ſon Pére, qu'il n'avoit vû depuis prés de trois ans, de revoir ſa famille à Rennes, & les parens de feu Madame ſa Mére à Châtelleraut & à Poitiers. Pendant qu'il étoit en cette derniére ville, on vint prier M. le Vaſſeur de vouloir honorer une théſe de ſa préſence dans le collége des Jéſuites. M. le Vaſſeur convia M. Deſcartes de vouloir l'y accompagner : ce qu'il fit avec plaiſir, quoy qu'il fût déja en réputation de ne pas eſtimer la ſcholaſtique, ou la maniére dont les Péripatéticiens traitent la Philoſophie. Il voulut diſputer même à la théſe, & les Jéſuites ſe tinrent tellement honorez de la maniére dont il en uſa dans un diſcours latin qu'il fit d'abord, & dans ſes argumens, que le Pére Recteur députa le lendemain deux Péres de la Compagnie pour l'aller remercier.

Rel. de M. le Vaſſ. MS.

Etant revenu à Paris vers le mois de Juin, il ſe logea au fauxbourg Saint-Germain, dans la ruë du Four aux trois Chappelets. Mais il ne luy fut plus auſſi facile qu'auparavant de joüir de ſon loiſir. Ses anciens amis, & particuliérement M. Mydorge, & le P. Merſenne avoient tellement étendu ſa réputation, qu'il ſe trouva en peu de têms accablé de viſites, & que le lieu de ſa retraite ſe vit changé en un rendez-vous de conférences. Il ne put empêcher que le nombre de ſes amis ne multipliât, mais au moins fut-il le maître de ſon diſcernement dans le choix qu'il en fit.

Lettr. MS. de Deſc. à ſon frére du 16 Juillet 1626.

L'un

L'un des prémiers & des plus parfaits de ces amis fut M. *Hardy* Conſeiller au Châtelet qu'il vit chez M. Mydorge, & que M. Mydorge luy amena pour les unir enſemble, s'étant rendu la caution de ſon cœur. Monſieur Hardy avoit joint une grande connoiſſance des Mathématiques & des Langues orientales * à une inſigne probité. Il s'appelloit Claude, & étoit fils de Sebaſtien Hardy Receveur des tailles au Mans. Il n'étoit encore alors que ſimple Auocat au Parlement, & il n'y avoit pas un an qu'il avoit fait imprimer les Queſtions d'Euclide avec les commentaires du philoſophe Marin, que quelques-uns ont crû être le même que Marin diſciple de Proclus. C'étoit la prémiére fois qu'on avoit vû paroître au jour le Grec original de ce traité d'Euclide & du commentaire de Marin. M. Hardy y avoit fait une traduction Latine incomparablement meilleure que n'étoit celle de Barthélemy Zambert : & il y avoit ajoûté d'excellentes notes de ſa façon, outre celles que Zambert avoit traduites d'un vieux Scholiaſte. M. Deſcartes fit toûjours depuis beaucoup de cas de l'amitié de M. Hardy. C'eſt ce qu'il luy fit connoître en toutes les rencontres où il ſe préſenta quelque occaſion de le ſervir, ſur tout depuis qu'il ſe fût retiré en Hollande, d'où il ſe faiſoit un plaiſir particulier de luy envoyer les livres qui ne ſe trouvoient pas à Paris.

1626.

* Il en ſçavoit trente-ſix, & l'on prétend que quelques unes ne lui avoient coûté qu'un jour.

Ce fut en 1625.

Data Euclidis.

Tom. 2. Lettr. CI. & CVIII.

Un autre ami de conſéquence que M. Deſcartes acquit dans le même têms, fut Monſieur de *Beaune* Seigneur de Gouliou, Conſeiller au Préſidial de Blois. C'étoit l'un des plus grands génies de ſon têms, au moins en ce qui concernoit les Mathématiques : & M. Deſcartes a laiſſé en pluſieurs endroits de ſes lettres des témoignages de l'eſtime toute extraordinaire qu'il faiſoit de ſa capacité & de ſon mérite. M. de Beaune ne ſe contenta pas de cultiver l'amitié de M. Deſcartes par des viſites, lorſqu'ils ſe trouvoient tous deux à Paris, ou par des lettres durant leur abſence. Il ſe fit encore depuis l'interpréte & le commentateur de ſa Géométrie, & il prit hautement ſa défenſe contre l'ignorance ou la malignité des envieux, que ſa réputation luy avoit ſuſcitez en France depuis l'impreſſion de ſes livres. M. Deſcartes n'eut point la ſatisfaction de revoir cét excellent ami plus d'une fois depuis ſa retraite en Hollande. Mais on peut dire que rare-

Florimond.

Dans le 2 & le 3 tomes en pluſieurs endroits.

1626. ment il étoit abſent de ſa mémoire: & l'on doit juger de l'inquiétude où il étoit pour ſa conſervation, ſur une fauſſe nouvelle qu'on avoit répanduë de ſa mort vers la fin de l'an 1640. Il fit connoître par avance combien la perte d'un tel ami luy ſeroit ſenſible, parce, dit-il au Pére Merſenne, qu'il le tenoit pour un des meilleurs eſprits qui fuſſent au monde.

Tom. 2. Let. LII. p. 288.

Lettr. LI. p. 285. ibid.

M. Deſcartes fit encore amitié avec le ſieur Jean Baptiſte *Morin* Docteur en Médecine, & Profeſſeur royal des Mathématiques à Paris. Il étoit natif de Ville-franche dans le Beaujolois, & plus âgé que M. Deſcartes: mais il luy ſurvêquit de ſix ans & quelques mois. Il y avoit déja pluſieurs années que M. Morin s'étoit mis au rang des Auteurs, lorſqu'il commença à connoître M. Deſcartes: & dés l'an 1619 il avoit publié à Paris un livre Latin ſous le titre de nouvelle Anatomie du monde ſublunaire. M. Deſcartes qui avoit un diſcernement fort grand des eſprits, ne l'eſtima jamais au delà de ſon prix. Mais quoy qu'il ſçût préciſément ce qu'il pouvoit valoir, il ne laiſſa point de le conſidérer au moins dans les prémiéres années de leur connoiſſance, avec tous les égards & toutes les honnêtetez qu'il auroit pû avoir pour un ami qui auroit eu le cœur plus droit, & l'eſprit plus ſolide. Il y avoit certainement de la juſtice à traiter ainſi M. Morin. Car on peut dire que M. Deſcartes avoit peu d'amis plus ardens & plus engagez que luy dans ſes intérêts, ſi l'on s'en rapporte aux termes d'une longue lettre qu'il luy en écrivit douze ans depuis. » Le R. P. Merſenne, dit M. Morin,

Tom. 1. des Lettr. p. 200. Lett. LVIII.

» vous peut aſſurer que j'ay toûjours été l'un de vos partiſans:
» & de mon naturel je haïs & je déteſte cette *racaille d'eſprits*
» *malins*, qui voyant paroître quelque eſprit relevé comme un
» aſtre nouveau, au lieu de luy ſçavoir bon gré de ſes labeurs,
» & nouvelles inventions, s'enflent d'envie contre luy, &
» n'ont autre but que d'offuſquer ou éteindre ſon nom, ſa gloi-
» re & ſes mérites: bien qu'ils ſoient par luy tirez de l'igno-
» rance des choſes, dont libéralement il leur donne la con-
» noiſſance. J'ay paſſé par ces piques, & je ſçay ce qu'en vaut
» l'aune. La poſtérité plaindra mon malheur: & parlant de
» ce ſiécle de fer, elle dira avec vérité que la fortune n'étoit
» pas pour les hommes ſçavans. Je ſouhaite néanmoins qu'elle
» vous ſoit plus favorable qu'à moy, afin que nous puiſſions

voir

voir vôtre nouvelle Phyſique. Je vous prie de croire qu'entre tous les hommes de lettres de ma connoiſſance, vous étes celuy que j'honore le plus pour vôtre vertu & vos généreux deſſeins. « 1626. « « « «

L'amitié de M. Morin ne fut pas au reſte inutile à M. Deſcartes pendant qu'il demeura à Paris. Elle luy fut d'un ſecours trés-ſenſible dans l'appareil des inſtrumens néceſſaires pour faire ſes nouvelles expériences : en quoy il ſecondoit l'induſtrie du Pére Merſenne qui travailloit auſſi de la même maniére pour le ſervice de M. Deſcartes. Lipſtorp. de Reg. Mot. pag. 81. part. 2. Item. pag. 17. part. 1.

Le Pére Guillaume *Gibieuf* Docteur de Sorbonne Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire, fut auſſi l'un des principaux amis que fit M. Deſcartes durant les trois années de ſa demeure à Paris. Ce Pére étoit également habile dans la Philoſophie & dans la Théologie. Mais il ne fut pas le ſeul de ſa Congrégation avec lequel M. Deſcartes contracta des habitudes. Celuy-ci eut encore des liaiſons aſſez particuliéres avec le Pére *de la Barde*,* le P. de *Sancy*, & le P. de *Gondren* qui fut depuis le ſecond Général de la Congrégation : pour ne rien dire du Cardinal de *Berulle* qui conçut une affection & une eſtime toute particuliére pour nôtre Philoſophe. Aprés cette conſidération, il ne ſera plus beſoin de précaution contre la double erreur du ſieur Borel, qui n'a point fait difficulté de dire que le P. Gibieuf, & le P. de la Barde étoient les principaux ennemis de M. Deſcartes, & que ces deux Péres étoient Jéſuites. Ces deux erreurs ſont venuës apparemment du peu d'application avec laquelle le ſieur Borel avoit lû la lettre que M. Deſcartes écrivit au Pére Merſenne le XIX de Janvier 1642. A dire vray, il y eſt parlé d'une Réponſe de M. Deſcartes aux Péres Gibieuf & de la Barde, mais cette réponſe n'étoit autre choſe que des éclairciſſemens à des difficultez que ces Péres luy avoient propoſées pour s'inſtruire plûtôt, que pour diſputer. De l'article qui regarde ces deux Péres, M. Deſcartes paſſe à un autre concernant les Jéſuites, c'eſt ce qui a cauſé de la confuſion dans les idées du ſieur Borel.

Voyez les trois tomes de ſes Lettres en divers endroits.

* La Barde a été depuis Chanoine de Nôtre-Dame.

Pag. 9. vit. Cart. compend.

Tom. 1. des Lettr. pag. 479, 480.

Tom. 3. des Lettr. p. 609.

Il ſemble qu'il n'ait connu le P. de la Barde que depuis ſa retraite en Hollande. V. tom. 2. des Lettr. p. 300.

Cet Auteur a mieux rencontré, lorſqu'il a conté M. de *Balzac* parmi les amis de M. Deſcartes. Il ajoûte que M. de Balzac avoit reçu en 1625 un trés bon office de M. Deſcartes,

Ibid. p. 8.

1626. qui le ſervit fort à propos auprés du Cardinal Barberin Légat en France contre le Pére Goulu, appellé dans ſon couvent Dom Jean de ſaint François, Général des Feüillans, qui publia contre luy deux ans aprés deux volumes de lettres ſous le nom de Phyllarque. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que M. Deſcartes & M. de Balzac étoient dés lors dans le commerce de l'amitié la plus étroite & la plus ſincére. Ce Philoſophe qui eſtimoit encore plus le bon cœur de M. de Balzac que ſon bel eſprit, ne laiſſoit pas de vanter aux occaſions ſon éloquence & ſon érudition : mais ſur tout il faiſoit cas de la délicateſſe de ſes penſées, & du tour de ſes expreſſions. Comme il ſçavoit autant qu'homme du monde ſe conformer au goût du ſiécle & du pays où il avoit à vivre, il ne faiſoit point difficulté de comparer la pureté de l'élocution qui regne dans les écrits de M. de Balzac, à la ſanté du corps qui n'eſt jamais plus parfaite que lorſqu'elle ſe fait le moins ſentir. Il comparoit auſſi les graces & la politeſſe que tout le monde admiroit pour lors dans M. de Balzac, à la beauté d'une femme parfaitement belle, qui ne conſiſte pas dans l'éclat, ou la perfection de quelque partie en particulier, mais dans un accord & un tempérament ſi juſte de toutes les parties enſemble, qu'il n'y en doit avoir aucune qui l'emporte au deſſus des autres, de peur que la proportion n'étant pas bien gardée dans le reſte, on ne s'apperçoive de l'imperfection de tout le corps. C'étoit juger de la grammaire, & de l'éloquence de M. de Balzac en Philoſophe & en Géométre : & l'on peut aſſurer que dés ce têms-là les complimens & les diſcours les moins ſérieux de M. Deſcartes ſentoient ſa Philoſophie & ſa Géométrie. Mais il eſt à remarquer d'ailleurs que les grands ſentimens qu'il faiſoit paroître pour M. de Balzac avoient pour principal fondement leur amitié réciproque. Il ſe divertiſſoit quelquefois de l'amitié de M. de Balzac avec leurs amis communs : mais le mépris, ni l'indifférence n'entroient point dans ſes plaiſanteries. C'eſt ce qui paroît aſſez par la maniére dont il s'en expliqua un jour avec M. de Zuytlichem Gentilhomme Hollandois, à qui M. de Balzac avoit écrit une lettre de compliment ſur la perte * qu'il avoit faite d'une perſonne qui luy étoit chére. » M. de Balzac, dit-il, étant ſi amateur » de la liberté, que ſes jarretiéres même & ſes aiguillettes luy

L'an 1627.

Tom. 1. des Lettr. p. 462 & ſuiv.

De la pureté & de l'ornement de ſes diſcours.

Conſtantin. Hugenius ou Huyghens.

* Sur la mort de ſa fême Suſanne Baerle.

péſent,

péſent, n'aura pû ſans doute ſe perſuader qu'il y ait des liens « au monde qui ſoient ſi doux qu'on ne ſçauroit en être dé- « livré ſans les regretter. Mais je puis d'ailleurs vous répondre « qu'il eſt des plusconſtans en ſes amitiez &c. Quand le peu « de ſéjour que le Légat fit à Paris en 1625 ne nous permet- troit pas de croire que M. Deſcartes eût eu le loiſir de plai- der la cauſe de M. de Balzac devant lui contre les accuſa- tions du Pére Goulu, nous ne pourrions diſconvenir d'ail- leurs qu'il ne luy ait rendu ce bon office devant le public & toute la poſtérité. On pourra juger du reſte par la ma- niére dont il a tâché de le diſculper du ſoupçon de *philautie* ou d'amour propre qui étoit le principal des défauts qu'on imputoit à M. de Balzac, & qui lui avoit fait donner le nom de Narciſſe par ſes ennemis.

« Tom. 2. des Lettr. « p. 460.

Borel vit. Cart. comp.

Tom. 1. des Lettr. p. 465, 466, 470, 471.

S'il eſt quelquefois obligé, dit M. Deſcartes, de parler « de lui même, il en parle avec la même liberté qui le fait « parler des autres, & qui lui rend le menſonge inſupporta- « ble. Comme la crainte du mépris ne l'empêche point de dé- « couvrir aux autres les foibleſſes & les maladies de ſon corps, « la malice de ſes Envieux ne lui fait point auſſi diſſimuler les « avantages de ſon eſprit. C'eſt ce qu'on pourroit néantmoins « interpréter d'abord en mauvaiſe part dans un ſiécle où les « vices ſont ſi communs & les vertus ſi rares, que dés qu'un « même effet peut dépendre d'une bonne ou d'une mauvaiſe « cauſe, les hommes ne manquent jamais de le rapporter à « celle qui eſt mauvaiſe, & d'en juger par ce qui arrive le plus « ſouvent. Mais lors qu'on voudra conſidérer que M. de Bal- « zac s'explique auſſi librement ſur les vertus & les vices « des autres que ſur les ſiens, on ne ſe perſuadera point qu'il « y ait dans un même homme des mœurs aſſez différentes « pour produire tout à la fois la malignité qui lui feroit dé- « couvrir les fautes d'autrui, & la flaterie honteuſe qui lui fe- « roit publier leurs belles qualitez; la baſſeſſe d'eſprit qui le « porteroit à parler de ſes propres foibleſſes, & la vanité qui « lui feroit décrire les avantages de ſon eſprit, & les perfec- « tions de ſon ame. Au contraire, l'on s'imaginera bien plû- « tôt qu'il ne parle de toutes ces choſes, comme il fait, que par « l'amour qu'il porte à la Vérité, & par une généroſité qui « lui eſt naturelle. La poſtérité voyant en lui des mœurs tou- «

1626. » tes conformes à celles des grands hommes de l'Antiquité ;
» admirera la candeur & l'ingénuité de cét eſprit élevé au
» deſſus du commun, & lui fera juſtice de ſes Envieux qui re-
» fuſent aujourd'huy de reconnoître ſon mérite. Car la cor-
» ruption du genre humain eſt devenuë ſi grande, que com-
» me un jeune homme auroit honte de paroître retenu, &
» tempérant dans une compagnie de gens débauchez de ſon
» âge, de même la plûpart du monde ſe mocque aujourd'huy
» d'une perſonne qui fait profeſſion d'être ſincére & véritable.
» L'on prend beaucoup plus de plaiſir à écouter de fauſſes ac-
» cuſations que de véritables loüanges, ſur tout lors qu'il ar-
» rive à des gens de mérite de parler un peu avantageuſement
» d'eux-mêmes. Car c'eſt pour lors que la vérité paſſe pour
» orgueil ; la diſſimulation ou le menſonge pour modeſtie.

Il eſt aiſé de juger par ces termes que M. Deſcartes parloit de bonne foy pour la défenſe de ſon ami : & il ſe peut faire que M. de Balzac ait eu autant de franchiſe, & d'ingénuité qu'il lui en attribuë dans les occaſions qu'il prenoit de parler de luy-même. Mais nous avons vû de nos jours combien l'éxemple de M. de Balzac a été pernicieux aux Narciſſes de nôtre têms. Quoi que la malignité du ſiécle ait augmenté de pluſieurs degrez depuis ce têms-là, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible à des défenſeurs auſſi philoſophes, je veux dire, auſſi peu flateurs qu'un Deſcartes, de faire accepter leurs excuſes au public, s'ils avoient au moins le mérite d'un Balzac.

CHAP.

CHAPITRE XI.

Autres amis que M. Deſcartes fit en France, pendant les années 1625, 1626, 1627, 1628. M. des Argues, M. de Beaugrand, M. Silhon, M. Seriſay, M. Sarazin, M. de Boiſſat, M. Frenicle, M. de Sainte Croix, M. de Marandé, M. Picot. M. Deſcartes apprend la mort du Chancelier Bacon, qui avoit entrepris de rétablir la vraye Philoſophie. Eloge de Bacon.

MR Deſcartes ne fut pas long têms à Paris ſans reſſentir les incommoditez de ſa réputation qui lui attiroit trop de viſites. Peu s'en fallut qu'il ne mît au nombre de ces inconvéniens la multitude des amis qu'elle lui produiſoit. Il n'y avoit preſque pas de jours qui ne lui en fiſſent paroître quelqu'un de nouveau. Il ſongea de bonne heure à s'en décharger pour ne pas tomber dans l'accablement : mais il ne vint à bout de ſe débarraſſer des plus inutiles, & des plus onéreux qu'au têms de ſa retraite en Hollande pour le plûtôt.

M. *des Argues* * fut l'un de ceux qu'il ſe fit un devoir de conſerver toute ſa vie. Il étoit Lyonnois de naiſſance ; ſe faiſoit diſtinguer dés lors par ſon mérite perſonnel : & pour ne rendre pas inutile au Public la connoiſſance qu'il avoit des Mathématiques, & particuliérement de la Méchanique, il employoit particuliérement ſes ſoins à ſoulager les travaux des Artiſans par la ſubtilité de ſes inventions. En quoi il s'attira d'autant plus l'eſtime & l'amitié de M. Deſcartes, que de ſon côté il ſongeoit déja aux moiens de perfectionner la Méchanique, pour abréger & adoucir les travaux des hommes. Ce fut M. des Argues qui contribua principalement à le faire connoître au Cardinal de Richelieu : & quoi que M. Deſcartes ne prétendît tirer aucun avantage de cette connoiſſance, il ne laiſſa pas de ſe reconnoître trés-obligé au zéle que M. des Argues faiſoit paroître pour le ſervir. Il a ſurvêcu à M. Deſcartes de quelques années.

* Gerard. V. le 2 & le 3 tom. des Lettr.

M. *de Beaugrand* Sécretaire du Roy, Mathématicien de Gaſton

1626. Gaſton Duc d'Orléans, que M. Gaſſendi appelloit encore un jeune homme en 1631, a paſſé auſſi pendant quelque têms pour l'amy de M. Deſcartes ; peut-être parce qu'il l'étoit du P. Merſenne. On ne peut pas nier qu'ils ne ſe ſoient connus aſſez particuliérement : mais leurs liaiſons ne furent jamais fort étroites ; & l'eſtime que M. Deſcartes faiſoit de ſon ſçavoir ſur le rapport de leurs amis communs, diminua beaucoup depuis qu'il eut publié ſon Traitté de la Géoſtatique. Il mourut prés de dix ans avant M. Deſcartes.

Gaſſend. p. 44. tom. 6. V. le 3. Vol. des Lettr. & ailleurs.

Tom. 3. des Lettr. p. 524.

Tom. 2. pag. 524.

On peut mettre pareillement au nombre des amis que M. Deſcartes acquit à Paris M. *Silhon*, M. *de Seriſay*, & M. *Sarazin*, aux intérets deſquels il n'étoit pas indifférent, puis qu'il étoit curieux, même dans ſa retraite de Hollande, d'apprendre de leurs nouvelles de têms en têms, quoi qu'ils ne paruſſent pas trop ſe mêler de Mathématiques. M. *Silhon*, étoit natif de Sos en Gaſcogne : il fut honoré de la qualité de Conſeiller d'Etat, du têms du Cardinal Mazarin, auquel il ſe rendit agréable & néceſſaire. Il étoit l'un de ceux que le Cardinal de Richelieu avoit choiſis pour remplir le nombre des quarante Académiciens, lors qu'il fut queſtion de former un corps régulier de l'Académie Françoiſe en 1634. Outre ce qu'il a fait de politique & d'hiſtorique, nous avons de lui un ouvrage *in quarto*, qui avoit quelque rapport avec les études de M. Deſcartes. C'eſt celuy de l'Immortalité de l'ame, qui ſelon M. Péliſſon, eſt comme une Théologie naturelle. Il a ſurvêcu de pluſieurs années à M. Deſcartes, & il a eu pour ſucceſſeur à la place d'Académicien, M. Colbert Miniſtre d'Etat en 1667.

Jean.

Rel. hiſt. de l'Acad. p. 350.

M. de *Seriſay* étoit Pariſien de naiſſance, & Intendant de la maiſon de M. le Duc de la Rochefoucaud. Il fut l'un des prémiers d'entre les ſçavans & les beaux eſprits, qui par leurs aſſemblées libres donnérent la naiſſance à l'Academie Françoiſe, quatre ou cinq ans avant qu'elle fût établie par Edit du Roy. Quoiqu'il ſe fût oppoſé à la propoſition que le Cardinal de Richelieu avoit faite à leur aſſemblée de former un corps ſous ſa protection, & de s'aſſembler réguliérement par une autorité publique : on ne laiſſa

Jacques.

laiſſa pas de le créer Directeur de l'Académie à l'inſtant de ſon érection. Ce fut lui qui malgré les attaches qu'il avoit aux intérêts de ſon maître ennemi du Cardinal de Richelieu, fut chargé par la Compagnie de compoſer la lettre par laquelle ce Cardinal étoit ſupplié d'honorer l'Académie de ſa protection. M. de Seriſay reſta dans le monde prés de trois ans au delà de M. Deſcartes, & il laiſſa ſa place d'Académicien à M. Péliſſon Maître des Requêtes. 1626.

M. *Sarazin* étoit de Caen en Normandie, & il fut Sécrétaire de M. le Prince de Conty, (Armand de Bourbon). Ses études, non plus que celles de M. de Seriſay, n'avoient pas beaucoup de rapport avec celles de M. Deſcartes. Il n'en étoit pourtant pas moins ſon amy: & M. Deſcartes, qui avoit le goût de la politeſſe & du bel-eſprit, ſçavoit l'eſtimer autant, & peut-être plus que quelques-uns qu'on voioit dans l'Académie à ſon préjudice. Ils ſe faiſoient des complimens, ſe rendoient des civilitez mutuelles par la médiation de quelque amy commun de Paris durant leur abſence, & nous voyons que M. Sarazin avoit ſoin de lui faire préſent de ſes livres. Jean François. Tom. 2. des lettr. p. 465. lettr. CIII.

Nous ne devons pas omettre M. *de Boiſſat**, puiſque M. Chorier nous apprend qu'il étoit des amis de M. Deſcartes. Dans cette ſuppoſition l'on pourra faire remonter leur amitié juſqu'à une ſource plus haute que n'eſt celle des autres amis que M. Deſcartes n'a connus qu'à Paris. Il eſt trés-probable qu'ils s'étoient déja vûs dés l'an 1625 au ſiége de Gavi en Italie, ou M. de Boiſſat avoit ſervi ſous le Connêtable de Leſdiguiéres en qualité de Capitaine d'une compagnie dans le Régiment de Sancy. Il n'étoit pas moins amy de M. Gaſſendi que de M. Deſcartes: mais ayant à ſe déterminer ſur une ſecte de Philoſophie, il préféra celle de M. Deſcartes, dont il ſe rendit le diſciple depuis qu'il eût publié ſes livres. M. Gaſſendi n'en eut point de jalouſie, il ne l'en aima pas moins, & le loüa même de ſon choix ſuivant la bonté de ſon naturel, qui lui faiſoit au moins tourner en éloges les approbations que ſon intérêt particulier lui faiſoit refuſer à la Philoſophie de M. Deſcartes. M. de Boiſſat Seigneur de Licieu en Lionnois étoit un Gentilhomme du Dauphiné, qui n'avoit pas moins d'eſprit que * Pierre. Nic. Chor. de vit. Boiſſatii p. 136, & 140.

1626. de cœur. Il étoit de prés de huit ans plus jeune que M. Deſcartes, & il vêcut douze ans aprés luy. Il avoit été reçû dans l'Académie dés l'an 1634, avec Meſſieurs Voiture & de Vaugelas : & il eut pour ſucceſſeur dans cette place M. Furetiére l'an 1662.

Il ſemble qu'on pourroit auſſi rapporter au têms de la demeure de M. Deſcartes à Paris, l'amitié qu'il eut avec M. *Frenicle*, qu'il appelle ſouvent M. de Beſſy ſimplement ; avec M. de *Sainte Croix*, M. de *Marandé*, & M. *Picot*, quoi que je n'aye pu encore fixer le commençement de leur connoiſſance. M. *Frenicle* ſieur de Beſſy étoit Pariſien, mais originaire de la province de Bourgogne, & il paſſoit à Paris pour l'un des grands Arithméticiens du ſiécle. Il y a eu deux hommes de Lettres de ce nom en même têms, tous deux Mathématiciens, tous deux Poëtes. C'eſt avec l'ancien que M. Deſcartes paroît avoir eu ſes habitudes. Ils s'écrivoient quelquefois de l'un à l'autre : mais pour l'ordinaire le Pére Merſenne recevoit les queſtions ou les demandes de M. de Beſſy pour M. Deſcartes, & les réponſes ou ſolutions de M. Deſcartes pour M. de Beſſy.

M. *de ſainte Croix*, étoit un autre Arithméticien inſigne, mais encore plus intime amy de M. Deſcartes. Je crois que c'eſt le même que nous trouvons appellé par d'autres perſonnes André Jumeau, qui étoit Prieur de ſainte Croix, & qui avoit été Précepteur de M. le Duc de Verneuïl. M. Deſcartes témoignoit eſtimer trés particuliérement la connoiſſance profonde que M. de ſainte Croix avoit de l'Arithmétique & de l'Algébre : & il ſe faiſoit un plaiſir ſingulier de répondre à ſes queſtions, parce qu'il y trouvoit preſque autant de ſatisfaction que M. de ſainte Croix en témoignoit pour ſes réponſes. Il mourut avant M. Deſcartes.

Tom. 2, & 3. des lett..

Pour M. de *Marandé*, l'on peut dire que ſes livres l'ont fait aſſez connoître dans le monde. Mais il faut prendre garde de ne le pas confondre avec un Eccléſiaſtique de même ſurnom & du même têms. Celuy-cy ſe nommoit Léonard de Marandé, ſe qualifioit Conſeiller & Aumônier du Roy, & ſe mêloit de Théologie. Mais l'amy de M. Deſcartes étoit Gréffier de la Cour des Aydes, & donnoit le reſte du têms que luy laiſſoit ſon office à des traductions Françoiſes, &

à

à des exercices de Philoſophie & de Mathématiques. 1626.

Mais de tous ces amis de M. Deſcartes, perſonne n'entra plus avant dans ſa familiarité & dans la connoiſſance de ſes affaires que le ſieur Claude *Picot* Prieur du Rouvre, que nous appellons communément l'Abbé Picot. Il ne ſe contentoit pas de ſe déclarer publiquement le diſciple & l'admirateur de M. Deſcartes, il voulut être encore le traducteur de ſes *Principes*; ſon correſpondant pour les lettres qu'il avoit à recevoir & à rendre; ſon hôte à Paris, dans les derniers voyages qu'il fit de Hollande en France; l'agent de ſes affaires domeſtiques; le receveur de ſes rentes de Bretagne & de Poitou. Cét Abbé étoit fils d'un Receveur général des Finances à Moulins [1]. Il étoit l'aîné de deux fréres [2], dont l'un étoit Conſeiller de la Cour des Aydes à Paris, l'autre Auditeur des Comptes; & de deux ſœurs mariées, l'une à M. Hardy Maître des Comptes [3], l'autre à M. Pinon Maître des Requêtes, tous amis de M. Deſcartes. Il mourut le 6 de Novembre 1668.

M. Deſcartes étant à Paris, ne ſongeoit qu'à rendre utiles les habitudes qu'il avoit avec ſes amis & les gens de Lettres, lors qu'on y reçût la nouvelle de la mort du Chancelier *Bacon*, arrivée le neuviéme jour d'Avril 1626. Cette nouvelle toucha ſenſiblement ceux qui aſpiroient aprés le rétabliſſement de la véritable Philoſophie, & qui ſçavoient que Bacon travailloit à ce grand deſſein depuis pluſieurs années. Ceux qui avoient eſpéré de le voir venir à bout d'une entrepriſe ſi extraordinaire regrétérent ſa perte plus particuliérement que les autres, voyant que Dieu qui l'avoit retiré en la ſoixante-ſixiéme année de ſon âge, ne luy avoit pas accordé aſſez de vie pour l'éxécution de ſon deſſein. Il eſt vray que ſix ans avant ſa mort il avoit mis en lumiére le prémier volume de ſon grand ouvrage du rétabliſſement de la Philoſophie ſous le titre d'*Inſtauratio magna* dont ſon *nouvel organe* fait partie. Mais ce n'étoit qu'un eſſay de ſes ſublimes projets, capable ſeulement de laiſſer dans l'eſprit de ſes lecteurs une idée trés-grande de ce qu'il faiſoit eſpérer à la Poſtérité. Auſſi voyons-nous qu'il n'y approfondit rien; que les propoſitions & les axiomes qu'il y avance ſont plûtôt des avis & des expédiens pour donner des ouvertures à méditer, que des maximes propres à établir des principes.

1 Jean Picot pére de cét Abbé avoit épouſé Elizabeth ſœur d'Antoine le Févre Prevôt des Marchands puis Conſeiller d'Etat.

2 Antoine & François.

3 Couſin de M. Hardy Conſeiller au Châtelet, dont on a vû l'éloge cy-deſſus. pag. 127. & pére de M. Hardy Conſeiller au Parlement en la 2 Chambre des Requêtes.

Il faut avoüer que l'exécution d'un deſſein auſſi héroïque que celuy de rétablir la vraye Philoſophie étoit réſervée à un génie encore plus extraordinaire que le ſien. Mais c'eſt avec beaucoup de juſtice qu'il a reçu les éloges de toutes les perſonnes judicieuſes qui n'ont pas pû ne pas goûter le plan qu'il avoit donné pour rebâtir ſur de nouveaux fondemens. Il avoit remarqué que l'Eſprit humain ſe trouvoit embaraſſé de plus en plus dans la recherche de la Vérité, principalement depuis que les Péripatéticiens étoient venus à bout de faire recevoir preſque par tout leur méthode ſcholaſtique. Il n'avoit pû voir ſans peine que cét Eſprit fût privé des vrais ſecours pour cette recherche, ou qu'au moins il ne ſçût pas bien uſer de ceux qu'il avoit; que de cette privation ou de ce mauvais uſage des vrais ſecours fût venuë une ignorance preſque totale des choſes naturelles ſuivie de mille inconvéniens. Dans cette vûë il avoit crû devoir employer toute ſon induſtrie pour tâcher de réconcilier l'Eſprit humain avec la Nature ou les choſes naturelles, & de rétablir leur commerce. Il avoit jugé qu'il falloit commencer d'abord à corriger les erreurs paſſées, & à établir les moyens de prévenir celles qui pourroient arriver dans la ſuite des têms. Mais il ne pouvoit eſpérer ces bons effets ny des forces particuliéres de l'entendement humain, ny des ſecours de la Dialectique, parce que les prémiéres notions que nôtre eſprit reçoit des choſes luy paroiſſoient vicieuſes & confuſes, & que l'on faiſoit mal, ſelon luy, de ſéparer ces notions des choſes mêmes. C'eſt delà néanmoins que dépendent les ſecondes notions & les autres connoiſſances qui ſont du reſſort de la Raiſon humaine, de ſorte que tout le ſyſtéme des ſciences naturelles ne luy parut qu'une maſſe confuſe de fauſſes idées. Il ne s'agiſſoit donc de rien moins que de dreſſer un ſyſtéme nouveau ſur des fondemens tout différens de ceux des Anciens qui luy avoient paru ſi ruïneux. Mais il ne ſe rebuta point de la difficulté de l'entrepriſe : & il voulut bien s'expoſer au danger de paſſer pour le plus téméraire des hommes, afin de fendre au moins la glace à ceux des eſprits de ſa trempe qui pourroient venir aprés luy.

M. Deſcartes n'eût aucun beſoin de ſon exemple, ſi ce n'eſt peut être pour juſtifier la hardieſſe qu'il avoit euë d'abandonner

d'abandonner le chemin des Anciens, comme avoit fait ce Chancelier. Mais quoyqu'il ſe fût fait une route toute nouvelle, avant que d'avoir jamais oüy parler de ce grand homme, ni de ſes deſſeins, il paroît néanmoins que ſes écrits ne luy furent pas entiérement inutiles. L'on voit en divers endroits de ſes lettres qu'il ne deſapprouvoit point ſa méthode, & qu'il la jugeoit aſſez propre pour ceux qui vouloient travailler à l'avancement des ſciences ſur des expériences faites à leurs dépens. Quand les vûës de Bacon, qu'il n'appelle jamais autrement que *Verulamius* ou *Verulamio* à cauſe de la Baronie de Vérulam qu'il poſſédoit avec le Vicomté de ſaint Albans, luy auroient été abſolument inutiles, on peut dire que la deviſe, ou plûtôt la prophétie de ce Magiſtrat, *Multi pertranſibunt & augebitur ſcientia*, ſervit beaucoup à l'encourager dans l'eſpérance que d'autres qui viendroient aprés luy pourroient continuer ce qu'il auroit commencé.

1626.

Tom. 2. des lettr. p. 330. & 494. & p. 324.

Tom. 3. des lettr. p. 473.

CHAPITRE XII.

M. Mydorge fait préparer des verres de différente façon pour des lunettes & des miroirs à l'uſage de M. Deſcartes. Eloge du ſieur Ferrier excellent ouvrier pour des inſtrumens de Mathématiques. M. Deſcartes ſe ſert de luy, & luy apprend à ſe perfectionner dans ſon art. Il quitte la maiſon de M. le Vaſſeur pour éviter les viſites & le grand monde. Il eſt découvert dans ſa retraite.

1627. 1628.

NOus avons pû remarquer que M. Deſcartes ne voyoit aprés le Pére Merſenne aucun de ſes amis avec plus d'aſſiduité que M. Mydorge, qui a été le ſeul parmi un ſi grand nombre, qu'il ait appellé ſon *prudent & fidelle ami*. Auſſi n'en avoit-il trouvé aucun dont la converſation luy fût plus avantageuſe, & les ſervices plus réels & plus ſenſibles. C'eſt ce qu'il éprouva particuliérement au ſujet des verres que M. Mydorge luy fit tailler à Paris durant les années 1627 & 1628, qu'ils joüiſſoient l'un de l'autre à loiſir. Rien au monde ne luy fut plus utile que ces verres pour connoître & pour expliquer, comme il a fait depuis dans ſa Dioptrique, la nature de

Tom. 3. des lettr. p. 71.

1627. 1628. la lumiére, de la viſion, & de la réfraction. M. Mydorge luy en fit faire de paraboliques & d'hyperboliques, d'ovales & d'élliptiques. Et comme il avoit la main auſſi ſûre & auſſi délicate que l'eſprit ſubtil, il voulut décrire luy-même les hyperboles & les éllipſes. C'eſt ce qui fut d'un ſecours merveilleux à M. Deſcartes non ſeulement pour mieux comprendre qu'il n'avoit fait juſqu'alors la nature de l'éllipſe & de l'hyperbole, leur proprieté touchant les réfractions, la maniére dont on doit les décrire ; mais encore pour ſe confirmer dans pluſieurs belles découvertes qu'il avoit déja faites auparavant touchant la lumiére, & les moyens de perfectionner la viſion.

Lipſtorp. ſpecim. part. 1. pag. 17.

Item. part. 2. p. 81.

Il devint luy-même en trés peu de têms un grand maître dans l'art de tailler les verres : & comme l'induſtrie des Mathématiciens ſe trouve ſouvent inutile par la faute des Ouvriers dont l'adreſſe ne répond pas toûjours à l'eſprit des Auteurs qui les font travailler, il s'appliqua particuliérement à former la main de quelques Tourneurs qu'il trouva les plus experts, & les mieux diſpoſez à ce travail. En quoy il eut la ſatisfaction de voir le ſuccez de ſes ſoins avant que de ſortir de la France pour ſe retirer en Hollande. C'eſt ce qu'il fit connoître neuf ou dix ans aprés *, à l'un de ſes amis qui luy avoit envoyé un verre à éxaminer. En luy marquant les défauts de ce verre taillé par un Tourneur Hollandois, il luy parle en ces termes, de la maniére dont il en avoit fait tailler un à Paris par le moyen du tour. » Le verre, dit-il, que je fis tailler » il y a huit ou neuf ans, réuſſit parfaitement bien. Car encore que ſon diamétre ne fût pas plus grand que la moitié du » vôtre, il ne laiſſoit pas de brûler avec beaucoup de force à la » diſtance de huit pouces : & l'ayant mis à l'épreuve d'un morceau de carte avec de petits trous, on voyoit que tous les » rayons qui paſſoient par ces trous s'approchoient proportionnellement juſqu'à la diſtance de huit pouces, où ils ſe » trouvoient trés-éxactement aſſemblez en un. Mais je vous » diray les précautions dont on uſa pour le tailler. Prémiérement je fis tailler trois petits triangles tous égaux qui avoient » chacun un angle droit, & l'autre de trente degrez, en ſorte » que l'un de leurs côtez étoit double de l'autre. Ils étoient » l'un de criſtal de montagne, l'autre de criſtalin ou verre de Veniſe,

* En 1638.

tom. 2. des lettr. p. 364. 365.

Veniſe, & le troiſiéme de verre moins fin. Puis, je fis faire « 1628.
auſſi une régle de cuivre avec deux pinnules, pour y appli- «
quer ces triangles, & meſurer les refractions : & delà, j'ap- «
pris que la réfraction du criſtal de montagne étoit beaucoup «
plus grande que celle du criſtalin ; & celle du criſtallin que «
celle du verre moins pur. Aprés cela M. Mydorge, que je «
tiens pour le plus éxact à bien tracer une figure de Mathé- «
matique qui ſoit au monde, décrivit l'hyperbole qui ſe rap- «
portoit à la réfraction du criſtal de Veniſe ſur une grande «
lame de cuivre bien polie, & avec des compas dont les poin- «
tes d'acier étoient auſſi fines que des aiguilles. Puis il lima «
exactement cette lame ſuivant la figure de l'hyperbole, pour «
ſervir de patron, ſur lequel un faiſeur d'inſtrumens de Ma- «
thématiques nommé *Ferrier* tailla au tour un moûle de cui- «
vre encavé en rond, de la grandeur du verre qu'il vouloit «
tailler. Et afin de ne corrompre point le prémier modéle en «
l'ajuſtant ſouvent ſur ce moule, il coupoit ſeulement deſſus «
des piéces de carte, dont il ſe ſervit en ſa place, juſqu'à ce «
qu'ayant conduit ce moule à ſa perfection, il attacha ſon «
verre ſur le tour, & l'appliquant auprés avec du grais entre «
deux, il le tailla fort heureuſement. Mais voulant aprés en «
tailler un concave de la même maniére, la choſe luy fut im- «
poſſible, à cauſe que le mouvement du tour étant moindre au «
milieu qu'aux extrémitez, le verre s'y uſoit toûjours moins, «
quoy qu'il s'y dût uſer davantage. Mais ſi j'euſſe alors conſi- «
déré que les défauts du verre concave ne ſont pas de ſi gran- «
de importance que ceux du convexe, comme j'ay fait depuis, «
je crois que je n'euſſes pas laiſſé de luy faire faire d'aſſez bon- «
nes lunettes avec le tour. «

Ce Ferrier dont parle M. Deſcartes, & qui luy avoit apparemment été adreſſé par M. Mydorge, n'étoit pas un ſimple artiſan qui ne ſçût remuer que la main. Il poſſedoit encore la théorie de ſa profeſſion, & ſçavoit l'Optique & la Méchanique auſſi ſûrement qu'un Profeſſeur du Collége Royal. Il n'étoit pas tout-à-fait ignorant dans le reſte des Mathématiques ; & nonobſtant ſa condition il étoit reçu parmi les ſçavans, comme s'il eût été de leur nombre. Il s'attacha particuliérement à M. Deſcartes qui le prit en affection, & qui non content de l'employer d'une maniére à rehauſſer ſa fortune

1626. ne, voulut encore luy apprendre les moyens de se perfectionner dans son art. L'un des instrumens les plus excellens qu'il
1627. luy fit faire, fut une lunette nouvelle composée de verres hy-
1628. perboliques, à laquelle il ne s'étoit encore rien vû de semblable. M. de Ville-Bressieux qui l'avoit vuë, & qui de plus avoit été present à sa fabrique, assuroit que par son moyen l'on découvroit distinctement les feüilles des plantes à trois lieuës de distance.

Borel. vit. comp. pag. 34. *mihi.*

On peut considérer ce qui arriva à M. Descartes pendant cét espace des trois ans & demi qu'il passa dans Paris, comme un abrégé des révolutions que son esprit avoit souffertes jusqu'alors, & qu'il souffrit encore depuis touchant ses études & les occupations de sa vie. Il s'étoit engagé de nouveau dans l'enfoncement des sciences abstraites, ausquelles il avoit renoncé auparavant: mais le peu de gens avec qui il en pouvoit communiquer, même au milieu de cette grande ville, l'en avoit dégoûté une seconde fois. Il avoit repris l'étude de l'Homme qu'il avoit tant cultivée durant ses voyages. Cette étude de nôtre nature & de nôtre état l'avoit encore persuadé plus qu'autrefois que ces sciences abstraites ne nous sont pas trop convenables, & elle luy avoit fait appercevoir, que luy-même en les pénétrant s'égaroit encore plus que les autres hommes en les ignorant. Il avoit cru trouver au moins parmi tant d'honnêtes gens beaucoup de compagnons dans l'étude de l'Homme, puisque c'est celle qui nous convient le plus. Mais il s'étoit vû trompé, & il avoit remarqué que dans cette ville qui passe pour l'abrégé du monde, comme à Rome, à Venise, & par tout où il s'étoit trouvé, il y a encore moins de gens qui étudient l'Homme que la Géométrie.

Cela le fit resoudre encore tout de nouveau à se passer de luy seul autant qu'il luy seroit possible, & à se contenter d'un petit nombre d'amis pour le soulagement de la vie. Mais sa réputation fut un grand obstacle à cette résolution. Elle avoit fait de la maison de M. le Vasseur une espéce d'Academie, en y attirant une infinité de gens qui s'introduisoient chez luy à la faveur de ses amis. Les curieux de littérature ne manquérent pas de s'y glisser parmi les autres : & se joignant à ceux de ses amis qui se plaisoient le plus à répandre sa réputation, ils s'hazardérent de luy proposer de prendre la plume pour

De son auberge des trois chappelets ruë du Four, il s'étoit logé chez M. le Vasseur.

pour faire part de ſes connoiſſances & de ſes découvertes au Public. Les Libraires même, qui ne cherchent qu'à trafiquer de la réputation des Auteurs, ſemblérent vouloir être auſſi de la conſpiration de ceux qui l'aſſiégeoient chez M. le Vaſſeur. Il nous apprend luy même que dés ce têms là il ſe trouva des gens de cette profeſſion qui le ſollicitérent, & lui firent offrir des préſens pour l'engager à leur promettre la copie de ce qu'il pourroit compoſer, n'étant pas honteux de vouloir acheter l'honneur de le ſervir. 1628.

Lipſtorp. de reg. mot. part. 2. ſpecim

Tom. 1. des Lettr. p. 511.

Ces compagnies commencérent à luy rendre le ſéjour de Paris onéreux, & à luy faire ſentir ſa propre réputation comme un poids inſupportable. Ce n'eſt pas qu'étant homme il n'eût une aſſez grande idée du reſte des hommes pour ſouhaiter de ſe voir dans l'eſtime de tout le genre humain s'il en eût été connu. Il a toujours porté ſi haut la grandeur & la force de la raiſon de l'homme, qu'il ne faut pas douter de la paſſion qu'il auroit euë de s'y trouver avantageuſement placé. Mais il ne prétendoit pas que cette eſtime dût être accompagnée de tant d'incommoditez : & pour commencer à ſe délivrer des importunitez de ceux qui le fréquentoient trop ſouvent, il quitta la maiſon de M. le Vaſſeur, & alla ſe loger en un quartier où il devoit ſe dérober à leur connoiſſance, & ne ſe rendre viſible qu'à un tres-petit nombre d'amis qui avoient ſon ſecret. M. le Vaſſeur à qui il n'avoit pas jugé à propos de le communiquer fut quelque têms en inquiétude, ne trouvant perſonne qui pût luy apprendre de ſes nouvelles. Mais le hazard luy ayant fait rencontrer ſon valet de chambre dans les ruës au bout de cinq ou ſix ſemaines, il l'arrêta ſur le lieu, & l'obligea aprés beaucoup de réſiſtance de lui découvrir la demeure de ſon maître. Le valet aprés luy avoir ainſi révélé le principal de ſon ſécret, ne fit plus difficulté de luy déclarer le reſte. Il luy conta toutes les maniéres dont ſon maître ſe gouvernoit dans ſa retraite, & lui dit entre autres choſes qu'il avoit coûtume de le laiſſer au lit tous les matins lors qu'il ſortoit pour éxécuter ſes commiſſions, & qu'il eſpéroit de l'y retrouver encore à ſon retour. Il étoit prés d'onze heures, & M. le Vaſſeur qui revenoit du Palais voulant s'aſſurer ſur l'heure de la demeure de M. Deſcartes, obligea le valet de ſe rendre

Rélat. MS. de M. le Vaſſ.

Ce fut durant cet été qu'il voulut écrire de la Divinité. voyez cy aprés au liv. 3. ch. 1.

1628. son guide, & se fit conduire chez Monsieur Descartes. Lors qu'ils y furent arrivez ils convinrent qu'ils entreroient sans bruit, & le fidéle conducteur ayant ouvert doucement l'antichambre à M. le Vasseur, le quitta aussi tôt pour aller donner ordre au dîner. M. le Vasseur s'étant glissé contre la porte de la chambre de M. Descartes se mit à regarder par le trou de la serrure, & l'apperçût dans son lit, les fenêtres de la chambre ouvertes, le rideau levé, & le guéridon avec quelques papiers prés du chevet. Il eut la patience de le considérer pendant un têms considérable, & il vid qu'il se levoit à demy-corps de têms en têms pour écrire, & se recouchoit ensuite pour méditer. L'alternative des ces postures dura prés d'une demie heure à la vuë de M. le Vasseur. M. Descartes s'étant levé ensuite pour s'habiller, M. le Vasseur frappa à la porte de la chambre comme un homme qui ne faisoit que d'arriver & de monter l'escalier. Le valet qui étoit entré par une autre porte vint ouvrir, & affecta de paroître surpris. Monsieur Descartes le fut tout de bon quand il vid la personne qu'il attendoit le moins. M. le Vasseur luy fit quelques reproches de la part de Madame le Vasseur qui s'étoit crû mépriſée dans la maniére dont il avoit abandonné sa maison. Pour luy il se contenta de luy demander à dîner afin de se racommoder ensemble. Aprés midy ils sortirent ensemble pour aller trouver Madame le Vasseur, à qui M. Descartes fit toute la satisfaction qu'elle pouvoit attendre, non d'un Philosophe, mais d'un galant homme qui sçavoit l'art de vivre avec tout le monde. Aprés son retour il eut beau regretter la douceur de sa retraite, & chercher les moiens de réparer la perte de sa liberté : il ne pût détourner le cours de sa mauvaise fortune, & il se vid en peu de jours retombé dans les inconvéniens dont il s'étoit délivré en se cachant. Le déplaisir qu'il en eut le chassa de son quartier, & luy fit naître le desir d'aller voir le siége de la Rochelle.

Rél. Mſ. ibid.

CHAP.

CHAPITRE XIII.

M. Deſcartes va au pays d'Aunis voir le ſiége de la Rochelle. Etat de cette ville & de l'armée lors qu'il y arriva. Il voit les travaux de la ligne & de la digue. Il ſe préſente au ſervice en qualité de volontaire. Il revient à Paris incontinent aprés l'entrée du Roy dans la Rochelle.

LE ſiége de la Rochelle qui a été l'un des plus remarquables du ſiécle étoit déja fort avancé lors que Monſieur Deſcartes y arriva. Il avoit été formé dés le mois de Septembre de l'année précédente aprés l'arrivée de Gaſton de France, que le Roy avoit déclaré Général de l'armée. Le Roy lui même s'y étoit rendu au mois d'Octobre ſuivant, pour animer toutes choſes de ſa préſence. Le reſte de l'année avoit été employé à conſtruire quelques forts au tour de la Rochelle ſur le continent; à faire venir l'armée navalle du Roy devant la Ville; & à jetter les fondemens de la fameuſe digue dans le canal de la baye, pour empêcher la communication des Rochelois avec les Anglois, qui étoient deſcendus au ſecours des rebelles. Au mois de Février de l'année ſuivante, le Roy étoit revenu à Paris ayant laiſſé le ſoin du ſiége & de toute l'armée au Cardinal de Richelieu, qu'il avoit fait ſon Lieutenant Général ſous prétexte de l'abſence du Duc d'Orléans. Le Roy étoit retourné au ſiége au mois d'Avril, où il avoit trouvé ſon camp plus incommodé des maladies que des ſorties des Rochelois. La bonne police que le Cardinal de Richelieu avoit miſe dans l'armée, le bel ordre qu'on obſervoit dans les travaux du ſiége, l'obſtination & les miſéres des aſſiégez attiroient de toutes parts une infinité de curieux pour voir un ſpectacle qui paſſoit de loin ceux d'Oſtende & de Breda pour ſa ſingularité. 1628.

Borel. vit. comp. p. 4.

M. Deſcartes ſe rendit au pays d'Aunis vers la fin du mois d'Août dans le même têms que le Comte de Soiſſons arriva de ſon voyage de Piémont pour ſaluër le Roy : & l'une des prémiéres nouvelles qu'il apprit au camp fut celle de la mort du Duc de Buckingham Général des Anglois qui venoit

1628. d'être aſſaſſiné par un Anglois nommé Felton. Il ſe joignit avec quelques autres Gentilshommes comme membre de la nobleſſe de Bretagne & de Poitou, que le Roy avoit mandée pour combatre les Anglois, qu'on croyoit devoir bientôt paroître. Aprés avoir vu le quartier du Roy, celuy du Cardinal de Richelieu, & tout ce qui méritoit le plus d'être remarqué dans la diſpoſition du camp, il s'appliqua particuliérement à conſidérer les travaux qu'on avoit faits autour de la ville, tant ſur terre que ſur mer. Il trouva ſur tout dequoi ſatisfaire ſa curioſité à obſerver les forts & les redoutes de la ligne de communication, & la conſtruction de la digue.

La veille de S. Barthélemy.

M. Fr. p. 645. ad an. 1628.

La ligne de communication environnoit la ville de la Rochelle & la tenoit entiérement fermée à une demy-lieuë de diſtance. Elle avoit trois lieuës de long, huit pieds d'ouverture & ſix pieds de creux : de ſorte que la cavalerie & l'infanterie alloient à couvert du canon de la Rochelle aux forts & aux redoutes par ſon moyen. Il y avoit ſur cette ligne douze forts conſidérables & environ dix-huit redoutes. Les forts étoient tres-réguliérement batis, & preſque tous égaux pour la force & les autres avantages. Mais le Fort-Louïs commandé par M. de Toiras étoit plus large que les autres, & accompagné de plus de baſtions & de demy-lunes. La digue achevoit ſur le canal la cloture de la ville que faiſoit la ligne de communication ſur terre. Elle avoit deux forts à ſes extrémitez, celuy de Tavanes & celuy de Marillac. Elle étoit en tout de cent ſoixante pas, & elle avoit dix-huit pieds d'aſſiéte en largeur finiſſant en plate-forme à cinq pieds de talû. La plus grande partie de cette digue étoit de pierres, & le reſte étoit de ponts bâtis ſur des vaiſſeaux enfoncez & entourez de pieux & de pierres jettées en talû pour fortifier ces ponts. La digue avoit une ouverture par le milieu, faiſant de chaque côté de l'ouverture un coude qui avançoit en mer, où l'on avoit mis une batterie de canons. Vis à vis de l'ouverture du côté de l'océan l'on avoit bati un fort ſur l'eau pour en empêcher l'entrée aux Anglois, & de l'autre côté de l'ouverture l'on avoit fait au dedans de la baye une paliſſade flotante compoſée de trente-ſept grands vaiſſeaux attachez les uns aux autres & tournez en proüe

P. 596 & 741.

vers

vers la mer. Prés de la paliſſade étoient cinquante-neuf navires enfoncez, & un fort de bois en triangle commencé par Pompée Targon, qui étoit un Ingénieur célébre, plus capable néanmoins de concevoir de grands deſſeins que de les exécuter, ſelon le jugement qu'en porta le Marquis de Spinola, qui étoit venu voir le ſiége de la Rochelle en paſſant des Païs-bas pour retourner en Eſpagne. Derriére la digue vers la pleine mer, étoient les chandeliers de M. de Marillac. C'étoient de longues machines de bois enfoncées & liées d'une groſſe charpente par deſſus : elles étoient rangées en forme de haye le long de la digue à la diſtance du fort qu'on avoit bâti devant l'ouverture. Enſuite ſe voïoient les machines de M. du Pleſſis-Beſançon diſpoſées en paralléle des chandeliers de M. de Marillac : & ces machines étoient couvertes d'une demi-lune de vingt-quatre vaiſſeaux rangez en triangle ou en chevron, dont la pointe regardoit l'Ocean. 1628.

Pag. 595. ut ſupr.

Pag. 645.

Voila ce que M. Deſcartes fut curieux de remarquer, comme une infinité d'autres perſonnes, que ce ſpectacle avoit attirées au ſiége de la Rochelle. Il ne ſe contenta pas d'en repaître ſes yeux : il ſe procura encore le plaiſir de s'en entretenir avec les Ingénieurs, & particuliérement avec ſon amy M. des Argues, qui avoit eû quelque part à tous ces deſſeins, & qui étoit conſidéré du Cardinal de Richelieu pour la grande connoiſſance qu'il avoit de la Méchanique.

Le deſſein du ſiége n'étoit pas de prendre la ville d'aſſaut, mais de la réduire à la néceſſité de ſe rendre ; en quoy le Roy avoit fait l'honneur de dire au Marquis de Spinola qu'il vouloit imiter la conduite que ce grand Capitaine avoit tenuë au ſiége de Breda. Quelques longueurs que dût produire cette maniére, M. Deſcartes ne put ſe reſoudre à partir du camp avant la reddition de la ville. Les aſſiégez étoient déja réduits depuis pluſieurs jours à ne vivre que de cuirs boüillis avec du ſuif, de pain fait de racines de chardon, de limaçons & des inſectes qu'ils pouvoient déterrer. Ces miſéres en avoient attiré encore d'autres tout-à-fait inoüies, contre leſquelles les femmes même s'étoient toûjours obſtinées, juſqu'à ce que la préſence de la mort les fit réſoudre à recourir à la miſéricorde du Roy. Leurs députez allérent le Dimanche 10 de Septembre ſe jetter à ſes pieds ſur la digue, & luy

Pag. 594.

1628. demander le pardon que ce bon Prince leur accorda avec une facilité, dont ils abuſérent dés le lendemain par une perfidie qui étoit ſoûtenuë de l'eſpérance du ſecours des Anglois.

En effet ce ſecours qui conſiſtoit en une armée navale de 40 vaiſſeaux conduite par le Comte de Damby, accompagné de M. de Soubize & du Comte de Laval, parut devant Saint Martin de Ré le Vendredy 29 de Septembre. Le Roy manda auſſi-tôt les volontaires que la curioſité de voir le païs avoit écartez de l'armée ; & il alla luy-même reconnoître l'ennemi au village de Laleu. Les volontaires, principalement les Gentilshommes ſe rendirent avec ardeur auprés du Roy dans le deſſein de ſignaler leur zéle. Le nombre en fut ſi grand qu'on fut obligé de les ſéparer en trois brigades, dont la prémiére fut commandée par le Comte de Harcourt, la ſeconde par le Comte de la Rochefoucaud, & la troiſiéme par le Marquis de Neſle. Ainſi Monſieur Deſcartes qui croioit en partant de Paris n'aller au ſiége de la Rochelle que comme un voiageur, ſe trouva engagé de nouveau dans le ſervice, à l'éxemple des autres Gentilshommes de ſa ſorte, qui étoient venus comme luy ſans deſſein de ſe ſervir de leur épée. C'eſt peut-être la ſeule occaſion qui puiſſe aider à la juſtification de ce que le ſieur Borel a avancé touchant ce voiage de M. Deſcartes, lorſqu'il a prétendu qu'il n'avoit pas été ſimplement ſpectateur du ſiége de la ville, mais qu'il y avoit fait des fonctions militaires en qualité de volontaire.

Pag. 676. & 677. M. Fr.

Comp. vit. Cart. p. 4.

M. Deſcartes ſe trouvant au quartier du Roy par ce glorieux engagement, eut le loiſir de conſidérer la vigilance & les ſoins que prenoit ce Prince à diſpoſer luy-même ſon armée par mer & par terre. Le Mardy 3 d'Octobre les Anglois s'étant approchez furent battus quoiqu'ils euſſent le vent favorable ; & n'aiant pas réüſſi le lendemain à vouloir recommencer le combat, ils furent obligez de ſe retirer avec perte : ce qui acheva de déſeſpérer les Rochelois, qui avoient inutilement uſé leur artillerie dans ces deux combats. Les Anglois obtinrent du Roy une ceſſation d'armes pour quinze jours, pendant laquelle le Lord Montaigu vint avec un ſauf-conduit ſalüer le Roy de la part du Roy d'Angleterre, de qui il avoit ordre de faire des propoſitions de paix. A la faveur

C'eſt celuy qui avoit été à la Baſtille auparavant.

faveur de cette ceſſation quantité de Seigneurs Anglois vinrent voir l'armée de France & les travaux de la digue & de la ligne de communication ; & pluſieurs Gentilshommes François, parmi leſquels étoit M. Deſcartes, furent à leur tour viſiter la flote Angloiſe. 1628.

Les Rochelois qui étoient dans l'armée des Anglois ne voïant plus de reſſource à leurs affaires, députérent vers le Roy pour demander leur grace : & dés le lendemain qui étoit le Vendredy 27 d'Octobre, les aſſiégez ſans ſçavoir la démarche de leurs compatriotes de dehors, envoïérent auſſi des députez pour implorer la miſéricorde du Roy, qui leur fut accordée avec une bonté qui les interdît & qui ſurprît toute la terre. Le traité de la réduction de la ville fut conclu le jour de S. Simon S. Jude ; & le lendemain le Maréchal de Baſſompierre conduiſit les députez qui devoient ſe proſterner aux pieds du Roy, & demander pardon au nom de toute la ville : ce qu'ils firent aprés avoir été préſentez par le Cardinal de Richelieu. L'entrée des troupes dans la ville fut réglée pour les trois jours ſuivans. Il ne s'étoit point vû de ſpectacle plus affreux depuis le ſac de la ville de Jéruſalem. Il n'y eut point de ſoldat qui ne fût ſaiſi d'horreur & touché en même têms de compaſſion, lors qu'on apperçeut dans la ville, non pas des hommes ordinaires, mais des ſquélétes mouvans qui ſe jettoient ſur le pain avec une impétuoſité, qui ſoulevoit le cœur & arrachoit des larmes aux plus inſenſibles. Il falut des réglemens de police pour empêcher que l'avidité de manger ne fit périr le peu de gens qui avoit pû réſiſter à la famine & aux autres calamitez du ſiége. Le jour de la Touſſains l'on célébra ſolennellement la Meſſe dans l'Egliſe des Prêtres de l'Oratoire qu'on y avoit rétablis la veille. Le Cardinal de Richelieu voulut dire la prémiére Meſſe, & l'Archevêque de Bourdeaux dit la ſeconde. Le Roy fit ſon entrée l'aprés midy ſans beaucoup de pompe ; & il n'y eut point de cérémonie plus remarquable que celle des habitans qui ſortirent de la ville au devant de luy deux à deux, & ſe proſternérent tête nuë dans la bouë lors qu'il paſſoit. Le *Te Deum* fut chanté enſuite par toute la Cour & l'armée ; & la Prédication faite par le Pére Suffren. La Proceſſion ſolennelle du ſaint Sacrement par les ruës de la ville fut remiſe au Vendredy

1628. Vendredy 3 de Novembre à cauſe du ſervice des Morts, dont la commémoration échéoit au Jeudy. M. Deſcartes n'aïant plus rien à voir au païs d'Aunis aprés la conſommation de cette célébre expédition revint en poſte à Paris, où il ſe trouva pour la Saint Martin.

CHAPITRE XIV.

Aſſemblée de Scavans chez M. le Nonce, où M. Deſcartes eſt convié d'aſſiſter. Conférence ſur la Philoſophie, où le ſieur de Chandoux Philoſophe & Chymiſte debite des ſentimens nouveaux, & parle contre la Scholaſtique. M. Deſcartes eſt prié d'en dire ſon ſentiment. Le Cardinal de Berulle l'engage par principe de conſcience à travailler tout de bon à ſa Philoſophie. Il ſonge à ſe retirer pour toûjours.

PEu de jours aprés que M. Deſcartes fut arrivé à Paris, il ſe tint une aſſemblée de perſonnes ſçavantes & curieuſes chez le Nonce du Pape, qui avoit voulu procurer des auditeurs d'importance au ſieur de Chandoux, qui devoit debiter des ſentimens nouveaux ſur la Philoſophie. Chandoux étoit un homme d'eſprit, qui faiſoit profeſſion de la Médecine, & qui éxerçoit particuliérement la Chymie. Il étoit l'un de ces génies libres, qui parurent en aſſez grand nombre du têms du Cardinal de Richelieu, & qui entreprirent de ſecoüer le joug de la ſcholaſtique. Il n'avoit pas moins d'éloignement pour la Philoſophie d'Ariſtote ou des Péripatéticiens qu'un Bacon, un Merſenne, un Gaſſendi, un Hobbes. Les autres pouvoient avoir plus de capacité, plus de force, & plus d'étenduë d'eſprit: mais il n'avoit pas moins de courage & de réſolution qu'eux pour ſe fraier un chemin nouveau, & ſe paſſer de guide dans la recherche des principes d'une Philoſophie nouvelle. Il avoit prévenu l'eſprit de pluſieurs perſonnes de conſidération en ſa faveur : & le talent qu'il avoit de s'expliquer avec beaucoup de hardieſſe & beaucoup de grace, luy avoit procuré un tres-grand accés auprés des Grands, qu'il avoit coûtume d'ébloüir par l'apparence pompeuſe de ſes raiſonnemens.

Il

Il y avoit long-têms qu'il entretenoit les curieux de l'eſpérance d'une nouvelle Philoſophie, dont il vantoit les principes, comme s'ils euſſent été poſez ſur des fondemens inébranlables : & il en avoit promis le plan à M. le Nonce en particulier. L'un des Auteurs à qui nous ſommes redevables de cette particularité a crû trop légérement que ce Nonce étoit le Cardinal Barberin, qui avoit quitté la France depuis plus de trois ans, & qui n'y avoit jamais éxercé de Nonciature, mais une Légation de cinq ou ſix mois ſeulement. Ce Nonce étoit M. de Bagné qui fut depuis Cardinal *, & qui étoit frére aîné de celuy que M. Deſcartes avoit eû l'honneur de connoître en ſon voiage d'Italie lors qu'il paſſa par la Valteline, où étant encore laïc il commandoit les troupes du S. Siége ſous le nom de Marquis de Bagné. Pour faire plus d'honneur au ſieur de Chandoux il avoit fait avertir non ſeulement un grand nombre de Sçavans & de beaux Eſprits, mais encore pluſieurs perſonnes qualifiées, parmi leſquelles on remarqua M. le Cardinal de Bérulle. M. Deſcartes dont il avoit appris le retour de la Rochelle fut convié de s'y trouver, & il mena avec luy le Pére Merſenne & le ſieur de Ville-Breſſieux, qui faiſoit profeſſion de Chymie auſſi bien que de Méchanique. Le ſieur de Chandoux parla dans l'aſſemblée comme un homme parfaitement bien préparé. Il fit un grand diſcours pour réfuter la maniére d'enſeigner la Philoſophie qui eſt ordinaire dans l'Ecole. Il propoſa même un Syſtéme aſſez ſuivi de la Philoſophie qu'il prétendoit établir, & qu'il vouloit faire paſſer pour nouvelle.

1628.

Petr. Borell. p. 4.

* Créé au mois de Décembre 1629. avec ſept autres.

Eſtienne de Breſſieux ou ville-Breſſieux Médecin de Grenoble.

L'agrément dont il accompagna ſon diſcours impoſa tellement à la compagnie qu'il en reçût des applaudiſſemens preſque univerſels. Il n'y eut que M. Deſcartes qui affecta de ne point faire éclater au dehors les ſignes d'une ſatisfaction qu'il n'avoit pas effectivement reçûë du diſcours du ſieur de Chandoux. Le Cardinal de Bérulle qui l'obſervoit particuliérement s'apperçut de ſon ſilence. Ce fut ce qui l'obligea à luy demander ſon ſentiment ſur un diſcours qui avoit paru ſi beau à la compagnie. M. Deſcartes fit ce qu'il put pour s'en excuſer, témoignant qu'il n'avoit rien à dire aprés les approbations de tant de ſçavans hommes qu'il eſtimoit plus capables que luy de juger du diſcours qu'on venoit d'entendre.

1628. Cette défaite accompagnée d'un accent qui marquoit quelque choſe de ſuſpect, fit conjecturer au Cardinal qu'il n'en jugeoit pas entiérement comme les autres. Cela l'excita encore davantage à luy faire déclarer ce qu'il en penſoit. M. le Nonce & les autres perſonnes les plus remarquables de l'aſſemblée joignirent leurs inſtances à celles du Cardinal pour le preſſer de parler. De ſorte que M. Deſcartes ne pouvant plus reculer ſans incivilité, dit à la compagnie qu'il n'avoit certainement encore entendu perſonne qui dût ſe vanter de parler mieux que venoit de faire le ſieur de Chandoux. Il loüa d'abord l'éloquence de ſon diſcours, & les beaux talens qu'il avoit de la parole. Il approuva même cette généreuſe liberté que le ſieur de Chandoux avoit fait paroître, pour tâcher de tirer la Philoſophie de la véxation des Scholaſtiques & des Péripatéticiens, qui ſembloient vouloir régner ſur tous ceux des autres ſectes. Mais il prit occaſion de ce diſcours pour faire remarquer la force de la vray-ſemblance qui occupe la place de la Vérité, & qui dans cette rencontre paroiſſoit avoir triomphé du jugement de tant de perſonnes graves & judicieuſes. Il ajoûta que lors qu'on a affaire à des gens aſſez faciles pour vouloir bien ſe contenter du vray-ſemblable, comme venoit de faire l'illuſtre compagnie devant laquelle il avoit l'honneur de parler, il n'étoit pas difficile de debiter le Faux pour le Vray, & de faire réciproquement paſſer le Vray pour le Faux à la faveur de l'Apparent. Pour en faire l'épreuve ſur le champ, il demanda à l'aſſemblée que quelqu'un de la compagnie voulût prendre la peine de luy propoſer telle vérité qu'il luy plairoit, & qui fût du nombre de celles qui paroiſſent les plus inconteſtables. On le fit, & avec douze argumens tous plus vray-ſemblables l'un que l'autre, il vint à bout de prouver à la compagnie qu'elle étoit fauſſe. Il ſe fit enſuite propoſer une Fauſſeté de celles que l'on a coûtume de prendre pour les plus évidentes, & par le moien d'une douzaine d'autres argumens vray-ſemblables il porta ſes Auditeurs à la reconnoître pour une Vérité plauſible. L'aſſemblée fut ſurpriſe de la force & de l'étenduë de génie que M. Deſcartes faiſoit paroître dans ſes raiſonnemens: mais elle fut encore plus étonnée de ſe voir ſi clairement convainçuë de la facilité avec laquelle nôtre eſprit devient la duppe de

Borel. Vit. comp. Cart. pag. 4.

de la vray-ſemblance. On luy demanda enſuite s'il ne connoiſſoit pas quelque moien infaillible pour éviter les ſophiſmes. Il répondit qu'il n'en connoiſſoit point de plus infaillible que celuy dont il avoit coûtume de ſe ſervir, ajoûtant qu'il l'avoit tiré du fonds des Mathématiques, & qu'il ne croioit pas qu'il y eût de vérité qu'il ne pût démontrer clairement avec ce moien ſuivant ſes propres principes. Ce moien n'étoit autre que ſa regle univerſelle, qu'il appelloit autrement ſa Méthode naturelle, ſur laquelle il mettoit à l'épreuve toutes ſortes de propoſitions de quelque nature & de quelque eſpéce qu'elles puſſent être. Le premier fruit de cette Méthode étoit de faire voir d'abord ſi la propoſition étoit poſſible ou non, parce qu'elle l'éxaminoit & qu'elle l'aſſuroit (pour me ſervir de ſes termes) avec une connoiſſance & une certitude égale à celle que peuvent produire les régles de l'Arithmétique. L'autre fruit conſiſtoit à lui faire ſoudre infailliblement la difficulté de la même propoſition. Il n'eut jamais d'occaſion plus éclatante que celle qui ſe préſentoit dans cette aſſemblée pour faire valoir ce moien infaillible qu'il avoit trouvé d'éviter les ſophiſmes. C'eſt ce qu'il reconnut luy-même quelques années depuis dans une lettre qu'il écrivit d'Amſterdam à M. de Ville-breſſieux à qui il fit revenir la mémoire de ce qui s'étoit paſſé en cette rencontre. 1628.

Lettr. MS de Deſcart. à Ville-Breſſ.

» Vous avez vû, dit-il, ces deux fruits de ma belle régle ou Méthode naturelle au ſujet de ce que je fus obligé de faire dans l'entretien que j'eus avec le Nonce du Pape, le Cardinal de Bérulle, le Pére Merſenne, & toute cette grande & ſçavante compagnie qui s'étoit aſſemblée chez ledit Nonce pour entendre le diſcours de Monſieur de Chandoux touchant ſa nouvelle Philoſophie. Ce fut là que je fis confeſſer à toute la troupe ce que l'art de bien raiſonner peut ſur l'eſprit de ceux qui ſont médiocrement ſçavans, & combien mes principes ſont mieux établis, plus véritables, & plus naturels qu'aucuns des autres qui ſont déja reçus parmi les gens d'étude. Vous en reſtâtes convaincu comme tous ceux qui prirent la peine de me conjurer de les écrire & de les enſeigner au Public. « Ibid. MS.

Ceux qui ne voudront pas juger de M. Deſcartes ſur la régle qui doit nous ſervir à diſtinguer le philoſophe d'avec

1620. le charlatan, & qui ne ſçauront pas ce que luy étoit M. de Ville-Breſſieux, à qui il étoit en droit de parler comme un maître à un diſciple, prendront peut être la bonne opinion qu'il témoignoit avoir de ſa régle & de ſes principes pour un trait de vanité, & ſe porteront à croire qu'il auroit voulu prévenir ou arrêter la préſomption du ſieur de Chandoux par une autre préſomption. Mais il ſuffira d'avoir une fois paſſé à M. Deſcartes la prémiére réſolution qu'il avoit priſe d'abord de ne s'attacher à ſuivre perſonne, & de chercher quelque choſe de meilleur que ce qu'on avoit trouvé juſqu'alors, pour en avoir des penſées plus favorables. La ſienne n'étoit pas de faire paſſer le ſieur de Chandoux pour un charlatan devant l'aſſemblée.

Il ne trouvoit pas mauvais qu'il fit profeſſion d'abandonner la Philoſophie qui s'enſeigne communément dans les écoles, parce qu'il étoit perſuadé des raiſons qu'il avoit de ne la pas ſuivre : mais il auroit ſouhaité qu'il eût été en état de pouvoir luy en ſubſtituer une autre qui fût meilleure & d'un plus grand uſage. Il convenoit que ce que le ſieur de Chandoux avoit avancé étoit beaucoup plus vray-ſemblable que ce qui ſe debite ſuivant la méthode de la ſcholaſtique, mais qu'à ſon avis ce qu'il avoit propoſé ne valoit pas mieux dans le fonds. Il prétendoit que c'étoit revenir au même but par un autre chemin, & que ſa nouvelle Philoſophie étoit preſque la même choſe que celle de l'Ecole, déguiſée en d'autres termes. Elle avoit ſelon luy les mêmes inconvéniens, & elle péchoit comme elle dans les principes, en ce qu'ils étoient obſcurs, & qu'ils ne pouvoient ſervir à éclaircir aucune difficulté. Il ne ſe contenta point de faire ces obſervations générales : mais pour la ſatisfaction de la compagnie il deſcendit dans le détail de quelques-uns de ſes défauts qu'il rendit tres-ſenſibles, ayant toujours l'honnêteté de n'en pas attribuer la faute au ſieur de Chandoux, à l'induſtrie duquel il avoit toujours ſoin de rendre témoignage. Il ajoûta enſuite qu'il ne croyoit pas qu'il fût impoſſible d'établir dans la Philoſophie des principes plus clairs & plus certains, par leſquels il ſeroit plus aiſé de rendre raiſon de tous les effets de la Nature,

Mem. Mſſ. de Claude Clerſelier.

Il n'y eut perſonne dans la compagnie qui ne parût touché

ché de ſes raiſonnemens : & quelques-uns de ceux qui s'étoient déclarez contre la méthode des Ecoles pour ſuivre le ſieur de Chandoux ne firent point difficulté de changer d'opinion, & de ſuſpendre leur eſprit pour le déterminer comme ils firent dans la ſuite à la philoſophie que M. Deſcartes devoit établir ſur les principes dont il venoit de les entretenir. Le Cardinal de Bérulle ſur tous les autres goûta merveilleuſement tout ce qu'il en avoit entendu, & pria M. Deſcartes qu'il pût l'entendre encore une autre fois ſur le même ſujet en particulier. M. Deſcartes ſenſible à l'honneur qu'il recevoit d'une propoſition ſi obligeante luy rendit viſite peu de jours aprés, & l'entretint des prémiéres penſées qui luy étoient venuës ſur la Philoſophie, aprés qu'il ſe fût appercû de l'inutilité des moiens qu'on emploie communément pour la traitter. Il luy fit entrevoir les ſuites que ces penſées pourroient avoir ſi elles étoient bien conduites, & l'utilité que le Public en retireroit ſi l'on appliquoit ſa maniére de philoſopher à la Médecine & à la Méchanique, dont l'une produiroit le rétabliſſement & la conſervation de la ſanté, l'autre la diminution & le ſoulagement des travaux des hommes. Le Cardinal n'ût pas de peine à comprendre l'importance du deſſein : & le jugeant tres-propre pour l'éxécuter, il employa l'autorité qu'il avoit ſur ſon eſprit pour le porter à entreprendre ce grand ouvrage. Il luy en fit même une obligation de conſcience, ſur ce qu'ayant reçû de Dieu une force & une pénétration d'eſprit avec des lumiéres ſur cela qu'il n'avoit point accordées à d'autres, il luy rendroit un compte exact de l'employ de ſes talens, & ſeroit reſponſable devant ce Juge ſouverain des hommes du tort qu'il feroit au genre humain en le privant du fruit de ſes méditations. Il alla même juſqu'à l'aſſurer qu'avec des intentions auſſi pures & une capacité d'eſprit auſſi vaſte que celle qu'il luy connoiſſoit, Dieu ne manqueroit pas de benir ſon travail & de le combler de tout le ſuccez qu'il en pourroit attendre.

1628.

Clerſel. ibid.

Clerſel. ibid.

L'impreſſion que les exhortations de ce pieux Cardinal firent ſur luy ſe trouvant jointe à ce que ſon naturel & ſa raiſon luy dictoient depuis long têms acheva de le déterminer. Juſques là il n'avoit encore embraſſé aucun parti dans la

1928. la Philoſophie, & n'avoit point pris de ſecte, comme nous l'apprenons de luy même. Il ſe confirma dans la réſolution de conſerver ſa liberté, & de travailler ſur la nature même ſans s'arrêter à voir en quoi il s'approcheroit ou s'éloigneroit de ceux qui avoient traitté la Philoſophie avant luy. Les inſtances que ſes amis redoublérent pour le preſſer de communiquer ſes lumiéres au Public, ne luy permirent pas de reculer plus loin. Il ne délibéra plus que ſur les moyens d'éxécuter ſon deſſein plus commodément : & ayant remarqué deux principaux obſtacles qui pourroient l'empêcher de réuſſir, ſçavoir la chaleur du climat & la foule du grand monde, il réſolut de ſe retirer pour toujours du lieu de ſes habitudes, & de ſe procurer une ſolitude parfaite dans un pays médiocrement froid, où il ne ſeroit pas connu.

Diſc. de la Méthod. p. 31.

Lipſtorp. de reg. mot. pag. 81.

LA

LA VIE DE Mr DESCARTES.

LIVRE TROISIE'ME.

Contenant ce qui s'eſt paſſé depuis qu'il eût quitté la France pour ſe retirer en Hollande, juſqu'à ce qu'il ſe fût déterminé à publier ſes Ouvrages.

CHAPITRE PREMIER.

M. Deſcartes dit adieu à ſes parens & à ſes amis. Il ſe retire en un lieu inconnu de la campagne, dans le deſſein d'y paſſer le reſte de l'hiver, afin de s'accoûtumer au froid & à la ſolitude. Il va s'établir en Hollande. Raiſons qui luy ont fait préférer ce païs à l'Italie & à la France même.

DURANT l'eſpace de neuf années entiéres que M. Deſcartes avoit emploiées à déraciner de ſon eſprit toutes les erreurs qu'il croioit s'y être gliſſées, il avoit affecté de ne prendre aucun parti ſur les opinions & les difficultez qui ont coûtume de partager les Sçavans & les Philoſophes dans leurs diſputes. Si l'on s'en rapporte à ſon témoignage, l'on ſera obligé de croire qu'il n'avoit pas encore

1628.

Depuis la fin de Novembre de l'an 1619. juſqu'à la fin de l'an 1628.

commencé

1628. *commencé à chercher les fondemens d'aucune Philoſophie plus certaine que la vulgaire.* » L'éxemple de pluſieurs excellens eſprits qui
Diſc. de la Méthod. part. 3. pag. 31. » n'avoient pas réüſſi dans le deſſein qu'ils en avoient eû, luy
» avoit repréſenté la difficulté ſi grande, qu'il n'auroit peut-
» être pas oſé l'entreprendre encore ſi-tôt, ſi l'on n'eût déja
» fait courir le bruit qu'il en étoit venu à bout. Cette opinion s'étoit établie parmi les curieux ſans ſa participation, & elle ne pouvoit avoir eû de fondement que ſur la demangeaiſon que ſes amis avoient de publier ce qu'ils en ſçavoient. » Pour
Ibid. pag. 31, 32. » luy il prétend que s'il avoit contribué quelque choſe à cette
» opinion par ſes diſcours, ce ſeroit ſeulement pour avoir con-
» feſſé plus ingénûment ce qu'il ignoroit, que n'ont coûtume
» de faire ceux qui ont un peu étudié, & pour avoir fait voir
» les raiſons qu'il avoit de douter de beaucoup de choſes que
» les autres eſtiment certaines. Mais la bonté de ſon cœur ne
» luy permettant pas de ſouffrir qu'on le prît pour autre qu'il
» n'étoit, il crut qu'il devoit faire tous ſes efforts pour ſe ren-
» dre digne de la réputation qu'on luy donnoit.

Ibid. Ce deſir le fit réſoudre à s'éloigner de tous les lieux où il pouvoit avoir des connoiſſances, & à ſe retirer dans le fonds de la Hollande. Mais dans la crainte de rencontrer des obſtacles à une réſolution ſi extraordinaire de la part de ſes parens & de pluſieurs de ſes amis, il voulut éviter l'occaſion de ne pouvoir réſiſter à leur autorité. Au lieu d'aller prendre congé d'eux, il ſe contenta de leur écrire ſur le point de ſon départ, & s'excuſa de ne pouvoir les embraſſer & prendre leurs ordres de vive voix ſous le prétexte du peu de têms que lui avoit laiſſé la précipitation de ſes affaires. Il établit le P. Merſenne ſon correſpondant pour le commerce des lettres qu'il devoit entretenir en France: & il convint avec luy de la maniére dont il luy garderoit le ſecret pour le lieu particulier de ſa retraite, & pour la liberté dont ils uſeroient enſemble dans leurs ſentimens ſur les perſonnes & ſur les choſes dont il ſeroit queſtion entre eux. Il commit le ſoin de ſes affaires domeſtiques & de ſes revenus à l'Abbé Picot, & n'ayant dit adieu qu'aux plus particuliers d'entre ſes amis, il ſortit de la ville vers le commencement de l'Avent de l'an 1628.

Il ne jugea point à propos d'aller droit en Hollande pour ne

ne pas expoſer d'abord ſa ſanté à la rigueur de la ſaiſon : mais il ſe retira en un endroit de la campagne qui nous eſt entiérement inconnu. Nous ſçavons ſeulement que ce n'étoit point hors de la France, & qu'il paſſa l'hyver dans ce lieu de retraite loin des commoditez des villes, pour s'accoûtumer au froid & à la ſolitude, & pour faire l'apprentiſſage de la vie qu'il devoit mener en Hollande. C'eſt ce que nous apprenons d'une lettre qu'il a écrite à un de ſes amis, auquel il étoit en peine de perſuader que dans quelque train de vie que nous nous engagions, nous ne devons paſſer d'une extrémité à l'autre que par degrez : & que le changement ſubit incommode plus la ſanté qu'il ne la rétablit dans ceux même qui ſont obligez de changer de lieu ou d'état pour ſe remettre. 1628. Tom. 2. des lett. pag. 562. lettr. CXVIII.

L'hiver ſe paſſa, & M. Deſcartes prit la route de Hollande vers la fin du mois de Mars de l'an 1629. Il achevoit alors la trente-troiſiéme année de ſon âge : & à peine fut-il arrivé à Amſterdam, qu'il reçût avis du mécontentement de ceux qui murmuroient contre ſa retraite, & qui blâmoient ſa réſolution. Les plaintes qu'on en forma n'avoient point, à vray dire, d'autre ſource que l'eſtime & l'amitié des perſonnes de ſa connoiſſance qui ſe croioient abandonnées. Elles ſe réduiſoient à trois ſortes de reproches qu'on luy faiſoit ; prémiérement d'avoir quitté la France, où la reconnoiſſance pour ſa naiſſance & ſon éducation ſembloit devoir l'attacher ; enſuite d'avoir choiſi la Hollande préférablement à tout autre endroit de l'Europe ; & enfin d'avoir renoncé à la ſociété humaine en fuyant les compagnies. 1629.

M. Deſcartes, qui avoit préparé ſon eſprit à tout événement, s'étoit auſſi endurci le cœur contre la fauſſe tendreſſe : & perſuadé que ſa conduite n'avoit beſoin d'aucune juſtification, il ne ſe mit pas en peine de faire ceſſer les plaintes de ſes proches & de ſes amis. Mais aprés que le têms eût diſſipé leurs reſſentimens dont la raiſon n'auroit peut-être pû venir à bout ſur l'heure, il voulut bien donner des éclairciſſemens à ſa conduite pour la ſatisfaction de ceux qui auroient été touchez de ces ſortes de reproches.

Il témoigne en divers endroits de ſes écrits avoir eû deux raiſons principales de quitter la France, dont le ſejour ne luy

1629. avoit point paru compatible avec ſes études. La prémiére ſe tiroit du côté des perſonnes avec leſquelles il auroit eû à vivre au dehors. Il n'auroit pû ſe diſpenſer de répondre à ſon rang, & à la maniére de vivre établie dans ſon païs pour les perſonnes de ſa qualité. De ces engagemens naiſſoit une eſpéce d'obligation d'aller de têms en têms à la Cour & de ſe conformer à toutes ſes pratiques. C'eſt ce qui luy auroit fait perdre la meilleure partie de ſon têms, comme il le marque à M. de Ville-Breſſieux. Cette raiſon ſubſiſta toûjours dans ſon eſprit, ſans que la longueur de ſon abſence y pût apporter du changement. C'eſt ce qui parut encore neuf ans aprés, lorſque ſur les propoſitions honorables qu'on luy avoit faites de la part du Cardinal de Richelieu, il récrivit en ces termes au Pére Merſenne. » Il n'y a rien qui » fût plus contraire à mes deſſeins que l'air de Paris, à cauſe » d'une infinité de divertiſſemens qui y ſont inévitables : & » pendant qu'il me ſera permis de vivre à ma mode, je demeu- » reray toûjours à la campagne en quelque païs où je ne puiſ- » ſe être importuné des viſites de mes voiſins non plus que je » le ſuis icy en un coin de la Nort-Hollande. Il ajoûte que c'eſt la ſeule raiſon qui luy avoit fait quitter ſon païs, où les civilitez, pour ne pas dire les importunitez de ſes alliez & de ſes parens, n'étoient pas moins préjudiciables à ſon loiſir & au repos de ſes études que celles de ſes voiſins, & de ſes amis, comme il l'a fait connoître dans les occaſions auſquelles il fut obligé de s'en expliquer pour fermer la bouche à quelques-uns de ſes envieux. Il ne laiſſoit pourtant pas d'alléguer encore une autre raiſon qui l'avoit porté à cette réſolution. C'étoit la chaleur du climat de ſon païs qu'il ne trouvoit point favorable à ſon tempérament par rapport à la liberté de ſon eſprit, dont la jouïſſance ne pouvoit être ſans quelque trouble, lorſqu'il étoit queſtion de concevoir des véritez, où l'imagination ne devoit point ſe mêler. * Il s'étoit apperçû que l'air de Paris étoit mêlé pour luy d'une apparence de poiſon trés-ſubtil & trés-dangereux ; qu'il le diſpoſoit inſenſiblement à la vanité ; & qu'il ne luy faiſoit produire que des chiméres. C'eſt ce qu'il avoit particuliérement éprouvé au mois de Juin de l'année 1628, lorſque s'étant retiré de chez M. le Vaſſeur pour étudier loin des compagnies,

Lipſtorp. Specim. part. 2. pag. 81.

Lettr. MS. à Ville-Breſſ. ſur la fin.

Tom. 3. des lettr. pag. 394. lettr. LXVIII.

Cum ſatis commode in patriâ m á verſarer, nec alia prorſus ratio me ad alias ſedes quærendas impelleret quam quod propter multitudinem amicorum & affinium, quorum conſortio carere non poteram, minus mihi eſſet otii & temporis, ad incumbendum ſtudiis, &c.
Cart. Ep ad Giſbert. Voetium part. 7. init. pag. 159.
* Tom. 1. des lettr. pag. 133.

compagnies, il entreprit de composer quelque chose sur la Divinité. Son travail ne pût luy réüssir faute d'avoir eû les sens assez rassis ; outre qu'il n'étoit peut-être pas d'ailleurs assez purifié ny assez exercé pour pouvoir traiter un sujet si sublime avec solidité. 1629.

Pour satisfaire à ceux qui prétendoient luy former des scrupules sur le choix qu'il avoit fait de la Hollande pour sa retraite, il répondit prémiérement qu'étant né libre, & qu'aiant reçû assez de bien de ses parens pour n'être à charge à personne, il ne croioit pas qu'on pût luy interdire aucun endroit de la terre : que son dessein aiant été de vivre par tout où il se trouveroit sans engagement & sans employ, il n'avoit pas eû sujet de craindre de faire des-honneur aux habitans du païs où il auroit cherché à s'établir. Il leur fit entendre que ce n'étoit pas le caprice qui luy avoit fait préférer la Hollande aux autres endroits de l'Europe : & qu'il ne l'auroit pas choisie, s'il avoit trouvé quelque lieu plus propre à ses desseins. C'étoit un païs où il n'avoit aucune connoissance, sur tout dans la Nort-Hollande & la Frise, qu'il n'avoit vûë dans ses voiages qu'en passant du Holstein pour revenir en France. » La longue durée de la guerre y avoit fait établir si bon ordre, que les armées qu'on y entretenoit sembloient ne servir qu'à conserver les particuliers dans une jouïssance sure & tranquille des fruits de la paix qui régnoit dans le fonds des Provinces-Unies. Il avoit considéré que » la coûtume du païs ne portoit pas que l'on s'entrevisitât si librement que l'on faisoit en France, & qu'ainsi il luy seroit plus commode de vaquer à ce qu'il appelloit *ses divertissemens d'étude.* Il étoit assuré de vivre aussi solitaire, aussi retiré que dans les déserts les plus écartez parmi la foule d'un grand peuple fort actif, mais plus soigneux de ses propres intérêts que curieux de ceux d'autruy, avec des gens attachez si généralement à leurs affaires, qu'il ne devoit point appréhender qu'ils vouluſſent s'ingérer des siennes. Il étoit au reste si bien persuadé d'avoir fait un bon choix, & il paroissoit si favorablement prévenu pour la Hollande, qu'il ne pût s'empêcher de proposer son éxemple à suivre à ceux de ses amis qui luy témoignoient quelque envie de vouloir se retirer du monde. Rien n'est plus

De merit. Gisb Voet. part. 7. p. 159.

Disc. de la « Méthod. à la fin de la « 3. part. p. 32.

« Tom. 3. lettr. « xxiii. pag. 111.

« Disc. de la « Méth. pag. « 32. ut supr.

« Lettr. Mſ. « à Ville- « Breſſ. écri- « te d'Am- « sterdam.

1629. glorieux pour la Hollande que la maniére dont il en écrivit deux ans aprés à M. de Balzac, qui luy avoit fait eſpérer de l'aller voir dans ſa retraite en luy mandant le deſſein qu'il avoit conçû de ſe retirer de la Cour & du monde. » Je ne trouve pas étrange, dit-il, qu'un eſprit grand & généreux comme le vôtre ne ſe puiſſe accommoder à ces contraintes ſerviles où l'on ſe trouve dans la Cour. Et puiſque vous m'aſſurez tout de bon que Dieu vous a inſpiré de quitter le monde, je croirois pécher contre le S. Eſprit, ſi je tâchois de vous détourner d'une ſi ſainte réſolution. Vous devez même pardonner à mon zéle, ſi je vous convie de choiſir Amſterdam pour vôtre retraite : & de le préférer, je ne diray pas ſeulement à tous les couvents des Capucins & des Chartreux où beaucoup de gens ſe retirent, mais auſſi à toutes les plus belles demeures de France & d'Italie, & même à ce célébre hermitage dans lequel vous étiez l'année paſſée. Quelque accomplie que puiſſe être une maiſon des champs, il y manque toûjours une infinité de commoditez qui ne ſe trouvent que dans les villes : & la ſolitude même qu'on y eſpére ne s'y rencontre jamais toute parfaite. Je veux que vous y trouviez un canal qui faſſe rêver les plus grands parleurs, une vallée ſi ſolitaire qu'elle puiſſe leur inſpirer du tranſport & de la joye. Mais il eſt difficile que vous n'aiez auſſi quantité de petits voiſins qui vont quelquefois vous importuner, & de qui les viſites ſont encore plus incommodes que celles que vous recevez à Paris. Au lieu qu'en cette grande ville * où je ſuis, n'y ayant aucun homme, excepté moy, qui n'éxerce la marchandiſe, chacun eſt tellement attentif à ſon profit, que j'y pourrois demeurer toute ma vie ſans être jamais vû de perſonne. Je vas me promener tous les jours parmi la confuſion d'un grand peuple avec autant de liberté & de repos que vous pourriez faire dans vos allées : & je n'y conſidére pas autrement les hommes qui me paſſent devant les yeux, que je ferois les arbres qui ſe trouvent dans vos forêts, où les animaux qui y paiſſent. Le bruit même de leur tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que feroit celuy de quelque ruiſſeau. Que ſi je fais quelquefois réfléxion ſur leurs actions, j'en reçois le même plaiſir que vous feriez de voir les païſans qui cultivent vos campagnes, conſidérant

Tom. 1. des lettr. pag. 474. & 475. lettr. CII.

Comparaiſon de la ſolitude de Balzac avec celle de Hollande.

* Amſterdam.

considérant que tout leur travail sert à embellir le lieu de « 1629.
ma demeure, & à faire ensorte que je n'y manque d'aucune «
chose. Que s'il y a du plaisir à voir croître les fruits dans vos «
vergers, & à s'y trouver dans l'abondance jusques aux yeux; «
pensez vous qu'il n'y en ait pas bien autant à voir venir icy «
des vaisseaux qui nous apportent abondamment tout ce que «
produisent les Indes, & tout ce qu'il y a de rare dans l'Eu- «
rope ? Quel autre lieu pourroit-on choisir au reste du monde «
où toutes les commoditez de la vie & toutes les curiositez «
que l'on peut souhaiter soient si faciles à trouver qu'en ce- «
luy-cy ? Sçavez-vous un autre pays où l'on puisse jouïr «
d'une liberté si entiére ; où l'on puisse dormir avec moins «
d'inquiétude ; où il y ait toujours des armées sur pied pour «
nous garder sans nous être à charge ; où les empoisonne- «
mens, les trahisons, les calomnies soient moins connuës ; & «
où il soit demeuré plus de reste de l'innocence de nos Aveux. «
Je ne sçay comment vous pouvez tant aimer l'air d'Italie, «
avec lequel on respire si souvent la peste ; où la chaleur du «
jour est insupportable, la fraicheur du soir mal-saine ; & où «
l'obscurité de la nuit couvre des larcins & des meurtres. Si «
vous craignez les hivers du septentrion, dites moy quelles «
ombres, quel évantail, quelles fontaines pourroient si bien «
vous préserver à Rome des incommoditez de la chaleur, «
comme un poële & un grand feu pourront icy vous exemp- «
ter du froid. Mais quelque avantage que la Hollande eût
au dessus de l'Italie dans la pensée de M. Descartes, la vuë
de la religion Catholique l'auroit infailliblement déterminé
à se retirer au delà des Alpes, sans la crainte des maladies que
la chaleur de l'air à coûtume de causer en Italie, où il pro-
teste qu'il auroit passé tout le têms qu'il a vêcu en Hollan- « Tom. 2. des lettr. pag. 193. lettr. xxxiii.
de. Par ce moyen il auroit ôté tout prétexte à la calomnie «
de ceux qui le soupçonnoient d'aller au préche : mais il «
n'auroit peut-être pas vêcu dans une santé aussi entiére & «
aussi longue qu'il fit jusqu'à son voyage de Suéde. «

Pour ce qui est du reproche qu'on luy faisoit de fuir la compagnie des hommes, il étoit bien persuadé que c'étoit moins sa cause particuliére que celle de tous les grands Philosophes, qui pour se procurer la liberté de vacquer à l'étude & à la méditation ont abandonné la Cour des Princes,

le

1620. le séjour de leur patrie, & souvent leur propre famille. Aussi n'avoit-il garde de répondre à cette accusation, s'estimant assez glorieux de pouvoir être condamné avec tant de grands hommes. Ses envieux qui ne pouvoient nier que rien n'est plus commode pour l'étude de la vraye Philosophie que la retraite & la solitude, ont tâché de tourner la sienne à sa honte, comme si au lieu d'user de sa solitude en Philosophe, il en eût abusé dans la molleſſe ou dans quelque oisiveté criminelle. Il avoit certainement l'humeur fort éloignée de celle des mélancholiques & des misanthropes : & s'il n'avoit eu à vivre dans Paris qu'avec d'honnêtes gens, qu'avec des personnes capables de l'édifier, il n'auroit point cherché de séparation. Le mêlange des uns avec les autres l'a fait résoudre de se priver de l'avantage qu'il auroit trouvé dans la compagnie des gens de bien & des sçavans, pour n'avoir pas à souffrir celle des personnes qui n'avoient point ces qualitez. C'est ce qu'il fit connoître long-têms aprés à M. Chanut. » Je me plains, dit-il, de ce que le monde est trop grand
» à raison du peu d'honnêtes gens qui s'y trouvent. Je voudrois qu'ils fussent tous assemblez en une ville : & alors je
» serois ravi de quitter mon hermitage pour aller vivre avec
» eux, s'ils me vouloient recevoir en leur compagnie. Car encore que je fuye la multitude à cause de la quantité des impertinens & des importuns qu'on y rencontre, je ne laisse
» pas de penser que le plus grand bien de la vie est de joüir de
» la conversation des personnes qu'on estime. Ce n'étoit ni la fierté ni l'impatience qui luy mettoit ces expressions dans la bouche : & il ne parloit de la sorte que dans la persuasion où il étoit que Dieu demandoit de luy autre chose que de supporter les defauts des autres, ou de condescendre aux volontez de la multitude.

Lipstorp. de reg. mot. p. 82.

Cart. Epist. Lat. ad Voet. p. 21.

Tom. 1. des lettr. p. 100, 101. lettr. xxxii.

CHAP

CHAPITRE II.

Etat de la Hollande au têms que M. Deſcartes y arriva. Détail des ſtations diverſes du ſéjour qu'il y fit pendant vingt ans. Il paſſe en Friſe où il travaille à ſes méditations. Quel rapport ſa Philoſophie peut avoir avec la Théologie ? Quelles queſtions Métaphyſiques peuvent entrer dans ſa Phyſique ?

LOrs que M. Deſcartes arriva à Amſterdam, la Répu- 1629.
blique ſe trouvoit encore occupée de la diſtribution des richeſſes que les flotes des deux compagnies des Indes orientales & occidentales avoient enlevées depuis peu aux Eſpagnols & aux Portugais, & qui répandirent dans la Hollande cette prodigieuſe abondance qui l'a renduë ſi floriſſante. Le Prince d'Orange (Fréderic Henry) commençoit le ſiége de Boſleduc, qui mérita d'être conté parmi les plus remarquables de ce ſiécle : & la ville que les Eſpagnols avoient toujours conſidérée comme imprenable changea de maître par une capitulation ſignée le 14 de Septembre ſuivant. M. Deſcartes content de la connoiſſance qu'il avoit acquiſe du train de ce monde dans ſes voyages s'étoit deffait de la curioſité qui l'avoit fait intéreſſer juſqu'alors dans les affaires publiques, & il ne ſongea qu'à ſe procurer un lieu de repos.

A la fin d'Avril 1629.

Au milieu des commoditez qu'il trouva pour ſes deſſeins, il ſe regarda toujours comme un étranger qui n'aſpiroit points aux droits de citoien, & ne ſe logea qu'avec la réſolution de changer ſouvent de demeure. L'eſpace de plus de vingt-ans qu'il paſſa en Hollande, qu'il appelloit ſon hermitage, n'ût preſque rien de plus ſtable que le ſéjour des Iſraëlites dans l'Arabie déſerte. La diverſité de ſes ſtations eſt quelque choſe de ſi obſcur & de ſi embaraſſant pour la connoiſſance de ſa vie, que j'ay crû obliger le lecteur en lui raſſemblant comme dans une carte les lieux différens de ces ſtations ſelon l'ordre qu'il a tenu dans ſa route.

D'Amſterdam il alla demeurer en Friſe prés de la ville de *Francker* en 1629 ; & il revint dés la même année à 1629.
Amſterdam

1630. *Amſterdam*, où il paſſa l'hyver avec une grande partie de
1631. l'année ſuivante. S'il éxécuta le deſſein de ſon voyage *d'Angleterre*, ce ne fut qu'en 1631 ; & il revint achever cette année à *Amſterdam*, au lieu de faire le voyage de Conſtantinople dont il avoit été ſollicité. On ne ſçait pas évidemment où il paſſa l'année 1632 : mais en 1633 il alla demeurer à *Déventer* dans la province d'Over-Iſſel. Delà il retourna à *Amſterdam*, où il paſſa une partie de l'année 1634, durant laquelle il fit quelques tours à la *Haye* & à *Leyde*, mais qui furent de peu de durée. Il fit enſuite le voyage de *Danemarc* avec M. de Ville-Breſſieux, & il revint à *Amſterdam*, d'où il fit une retraite de quelques mois à *Dort*, aprés quoi il alla à *Amſterdam*, & delà il paſſa pour une ſeconde fois à *Déventer* en 1635. Il retourna enſuite dans la Friſe occidentale, & demeura quelque têms à *Lievvarden*, qui eſt la ville principale de la province. Il y paſſa l'hiver, & il revint enſuite à *Amſterdam*, où il demeura quelques mois, au bout deſquels il paſſa a *Leyde*, pour vacquer ſans doute à l'édition de ſes ouvrages. Il alla demeurer enſuite prés de la ville *d'Utrecht*. Delà il fut pour la prémiére fois s'habituer à *Egmond de Binnen* ou *de Abdye*, le plus beau village de la Nort-hollande dans le territoire de la Ville d'Alcmaer, dont nous aurons occaſion de parler auſſi bien que de deux autres villages du nom d'Egmond, dans l'un deſquels il fit auſſi quelque ſéjour. Il ſemble qu'il retourna enſuite à *Utrecht* pour peu de têms, & qu'en 1639 il alla demeurer à *Hardervvic*, ville de la Veluve ſituée ſur les bords du Zuyder-Zée, & paſſa delà dans une maiſon de campagne prés *d'Utrecht*. Il ſe retira enſuite à *Leyde* vers le commencement de l'an 1640. Six mois aprés il fut à *Amersfort* ville de la Seigneurie d'Utrecht. L'année ſuivante il paſſa encore à *Leyde*, d'où aprés un ſéjour de quelques mois il ſe retira dans le village *d'Endegeeſt* ou *Eyndegeeſt* à une demy-lieuë de Leyde. Il y demeura juſqu'à la fin de l'hyver de l'an 1643, aprés quoi il ſe retira à *Egmond de Hoef*, qui eſt auſſi prés d'Alcmaer, & y loüa une maiſon depuis le prémier jour de May de cette année juſqu'à pareil jour de l'an 1644. Il retourna enſuite à *Leyde*, & delà il fit ſon prémier voyage de *France*, depuis le mois de Juin juſqu'en Novembre. Etant revenu en Hollande il s'établit ſi bien à *Egmond*

1632.
1633.
1634.
1635.
1636.
1637.
1638.
1639.
1640.
1641.
1642.
1643.
1644.

Il a parlé de ce ſéjour de Leyde, tom. 2. pag. 390.

de

de Binnen qu'il n'en ſortit plus pour aller s'habituer ail- 1645.
leurs, mais ſeulement pour faire ſes voiages dans la réſolu-
tion de retourner toujours en ce lieu. De ſorte que pour 1646.
expliquer favorablement la penſée de ceux qui ont crû qu'il avoit demeuré tantôt à *Alcmaer* & tantôt à *Harlem*, il faut dire que c'étoit des lieux de correſpondance pour luy où l'on recevoit de ſes nouvelles, & où l'on addreſſoit ſes paquets & ſes lettres pendant ſon ſéjour d'Egmond. On ne peut nier néanmoins qu'il n'ait demeuré pendant quelque têms dans une maiſon de campagne prés de *Harlem*, mais il n'eſt pas aiſé d'en marquer le têms préciſément. D'Egmond il fut quelquefois à *la Haye*, mais ſeulement pour ſe promener & pour voir la Princeſſe Elizabeth de Bohéme, comme il avoit fait ſouvent d'Endegeeſt les années précédentes. Il fut auſſi delà à *Amſterdam* voir M. Chanut. S'il fit encore quelques courſes à *Leyde*, à *Utrecht*, & à *Groningue* en Friſe, durant ſa demeure à Egmond, ce fut pour ſolliciter des affaires qu'il avoit contre des Miniſtres & des Théologiens du pays. L'an 1647 il fit ſon ſecond voyage en *France* par la 1647.
Haye, *Rotterdam*, & *Middelbourg*, qui furent moins des lieux de ſéjour que de paſſage pour ce voyage. Il dura depuis le mois de Juin juſqu'à l'entrée de l'hiver qu'il retourna à *Egmond* avec l'Abbé Picot qui l'avoit accompagné en *Touraine*, en *Poitou* & en *Bretagne*. Aprés ſon troiſiéme voyage 1648.
en *France* qu'il fit l'année ſuivante, & dont il fut de retour à la fin du mois d'Août, il ne quitta plus *Egmond* que pour aller en *Suede*, d'où Dieu ne permit pas qu'il revint. 1649.

Quoi qu'il ſe vantât de pouvoir garder la ſolitude au milieu de la foule des peuples auſſi aiſément que dans le fonds des deſerts, il évitoit néanmoins le cœur des grandes villes, & affectoit de loger au bout de leurs fauxbourgs. Il leur préféroit toujours les villages, & les maiſons détachées au milieu de la campagne, autant qu'il en pouvoit trouver de commodes pour ſon uſage, pourvu qu'elles fuſſent dans le voiſinages des villes pour en tirer ſa ſubſiſtance avec plus de facilité. Jamais ou rarement faiſoit-il addreſſer les lettres & les paquets qu'on luy envoyoit au lieu de ſa demeure en droiture, afin de vivre mieux caché. C'étoit tantôt à Dort par M. Beeckman, à Harlem par M. Bloemaert, à Amſterdam

par Mad. Reyniers ou M. Van-Sureck ; & tantôt à Leyde par M. Hooghland. Il n'y avoit ordinairement que le P. Merſenne en France, qui eût ſon ſecret là deſſus : & il le luy garda ſi religieuſement que pluſieurs des gens de Lettres, & des curieux de France qui voyagérent pendant tout ce têms en Hollande, furent privez de la ſatisfaction de le voir pour n'avoir pû le déterrer. De ſon côté lors qu'il écrivoit à ſes amis, ſur tout avant qu'il ſe fût établi à Egmond, il datoit ordinairement ſes lettres non pas du lieu où il demeuroit, mais de quelque ville comme Amſterdam, Leyde &c. où il étoit aſſuré qu'on ne le trouveroit pas. Lors qu'il commençoit à être trop connu en un endroit, & qu'il ſe voyoit viſité trop fréquemment par des perſonnes qui lui étoient inutiles, il ne tardoit pas de déloger pour rompre ces habitudes & ſe retirer en un autre lieu où il ne fût pas connu. Ce qui luy réuſſit juſqu'à ce que ſa réputation ſervît à le découvrir par tout où elle le ſuivoit comme ſon ombre.

Tom. 2. des lettr. p. 472.

Voila l'éclairciſſement que j'ay crû néceſſaire pour les ſtations diverſes du ſéjour de M. Deſcartes en Hollande, étant perſuadé que leur arrangement contribuera beaucoup à débaraſſer la ſuite de ſa vie dans l'eſprit des lecteurs.

1629.

Pour reprendre ſon hiſtoire à ſon arrivée de France à Amſterdam où nous l'avions interrompuë, nous remarquerons qu'aprés une délibération de peu de jours il paſſa en Friſe pour être encore plus éloigné du grand monde. Il ſe retira prés de Franeker, ville où ſe trouvoient quelques ſçavans à cauſe de l'Univerſité qu'on y avoit établie depuis l'an 1581 : & il ſe logea dans un petit château qui n'étoit ſéparé de la ville que par un foſſé. Il jugea le lieu d'autant plus commode pour luy que l'on y diſoit la Meſſe en toute ſûreté, & qu'on luy laiſſoit une liberté entiére pour les autres éxercices de ſa Religion.

Tom. 2. des lettr. p. 522. lettr. cx.

Ce fut là qu'ayant renouvellé devant les autels ſes anciennes proteſtations de ne travailler que pour la gloire de Dieu & l'utilité du genre humain, il voulut commencer ſes études par ſes méditations ſur l'éxiſtence de Dieu & l'immortalité de nôtre Ame. Mais pour ne rien entreprendre ſur ce qui eſt du reſſort de la Théologie, il ne voulût enviſager Dieu dans tout ſon travail que comme l'auteur de la Nature

à

à qui il prétendoit consacrer tous ses talens. Ce n'étoit pas la Théologie naturelle, mais seulement celle de révélation qu'il excluoit de ses desseins. Il est bon de l'entendre s'expliquer au P. Mersenne sur ce sujet. » Pour vôtre question de Théologie, dit-il, quoi qu'elle passe la capacité de mon esprit, elle ne me semble pas toutesfois hors de ma profession, parce qu'elle ne touche point à ce qui dépend de la révélation, ce que je nomme proprement Théologie : mais elle est plûtôt Métaphysique, & elle se doit éxaminer par la raison humaine. Or j'estime que tous ceux à qui Dieu a donné l'usage de cette raison sont obligez de l'employer principalement à le connoître, & à se connoître eux-mêmes. C'est par là que j'ay tâché de commencer mes études. Et je vous diray que je n'eusses jamais sçû trouver les fondemens de la Physique, si je ne les eusses cherchez par cette voye. Mais c'est la matiére que j'ay le plus étudiée de toutes, & dans laquelle, graces à Dieu, j'ay trouvé assez de satisfaction. Au moins pensé-je avoir trouvé comment on peut démontrer les véritez Métaphysiques d'une façon qui est plus évidente que les démonstrations de Géométrie. Je dis cecy selon mon jugement, car je ne sçay pas si je le pourrois persuader aux autres. Les neuf prémiers mois que j'ay été en ce pays je n'ay travaillé à autre chose, & je croy que vous m'aviez déja oüy dire auparavant que j'avois fait dessein d'en mettre quelque chose par écrit, mais je ne juge pas à propos de le faire que je n'aie vû prémiérement comment la Physique sera reçûë. Si toutesfois le livre dont vous parlez étoit quelque chose de fort bien fait, les matiéres qu'il traite sont si dangereuses que je me sentirois peut-être obligé d'y répondre sur le champ, s'il me tomboit entre les mains. Mais je ne laisseray pas de toucher dans ma Physique plusieurs questions Métaphysiques, & particuliérement celle-cy ; Que les véritez Mathématiques que vous nommez éternelles ont été établies de Dieu & en dépendent entiérement, aussi bien que tout le reste des créatures. C'est en effet parler de Dieu comme d'un Jupiter ou d'un Saturne, & l'assujettir au styx & au destin, de dire que ces véritez sont indépendantes de lui. Ne craignez point, je vous prie, d'assurer & de publier par tout, que c'est Dieu qui a établi ces

1629.

Tom. 2. letr. civ. p. 477, « 478, 479.

« C'étoit un écrit tendant à l'Athéisme, dont le P. Mersenne lui donnoit avis.

1629. » ces loix dans la Nature, de même qu'un Roy établit des loix
» dans ſon royaume. Or il n'y en a aucune en particulier que
» nous ne puiſſions comprendre ſi nôtre eſprit ſe porte à la
Mentibus noſtris ingenitæ. » conſidérer ; & elles ſont toutes gravées dans nôtre ame &
ibib. » comme nées avec nous, de même qu'un Roy imprimeroit
» ſes loix dans le cœur de tous ſes ſujets, s'il en avoit auſſi
» bien le pouvoir. Au contraire nous ne pouvons comprendre
» la grandeur de Dieu encore que nous la connoiſſions. Mais
» ce qui nous la fait juger incompréhenſible eſt juſtement ce
» qui nous la fait eſtimer davantage ; de même qu'un Roy à
» plus de majeſté lors qu'il eſt moins familiérement connu
» de ſes ſujets, pourvû néanmoins qu'ils ne s'imaginent pas
» être ſans Roy, & qu'ils le connoiſſent aſſez pour n'en point
» douter. On vous dira que ſi Dieu avoit établi ces Véritez,
» il les pourroit changer comme un Roy fait ſes Loix : A
» quoi il faut répondre qu'ouy, ſi ſa volonté peut changer.
» Mais je les comprens comme éternelles & immuables : Et
» moy je juge la même choſe de Dieu. Mais ſa volonté eſt li-
» bre : ouy, mais ſa puiſſance eſt incompréhenſible. Et géné-
» ralement, nous pouvons bien aſſurer que Dieu peut faire
» tout ce que nous pouvons comprendre ; mais non pas, qu'il
» ne peut faire ce que nous ne pouvons pas comprendre. Car
» il y auroit de la témérité à penſer que nôtre imagination à
» autant d'étenduë que ſa puiſſance.

Sur cét eſſay l'on peut juger de la liaiſon que M. Deſcartes prétendoit mettre entre ſa Philoſophie & la Théologie naturelle. Pour l'autre Théologie qui a ſes fondemens ſur l'inſpiration divine, il ſe contenta toujours de la recevoir avec une profond reſpect ſans vouloir jamais l'éxaminer : & ſa délicateſſe a été ſi grande ſur ce point, qu'encore qu'il ne pût ſe réſoudre à recevoir la maniére ſcholaſtique de la traiter, parce qu'il la trouvoit entiérement aſſujettie à Ariſtote, il a toujours mieux aimé ſe taire ou ſe rétracter que de rien avancer de contraire aux déciſions de la Foy.

Tom. 2. lettr. cv. p. 481.

L'eſpace de neuf mois qu'il témoigne avoir donné à ſes méditations ſur l'éxiſtence de Dieu & celle de nos Ames, nous fait voir qu'il voulut pourſuivre cette étude aprés avoir quitté ſa demeure de Franeker où il ne demeura pas plus de cinq ou ſix mois. Il la continua durant les prémiers mois de

de ſon retour à Amſterdam l'hiver ſuivant. Mais le Traitté qu'il en avoit commençé fut interrompu par d'autres études, & il ne le reprit que dix ans aprés. Ce qui l'empêcha d'abandonner tout à fait cét ouvrage fut un extrait que le P. Merſenne luy envoya l'année ſuivante de ce dangereux écrit dont nous avons parlé, ne croyant pas qu'il luy fût permis de ne ſe pas oppoſer aux pernicieuſes maximes qu'il renfermoit touchant la Diviniré. » Je vous ay trop d'obligation, dit-il dans ſa réponſe à ce Pére, de la peine que vous avez priſe de m'envoyer un extrait de ce manuſcrit. Le plus court moyen que je ſçache pour répondre aux raiſons qu'il apporte contre la Divinité, & en même têms à toutes celles des autres Athées, eſt de trouver une démonſtration évidente qui faſſe croire à tout le monde que Dieu eſt. Pour moy j'oſerois me vanter d'en avoir trouvé une qui me ſatisfait entiérement, & qui me fait ſçavoir plus certainement que Dieu eſt, que je ne ſçay la vérité d'aucune propoſition de Géométrie. Mais je ne ſçay pas ſi je ſerois capable de la faire entendre à tout le monde de la même maniére que je l'entens : & je crois qu'il vaut mieux ne toucher point du tout à cette matiére que de la traitter imparfaitement. Le conſentement univerſel de tous les peuples eſt ſuffiſant pour maintenir la Divinité contre les injures des Athées : & un Particulier ne doit jamais entrer en diſpute contre eux, s'il n'eſt trés aſſuré de les convaincre. J'éprouveray dans la Dioptrique ſi je ſuis capable d'expliquer mes conceptions, & de perſuader aux autres une vérité, aprés que je me la ſuis perſuadée, ce que je ne penſe nullement. Mais ſi je trouvois par expérience que cela fût, je pourrois bien achever quelque jour un petit Traitté de Métaphyſique que j'ay commencé étant en Friſe, & dont les principaux points ſont de prouver l'éxiſtence de Dieu & celle de nos Ames lors qu'elles ſont ſéparées du corps, d'où ſuit leur immortalité. Car je ſuis en colére quand je ſonge qu'il y a des gens au monde ſi audacieux & ſi impudens que de combatre contre Dieu.

1629.

1630.

Tom. 2. lettr. CIII. part. 2. p. 469, 470.

CHAP.

CHAPITRE III.

M. Deſcartes propoſe au ſieur Ferrier ouvrier d'Inſtrumens de Mathématiques de venir demeurer avec luy. Avantages qu'il luy fait, mais ſans effet. Inſtructions qu'il luy donne pour ſe perfectionner dans la taille des verres. Il tache de diſſiper les ſujets de chagrin qu'il croyoit avoir reçûs de M. Mydorge. Il luy relève le courage dans ſa mauvaiſe fortune. Il s'employe pour luy procurer quelque poſte commode.

1629. MR Deſcartes n'abandonnoit pas tellement ſon têms à la Métaphyſique, qu'il n'en réſervât quelque portion pour les expériences naturelles, & particuliérement pour celles de la Dioptrique, auſquelles il s'étoit déja beaucoup appliqué en France. A peine ſe vid-il établi en Friſe qu'il ſe ſouvint d'avoir laiſſé à Paris le ſieur Ferrier, ce célébre ouvrier d'Inſtrumens de Mathématiques qu'il avoit employé pour la taille des verres. Il ne ſe crût pas déchargé du ſoin qu'il avoit pris autrefois de ſa fortune pour le rendre aiſé, & de ſon inſtruction pour le perfectionner dans ſon art. L'affection qu'il avoit conçûë pour cét homme, depuis que M. Mydorge le luy eût recommandé luy fit naître l'envie de l'attirer auprés de luy. Il n'oublia rien pour rendre trés-avantageuſes les conditions qu'il luy propoſoit tant pour les commoditez de la vie que pour la ſatisfaction de l'eſprit. Il luy écrivit le dix-huitiéme de Juin, d'une maniére également honnête & preſſante, & data ſa lettre d'Amſterdam où il luy donna ſon addreſſe pour n'être pas obligé de découvrir le lieu de ſa demeure. Il luy marqua pour l'inviter à venir encore plus volontiers, que depuis qu'il l'avoit quitté il avoit appris beaucoup de choſes nouvelles touchant leurs verres: & qu'il eſpéroit le faire aller au delà de tout ce qui s'étoit jamais vû. Tout ce qu'il avoit dans l'eſprit là-deſſus luy paroiſſoit ſi facile à éxécuter, & en même têms ſi certain, qu'il ne doutoit preſque plus de ce qui pouvoit dépendre de la main, comme il avoit fait auparavant. Mais parce que ces choſes ne pouvoient ſe mander par lettres, à cauſe de mille

Tom. 3 lettr. xcviii. p. 551. & ſuiv.

mille rencontres qui ne ſe prévoient pas ſur le papier, & que l'on corrige ſouvent d'une parole lors qu'on eſt préſent, il étoit néceſſaire qu'ils fuſſent enſemble. Il luy promit que s'il étoit aſſez *brave homme* pour faire le voyage & venir paſſer quelque têms avec luy *dans le deſert*, il luy laiſſeroit tout le loiſir de s'éxercer ſans que perſonne le pût divertir ; qu'il éloigneroit de luy tous les objets capables de luy donner de l'inquiétude ; en un mot qu'il ne ſeroit en quoi que ce fût plus mal que luy, & qu'ils vivroient enſemble *comme fréres*. Il s'obligea de le défraier de toutes choſes auſſi long-têms qu'il luy plairoit de demeurer avec luy, & de le remettre dans Paris lors qu'il auroit envie d'y retourner. Ne pouvant luy faire donner d'argent à Paris ſans faire connoître le lieu de ſa demeure qu'il vouloit tenir caché, il lui fournit d'autres expédiens tant pour la dépenſe de ſa perſonne que pour l'achât des outils & des meubles utiles à leur ménage. Il luy marqua ſa route par Calais juſqu'à Rotterdam ou à Dort, où il l'addreſſa à M. Beeckman Recteur du Collége, qui devoit luy fournir de ſa part de l'argent, & tout ce dont il pourroit avoir beſoin pour achever ſon voyage. Il luy conſeilla d'apporter du ſien tout ce qu'il auroit de la peine à quitter: & en cas d'embarras, de venir plûtôt tout nud que d'y manquer. Il lui témoigna pourtant que s'il avoit actuellement quelque bonne fortune, il ſeroit faché de le débaucher ; mais que s'il n'étoit pas mieux que lors qu'il l'avoit quitté, il ne devoit point mettre en délibération le voyage qu'il luy propoſoit. Enfin il luy manda qu'en l'attendant il prendroit un logis entier pour eux ſeuls, où ils pourroient vivre tous deux *à leur mode* & *à leur aiſe*.

1629.

Pag. 552. ibid.

ou Dordrecht

La réponſe que fit le ſieur Ferrier à des offres ſi avantageuſes luy fit connoître qu'il manquoit de réſolution pour ce voyage, & qu'il ne devoit point s'attendre à luy, ſoit à cauſe de l'honneur qu'il avoit d'être actuellement employé pour Gaſton de France frére du Roy, ſoit par l'eſpérance de rendre ſa fortune meilleure à Paris qu'ailleurs.

M. Deſcartes avoit déja fait proviſion d'un garçon qui ſçeût faire la cuiſine à la mode de France. Il ſongeoit à acheter des meubles, & vouloit prendre pour trois ans une partie du petit château de Franeker, où il s'étoit contenté

Tom. 2. des lettr. p. 522. lettr. CX.

« « « « «

juſques-là

1629. jusques-là d'un simple appartement. Mais voyant que le sieur Ferrier ne venoit pas, il disposa ses affaires d'une autre maniére: de sorte qu'il quitta la Frise pour venir demeurer dans Amsterdam vers le commençement d'Octobre.

Il ne laissa point de servir le sieur Ferrier avec son affection ordinaire, & il luy en donna de nouvelles marques dés la prémiére semaine de son établissement à Amsterdam. Ferrier luy avoit écrit vers la fin de Juillet ou le commençement d'Août, pour luy faire sçavoir l'espérance qu'on luy avoit donnée de pouvoir travailler pour le Roy. M. Descartes pour luy faciliter les moyens d'avancer cette affaire, l'avoit recommandé aux Péres de l'Oratoire, dont la plûpart étoient ses amis particuliers. La chose réussissoit déja au gré de l'un & de l'autre, lorsque la mort du Cardinal de Bérulle, vint à rompre les mesures qui s'étoient prises sous sa protection. Ferrier ne manqua pas d'en récrire sur l'heure à M. Descartes, & il tacha de luy faire sentir combien cét accident faisoit de tort à ses intérets particuliérs. M. Descartes n'y fut pas insensible, & il luy fit connoître par la lettre qu'il luy écrivit d'Amsterdam le huitiéme d'Octobre combien il auroit souhaité que la fortune luy eût été plus favorable. Il luy manda qu'il ne devoit pas encore desespérer de pouvoir se loger au Louvre, nonobstant l'absence du Pére de Gondren qui devoit succeder au Cardinal de Bérulle dans la supériorité générale de sa congrégation. Il luy donna même avis d'aller trouver le Pére Gibieuf ou le Pére de Sancy, s'il venoit quelque place à vacquer avant le retour du Pére de Gondren, & de les engager par ses importunitez à luy garantir ce que l'un de leurs Péres, luy avoit fait obtenir. Ferrier qui à la recommandation de M. Descartes & de M. Mydorge s'étoit donné de l'accez chez les Sçavans, & chez les Grands même, étoit tombé insensiblement dans la négligence par un peu trop de complaisance pour luy même. M. Descartes s'en apperçût, & sans vouloir aller jusqu'à la cause, il luy conseilla d'emploier le têms présent, sans trop se fier sur l'avenir: & il luy dit nettement qu'il n'avanceroit jamais, s'il différoit toujours de trois mois en trois mois jusqu'à ce que ses affaires domestiques fussent en meilleur état. Il luy donna encore d'autres avis particuliérs sur divers in-

Tom. 3. pag. 553, 554. lettr. XCIX.

strumens.

ſtrumens qu'il avoit à faire, & principalement ſur les verres qu'il devoit tailler. Il voulut même luy envoyer les modéles de ce qu'il avoit penſé la deſſus, & il luy promit qu'il ne luy manqueroit aucune choſe de ce qui pourroit dépendre de luy, non plus que s'il étoit à Paris. 1629.

Le ſieur Ferrier eut pour toutes ces bontez de M. Deſcartes tous les ſentimens de reconnoiſſance dont il étoit alors capable : & il luy récrivit le 26 du même mois pour le remercier, & luy demander l'éclairciſſement de quelques difficultez ſur ce qu'il luy avoit envoyé. Il luy témoigna vouloir inceſſamment ſe mettre en état de travailler ſur ſes inſtructions, tant pour les modéles & les machines qu'il luy avoit décrites, que pour la taille des verres dont il luy avoit preſcrit la maniére. Mais ſa mauvaiſe fortune forma divers obſtacles à ces beaux deſſeins à meſure qu'il faiſoit paroître quelque bonne réſolution. Le refroidiſſement qu'il trouvoit dans l'affection dont M. Mydorge comme ami de M. Deſcartes l'avoit honoré juſqu'alors contribuoit auſſi à l'abatre: & il ſembloit l'aſſujettir tellement à ſuivre ſes ordres & ſes lumiéres dans ſon travail, qu'il ne luy laiſſoit point la liberté de ſuivre celles de M. Deſcartes. C'eſt au moins ce que le ſieur Ferrier voulut inſinuer dans ſa lettre à M. Deſcartes, qu'il n'auroit peut être pas été fâché de broüiller avec M. Mydorge, & de le prévenir, dans la penſée de tirer quelque avantage des ſoupçons mutuels de ces deux anciens amis.

Voyez la ſeconde partie de cette lettre que M. Clerſelier n'a pas fait imprimer, & qui eſt reſtée manuſcrite.

Pag. 558, 557, 568, du III. volume des lettres.

M. Deſcartes fit ſemblant d'écouter ſes plaintes, & inſiſtant ſur toutes choſes à luy faire employer ſans delay *le téms préſent à quelque prix que ce fût*, il lui conſeilla de changer de demeure, & de ſouffrir plûtôt ailleurs toutes ſortes d'incommoditez, pourvû qu'il pût avoir du têms pour travailler à ce qu'il luy marquoit. Au cas qu'il ne pût déloger, il luy perſuada de dire ouvertement ſon deſſein à M. Mydorge plûtôt que de différer à travailler ; de luy faire connoître, même de ſa part s'il en étoit beſoin, qu'il étoit impoſſible de réuſſir ſur la maniére qu'il luy avoit preſcrite.

Pag. 554, 557.

Ferrier ne ſouffrit qu'avec peine, ſur tout depuis le départ de M. Deſcartes, l'aſſiduité avec laquelle Monſieur Mydorge preſſoit & éxaminoit ſon travail. Il trouvoit

1629. un peu étrange qu'il le taxât ſi ſouvent d'ignorance, de lenteur, & de mal-adreſſe ſans lui rien apprendre : au lieu que M. Deſcartes non content de le traiter toûjours avec douceur & beaucoup d'honnêteté, avoit encore eu la bonté de l'inſtruire de toutes choſes, & de luy gouverner la main. Ferrier prétendoit devoir tout à M. Deſcartes, & rien à M. Mydorge. Il eut même l'indiſcrétion de publier que M. Mydorge ſe faiſoit paſſer pour le prémier auteur de divers ſecrets, dont il ne tenoit la connoiſſance que de M. Deſcartes. Mais M. Deſcartes ſans s'arrêter à ſes petits reſſentimens voulut luy donner un exemple de ſon deſintéreſſement, en luy marquant en général que la vanité des gens qui s'attribuent la gloire d'une choſe à laquelle ils n'ont rien contribué, ne fait point d'impreſſion ſur ceux qui ne ſont attentifs qu'à leurs devoirs. Il paroît que le ſieur Ferrier ne trouvoit ſes affaires domeſtiques en mauvais état, que pour avoir voulu trop ſe diſtinguer des artiſans de ſa profeſſion, & pour s'être enfoncé dans la théorie de la Méchanique au préjudice de ſon travail. Il avoit été ſeur de ſa ſubſiſtance tant que M. Deſcartes avoit été à Paris. Sa retraite devoit luy ouvrir les yeux ſur la néceſſité de travailler pour vivre, aprés avoir perdu un patron dont le ſemblable ne ſe trouvoit plus parmi les Sçavans de Paris à ſon égard. Mais la douceur qu'il avoit trouvée dans la méditation, & dans les entretiens des Mathématiciens, avoit beaucoup diminué en luy l'habitude du travail. De ſorte que M. Deſcartes ſe crût obligé de l'exhorter fortement à réprendre la fabrique des inſtrumens communs, & des autres choſes qui donnoient du profit préſent ſelon ſa profeſſion. Que s'il avoit du têms de reſte pour travailler dans l'eſpérance d'un plus grand profit à l'avenir, il luy conſeilloit de l'employer aux verres. Que pour réuſſir ſurement dans cette derniére occupation, il falloit préparer toutes les machines à loiſir, parce que ce ſeroit le moyen de pouvoir tailler enſuite chaque verre en un quart d'heure. Mais qu'au reſte, il ne devoit pas eſpérer faire des merveilles du prémier coup avec ces machines. C'eſt un avis qu'il luy donnoit pour ne le pas laiſſer repaître de fauſſes eſpérances, & ne le pas engager à y travailler qu'il ne fût réſolu d'y employer beaucoup de têms. Mais il luy faiſoit eſpérer

Pag. 568.

Pag. 554.

Pag. 557.

Pag. 582.

que

que s'il avoit un an ou deux pour pouvoir disposer tout ce qui étoit nécessaire, on viendroit à bout de voir par son moyen s'il y a des animaux dans la lune. 1629.

M. Descartes ne se contenta pas de luy relever le courage par ses exhortations, il luy donna encore tous les éclaircissemens qu'il luy avoit demandez, avec de nouvelles instructions dans une longue lettre qu'il luy envoya peu de têms aprés. Comme il ne songeoit plus à l'attirer en Hollande, il eut soin de le recommander particuliérement au P. Mersenne, à qui il en écrivit, pour le prier de luy chercher quelque lieu plus commode que celuy où il étoit, tant pour vivre que pour travailler. » Je suis assuré, dit-il à ce Pére, de l'éxécution des verres du sieur Ferrier, pourvû qu'il y travaille seul, & qu'il soit en repos. C'est assurément quelque chose de plus grande importance que l'on ne s'imagine. Il y a tant de gens à Paris qui perdent de l'argent à faire souffler des charlatans : n'y en auroit-il point quelqu'un, qui voulût tenir le sieur Ferrier six mois ou un an à ne faire autre chose du monde que cela ? Car il luy faudroit du têms pour préparer ses outils ; & il en est de même qu'à l'Imprimerie où la prémiére feuille coûte plus de têms à faire que plusieurs autres. Pag. 569. tom. 3. & p. 522. tom. 2. Tom. 2. lettr. CXII. p. 531.

Cette inquiétude & cette ardeur que M. Descartes faisoit paroître dans l'empressement avec lequel il embrassoit les intérêts de Ferrier, méritoit bien que cét homme fit de son côté quelques démarches pour s'aider & correspondre à tant de soins. Néanmoins M. Descartes ne reçut point de réponse à la lettre qu'il avoit pris la peine de luy écrire le tréziéme de Novembre, & il n'entendit plus parler de luy du reste de l'année.

CHAPITRE IV.

M. Deſcartes reçoit avis d'une obſervation faite à Rome ſur des Parhélies, & il y fait ſes réfléxions. Il contracte amitié avec quelques Hollandois, & ſur tout avec Reneri le prémier des diſciples qu'il fit hors de France. Voyage de M. Gaſſendi en Hollande, où il ecrit auſſi ſa Diſſertation ſur les Parhélies de Rome. Occaſion du Traitté que M. Deſcartes fit depuis ſur les Météores.

1629. LA lettre où M. Deſcartes recommandoit le ſieur Ferrier au Pére Merſenne, contenoit auſſi la réponſe qu'il faiſoit à ce que ce Pére luy avoit mandé du fameux phénoméne qui avoit paru à Rome cette année, & qui avoit donné de l'éxercice aux Philoſophes du têms.

Le xx de Mars on avoit vû dans cette ville cinq Soleils en même têms, c'eſt à dire, quatre *Parhélies* ou faux ſoleils autour du Soleil. Le Pére Scheiner Jéſuite Allemand, qui étoit pour lors à Rome, en avoit fait l'obſervation avec quelques autres Mathématiciens du lieu : & le Cardinal Barberin qui étoit toujours fort zélé pour l'avancement des ſciences, en avoit envoyé une deſcription à M. de Peireſc Conſeiller au Parlement de Provence, avec la figure du phénoméne. M. de Peireſc en avoit fait faire pluſieurs copies, pour communiquer la choſe à tous les Sçavans de ſa connoiſſance, & pour les exciter à donner leurs réfléxions ſur le phénoméne. Il en envoya une à M. Gaſſendi qui étoit pour lors en Hollande, & qui étoit parti de France avec M. Luillier Maître des Comptes dés la fin de l'année précédente pour le voyage des Pays-bas. M. Gaſſendi ayant trouvé dans Amſterdam deux amis que M. Deſcartes y avoit faits tout nouvellement avant que de ſe retirer en Friſe, voulut auſſi ſe lier avec eux, tant en conſidération de leur mérite particulier, que par le déſir d'avoir pour amis ceux de M. Deſcartes, qu'il eſtimoit infiniment, mais qu'il n'avoit vû qu'une ſeule fois de ſa vie, & qu'il ne connoiſſoit pas encore aſſez pour entretenir avec luy un commerce d'habitudes.

xx jour de Mars 1629.

Vit. Peireſc. lib. 4. p. 142.

Sorbieres vie de Gaſſendi.

Epiſtol. Gaſſend. pag. 42.

Le

Le prémier de ces deux amis étoit M. de *Vvaeſſenaer* Gentil-homme de l'une des plus anciennes maiſons de la province, mais qui étoit réduit à profeſſer la médecine. Il avoit un fils qui étoit habile Mathématicien, & dont nous aurons occaſion de parler avec plus d'étenduë dans la ſuite de la vie de M. Deſcartes. 1629.

L'autre amy étoit le ſieur Henry *Reneri* ou Renier, qui eſt appellé mal à propos M. *Reveri* dans les lettres de M. Deſcartes, que M. Clerſelier a fait imprimer, & dans la vie du P. Merſenne écrite par le P. Hilarion de Coſte. Tom. 3. &c. pag. 96.

Ce Reneri qui a paſſé pour le prémier des ſectateurs que la Philoſophie de M. Deſcartes ſe ſoit faits dans les païs étrangers, étoit natif de la petite ville de Huy ou Hoey ſur la Meuſe dans le pays de Liége. Son pére n'étoit qu'un ſimple marchand & receveur du Chapitre de Huy : mais ſon grand-pére avoit été homme de grande conſidération à la Cour de Bruxelles, ſous Marguerite Princeſſe de Parme, fille de Charles-Quint Gouvernante des Pays-bas ; & il avoit été choiſi pour être Gouverneur du Prince Alexandre ſon fils. Nôtre Reneri étoit de trois ans plus âgé que M. Deſcartes : il avoit fait ſes humanitez à Liége, & ſa philoſophie à Louvain. Mais étant revenu à Liége pour y étudier en Théologie, il eut le malheur de tomber ſur les inſtitutions de Calvin, dont la lecture luy changea tellement l'eſprit qu'il abjura la Religion Catholique. L'obſtination qu'il fit paroître à vouloir demeurer dans ſa nouvelle réſolution luy attira la diſgrace de ſes proches, & il ne put ſe ſouſtraire à l'indignation de ſon pére que par la fuite. Il ſe retira en Hollande, & alla à Leyde étudier l'Ecriture Sainte au collége des François, où il trouva des gens qui voulurent bien contribuer à ſa ſubſiſtance. Cinq ans aprés ſa fuite, ſon pére ſe crût obligé de le deshériter aprés avoir inutilement travaillé pour le faire revenir. Reneri pour tâcher de remédier à ſon indigence ouvrit une école particuliére dans Leyde, où il s'entretint pendant quelque têms de la rétribution de ſes écoliers. Sa fortune l'ayant mis enſuite un peu plus au large, il s'appliqua particuliérement à la Philoſophie. C'eſt ce qui luy donna accez auprés de M. Deſc. à qui il ſe fit connoître dés ſon arrivée en Hollande par l'entremiſe de M. Béeckmam *, Anton. Æmil. orat. v. pag. 108, 109. * Iſaac.

1629. ou de quelqu'autre de ſes anciens amis de la province.

M. Gaſſendi s'étant trouvé à Amſterdam au commencement du mois de Juillet, avoit reçû de Waeſſenaer & de Reneri tous les bons offices que les prémiéres ardeurs d'une amitié récente peuvent ſuggérer à des amis. Il fut ſi ſatisfait de leurs honnêtetez, que par reconnoiſſance il leur promit en partant d'Amſterdam pour Utrecht le dixiéme de Juillet, d'envoyer inceſſamment à l'un la deſcription du phénoméne des *Parhélies* avec le diſcours de l'obſervation qui avoit été faite à Rome, telle qu'elle luy avoit été envoyée par M. de Peireſc; & à l'autre une explication ample & raiſonnée ſur les Parhélies, qu'il devoit compoſer à ſon prémier loiſir. M. Waeſſenaer n'ût pas plûtôt reçû l'obſervation, que M. Reneri en tira une copie qu'il envoya ſur le champ à M. Deſcartes. Il lui fit la même priére qu'à M. Gaſſendi, pour l'engager à dire ſa penſée ſur le phénoméne. Mais M. Deſcartes qui étoit occupé à quelque choſe de plus important*, ne parut pas ſi diligent que M. Gaſſendi. Celuy-cy ſe voyant preſſé d'acquiter ſa parole par une lettre que M. Reneri lui avoit écrite le croyant encore à Utrecht, & qu'il recût à Leyde, travailla ſur l'heure à ſa Diſſertation dans les mouvemens & les embarras de ſon voyage; & l'ayant achevée à la Haye, il la lui envoia dés le 14 de Juillet. Il y ajoûta un billet d'addition contenant une autre obſervation de quatre *Parhélies* ou faux ſoleils, qui avoient autrefois paru en Angleterre le huitiéme d'Avril de l'an 1223 ſous le regne de Henry III. cette obſervation étoit tirée de l'hiſtoire de Mathieu Paris, & elle lui avoit été envoiée de Leyde à la Haye par J. Gerard Voſſius, qui lui avoit promis ce qu'il pourroit trouver dans ſes papiers ſur ce ſujet.

* A ſes Méditations.

Oper. Gaſſen. tom. 3. in fol. ad calcem.

M. Deſcartes voulant faire de plus amples informations, avant que de dire ſon ſentiment ſur le phénoméne de Rome, en écrivit au Pére Merſenne, & lui demanda en particuliér la deſcription qu'il avoit de ce phénoméne, pour ſçavoir ſi elle s'accordoit avec celle qu'on lui avoit fait voir. Le P. Merſenne, quoique hors de Paris depuis plus d'un mois pour le voyage des Pays-bas, ne manqua pas de la lui envoyer par la prémiére commodité: & M. Deſcartes l'ayant confrontée avec l'autre n'y trouva point d'autre différence, ſinon

Tom. 2. des letr. p. 530.

1629.

ſinon que celle du P. Merſenne marquoit qu'on avoit vû le phénoméne à Tivoli & à Rome, au lieu que celle de Reneri ou de Gaſſendi marquoit que c'étoit à Freſcati & à Rome; en quoi il ſe pouvoit faire que le bon Pére Merſenne eût pris par inadvertance le mot de *Tuſculi*, qui étoit dans l'original envoyé de Rome par le Cardinal Barberin, pour la ville de *Tivoli*. Cette différence étoit aſſez importante pour embaraſſer M. Deſcartes, qui attendit du P. Merſenne un nouvel éclairciſſement ſur ce point.

Gaſſend. de Parheliis p. 652.

Ou peut-être *Tiburi* pour *Tuſculi*.

C'eſt à cette obſervation des *Parhélies*, que le Public eſt redevable en partie du beau Traitté des Météores que M. Deſcartes lui donna quelques années aprés. Il interrompit ſes Méditations Métaphyſiques, pour éxaminer par ordre tous les Météores : & il travailla pluſieurs jours ſur cette matiére, avant que d'y trouver dequoi ſe ſatisfaire. Mais enfin s'étant mis en état par ſes obſervations de rendre raiſon de la plûpart des Météores, il en écrivit au P. Merſenne incontinent aprés être revenu de Franeker à Amſterdam : & il lui manda qu'il étoit réſolu d'en faire un petit Traitté qui contiendroit l'explication des couleurs de l'Arc-en-ciel qui lui avoient donné plus de peine que tout le reſte, & généralement de tous les phénoménes ſublunaires. Il le pria en même têms de n'en parler à perſonne, parce que ſon deſſein étoit de l'expoſer en public comme un eſſay ou un *échantillon* de ſa Philoſophie, & d'y demeurer caché comme le peintre derriére ſon tableau, pour entendre plus ſurement ce que l'on en diroit. » C'eſt, dit-il à ce Pére, l'une des plus belles matiéres que je ſçaurois choiſir, & je tacheray de l'expliquer de telle ſorte, que tous ceux qui entendront ſeulement le François puiſſent prendre plaiſir à le lire. J'aimerois mieux qu'il fût imprimé à Paris qu'ici : & ſi la choſe ne vous étoit point à charge, je vous l'envoierois lors qu'il ſeroit fait, tant pour le corriger, que pour le mettre entre les mains d'un Libraire. M. Deſcartes ne ſe hâta point d'écrire : mais ſon delay ne le fit point manquer à la parole qu'il avoit donnée pour expliquer le phénoméne des quatre faux ſoleils, dont l'un avoit une longue queuë à la maniére des cométes, & qui étoient accompagnez d'un grand cercle blanc & de deux Iris ou *Arcs-en-ciel de diverſes couleurs. Il s'en acquita d'une maniére

« Lettr. cxvi du 2. tom.

Latere poſt tabellam. ibid. 530.

* Ou plûtôt deux couronnes autour du vrai Soleil de la couleur de l'Iris.

1629.

maniére plus courte & plus nette, mais au jugement du Public plus éxacte, que n'avoient fait les Aſtronomes Romains & François qui l'avoient prévenus. Il fit voir pourquoi de ces quatre faux ſoleils, les deux qui étoient plus prés du vrai Soleil étoient colorez dans leurs bords, moins ronds & moins brillans que le vrai Soleil, d'où il prouvoit qu'ils étoient formez par réfraction : & pourquoi les deux qui étoient plus éloignez étoient plus ronds mais moins brillans que les deux autres, & tout blancs ſans mélange d'aucune autre couleur dans leurs bords, ce qui montroit qu'ils étoient cauſez par réfléxion. Il expliqua comment celuy de ces ſoleils que l'on voioit vers le couchant avoit la figure changeante & incertaine, & jettoit hors de ſoi une groſſe queuë de feu qui paroiſſoit tantôt plus longue & tantôt plus courte. Il n'oublia point la nature des deux couronnes qui avoient paru autour du vrai Soleil, peintes des mêmes couleurs que l'Arc-en-ciel: & il fit voir pourquoi l'intérieure étoit beaucoup plus vive & plus apparente que l'extérieure ; pourquoi il n'en paroît pas toujours de telles lors qu'on void pluſieurs ſoleils ; & pourquoi le Soleil n'eſt pas toujours exactement le centre de ces couronnes, qui peuvent avoir divers centres, quoi qu'elles ſoient l'une autour de l'autre.

Diſc. x. des Météor. pag. 288 & ſuiv.

Voila ce qui a donné occaſion au dixiéme ou dernier Diſcours de ſon Traitté des Météores, où il a éxaminé particuliérement la maniére dont ſe forment les nuës qui font paroître pluſieurs ſoleils. Il prétend dans cét ouvrage, qu'il ſe fait comme un anneau de glace autour de ces nuës dont la ſurface eſt aſſez polie ; que cette glace eſt ordinairement plus épaiſſe vers le côté du Soleil que vers les autres ; que c'eſt ce qui la ſoûtient ; & que c'eſt ce qui fait paroître quelquefois dans le ciel un grand cercle blanc qui n'a aucun aſtre pour ſon centre, comme on l'avoit vû au phénoméne de Rome. Il explique comment on peut voir juſqu'à ſix ſoleils dans ce cercle blanc ; le prémier directement ; les deux ſuivans par réfraction ; & les trois autres par réfléxion. Pourquoi ceux qu'on void par réfraction ont d'un côté leurs bords peints de rouge, & de l'autre de bleu ; & pourquoi les trois autres ne ſont que blancs, & ont peu d'éclat. D'où il arrive qu'on n'en void quelquefois que cinq, quelquefois que

Il a expliqué auſſi pourquoi dans le phénoméne de Rome le ſixiéme ſoleil n'avoit point paru.

que quatre, quelquefois que trois: & pourquoi lors qu'on n'en void que trois, il ne paroît quelquefois au lieu du cercle blanc qu'une barre blanche qui les traverſe. Pourquoi le Soleil étant plus haut ou plus bas que ce cercle blanc, il ne laiſſe pas de paroître à même hauteur; & pourquoi cela le peut faire voir encore aprés qu'il eſt couché, & avancer ou reculer de beaucoup l'ombrage des horloges ou cadrans. Il rapporte auſſi en quel cas on peut voir un ſeptiéme ſoleil au deſſus ou au deſſous des ſix précédens, ainſi que M. Gaſſendi dans la vie de M. de Peireſc a remarqué que le Pére Scheiner en avoit vû pareil nombre dans la même ville de Rome au mois de Janvier de l'année ſuivante. Enfin M. Deſcartes explique dans ce Traité, comment on peut voir auſſi trois ſoleils l'un ſur l'autre; & pourquoi en ce cas-là l'on n'a point coûtume d'en voir d'autres à côté, quoi qu'il ne ſoit pas impoſſible d'en voir quelquefois juſques à douze, & même en plus grand nombre.

1629.

Lib. 4. de vit. Peireſc pag. 142. ad ann. 1629.

Le 24. Janvier 1630.

CHAPITRE V.

Mort du Cardinal de Berulle, & de quelques Sçavans dont les études avoient du rapport avec celles de M. Deſcartes. Il s'applique particuliérement à l'Anatomie, & au reſte de la Médecine. Utilité de cette étude pour ſes deſſeins. Il n'aime point à compoſer, mais ſeulement à s'inſtruire. Reneri eſt propoſé pour ſucceder à Burgersdick dans la chaire publique de Philoſophie à Leyde; mais il lui préfére un Préceptorat particulier.

MR Deſcartes à ſon retour de Friſe perdit un excellent directeur, & un ami tres-ſincére en la perſonne du Cardinal Pierre de Bérulle prémier Inſtituteur & Supérieur général de la congrégation des Prêtres de l'Oratoire. Ce ſaint homme tomba ſaiſi du mal à l'autel diſant la meſſe le 2 jour d'Octobre 1629 dans l'hôtel du Bouchage; & fut porté ſur un lit dreſſé à la hâte, où il expira ſur l'heure âgé ſeulement de 55 ans. Sa vertu lui avoit toûjours donné beaucoup d'éloignement pour les emplois où il y avoit quelque rang de diſtinction & quelques honneurs attachez. Il avoit refuſé les Prélatures les plus conſidérables du Royaume, qui lui avoient été

Voiez la lettr. Mſ. de Ferrier à Deſcartes, du 26. Octobre 1629.

1629. offertes. Il avoit travaillé avec beaucoup de zéle pour rétablir l'union entre la Reine mére Marie de Médicis, & le Roy Louis XIII. ſon fils. Cet empreſſement qu'il avoit fait paroître pour la paix de la famille royale n'avoit pas été fort agréable au Cardinal de Richelieu, qui pour le lui faire connoître avoit trouvé moien de lui procurer quelque petit chagrin à la Cour. En effet le Cardinal de Bérulle (ſelon le récit que le ſieur Ferrier en fit à M. Deſcartes) étant à Fontainebleau deux ou trois jours avant ſa mort, & ayant remarqué que le Roy ne l'avoit pas vû de bon œil, s'en étoit revenu ſur l'heure à Paris avec un ſaiſiſſement, auquel on attribua l'accident de ſa mort*. Ce qui donna lieu à certains Plaiſans du nombre de ceux qui vivoient à la mode du ſiécle, de dire que *M. le Cardinal de Bérulle ne ſeroit pas canoniſé, parce qu'il n'étoit pas mort en grace.* Le Cardinal de Richelieu ayant profité de ſes bénéfices, & particuliérement de l'Abbaye de Marmoutier, ne trouva plus de difficultez à ſe réconcilier avec ſa mémoire. Il avoit fondé la congrégation de l'Oratoire dés l'an 1611, & l'inſtitut en avoit été approuvé & confirmé deux ans aprés par le Pape Paul V. Enfin il avoit été élevé au Cardinalat l'an 1627. par le Pape Urbain VIII. M. Deſcartes avoit toûjours eu beaucoup de vénération pour ſon merite, beaucoup de déférence pour ſes avis. Il le conſidéroit aprés Dieu comme le principal auteur de ſes deſſeins & de ſa retraite hors de ſon pays : & il eut la ſatisfaction aprés ſa mort de trouver de ſes diſciples, je veux dire des Prêtres de l'Oratoire, entre les mains deſquels il pût confier la direction de ſa conſcience pendant tout le tems de ſa demeure en Hollande.

Et pour bien remettre Gaſton Duc d'Orleans avec le Roy ſon frere.

* C'eſt le jugement qu'en faiſoient les gens du monde, à qui la haute vertu de M. de Berulle n'étoit pas aſſez connuë. Mais pour le détruire, il ſuffit de ſçavoir qu'il mourut d'un mal de 18. mois, jugé incurable long-temps auparavant par les Medecins ; dont la durée & la violence avoient été l'épreuve de la patience & de la ſainteté de ce ſerviteur de Dieu.

La mort avoit fait un autre tort au Public un peu auparavant en luy enlevant le célébre *Gaſpar Bartolin*, Philoſophe & Médecin de Danemarck, à qui l'on eſt redevable d'une partie des connoiſſances que l'on a acquiſes en ce ſiécle pour la Médecine, & particuliérement pour l'Anatomie. Le cours de ſa vie n'avoit pas été aſſez long pour lui donner lieu de ſe perfectionner dans ſa profeſſion, étant mort au mois de Juillet vers le milieu de la 45 année de ſon âge. Mais ce défaut fut avantageuſement réparé par les écrits & les expériences de ſes doctes enfans Thomas, & Gaſpar ; de

Il étoit né le 12. de Fevrier 1585.

de plusieurs autres habiles Médecins de ces derniers têms ; & particuliérement par les soins que M. Descartes prit de donner quelque accroissement à la Médecine, dont la science n'avoit point encore paru assez heureusement cultivée jusqu'alors. 1629.

Il ne se fut pas plûtôt établi à Amsterdam que ne pouvant oublier la fin de sa Philosophie, qui n'étoit autre que l'utilité du genre humain, il résolut de faire une étude sérieuse de la Médecine, & de s'appliquer particuliérement à l'Anatomie & à la Chymie. Il s'étoit imaginé que rien n'étoit plus capable de produire la félicité temporelle de ce monde qu'une heureuse union de la Médecine avec les Mathématiques. Mais avant que de pouvoir contribuer au soulagement des travaux de l'homme, & à la multiplication des commoditez de la vie par la Méchanique, il jugea qu'il falloit chercher les moiens de garantir le corps humain de tous les maux qui peuvent troubler sa santé, & lui ôter la force de travailler. Borel. Vit. Cart. Comp. pag. 6.

Il est juste de l'entendre lui-même faire le récit de ses projets sur ce sujet. » Ayant acquis, dit-il, quelques notions générales touchant la Physique, & commençant à les éprouver dans diverses difficultez particuliéres, j'ay remarqué jusqu'ou elles peuvent conduire, & combien elles différent des principes dont on s'est servi jusqu'à présent. Elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connoissances fort utiles à la vie ; & qu'au lieu de cette Philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle connoissant la force & les actions du Feu, de l'Eau, de l'Air, des Astres, des Cieux, & de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connoissons les métiers divers de nos Artisans, nous les pourrions employer de la même façon à tous les usages ausquels ils sont propres, & ainsi nous rendre comme maîtres & possesseurs de la Nature. C'est ce qui seroit à desirer non seulement pour l'invention d'une infinité d'artifices qui nous feroient joüir sans aucune peine des fruits de la terre & de toutes les commoditez qui s'y trouvent ; mais principalement encore pour la conservation de la santé, qui est sans doute le prémier bien, & le fondement Disc. de la Méthod. part. 6. p. 62, 63.

1629 » de tous les autres biens de cette vie. Car l'eſprit même
» dépend ſi fort du tempéramment & de la diſpoſition des
» organes du corps, que s'il eſt poſſible de trouver quel-
» que moien qui rende communément les hommes plus ſa-
» ges & plus habiles qu'ils n'ont été juſqu'icy, je crois que
» c'eſt dans la Médecine qu'on doit le chercher. Il eſt vray
» que celle qui eſt maintenant en uſage contient peu de cho-
» ſes dont l'utilité ſoit fort conſidérable : mais je m'aſſure ſans
» aucun deſſein de la mépriſer, qu'il n'y a perſonne même
» parmi ceux qui en font profeſſion, qui n'avouë que tout ce
» qu'on y ſçait n'eſt preſque rien auprés de ce qui reſte à ſça-
» voir. On pourroit s'éxemter d'une infinité de maladies tant
» du corps que de l'eſprit, & peut être même de l'affoibliſ-
» ſement de la vieilleſſe, ſi on avoit aſſez de connoiſſance de
» leurs cauſes, & de tous les remédes dont la Nature nous a
» pourvûs. Or dans le deſſein que j'ay d'emploier toute ma vie
» à la recherche d'une ſcience ſi néceſſaire, j'ay rencontré un
» chemin qui me fait eſpérer de la trouver infailliblement en
» le ſuivant, à moins que la briéveté de la vie ou le défaut
» d'expériences n'y mettent des obſtacles. J'ay crû qu'il n'y
» avoit point de meilleur reméde contre ces deux empéche-
» mens, que de communiquer de bonne foy au Public le
» peu que j'aurois trouvé, & de convier en même têms les bons
» Eſprits à faire leurs efforts pour aller encore au dela, en
» contribuant chacun ſelon ſon pouvoir aux expériences qu'il
» faudroit faire. Ceux-cy ſeroient ſecondez par d'autres qui
» viendroient aprés-eux, & qui commenceroient où les précé-
» dens auroient fini : & joignant ainſi les vies & les travaux
» de pluſieurs, nous irions tous enſemble beaucoup plus loin
» que chacun en particuliér ne pourroit faire.

Ce fut donc dans cette perſuaſion qu'il voulut commencer l'éxécution de ſes deſſeins par l'étude de l'Anatomie, à laquelle il employa tout l'hiver qu'il paſſa à Amſterdam. Il témoigne au P. Merſenne que l'ardeur qu'il avoit pour cette connoiſſance le faiſoit preſque aller tous les jours chez un boucher pour luy voir tuer des bêtes, & que delà il faiſoit apporter dans ſon logis les parties de ces animaux qu'il vouloit anatomiſer plus à loiſir. Il en uſa de même tres-ſouvent dans tous les autres lieux où il ſe trouva depuis ; ne croyant

Tom. 2. des lettr. p. 191. lettr. XXXIII.

croyant pas qu'il y eût rien de honteux pour luy, ni rien d'indigne de ſa condition dans une pratique qui étoit trés-innocente en elle même, & qui pouvoit devenir trés-utile dans ſes effets. Auſſi ſe mocqua-t'il des reproches de quelques Eſprits mal-faits parmi ſes envieux, qui prétendant ſe divertir aux dépens de ſa réputation, avoient tâché de lui en faire un crime, & l'accuſoient *d'aller par les villages pour voir tuer des pourceaux :* quoique le fait fût abſolument faux en ce qui regarde les villages. Il faut avoüer qu'il liſoit peu alors, & qu'il écrivoit encore moins. Il ne négligea pourtant pas de voir ce que Veſalius, & quelques autres Auteurs des plus expérimentez avoient écrit ſur l'Anatomie. Mais il s'inſtruiſit d'une maniére beaucoup plus ſure en faiſant lui-même la diſſection des animaux de différentes eſpéces : & il découvrit par ſa propre expérience beaucoup de choſes plus particuliéres que celles que tous ces Auteurs ont rapportées dans leurs livres. Il continua pluſieurs années dans cét éxercice, en diverſifiant néanmoins ſes occupations par d'autres études. Son éxactitude alla ſi loin dans l'éxamen des moindres parties du corps de l'animal, que pas un Médecin de profeſſion ne pouvoit ſe vanter d'y avoir pris garde de plus prés que luy. Il aſſuroit au P. Merſenne qu'aprés dix ou onze ans de recherches qu'il avoit faites dans l'Anatomie, il n'avoit trouvé aucune choſe ſi petite qu'elle parût, dont il ne crût pouvoir expliquer en particulier la formation par les cauſes naturelles, de même qu'il a expliqué celle d'un grain de ſel où d'une petite étoile de neige dans ſes Météores. Mais aprés un nombre infini d'expériences & une aſſiduité de tant d'années pour cette ſorte d'étude, il n'eut pas la vanité de ſe croire encore capable de guérir ſeulement une fiévre. Ce long travail n'avoit produit en lui qu'une connoiſſance de l'Animal en général, qui n'eſt nullement ſujet à la fiévre. C'eſt ce qui l'obligea dans la ſuite à s'appliquer plus particuliérement à l'étude de l'Homme qui y eſt ſujet.

1629.

Lettr. cv. du 2. vol. p. 491.

Lettr. xcviii du 2. vol. des lettr. p. 455.

Ibid. ut ſupr.

Ibid. ut ſup.

Il joignit l'étude de la Chymie à celle de l'Anatomie dés la fin de l'an 1629 ; & il témoigne qu'il apprenoit tous les jours dans cette ſcience comme dans l'autre quelque choſe qu'il ne trouvoit pas dans les livres. Mais avant que de ſe

1629. mettre à la recherche des maladies & des remédes, il voulut ſçavoir s'il y avoit moyen de trouver une Médecine qui fût fondée en démonſtrations infaillibles. Et il pria agréablement le P. Merſenne, qui lui avoit mandé au commencement de l'an 1630 qu'il étoit affligé d'une éréſipéle, & ſes autres amis, de conſerver au moins leur ſanté juſqu'à ce qu'il fût parvenu à ce degré de connoiſſance dans la Médecine.

Pag. 473. & 491. Lettr. CIV. CV. tom. 2.

Dans toute cette étude de Médecine, comme dans celles qu'il faiſoit en même-têms de la Phyſique & de la Métaphyſique, il ſongeoit bien moins à ſe faire jamais connoître au Public, qu'à s'inſtruire lui-même. C'eſt ce qui lui donna quelque repentir d'avoir laiſſé croire à ſes amis à ſon départ de Paris, qu'il quittoit la France pour pouvoir plus commodément compoſer des écrits de ſa Philoſophie, & d'avoir encore promis l'été dernier au P. Merſenne un Traité des Météores au ſujet du phénoméne des *Parhélies*. Il en écrivit à ce Pére au mois d'Avril, pour lui faire part des ſentimens qu'il en avoit. Il lui proteſta que nonobſtant la promeſſe qu'il avoit faite d'écrire, jamais il n'en éxécuteroit le deſſein, ſans la crainte de paſſer pour un homme qui » n'en auroit point ſçû venir à bout. » Car je ne ſuis pas ſi
Tom. 2. p. 472. » ſauvage, dit-il à ſon Ami, que je ne ſois bien-aiſe, ſi on » penſe à moi, qu'on en ait bonne opinion : mais j'aimerois » beaucoup mieux qu'on n'y penſât point du tout. Je
Item tom. 1. des lettr. p. 473. à Balzac. » crains plus la réputation que je ne la deſire, eſtimant » qu'elle diminuë toûjours en quelque façon la liberté & le » loiſir de ceux qui l'acquiérent. Cette liberté & ce loiſir ſont » deux choſes que je poſſéde ſi parfaitement, & que je mets » à ſi haut prix, qu'il n'y a point de Monarque au monde qui » fût aſſez riche pour les acheter de moi. Cela ne m'empê-
Tom. 2. p. 473. » chera pas d'achever le petit Traité que j'ay commencé; » mais je ne deſire pas qu'on le ſçache afin d'avoir toûjours » la liberté de le deſavoüer: & j'y travaille fort lentement,
Pag. 470. ibid. » parce que je prens beaucoup plus de plaiſir à m'inſtruire » moi-même, qu'à mettre par écrit le peu que je ſçai. C'eſt ce
Pag. 472. ibid. tom. 2 & pag. 473. tom. 1. à Balzac. » qui me porte à vous prier de faire en ſorte auprés de ceux » qui croyent que je perſévére toûjours dans le deſſein d'é- » crire, qu'ils ſe défaſſent de cette opinion. Au reſte je paſſe

si doucement le têms en m'instruisant moi-même, que je ne me mets jamais à écrire mon Traité que par contrainte, & pour m'acquitter de la résolution que j'ai prise de le mettre en état de vous l'envoyer au commencement de l'année 1633, si Dieu me conserve la vie jusques-là. Je vous détermine le têms pour m'y obliger davantage, & afin que vous m'en puissiez faire des reproches si j'y manque. Vous vous étonnerez sans doute que je prenne un si long terme pour écrire un discours qui sera si court, que je m'imagine qu'on le pourra lire en une aprés-dînée. La raison est, que j'ai plus de soin d'apprendre ce qui m'est necessaire pour la conduite de ma vie, à quoi il m'est beaucoup plus important de m'appliquer, que de m'amuser à publier le peu que j'ai appris. Que si vous trouvez étrange que je n'aye pas continué quelques autres Traitez que j'avois commencez étant à Paris, je vous en dirai la raison. C'est que pendant que j'y travaillois, j'acquerois un peu plus de connoissance que je n'en avois eu en commençant: & me voulant accommoder selon cet accroissement de connoissance, j'étois contraint de faire un nouveau projet un peu plus grand que le prémier. De même que si quelqu'un aiant commencé un bâtiment pour sa demeure, acqueroit cependant des richesses qu'il n'auroit pas esperées; & changeant de condition en sorte que son bâtiment commencé fût trop petit pour lui, on ne le blâmeroit pas de le voir recommencer un autre édifice plus convenable à sa fortune.

« 1630.
« Pag 473. » tom. 2.
« Il prit depuis un terme encore « plus long.
« Pourquoi il n'a point achevé divers Traitez qu'il avoit commencé en Francе ?

Pendant que M. Descartes disposoit ainsi les fondemens de sa nouvelle Philosophie, celle d'Aristote qui s'enseignoit avec éclat dans l'Université de Leyde perdit l'un de ses meilleurs appuis par la mort de François Burgersdick, qui avoit vécu en réputation d'habile homme, & qui avoit passé pour l'un des plus éclairez & des moins entêtez d'entre les Péripatéticiens de son siécle. Burgersdick qui avoit toûjours eu une haute estime pour le génie d'Aristote, ne l'avoit jamais crû loüable d'avoir affecté d'écrire avec obscurité: & il ne le trouvoit excusable que sur la parole de Themistius son disciple, qui protestoit que ce grand Maître n'avoit jamais eu intention d'écrire pour le Public. Il sçavoit mauvais gré à la plûpart de ses Interprétes, sans en excepter même saint Thomas

1630. Thomas & Scot, de l'avoir rendu encor plus obſcur & plus embaraſſé, en le faiſant parler ſelon leur ſens ſous prétexte de l'éclaircir. Il eut aſſez de courage pour entreprendre de mieux faire que ceux qui l'avoient devancé, & de porter le reméde juſqu'à la ſource du mal : & quoiqu'il ne ſoit pas ſeur de s'en tenir au rapport de ceux qui prétendent qu'il y a réüſſi, on ne peut diſconvenir que ſes Ecrits ne ſoient aujourd'hui des plus eſtimez parmi les ouvrages de cette ſecte.

Petr. Cunæus apud Henn. Vvitt. tom. 1. Mem. Philoſoph. p. 329.

Lorſqu'il fut queſtion de lui choiſir un ſucceſſeur pour la chaire de Philoſophie, on jetta les yeux ſur le ſieur Reneri l'ami de M. Deſcartes & de M. Gaſſendi, comme ſur la perſonne la plus capable de remplir la place du défunt, & de ſoûtenir la réputation de l'Univerſité de Leyde qui étoit l'une des plus floriſſantes de l'Europe. Cette fameuſe Académie étoit alors au plus haut point de ſa gloire. Jamais elle n'avoit été compoſée de tant de ſçavans Profeſſeurs, & jamais on n'y en a vû tant à la fois depuis ce têms-là. Les quatre Profeſſeurs en Théologie étoient Jean *Polyander* de Mets, André *Rivet* de Saint-Maixant en Poitou, Antoine *Vvalæus* ou de Wale de Gand, & Antoine *Thyſius* d'Anvers, tous célébres par leurs écrits. Les deux Regens ou Recteurs des deux Colléges Théologiques étoient Feſtus *Hommius*, & Daniel *Colonius*. On peut y joindre Loüis *de Dieu*, quoiqu'il ne fût que Miniſtre. Les plus célébres Profeſſeurs en Droit depuis Bronchorſtius mort prés de deux ans auparavant, étoient Pierre *Cunæus* & Corneille *Svvanemburg*, dont nous avons les ouvrages. Othon *Heurnius* & Adolphus *Vorſtius* enſeignoient avec éclat dans la Faculté de Médecine. Mais ſur tout celle des Arts, quoiqu'affoiblie par la mort de Gilbert *Jacchée* Ecoſſois Profeſſeur en Phyſique arrivée l'année précédente, par celle de Willebrord *Snellius* Profeſſeur en Mathématiques, & par la retraite de J. *Meurſius* Profeſſeur en Langue Grecque, ne laiſſoit pas de ſe ſoûtenir avec beaucoup de dignité par le moyen de Daniel *Heinſius* Profeſſeur en Politique & en Hiſtoire, Bibliothécaire & Sécrétaire de l'Univerſité ; de Jacques *Golius* Profeſſeur des Langues orientales & des Mathématiques ; de Gerard Jean *Voſſius* * Profeſſeur en Eloquence & en Chronologie ; de Gaſpar

de Logique & de Morale.

Il ne laiſſoit pas d'enſeigner les Langues Orientales.

* Il quitta Leyde pour

Gaſpar *Barlæus* Profeſſeur en Eloquence & en Philoſophie; & de François *Schooten* ou *Schotenius* Profeſſeur de la Mathématique pratique en langue vulgaire. Pluſieurs de ces ſçavans Profeſſeurs ont été depuis des amis de M. Deſcartes; & particuliérement Rivet qui étoit de ſon païs; Golius qui étoit de ſon âge; & Schooten dont nous aurons occaſion de parler; outre l'illuſtre M. de *Saumaiſe*, qui ne vint à Leyde que deux ans aprés recevoir la qualité de Profeſſeur honoraire, que Scaliger avoit portée avant lui. 1629.

Amſterdam en cette année: & Meurſius 4. ans auparavant avoit changé le même lieu contre l'Univerſité de Sore en Danemarck.

Pour M. de Saumaiſe il ne s'établit à Leyde qu'en 1632.

Reneri s'eſtimoit trés-honoré de pouvoir devenir le collégue de tant d'habiles gens, qui l'aſſuroient tous de leur faveur & de leur bienveillance *. Les Curateurs de l'Univerſité lui faiſoient les conditions de cet emploi ſi avantageuſes, qu'ils l'avoient obligé de rejetter toutes les propoſitions de divers autres engagemens utiles & honorables qu'on lui avoit faites dans l'intervalle de la vacance de la chaire. Mais voyant que l'élection d'un Profeſſeur tiroit en longueur, & craignant que ces delais ne ſerviſſent à fortifier les intrigues de ſes concurrens, il préféra aux eſpérances d'un avantage incertain la condition préſente d'un Préceptorat de trois enfans qu'on lui préſenta dans Leyde, avec des appointemens beaucoup plus grands que n'étoient ceux de la chaire qu'on briguoit pour lui. Ce qui acheva de le déterminer à cet emploi, fut la promeſſe que les parens des enfans lui firent par écrit d'une penſion honnête qui devoit courir du jour qu'il quitteroit leurs enfans, & qui devoit le faire vivre en repos le reſte de ſes jours.

* Sur tout Rivet qui lui avoit procuré la connoiſſance de Gaſſendi.

Henr. Renerii epiſt. ad P. Gaſſ. inter Gaſſendianas. pag. 395.

Ce nouvel engagement fait au mois de Décembre éloigna Reneri du voiſinage de M. Deſcartes, en l'obligeant de quitter Amſterdam pour paſſer à Leyde au commencement de l'année ſuivante. Mais il ne changea rien à la conduite de ſes études particuliéres de Philoſophie, dont il voulut que M. Deſcartes fût le conſeiller & le directeur. A l'égard des études de ſes éléves, il aima mieux s'adreſſer à M. Gaſſendi, qui ſe mêloit de belles Lettres plus que M. Deſcartes, & qui avoit paſſé par la profeſſion des Humanitez. Il lui en écrivit de Leyde le 6 de Janvier: & aprés l'avoir informé de ſa nouvelle fortune, il lui demanda ſon avis ſur la méthode qu'il jugeoit la meilleure pour avancer les enfans 1630.

Gaſſendi avoit enſeigné la Rhétorique & la Grammaire à Digne, auſſi bien que la Philoſophie.

1630. dans les études, & le pria de décider ſur les trois qu'il lui propoſoit, ſçavoir s'il eſt plus à propos 1 de les faire beaucoup lire ou traduire ; 2 de les faire apprendre beaucoup par cœur ; 3 de les faire beaucoup écrire ou compoſer, ce qui s'appelle faire des thémes au langage des colléges? M. Gaſſendi le ſatisfit un mois aprés par une ample réponſe, où il tâcha de lui perſuader l'utilité qu'il y a de joindre enſemble ces trois maniéres d'étudier, en les réglant avec diſcrétion ſur la portée des eſprits des enfans. Il n'oublia pas de le féliciter ſur la penſion viagére qui lui donneroit lieu de philoſopher à ſon aiſe, en le dégageant des inquiétudes qui ont coûtume de troubler ceux qui ſont obligez de travailler pour vivre. Mais ſur tout il le conſola d'avoir manqué la chaire de Profeſſeur, » ſur ce que la Philoſophie qui s'enſeigne dans les écoles n'eſt pour l'ordinaire qu'une Philoſophie de théatre, dont l'appareil ne conſiſte que dans l'oſtentation, tandis que la vraye Philoſophie ſe trouve refugiée ſous le toit de quelques Particuliers, qui tâchent de la retenir, & de la cultiver à l'ombre & dans le ſilence.

Le 8. Février 1630. Pag. 29. epiſt. tom. 6. oper.

Quam Philoſophiam » *docemus in Scholis,* » *theatricam* » *facere tenemur. Nihil* » *certè minus* » *dignum hoc nomine tanto, quàm quod Philoſophiam hodie nominant. Germana illa pœnè elapſa ex hominum manibus in umbra & ſilentio apud perpaucos hoſpitatur.* Gaſſend. ibid. p. 30.

CHAPITRE VI.

Voyage du P. Merſenne aux Pays-bas, où il void M. Deſcartes. Mauvaiſe conduite du ſieur Beeckman à l'égard de M. Deſcartes, qui lui fait de fortes réprimandes pour lui apprendre à vivre. Il reprend ſes prémiers ſentimens d'amitié pour Beeckman, aprés l'avoir fait rentrer en lui-même.

1630. MR Gaſſendi n'étoit pas encore rentré en France de ſon voyage des Païs-bas, lorſque le Pere Merſenne ſe mit en chemin pour faire le même voyage. C'eſt ce qu'on peut ſuppoſer ſur la foi d'une lettre que M. Gaſſendi étant à Paris écrivit incontinent aprés ſon retour au ſieur Béeckman Recteur ou Principal du collége de Dordrecht. La lettre eſt dattée du 15 de Septembre de l'an 1629 : & elle nous apprend que le Pere Merſenne avoit déja vû le ſieur Béeckman à Dordrecht, & qu'il étoit actuellement à Gorckum, ville éloignée de trois lieuës de là. Le P. Hilarion de Coſte n'a

Gaſſend. tom. 6. oper pag. 26. col. 1. epiſtolar.

n'a marqué ce voyage qu'en l'an 1630, parce qu'il dura effectivement juſqu'au mois de Septembre de cette année, & que cét Auteur n'avoit pas entrepris d'entrer dans le détail des courſes, & des autres actions du P. Merſenne. De ſorte que ſi dans les lettres que M. Deſcartes, & M. Gaſſendi écrivirent durant cét intervalle, l'on s'imagine voir le Pére Merſenne au milieu de Paris, par la maniére dont il y eſt parlé de lui, il faut l'attribuer à l'induſtrie de ce Pére, qui ſçavoit ſervir ſes amis par tout où il ſe trouvoit avec tant d'activité & de ſuccés, qu'on ne s'apperçevoit pas de ſes abſences ni de ſes empêchemens. 1629. 1630.

Vie de Merſ. p 28. Gaſſ. tom. 6. p. 33. &c. Deſcart. tom. 2. p. 53. &c.

Ce Pére étant à Dordrecht avoit eu de longs entretiens avec le ſieur Béeckman ſur le ſujet de M. Deſcartes, qu'il ſçavoit être ſon ami particulier depuis pluſieurs années. Le diſcours étoit ſouvent tombé ſur les connoiſſances favorites de ce Pére, je veux dire ſur la Muſique, & tout ce qui concerne les Sons. Béeckman n'avoit rien dans ſon cabinet qui pût lui être plus agréable que la copie du petit traitté de Muſique que M. Deſcartes avoit autrefois compoſé en ſa conſidération lors qu'il étoit en garniſon dans la ville de Breda, où ils avoient jetté les prémiers fondemens de leur amitié. Les honnêtetez & les témoignages d'eſtime dont le P. Merſenne accompagnoit les conférences qu'il avoit avec lui augmentérent un peu la bonne opinion que Béeckman avoit déja de lui même. Le P. Merſenne étant ſorti de Dordrecht continua de le traitter avec les mêmes civilitez dans les lettres qu'il lui écrivit, c'eſt ce qui fit croire enfin au ſieur Béeckman qu'il étoit effectivement tel que ce Pére ne le dépeignoit que par compliment. La crainte de nuire à ſa bonne fortune l'empêcha de démentir ce Pére dans ſes réponſes: & croyant mettre le comble à ſa réputation, il lui inſinua dans une de ſes lettres que M. Deſcartes avoit appris de lui une bonne partie de ce qu'il ſçavoit, tant ſur la Muſique que ſur la Géométrie. Il colora cette vanité le mieux qu'il put par la vray-ſemblance qu'il établiſſoit ſur leur ancien commerce de Breda, & ſur le double de l'âge de M. Deſcartes, qui pouvoit lui former un extérieur de Maître par rapport à la jeuneſſe de M. Deſcartes. Mais Béeckman eut le malheur d'écrire ces pauvretez à un hom-

Béeckman avoit 30 ans plus que M. Deſcartes.

1629. 1630. me qui connoiſſoit M. Deſcartes mieux que luy. La ſincérité avec laquelle le P. Merſenne étoit en pratique de mander à M. Deſcartes tout ce qui ſe paſſoit à ſon égard, ne permit pas qu'il lui diſſimulât ce trait de l'ingratitude du ſieur Béeckman, qui devoit à M. Deſcartes ce qu'il ſe vantoit de lui avoir donné.

Le 8 d'Octobre 1629. M. Deſcartes ne parut pas beaucoup touché de la conduite du ſieur Béeckman ; mais il ne laiſſa pas d'en récrire au P. Merſenne dans les termes de la liberté dont on uſe auprés d'un ami, avec lequel on n'a point de meſures à garder lors qu'on n'écrit que pour lui. » Vous m'avez obligé, lui dit-il, de m'avertir de l'impertinence de mon ami. L'honneur que vous lui avez fait de lui écrire lui a ſans doute donné tant de vanité, qu'il s'eſt ébloüy : & il a crû que vous auriez meilleure opinion de lui, s'il vous écrivoit qu'il a été mon maître il y a dix ans. Mais il ſe trompe fort. Car il n'y a pas de gloire d'avoir inſtruit un homme qui ne ſçait rien, & qui le confeſſe par tout librement. Je ne lui en manderai rien puis que vous ne le voulez pas, encore que j'euſſes dequoi lui faire honte, principalement ſi j'avois ſa lettre toute entiére.

Il ſe ſeroit abſtenu de ces duretez s'il avoit cru que cela dût être public. Tom. 2. des lettrp. 530. 531.

Cependant le commerce de nouvelles & de ſciences continuoit toujours entre M. Deſcartes & le ſieur Béeckman qui demeuroit en repos ſur la diſcrétion du Pére Merſenne. Mais M. Deſcartes lui ayant redemandé, comme par occaſion de quelque autre choſe, ſon petit traité de Muſique, dont il avoit l'original depuis onze ans, c'eſt-à-dire, depuis le têms de ſa compoſition, l'inquiétude où le mit une demande ſi inopinée le fit écrire trois ou quatre fois de ſuite à M. Deſcartes pour le prier de luy laiſſer un ouvrage dont il croyoit avoir acquis la propriété, tant par l'indifférence qu'il avoit témoignée pour lui aprés l'avoir compoſé, que par la longueur du têms qui s'étoit écoulé depuis qu'il lui en avoit fait préſent. Ses inſtances lui furent inutiles, & il fallut ſe deſſaiſir d'un bien, que M. Deſcartes pour ſe divertir de lui reconnoiſſoit pouvoir lui appartenir, *ſi dix ans ſuffiſent pour la preſcription*

Tom. 2. des lettr. p. 489, 486. item 312.

Béeckman ſe douta enfin de ce que le Pére Merſenne pouvoit

pouvoit avoir mandé à M. Deſcartes : & comme ſi la honte l'eût empêché de lui faire des excuſes, il voulut recourir à des éclairciſſemens, pour lui faire entendre que l'ouvrage qu'il s'étoit attribué étoit un manuſcrit de ſa main, où la reſſemblance des choſes avec celles de l'original du traité de la Muſique dont il étoit queſtion avoit fait croire au P. Merſenne que c'étoit l'ouvrage de M. Deſcartes. Ce détour déplut à M. Deſcartes, qui auroit ſouhaité que tout le monde eût eu la même droiture de cœur que lui ; & qui ſur le rapport éxact du P. Merſenne qui avoit employé plus d'un jour à la lecture de ce manuſcrit dans Dordrecht, ne pouvoit pas douter que Béeckman ne ſe fit paſſer pour l'auteur de ſon ouvrage. Il étoit véritablement touché de voir que cét homme ſe vantât d'avoir écrit de ſi belles choſes ſur la Muſique, dans un têms où il n'en ſçavoit que ce qu'il en avoit appris du livre de Jacques le Févre d'Etaples. Mais ni cette conſidération, ni les autres ſujets qu'il avoit de ſe plaindre de l'ingratitude de cét homme qu'il avoit reconnuë en beaucoup d'autres rencontres n'auroient jamais attiré de réponſe à Béeckman, ſi M. Deſcartes ne ſe fût trouvé dans la néceſſité de mettre l'honneur du Pére Merſenne à couvert de ſes inſultes. » Vous vous trompez, lui dit-il, & vous jugez tres-mal de l'honnêteté d'une perſonne auſſi religieuſe qu'eſt le P. Merſenne, ſi vous le ſoupçonnez de m'avoir fait quelque rapport de vous. Mais pour ne me point engager à la juſtification ni de ce Pere ni d'aucun de ceux que vous pourriez accuſer auſſi injuſtement que lui : il faut vous dire que ce n'eſt ni de lui ni d'aucun autre, mais de vos lettres mêmes que j'ay appris ce que je trouve à reprendre en vous.

1629. 1630.

« Pag. 495. du «même tome.

Pag. 312. & « 57, & ſuiv. du 2. tom.

« Item pag. « 466, 467.

M. Deſcartes venant de France au ſortir de l'hiver de l'an 1629 pour ſe retirer en Hollande, étoit allé droit à Dordrecht voir le ſieur Béeckman comme un ancien amy avec lequel il prétendoit lier une ſociété d'étude plus étroite que jamais. Pendant le peu de jours qu'il reſta dans cette ville, Béeckman loin de lui donner quelques lumiéres, & de l'aſſiſter dans ſes études, en arrêta le progrés durant quelque têms par les empêchemens qu'il y forma en lui demandant lui même du ſecours. »Tout occupé qu'il étoit à des conſidérations dont Béeckman ſe reconnoiſſoit incapable, il fallut «

1630. » céder à ſes importunitez, & luy apprendre des choſes qu'il
» avoit quittées depuis longtêms comme des exercices de jeu-
» neſſe. Béeckman lui fit voir un livre qu'il avoit compoſé ſous
le titre de *Mathematico-Phyſique*. M. Deſcartes eut aſſez de
complaiſance pour lui témoigner quelque eſtime de ſon ou-
vrage: & pour le combler de ſes honnêtetez, il lui dit en le
quittant qu'il s'eſtimeroit toujours heureux de pouvoir pro-
Pag. 56 lettr. XI du 2 vol. fiter de ſes lumiéres, & qu'il feroit gloire de ſe dire *ſon écolier*
& *ſon ſerviteur*. Civilité Françoiſe dont ce bon Hollandois
fut la duppe. Car aprés une correſpondance de plus de ſix
mois, entretenuë par des lettres tres-fréquentes, puis inter-
rompuë par là vanité & l'indiſcrétion du ſieur Béeckman,
Depuis Octobre 1629. juſqu'en Octobre 1630. pendant un an entier, celuy-cy jaloux de la réputation de
M. Deſcartes s'aviſa de lui écrire aprés le retour du Pére
Merſenne en France, & de lui mander » que s'il vouloit veil-
» ler au bien de ſes études il devoit retourner prés de luy à
» Dordrecht, & qu'il ne pouvoit nulle part profiter d'avanta-
» ge que ſous ſa diſcipline. Il lui tint encore d'autres diſcours
auſſi frivoles, feignant de s'intéreſſer beaucoup à ſon avan-
tage, & d'avoir pour lui toutes les tendreſſes dont un Maî-
tre & un ami peutêtre capable pour un diſciple bien-aimé.
Ce langage fit croire à M. Deſcartes que Béeckman n'avoit
compoſé cette lettre que pour la montrer aux autres avant
que de la lui envoyer, & pour répandre le bruit qu'il avoit ſou-
vent reçû de ſes enſeignemens. C'eſt ce qui le porta à luy
répondre le XVII d'Octobre 1630, par une remontrance écri-
te en ſtile de maître. Il feignit de lui demander le dénouë-
ment de l'intrigue de ſa lettre, témoignant qu'il ne le croioit
pas déchû de ſa raiſon juſqu'à ſe méconnoître à ſon égard.
Il aima mieux ſoupçonner d'artifice que de ſtupidité un
homme qui ſe vantoit au dehors de lui avoir appris quel-
que choſe, lors que ſa conſcience lui dictoit le contraire au
dedans.

Pour le guérir de ſa foibleſſe ou de ſa malice, il voulut
bien en conſidération de leur ancienne amitié lui faire con-
noître les choſes qu'une perſonne peut apprendre à une au-
tre. Il lui fit remarquer qu'il n'y a que ceux qui peuvent
Pag. 59. lettr. XII. bid. tom. 2. nous perſuader par leurs raiſons, ou du moins par leur au-
torité, qui méritent de paſſer pour des gens qui enſeignent
les,

les autres. Si quelqu'un ſans y être porté par le poids d'aucune autorité ni d'aucune raiſon qu'il ait appriſe des autres, vient à croire quelque choſe ; l'eût-il entendu dire à pluſieurs, il ne faut pas s'imaginer pour cela qu'ils la lui ayent enſeignée. Il ſe peut faire même qu'il la ſçache étant pouſſé par de vrayes raiſons à la croire ; & que les autres ne l'ayent jamais ſceuë quoiqu'ils ayent été dans le même ſentiment, à cauſe qu'ils l'ont déduite de faux principes. Sur ce raiſonnement il avertit le ſieur Béeckman qu'il n'avoit rien appris davantage de ſa Phyſique imaginaire qu'il qualifioit du nom de *Mathematico-Phyſique*, qu'il avoit fait autrefois de la Batrachomyomachie d'Homére, ou des contes de la cicogne. Jamais ſon autorité ne lui avoit ſervi de motif pour croire aucune choſe, & ſes raiſons ne lui avoient jamais rien perſuadé. M. Deſcartes pouvoit avoir approuvé des choſes qu'il avoit entenduës de Béeckman, comme il arrive ſouvent dans la converſation : mais il prétend que cela avoit été ſi rare à ſon égard, que le plus ignorant des hommes en auroit pû dire autant par hazard qui s'accorderoit avec la vérité : outre que pluſieurs peuvent ſçavoir la même choſe ſans qu'aucun l'ait appriſe des autres. Il trouvoit Béeckman aſſez ridicule de s'amuſer avec tant de ſoin à diſtinguer dans la poſſeſſion des Sciences ce qui étoit à lui de ce qui n'en étoit pas, comme s'il eût été queſtion de la poſſeſſion d'une terre ou de quelque ſomme d'argent. Béeckman étoit bien perſuadé que ce qu'il ſçavoit étoit entierement à lui, quoiqu'il l'eût appris d'un autre : ainſi c'étoit par une étrange jalouſie qu'il prétendoit empêcher les autres qui auroient ſceu la même choſe, de dire qu'elle leur appartenoit. C'eſt ce qui portoit M. Deſcartes à le conſidérer comme ces malades d'eſprit que la folie rend heureux, & à le croire auſſi opulent que cet homme qui s'imaginoit que tous les vaiſſeaux qui abordoient au port de ſa ville lui appartenoient. Mais il le jugeoit trop aveuglé de ſa bonne fortune lorſqu'il vouloit être ſeul poſſeſſeur d'un bien commun, & ne pas ſouffrir que les autres s'attribuaſſent non ſeulement ce qu'ils ſçavoient & qu'ils n'avoient jamais appris de lui, mais auſſi ce qu'il confeſſoit lui-même avoir appris d'eux. C'eſt une injuſtice dont il le convainquit ſans peine à ſon égard. 1630.

Beeckman

1630. Béeckman prétendoit que l'Algébre que M. Deſcartes lui avoit miſe autrefois entre les mains lui étoit devenuë tellement propre, qu'il ne reſtât pas même à M. Deſcartes la liberté de s'en dire l'auteur. Il lui avoit auſſi écrit auparavant en des termes ſemblables touchant le traité de Muſique. Mais il ne lui ſuffiſoit pas d'avoir la copie de ſon Algébre & l'original de ſa Muſique, pour pouvoir ſe dire le prémier inventeur de l'une & de l'autre. Il avoit encore eu l'aſſurance de lui demander les prémiers broüillons qu'il en avoit faits, afin que ſon uſurpation ne rencontrât plus d'obſtacle à la gloire frivole qu'il recherchoit : comme ſi la mémoire que M. Deſcartes avoit de ces écrits n'eût pas été capable d'ailleurs de découvrir au Public ce qu'ils contenoient.

Pag. 60. ibid.

Pag. 486. & 489. ibid. Béeckman avoit eu la prévoyance de marquer dans le regiſtre, ou le manuſcrit qu'il avoit fait voir au P. Merſenne, le têms auquel il prétendoit avoir penſé chaque choſe ; mais l'inquiétude même qui paroiſſoit dans cette vaine précaution fut ce qui fit douter au P. Merſenne de la vérité de ces remarques, & de la fidélité du manuſcrit. C'eſt ce qui fit dire à M. Deſcartes que le ſieur Béeckman étoit malheureux au milieu de tant de richeſſes qui craignoient les voleurs, & qui demandoient tant de ſoins pour être conſervées. Mais afin de le ſervir encore, malgré ſa mal-honnêteté, dans la paſſion qu'il avoit d'acquérir de la gloire, il voulut bien lui apprendre les trois genres de choſes que l'on peut trouver, pour lui faire juger s'il avoit jamais rien inventé qui méritât véritablement quelque loüange.

Pag. 61, 62. tom. 2. » Le prémier genre, dit-il, des choſes qu'on peut inventer
» eſt de celles que nous pouvons trouver par la force ſeule de
» notre eſprit, & par la conduite de notre raiſon. Si vous en
» avez de ce genre qui ſoient de quelque importance, j'avouë
» que vous méritez des loüanges : mais je nie que pour cela
» vous deviez apprehender les voleurs. L'eau eſt toûjours ſem-
» blable à l'eau ; mais elle a tout un autre goût lorſqu'elle eſt
» puiſée à ſa ſource, que lorſqu'on la prend dans une cruche
» ou dans un ruiſſeau. Tout ce qu'on tranſporte du lieu de ſa
» naiſſance en un autre, ſe corrige quelquefois : mais le plus
» ſouvent il ſe corrompt, & jamais il ne conſerve tellement

tous

tous les avantages que le lieu de ſa naiſſance lui donne, « 1630.
qu'il ne ſoit tres-facile de reconnoître qu'il a été tranſporté «
d'ailleurs. Vous publiez que vous avez appris beaucoup de «
choſes de moy. Je n'en demeure pas d'accord. Mais je vous «
permets de vous ſervir des choſes que vous croyez avoir ap- «
priſes de moi, & de vous les attribuer, ſi vous le jugez à «
propos. Je ne les ay point écrites ſur des regîtres, & n'ay «
point marqué le têms auquel je les ay pû inventer. Je ſuis «
neanmoins tres-aſſuré que quand je voudrai que les hom- «
mes ſçachent quel eſt le fonds de mon eſprit, ſi petit qu'il «
puiſſe être, il leur ſera aiſé de connoître que ces fruits vien- «
nent de mon fonds, & qu'ils n'ont point été cuëillis dans «
celui d'un autre. «

Il y a un autre genre d'inventions qui ne vient point de «
l'eſprit, mais de la fortune: & j'avouë qu'il demande quel- «
que ſoin pour être garanti des voleurs. Car ſi vous trouvez «
quelque choſe par hazard, & que par un ſemblable hazard «
un autre vienne à entendre cela de vous: ce qu'il aura en- «
tendu ſera auſſi-bien à lui, que ce que vous aurez trouvé «
ſera à vous; & il aura autant de droit de ſe l'attribuer que «
vous. Mais de telles inventions ne méritent pas beaucoup «
de loüanges, ſur tout lorſqu'elles ſont d'auſſi petite conſé- «
quence que tout ce qui eſt dans vôtre manuſcrit, où je «
m'aſſure que l'on ne trouvera pas la moindre choſe du vô- «
tre qui vaille mieux que ſa couverture. «

Le troiſiéme genre d'inventions eſt celui des choſes qui «
n'étant que de tres-petite valeur ou mépriſables en elles- «
mêmes, ne laiſſent pas d'être eſtimées par leurs inventeurs «
comme des choſes de grand prix. Mais ces perſonnes au lieu «
de loüanges n'attirent que la riſée & la compaſſion de ceux «
qui reconnoiſſent leur aveuglement. «

Le ſieur Béeckman ſe vantoit d'avoir appris principale- Pag. 63, 64, ibid.
ment deux choſes à M. Deſcartes, *le trembiement des cordes, & l'hyperbole.* M. Deſcartes lui fit voir que la prémiére de ces deux connoiſſances lui étoit venuë d'Ariſtote; mais qu'il ne juroit pas qu'Ariſtote qui avoit volé tant de Philoſophes ne fût auſſi le voleur du ſieur Béeckman, auquel en ce cas-là il conſeilloit d'appeller cet Ancien en jugement pour le faire condamner à lui reſtituer ſa penſée. Sur ce qu'il alléguoit

1630. de l'*hyperbole* qu'il prétendoit lui avoir enſeignée, il n'y eut que la compaſſion qui empêcha M. Deſcartes de rire, ſe ſouvenant que Béeckman ne ſçavoit pas même ce que c'eſt qu'*hyperbole*, & qu'il n'en pouvoit parler tout au plus que comme un Grammairien. M. Deſcartes avoit rapporté quelques-unes des propriétez de l'*hyperbole*, particuliérement celle qu'elle a de détourner les rayons, dont la démonſtration lui étoit échappée de la mémoire, & qui ne ſe préſentoit pas pour lors à ſon eſprit ſur le champ. Mais il avoit démontré au ſieur Béeckman ſa converſe dans l'*ellipſe*, & il lui avoit expliqué en même têms certains théorêmes d'où elle pouvoit ſi facilement être déduite, que pour peu qu'on y prît garde, on ne pouvoit manquer de la rencontrer. C'eſt pourquoi il l'avoit exhorté à la chercher de lui-même; ce qu'il n'auroit jamais fait, aprés que Béeckman lui eût avoüé qu'il ne ſçavoit rien des Coniques, s'il n'eût jugé que cette recherche étoit trés-facile. Béeckman chercha donc cette converſe de l'*hyperbole* ſur ſes avis. Il la trouva, & la montra à M. Deſcartes, qui témoigna en être réjoüi: & lui dit qu'il ſe ſerviroit de cette démonſtration, ſi jamais il écrivoit ſur ce ſujet. Béeckman le prit au mot, ſans conſidérer que M. Deſcartes en avoit uſé comme un Maître, qui apprenant à ſon écolier à faire des vers, lui donneroit une Epigramme dont il lui dicteroit de telle ſorte le ſens & la matiére, qu'il n'y eût qu'à tranſpoſer un mot ou deux pour mettre l'Epigramme dans ſa perfection; & qui témoigneroit de la joye voyant l'écolier réüſſir à tranſpoſer ainſi ce peu de mots. Mais Béeckman agiſſoit à l'égard de M. Deſcartes, de même que ſi cet écolier ſe croyoit grand poëte, & vouloit regarder ſon Maître comme ſon diſciple, ſous prétexte que le Maître pour l'encourager auroit ajoûté que ſi jamais il avoit à compoſer une Epigramme ſur le même ſujet, il ne voudroit pas ſe ſervir d'autres vers que des ſiens.

Pag. 65, 66. ibid. Mais le mal qui faiſoit principalement crier le ſieur Béeckman, étoit la peine de voir qu'ayant ſouvent donné des loüanges à M. Deſcartes, celui-ci ne lui en avoit rendu aucune. Il s'en plaignit comme d'une injuſtice. Mais M. Deſcartes, qui étoit d'un caractére d'eſprit fort oppoſé, lui récrivit

crivit qu'il avoit lui-même à ſe plaindre de ces loüanges, & qu'il ne l'avoit pas traité en ami toutes les fois qu'il avoit entrepris de le loüer. » Ne vous ai-je pas ſupplié pluſieurs fois, lui dit-il, de ne me point traiter de la ſorte, & même de vous abſtenir de parler de moi en aucune maniére. La conduite que j'ai toûjours gardée juſqu'à préſent, ne montre-t-elle pas aſſez que je ſuis ennemi de ces loüanges ? Ce n'eſt pas que je ſois inſenſible : mais j'eſtime que c'eſt un plus grand bien de joüir de la tranquillité de la vie & d'un honnête loiſir, que d'acquérir beaucoup de renommée ; & j'ai de la peine à me perſuader que dans l'état où nous ſommes, & de la maniére que l'on vit dans le monde, on puiſſe poſſéder ces deux biens enſemble. Mais vos lettres montrent clairement le ſujet qui vous a porté à me loüer. Car aprés toutes vos belles loüanges, vous ne laiſſez pas de dire librement que vous avez coûtume de préférer vôtre *Mathématico-Phyſique* à mes conjectures, & que vous le faites ſçavoir à nos amis. Ne faites-vous pas voir par là que vous ne cherchez à me loüer que pour tirer plus de gloire de cette comparaiſon ; & que vous ne rehauſſez le ſiége que vous voulez fouler, qu'afin d'élever d'autant plus haut le trône de vôtre vanité ? 1630.

Une remontrance ſi peu attenduë interdit un peu le ſieur Béeckman, qui ne ſçavoit peut-être pas encore juſqu'où s'étendent les devoirs de l'amitié, ou qui ne croyoit pas M. Deſcartes capable de les remplir avec tant de force & de liberté. Il en parut d'autant plus vivement touché, qu'il avoit reconnu de tout têms l'humeur de M. Deſcartes moins vindicative & plus indifférente pour la réputation & la gloire. Il communiqua le ſujet de ſon chagrin à celui qui partageoit avec lui le Rectorat du collége de Dordrecht, & il voulut décharger une partie de ſes peines dans ſon ſein. Ce collégue tâcha de ſecourir ſon ami, & prit la liberté d'écrire à M. Deſcartes pour empêcher la rupture ou le refroidiſſement de l'amitié qu'il avoit entretenuë avec le ſieur Béeckman.

M. Deſcartes pour ne lui pas refuſer cette ſatisfaction, voulut lui faire connoître qu'il ſe ſervoit de cette occaſion comme d'une pierre de touche pour lui faire éprouver la

Pag. 68, 56. Voyez les lettres XI, & XII entiéres du 2. vol.

1630. sincérité & la solidité de l'amitié qu'il avoit pour lui. Il voulut bien excuser ses imperfections sur le défaut d'éducation & le peu de politesse qu'il avoit toûjours remarqué en lui ; & lui conserver son amitié sous les mêmes conditions qu'auparavant. Mais leur commerce de lettres & de nouvelles ne recommença point si-tôt : de sorte que M. Descartes fut quelque têms dans la pensée qu'il ne lui écriroit plus de sa vie.

Pag. 467. tom. 2.

CHAPITRE VII.

Retour du P. Mersenne en France. Misére du sieur Ferrier, qui se trouve abandonné de M. Descartes. Dessein d'un voyage de M. Descartes en Angleterre. Ferrier employe la recommandation des amis de M. Descartes pour recouvrer sa bienveillance. Il la lui accorde comme auparavant, aprés avoir néanmoins justifié sa conduite à l'égard de cet homme.

LE Pére Mersenne avoit passé la plus grande partie de l'hiver en Hollande, où il avoit eu le loisir d'entretenir M. Descartes, & de joüir de sa présence dans Amsterdam, comme il auroit pû faire dans Paris. Il n'y eut point de ville, point de lieu tant soit peu considérable dans toutes les Provinces-Unies, qu'il ne fût bien-aise de parcourir ; & il ne fit point difficulté de contracter amitié avec les Sçavans & les curieux du Païs qu'il pût connoître, sans s'arrêter à la diversité des Religions. Vers le commencement du printêms il revint dans les Païs-bas de la domination Espagnole, & il apporta autant de curiosité à visiter les provinces catholiques, qu'il avoit fait à l'égard de la Hollande. Mais lorsqu'il fut arrivé à Anvers, il y trouva des gens qui avoient appris une partie de ce qu'il avoit fait en Hollande, & qui pensérent lui susciter des affaires à ce sujet. Il paroît que ses confréres sur tout, & quelques autres Catholiques scrupuleux voulurent lui faire un crime du danger où il avoit exposé la sainteté de sa robe, & des démonstrations d'amitié qu'il avoit données & reçûës de plusieurs hérétiques couverts du manteau de Sçavans. Ce pauvre Pére prit cet accident pour une

Tom. 2. lettr. LXI. pag. 311. 312.

une mauvaiſe fortune: & il écrivit à M. Deſcartes pour lui faire part du chagrin qu'il avoit de voir que les meſures qu'il avoit priſes pour tenir ſecrétes les habitudes qu'il avoit faites en Hollande lui euſſent ſi mal réüſſi. M. Deſcartes le conſola de cet accident, comme d'une choſe ſans reméde. Il voulut lui perſuader même qu'il n'étoit pas tant à plaindre qu'il ſe l'étoit imaginé, & qu'étant moralement impoſſible de tenir long-têms ſecret ſon voyage dans les villes de Hollande, il valoit mieux que la choſe ſe fût paſſée comme elle lui étoit arrivée à Anvers, que ſi on fût venu à le ſçavoir plus tard en un têms où il n'auroit pas été ſi aiſé de remédier à la fiction & à la calomnie. 1630.

Le Pére Merſenne ayant vû les villes & les Sçavans les plus conſidérables de la Flandre & du Brabant, prit ſa route vers l'Evêché de Liége pour aller aux eaux de Spa. La crainte d'arriver trop tard pour prendre les eaux à propos & dans leur ſaiſon, le fit avancer avec tant de diligence qu'il ſe trouva à Liége quinze jours plûtôt qu'il ne falloit pour faire le voyage de Spa, qui eſt à huit lieuës environ de cette ville. La longueur de ce ſejour lui parut ennuyeuſe, & M. Deſcartes à qui il le fit ſçavoir lui manda que de ſon côté il regrettoit beaucoup ces quinze jours qu'ils auroient pû employer enſemble à ſe promener & à s'entretenir de leurs études. Ce Pére aprés avoir viſité le païs du bas Rhin, revint à Paris dans ſon Couvent de la Place royale vers le mois d'Octobre, aprés plus d'un an d'abſence. C'eſt le calcul que l'on en peut faire ſur la datte des lettres de M. Gaſſendi; mais qui ne laiſſe pas de ſouffrir des difficultez, qu'on peut laiſſer à lever à ceux qui ſe chargeront de faire une nouvelle vie du P. Merſenne.

Gaſſend. tom. 6. epiſt. pag. 39.

Tom. 2. pag. 311. ut ſupr.

Sç. ſi le P. Merſenne interrompit ſon voyage pour revenir à Paris en Novembre & Décembre, & retourner enſuite en Hollande, comme il paroît. &c.

Cependant le ſieur Ferrier ouvrier d'inſtrumens de Mathématiques, ſe ſentoit de plus en plus accablé de la miſére où il étoit tombé, pour avoir négligé de ſuivre les avis de M. Deſcartes. La préſomption qui lui avoit fait croire qu'il pourroit marcher ſeul dans le travail des verres jointe au déplaiſir de n'avoir pû mettre mal M. Mydorge dans l'eſprit de M. Deſcartes, l'avoit porté à faire pluſieurs démarches contre ſon devoir, & à perdre le reſpect qu'il devoit à l'un & à l'autre. La place qu'il attendoit dans le Louvre lui man-

1630. qua. Le P. de Gondren nouveau Général de l'Oratoire, à qui M. Deſcartes avoit écrit en ſa faveur, le P. Gibieuf & le P. de Sancy auſquels il l'avoit recommandé, n'avoient pas réuſſi à le ſervir auſſi efficacement qu'ils auroient ſouhaité pour l'amour de M. Deſcartes. Ce petit revers de fortune lui fit ouvrir les yeux ſur ſa mauvaiſe conduite: & ſans faire réflexion aux ſujets de mécontentement qu'il avoit donnez à M. Deſcartes, il lui fit propoſer par le P. Merſenne de ſouffrir qu'il l'allât trouver en Hollande pour le ſervir, & pour travailler ſous ſes ordres. Le P. Merſenne avoit quitté M. Deſcartes depuis quelques ſemaines, lors qu'il reçût la lettre du ſieur Ferrier ; & il en écrivit ſur le champ à M. Deſcartes, pour l'avertir que cét homme ſe diſpoſoit à ſe rendre auprés de lui, ſans même ſe ſoucier de ſçavoir ſa volonté par avance. Il lui fit auſſi un petit détail de ce qu'il avoit appris à ſon ſujet depuis ſon éloignement de Paris, outre ce qu'il avoit pû lui dire de bouche touchant ſes négligences ; & il lui manda qu'il avoit abandonné l'inſtrument que M. Morin Profeſſeur en Mathématiques lui faiſoit faire par ordre de Monſieur frére du Roy.

M. Deſcartes parut ſurpris de ces propoſitions dont le ſieur Ferrier ne lui avoit rien mandé. Il y avoit cinq ou ſix mois qu'il n'avoit reçû de ſes nouvelles, quoi qu'il lui eut écrit deux grandes lettres * qui reſſembloient plûtôt à des volumes, où il lui expliquoit la plus grande partie de ce qu'il avoit penſé touchant la conſtruction des lunettes. Il récrivit ſur la fin du mois de Mars au Pére Merſenne qui étoit pour lors à Anvers : & il le pria de faire ſçavoir promtement au ſieur Ferrier qu'il ne ſongeoit plus à l'attirer auprés de lui, depuis qu'il lui en avoit ôté l'eſpérance, lors que l'année précédente étant à Franecker en Friſe, il l'avoit convié d'aller demeurer avec lui. Il le fit ſouvenir du deſſein qu'il avoit de faire le voiage d'Angleterre dans cinq ou ſix ſemaines, comme il croioit lui en avoir déja écrit. Il lui repréſenta que quand même il ne bougeroit de la ville d'Amſterdam, il ne pourroit plus avoir le ſieur Ferrier chez lui ſans incommodité. D'ailleurs ce que le P. Merſenne lui avoit ajouté touchant l'inſtrument de M. Morin que le ſieur Ferrier n'avoit pû achever, lui auroit fait perdre l'envie de le

Depuis le 26. Octobre 1629.

* Elles ſont au 3 vol. des lettres.

Tom. 2. des lettr. pag. 313. item 321. item 522. &c.

recevoir

recevoir, quand il en auroit eu la commodité. Ferrier avoit mandé à M. Deſcartes l'année précédente que Monſieur* lui avoit ordonné d'achever cét inſtrument, & qu'on lui avoit fait venir exprés des étoffes d'Allemagne. Mais Ferrier n'ayant pû venir à bout de cét inſtrument depuis prés de trois ans qu'il y travailloit, ne donnoit pas lieu à M. Deſcartes d'eſpérer qu'il *exécutât* les verres, pour leſquels il lui faudroit préparer des machines qu'il tenoit plus difficiles que cét inſtrument. Il craignoit que ſi aprés l'avoir gardé deux ou trois ans il ne venoit à bout de rien qui ſurpaſſât le commun, on ne pût lui en imputer la faute, où du moins celle de l'avoir fait venir pour rien. Ce n'eſt pas qu'il n'aimât encore le ſieur Ferrier comme auparavant, & qu'il ne le conſidérât toujours comme un honnête homme. Mais parce qu'il ne connoiſſoit que deux perſonnes avec leſquelles il eût jamais eu affaire, & qu'il ſe plaignoit de toutes deux nonobſtant leur mérite ſingulier, il jugeoit delà qu'il étoit trop difficile, ou trop malheureux. Aprés tout, il ne pouvoit s'empêcher de plaindre le ſort de cét homme, & il auroit ſouhaité ſincérement pouvoir le ſoulager dans ſa mauvaiſe fortune. Il témoignoit ne connoître point en lui d'autre défaut, ſinon qu'il ne faiſoit jamais ſon conte ſur le « pied des choſes préſentes, mais ſeulement de celles qu'il eſ- « péroit, ou qui étoient paſſées ; & qu'il avoit une certaine « irréſolution qui l'empêchoit d'éxécuter ce qu'il entrepre- « noit. «

1630.

* Gaſton de France.

Ibid. p. 523.

M. Mydorge, & un autre.

Le P. Merſenne ayant reçû la lettre de M. Deſcartes, récrivit d'Anvers au ſieur Ferrier pour le diſſuader de ſon entrepriſe, ſous prétexte du voyage que M. Deſcartes devoit faire en Angleterre ; & ſans lui marquer ouvertement les diſpoſitions où il ſe trouvoit à ſon égard, il ne laiſſa pas de lui faire conjecturer qu'il y avoit quelque refroidiſſement. Cette nouvelle le fit tomber dans un abatement d'eſprit qui le rendit languiſſant durant prés de ſix mois ſans ſçavoir à quoi ſe réſoudre. Il ne ſçavoit à qui, du Pére Merſenne, ou de Mydorge attribuer ſa prétenduë diſgrace : mais lors qu'il réfléchiſſoit ſur luy même, il ſe faiſoit la juſtice de ne s'en prendre qu'à ſa mauvaiſe conduite. Il alla ſouvent ſolliciter les amis que M. Deſcartes avoit dans, Paris pour ménager

1630. ménager ſa paix, & il attira leur compaſſion tantôt en leur dépeignant ſon malheur, tantôt en ſe jettant ſur les éloges de M. Deſcartes. Il s'addreſſa particuliérement aux Péres de l'Oratoire & à M. Gaſſendi, qu'il attendrit & qu'il ſurmonta par ſes importunitez. Les prémiers luy donnérent des lettres de recommandation à M. Deſcartes. Pluſieurs autres perſonnes en firent de méme. Mais M. Gaſſendi s'étant excuſé de lui écrire en droiture, ſur ce que leur amitié ne conſiſtoit point dans le commerce des lettres, voulut bien écrire à M. Reneri leur ami commun, à qui le ſieur Ferrier addreſſoit le pacquet de lettres pour le faire tenir à M. Deſcartes. Sa lettre dattée du 22 de Novembre 1630 eſt aſſez courte pour pouvoir tenir icy ſa place.

Tom. 6. oper. Gaſſend. epiſt. pag. 41, 42.

Le 5 de Septembre où il loüe cette Analyſe ſans pourtant l'approuver. pag. 37.

Il y a plus de deux mois, dit-il à M. Reneri, que je vous ay récrit touchant vôtre Analyſe. Je vous parlois auſſi du traitté que j'ay fait pour la défenſe du P. Merſenne contre Robert Fludd, & de l'édition que j'ay fait faire ici de ma Diſſertation des Parhélies, dont je vous envoyois un exemplaire avec une lettre pour M. Golius. Aujourd'huy je vous écris à l'occaſion du pacquet qui vous eſt addreſſé pour M. Deſcartes. Celui qui vous l'envoie eſt un ouvrier d'inſtrumens de Mathématiques nommé Ferrier, dont je ne crois pas que l'induſtrie & l'habileté vous ſoient inconnuës. Cét homme qui a toujours fait paroître de grands ſentimens de reſpect & d'affection pour M. Deſcartes * a eu le malheur de tomber dans ſa diſgrace, je ne ſçay par quel accident; & il eſt au deſeſpoir du refroidiſſement qu'il a remarqué dans l'affection & les bontez dont il avoit coutume de le combler. Il lui écrit une lettre pleine de ſoumiſſion pour ſe juſtifier auprés de luy; & il m'a preſſé de l'accompagner de l'une des miennes pour rendre témoignage à ſon innocence. Je m'en ſuis excuſé ſur ce que n'ayant pas eu l'honneur de parler à M. Deſcartes plus d'une fois de ma vie, & n'en uſant pas avec lui dans les termes d'une ſi grande familiarité, il pourroit trouver à redire à ma liberté, & auroit ſujet de mépriſer la recommandation d'une perſonne qui ſemble le toucher de trop loin. Mais ne voulant rien négliger de ce qui peut dépendre de moy pour la ſatisfaction du ſieur Ferrier, j'ay pris le parti de m'addreſſer à vous, comme

* Les épithétes que M. Gaſſendi donne dans toute cette lettre à M. Deſcartes, ſont *Praclarus vir, inſignis vir, rarus vir, ſingularis vir.*

comme à une perſonne trés-étroitement liée à M. Deſcartes, & qui peut beaucoup ſur ſon eſprit. Au reſte je crois connoître aſſez le ſieur Ferrier pour vous répondre de la diſpoſition de ſon cœur. Je l'ay vû ſouvent; j'ay eu de fréquentes converſations avec luy. Mais il ne m'a preſque jamais entretenu que de M. Deſcartes, & toujours avec tant de témoignages d'eſtime, & des éloges ſi extraordinaires, que ſi je n'avois connu d'ailleurs le mérite de M. Deſcartes, je n'aurois pû me défendre de conſidérer des loüanges ſi magnifiques & ſi fréquentes, comme de véritables hyperboles. Jamais il ne m'en a parlé que comme d'une Divinité deſcenduë du ciel pour le bien du genre humain, prétendant n'admirer que lui dans le monde, & proteſtant qu'il luy eſt redevable de toutes choſes. Enfin je l'ay toujours trouvé ſi uniforme & ſi conſtant dans ſon eſtime, dans ſon affection, & dans le zéle qu'il a pour ſon ſervice, qu'il y auroit dequoi être ſurpris du refroidiſſement de M. Deſcartes, s'il n'avoit quelque autre raiſon que l'on ne connoît pas icy. Pour moy ſi j'avois à me faire mettre en réputation, je n'en voudrois pas confier le ſoin à d'autres qu'au ſieur Ferrier: & je ſerois ſûr de l'acquerir au plus haut degré, s'il l'entreprenoit avec le zéle qu'il a pour M. Deſcartes, à qui vous ferez connoître, ſi vous le jugez à propos, qu'elle eſt ma diſpoſition à ſon égard, & la ſincérité avec laquelle je ſuis ſon tres-humble ſerviteur. Le ſieur Ferrier ſouhaite qu'on luy renvoye le pacquet au cas qu'on ne le rende point ſurement à M. Deſcartes en Hollande, ou qu'on ne puiſſe le lui faire tenir éxactement en Angleterre, où on luy a mandé qu'il avoit deſſein d'aller dans peu de têms. &c. « 1630.

M. Reneri ne manqua point de faire tenir le pacquet à M. Deſcartes, qui fut ſurpris d'y trouver un ſi grand nombre de lettres ſur le même ſujet. Il fut trés-ſatisfait de voir des témoignages de tant d'amis en faveur du ſieur Ferrier. Mais de crainte que la facilité qu'il avoit à l'excuſer en leur conſidération ne leur donnât lieu de croire que le ſieur Ferrier ne fût innocent dans ſon malheur, il prit la peine de récrire à tous en particulier, faiſant les uns juges de ſa conduite, & donnant aux autres des éclairciſſemens ſur celle de Ferrier, qui ne leur avoit pas été aſſez connuë. Il écrivit

1630. auſſi au ſieur Ferrier, & fit un pacquet de toutes ces réponſes qu'il addreſſa au P. Merſenne au mois de Décembre. Il les lui envoya toutes ouvertes, afin qu'il les lût avant que de les rendre, qu'il fût informé des pratiques ſecrétes du ſieur Ferrier, & qu'il pût remédier aux impreſſions que les plaintes de cét homme auroient pû faire ſur l'eſprit de ſes amis. Pour mettre ce Pére en repos ſur les ſoupçons de Ferrier, qui auroit pû rejetter ſur luy ou ſur M. Mydorge la cauſe de ſa diſgrace, il aſſura ce Pére que pas un de ceux qui luy avoient écrit en faveur de Ferrier, ne l'avoit mêlé dans les plaintes de cét homme. Il ne prit point la liberté d'écrire à M. Gaſſendi, dont M. Reneri luy avoit communiqué la lettre: mais il chargea le P. Merſenne de le voir de ſa part, de luy faire ſes civilitez, & de le bien juſtifier auprés de luy. Pour les autres lettres qu'il écrivit à ce ſujet, elles ſe ſont preſque toutes perduës: & l'on n'a encore rendu publiques que celle qu'il addreſſoit au P. de Gondren, & celle qui étoit pour le ſieur Ferrier. Il témoignoit au P. de Gondren qu'il auroit ſouhaité qu'il lui eût ordonné quelque choſe de plus difficile que de vouloir du bien au ſieur Ferrier, pour pouvoir luy donner des preuves encore plus grandes de ſon obéiſſance, & de ſa vénération. Qu'il étoit fort éloigné de vouloir du mal au ſieur Ferrier; mais qu'il s'eſtimeroit heureux de pouvoir ſeulement s'éxempter de ſes plaintes. » On ne peut ſans cruauté, dit-il, vouloir du » mal à une perſonne ſi affligée; & pour ſes plaintes, je les » excuſe de même que s'il avoit la goute, ou que ſon corps » fût tout couvert de bleſſures. On ne ſçauroit toucher ſi peu » à des gens qui ſont en cét état, qu'ils ne crient, & qu'ils ne » diſent ſouvent des injures aux meilleurs de leurs amis, & à » ceux qui s'efforcent le plus de remédier à leurs maux. J'euſſes été fort aiſe d'apporter quelque ſoulagement aux ſiens: » mais parce que je ne m'en juge point capable, il m'obligeroit beaucoup de me laiſſer en repos, & de ne m'accuſer pas » des maux qu'il ſe fait à luy même. Je luy ay pourtant obligation de s'être addreſſé particuliérement à vous pour ſe » plaindre: & je m'eſtime heureux que vous daignez prendre connoiſſance du différent qu'il prétend avoir avec moi. » Je ne prétens pas vous ennuier en plaidant icy ma cauſe: mais

Tom. 2. des lettr. p. 321.

M. Deſcartes n'écrivit pas à M. Mydorge, parce qu'il lui avoit écrit l'ordinaire d'auparavant ſur ce ſujet. v. tom. 2. p. 323.

Tom 2 des lettr. p. 319. 320.

mais j'ai prié le Pére Merſenne, qui ſçait parfaitement toute cette affaire, de vouloir vous en inſtruire. Je me contente de vous dire que le ſieur Ferrier n'eſt fâché que de ce que j'ai vû plus clair qu'il ne ſouhaitoit. Il ſçait fort bien dans ſa conſcience que je n'ai rien appris qui le touchât que de lui-même. S'il veut faire croire que l'on m'ait fait de lui quelques faux rapports, ce n'eſt que pour avoir plus de prétexte de ſe plaindre & de s'excuſer. Mais il s'eſt trompé lorſqu'il a crû me deſobliger beaucoup dans une choſe qui m'étoit indifférente. Si vous trouvez que j'aye tort, vous m'obligerez extrémement de ne me point flater: & je ne manquerai pas d'obéïr exactement à tout ce que vous ordonnerez. « 1630.

La lettre que M. Deſcartes écrivit au ſieur Ferrier ſur le même ſujet, fit voir qu'il ne s'étoit point dépoüillé des ſentimens de l'affection qu'il avoit euë pour lui. Il ſe contenta de lui remettre devant les yeux, mais avec ſa douceur & ſa bonté ordinaire, une partie des ſujets qu'il lui avoit donnez de n'être pas ſatisfait de lui, en lui offrant néanmoins ſes ſervices comme auparavant. Voici les termes auſquels il voulut bien s'excuſer auprés de lui. » Je vous aſſure, Monſieur, que je n'ay point eu deſſein de vous faire aucun déplaiſir, & que je ſuis auſſi prêt que jamais de m'employer pour vous en tout ce qui ſera de mon pouvoir. J'ai diſcontinué de vous écrire, parce que j'ay vû par expérience que mes lettres vous étoient dommageables, & vous donnoient occaſion de perdre le têms. J'ai mandé à un de mes amis ce que je reconnoiſſois de vôtre humeur, parce que ſçachant que vous aviez accoûtumé de vous plaindre de tous ceux qui avoient tâché de vous obliger, j'étois bien-aiſe, ſi vous veniez quelque jour à vous plaindre de moy, qu'une perſonne de ſon mérite & de ſa condition pût rendre témoignage de la vérité. Je l'ai auſſi averti de ce que vous m'aviez écrit de lui, & lui ai fait voir vôtre lettre. Car étant témoin des obligations que je lui ai; & ſçachant trés-certainement que vous ne le blâmiez que pour me prévenir, & m'empêcher de croire les véritez qu'il me pourroit dire à vôtre deſavantage quoiqu'il ne m'en ait jamais rien appris, j'aurois crû commettre un grand crime, & me rendre complice de vôtre « Tom. 2. des lettr. pag. 316. 317. 318. « M. Mydorge. « Voyez cy-deſſus ch. 5. & tom. 3. des lettr. pag. 568. 558. 583. &c.

1630. „ peu de reconnoiſſance, ſi je ne l'en euſſe averti. Mais puiſ-
„ que je tiens la plume, il faut une bonne fois que je tâche de
„ me débaraſſer de toutes vos plaintes, & de vous rendre con-
„ te de toutes mes actions. Si j'avois connu vôtre humeur &
„ vos affaires dés le commencement, je ne vous aurois jamais
„ conſeillé de travailler à ce que j'avois penſé touchant les ré-
„ fractions. Mais vous ſçavez qu'à peine vous avois-je vû une
„ fois ou deux, quand vous vous y offrîtes de vous-même. Le
„ deſir que j'avois d'en voir l'éxécution m'empêcha de m'en-
„ quérir plus diligemment ſi vous en pourriez venir à bout; &
« je ne fis point difficulté de vous communiquer ce que j'en
„ ſçavois. Car je jugeois bien que c'étoit un ouvrage qui de-
„ mandoit beaucoup de peine & de dépenſe. Souvenez-vous,
„ s'il vous plaît, que je vous dis alors diſtinctement que l'é-
„ xécution en ſeroit difficile, & que je vous aſſurois bien de la
„ vérité de la choſe, mais que je ne ſçavois pas ſi elle ſe pouvoit
„ réduire en pratique, & que c'étoit à vous d'en juger & d'en
„ chercher les inventions. C'eſt ce que je vous diſois expreſ-
„ ſément, afin que ſi vous y perdiez du têms, comme vous
„ avez fait, vous ne m'en puſſiez attribuer la faute, ni vous
„ plaindre de moi. Ayant connu depuis les difficultez qui vous
„ avoient arrêté, & étant touché du têms que vous y aviez
« inutilement employé, j'ai pour l'amour de vous abaiſſé ma
„ penſée juſques aux moindres inventions des Méchaniques:
„ & lorſque j'ai cru en avoir trouvé ſuffiſamment pour faire
« que la choſe pût réüſſir, je vous ai convié de venir ici pour
„ y travailler. Pour vous en faciliter davantage les moyens, je
„ me ſuis offert d'en faire toute la dépenſe, aux conditions
„ que vous en auriez tout le profit, s'il s'en pouvoit retirer. Je
„ ne vois pas encore que vous puiſſiez vous plaindre de moi
„ juſques-là. Lorſque vous m'eûtes mandé que vous ne pou-
„ viez venir ici, je ne vous conviai plus d'y travailler: au con-
„ traire, je vous conſeillai expreſſément de vous employer aux
„ choſes qui pouvoient vous apporter du profit préſent, ſans
„ vous repaître de vaines eſpérances. Enſuite je jugeai par
„ vos lettres que ce que je vous avois écrit de venir ici vous
„ avoit diverti de vos autres ouvrages. Vous feignîtes de vous
„ préparer pour ce voyage, lorſque la choſe vous étoit deve-
„ nuë impoſſible, & que je n'étois plus en état de vous rece-

voir

voir auprés de moi. De ſorte que pour vous empêcher de « 1630.
traîner deux ou trois ans ſuivant vôtre humeur dans cette «
vaine eſpérance, & pour qu'au bout du conte, voyant que «
je n'aurois plus été diſpoſé à vous recevoir, vous ne vous plai- «
gniſſiez pas de ce que vous vous y ſeriez préparé; je vous «
mandai que vous ne vous y attendiſſiez plus, dautant que «
je ſerois peut être ſur le point de m'en retourner, avant que «
vous fuſſiez prêt de venir. Pour vous en ôter le deſir, je «
vous écrivis une partie de ce que j'avois penſé, & je m'of- «
fris de vous aider par lettres autant que j'en ſerois capable. «
Mais, ſi vous y avez pris garde, je vous avertiſſois par les «
mêmes lettres de ne vous point engager à y travailler, ſi vous «
n'aviez beaucoup de loiſir & de commoditez pour cela; & «
que la choſe ſeroit longue & difficile. Je ne veux pas m'en- «
quérir de ce que vous avez fait depuis. Car ſi vous avez «
plus eſtimé mes inventions que mon conſeil, & que vous y «
ayez travaillé inutilement, ce n'eſt pas ma faute, puiſque «
vous ne m'en avez pas averti. Vous avez été enſuite de cela «
ſept ou huit mois ſans m'écrire. Je ne veux ni vous en dire «
la cauſe, ni vous la demander. Car comme vous ne la pou- «
vez ignorer, je vous prie auſſi de croire que je l'ai fort bien «
ſçûë, quoique perſonne que vous ne me l'ait appriſe. Tou- «
tefois je ne m'en ſuis jamais mis en colére comme vous vous «
l'imaginez. J'ai ſeulement eu pitié de voir que vous vous «
trompiez vous-même: & parce que mes lettres vous en a- «
voient donné la matiére, je ne vous ai plus voulu écrire. «
Vous ſçavez bien que ſi j'avois eu deſſein de vous nuire, je «
l'aurois fait il y a plus de ſix mois; & que ſi un petit mot «
qu'on a vu de mon écriture vous a fait recevoir du déplai- «
ſir, mes priéres & mes raiſons jointes à l'aſſiſtance de mes «
amis n'euſſent pas eu moins de pouvoir. Je vous aſſure de «
plus qu'il n'y a perſonne qui m'ait rien mandé à vôtre deſa- «
vantage; & que celui que vous blâmez de vous avoir prié « Le P. Mer-
que vous lui fiſſiez voir mes lettres, ne l'avoit pas fait par « ſenne.
une vaine curioſité comme vous le dites: mais parce que je « Voyez p.
l'en avois tres-humblement ſupplié ſans lui en dire la raiſon, « 474. du to.
& qu'en cela même il penſoit vous faire plaiſir. Mais afin « 2. & pag.
que vous ne preniez pas occaſion de dire que j'aye des ſoup- « 467.
çons mal fondez, & que je me ſuis trompé dans mes juge- «

1630. » mens, je vous prie de faire voir ces mêmes lettres que je
» vous avois écrites il y a quatorze ou quinze mois à ceux à
Le 8 Octobre, & le » qui vous avez donné la peine de m'écrire. Elles ne contien-
13 Novembre 1629. » nent rien que je desire que vous teniez secret, comme vous
» le feignez: & si j'ai fait quelquefois difficulté de le dire à
» d'autres, ç'a été purement pour l'amour de vous. Mais vous
» sçavez bien que ceux à qui je vous prie de les montrer ne
» vous y feront point de tort: & aprés les avoir vuës, s'ils trou-
» vent que j'aye manqué en quelque chose, & que j'aye eu de
» vous une autre opinion que je ne devois, je m'oblige de vous
» faire toutes les satisfactions qu'ils jugeront raisonnables.

M. Descartes aprés avoir bien voulu descendre dans tout ce détail, pour se justifier contre les plaintes & la mauvaise humeur du sieur Ferrier, qui avoit pensé le commettre si mal-à-propos avec ses amis, oublia de bon cœur les fautes que l'ingratitude avoit fait commettre à cet homme. Il le servit & l'assista de ses conseils & de son crédit comme auparavant. Il nous est resté parmi ses lettres des marques du commerce qu'il avoit encore avec lui neuf ou dix ans aprés: & nous avons les éloges qu'il fit encore depuis de son honnêteté, de sa reconnoissance, & de son habileté à des personnes auxquelles il le recommandoit pour lui rendre service.

Tom. 2. pag. 313.

Tom. 3. pag. 582 & pag. 585.

CHAPITRE VIII.

Histoire d'un livre que le P. Gibieuf fit imprimer, & le jugement qu'en fit M. Descartes. Il se lasse de nouveau des operations de Mathématiques. Mort du Mathématicien Kepler. On propose le voyage de Constantinople à M. Descartes, qui le refuse. Eloge de M. de Chasteüil. M. Descartes fait le voyage d'Angleterre. Son observation sur l'Ayman.

LE P. Mersenne dans le cours de ses voyages avoit mandé à M. Descartes parmi les diverses nouvelles de littérature celle de l'impression d'un livre du Pére Gibieuf, qui étoit sorti depuis peu de la presse de Cottereau à Paris, & qui étoit écrit en Latin sous le titre *de la liberté de Dieu &*

1630. in 1v°

de

de la Créature. Il lui avoit rendu conte en même-têms des choſes principales, qui étoient contenuës dans le livre. L'importance des matiéres & la conſidération de l'Auteur excitérent dans M. Deſcartes le deſir d'avoir inceſſamment ce livre. Mais en attendant que les Libraires d'Amſterdam en fuſſent pourvûs, il récrivit au Pére Merſenne en ces termes. » Si vous voyez le Pére Gibieuf, vous m'obligerez extrémement de lui témoigner combien je l'eſtime, lui & le Pére de Gondren, & combien je vous ai témoigné que j'approuvois & ſuivois les opinions que vous m'avez dit être dans ſon livre. Vous lui direz que je n'ai encore oſé lui écrire, parce que je ſuis honteux de ne l'avoir encore pû recouvrer pour le lire, n'en ayant eu des nouvelles que depuis que vous avez été hors de Paris. Je ne ſerai pas fâché qu'il ſçache auſſi plus particuliérement que mes autres amis, que j'étudie à quelque autre choſe qu'à l'art de tirer des armes. Pour les autres, vous m'avez obligé de leur parler comme vous avez fait, (en leur ôtant la penſée que j'aye aucun deſſein de jamais rien faire imprimer de ma vie, & que je veüille étudier dans d'autres vuës que celle de mon inſtruction particuliére.) 1630.

« Tom. 2. des lettr. pag. 314.

« Pag. 322. initio.

« Pag. 472. tom. 2. & encore ailleurs.

Le Pére Gibieuf n'avoit pas oublié M. Deſcartes dans la diſtribution des préſens qu'il vouloit faire de ſon livre à ſes amis. Mais la commodité de lui faire tenir l'exemplaire qu'il lui avoit deſtiné, lui avoit toûjours manqué pendant tout le têms de l'abſence du Pére Merſenne, qui étoit le ſeul en France qui ſçût le lieu de la demeure de M. Deſcartes. Ce Pére ne manqua point de le lui envoyer à ſon retour avec d'autres livres, & ce qu'il avoit pû ramaſſer de nouveautez ou curioſitez du têms ſelon ſa coûtume. M. Deſcartes reçût le paquet vers la fin de l'année ; & il répondit à ce Pére vers le mois de Février de l'année ſuivante, pour le remercier & lui dire ſa penſée en ces termes. » Je n'ai encore lû que fort peu du livre du Pére Gibieuf : mais j'eſtime beaucoup ce que j'en ai vû, & je ſouſcris tout-à-fait à ſon opinion. M. Reneri m'a prié de le lui prêter, ce qui m'a empêché de le lire tout entier. D'ailleurs, comme j'ai maintenant l'eſprit rempli d'autres penſées, j'ai crû que je ne ſerois pas capable de bien entendre cette matiére, qui eſt à mon

Pag. 322. lettr. LXIV. du 2. tom. & pag. 472. 473. ut ſupr.

« Pag. 315. du 2. tom.

1630. » avis l'une des plus hautes & des plus difficiles de la Méta-
» phyſique. Si vous voyez le P. Gibieuf, je vous prie de ne lui
» point témoigner que j'aye encore reçu ſon livre. Car mon
» devoir ſeroit de lui écrire dés maintenant pour l'en remer-
» cier. Mais je ſerai bien-aiſe de différer encore deux ou trois
» mois, afin de lui apprendre par le même moyen des nou-
» velles de ce que je fais.

Nous avons perdu la lettre que M. Deſcartes écrivit au P. Gibieuf, pour lui rendre conte du fruit qu'il tira de la lecture de ſon livre : mais nous apprenons par ce qu'il en a mandé dans les occaſions au P. Merſenne, qu'il approuvoit beaucoup cet ouvrage ; qu'il étoit entiérement d'accord avec ſon auteur ſur le libre arbitre ; & qu'il s'eſt étudié dans la ſuite à expliquer l'indifférence de Dieu & de l'homme, & les autres matiéres concernant la volonté & la liberté, de la même maniére que cet auteur. Lorſqu'on lui fit des objections dix ans aprés ſur l'endroit de ſes Méditations où il parle de cette matiére, il ne crut pas devoir trop s'embaraſſer d'y répondre, jugeant que c'étoit plûtôt la cauſe du P. Gibieuf que la ſienne, ou du moins qu'il auroit en lui un habile Avocat. » Quant à ce que j'ai écrit, dit-il, que
» l'Indifférence eſt plûtôt un défaut qu'une perfection de la
» liberté en nous, il ne s'enſuit pas delà qu'il en ſoit de mê-
» me en Dieu. Et toutefois je ne ſçache point qu'il ſoit de
» foy de croire qu'il eſt indifférent ; & je me promets que le
» Pére Gibieuf défendra bien ma cauſe en ce point. Car je
» n'ai rien écrit qui ne s'accorde avec ce qu'il a mis dans ſon
» livre *de la liberté de Dieu & de la Créature.*

Tom. 1. des lettr. p. 506. & ſuiv.

Tom. 2. des Lettr. pag. 294.

Le livre du P. Gibieuf fit dans ſa naiſſance beaucoup d'éclat parmi les Sçavans, ſur tout parmi ceux qui ſe mêloient de Théologie. Un Religieux de l'Ordre des Auguſtins nommé A. Riviere, prêta ſon nom à un Théologien célébre qui demeuroit à Lyon pour l'éxaminer. Ce Théologien ne fut pas tout-à-fait du goût de M. Deſcartes dans le jugement qu'il en fit. Car ayant publié dés la même année un livre contre les Calviniſtes ſur la liberté de l'homme & la grace de Jéſus-Chriſt, ſous le titre de *Calviniſmus Religio beſtiarum*, il parut avoir voulu donner au Calviniſme des bornes plus étenduës qu'il n'avoit euës juſqu'alors, & y renfermer di-

1630. in VIII°

vers

vers Catholiques Romains, dont les principaux étoient Bannés ou Bagnez Dominicain Espagnol, Estius Chancelier de l'Université de Doüay, & particuliérement le P. Gibieuf. Mais ce prétendu Riviére ne réüssit pas à décrier la doctrine de ces Auteurs ; & il eut la confusion de se voir luy même condamné à Rome, où son livre fut mis à l'*Index*, & censuré dans un Decret de la sacrée congrégation donné le XIX jour de Mars de l'an 1633. 1630.

La réputation que M. Descartes s'étoit faite en France sur les Mathématiques donnoit beaucoup d'éxercice au P. Mersenne. Les particuliers sçachant qu'il n'y avoit point d'autre voye de communication que le canal de ce Pére pour envoyer leurs consultations à M. Descartes, & pour en recevoir les réponses, alloient en foule à son couvent lui porter leurs questions, & retournoient y prendre les solutions & les éclaircissemens de M. Descartes. Ce concours donnoit à ce Pére une occupation dont il avoit la bonté de ne jamais se plaindre : & non content d'exhorter M. Descartes à répondre à toutes les questions qui luy étoient proposées dans les paquets qu'il luy envoyoit, il le provoquoit encore à luy envoyer de son côté des problêmes à proposer aux autres, dont il se chargeoit de lui renvoyer les solutions. M. Descartes qui n'avoit peut-être pas la patience du P. Mersenne, le fit souvenir qu'il avoit renoncé à l'étude des Mathématiques depuis plusieurs années ; & qu'il tachoit de ne plus perdre son têms à des opérations stériles de Géométrie & d'Arithmétique, dont la fin n'aboutissoit à rien d'important. Il lui fit connoître qu'il n'étoit plus dans le dessein de proposer aucun probléme aux autres, & qu'il croyoit beaucoup prendre sur luy même que de se reduire dorênavant à ne résoudre que les problémes des autres, dont il se trouvoit déja fort fatigué.

Voyez cy-aprés.

Voyez ce qui en a été dit cy-dessus à l'an 1620 & à l'an 1623.

Dans l'année même que M. Descartes envoyoit au P. Mersenne pour la derniére fois des problémes de sa façon, qu'il avoit trouvez longtêms auparavant sans autre secours que celui de la Géométrie simple, c'est-à-dire, de la régle & du compas, le Public perdit l'un des prémiers Mathématicens de ce siécle en la personne de Jean *Képler*, qui mourut au mois de Novembre. Il étoit né à Weyl en Soüabe

Tom. 2. pag. 474.

1630. dans le Duché de Wirtemberg le 27 jour de Décembre de l'an 1571, & il s'étoit fait connoître dés l'an 1595 par des ouvrages qui lui avoient attiré l'eſtime de Galilée & de Tyco Brahé. Il avoit particuliérement cultivé l'Aſtronomie & l'Optique : & quoi qu'il ait laiſſé aprés lui beaucoup de choſes à découvrir ou à perfectionner, il faut avoüer néanmoins que la lecture de ſes écrits n'avoit pas été inutile à M. Deſcartes. Il avoit été Profeſſeur des Mathématiques à Graecz en Styrie depuis l'an 1594, juſqu'à ce qu'en 1600 il alla demeurer en Bohéme avec Tyco Brahé ; & il fut fait Mathématicien de l'Empereur, à condition néanmoins qu'il ne quitteroit pas Tyco, & qu'il travailleroit ſous luy. Le ſoin de ſes appointemens l'ayant fait aller à la diéte de Ratiſbonne qui ſe tenoit en 1630, il fut attaqué dans cette ville d'une maladie, qui l'emporta au commençement de Novembre, aprés 58 ans dix mois & quelques jours de vie.

Gaſſend. vit. Tyc. Brah. p. 180, 205. &c.

Gaſſend. in Indice vit. Tyconian.

Dans ce même têms M. Le Comte de Marcheville * nommé par le Roy pour être ſon Ambaſſadeur à la Porte, ſongeoit aux préparatifs de ſon voyage pour ſe mettre en état de partir à la fin de l'hyver. Ce Comte qui n'avoit pas moins de généroſité pour avancer les ſciences ſongeoit à rendre ſon ambaſſade remarquable, ſur tout par le nombre & le mérite des Sçavans qu'il prétendoit mener à Conſtantinople & dans le Levant. M. Gaſſendi étoit retenu pour faire le voyage, & il en avoit déja écrit à ſes amis d'Allemagne & des Pays-bas, pour leur offrir ſes ſervices dans tous les lieux où il devoit aller. Le ſieur Jean Jacques Bouchard pariſien demeurant à Rome, le ſieur Holſtein ou Holſtenius de Hambourg Chanoine du Vatican, & quelques autres Sçavans d'Italie ſe préparoient pour ſe joindre à l'Ambaſſade. M. de Chaſteüil, & le Pére Théophile Minuti Minime devoient ſe trouver inceſſamment chez M. de Peireſc à Beaugenſier pour y attendre l'Ambaſſadeur : & l'on ne parloit de rien moins que d'enlever à l'Orient tous ſes Manuſcrits & ſes autres raretez concernant l'avancement des ſciences. Le Comte de Marcheville fit prier M. Deſcartes de vouloir bien honorer l'Ambaſſade de ſa compagnie, & le ſieur Ferrier qui cherchoit toutes les occaſions de ſe remettre en commerce avec M. Deſcartes ſe fit charger

* Henry de Gournay.

V. epiſtol. Gaſſend. ad varios ann. 1630 & 1631.

ger de la commiſſion de lui en écrire. M. Deſcartes fut extrémement ſurpris de la propoſition de M. de Marcheville, parce qu'il ne croyoit pas être connu de luy, & qu'ils n'avoient rélation enſemble par aucun endroit. C'eſt ce qui lui rendit ſuſpecte la fidélité du ſieur Ferrier, & qui l'obligea d'en récrire au P. Merſenne en ces termes. » Il y a huit jours que j'ay reçû du ſieur F. une lettre, par laquelle il me convie comme de la part de M. de Marcheville à faire le voyage de Conſtantinople. Je me ſuis mocqué de cela : car outre que je ſuis maintenant fort éloigné du deſſein de voiager, j'ay crû plûtôt que c'étoit une feinte de mon homme pour m'obliger à luy répondre, que de m'imaginer que M. de Marcheville, de qui je n'ay point du tout l'honneur d'être connu, luy en eût donné charge, comme il me le mande. Néanmoins, ſi par hazard cela étoit vray, ce que vous pourrez ſçavoir ſans doute de M. Gaſſendi qui doit faire le voyage avec luy ; je ſeray bien aiſe qu'il ſçache que je me reſſens extrémement obligé à le ſervir pour les offres honnêtes qu'il me fait, & que j'euſſe cheri une telle occaſion il y a quatre ou cinq ans, comme l'une des meilleures fortunes qui euſſent pu m'arriver. Mais je ſuis maintenant occupé à des deſſeins qui ne me la peuvent permettre : & M. Gaſſendi m'obligeroit extrémement, s'il vouloit prendre la peine de luy dire cela de ma part, & de luy témoigner que je ſuis ſon trés-humble ſerviteur. Pour le ſieur Ferrier, comme ce n'eſt pas un homme ſur les lettres de qui je me voulûſſes aſſurer pour prendre quelque réſolution, auſſi n'ay-je pas crû devoir lui faire réponſe. Je ſeray bien-aiſe que vous faſſiez voir à M. Gaſſendi ce que je vous écris ſur ce ſujet, & que vous l'aſſuriez que je l'eſtime & l'honnore extrémement. Je lui aurois écrit particuliérement pour cela, ſi j'euſſe penſé que ce qu'on me mandoit fût véritable. Au reſte je ſeray bien-aiſe qu'on ſçache que je ne ſuis pas, graces à Dieu, en condition de voyager, pour chercher fortune ; & que je ſuis aſſez content de celle que je poſſéde, pour ne me mettre pas en peine d'en avoir une autre: Mais que ſi je voyage quelquefois, c'eſt ſeulement pour apprendre, & pour contenter ma curioſité. 1630. 1631.

Tom. 2. des lettr. p. 313.

M. Deſcartes ne fut pas le ſeul qui manqua au voyage

1630. 1631. de Conſtantinople. M. Gaſſendi malgré toute l'envie qu'il en témoignoit ne put en être. Bouchard & Holſtenius avec toute leur diligence ne purent tenir leurs affaires prêtes pour le têms du départ, quoique M. de Marcheville eût été obligé de le différer juſqu'au 20 jour de Juillet 1631. Il n'y eut de tant de Sçavans que M. de Chaſteüil qui s'embarqua à Marſeille avec M. l'Ambaſſadeur. Ce n'étoit pas dans le deſſein de rechercher des Manuſcrits ni de faire des obſervations phyſiques que M. de Chaſteüil entreprenoit ce voyage. Mais il avoit engagé à ſa compagnie le P. Minuti, qui quelque têms auparavant avoit rapporté du Levant à M. de Peireſc, un beau Manuſcrit du Pentateuque Samaritain ſur lequel M. de Chaſteüil avoit fait de ſçavantes notes, & qui étoit encore chargé par le même M. de Peireſc de rechercher & d'acheter ce qu'il pourroit trouver de Manuſcrits de langues Orientales, comme avoit fait Golius.

Vit. Peireſc. lib. 4. p. 155.

Vie de chaſt. p. 40. chap. 9 & 10.

François de Gallaup.

M. de Chaſteüil ſurnommé le Solitaire du Mont Liban, étoit un Gentil-homme de la ville d'Aix en Provence, plus âgé que M. Deſcartes d'un peu plus de ſept ans & demi. Il s'étoit fait remarquer dés ſa prémiére jeuneſſe par la pratique des vertus chrétiennes, & par l'éxercice de ſes études dans les ſciences humaines, & particuliérement dans les Mathématiques & les Langues orientales. Il avoit renoncé enſuite aux Mathématiques, & ſur tout à l'Aſtrologie, pour ſe réduire à l'unique étude de l'Ecriture Sainte ſelon le ſens littéral. Cette étude acheva de le dégouter de la compagnie des perſonnes du monde, & augmenta beaucoup l'amour de la ſolitude, que l'application aux Mathématiques lui avoit donné. Elle lui inſpira même le deſir d'abandonner ſes parens & ſon propre pays, pour ſe retirer dans des lieux où il ne pût être connu ni fréquenté des perſonnes de ſa connoiſſance. Il crut que le Mont Liban pourroit lui fournir la retraitte la plus avantageuſe qu'il eût ſçû trouver pour ſes fins, tant parce que les Maronites qui y habitent ſont des peuples catholiques, ſoumis au S. Siége, vivans dans la miſére & la pauvreté, que parce qu'il eſpéroit trouver dans les monaſtéres de ſes deſerts des Religieux aſſez intelligens dans les Langues orientales, pour lui lever les difficultez de l'Ecriture Sainte, que les Sçavans

Il ſçavoit en perfection l'Aſtrologie judiciaire.

Marchety vie de Chaſt.

de

de l'Occident ne pouvoient réſoudre. Dans cette réſolution il ſuivit l'Ambaſſadeur de France juſqu'à Conſtantinople, d'où aprés diverſes conférences qu'il eut avec les Juifs ſur le texte de l'Ecriture, il paſſa au Mont Liban l'année ſuivante. Il y demeura juſqu'à la mort dans les éxercices d'une vie auſtére & pénitente, & ſe ſanctifia dans une ſolitude exquiſe, qui ne put être altérée, ni par les ſollicitations du monde, ni par les mouvemens intérieurs de ſes paſſions, ni par les pratiques de l'ennemi de nôtre ſalut. 1631.

Sa mort arriva le 15 de May 1644. la nuit de la Pentecôte.

La ſolitude de Monſieur Deſcartes n'étoit point de la même nature : & il ne nous appartient pas de vouloir pénétrer dans les deſſeins de Dieu, qui fait toujours reconnoître la ſageſſe de ſa Providence dans la diverſité des routes par leſquelles il conduit les hommes à leur fin. Il ſemble qu'elle ait été interrompuë cette même année par le voyage d'Angleterre, qu'il n'avoit pû faire l'année précédente ſelon les prémiéres meſures qu'il en avoit priſes. Nous avons vû qu'il s'étoit préparé à ce voyage dés le mois de Mars de l'an 1630 dans le deſſein de s'embarquer au mois d'Avril ſuivant. Les difficultez qui lui ſurvinrent alors le conduiſirent juſqu'au mois de Décembre, où il fit connoître qu'il n'en avoit pas encore perdu le deſſein : & il eſt trés-probable qu'il attendit à l'éxécuter dans le Printêms ou dans l'Eté de l'année ſuivante. L'incertitude du têms auquel il faudroit placer ce voyage n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour nous porter à nier qu'il l'ait fait. La maniére dont il parla neuf ans aprés de la ville de Londres, & de quelques obſervations qu'il ſembloit avoir faites dans le voiſinage de cette ville, ne nous permet preſque pas de le révoquer en doute. Voici comme il s'en expliqua pour lors au P. Merſenne, qui lui avoit envoyé l'obſervation des déclinaiſons de l'Ayman qui varient en Angleterre, par une lettre du quatriéme jour de Mars de l'an 1640. » Comme je ne crois pas, dit-il, que les déclinaiſons de l'Ayman viennent d'ailleurs que des inégalitez de la terre, auſſi ne crois-je point que la variation de ces déclinaiſons ait une autre cauſe que les altérations qui ſe font dans la maſſe de la terre ; ſoit que la mer gagne d'un côté & perde de l'autre, comme on void à l'œil qu'elle fait dans ce pays ; ſoit qu'il s'engendre d'un côté des

Tom. 2. pag. 572.

Pag. 321 & 322. tom. 2.

Epiſt. Gaſſ. ad Rener. p. 42.

« Tom. 2. des lettr. « pag. 217.

1631. » mines de fer, ou qu'on en épuiſe de l'autre ; ſoit ſeulement
» qu'on ait tranſporté quelque quantité de fer, ou de bri-
» que, ou d'argile d'un côté de la ville de Londres vers l'au-
» tre. Car je me ſouviens que voulant voir l'heure à un qua-
» dran où il y avoit une aiguille frottée d'ayman, étant aux
» champs proche d'une maiſon qui avoit de grandes grilles
» de fer aux fenêtres, j'ai trouvé beaucoup de variation dans
» l'aiguille, en m'éloignant même à plus de cent pas de cette
» maiſon, & paſſant de ſa partie orientale vers l'occidentale,
» pour en mieux remarquer la différence. Pour le ciel, il n'eſt
» pas croyable qu'il y ſoit arrivé aſſez de changement en ſi
» peu d'années, pour cauſer cette variation: car les Aſtrono-
» mes l'auroient aiſément remarquée.

CHAPITRE IX.

Mort funeſte du ſieur de Chandoux. Deſſein de M. de Balzac d'aller demeurer en Hollande avec M. Deſcartes. M. de Villebreſſieux le va trouver, & demeure avec lui. Mort des Rois de Suéde & de Bohéme, péres de Princeſſes Cartéſiennes. M. Reneri eſt fait Profeſſeur en Philoſophie à Déventer. M. Deſcartes va demeurer en cette ville. Il ſe remet à l'étude de l'Aſtronomie. Il fait un plan pour l'hiſtoire des apparences céleſtes.

MR Deſcartes joüiſſoit au milieu de la Hollande de tous les avantages d'une parfaite ſolitude & depuis que, malgré les promeſſes qu'il avoit faites à ſes amis avant que de ſortir de France, il s'étoit défait de la réſolution de faire jamais rien imprimer, & d'acquérir de la réputation, il ne paroiſſoit plus rien qui fût capable de troubler la tranquillité d'eſprit avec laquelle il cultivoit ſa nouvelle philoſophie. Le ſieur de Chandoux, dont nous avons eu occaſion de parler ailleurs, ne fit pas un uſage ſi innocent de la ſienne. L'oſtentation avec laquelle nous avons vû qu'il produiſoit ſes nouveautez, ne ſe termina qu'à des fumées ; & l'événement de ſa fortune ne ſervit pas peu pour juſtifier le jugement que M. Deſcartes avoit fait de ſa philoſophie. Chandoux depuis la fameuſe journée où il avoit diſcouru

Tom. 1. des lettr. p. 473.

avec

avec tant d'éclat devant le Cardinal de Berulle, le Nonce de Bagné, & plusieurs Sçavans, s'étoit jetté dans les éxercices de la Chymie, mais d'une Chymie qui par l'altération & la falsification des métaux tendoit à mettre le desordre dans le commerce de la vie. La France étoit alors remplie de gens qui avoient voulu profiter des troubles du Royaume, pour ruiner la police des loix qui regardoient la fabrique & l'usage des monnoyes; & l'impunité y avoit introduit une licence qui alloit à la ruine de l'Etat. Le Roy Loüis XIII pour la réprimer fut obligé d'établir dans l'Arsenal à Paris une chambre souveraine qui fut appellée *Chambre de Justice*, par des Lettres patentes données à S. Germain le 14 de Juin 1631. Chandoux y fut accusé & convaincu d'avoir fait de la fausse monnoye avec plusieurs autres, & il fut condamné à être pendu en Gréve.

1631. 1632.

Merc. Fr. ad ann. 1631. p. 113.

Clersel. Rel.

M. Descartes quoique trés-sensible aux biens & aux maux de sa patrie, ne sçavoit de ses mouvemens & de ses troubles que ce que ses amis vouloient bien lui en mander. Mais rarement l'entretenoient-ils des affaires publiques. Les uns ne songeoient qu'à lui proposer des problêmes de Mathématiques, & lui parler d'observations physiques. Les autres ne se soucioient que de le féliciter du bonheur de sa solitude, & de lui témoigner la jalousie qu'ils en avoient. M. de Balzac fut du nombre de ces derniers. Il étoit revenu à Paris vers le carême, aprés une retraite de dix-huit mois qu'il avoit faite à sa terre de Balzac prés d'Engoulême: & M. Descartes avoit toûjours différé de lui récrire, dans la pensée qu'il seroit incessamment de retour à la ville ou à la cour, comme il le lui avoit fait espérer. Ayant appris son retour à Paris par le moyen du Pére Mersenne, il lui fit sçavoir de ses nouvelles; & pour montrer qu'il n'ignoroit pas l'art du compliment auprés d'un ami qui en étoit un grand maître, il lui demanda sa part du têms qu'il avoit résolu de perdre à l'entretien de ceux qui devoient l'aller visiter dans Paris, & il lui fit accroire que depuis deux ans qu'il étoit sorti de cette ville, il n'avoit pas été tenté une seule fois d'y retourner, sinon depuis qu'on lui avoit mandé qu'il y étoit. M. de Balzac sçut bien enchérir sur ce compliment. Il lui récrivit le 25 d'Avril 1631, & lui manda qu'il ne vivoit plus

Tom. 2. des lettr. p. 524.

Tom. 1. des lettr. p. 472. 473.

1631. 1632. plus que de l'eſpérance de l'aller voir à Amſterdam, *& d'embraſſer cette chere tête ſi pleine de raiſon & d'intelligence.* Il alla même juſqu'à lui faire eſpérer de choiſir pour l'amour de lui le lieu de ſa demeure en Hollande, & de vivre avec lui dans une même ſolitude. » Ne penſez pas, lui dit-il, que je » vous faſſe cette propoſition au hazard. Je parle fort ſérieu- » ſement : & pour peu que vous demeuriez au lieu où vous » êtes, je ſuis Hollandois auſſi bien que vous ; & Meſſieurs les » Etats n'auront pas un meilleur citoyen que moy, & qui ait » plus de paſſion pour la liberté. Quoi que j'aime extréme- » ment le ciel d'Italie, & la terre qui porte les orangers, » vôtre vertu ſeroit capable de m'attirer ſur les bords de la » mer glaciale & juſqu'au fonds du Septentrion. Il y a trois ans » que mon imagination vous cherche, & que je meurs d'en- » vie de me réünir à vous, afin de ne m'en ſéparer jamais. &c.

Balz. lettr. p. 235. des œuvr. in fol.

M. Deſcartes ne l'avoit pas vû depuis le mois de Juin 1628. qu'il s'étoit retiré de chez M. le Vaſſeur pour éviter les compagnies.

Il faut avoüer que M. de Balzac ne parloit preſque à ſes amis que par figures, particuliérement dans ſes lettres ; & M Deſcartes qui le connoiſſoit depuis long-têms par ſes converſations & par ſes écrits, ne pouvoit pas n'étre pas accoûtumé à ſes hyperboles. Mais aprés la proteſtation qu'il lui avoit faite en cette rencontre de lui parler *fort ſérieuſement*, il eſt à croire qu'il y a eu d'autres obſtacles que ſa volonté, qui ſe ſont oppoſez à l'éxécution de ſon deſſein. M. de Ville-Breſſieux médecin de Grenoble, vint plus facilement à bout de ceux qui l'auroient pû empêcher d'aller trouver M. Deſcartes. Son éloignement n'avoit ſervi qu'à augmenter la paſſion qu'il avoit conçûë pour ſa philoſophie, ſur tout aprés l'avoir entendu raiſonner dans l'aſſemblée qui s'étoit tenuë au ſujet du ſieur de Chandoux. Depuis ce têms là il n'avoit pas ceſſé de ſe conſidérer comme ſon diſciple : & ſa préſence fut d'autant plus agréable en Hollande à M. Deſcartes, qu'il connoiſſoit en lui avec une grande facilité d'eſprit beaucoup de génie pour les Méchaniques, & beaucoup d'inclination pour la Chymie. Il demeura d'abord avec luy pendant l'eſpace de quelques années, & il voulut être le compagnon de ſes voyages, de ſes études, & de ſes expériences. Il s'en retourna enſuite en France, & les avantages qu'il avoit reçûs auprés de M. Deſcartes le firent re-

Eum diſcendi cupiditate adierat. Borel. pag. 5.

venir

venir prés de lui au bout de quelques années, juſqu'au prémier voyage que M. Deſcartes fit en France, où il le laiſſa lors qu'il reprit la route de Hollande. 1632.

Depuis long-têms l'on n'avoit vû une année plus funeſte que celle de 1632, pour le grand nombre de Princes, de Seigneurs, de Généraux d'armées, & d'hommes célébres qui moururent en différentes poſtures. Mais nous n'en connoiſſons aucun qui eût la moindre relation avec M. Deſcartes, ſi l'on n'en excepte deux Princes, avec les filles deſquels la Providence lui deſtinoit des habitudes pour la Philoſophie, & ſur tout pour la connoiſſance du ſouverain Bien, & celle de la Nature. Le prémier de ces Princes étoit le Roy de Suéde, qui fut tué à la journée de Lutzen, dans le combat qu'il avoit donné aux Impériaux le ſeiziéme jour de Novembre. Sa fille unique & ſôn héritiére Chriſtine n'étoit pour lors âgée que de ſix ans. L'autre étoit l'infortuné Comte Palatin du Rhin Roy de Bohéme pére de l'illuſtre Philoſophe & Princeſſe Elizabeth. Sa mort ſuivit d'aſſez prés celle du Roy de Suéde. Il étoit aux termes de rentrer dans la poſſeſſion de ſes Etats, lors qu'il fut arrété dans Mayence par la contagion dont il fut frappé. On étoit venu néanmoins à bout d'expulſer le venin, & il s'étoit mis en état de relever. Mais la nouvelle de la mort du Roy de Suéde le toucha & l'abatit tellement, qu'elle le fit retomber, & le mit au tombeau le vingt-neuviéme jour de Novembre étant de deux ans moins âgé que le Roy de Suéde.

Guſtave Adolphe.

Vieux ſtile.

Frédéric V.

Vieux ſtile.

De même âge que M. Deſcartes.

M. Deſcartes étoit alors dans une ſuſpenſion d'étude qui luy dura le reſte de l'année, & qui le tint éloigné de ſes livres & de ſes papiers pendant prés de quatre mois. Pour s'y remettre il jugea à propos de changer de demeure vers le printêms de l'année ſuivante, & il choiſit la ville de Déventer en Over-Iſſel, peut-être parce que M. Reneri lui en avoit vanté le ſéjour. Cét homme avoit quitté quelque têms auparavant le préceptorat qu'il avoit à Leyde, & il étoit allé depuis peu s'établir à Déventer, où il avoit été appellé pour y enſeigner la Philoſophie. M. Deſcartes manda cinq ou ſix jours aprés cette nouvelle au P. Merſenne, comme une choſe aſſez avantageuſe à leur amy commun. Pour le mieux perſuader de l'avantage de cette nou-

Tom. 2. des lettr. p. 332.

Ibid. tom. 2. lett. LXVIII.

1633. velle condition, il luy dit que » l'Univerſité ou collége de
» Déventer eſt une Academie peu renommée à la vérité, mais
» où les Profeſſeurs ont plus de gages, & vivent plus commo-
» dément qu'à Leide ni à Franecker, où M. Reneri eût pû
» avoir place auparavant, s'il ne l'eût point refuſée ou négli-
» gée.

Ibid. lettr. LXXIII. pag. 344. M. Deſcartes étant à Déventer ſe remit tout ſérieuſement à l'étude, & reprit le ſoin de continuer divers ouvrages qu'il avoit interrompus, & particuliérement ſa Dioptrique & ſon traitté du Monde. Il s'appliqua tout de nouveau à la connoiſſance des choſes céleſtes, afin de s'en acquiter avec encore plus d'exactitude : & il pria le P. Merſenne de lui envoyer ce qu'on diſoit que le P. Scheiner faiſoit imprimer touchant les Parhélies qu'il avoit obſervées à Rome, au ſujet dequoi cét Auteur devoit traitter de divers autres phénoménes. Il eſt vray que ce Pére travailloit actuellement à cét ouvrage : mais il apporta tant de delais à ſa publication, qu'il le laiſſa encore manuſcrit à ſa mort, qui arriva cinq mois aprés celle de M. Deſcartes.

Lettr. LXXII. pag. 341.

Biblioth. Soc. Jeſ. per Nath. Sotvvel.

Lettr. LXVII. tom. 2. Aprés quelques mois d'application particuliére aux obſervations aſtronomiques, il s'apperçut de la néceſſité d'étudier à fonds la nature des cométes, & il écrivit au P. Merſenne pour luy mander que s'il ſçavoit quelque Auteur qui eût particuliérement recuëilli les diverſes obſervations qui avoient été faites des cométes juſqu'alors, il l'obligeroit de lui en donner avis. » Car depuis deux ou trois mois,
» dit-il, je me ſuis engagé fort avant dans le ciel ; & aprés
» m'être ſatisfait touchant ſa nature & celle des aſtres que
» nous y voyons, & pluſieurs autres choſes que je n'euſſes pas
» ſeulement oſé eſpérer il y a quelques années : Je ſuis deve-
» nu ſi hardi, que j'oſe maintenant chercher la cauſe de la ſi-
» tuation de chaque étoile fixe. Car encore qu'elles paroiſ-
» ſent fort irréguliérement éparſes çà & là dans le ciel, je ne
» doute pourtant pas qu'il n'y ait entre-elles un ordre naturel
» qui eſt régulier & déterminé. La connoiſſance de cét ordre
» eſt la clef & le fondement de la plus haute & plus parfaite
» ſcience que les hommes puiſſent avoir touchant les choſes
» matérielles, d'autant que par ſon moyen on pourroit con-
» noître *a priori* toutes les diverſes formes & eſſences des

corps

corps terreſtres ; au lieu que ſans elle il nous faut contenter de les deviner *a poſteriori*, & par leurs effets. Or je ne trouve rien qui me pût tant aider pour parvenir à la connoiſſance de cét ordre, que l'obſervation de pluſieurs cométes. C'eſt pourquoi comme je n'ay point de livres, & que quand j'en aurois, je plaindrois le têms qu'il faudroit employer à les lire, je ſerois bien-aiſe d'en trouver qu'elqu'un, qui eût recuëilli tout enſemble ce que je ne ſçaurois ſans beaucoup de peine tirer des Auteurs particuliers, dont chacun n'a écrit que d'une cométe ou deux ſeulement. « 1633.

M. Deſcartes prit occaſion de cette ſorte d'étude pour faire au Pére Merſenne le plan d'une hiſtoire des Apparences céleſtes telle qu'il la concevoit, ſur ce que ce Pére lui avoit mandé qu'il connoiſſoit des gens qui ſe plaiſoient à travailler pour l'avancement des ſciences, juſqu'à vouloir même faire toutes ſortes d'expériences à leurs dépens. » Si quelqu'un de cette humeur, dit-il, vouloit entreprendre d'écrire l'hiſtoire des Apparences céleſtes ſelon la méthode de Verulamius, & que ſans y mettre aucunes raiſons ni hypothéſes il nous décrivît exactement le ciel tel qu'il paroît maintenant ; quelle ſituation a chaque étoile fixe au reſpect de ſes voiſines ; quelle différence, ou de groſſeur, ou de couleur, ou de clarté, ou du plus & du moins étincelant, &c. De plus, ſi cela répond à ce que les anciens Aſtronomes en ont écrit, & quelle différence il s'y trouve ; car je ne doute point que les étoiles ne changent toujours quelque peu de ſituation entre elles, quoi qu'on les eſtime fixes. Aprés cela, qu'il y ajoutât les obſervations des cométes, mettant une petite table du cours de chacune, comme Tycho Brahé à fait de trois ou quatre qu'il a obſervées ; & enfin les variations de l'écliptique, & des apogées des planétes : ce ſeroit un ouvrage qui ſeroit plus utile au Public qu'il ne ſemble peut-être d'abord, & qui me ſoulageroit de beaucoup de peine. Mais je n'eſpére pas qu'on le faſſe, comme je n'eſpére pas auſſi de trouver ce que je cherche à préſent touchant les aſtres. Je crois que c'eſt une ſcience qui paſſe la portée de l'eſprit humain : & toutefois je ſuis ſi peu ſage que je ne ſçaurois m'empêcher d'y réver, encore que je juge que cela ne ſervira qu'à me faire perdre du têms, comme il m'eſt

« Lett. LXVII. du 2. vol. pag. 330. « C'eſt le « Chancelier Bacon.

1633. » déja arrivé depuis deux mois que je n'ay avancé de rien dans
» mon traitté *du Monde*, que je ne laiſſerai pourtant pas d'a-
» chever avant le terme que je vous ay mandé.

CHAPITRE X.

M. Deſcartes achéve ſon traitté du Monde, qu'il n'a jamais fait imprimer. Ce que contenoit cét ouvrage. C'étoit un abrégé de ſa Phyſique, ou plûtôt de tout ce qu'il croyoit ſçavoir par ſa propre expérience touchant la Nature.

Tom. 2. des lettr. p. 339. LE terme que M. Deſcartes s'étoit preſcrit pour achever ſon traitté du Monde, étoit le têms de Pâques de l'an 1633 : & malgré la réſolution qu'il avoit priſe deux ou trois ans auparavant de ne rien mettre au jour, il s'étoit laiſſé aller aux inſtances du Pére Merſenne & de ſes autres amis de Paris, à qui il faiſoit eſpérer de le faire imprimer pour les étreines de l'an 1634. Mais le deſir d'apprendre de plus en plus, & l'eſpérance de découvrir de jour en jour quelque choſe de nouveau l'empêchérent de finir pour Pâques : & il manda au P. Merſenne, que s'il différoit à s'acquiter de ſa dette, c'étoit avec intention de lui en payer l'intérêt. Ce qui le retarda fut la délibération de ſçavoir s'il y décriroit la maniére dont ſe fait la génération des animaux. Il ſe réſolut enfin de n'en rien faire, parce que cela le tiendroit trop long-têms. De ſorte qu'ayant achevé tout ce qu'il avoit deſſein d'y mettre touchant les corps inanimez, il ne lui reſtoit plus qu'à y ajoûter quelque choſe touchant la nature de l'homme : aprés quoi il devoit le mettre au net, & l'envoyer au Pére Merſenne. Mais il voulut le laiſſer repoſer pendant quelques mois, afin de pouvoir mieux connoître ſes fautes, & d'y ajouter ce qui lui ſeroit échappé.

Item p. 332.

Item p. 339. & 340.

Item p. 349.

Ibid. p. 344. 347, 343.

Diſc. de la Méth. part. 5. p. 42. & ſuiv. On peut dire que ce traitté qu'il appelloit *ſon Monde*, parce que c'étoit l'idée d'un monde qu'il avoit imaginé ſur celui où nous vivons, renfermoit toute ſa Phyſique en abrégé. Il avoit eu deſſein d'y comprendre tout ce qu'il croioit ſçavoir avant que de l'écrire touchant la nature des choſes matérielles.

matérielles. Mais comme les Peintres, ne pouvant également bien repréſenter dans un tableau de plate peinture toutes les diverſes faces d'un corps ſolide, en choiſiſſent une des principales qu'ils mettent ſeule vers le jour, & *ombrageant* les autres ne les font paroître qu'entant qu'on les peut voir en la regardant: de même craignant de ne pouvoir renfermer dans ſon diſcours tout ce qu'il avoit dans la penſée, il entreprit ſeulement d'y expoſer au long ce qu'il concevoit de la lumiére. Puis à ſon occaſion il avoit ajoûté quelque choſe du ſoleil & des étoiles fixes, à cauſe qu'elle en procéde preſque toute; des cieux, à cauſe qu'ils la tranſmettent; des planétes, des cométes, & de la terre, à cauſe qu'elles la font réfléchir; & en particulier de tous les corps qui ſont ſur la terre, à cauſe qu'ils ſont ou colorez, ou tranſparens, ou lumineux; & enfin de l'homme, à cauſe qu'il en eſt le ſpectateur. 1633.

Voyez auſſi le tom. 2. des lettr. p 340.

Pour *ombrager* même toutes ces choſes, & pouvoir dire plus clairement ce qu'il en jugeoit ſans être obligé de ſuivre ni de refuter les opinions qui ſont reçûës parmi les Doctes, il prit reſolution de laiſſer ce Monde-ci à leurs diſputes, & de parler ſeulement de ce qui arriveroit dans un nouveau Monde, ſi Dieu créoit dans les eſpaces imaginaires aſſez de matiére pour le compoſer. Il ſuppoſoit que Dieu voulût agiter diverſement & ſans ordre les diverſes parties de cette matiére, de ſorte qu'il en composât un chaos auſſi confus que les Poëtes en puiſſent feindre; & qu'enſuite il ne fît autre choſe que prêter ſon concours ordinaire à la Nature, & la laiſſer agir ſuivant les loix qu'il a établies. Dans cette ſuppoſition il décrivit d'abord cette matiére: & pour la repréſenter d'une maniére plus claire & plus intelligible, il ſuppoſa expreſſément qu'il n'y avoit dans cette matiére aucune de ces formes ou qualitez dont on diſpute dans les écoles, ni généralement aucune choſe dont la connoiſſance ne fût ſi naturelle à nos ames, qu'on ne pût pas même feindre de l'ignorer. Il fit voir qu'elles étoient les loix de la nature: & ſans appuyer ſes raiſons ſur aucun autre principe que ſur les perfections infinies de Dieu, il tâcha de démontrer toutes celles dont on eût pû avoir quelque doute. Il montra enſuite comment la plus grande par-

Diſc. de la Méth. p. 43.

1633. tie de la matiére de ce chaos devoit en conſéquence de ces loix ſe diſpoſer & s'arranger d'une certaine maniére qui la rendoit ſemblable à nos cieux: comment cependant quelques-unes de ſes parties devoient compoſer une terre, & quelques-unes des planétes & des cométes, & quelques autres un ſoleil & des étoiles fixes. Aprés, il s'arrêta particuliérement ſur le ſujet de la lumiére, & il expliqua avec étenduë qu'elle étoit celle qui devoit ſe trouver dans le ſoleil & les étoiles. Il fit voir comment delà elle traverſoit en un inſtant les eſpaces immenſes des cieux, & comment elle ſe refléchiſſoit des planétes & des cométes vers la terre. Il y ajoûta auſſi pluſieurs choſes touchant la ſubſtance, la ſituation, les mouvemens, & toutes les qualitez diverſes de ces cieux & de ces aſtres, tâchant de faire connoître par tout, qu'il ne ſe remarque rien dans ceux de ce monde, qui ne dût, ou du moins qui ne pût paroître tout ſemblable dans ceux du monde qu'il décrivoit. Delà il vint à parler de la terre en particulier, faiſant voir comment toutes ſes parties ne laiſſoient pas de tendre exactement vers ſon centre, quoiqu'il eût expreſſément ſuppoſé que Dieu n'avoit mis aucune peſanteur dans la matiére dont elle étoit compoſée. Il expliqua comment cette terre ayant de l'eau & de l'air ſur ſa ſurface, la diſpoſition des cieux & des aſtres, mais ſur tout de la lune, y devoit cauſer un flux & reflux qui fût ſemblable en toutes ſes circonſtances à celui qui ſe remarque dans nos mers; & outre cela, un certain cours tant de l'eau que de l'air du levant vers le couchant, tel qu'on le remarque auſſi entre les tropiques. Comment les montagnes, les mers, les fontaines, & les riviéres pouvoient naturellement s'y former; les métaux y venir dans les mines; les plantes y croître dans les campagnes; & généralement tous les corps mêlez ou compoſez s'y engendrer.

Mais parce qu'aprés les aſtres il ne connoiſſoit rien au monde que le feu qui produiſe de la lumiére, il s'appliqua particuliérement à nous faire entendre clairement tout ce qui regarde ſa nature. Il voulut expliquer comment il ſe fait, comment il ſe nourrit, comment il a quelquefois de la chaleur ſans lumiére, & quelquefois de la lumiére ſans chaleur; comment il peut introduire diverſes couleurs en di-

vers

vers corps & avec pluſieurs autres qualitez ; comment il en fond quelques-uns & en durcit d'autres ; comment il peut les conſumer preſque tous, ou les réduire en cendres & en fumée ; & comment de ces cendres il forme du verre par la ſeule violence de ſon action. 1633.

De la deſcription des corps inanimez & des plantes, il voulut paſſer à celle des animaux, & particuliérement à celle des hommes. Mais il ne crut pas en avoir encore aſſez de connoiſſance pour en parler du même ſtile, c'eſt à dire, en démontrant les effets par les cauſes, & en faiſant voir de quelles ſemences & en quelle maniére la Nature les doit produire. Il ſe contenta de ſuppoſer que Dieu formât le corps d'un homme de cet autre monde entiérement ſemblable à l'un des nôtres, tant pour la figure extérieure de ſes membres, que pour la conformation intérieure de ſes organes. Selon ce principe, Dieu ne devoit point compoſer ce corps d'une autre matiére que de celle qu'il avoit décrite ; ni mettre en lui au commencement aucune ame raiſonnable, ni aucune autre choſe pour y ſervir d'ame végétante ou ſenſitive. Il devoit ſeulement exciter dans ſon cœur un de ces feux ſans lumiére qu'il avoit déja expliquez, & qu'il ne concevoit point d'une autre nature que celui qui échauffe le foin, lorſqu'on l'a renfermé avant qu'il fût ſec, ou qui fait boüillir le vin nouveau, lorſqu'on le laiſſe cuver ſur la rape. Car examinant les fonctions que ce corps pouvoit avoir enſuite de cela, il y trouvoit exactement toutes celles qui ſont en nous ſans que nous y penſions, ni par conſéquent que nôtre ame (dont la nature ſelon lui n'eſt que de penſer) y contribuë. Ces fonctions n'étoient point différentes de celles qui font que les animaux ſans raiſon nous reſſemblent ; & il n'y en trouvoit encore aucune de celles qui étant dépendantes de la penſée ſont les ſeules qui nous appartiennent entant qu'hommes : au lieu qu'il les y trouvoit toutes, aprés avoir ſuppoſé que Dieu créât une ame raiſonnable, & qu'il la joignît à ce corps d'une certaine maniére dont il donnoit la deſcription. Pag. 46. ibid. diſc. de la Méthode.

Il s'étendit particuliérement ſur l'Anatomie, pour la connoiſſance de laquelle il avoit fait depuis trois ans la diſſection d'une infinité d'animaux de différentes eſpéces. Il s'étendit Pag. 47. & 50.

ſur

1633. sur le mouvement du cœur & du sang: & afin que ceux qui ne connoissent pas la force des démonstrations Mathématiques, & qui ne sont pas accoûtumez à distinguer les vrayes raisons des vrai-semblables ne pussent rien nier de ce qu'il avançoit sans l'examiner, il fit voir que ce mouvement qu'il expliquoit, suivoit aussi nécessairement de la seule disposition des organes du cœur, de la chaleur & de la nature du sang, que fait le mouvement d'une horloge, de la force, de la situation, & de la figure de ses contrepoids & de ses roues. Il montra aussi la fabrique & les fonctions des muscles & des nerfs, d'où il prit occasion d'expliquer les changemens qui se font dans le cerveau pour causer la veille, le sommeil, & les songes; pour recevoir les idées que la lumiére, les sons, les odeurs, les goûts, la chaleur, le froid, & toutes les autres qualitez des objets extérieurs y peuvent imprimer par l'entremise des sens; & même celles que la faim, la soif, & les autres passions intérieures peuvent aussi y envoyer. Il montra ce qui doit y être pris pour le sens commun où ces idées sont reçûës; pour la mémoire qui les conserve; & pour la fantaisie qui peut les changer diversement, & en composer de nouvelles. Quoique cette partie ne fût point la derniére de son traité du Monde, selon la méthode qu'il lui avoit donnée, ce fut pourtant par elle qu'il en finit la composition, parce qu'il avoit été obligé d'anatomiser durant l'hiver de l'an 1633 un grand nombre de têtes d'animaux, pour découvrir certainement & expliquer en quoi consistent l'imagination & la mémoire. Par la distribution des esprits animaux dans les muscles, il montra ce qui fait mouvoir les membres de ce corps en autant de façons, & à propos d'autant d'objets qui se présentent à ses sens, & d'autant de passions intérieures qui sont en lui, que les nôtres se puissent mouvoir sans que la volonté les conduise. Ce qui l'engagea insensiblement à établir la différence qu'il trouvoit entre les automates ou machines mouvantes & le corps humain, entre les bêtes & l'homme.

Tom. 2. des lettr. p. 347.

De l'homme qu'il imaginoit dans son Monde. Pag. 55, 56. ibidem.

Enfin il mit le comble à son traité par l'exposition de l'Ame raisonnable. Il fit voir qu'elle ne peut être tirée de la puissance de la matiére comme les autres choses dont il avoit parlé, mais qu'elle doit être expressément créée: qu'il

ne

ne ſuffit pas qu'elle ſoit dans le corps humain comme un pilote ſur ſon vaiſſeau, ſinon peut-être pour en mouvoir les membres; mais qu'elle doit être plus étroitement unie avec lui, pour avoir outre cela des ſentimens & des appetits ſemblables aux nôtres, & compoſer ainſi un homme véritable. Ce ſujet lui parut trop important pour ne le point traitter avec plus d'étenduë que les autres: & il crut devoir précautionner les eſprits foibles ou ignorans contre la ſurpriſe de ceux qui prétendent que l'ame des bêtes eſt de même nature que la nôtre, & que par conſéquent nous n'avons rien à eſpérer, ni rien à craindre aprés cette vie. 1633.

CHAPITRE XI.

Galilée eſt mis dans les priſons de l'Inquiſition, & ſon ſentiment du mouvement de la terre condamné d'héréſie. Trouble que cette nouvelle cauſa parmi les Philoſophes & les Mathématiciens. M. Deſcartes renonce à la publication de ſon traitté du Monde, & il fait voir le peu d'apparence qu'il y a de s'expoſer & de s'attirer des affaires.

MR Deſcartes aprés avoir laiſſé repoſer le traitté de *ſon Monde* pendant quelques mois, commençoit à le revoir pour l'envoyer enſuite au P. Merſenne, & le mettre entre les mains des Imprimeurs de Paris avec le privilége du Roi, lorſqu'il apprit la nouvelle de l'accident qui étoit arrivé à Galilée.

Deſc. de la Méth. part. 6. pag. 60. Tom. 2. des lettr. p. 344. 345.

Ce célébre Mathématicien avoit ſecoüé depuis long-têms le joug de la crainte qui retient les Italiens & les autres peuples ſoumis à l'Inquiſition dans la réſerve & la contrainte à l'égard de leurs ſentimens. Se croyant à couvert de toute attaque ſous la protection du Grand Duc de Toſcane, laquelle le ſuivoit par tout, il s'étoit preſque toûjours mocqué de la précaution dont les autres étoient obligez d'uſer, & il s'étoit hazardé de publier ſon opinion du mouvement de la terre dans ſes écrits avec la même liberté dont il avoit coûtume d'en parler dans ſes entretiens. Dés l'an 1613 il avoit été dénoncé au ſaint Office, pour avoir enſeigné que

V. le Decret de l'Inquiſition.

1633. le ſoleil eſt le centre du monde & immobile ; mais que la terre ne l'eſt pas, & qu'elle tourne d'un mouvement journalier. Les Cardinaux députez de la Congrégation de l'Inquiſition, avoient commis des Théologiens & des Docteurs pour examiner cette opinion qu'il avoit publiée, particuliérement dans ſon livre des *Taches du ſoleil*, & dans quelques autres de ſes écrits. Ces cenſeurs avoient trouvé cette opinion non ſeulement *abſurde & fauſſe en Philoſophie*, mais encore *erronée en la Foy* ; & l'on s'étoit contenté pour cette fois de cenſurer l'opinion ſans vouloir cauſer d'autre chagrin à ſon Auteur, qui étoit en conſidération parmi pluſieurs Cardinaux & autres perſonnes de marques, & qui étoit particuliérement chéri & eſtimé du Pape Urbain VIII.

contre lui du 22 de Juin 1633.

Imprimé à Rome in 4° en 1613.

Quelque têms aprés on eut avis à Rome que Galilée continuoit de dogmatiſer ſur le mouvement de la terre : & dans la ſacrée Congrégation tenuë devant ſa Sainteté le XXIX jour de Février de l'an 1616, il fut ordonné que le Cardinal Bellarmin feroit venir ce Philoſophe chez lui, pour lui faire des remontrances en particulier, & pour le porter à ſe défaire volontairement de ſon opinion. Ce Cardinal qui conſidéroit le mérite de Galilée ne crut pas devoir employer avec lui d'autres moyens que ceux de l'exhortation, & il avoit eu parole de lui pour tout ce que la ſacrée Congrégation en vouloit exiger. Nonobſtant ces bonnes diſpoſitions le Commiſſaire du ſaint Office, aſſiſté de Notaire & de témoins, ne laiſſa pas de lui porter le commandement d'y renoncer dans les formes, avec défenſe de l'enſeigner jamais ni en public ni en particulier. Galilée avoit promis d'obéïr, & avoit été renvoyé ſans autre caution que ſa parole. La Congrégation aſſemblée le V du mois de Mars ſuivant, avoit dreſſé un Decret contre cette doctrine de la mobilité de la terre & de l'immobilité du ſoleil qu'elle attribuoit à Pythagore, & qu'elle tenoit fauſſe & contraire à l'Ecriture ſainte. Elle n'y avoit pas épargné le nom de Copernic, qui l'avoit renouvellée depuis le Cardinal de Cuſa ; ni celui de Diegue de Zuniga qui l'avoit enſeignée dans ſes commentaires ſur Job ; ni celui du Pére Foſcarini Carme Italien, qui venoit de prouver dans une ſçavante lettre addreſſée à ſon Général, qu'elle n'étoit point contraire à l'Ecriture. Mais elle avoit eu

Coll. Decretor. ſacr. Congr. pag. 208, 209. 1616.

Imprimé en 1615. Ital.

eu tant d'égards pour la perſonne de Galilée, qu'elle s'étoit abſtenuë de le nommer parmi les autres, s'étant contentée de condamner généralement les autres livres qui renfermoient cette doctrine. Les Mathématiciens des païs étrangers, qui ne croyoient pas que le tribunal de l'Inquiſition portât le caractére de l'infaillibilité, & qui n'en prenoient pas les juges pour de grands Aſtrologues, parlérent de la conduite de cette Congregation avec une liberté qui fit quelque honte à Galilée. Il eut de la peine de s'être engagé ſi ſolennellement à ne plus enſeigner ſon opinion, ſur tout depuis que la Congrégation par un Decret de l'an 1620 eût apporté de la modification à la cenſure des ouvrages de Copernic, & qu'elle eût permis de ſuppoſer le mouvement de la terre & de le défendre même par hypothéſe, pourvû qu'on n'en voulût pas faire une vérité indubitable. C'eſt pourquoi il prit occaſion de ce nouveau Decret pour feindre qu'il vouloit défendre l'honneur de ſa nation, & faire voir que ſes Juges n'étoient pas ſi peu inſtruits dans l'Aſtronomie, qu'on ne dût déférer à leur jugement auſſi aveuglément qu'il avoit fait. Ce fut ce qui le porta, diſoit-il, à compoſer ſes Dialogues du *Syſtéme du Monde* ſelon Ptolémée & Copernic, qu'il fit imprimer à Florence l'an 1632. Le Public en leur donnant ſon approbation n'eut pas de peine à découvrir ſa ruſe: & l'on crut y trouver une Apologie pour ſon opinion contre ſes juges, plûtôt qu'une défenſe de ſes juges contre ſon opinion, comme il ſembloit l'avoir fait eſpérer. Meſſieurs de l'Inquiſition ne furent pas long-têms trompez: & ayant appris qu'il y enſeignoit ſon opinion comme auparavant, ils le citérent tout de nouveau devant leur tribunal, le renfermérent dans les priſons de l'Inquiſition, & le firent accuſer par le * Procureur Fiſcal du ſaint Office. Nonobſtant le Decret modifié de l'an 1620, il fut déclaré ſuſpect & atteint d'héréſie touchant le mouvement de la terre & le repos du ſoleil, pour avoir avancé qu'on pouvoit défendre comme probable une opinion qui avoit été déclarée contraire à l'Ecriture. On lui ſignifia qu'*en conſéquence il avoit encouru toutes les cenſures & les peines des ſacrez Canons, dont néanmoins on lui promit l'abſolution, pourvû que d'un cœur ſincére & d'une foi non feinte il abjurât & déteſtât de-*

1633.

Ind. Decret. pag. 214, 215.

Gaſſend. ad Schickardum ep. pag. 64, col. 2.

Dés le mois de Janvier 1633.

* Carolo Sincero.

« V. le Decret du 22. Juin 1633.

1633. *vant ſes Juges les erreurs & héréſies ſuſdites.*

Poſſ. ſur la Méth. de Deſcart. pag. 171, 172. Merc. Fr. ad an. 1633. t. 19. p. 696, 699. Gaſſend. ep. ad Bulliald. pag. 58. col 2. J. Nicii Erythræi Pinacoth. 1. n. 153. p. 281.

Galilée ſe ſoumit à ce jugement, qui fut rendu le 22 de Juin 1633. Il abjura & déteſta ſa prétenduë erreur de bouche & par écrit, dans le Couvent de la Minerve dés le même jour: & ayant promis à genoux la main ſur les ſaints Evangiles, qu'il ne diroit & ne feroit jamais rien de contraire à cette ordonnance, il fut remené aux priſons de l'Inquiſition. Son grand âge, joint à la conſidération du Grand Duc ſon protecteur & de ſes autres patrons, ne permit pas qu'il y fut long-têms retenu. Il fut élargi, & renvoyé dés le mois de Juillet. Néanmoins afin que ſa faute ne demeurât point entiérement impunie, & qu'il pût ſervir d'exemple à ceux qui voudroient prendre de ſemblables libertez à l'avenir, il fut ordonné que ſes Dialogues ſeroient défendus par un Decret public; que l'Auteur ſeroit arrêté & mis dans les priſons du ſaint Office; & que pour pénitence ſalutaire il diroit trois ans durant une fois la ſemaine les ſept Pſeaumes pénitentiaux. Il fut de plus obligé de ſe retirer à la campagne dans une maiſon du territoire de Florence, d'où les Inquiſiteurs lui défendirent de ſortir le reſte de ſes jours.

Ce Decret fut donné le 23 d'Août 1634.

La nouvelle de cette avanture s'étant répanduë par le le moyen de M. Naudé qui étoit à Rome, & des autres Sçavans du lieu qui en écrivirent à leurs amis, fit des impreſſions différentes ſelon la diſpoſition des Eſprits. Les Proteſtans d'Allemagne, de Hollande & d'Angleterre crurent pouvoir s'en divertir au préjudice de l'autorité de l'Inquiſition: Mais les Catholiques, & ſur tout les Mathématiciens de France en furent d'autant plus touchez, qu'ils appréhendoient qu'on ne rendît l'Egliſe catholique reſponſable des déciſions des Inquiſiteurs ſur les véritez naturelles.

Pag. 411 & 412. epiſt. 1ſm. Bull. ad Gaſſ. Longaniſſa Nunc. Apoſtol. ad Janſ. apud Voſſ. Mathem. pag. 452.

Les plus ſenſibles à cet accident furent M. Boüilliaud, qui l'avoit appris de M. l'Huillier Maître des Comptes, & M. Gaſſendi qui demeuroit alors en Provence. L'un & l'autre trompez ſur un faux bruit de la prompte délivrance de Galilée, ſans prétendre changer leur opinion qui étoit ſemblable à la ſienne, firent ce qu'ils purent pour mettre à couvert l'honneur du ſaint Siége, auquel ils étoient trés ſonmis. Mais le prémier ne put s'empêcher de faire voir que cette opinion n'a rien de contraire ni à l'Ecriture ni aux définitions des Conciles

Conciles & des Péres. Le ſecond ſembloit vouloir répondre de l'innocence de Galilée, & ſe rendre caution de ſa foi: & dans l'incertitude où il étoit encore ſix mois aprés de ſçavoir s'il étoit en liberté ou non, il lui écrivit une lettre de conſolation le XIX de Janvier 1634 pour le fortifier contre tous les événemens de la fortune. On peut juger que M. de Peireſc n'y fut pas plus inſenſible que les autres, aprés avoir fait éclater ſi hautement la joye qu'il avoit euë l'année précédente, lors qu'il vid paroître les Dialogues de Galilée, & aprés avoir publiquement félicité nôtre ſiécle pour la connoiſſance du mouvement de la terre, à la faveur duquel Galilée & Gilbert avoient enfin appris au genre humain le flux & reflux de la mer, & les propriétez de l'ayman.

1633.

Pag 58. col. 2. Gaſſend. epiſtol.

Pag. 66, 67. ibid.

Vit. Peireſc. lib. 4. p. 161. ad ann. 1632.

Mais il ſemble que perſonne n'ait paru plus ſurpris de cét accident que M. Deſcartes, parce que perſonne n'avoit plus de vray reſpect & plus de ſoumiſſion que luy pour le Saint Siége; & que perſonne en même têms n'étoit peut-être plus perſuadé que luy, que l'opinion du mouvement de la terre eſt la plus vray-ſemblable, & la plus commode ſans préjudice à l'autorité de l'Ecriture. Il ne ſçavoit encore rien de cette aventure ſur la fin d'Octobre, lors que l'obligation de s'acquiter de la promeſſe qu'il avoit faite d'envoyer *ſon Monde* au P. Merſenne pour le jour de l'an, le fit ſonger à y mettre la derniére main. Il fut curieux pour cét effet de voir ce que Galilée auroit pû dire du mouvement de la terre dans ſon nouveau livre, & de confronter ſon opinion avec la ſienne: & ayant écrit de Déventer où il demeuroit pour lors à ſes amis de Leyde & d'Amſterdam pour faire chercher ce livre, ce fut par leurs réponſes qu'il apprit la fortune du livre & la diſgrace de l'Auteur. Cét accident cauſa dans ſon eſprit une révolution que le Public auroit peine à croire, s'il en étoit informé par d'autres que lui même. » J'appréhende ſi fort le travail, dit-il au Pére Merſenne, que ſi je ne vous « avois promis *il y a plus de trois ans* de vous envoyer mon « traitté dans la fin de cette année, je ne crois pas que j'en « puſſes venir à bout de long-têms. Je veux faire au moins « comme les mauvais payeurs, qui vont prier leurs créanciers « de leur donner un peu de delay, lors qu'ils ſentent appro- « cher le terme de leur dette. En effet je m'étois propoſé de «

Tom. 2. des lettr. p. 349.

1633. » vous envoyer *mon Monde* pour ces étreines ; & il n'y a pas
Cette lettre est du 19 ou 20 de Novembre. » plus de quinze jours que j'étois encore tout réſolu de vous en
» envoier au moins une partie, ſi le tout ne pouvoit être tranſcrit
» pour ce têms-la. Mais je vous diray que m'étant fait enque-
» rir ces jours paſſez à Leyde & à Amſterdam ſi le Syſtéme
» du monde de Galilée ne s'y trouveroit point, parce que j'a-
» vois appris qu'il avoit été imprimé en Italie l'année derniére:
Ceux qui mandérent cette circonſtance à M. Deſcartes ne la garentirent pas. » on m'a mandé qu'il étoit vray que le livre avoit été impri-
» mé, mais que tous les exemplaires en avoient été brûlez à
» Rome dans le même têms, & l'Auteur condamné à quelque
» amende. Ce qui m'a ſi fort étonné, que je me ſuis preſque
» réſolu de brûler tous mes papiers, ou du moins de ne les
» laiſſer voir à perſonne. Car je n'ay pû m'imaginer qu'un
» homme qui eſt Italien, & qui plus eſt trés-bien venu du
» Pape, à ce que j'apprens, ait pû être *criminalizé* pour autre
» choſe, que parce qu'il aura ſans doute voulu établir le mou-
» vement de la terre, que je ſçay bien avoir été autrefois cen-
» ſuré par quelques Cardinaux. Mais je croyois avoir oüy
» dire que depuis ce têms-là on ne laiſſoit pas de l'enſeigner
» publiquement, même dans Rome ; & j'avouë que ſi ce ſen-
» timent du mouvement de la terre eſt faux, tous les fonde-
» mens de ma Philoſophie le ſont auſſi, parce qu'il ſe démon-
» tre par eux évidemment. Il eſt tellement lié avec toutes les
» parties de mon traitté, que je ne l'en ſçaurois détacher ſans
» rendre le reſte tout défectueux. Mais comme je ne voudrois
» pour rien du monde qu'il ſortît de moy un diſcours, où il ſe
» trouvât le moindre mot qui fût deſaprouvé par l'Egliſe : auſ-
» ſi aimé-je mieux le ſupprimer, que de le faire paroître eſtro-
» pié.

Tom. 2. p. 351, 352. C'eſt d'une autre lettre en Janvier 1634. » Toutes les choſes que j'expliquois dans mon traitté (par-
» mi leſquelles ſe trouve auſſi cette opinion du mouvement
» de la terre, condamnée comme hérétique dans le livre de
» Galilée) dépendoient tellement les unes des autres, que
» c'eſt aſſez pour moy de ſçavoir qu'il y en ait une qui ſoit
» fauſſe, pour me faire connoître que toutes les raiſons dont
» je me ſervois n'ont point de forces. Quoique je les cruſſes
» appuyées ſur des démonſtrations trés-certaines & trés-évi-
» dentes, je ne voudrois toutesfois pour rien du monde les
» ſoutenir contre l'autorité de l'Egliſe. Je ſçay qu'on pourroit

dire

dire que tout ce que les Inquiſiteurs de Rome ont décidé, « 1633.
n'eſt pas incontinent un article de Foy pour cela, & qu'il «
faut prémiérement que le Concile y ait paſſé. Mais je ne «
ſuis point ſi amoureux de mes penſées, que de vouloir me ſer- «
vir de telles exceptions, pour avoir le moyen de les main- «
tenir. Le deſir que j'ay de vivre en repos, & de continuer la «
vie cachée que j'ay commençée, fait que je ſuis plus content «
de me voir délivré de la crainte que j'avois d'acquerir plus «
de connoiſſances que je ne déſire par le moyen de mon écrit, «
que je ne ſuis faché d'avoir perdu le têms & la peine que «
j'ay employée à le compoſer. Je n'ay jamais eu l'humeur por- « Pag. 350, retro.
tée à faire des livres : & ſi je ne m'étois engagé de promeſſe «
envers vous & quelques autres de mes amis, dans la penſée «
que le deſir de vous tenir parole m'obligeroit d'autant plus «
à étudier, jamais je n'en ſerois venu à bout. Aprés tout, je «
ſuis aſſuré que vous ne m'envoieriez point de Sergent pour «
me contraindre à m'acquiter de ma dette ; & vous ſerez «
peut-être bien-aiſe d'être exemt de la peine de lire de mau- «
vaiſes choſes. Il y a déja tant d'opinions en Philoſophie qui «
ont de l'apparence, & qui peuvent étre ſoutenuës dans les «
diſputes, que ſi les miennes n'ont rien de plus certain, & ſi «
elles ne peuvent êtres approuvées ſans contróverſe, je ne «
les veux jamais publier. Toutesfois parce que j'aurois mau- «
vaiſe grace, ſi, aprés vous avoir tout promis & ſi long-têms, «
je penſois ne vous payer qu'en défaites : je ne laiſſerai donc «
pas de vous faire voir ce que j'ay fait le plûtôt que je pour- «
ray : mais je vous demande encore s'il vous plaît un an de «
delay pour le revoir & le polir. Vous m'avez averti du mot «
d'Horace, *nonumque prematur in annum*, & il n'y en a enco- «
re que trois que j'ay commençé ce traitté.

CHAP.

CHAPITRE XII.

Nouvelles inquiétudes de M. Deſcartes touchant l'affaire de Galilée. Témoignages divers de ſa ſoumiſſion au S. Siége, & même à l'Inquiſition Romaine par le reſpect & la conſidération du S. Siege. Ce qu'il penſe de la condamnation de Galilée. Il ſe réſoud de ſupprimer ſon traitté du Monde. Jugement qu'il fait du livre de Galilée. Différence de ſon ſentiment d'avec celuy de Galilée ſur le mouvement de la terre. Ce qu'il fait pour ne point s'expoſer dans la ſuite à la cenſure de Rome.

1633. 1634. CEpendant M. Deſcartes ſouffroit pour Galilée dans ſon cœur, & s'intéreſſant à ſa cauſe autant qu'aucun Mathématicien catholique de France, il pria le P. Merſenne de lui mander ce qu'il ſçauroit de ſon affaire, & de ſon livre qu'il n'avoit encore pû trouver en Hollande. Ce Pére ne manqua point de lui faire part de tout ce qu'il en apprenoit, & il luy envoya un petit abrégé de ce que contenoit ſon livre du ſyſtéme du monde, en lui donnant avis qu'il y avoit un Eccléſiaſtique de ſa connoiſſance dans Paris, qui nonobſtant le Decret de l'Inquiſition ne laiſſoit pas de faire imprimer un traitté exprés pour prouver le mouvement de la terre. M. Deſcartes parut ſurpris de cette liberté dans un Prêtre, quoi qu'il ſçût aſſez que le Clergé de France n'eſt pas plus juſticiable de l'Inquiſition que les Laïcs du Royaume, où ce tribunal n'eſt point reconnu. Il s'offrit de le ſervir dans ſon travail & de lui donner quelques avis : & l'Eccléſiaſtique accepta ces offres avec joye. Mais M. Deſcartes ayant vû depuis un manifeſte ou une relation de la condamnation de Galilée imprimée à Liége le xx de Septembre 1633, où étoient ces mots *quamvis hypotheticè à ſe illam proponi ſimularet* ; & jugeant que l'intention de Meſſieurs de l'Inquiſition étoit de deffendre qu'on ſe ſervît même de cette hypothéſe dans l'Aſtronomie, nonobſtant la permiſſion qu'ils en avoient donnée en 1620, changea de réſolution à l'égard de cét Eccléſiaſtique. Il ne le crût pas en ſûreté même au milieu de Paris, de quelque maniére qu'il entreprît d'expliquer

Pag. 502 & 503. tom. 2.

Pag. 353, 354. tom. 2. Decret. ſacr. congr. p. 214.

d'expliquer ou d'excuſer ſon opinion du mouvement de la terre : & la crainte qu'il avoit de lui nuire fit qu'il n'oſa lui envoyer aucun avis ni aucune des penſées qu'il avoit ſur ce ſujet. 1634.

La cenſure de Rome lui parut trop violente pour pouvoir ſubſiſter long-têms dans ſa vigueur. Auſſi ne voyant pas, diſoit-il au P. Merſenne, que cette cenſure eût encore été autoriſée * par le Pape, ni par le Concile, mais ſeulement par une congrégation particuliére des Cardinaux Inquiſiteurs, ne perdoit-il pas l'eſpérance de voir qu'il en ſeroit de cette cenſure comme de celle des Antipodes, qui avoient été condamnez à Rome prés de neuf cens ans auparavant d'une maniére aſſez ſemblable. Cependant il fut curieux de ſçavoir ce que l'on penſoit en France de cette cenſure, & il pria ſon ami de lui mander ſi elle y étoit bien reçûë, & ſi elle y devoit avoir quelque autorité. Ce n'étoit point dans le deſſein de ſe deffaire de ſes ſcrupules, puis qu'il faiſoit profeſſion d'ailleurs de déférer entiérement aux Inquiſiteurs & aux Cardinaux de la Congrégation établie pour la cenſure des livres, & qu'il n'eût pas honte de dire encore trois ans aprés, que *l'autorité de ces Meſſieurs n'avoit guéres moins de pouvoir ſur ſes actions que ſa propre raiſon en avoit ſur ſes penſées.* En effet l'année du delay qu'il avoit demandée au P. Merſenne étant expirée, il ne trouva point de prétexte plus ſpécieux que celuy de ſa ſoumiſſion à l'Egliſe, pour s'excuſer de lui envoier ſon traitté ſans ſe rendre coupable d'infidélité à ſes promeſſes. » La connoiſſance, lui dit-il, que j'ai de vôtre vertu me fait eſpérer que vous n'aurez que meilleure opinion de moy, voyant que j'ay voulu entiérement ſupprimer le traitté que j'avois fait de ma Philoſophie, & perdre preſque tout mon travail *de quatre ans*, pour rendre une entiére obéïſſance à l'Egliſe en ce qu'elle a défendu l'opinion du mouvement de la terre. En quoi il témoigna vouloir parler le langage confus qui regne dans les pays d'Inquiſition, plûtôt que de s'expoſer à être inquiété, ſi l'envie de publier ſon ſentiment l'obligeoit de recourir à la diſtinction que nous faiſons de l'autorité du S. Siége d'avec celle d'une congrégation particuliére.

P. 354. lettr. LXXVI.

« * Six mois « aprés qu'« elle avoit « été donnée. «

Le Pape Zacharie condamna Virgile Evéque de Saltzbourg pour avoir ſoutenu qu'il y avoit des Antipodes.

Diſc. de ſa Méth. part. 6. pag. 60.

Lettr. LXXX. du 2 tom. pag. 358.

Enfin il vint à bout de recouvrer le livre de Galilée que

1634. lui apporta le ſieur B. au mois de Février, & qui le lui prêta depuis le ſoir d'un Samedy juſqu'au matin du Lundy ſuivant. Il apprit en même têms que l'on attribuoit aux Jéſuites de Rome une partie des procédures que la ſacrée congrégation avoit fait faire contre Galilée. Mais quoique les Jéſuites n'euſſent point en général la réputation d'être des amis de ce Mathématicien, il ne put ſoupçonner perſonne dans leur compagnie qui eût été capable de lui joüer ce tour hormis le Pére Scheiner qui étoit broüillé avec luy depuis pluſieurs années. Ce Pére venoit d'être rappellé de Rome par l'Empereur pour enſeigner les Mathématiques en Allemagne: mais il avoit eu le loiſir de déférer Galilée à l'Inquiſition avant ſon départ. M. Deſcartes avoit ſi bonne opinion de la capacité des Jeſuites, & de celle de Scheiner en particulier, » qu'il ne pouvoit croire que ce Pére même en ſon ame n'eſtimât l'opinion de Copernic véritable, ſur tout aprés tant de preuves que les obſervations du livre de Galilée venoient de fournir pour ôter au ſoleil les mouvemens qu'on lui attribuë. Mais il vaut peut-être mieux épargner la ſincérité & la bonne foy de ce Pére que ſa capacité & ſa ſcience: & les ouvrages qu'il a donnez de ſon vivant & qu'il a laiſſez aprés ſa mort ſur le mouvement de la terre ne nous perſuaderont pas qu'il y eût de la diſſimulation dans tout ce qu'il a fait contre Galilée.

Béeckman ou Bornius.

Gaſſend. epiſt. ad Campanell. pag. 56. col. 2.

Tom. 2. des lettr. pag. 359.

M. Deſcartes feüilleta le livre de Galilée tout entier dans le peu de têms qu'on lui avoit donné pour le lire. Il trouva que l'Auteur raiſonnoit aſſez bien du mouvement. Ce n'eſt pas qu'il approuvât généralement tout ce qu'il en diſoit: mais ſelon ce qu'il en avoit pû voir, il croyoit que Galilée manquoit plûtôt dans les endroits où il ſuit les opinions déja reçûes que dans ceux où il s'en éloigne, excepté néanmoins en ce qu'il dit du flux & du reflux, qu'il concevoit autrement que ne l'explique Galilée, quoi qu'il le fit dépendre du mouvement de la terre auſſi bien que lui. Il remarqua dans cét ouvrage quelques unes des penſées qu'il croyoit lui être tellement propres, que s'il les eût publiées auparavant, il auroit pû ſoupçonner Galilée de les lui avoir dérobées. Il reconnoiſſoit que les raiſons de cét Italien pour prouver le mouvement de la terre ſont fort bonnes, mais qu'il

Pag. 355 lettr. LXXVII.

ne

ne les étalle pas assez pour persuader ses lecteurs ; & que les digressions qu'il y mêle font qu'on ne se souvient plus des prémiéres lorsqu'on lit les derniéres. 1634.

Mais aprés avoir considéré avec un peu d'attention la maniére dont Galilée s'explique sur le mouvement de la terre, il la trouva si différente de la sienne, qu'il revint un peu de l'étonnement où la censure de Rome l'avoit jetté. Il comprit que les Inquisiteurs pouvoient raisonnablement avoir condamné cette maniére dans Galilée, sans qu'il dût appréhender que cette condamnation pût retomber sur celle dont il concevoit le mouvement de la terre, & dont il l'avoit exprimé dans son traité du Monde qu'il vouloit supprimer. Comme il sçavoit que ces Messieurs ne s'arrêtent souvent qu'aux termes & aux expressions des choses, quand il s'agit de les censurer, il crût que le moyen de les éviter sans néanmoins changer de sentiment étoit *de nier le mouvement de la terre*, & de continuer sur le pied qu'il avoit commencé. C'étoit sans doute se rendre suspect d'équivoque & de dissimulation, s'il n'eût eu soin de prévenir cette pensée dans nôtre esprit. » On pourra juger d'abord, dit-il, que c'est de bouche seulement que je nie le mouvement de la terre afin d'éviter la censure de Rome, à cause que je retiens le systême de Copernic. Mais lorsqu'on examinera mes raisons, je suis persuadé qu'on trouvera qu'elles sont sérieuses & solides, & qu'elles font voir clairement qu'il faut plûtôt dire que la terre se meut en suivant le systême de Tyco, qu'en suivant celui de Copernic expliqué de la maniére que je l'explique. Or si on ne peut suivre aucun de ces deux systêmes, il faut revenir à celui de Ptolémée, auquel je ne crois pas que l'Eglise nous oblige jamais, vû qu'il est manifestement contraire à l'expérience. Tous les passages de l'Ecriture qui semblent être contre le mouvement de la terre ne regardent point le systême du monde, mais seulement la maniére de parler des peuples. De sorte que prouvant, comme je fais, que pour parler proprement il faut dire que *la terre ne se meut point* en suivant le systême que j'expose, je satisfais entiérement à ces passages.

Tom. 3. des lettr. pag. 586.

« Le systême de Tyco n'a point été censuré à Rome.

M. Descartes s'avisa de cét expédient pour tâcher de contenter également les personnes qui n'agissent que par rai-

1634. son, & celles qui ne se gouvernent que par autorité ou par scrupules. Il laissa les prémiers dans la liberté de penser ce qu'il leur plairoit, & de donner tel nom qu'ils voudroient au transport qui se fait de la terre dans sa sphére : & il empêcha les autres de s'allarmer contre cette hypothése, puisqu'en effet ce n'est que fort improprement qu'on peut attribuer du mouvement à la terre. Car ayant supposé que le mouvement n'est autre chose que l'application successive d'un corps par tout ce qu'il a d'extérieur aux diverses parties des corps qui l'environnent, il faisoit voir que ce qu'on nomme le *mouvement journalier* de la terre appartient plûtôt à la masse composée de la terre, de la mer, & de l'air, qu'à la terre en particulier. Elle peut être censée selon lui dans un parfait repos, tandis qu'elle se laisse emporter par le torrent de la matiére où elle nage ; de même que l'on dit qu'un homme qui dort dans un navire est en repos pendant que le navire se meut véritablement. Par le même raisonnement il prétendoit que ce qui s'appelle *mouvement annuel* de la terre ne lui appartient aucunement, non pas même à la masse composée de la terre, des eaux & de l'air, mais plûtôt à la matiére céleste qui emporte cette masse autour du soleil.

Carteſ. Principior. Philoſ. part. 3. n. 26, 28, 29, 19.

Rohault Phyſ. part. 2 p. 89. n. 12.

Quelque changement que M. Descartes ait donné au tour de ses expressions touchant le mouvement de la terre en faveur des délicats & des scrupuleux, il ne changea jamais de sentiment sur ce point. Mais ayant supprimé son traité du Monde, il en transporta cette opinion dans le livre de ses Principes qu'il fit imprimer dix ans aprés, animé par l'exemple de tout ce qu'il y avoit d'habiles Philosophes & Mathématiciens catholiques, à qui le Decret de l'Inquisition n'avoit point fait tant de peur qu'à lui. L'éclat que fit l'affaire de Galilée par toute l'Europe réveilla aussi divers Prédicateurs Luthériens & Calvinistes élevez sous la discipline d'Aristote & de Ptolémée. Plusieurs d'entre eux se trouvérent pour cette fois unis de sentimens avec les Inquisiteurs Romains. M. Descartes crut que les Philosophes de l'Eglise catholique sectateurs de Copernic pourroient tirer quelque avantage de cette disposition : & il sembloit souhaiter dans cette vûë que les Ministres Protestans continuassent

nuaſſent de déclamer & d'écrire contre ce ſyſtême. » Je ne ſuis point fâché, dit-il au P. Merſenne, que les Miniſtres fulminent contre le mouvement de la terre : cela conviera peut être nos Prédicateurs à l'approuver. Mais à propos de cela, ſi vous écrivez à M. Naudé domeſtique du Cardinal de Bagni, vous m'obligeriez de l'avertir que rien ne m'a empêché juſqu'ici de publier ma Philoſophie que la défenſe du mouvement de la terre. Je ne l'en ſçaurois ſéparer, à cauſe que toute ma Phyſique en dépend. Vous pourrez lui mander que je ſerai peut être obligé de la publier à cauſe des calomnies de quelques perſonnes, qui faute d'entendre mes principes veulent perſuader au monde que j'ai des ſentimens fort éloignez de la vérité. Priez-le de ſonder ſon Cardinal ſur ce ſujet, parce qu'étant extrémement ſon ſerviteur, je ſerois tres-marri de lui déplaire ; & qu'étant tres-zélé à la Religion catholique j'en révére généralement tous les chefs. Je n'ajoûte point que je ne veux pas me mettre au hazard de leur cenſure. Car croyant tres-fermement l'infaillibilité de l'Egliſe, & ne doutant point auſſi de mes raiſons, je ne puis craindre qu'une vérité ſoit contraire à l'autre. 1634.

Tom. 2 des lettr. pag. 274, 275.

ou de Bagné.

Il entend ſes *Principes* plûtôt que ſon *Monde*.

C'étoit l'envie d'être orthodoxe en tout juſqu'aux moindres choſes qui faiſoit parler M. Deſcartes avec tant de confiance. Il ne ſe croyoit point capable d'excés dans la bonne opinion qu'il avoit de tous ſes ſentimens qui pouvoient avoir rapport à la foi de l'Egliſe ; & il ne trouvoit rien dans toute la Théologie & la Religion, avec quoi ſa Philoſophie ne s'accordât beaucoup mieux que la vulgaire. Il eſpéroit même que ſi ſes opinions étoient jamais reçûës, toutes les controverſes qui s'agitent dans la Théologie pourroient tomber d'elles-mêmes, parce qu'elles ſont fondées pour la plûpart ſur des principes de Philoſophie qu'il eſtimoit faux. Mais malgré tout ce qu'il avoit avancé pour expliquer & juſtifier ſon ſentiment touchant le mouvement de la terre, il n'oſoit en parler encore long-têms aprés avec cet air de préſomption qu'il faiſoit paroître par tout le reſte. » Il ne me reſte plus qu'un ſeul ſcrupule, dit-il à l'un de ſes amis, qui eſt touchant le mouvement de la terre. Et pour cela j'ai donné ordre que l'on conſultât pour moi un Cardinal, qui me fait l'honneur de m'avoüer pour un de ſes amis depuis

V. Diſc. de la Méth. part. 6. pag. 60, 61.

Lettr. CXVII pag. 557, 558, t. 2.

1634. » plusieurs années, & qui est l'un des Cardinaux de cette con-
» grégation qui a condamné Galilée. J'apprendrai volontiers
» de lui comment je me dois comporter en ce point: & pour-
» vû que j'aye Rome & la Sorbonne de mon côté, ou du moins
» que je ne les aye pas contre moi, j'espére pouvoir soûte-
» nir seul sans beaucoup de peine tous les efforts de mes en-
» vieux.

Cette nouvelle consultation qu'il fit faire à Rome auprés de ce Cardinal de ses amis qu'il ne nomme pas, étoit toute différente de la tentative qu'il fit faire du côté du Cardinal de Baigné par le moyen du Pére Mersenne, quoiqu'il n'y eût point de différence, soit pour la matiére, soit peut-être pour le têms. Il ne seroit point néceſſaire de multiplier ainsi ses démarches vers la Cour de Rome, si le Cardinal de Baigné avoit été de la congrégation qui avoit condamné Galilée. De tous les Juges ou Inquisiteurs généraux de cette congrégation députez pour connoître de l'affaire de Galilée, il n'y avoit que François Barberin, autrefois Legat en France, qui fût particuliérement de ses amis. Les autres Cardinaux étoient Borgia, Centino, Bentivoglio, Scaglia, Antoine Barberin, Zacchia, Gessi ou Gipsi, Verospi, & Ginetti. Ce qui ne nous laisse aucun lieu de douter que cette consultation nouvelle qu'il fit faire à Rome touchant son sentiment du mouvement de la terre ne s'adressât au Cardinal François Barberin, dans l'amitié & la protection duquel il paroissoit n'avoir pas moins de confiance que dans celle du Cardinal de Baigné.

Cet Antoine étoit le frére & non le neveu du Pape. Il avoit été Capucin.

CHAP.

1634.

CHAPITRE XIII.

M. Deſcartes retourne à Amſterdam pour rendre ſon commerce de lettres plus ſûr & plus commode. Il s'employe à diverſes expériences de Perſpective avec M. de Ville-Breſſieux Ils font enſemble le voyage de Danemarc, d'où M. de Ville-Breſſieux ne revint qu'aprés M. Deſcartes. Eloge & dénombrement de diverſes inventions & découvertes de M. de Ville-Breſſieux.

MR Deſcartes ne ſe trouvoit point mal de ſon ſéjour de Déventer, où il demeuroit depuis le mois d'Avril de l'an 1633. Sa ſolitude y étoit fort entiére & fort tranquille. Il n'avoit en ce lieu preſque point d'autre converſation que celle de ſon ami M. Reneri qui y profeſſoit la Philoſophie. Mais la douceur de la vie qu'il y menoit ne ſe trouvoit plus accompagnée des ſecours qu'il avoit accoûtumé de recevoir par le moyen des habitudes qu'il entretenoit auparavant avec divers Sçavans de France. Il s'apperçut même de la diminution de ſon commerce avec le P. Merſenne, ſoit que la ville de Déventer fût un peu trop écartée des grandes routes, ſoit que les Meſſagers du païs manquaſſent d'exactitude ou de fidélité. En effet, la plûpart des lettres qu'il avoit écrites à ce Pére ſur la fin de Novembre & vers le commencement de Décembre s'étoient perduës, auſſi-bien que celles que le même Pére lui avoit adreſſées vers le même-têms. Nonobſtant les ſoupçons qu'il avoit de la mauvaiſe curioſité de quelque jaloux qui connoiſſoit leur écriture, & qui lui paroiſſoit tres-capable de rompre & de retenir leurs lettres, il aima mieux attribuer ces effets au hazard. C'eſt ce qui le fit réſoudre à quitter la demeure de Déventer pour retourner à Amſterdam, d'où il manda au P. Merſenne qu'ils recevroient dorénavant avec plus de ſûreté ce qu'ils pourroient s'envoyer l'un à l'autre. Pag. 498 du tom. 2.

La réſolution qu'il avoit faite de vivre dans cette ville auſſi retiré qu'auparavant ne l'empêcha pas de faire de têms en têms le voyage de la Haye, pour y viſiter l'Ambaſſadeur de France, qui étoit alors le Baron de Charnaſſé, & qui l'honoroit Hercule Baron de Ch.

1634. noroit particuliérement de ſon amitié. Il alla féliciter cet Ambaſſadeur du ſuccés avec lequel il venoit de ménager un nouveau traitté entre la France & la Hollande : traitté qui fut comme le gage & l'avant-coureur de la guerre que le Roi Loüis XIII déclara l'année ſuivante à l'Eſpagne, par les conſeils du Cardinal de Richelieu.

M. de Ville-Breſſieux, qui ſelon toutes les apparances étoit demeuré à Amſterdam, ou s'étoit promené dans diverſes villes de Hollande durant le ſéjour de M. Deſcartes à Déventer, vint ſe renfermer avec lui dans Amſterdam pour continuer ſes études & ſes expériences auprés d'un maître ſi affectionné. Depuis l'an 1627 qu'il s'étoit donné à M. Deſcartes, il avoit fait des progrés merveilleux dans la Méchanique & dans la Perſpective. Il avoit un génie tout particulier pour appliquer heureuſement les réfléxions que M. Deſcartes lui faiſoit faire ſur les régles qu'il lui donnoit pour travailler. Sur l'obſervation qu'il lui avoit fait faire à Paris avant que de quitter la France touchant la Perſpective naturelle, il avoit ingénieuſement imaginé l'inſtrument pour redreſſer les objets qui paroiſſent tracez & peints mais renverſez dans une chambre bien fermée, lorſque la lumiére les pouſſe dedans par le moyen d'un trou, au bout duquel eſt le verre, ſur une feüille de papier oppoſée, qui les reçoit tous renverſez. Cela ne fut pas inutile à la Dioptrique de M. Deſcartes, qui en compoſa le cinquiéme diſcours ſur cette obſervation, pour expliquer les images qui ſe forment ſur le fonds de l'œil. Il en prit occaſion pour faire voir que l'on s'étoit trompé juſques-là de croire que l'œil allât prendre les images dans les objets, & que les objets s'approchaſſent de l'œil : mais que cela ſe fait par la lumiére qui frappe l'objet. Cette lumiére étant réfléchie peint ou imprime dans le fonds de l'œil cette image qui ſe repréſente au fonds de l'œil, de même qu'elle paroît dans la chambre fermée, & qu'on la voyoit dans l'inſtrument de M. de Ville-Breſſieux avant qu'on y mît le miroir qui la redreſſoit contre la ſuperficie d'un plan de couleur blanche. M. Deſcartes eſtimoit d'autant plus cette obſervation de M. de Ville-Breſſieux, que ſa Machine tendoit à faire deux offices à la fois. Le prémier étoit de redreſſer l'objet, qui étoit un effet que M. Deſcartes ne lui

Lettr. Mſſ. de M. Deſcartes à Ville-Breſſ.

Image de la vuë. Chambre, œil, trou, prunelle, verre, humeur cryſtalline ; papier ou linge blanc, peau intérieure &c.

lui avoit proposé d'abord que comme possible, M. de Ville-Bressieux ayant fait le reste par sa propre industrie. Le second étoit que sa machine se portoit par tout où le point de vuë étoit plus agréable à voir. C'est ce qu'il jugeoit digne du plus grand Prince de la terre, mais d'un Prince Philosophe & perfectionné dans le raisonnement. C'est pourquoi il voulut persuader à M. de Ville-Bressieux de tenir son instrument secret. 1634.

M. Descartes ne semoit pas dans une terre stérile ou ingrate, en communiquant ses lumiéres à M. de Ville-Bressieux. Il n'avoit pas encore trouvé de disciple plus reconnoissant: & je crois que c'est au sujet de cette invention dont il le congratule, qu'il faut attribuer la maniére dont M. de Ville-Bressieux le remercia quelques années depuis en ces termes. » Je ne puis assez dignement vous remercier des obligations que je vous ai. Il m'est impossible de m'en revencher qu'en vous faisant souvenir du bien que vous m'avez fait en général & en détail. Je vous ai si longuement étudié lorsque vous me faisiez l'honneur de m'aimer, & de vous servir de moi à vôtre voyage de la basse Allemagne, & à Paris pour l'exécution du grand miroir Elliptique que vous me fites faire de marbre artificiel. Il avoit six pieds de haut, & deux & demi de large. Etant enfermé dans la chambre il recevoit les objets du dehors par un trou assez petit, & rejettoit la figure au dehors par le même trou, & il la faisoit paroître redressée contre l'ordinaire des miroirs concaves, qui renversent l'objet dés qu'il est par delà le foyer ou le point brûlant, d'où je m'étois étonné d'un tel effet. Mais je viens d'apprendre que cela se fait, parce qu'il ne peut recevoir l'objet par un trou qu'entiérement renversé : & sa nature étant de renverser les images qu'il a reçûës droites, c'est ce qui est la cause d'un tel miracle.

« Lettr. Mſ. de Ville-Bress. à Desc.

Ces traits de reconnoissance engagérent M. Descartes à disputer de la modestie contre M. de Ville-Bressieux. Il prit occasion de lui faire quelquefois le dénombrement de ses expériences & de ses inventions, afin de donner plus de lieu au prétexte qu'il vouloit avoir de têms en têms pour lui donner des éloges. Et plus celui-ci affectoit de rejetter sur M. Descartes la cause & les progrés de ses ouvrages, plus M.

1634. Deſcartes s'attachoit à diſſimuler qu'il y eût part, afin d'en laiſſer toute la gloire à un diſciple ſi modeſte.

C'étoit ſur ſes préceptes, & principalement ſur ſa grande maxime *que les choſes les plus ſimples ſont d'ordinaire les plus excellentes*, que M. de Ville-Breſſieux avoit trouvé la machine propre pour élever les eaux en grande quantité & avec beaucoup de facilité. Néanmoins M. Deſcartes lui en fit compliment, comme s'il eût inventé & découvert cette belle machine *par ſon pur genie*. Il faut avoüer qu'il s'étoit contenté de lui montrer la raiſon par laquelle cela devoit ſe faire. Auſſi-tôt M. de Ville-Breſſieux ſe tint aſſuré de l'effet, de même que s'il en avoit fait l'épreuve *en grand* & *en petit*; parce que M. Deſcartes l'avoit accoûtumé de bonne heure à ſe faire éclaircir de la cauſe de tous les effets que nous remarquons dans la Nature.

Lettr. Mſ. de Deſc. à Ville-Breſſ.

Parmi les autres inventions particuliéres que M. de Ville-Breſſieux avoit imaginées auprés de M. Deſcartes, nous trouvons 1 La Spirale double pour décendre d'une tour en bas ſans danger; 2 Les Tenailles de bois pour monter par une corde menuë; 3 Le Tour fait avec deux bâtons ou morceaux de bois pour monter & pour décendre; 4 Le Pont roulant pour eſcalader une place qui a un profond & large foſſé; 5 Le Bateau à paſſer les riviéres fait de quatre ais de bois, qui ſe plioit & ſe portoit ſous le bras. 6. Mais ſur tout M. Deſcartes l'exhortoit à donner au Public ſon *Chariot-Chaiſe*, jugeant cette machine fort utile à tout le monde, & particuliérement aux ſoldats bleſſez. La ſtructure n'en étoit ni difficile, ni d'une grande dépenſe. Elle ſe pouvoit faire par tout où il y avoit des cerceaux de tonneau, & les deux roüës ne pouvoient en aucune maniére incommoder la perſonne qui étoit dans le chariot. Sa principale commodité conſiſtoit en ce qu'on y pouvoit être mené en ſanté & en maladie dans toutes ſortes de chemins par un ſeul homme avec moins de peine que n'en ont deux qui portent une chaiſe, & qu'on y étoit auſſi mollement que dans une chaiſe ou une litiére.

M. Borel qui avoit appris de M. de Ville-Breſſieux ſon ami particulier ce qu'il a écrit touchant M. Deſcartes, remarque que pendant qu'ils furent enſemble ils ne s'occupérent à rien tant qu'à des expériences de Dioptrique. Il prétend

prétend que M. Deſcartes fit voir à M. de Ville-Breſſieux une infinité de choſes qui paſſoient de loin la portée des autres Mathématiciens, principalement en ce qui regarde l'uſage des lunettes & des miroirs. Il faiſoit devant lui toutes ſes épreuves, tantôt avec de la glace, tantôt avec du marbre noir *artificiel*. Il lui en faiſoit polir & creuſer de toutes grandeurs & de toutes figures; & aprés avoir produit tous les effets qu'il en pouvoit ſouhaiter, il les lui faiſoit briſer, & lui en faiſoit faire de nouveaux de la même matiére. Toutes ſimples & toutes naturelles que fuſſent ces merveilles qu'il opéroit de jour en jour dans l'Optique, elles ne laiſſoient pas de cauſer beaucoup d'étonnement dans l'eſprit de M. de Ville-Breſſieux. Mais jamais il ne parut plus ſurpris que lorſque M. Deſcartes lui fit paſſer devant les yeux une compagnie de ſoldats au travers de ſa chambre en apparence. L'artifice ne conſiſtoit qu'en de petites figures de ſoldats qu'il avoit ſoin de cacher; & par le moyen d'un miroir il faiſoit groſſir & augmenter ces petites figures juſqu'à la juſte grandeur de l'homme au naturel, & ſembloit les faire entrer, paſſer, & ſortir de la chambre. 1634.

Vit. Carr. Comp. pag. 7. & 8.

M. Deſcartes pour ne le pas tenir dans un enchantement perpetuel, trouva bon qu'il lui tint compagnie dans le voyage de Danemarck & de la baſſe Allemagne, qu'il entreprit vers ce têms-là. Ce qu'ils firent enſemble pendant tout ce voyage eſt devenu un myſtére pour le Public par le peu de ſoin qu'ils ont eu d'en informer leurs amis. Nous ſçavons ſeulement qu'étant décendus dans la Friſe orientale, ils s'arrêtérent quelque têms à Embden pour y obſerver ce qu'ils y trouveroient de plus remarquable. Là M. de Ville-Breſſieux fit une *ſpeculation* ſur la façade de la maiſon de ville que M. Deſcartes trouva fort bien imaginée & fort utile aux Ingénieurs, aux Peintres, & à toutes les perſonnes qui tirent des plans tant réguliers qu'irréguliers. Car il ne faut pas avoir, diſoit-il, beaucoup d'habitudes à la peinture pour lever ou tracer un plan élevé en perſpective ſans connoître les regles de la Perſpective, & ſans ſçavoir même les principes de Géométrie, dont on ſe ſert ordinairement dans les leçons que l'on y donne pour la Perſpective commune & ordinaire. C'eſt ce qui fait ſouvent que les maîtres

Borel p. 5. Ville-Breſſ. lettr Mſ. à Deſc.

Lettr. Mſ. de Deſc. à Ville-Breſſ. n. 14.

1634. ne ſçavent pas dans cette profeſſion ce qu'ils ſont obligez de ſçavoir ; & que les apprentifs y ſont ordinairement fort embarraſſez, ſur tout dans les choſes qui ne ſont pas entiérement réguliéres, comme ſont des *plans inclinez*, ou *en grotte*, ou *circulaires*. Cette conſidération augmentoit encore l'eſtime qu'il faiſoit de cette nouvelle invention de M. de Ville-Breſſieux : & il la jugeoit d'autant plus ſinguliére, qu'elle n'avoit été trouvée par aucun des Anciens, qu'elle étoit tres-ſimple & trés facile, qu'elle pouvoit s'apprendre par les eſprits les plus lents & les plus groſſiers, & que par ſon moien un apprentif ſe trouvoit en état de faire plus d'ouvrage en une demi-heure & mieux, que les Peintres n'en peuvent faire en une ſemaine ſelon la maniére ordinaire.

Autre lettre Mſ. de Ville-Br. à Deſc.

Etant remontez dans le Vaiſſeau au ſortir d'Embden ils prirent la route de Hambourg, & M. de Ville-Breſſieux témoigna depuis n'avoir point trouvé de momens dans toute ſa vie plus avantageuſement emploiez que ceux de ce trajet. M. Deſcartes voulut profiter du loiſir que lui donnoit l'eſpace de ce paſſage pendant lequel il ſe trouvoit hors d'état de s'occuper, pour lui inculquer divers principes, ſur leſquels M. de Ville-Breſſieux a fait depuis des expériences qui l'ont fait paſſer dans l'Univerſité de Montpellier & dans pluſieurs autres lieux, pour un génie extraordinaire dans la Chymie & la Méchanique. La principale des leçons qu'il luy donna, & dont il profita le plus ſenſiblement, fut de conſidérer la cauſe par laquelle ſe font toutes les choſes qui nous paroiſſent les plus ſimples, & les effets de la Nature les plus clairs & les moins compoſez. *La grande Méchanique n'étant autre choſe*, ſelon lui, *que l'ordre que Dieu a imprimé ſur la face de ſon ouvrage, que nous appellons communément* LA NATURE. Il eſtimoit qu'il valoit mieux regarder ce grand modéle, & s'attacher à ſuivre cét éxemple, que les régles & les maximes établies par le caprice de pluſieurs hommes de cabinet, dont les principes imaginaires ne produiſent point de fruit, parce qu'ils ne conviennent ni à la Nature ni à la perſonne qui cherche à s'inſtruire.

N. 11. de la lettr. Mſ. à Ville-Breſ.

M. Deſcartes ne fit pas un fort long ſéjour en Danemarck. Il y laiſſa M. de Ville-Breſſieux : & ſe voyant de retour à Amſterdam, il alla à Dordrecht pour viſiter ſon ancien amy

amy Beeckman que la vieilleſſe & les maladies ſembloient menacer de la mort. Il avoit reçû peu de jours auparavant des nouvelles de M. de Ville-Breſſieux qui lui avoit écrit des frontiéres de Danemarck, pour lui mander les obſervations qu'il y avoit faites depuis leur ſéparation, & lui rendre conte du têms qu'il avoit employé auprés d'un ami chez qui il l'avoit laiſſé. Etant revenu à Amſterdam, il lui récrivit en ces termes. » J'ay parcouru & éxaminé la plûpart des choſes qui ſont contenuës dans vôtre mémoire pendant le cours du voyage que j'ay fait ces jours paſſez à Dort*, d'où je ſuis revenu pour vous attendre à Amſterdam, où je ſuis arrivé en bonne ſanté. Vous me trouvérez dans nôtre logis du vieux Prince; & là je vous dirai mon ſentiment ſur toutes ces choſes. Je vous conſeilleray de les mettre la plûpart en forme de propoſition, de problême, & de théorême; & de leur laiſſer voir le jour, pour obliger quelque autre à les augmenter de ſes recherches & de ſes obſervations. C'eſt ce que je ſouhaiterois que tout le monde voulût faire, pour être aidé par l'expérience de pluſieurs à découvrir les plus belles choſes de la Nature, & bâtir une Phyſique claire, certaine, démontrée, & plus utile que celle qui s'enſeigne d'ordinaire. Vous pourriez beaucoup ſervir de vôtre côté à deſabuſer les pauvres malades d'eſprit touchant les *ſophiſtications* des métaux, ſur leſquels vous avez tant travaillé & ſi inutilement, ſans que vous ayez vû rien de vray en douze années d'un travail aſſidu & d'un grand nombre d'expériences qui ſerviroient fort utilement à tout le monde en avertiſſant les particuliers de leurs erreurs. Il me ſemble même que vous avez déja découvert des *généralitez* de la Nature; comme, qu'il n'y a qu'une ſubſtance matérielle qui reçoit d'un agent externe l'action ou le moien de ſe mouvoir localement, d'où elle tire diverſes figures ou modes, qui la rendent telle que nous la voyons dans ces prémiers compoſez que l'on appelle les élémens. De plus vous avez remarqué que la nature de ces élemens ou prémiers compoſez appellez Terre, Eau, Air, & Feu, ne conſiſte que dans la différence des fragmens ou petites & groſſes parties de cette matiére, qui change journellement de l'un en l'autre par le chaud & le mouvement des groſſiéres en ſubtiles; ou en

1634.

Lettr. Mſ. d'Eſt. de Ville-Breſſ. à Deſc.

Lettr. Mſ. de Deſc. à Ville-Breſ. nomb. IX.

* ou Dordrecht.

C'eſt-à-dire des principes généraux.

1634. » *innobles*, c'eſt-à-dire, de ſubtiles en groſſiéres, lors que l'ac-
» tion du chaud & du mouvement vient à manquer. Que de
» la prémiére mixtion de ces quatre prémiers il réſulte un
» mélange qui pourroit être appellé le cinquiéme élement,
» ce que vous appellez principes, ou la plus noble prépara-
» tion des élemens; puis qu'elle eſt, dites vous, une ſemence
» productive ou une vie matérielle qui ſe ſpécifie en toutes
» ſortes de ces nobles individus particuliers qui ſont ſans con-
» tredit l'objet de nôtre admiration. Je ſuis au reſte fort ſatis-
» fait de vôtre ſentiment, lors que vous me dites que les qua-
» tre élémens qui ont fourni la matiére, & le cinquiéme qui
» en réſulte, ſe ſont tellement changez tous cinq dans ce ſu-
» jet, qu'aucun d'eux n'eſt plus ce qu'il étoit: mais que tous
» enſemble ſont ou l'animal, ou la plante, ou le minéral. Ce
» qui quadre beaucoup avec ma maniére de philoſopher, &
» qui revient merveilleuſement à toutes les expériences mé-
» chaniques que j'ay faites de la Nature ſur ce ſujet.

CHAPITRE XIV.

M. Deſcartes fait un eſſay de ſon traité de l'Homme & de l'Animal. Erection de l'Univerſité d'Utrecht. M. Reneri y eſt fait Profeſſeur en Philoſophie, & il l'enſeigne ſuivant la méthode de M. Deſcartes. Autres Profeſſeurs de cette Univerſité. M. Deſcartes reçoit le livre de M. Morin ſur les Longitudes, & il l'en remercie ſans lui en dire ſon ſentiment. Conduite bizarre de cét homme envers ſes amis. Obſervation de M. Deſcartes ſur la nége à ſix pointes. Il retourne à Déventer, & delà en Friſe. Il fait ſon petit traité de Méchanique. Eloge de M. de Zuytlichem. Obſervation de M. Deſcartes ſur les cercles colorez qui ſe forment autour des chandelles. Son traité des Lunettes. Mort de Beeckman, & de quelques autres Mathématiciens.

CE fut en 1634, & ſelon toutes les apparences aprés le voiage de Danemarck que M. Deſcartes écrivit par maniere d'ébauche un petit traité de l'*Homme* & de l'*Animal*, qu'il fit voir depuis à la Princeſſe Elizabeth de Bohéme fille du feu Electeur Palatin du Rhin: mais il ſe crût obligé de

le

le refaire douze ou treize ans depuis, pour le mettre en état d'être plus agréablement reçû de cette Princeſſe. Ce travail qui n'étoit que le réſultat des réfléxions que lui faiſoient faire ſes exercices d'Anatomie qu'il continuoit avec ſon aſſiduité ordinaire, ne fit point de diverſion à ceux de Méchanique : & M. de Ville-Breſſieux étant venu le rejoindre à ſon retour de Danemarck, il s'occupoit à rectifier ſes obſervations & ſes études, lors qu'il apprit le changement qui ſe faiſoit dans la fortune de ſon autre diſciple M. Reneri. 1634. Tom. 1. des lettr. p. 78.

Les Magiſtrats d'Utrecht excitez par l'éxemple de pluſieurs villes des Pays-bas & de l'Allemagne avoient réſolu depuis quelque têms de changer le collége de leur ville en Académie ou Univerſité. Ils avoient trouvé les fonds néceſſaires pour l'entretien des bâtimens & la ſubſiſtance des Profeſſeurs, & ils avoient fait expédier les titres de l'érection dés le XVI jour de Mars de cette année 1634. Ils s'appliquérent enſuite à chercher pour remplir leurs chaires les perſonnes du mérite le plus reconnu, & les plus capables de répondre au deſir qu'ils avoient de rendre leur Univerſité la plus floriſſante des Pays-bas. Le prémier de ceux ſur qui ils jettérent les yeux fut M. Reneri, qu'ils trouvérent moyen de détacher de la ville de Déventer dés la même année, quoique les autres Profeſſeurs ne duſſent participer aux honneurs & aux priviléges nouvellement établis qu'au commençement de l'an 1636. Ces Profeſſeurs furent pour la Théologie, Giſbert Voet, autrement Vout, dit Voetius, qui étoit déja Miniſtre, & qui avoit même aſſiſté au Synode de Dordrecht ; Charles de Maets, qui s'appelle en latin quelquefois *Maetius* & le plus ſouvent *Dematius* ; Meinard Schotanus : pour le Droit, Antoine Matthieu le jeune, (car l'ancien profeſſoit le Droit actuellement à Groningue, où il mourut l'année ſuivante âgé de 73 ans ;) Cyprien Regneri appellé ſimplement Cyprianus, que M. de Saumaiſe a tâché de deshonorer en ne le faiſant connoître que ſous le nom de Coprianus ; Bernard Schotanus, qui occupa la chaire de Mathématique avec celle de Droit : pour la Médecine, Guillaume Stratenus, retenu pour enſeigner la Médecine pratique & l'Anatomie ; puis Henry de Roy, dit *Regius*, Médecin d'Utrecht Profeſſeur extraordinaire

Helvic. tab. chron.

Anton. Æmil. orat. v. p. 111.

Narrat. hiſto. novæ philoſ. pag. 9.

1637.

1634. extraordinaire en Médecine théorétique, & en Botani-
1635. que : pour la Philoſophie, Arnold Senguerdius, Da-
1636. niel Berckringer de Danemarck, outre M. Reneri dont nous avons parlé : pour les belles Lettres, Antoine Emilius d'Aix la Chappelle Profeſſeur en Eloquence ; & Juſte de Lire ou Lyreus Profeſſeur en Hiſtoire & en Chronologie. Tous ces Profeſſeurs ſont aſſez connus du Public par leurs écrits indépendemment de ce que je pourrois dire à leur avantage. Tous ſe ſont trouvez intéreſſez dans les affaires de M. Deſcartes peu de têms aprés l'établiſſement de cette Univerſité, qui a été la prémiére école où l'on ait publiquement enſeigné ſa Philoſophie nouvelle, & le prémier théatre où ſes ſectateurs & ſes adverſaires ayent commencé à éprouver leurs forces.

M. Reneri qui avoit puiſé tout à loiſir la Philoſophie de M. Deſcartes dans ſa ſource lors qu'il jouiſſoit de ſa préſence à Déventer, ne fit point difficulté de la communiquer à ſes diſciples. Mais il le fit avec une diſcrétion qui auroit été capable ſeule de nous perſuader que la ſageſſe étoit l'ame de cette nouvelle Philoſophie. Il étoit fort éloigné de faire croire à ſes écoliers que ce qu'il avoit à leur debiter fût la Philoſophie de Platon, d'Ariſtote, ou de Deſcartes : mais ſuivant les régles de la méthode de ce dernier, il établiſſoit dans leur eſprit les principes de la Nature, qu'elle lui faiſoit paroître les plus conformes à la Vérité. On ne trouva point mauvais qu'il frondât l'αὐτὸς ἔφα des Pythagoriciens ; & que ſans ſe ſoumettre aveuglément à l'autorité d'aucun de nos maîtres, il uſât particuliérement envers Ariſtote de la liberté qu'Ariſtote avoit priſe à l'égard de Platon dont il avoit été le diſciple. Il eût été à ſouhaiter que M. Regius l'un de ſes collégues dans cette nouvelle Univerſité, ſe fût conduit avec autant de prudence & de circonſpection, lors qu'il entreprit de ſon côté d'introduire la doctrine de M. Deſcartes dans ſa profeſſion. Il auroit ſans doute épargné beaucoup d'inquiétudes & d'embarras à M. Deſcartes, qu'il honoroit d'ailleurs comme ſon maître, & il ſe ſeroit peut-être garenti lui même de la tache qu'il a faite à ſon nom aprés la mort de M. Deſcartes, en tombant dans l'ingratitude.

Æmil. orat. 5. &c.

Sur la fin de l'année 1634 ou au commencement de la ſuivante

vante M. Deſcartes reçût le préſent que M. Morin Profeſſeur Royal des Mathématiques lui fit du livre *des Longitudes céleſtes & terreſtres* nouvellement imprimé *in quarto* à Paris. Il en avoit déja ouy parler au P. Merſenne, à qui il avoit écrit qu'il apprendroit avec plaiſir l'hiſtoire de ce nouvel ouvrage d'un de ſes anciens amis ; & qu'il ſeroit curieux de ſçavoir, ſi M. Morin, qui ſembloit être extraordinairement ſuſcité pour rétablir l'honneur de l'Aſtrologie (même de la judiciaire s'il eût été poſſible,) ſeroit capable de mettre cette ſcience en quelque eſtime parmi les gens de Cour. M. Deſcartes n'eût pas plûtôt reçû ce livre qu'il en écrivit une lettre de remerciment à l'Auteur, ſans attendre qu'il en eût fait la lecture. Il en uſa ainſi par la crainte de bleſſer ſa conſcience, & d'aller contre ſa ſincérité ordinaire dans le compliment qu'il lui en vouloit faire. Il ſe contenta de lui mander que la peine qu'il avoit priſe pour trouver les Longitudes ne méritoit rien moins qu'une récompenſe publique.» Mais, dit-il, comme les inventions des Sciences ſont d'un ſi haut prix, « qu'elles ne peuvent être payées ce qu'elles valent avec de « l'argent : il ſemble que Dieu ait tellement ordonné le mon- « de, que cette ſorte de récompenſe n'eſt communément ré- « ſervée que pour des ouvrages méchaniques, ou pour des « actions baſſes & ſerviles. Ainſi, ajoute-t'il, je ſuis perſuadé « qu'un artiſan qui auroit fait de bonnes lunettes en pourroit « tirer beaucoup plus d'argent que moy de toutes les réveries « de ma Dioptrique *, ſi j'avois deſſein de les vendre. M. Deſ- « cartes qui étoit aſſez ennemi de la flaterie & peu prodigue d'éloges ne s'eſt point démenti dans ce compliment, puis que ce qu'il y avançoit d'avantageux à M. Morin, retomboit plûtôt ſur la bonne volonté de l'Auteur & le deſſein de l'ouvrage, que ſur le ſuccés de l'éxécution. M. Morin croyoit avoir fait un chef-d'œuvre d'Aſtronomie, & il ne croyoit pas qu'on pût commettre d'excés dans les loüanges qu'on auroit voulu lui donner : mais il ne trouva point autant de complaiſance parmi les Mathématiciens de Paris, que dans M. Deſcartes. Il avoit prié M. Mydorge, M. Boulanger, M. de Beaugrand, & M. Gaſſendi, d'éxaminer ſon livre, & de luy en dire leur ſentiment. Mais ſa réſignation à leur diſcernement n'étoit point ſans réſerve ; & pour n'en point mentir

1634.

Tom. 2. des lettr. p. 354.

Tom. 1. des lettr. p. 184.

* Il ne s'agit point de ſon traité, mais de ſes expériences de Dioptrique.

1634. c'étoit moins un jugement qu'une approbation qu'il leur demandoit ſous le nom d'éxamen. C'eſt à quoi ces Meſſieurs, ſur tout MM. Mydorge, Boulanger, & de Beaugrand n'avoient peut-être pas pris garde; lors qu'ils s'aviſérent de luy dire un peu trop ingénûment ce qu'ils penſoient de quelques endroits de ſon livre. De ſorte que de ſes juges il en fit ſes parties. M. Gaſſendi qui étoit alors à Aix chez M. de Peireſc, craignant qu'il ne luy voulût auſſi faire un procés s'il uſoit de la même liberté, ne jugea point à propos de riſquer une amitié ſi facile à perdre, & il retint ſa plume au milieu de la lettre, où pour lui obéir il avoit commencé à luy en marquer ſon ſentiment. Sans entrer donc dans la diſcuſſion des matiéres de ſon livre, il ſe contenta de lui faire des lieux communs ſur les épines qui accompagnent les roſes, & ſur la malignité du Public qui cenſure ſouvent ce qu'il devroit approuver. Il joüit encore pendant quelques années des fruits de cette circonſpection : mais enfin il fallut tomber comme pluſieurs autres dans la diſgrace de M. Morin, à qui la mauvaiſe humeur & la préſomption firent perdre un grand nombre d'illuſtres amis, ſans en excepter même M. Deſcartes, qui ménagea ſon cœur autant qu'il luy fut poſſible, & qui rendit d'ailleurs bonne juſtice à ſon habileté qui étoit plus que médiocre.

M. Boulanger avoit été Lecteur du Roy aux Mathématiques, & Précepteur de Louys de Bourbon Comte de Soiſſons. Il mourut longtêms avant M. Deſcartes & le P. Merſenne.

Gaſſend. epiſtol. pag. 75. tom. 6. operum. & pag. 192,94, epiſt. ad Hortenſ.

Mart. Hort. epiſt. ad Gaſſend. pag. 432.

1635. C'eſt à l'hyver de l'an 1635, que le Public eſt redevable de ce que M. Deſcartes à écrit ſur la nége : & l'obſervation qu'il fit alors de celle qui ſe forme à ſix pointes, & qui ſe nomme *héxagone*, fut une des cauſes du traité des Météores qu'il mit au jour dix-huit mois aprés. Il s'étoit contenté quelques années auparavant d'étudier pour luy ſeul tout ce qui peut concerner la nége, la grêle, & la pluie. Il avoit éxaminé ce que Kepler avoit écrit & publié dés l'an 1611 à Francford *de Nive ſexangulà & grandine acuminatâ.* Au milieu de ces recherches il ſe ſouvint que M. Gaſſendi étant à Sedan avec M. Luillier dans le cours de ſon voyage des Pays-bas, avoit fait quelques obſervations ſur la nége à ſix angles, qu'il avoit vû tomber dans cette ville le XIX jour de Janvier de l'an 1629. Il en écrivit au P. Merſenne pour le prier de lui faire ſçavoir, s'il ſe trouvoit dans ces remarques de M. Gaſſendi quelque autre choſe que ce qu'il avoit vû dans

Tom. 1. des lettr. p. 100.

Tom. 2. des lettr. p. 521.

Gaſſend. tom. 4. operum pag. 102.

dans Kepler. Aprés toutes ces précautions il ſe mit à la compoſition de ſon petit traité de la nége, de la pluie, & de la grêle, qui fait aujourd'hui le ſixiéme diſcours de ſes Météores. Il s'attacha particuliérement à expliquer comment les petites parties de glace qui compoſent les nuës s'entaſſent en divers floccons; comment ces floccons ſe groſſiſſent, & tombent tantôt en nége, tantôt en grêle, & tantôt en pluie. D'où vient la figure de pyramide ou de pain de ſucre à la grêle, & celle de rouë ou d'étoile de ſix rays à la nége. Il éxamina tout ce que nôtre curioſité peut nous faire ſouhaiter ſur cette matiére avec ſa briéveté & ſa netteté ordinaire: & il parût ſi content des obſervations que la nége *héxagone* luy fit faire, qu'il témoigna depuis à M. Chanut, qu'il auroit ſouhaité que toutes les expériences dont il avoit beſoin pour le reſte de ſa Phyſique *puſſent luy tomber ainſi des nuës*, & qu'il ne fallût que des yeux pour les connoître. 1635.

« Pag. 100. tom. 1. des « lettr.

M. Deſcartes ne ſe ſouvenant plus des incommodités que le commerce de ſes correſpondans avoit reçûës de ſa ſolitude de Déventer, voulut retourner en cette ville pour ſe dégager des viſites qu'il étoit obligé de recevoir à Amſterdam. Aprés cinq ou ſix mois de retraite & d'étude il paſſa en Friſe vers la fin de l'automne, & alla ſe retirer à Liewarden, ville principale de la province à deux lieuës de Franecker, où il avoit demeuré dés l'an 1629. Là, il fit réfléxion ſur la priére que M. de *Zuytlichem* luy avoit faite de luy donner quelque choſe ſur les Méchaniques. M. de Zuytlichem dont le nom étoit Conſtantin Huyghens Seigneur de Zuytlichem, de Zeelhem, & de quelques autres lieux, ſe trouvoit depuis quelques années au nombre des plus intimes d'entre les amis de M. Deſcartes. C'étoit un Gentilhomme Hollandois originaire du Brabant, Conſeiller & Sécrétaire des commandemens du Prince d'Orange, homme fait également pour la Cour, pour la guerre, & pour le cabinet; homme d'un eſprit délicat, aiſé, agréable, appliqué, profond, mais libre & dégagé; d'une érudition fort diverſifiée dans les langues & les ſciences qu'il poſſédoit, & dans les Arts libéraux dont il ſçavoit la pratique autant que la ſpéculative. Il avoit conçû d'abord pour M. Deſcartes, outre une eſtime toute

Voyez cy aprés à l'an 1640. au ſujet de Francine Deſcarte.

Hugenius.

A Paris on l'appelloit *Zuilchom*, & Sorbiére l'écrit ainſi dans l'un de ſes ouvrages.

1636. extraordinaire une inclination trés-violente à le ſervir ; & il s'étoit rendu ſon correſpondant en Hollande pour les lettres & les pacquets qui s'addreſſoient de France, d'Angleterre, & des Pays-bas à ce Philoſophe, & pour une grande partie de ce qu'il avoit à envoyer en divers pays.

Les ſervices & la bienveillance dont il étoit redevable à un tel amy luy ôtoient donc la liberté de lui rien refuſer de ce qui dépendoit de lui : & ce fut pour luy obéir qu'il écrivit ſon petit traité des Méchaniques vers la fin de l'hyver, qui commença l'année 1636. M. de Zuytlichem l'avoit ſurpris dans un têms où il étoit le moins en diſpoſition de travailler à des matiéres de cette nature : mais il fallut faire violence à ſon humeur. On peut dire qu'il brocha ce petit traité plûtôt qu'il ne le compoſa ; & il prit à la lettre l'intention de ſon amy, qui ne luy en demandoit que *trois petits feüillets*. Il ne ſe hâta point de le luy envoyer le voyant occupé au camp devant le fort de Skein, que le Prince d'Orange avoit envie de reprendre ſur les Eſpagnols, qui s'en étoient rendus les maîtres la nuit du 16 de Juillet de l'année précédente. La place ſe rendit au Prince le dernier jour d'Avril aprés un ſiége de prés de huit mois : mais M. de Zuytlichem qui reſta pendant quelque têms ſur les lieux pour faire rétablir & fortifier cette importante place ne fut de retour à la Haye que vers le milieu du mois de Juin.

Tom. 2. des lettr. p. 464. 465.

M. Deſcartes qui par la fidélité & l'exactitude de ſes correſpondans ſe trouvoit à Lieuwarden auſſi commodément que dans Amſterdam pour le commerce des lettres, recevoit beaucoup de ſatisfaction des nouvelles qu'il apprenoit de ſes amis. Ceux qu'il avoit à Paris étoient des plus ardens à le preſſer ſur la publication de ſa Philoſophie ; & leurs importunitez le rappellérent enfin à Amſterdam vers le commencement du mois de Mars, pour délibérer de plus prés avec eux ſur leurs demandes. Il fit une obſervation en venant de Friſe, dont il crut devoir faire part à un de ſes amis de Leyde, qui l'avoit convié à ſon arrivée de prendre un logement chez luy. Etant de nuit ſur le Zuyder-zée pour paſſer de Friſe à Amſterdam, il s'étoit tenu le ſoir aſſez long-têms la tête appuyée ſur la main droite, dont il fermoit l'œil droit tandis que l'autre demeuroit ouvert. L'air étant

C'eſt peut-être Corn. van Hooghelande

aſſez

assez obscur on apporta une chandelle dans la chambre où il étoit : & ouvrant les yeux incontinent, il apperçût deux couronnes autour de cette chandelle plus parfaitement qu'il n'eût crû qu'elles pussent être. La plus grande de ces deux couronnes étoit bordée de deux cercles. Celuy du dehors étoit d'un rouge fort bien coloré, & celuy du dedans étoit bleu. Les autres couleurs de l'Arc-en-ciel se faisoient un peu remarquer entre ces deux cercles : mais elles n'y occupoient que fort peu d'espace. L'intervalle qui étoit entre les deux couronnes paroissoit autant & plus noir que l'air d'alentour. La petite couronne n'étoit qu'un cercle fort rouge comme l'autre, mais plus chargé de couleur en dehors qu'en dedans. L'intervalle entre ce petit cercle rouge & la flamme de la chandelle étoit tout blanc & comme lumineux. Cela dura de la sorte jusqu'à ce qu'il se fût endormi, c'est-à-dire, pendant l'espace d'environ trois heures. Il apprit de cette observation que les couronnes qui se forment autour des chandelles sont disposées tout au contraire de celles qui paroissent autour des astres, sçavoir le rouge en dehors ; & qu'elles ne se forment point dans l'air, mais seulement de la disposition de nos yeux. Car fermant l'œil droit il ne les voyoit point du tout, fermant le gauche il ne les en voyoit pas moins, & mettant seulement le doit entre son œil & la flamme de la chandelle elles disparoissoient. Cette expérience luy plut tellement qu'il ne put s'empêcher de luy donner place dans son traité des Météores, où il explique les causes de ces couronnes, & même des rayons qui s'étendent en ligne droite autour des flambeaux. Mais il n'est point hors de propos de rapporter ici sur le même sujet ce qu'il en avoit mandé six ans auparavant au P. Mersenne, & que le desir d'être court ne permit pas qu'il insérât dans son traité. Vous m'étonnez, marque-t'il à ce Pére, de dire que vous « avez vû tant de fois une couronne autour de la chandelle. « De la maniére que vous la décrivez, il semble que vous « ayez moyen de la voir quand il vous plaît. Je me suis frotté « & tourné les yeux en toutes façons, pour tâcher d'apperce- « voir quelque chose de semblable : mais il m'a été impossi- « ble. Je suis pourtant d'accord avec vous pour en rapporter «

1636.

Lettr. CII. p. 463. du 2. vol.

Disc. 9. des Météores p. 278, 279, 280.

Pag. 464. tom. 2. des lettr.

V. le Disc. 9. art. 8. des Météores.

Lettr. CV. du 2. tom. p. 480.

1634. „ la cauſe aux humeurs de l'œil. Et pour cette raiſon je ſerois
„ bien aiſe de ſçavoir de vous ſi c'eſt en vous levant la nuit,
„ & lors que vôtre vûë eſt encore chargée des vapeurs du
„ ſommeil, ou bien aprés avoir beaucoup lû, ou veillé, ou
„ jeûné, que vous les voyez. La choſe ainſi ſuppoſée, je penſe
„ en pouvoir rendre la raiſon aſſez diſtinctement. Le Pére
Merſenne luy manda quelque têms aprés l'opinion de quelques autres perſonnes ſur le même ſujet : & ſur ce qu'il luy marqua qu'il avoit ouy dire touchant ces couronnes que le milieu en étoit verd ou bleu, & que l'une des extrémitez étoit rouge, & l'autre jaune, il lui répondit que cela étoit ſans fondement & certainement faux. Il ajouta qu'il valoit beaucoup mieux s'en tenir à l'expérience de Monſieur Gaſſendi, dont l'autorité étoit beaucoup plus conſidérable.

Pag. 488. tom. 2.

„ Je ſçay par épreuve, dit-il, & par raiſon, que dans tous les
„ cercles ou iris qui peuvent ſe former il n'y a point d'autre
V. le Diſc. 8 des Mét. „ ordre pour les couleurs que celuy-cy. La prémiére eſt de
„ *rouge-pourpré*, la ſuivante d'*incarnat*, la troiſiéme d'*orangé*,
„ la quatriéme de *jaune*, la cinquiéme de *verd*, la ſixiéme de
„ *bleu*, la ſeptiéme de *gris-de-lin*. Or il paroît plus ou moins
„ de ces couleurs ſelon que l'iris eſt plus ou moins parfaite.
„ En certaines iris, le rouge eſt au cercle convexe, & le bleu
„ ou gris-de-lin au concave. Ce qui a trompé la perſonne
„ qui avoit voulu vous perſuader la choſe autrement, ce ſont
„ ſans doute vos couronnes de la chandelle, auſquelles il aura vû comme vous un cercle verd entre deux autres, dont
„ l'un étoit rouge, & l'autre jaune ou orangé. La raiſon eſt
„ que ce qui paroit autour de la chandelle n'eſt pas une couronne ſeule, mais deux différentes, dont chacune eſt rouge
„ en convéxe, & celle de dehors verte en concave. Mais celle du dedans ſe terminant à la chandelle ne peut dégénérer
„ en aucune couleur moins teinte que la flamme même, comme ſeroient le verd, le bleu, & le gris-de-lin : c'eſt pour-
„ quoi elle demeure jaune juſqu'à la chandelle. C'eſt ainſi que Monſieur Deſcartes ſans avoir vû les choſes dont il étoit queſtion, réformoit ſouvent les remarques de ceux même qui les avoient vûës, & qui croyoient les avoir bien obſervées.

Depuis

Depuis la condamnation de Galilée il avoit achevé & revû ſon traité des lunettes, qu'il avoit eu deſſein d'incorporer à *ſon Monde* avant cét accident. Mais depuis ſon retour à Amſterdam, il conſidéra que ce petit traité n'avoit rien de commun avec les raiſons qui l'obligeoient de ſupprimer ſon ouvrage. Ce fut ce qui le porta à l'en détacher dans le deſſein de le faire imprimer à part. Je ne ſçay s'il ſe préſenta quelque nouvel obſtacle à l'éxécution de ce deſſein : mais il paroît qu'ayant appris qu'un de ſes amis travailloit ſur le même ſujet, il lui envoya la partie de ce traité qui regardoit particuliérement la pratique ; & que ce qui pouvoit luy être reſté s'eſt trouvé fondu depuis dans ſa Dioptrique. 1636.

Tom. 2. des lettr. p. 465.

Ce fut vers la fin de cette année que Monſieur Deſcartes perdit le plus ancien des amis qu'il eût acquis dans la Hollande en la perſonne du ſieur Iſaac Beeckman Principal du collége de Dordrecht. Il s'étoit rendu habile dans la Muſique & dans les autres parties des Mathématiques, particuliérement depuis l'aventure de Breda, qui lui avoit procuré dix-neuf ans auparavant la connoiſſance & l'amitié de M. Deſcartes. Il paroît que ſon ſçavoir l'avoit fait diſtinguer parmi les habiles gens de ſa province, puiſque les étrangers qui y voyageoient le mettoient au nombre de ceux qu'ils devoient viſiter. La mort enleva encore vers le même têms deux autres Mathématiciens aſſez célébre, mais qui étoient de l'Allemagne. Le prémier étoit Daniel Schwenter de Nuremberg âgé pour lors de cinquante années, Profeſſeur dans l'Univerſité d'Altorf, dont nous avons une Géométrie pratique, & quelques autres ouvrages mêlez de Phyſique & de Mathématique. L'autre étoit Guillaume Schickard de Hernberg en Soüabe & Profeſſeur à Tubingue, qui avoit des habitudes particuliéres avec Monſieur Gaſſendi, principalement pour des obſervations Aſtronomiques. Nous ne voyons pas que M. Deſcartes eût de grandes relations avec luy, quoi qu'il ne fût inconnu à aucun des habiles Mathématiciens de l'Europe. C'eſt lui qu'il allégue au dernier diſcours de ſes Météores ſous le nom général de *Mathématicien de Tubingue* touchant

Tom. 3. des lettr. p. 393.

Voiez Henr. Witte. Voiez Lanſius, Bernegger. pag. 433, 435. poſt epiſt. Gaſſend.

1636. chant une obſervation des parhélies, qu'il avoit faite au mois de Juin de l'an 1633., quatre ans aprés celle de Rome, dont nous avons eu occaſion de parler. Ce n'eſt pas que Schickard eût jamais écrit à M. Deſcartes en particulier touchant ce phénoméne : mais il en avoit publié à Tubingue dés l'an 1633 une diſſertation que M. Deſcartes avoit luë. Il fut emporté de la peſte aprés environ quarante cinq années de vie au mois de Novembre de l'année 1635 * plûtôt que de la ſuivante, nonobſtant l'autorité de quelques Auteurs qui en ont écrit autrement.

Diſc. dern. des Météor. pag. 287.

Tom 2. des lettr. de Deſc. pag. 296.

* Par la datte de quelques lettres où M. Gaſſendi ſuppoſe la mort de Schickard déja arrivée, il ſemble qu'il ſoit mort dés la fin de l'an 1635, vers le mois de Novembre. C'eſt auſſi ce qui paroit par lamaniére dont le même Gaſſendi en a parlé dans la vie de M. de Peireſc à l'an 1636. livre 5. page 194.

LA VIE DE Mr DESCARTES.

LIVRE QUATRIE'ME

Contenant ce qui s'eſt paſſé à ſon ſujet depuis la publication des Eſſais de ſa Philoſophie, juſqu'aux affaires qu'on lui ſuſcita dans l'Univerſité d'Utrecht.

CHAPITRE PREMIER.

M. Deſcartes ſe réſoud à faire imprimer les Eſſais de ſa Philoſophie, qui conſiſtent en quatre traitez. Singularitez avantageuſes d'un privilége du Roy pour l'impreſſion de ces traitez. Embarras que lui cauſe ce privilége ; & le zéle exceſſif du Pére Merſenne pour le ſervir.

APRES la réſolution que M. Deſcartes avoit faite de ne point laiſſer imprimer ſes ouvrages de ſon vivant, il ſemble qu'il ne s'agiſſoit plus que de le tuer pour mettre le Public en poſſeſſion d'un bien qui devoit lui appartenir. Ses amis lui firent faire réfléxion ſur l'injuſtice de ſa conduite, & le tirérent du danger de ſe voir immoler à la colére publique en le relevant de ſa proteſta-

1636. 1637.

Tom. 1. des lettr. p. 509.

1636. 1637. tion. Il y avoit huit ans achevez qu'il vivoit retiré en Hollande, où il s'étoit trouvé autant ſeul & dégagé au milieu des peuples du plus grand commerce, que s'il avoit été dans les deſerts les plus écartez. La longueur de ce terme ſembloit fournir de juſtes prétextes aux reproches que luy faiſoient ceux qui n'avoient conſenti à ſon éloignement de Paris que pour récuëillir les fruits de ſa ſolitude. D'ailleurs le nombre de quarante années de vie luy avoit acquis une maturité d'eſprit capable de le mettre à couvert de tout ce qu'on a coûtume d'alléguer contre la précipitation des jeunes gens qui veulent paroître auteurs avant l'âge. Ces conſidérations le portérent à mettre en ordre ce qu'il trouvoit parmi ſes papiers qui lui paroiſſoit le plus en état de voir le jour : & dés qu'il fut arrivé de Friſe à Amſterdam, il fit ſçavoir au Pére Merſenne que c'étoit tout de bon qu'il alloit ſe faire auteur, & qu'il n'étoit venu en cette ville que dans le deſſein d'imprimer. Il y avoit long-têms que les Elzeviers ſoit par compliment ſoit par un ſérieux empreſſement lui faiſoient témoigner qu'ils s'eſtimeroient fort honorez de pouvoir être ſes Libraires. Appuyez ſur ce qu'il leur avoit toujours fait répondre avec civilité, & qu'il ne leur avoit point paru rejetter leurs propoſitions, ils le virent tranquillement à Amſterdam ſans ſe ſoucier de le prévenir : & préſumant qu'il ne leur échapperoit pas, ils voulurent le laiſſer venir, & parurent avoir envie de ſe faire prier. M. Deſcartes crut avoir pénétré d'abord dans leur eſprit ; & il ſe réſolut ſur l'heure de ſe paſſer d'eux. Il pouvoit choiſir d'autres Libraires dans Amſterdam, à Leyde, où dans telle autre ville de Hollande qu'il luy auroit plû : mais avant que de rien déterminer, il voulut en délibérer avec le P. Merſenne qui tenoit ſon conſeil à Paris. Il manda à ce Pére qu'il étoit prêt de luy envoyer ſes écrits, s'il jugeoit qu'ils puſſent être imprimez à Paris plus commodément qu'en Hollande, & s'il vouloit bien prendre ſoin de l'impreſſion ſelon les offres obligeantes qu'il luy en avoit faites autrefois. Dans cette ſuppoſition il le prévint ſur les fautes nombreuſes d'ortographe & de ponctuation qu'il auroit à corriger, & ſur les figures tracées de ſa main, c'eſt-à-dire aſſez mal, qu'il auroit à rectifier, & à faire comprendre au Graveur de Paris.

Tom. 2. des lettr. p. 527. 528.

Pag. 530, item p. 528.

Pag. 527. du 2. vol. des lettr.

Il

Il lui permit même de choiſir un Libraire, & de traiter avec luy pour la ſtipulation de deux cens exemplaires, & la qualité du papier & des caractéres, ſans achever néanmoins de conclure le traité, avant qu'il lui eût donné avis de ce qu'il auroit fait. Il lui envoya par avance le titre des quatre traitez qu'il s'agiſſoit d'imprimer, & qui, ſelon ſon calcul, ne devoient faire enſemble qu'un volume de cinquante ou ſoixante feüilles, de la forme qui s'appelle *in quarto*. Ce titre étoit alors conçû en ces termes, *Le projet d'une Science univerſelle qui puiſſe élever nôtre nature à ſon plus haut degré de perfection. Plus la Dioptrique, les Météores, & la Géometrie; où les plus curieuſes matiéres que l'Auteur ait pû choiſir pour rendre preuve de la Science univerſelle qu'il propoſe ſont expliquées, en telle ſorte que ceux même qui n'ont point étudié les peuvent entendre.* 1636. 1637.

Son calcul s'eſt trouvé juſte de l'édition de Hollande qui ſe fit l'année ſuivante.

Le P. Merſenne qui n'ignoroit point l'art d'accommoder le ſervice de ſes amis avec la pratique de la régle de ſon couvent, n'auroit pas manqué de conduire heureuſement cette affaire juſqu'à la fin. Mais l'appréhenſion que M. Deſcartes eut des embarras qu'elle auroit cauſez à ce Pére, jointe à la conſidération de la netteté des caractéres, de l'excellence du papier, & des autres commoditez qu'il pourroit recevoir d'une impreſſion de Hollande, à laquelle ſa préſence ne ſeroit pas inutile, le fit réſoudre à choiſir Jean Maire Imprimeur de Leyde. Il pouvoit ſe contenter du privilége que ce Libraire obtint des Etats le XXII de Décembre de l'an 1636. Mais ſon cœur n'auroit pas été content, ſi pour marquer ſon amour & ſa parfaite ſoumiſſion à ſon Roy, & pour procurer à ſon livre les avantages de ceux qui s'impriment en France par autorité publique, il ne s'étoit mis en devoir d'obtenir un privilége du Roy trés-Chrétien. Il lui fut accordé avec de grandes marques d'eſtime & de diſtinction le quatriéme de May de l'an 1637, pour faire imprimer non ſeulement les quatre traitez dont il étoit queſtion, mais encore tout ce qu'il avoit écrit juſques-là, & tout ce qu'il pourroit écrire dans la ſuitte de ſa vie, *en telle part que bon luy ſembleroit, dedans & dehors le Royaume de France*, &c. Quoique le Roy fût déja informé du mérite de M. Deſcartes, il paroît que la faveur qu'on luy faiſoit, regardoit moins ſa perſonne que l'intérêt du bien public.

1636. 1637. Il ne laiſſa point de la conſidérer comme ſi elle eût été pour luy ſeul. Il le pouvoit, ſur la maniére des termes du privilége, qui portoient que Sa Majeſté *deſiroit le gratifier, & faire connoître que c'etoit à lui que le Public avoit l'obligation des inventions* qu'il avoit à publier ; & que *l'invention des ſciençes & des arts accompagnez de leurs démonſtrations & des moiens de les mettre en exécution, etant une production des eſprits qui ſont plus excellens que le commun, a été cauſe que les Princes & les Etats en ont toujours reçû les Inventeurs avec toutes ſortes de gratifications, afin que les lieux de leur obéiſſance où ces choſes s'introduiſent en deviennent plus floriſſans.*

Tom. 2. des lettr. p. 360. Un privilége conçû en des termes ſi honorables auroit été un grand ſujet de vanité à bien des Auteurs : & quelqu'un de ceux qui ſe picquoient d'en connoître la valeur avoit déja dit hautement, *qu'il l'eſtimoit plus qu'il n'auroit fait des lettres de chevalerie.* Mais ce qui pouvoit cauſer de la jalouſie aux autres ne ſervit qu'à donner de la confuſion & de l'embarras à M. Deſcartes. Pour ſe décharger de l'envie, il tâcha de rejetter l'affaire ſur le P. Merſenne : & voulant trouver à redire au zéle que ce Pére avoit fait paroître pour ſon ſervice en cette rencontre, il luy fit des reproches ſur l'affectation qu'il avoit montrée à le vouloir faire diſtinguer des autres Auteurs en ce point ; ſur la facilité qu'il avoit euë à faire voir ſa copie à quelques curieux contre ſa volonté ; & ſur le peu de diſcrétion qu'il avoit eu pour rompre le ſecret, & déclarer ſon nom, aprés ce qu'il lui avoit mandé ſur la réſolution qu'il avoit priſe de demeurer anonyme.

Ou de nobleſſe.

Tom. 2. pag. 528. Il lui récrivit dans le mouvement du chagrin que lui cauſoit le retardement de ſes affaires, qu'il auroit beaucoup mieux aimé un privilége dans la forme la plus ſimple, comme il l'en avoit expreſſément prié ; & il le fit ſouvenir qu'il avoit rejetté ce qui paroiſſoit trop en ſa faveur dans le projet qu'il lui en avoit envoyé. Il le preſſa de l'envoyer de telle forme qu'il pût être, ou de lui mander qu'on l'avoit refuſé plûtôt que de différer davantage. Il trouvoit mauvais que ce Pére eût demandé un privilége général pour tous ſes ouvrages faits ou a faire, parce que c'étoit donner un juſte ſujet à M. le Chancelier de le refuſer même pour la

Tom. 3. des lettr. p. 424. 425. &c.

copie

copie dont il étoit queſtion. Car outre qu'il le faiſoit parler dans ce privilége d'une maniére aſſez immodeſte, & toute contraire à ſes intentions, en lui faiſant demander *octroy* pour des livres qu'il avoit témoigné n'avoir pas deſſein d'imprimer : il ſembloit vouloir le rendre malgré luy *faiſeur* & *vendeur* de livres, ce qui étoit fort oppoſé à ſon humeur & trés indigne de ſa profeſſion. Tout ce qui pouvoit le regarder en cela étoit ſeulement la permiſſion d'imprimer : car pour le privilége il n'eſt que pour les Libraires, qui craignent que d'autres ne contrefaſſent l'impreſſion, en quoi les Auteurs n'ont point d'intérêt. 1637. Tom. 1. des lettr. p. 493.

Le P. Merſenne ſe trouva un peu mortifié de la réprimende que lui faiſoit ſon amy. M. Deſcartes s'en apperçût par la réponſe que luy fit ce Pére : & craignant d'avoir traité avec trop de dureté une perſonne qui n'avoit manqué que par excez de bienveillance, il luy en fit excuſe, & luy proteſta qu'il n'avoit eu deſſein de ſe plaindre que du trop de ſoin qu'il faiſoit paroître pour l'obliger. C'étoit un effet de l'appréhenſion qu'il avoit de ce qui étoit effectivement arrivé depuis, que ce Pére ne mît la copie (qu'il ne lui avoit envoyée uniquement que pour la faire voir à M. le Chancelier) entre les mains de gens qui la retinſſent pour la lire, ſans ſe ſoucier de preſſer le privilége, nonobſtant l'impatience du Libraire de Leide, qui étoit déja à la fin de ſon impreſſion. Sur ce que M. Deſcartes avoit ajouté dans ſa lettre de réprimende, *qu'il n'oſoit écrire tout ce qu'il en penſoit*, le P. Merſenne s'étoit imaginé qu'il le ſoupçonnoit d'avoir voulu retenir ſon ouvrage pour le tranſcrire, & le convertir à ſon uſage au préjudice de ſon Auteur. Cette penſée l'avoit véritablement affligé, croyant que ſa fidélité étoit devenuë ſuſpecte. M. Deſcartes plus vivement touché de cét endroit que du reſte, luy récrivit en ces termes. » Je craignois que ceux à qui vous aviez laiſſé voir ma copie, afin « d'avoir d'autant plus de têms pour la lire & en faire ce « qu'ils jugeroient à propos, ne vous euſſent perſuadé de de- « mander un privilége général, qui ne manqueroit pas d'é- « tre refuſé à ces conditions ; & qu'ainſi il ne s'écoulât beau- « coup de têms dans tous ces mouvemens. C'eſt pour cela « ſeul que je vous mandois que je *n'oſois écrire ce que j'en penſois.* « Tom. 2. des lettr. pag. 359, 360. Pag. 425. du 3. tom. Pag. 359. du 2. tom. lettr. LXXX.

1637. » Car je vous jure qu'il ne m'eſt jamais entré dans la penſée
» que vous euſſiez envie de vous prévaloir de ce qui eſt dans
» ce livre ; & que je ſuis trés-éloigné d'avoir de telles opinions
» d'une perſonne, de l'amitié & de la ſincérité de qui je
» ſuis trés-aſſuré : vû que je ne l'ay pas même pû avoir de
» ceux que j'ay ſçû ne m'aimer pas, & être gens d'ailleurs
» qui tachent d'acquerir de la réputation à fauſſes enſeignes,
» comme de B.. H.. F.. & leurs ſemblables. Si je me ſuis plaint
» de la forme du privilége, ce n'a été qu'afin que ceux à qui
» vous en pourriez parler ne cruſſent point que ce fût moy
» qui l'euſſes fait demander en cette ſorte : parce qu'on auroit
» eu ce me ſemble trés-juſte raiſon de ſe mocquer de moy, ſi
» j'avois oſé le prétendre ſi avantageux, & qu'il m'eût été re-
» refuſé. Mais l'ayant obtenu, je ne laiſſe pas de l'eſtimer ex-
» trémement, & de vous en avoir une trés-grande obligation....
» Quant à ce que vous avez dit mon nom à quelques-uns, &
» que vous leur avez fait voir ce livre, je ſuis trés-perſuadé
» que vous ne l'avez fait que pour m'obliger ; & il faudroit
» que je fuſſes bien de mauvaiſe humeur ſi je m'offenſois d'u-
» ne choſe que je ſçay qu'on n'a faite que pour me ſervir :
» mais je me ſens particuliérement redevable à cette Dame
» qui vous a écrit, de ce qu'il luy plaît de juger de moy ſi fa-
» vorablement.

Le P. Merſenne content de la ſatisfaction que lui faiſoit M. Deſcartes, & des éclairciſſemens qu'il en avoit reçûs, redoubla ſes ſoins pour faire expédier le privilége, auquel il ne ſe trouva aucun obſtacle ni delay de la part de M. le Chancelier. Aprés l'avoir retiré du Sçeau il en retint une copie collationnée pour s'en ſervir aux occaſions, & envoia l'original à Jean Maire à Leyde, par le prémier ordinaire de la poſte, comme M. Deſcartes l'en avoit prié. Le Libraire, à qui cette attente avoit fait ſuſpendre ſon impreſſion & différer de tirer la derniére feüille, fit lire le privilége à M. Deſcartes qui ſe trouvoit à Leyde depuis quelque têms. Il parut frappé lors qu'il vid ſon nom exprimé dans le privilége, contre ce qu'il avoit expreſſément mandé au P. Merſenne. Il ſe mit dans la meilleure contenance qu'il put pour ne point laiſſer paroître ſon mécontentement ; & ſe ſervant du reméde qui luy reſtoit en main, il

Tom. 3. des lettr. p. 425.

retira

retira ſon privilége, & ſe contenta d'en donner un extrait au Libraire, où il ſupprima le nom de l'Auteur. Le reméde fut preſque ſans effet: & lors qu'il fut queſtion de diſtribuer les préſens de ſon livre, il s'apperçût au moins qu'il étoit inutile de diſſimuler le nom de la perſonne, de la part de qui on devoit les recevoir. Il faut avoüer, (dit-il à un Gentil-homme de la Cour du Prince d'Orange) » que n'ayant pas voulu mettre mon nom à mes Ecrits, je ne m'étois point attendu qu'ils me duſſent donner occaſion de le faire dire à des perſonnes auſſi hautes que celles à qui il s'agit de les preſenter. Mais ayant reçû ces jours derniers un privilége du Roy dans lequel il a été mis, quelque ſoin que j'aye eu de le celer, je crois devoir faire maintenant comme ſi j'avois eu deſſein de le publier; & je ne puis preſque plus ſuppoſer qu'il ſoit inconnu. Mais parce qu'on a ajoûté quelques clauſes dans ce Privilége que je n'ay jamais vuës en d'autres livres, & qui ſont beaucoup plus avantageuſes pour moy que je ne mérite, bien que je ne les aye point déſirées, & que je n'aye demandé qu'à être reçû au nombre des Ecrivains les plus vulgaires: j'en ſuis tellement obligé au Roy que je ne ſçay quels moiens je dois chercher pour lui faire paroître ma reconnoiſſance Car je ne crois pas que nous ſoyons ſeulement redevables aux Grands des faveurs que nous recevons immédiatement de leurs mains, mais auſſi de toutes celles qui nous viennent de leurs Miniſtres, tant parce qu'ils leur en donnent le pouvoir, que parce qu'ayant fait choix de telles perſonnes plûtôt que d'autres, nous devons croire que leurs inclinations à nous obliger ſont les mêmes que nous remarquons en ceux auſquels ils donnent pouvoir de nous faire du bien. Ainſi quoique je n'aye pas la vanité de croire que les penſées du Roy ſe ſoient abbaiſſées juſqu'à moy, & qu'il ſçache rien du privilége que M. le Chancelier a eu la bonté de me ſcéeller, je ne laiſſe pas d'en avoir la prémiére & la principale obligation à ſa Majeſté. Je reconnois en cela que la France eſt bien autrement & beaucoup mieux gouvernée que n'étoit autrefois la ville d'Ephéſe, où il étoit deffendu d'exceller: vû qu'on y gratifie non ſeulement ceux qui excellent, au rang deſquels je n'oſe aſpirer, mais même ceux qui font quelque effort pour bien

1637.

« Tom. 1. des lettr. p. 478.

1637. » bien faire, encore que ce ſoit par des voies extraordinaires,
» qui eſt une choſe de laquelle j'avouë qu'on auroit eu droit
» de m'accuſer, ſi j'avois vécu parmi les Ephéſiens.

CHAPITRE II.

Les Eſſais de la Philoſophie de M. Deſcartes ſortent de la preſſe avec un autre titre que celuy qu'il leur avoit deſtiné d'abord. Hiſtoire du prémier des quatre traitez intitulé de la Méthode. *Deſſein de cét ouvrage, avec les jugemens qu'en ont fait les Sçavans. Ce que c'eſt que la Logique de M. Deſcartes, & ſa Morale.*

Tom 2. des lettr. p. 35. lettr. VII.

LE privilége du Roy mis entre les mains du Libraire de Hollande fit achever l'impreſſion des Eſſais de la Philoſophie de M. Deſcartes quelque têms aprés qu'il eût quitté la ville de Leyde. Les quatre traitez qui les compoſoient, ſortirent de la preſſe le VIII de Juin 1637, mais ſous un autre titre que celui que l'Auteur avoit envoyé au Pére Merſenne pour l'édition qu'on en vouloit faire à Paris. Il eſt exprimé en ces termes. *Diſcours de la Méthode pour bien conduire ſa raiſon, & chercher la Vérité dans les ſciences. Plus, la Dioptrique, les Météores, & la Géométrie, qui ſont des eſſais de cette Méthode.* Ce nouveau titre ſemble marquer les intentions de l'Auteur avec un peu plus de ſimplicité & de modeſtie que celui qui ne promettoit rien moins que le projet d'une Sçience univerſelle, qui pût élever nôtre nature au plus haut degré de ſa perfection. Mais ce titre, au moins pour le prémier traité, ne répondoit pas encore aſſez parfaitement à l'idée de ſon travail. Son deſſein n'étoit pas d'y

Tom. I. des lettr. p. 514.

enſeigner toute ſa méthode; » mais de n'en propoſer que ce
» qu'il eſtimoit ſuffiſant pour faire juger que les nouvelles opi-
» nions qui ſe verroient dans la Dioptrique & dans les Mé-
» téores, n'étoient point conçûës *à la légére*, & qu'elles va-
» loient peut-être la peine d'être examinées. Quoique les traitez de la Dioptrique, des Météores, & de la Géométrie ne fuſſent que les eſſais de cette Méthode, il ne put néanmoins montrer l'uſage de cette Méthode dans ces trois

Ibidem.

traitez,

traitez, parce que l'ordre qu'elle preſcrivoit pour chercher les choſes étoit différent de celuy dont il crut devoir uſer pour les expliquer. 1637.

Il commence ce diſcours de la Méthode par diverſes conſidérations touchant les Sciences. Il propoſe enſuite les principales régles de la Méthode qu'il a cherchée pour ſon uſage particulier dans la maniére de conduire ſa Raiſon. Aprés il avance quelques maximes de la Morale qu'il a tirée de cette Méthode. Puis il fait une déduction des raiſons par leſquelles il prouve l'éxiſtence de Dieu, & de l'Ame humaine, qui ſont les fondemens de ſa Métaphyſique. On y void enſuite l'ordre des queſtions de Phyſique qu'il a cherchées, & particuliérement l'explication du mouvement du cœur, & de quelques autres difficultez qui regardent la Médecine, avec la différence qui ſe trouve entre nôtre ame & celle des bêtes. En dernier lieu il y fait une déduction des choſes qu'il croid être requiſes pour aller plus avant dans la recherche de la Nature qu'on n'avoit fait juſqu'alors. Il finit en proteſtant que toutes ſes vûës ne tendent qu'à l'utilité du prochain, mais qu'il eſt trés-éloigné de vouloir jamais s'appliquer *à ce qui ne peut être utile aux uns qu'en nuiſant aux autres*, ne demandant pour toute reconnoiſſance à ceux qui devoient profiter de ſes recherches, que la liberté de joüir de ſon loiſir ſans trouble.

Pag. 78. du diſc. de la Méthode.

Pluſieurs ont conſidéré ce diſcours de la Méthode de M. Deſcartes comme la Logique de ſa Philoſophie: & il eſt difficile de n'être pas de leur ſentiment, lors qu'on conſidére que la fin de ſa Méthode n'eſt autre que de former le jugement, & de preſcrire des régles à l'eſprit pour ſe conduire. Quelques uns ont prétendu que la véritable Logique de M. Deſcartes n'étoit autre que ſa Géométrie, parce qu'ils l'ont regardée comme la clef de tous les arts libéraux, & de toutes les ſciences. Ils ont ſuppoſé dans cette penſée que ſans le ſecours d'aucune autre régle ni connoiſſance qu'on dût avoir appriſe auparavant, elle peut ſervir ſeule non ſeulement à nous faire juger trés-heureuſement de tout ce qui concerne la Philoſophie, mais encore à faire une épreuve juſte & certaine des inventions des autres, & à éxaminer ce qu'il y a de défectueux & de ſuperflu dans ce qui a paru juſqu'ici.

Lipſtorp. part. 1. ſpecimin. Phil. Cart. pag. 8.

1637. qu'ici, & ce qui reſte à ajoûter pour porter les ſciences & les arts à leur perfection, & pour les acquerir.

Gaſſend. tom. 1. oper. pag. 65, 66.

D'autres ont eſtimé que la vraye Logique de M. Deſcartes eſt proprement le traité qu'il donna trois ans aprés ſous le titre de Méditations Métaphyſiques, parce que c'eſt là principalement, où aprés avoir propoſé le dépoüillement de tout préjugé & de toute connoiſſance acquiſe par l'éducation, la coûtume, & l'autorité, il établit la Penſée pour le grand principe ſur lequel il vouloit bâtir toute ſa Philoſophie. M. Gaſſendi qui eſt l'un des principaux Auteurs de cette opinion s'eſt donné la peine de reduire cét ouvrage à ſes principaux points, & d'en faire un abrégé, qu'il a intitulé *Logica Carteſii*.

Réflex. ſur la Philoſophie. nombr. VIII.

Nous connoiſſons d'autres Auteurs qui ont parlé de la Logique de M. Deſcartes, comme d'un ouvrage qui n'a point encore vû le jour. Le P. Rapin qui eſt de ce nombre, avoit oüy dire que M. Deſcartes avoit commencé une Logique, mais qu'il ne l'avoit pas achevée; & qu'il en étoit reſté quelques fragmens entre les mains d'un de ſes diſciples ſous le titre *de l'érudition*. Ce diſciple ne peut être que M. Clerſelier qui s'eſt trouvé le poſſeſſeur unique de tout ce que M. Deſcartes avoit jamais écrit, tant de ce qui étoit fini que de ce qui n'étoit que commencé. Mais aprés une recherche éxacte qui s'eſt faite de cette Logique prétenduë parmi ſes papiers, il ne s'eſt rien trouvé ſous le titre d'*erudition*, ny même rien qui puiſſe paſſer pour Logique, ſi l'on en excepte *ſes Regles pour la direction de l'Eſprit dans la recherche de la Verité*, qui peuvent ſervir de modéle pour une excellente Logique, & qui ſont ſans doute une portion conſidérable de ſa Méthode, dont ce que nous avons d'imprimé à la tête de ſes Eſſais ne fait qu'une petite partie.

C'eſt un manuſcrit latin, non achevé, qui eſt entre nos mains.

Mais tant que l'ouvrage concernant la direction de l'Eſprit de l'homme dans la recherche de la Vérité demeurera enſeveli dans les ténebres, il nous ſera permis de regarder le diſcours qu'il a publié de ſa Méthode comme ſa vraye Logique. Il faut avoüer que ce n'eſt qu'une ébauche d'une juſte Dialectique, dont il s'eſt contenté de donner quelques traits. Il n'a point prétendu y former l'Eſprit dans toutes ſes fonctions, ſoit pour les ſciences, ſoit pour la vie civile,

civile ; mais lui apprendre ſeulement à découvrir certaines véritez par la ſeule lumiére naturelle. On prétend neanmoins que ce peu qu'il a donné, mérite mieux le nom de Logique ou d'entrée à la Philoſophie & à toutes les autres Sciences, que l'Organe d'Ariſtote, parce que cela eſt plus ſimple & moins Métaphyſique, & que cela paroît plus propre à des eſprits qui ne ſont encore prévenus d'aucune connoiſſance. Mais ce que M. Deſcartes s'étoit contenté d'ébaucher, a été depuis porté à ſa perfection par ſes diſciples : & aprés ce que Clauberg Profeſſeur de Duyſbourg en Allemagne, & principalement l'Auteur de *l'Art de penſer* en France ont publié ſur ce ſujet, il n'eſt plus permis de ſe plaindre que la Philoſophie de M. Deſcartes ſoit deſtituée d'une Logique réguliére & méthodique. 1637.

Je laiſſe trés-volontiers aux Sectateurs de nôtre Philoſophe le ſoin de nous faire voir les avantages de ſa Méthode au deſſus de l'Organe d'Ariſtote, & de toutes les autres Logiques. On n'a point eu juſqu'ici grand ſujet de les accuſer de négligence ſur ce point. Mais il faut avoüer que ce que ſes Adverſaires y ont reconnu de ſingulier & d'excellent mérite encore plus d'attention. Ils conviennent entre-eux que ce que M. Deſcartes propoſe dans ce Diſcours n'eſt pas mal imaginé ; & qu'encore que cela ſoit nouveau, il n'y paroît rien d'odieux, ni rien qui rebute nôtre eſprit. Ils reconnoiſſent que pas un des Modernes n'a mieux rêvé que luy, & qu'on y trouve une profondeur de méditation qui luy eſt particuliére. S'ils ſe partagent dans leurs opinions, c'eſt pour dire avec H. Moore, qu'il y fait voir une modeſtie d'eſprit qui le rend aimable, & une grandeur d'ame qui le fait admirer : ou avec le P. Rapin, qu'on y trouve des traits de ſincérité qui découvrent le véritable fonds de ſon eſprit, ſur tout dans les endroits ſemblables à celui où il dit que l'on n'acquiert par la Philoſophie que le moien de parler vray-ſemblablement de toutes choſes, & de ſe faire admirer par les moins ſçavans.

Poiſſ. Remar. ſur la Métho. de Deſcart. p. 13, 14, 15.

Rap. Réfl. ſur la Log. pag. 323. H. Mor. L. Ver. L. Val. & alii.

Les défauts de ce traité ſont peut être les mêmes que ceux qu'on a coûtume de remarquer dans les ouvrages que les Auteurs n'ont faits d'abord que pour eux-mêmes, & qui ne doivent leur publication qu'au hazard. Car il eſt bon d'a-

1637. vertir ceux qui ont ſoupçonné M. Deſcartes d'avoir voulu faire le maître & le docteur dans ce traité, que ce n'eſt pas une méthode qu'il eût jamais eu la penſée de preſcrire aux autres, mais qu'il avoit ſuivie lui même, par le droit que lui donnoit la liberté de ſe conduire ſelon les lumiéres naturelles qu'il avoit reçûës de Dieu. Ses Adverſaires ont trouvé dans ce diſcours de la Méthode moins d'ordre, moins de régularité, que dans l'Organe d'Ariſtote; & ils ont crû que c'étoit le moins méthodique de ſes ouvrages. Auſſi faut-il avoüer que c'eſt moins un traité dogmatique de ſa Philoſophie, qu'une narration familiére de ſes études & de ſes imaginations, qu'il a crû devoir écrire d'un ſtile ſimple & négligé, pour être plus clair, & pour ſe rendre plus intelligible aux eſprits les plus médiocres. Mais perſonne ne mérite mieux d'être écouté ſur les défauts de ce traité que lui même. Il contoit pour rien cette prétenduë négligence que ſes Adverſaires y appercevoient, & cette confuſion que le mélange des matiéres morales, phyſiques, & métaphyſiques ſembloit y produire. Il paroiſſoit indifférent à ces défauts, ſi l'on excepte l'obſcurité, qu'il reconnoiſſoit dans l'article où il avoit eſſayé de parler de l'éxiſtence de Dieu. Voici comme il s'en excuſa à un Pére Jéſuite qui lui avoit rendu des témoignages fort avantageux de ce traité, & des autres qu'il y avoit joints. » Il eſt vray que j'ay été trop obſcur en ce que j'ay » écrit de l'éxiſtence de Dieu, dans ce traité de la Méthode. Et » quoi que ce ſoit la piéce la plus importante, j'avouë que c'eſt » la moins travaillée de tout l'ouvrage: ce qui vient en partie » de ce que je ne me ſuis réſolu de l'y joindre que ſur la fin, & » lors que le Libraire me preſſoit. Mais la principale cauſe de » ſon obſcurité vient de ce que je n'ay oſé m'étendre ſur les raiſons des Scéptiques, ny dire toutes les choſes qui ſont néceſſaires pour dégager l'eſprit des ſens. Car il n'eſt pas poſſible » de bien connoître la certitude & l'évidence des raiſons qui » prouvent l'éxiſtence de Dieu ſelon ma maniére, qu'en ſe » ſouvenant diſtinctement de celles qui nous font remarquer » de l'incertitude dans toutes les connoiſſances que nous avons des choſes matérielles: & ces penſées ne m'ont point » paru propres à mettre dans un livre, où j'ay voulu que les » femmes mêmes puſſent entendre quelque choſe, tandis que les

Tom. 1. des lettr. p. 509. 510.

Articl. 3. de la 4. part. du diſc. de la Méthod.

Tom. 1. des lettr. pag. 514, 515.

les plus ſubtils y trouveroient auſſi aſſez de matiére pour occuper leur attention. J'avouë auſſi que cette obſcurité vient en partie, comme vous l'avez fort bien remarqué, de ce que j'ay ſuppoſé que certaines notions, que l'habitude de penſer m'a rendu familiéres & évidentes, le devoient être auſſi aux autres : ſur quoi je me ſuis propoſé de donner quelques éclairciſſemens dans une ſeconde impreſſion. « 1637.

Ceux qui trouveront dans ce diſcours de la Méthode d'autres endroits qu'ils jugeront avoir beſoin d'éclairciſſement, pourront être renvoiez aux commentaires qui ont été faits par les Cartéſiens pour les expliquer. Les plus importants des ouvrages qui ont paru ſur ce ſujet, ſont le livre du ſieur Clauberg Profeſſeur de Duyſbourg, qui publia deux ans aprés la mort de nôtre Philoſophe à Amſterdam une ample expoſition de ſa Méthode, avec des défenſes contre Revius & Lentz ou Lentulus ; & celuy du Pére Poiſſon Prêtre de l'Oratoire, qui fit imprimer à Vendôme en 1670 les remarques qu'il avoit faites ſur cette Méthode.

Ce n'étoit pas aſſez que les Adverſaires de M. Deſcartes cruſſent ou vouluſſent faire croire qu'il ne connoiſſoit point d'autre *Logique* que ce qu'il en debite dans ſa Méthode : il falloit encore qu'ils publiaſſent qu'il n'avoit point d'autre *Morale* que les quatre maximes qu'il s'étoit preſcrites pour la conduite particuliére de ſa vie, & que nous avons rapportées à la fin du cinquiéme chapitre du prémier livre de cet ouvrage. S'il avoit prétendu rendre la prémiére de ces maximes générale & commune à toutes ſortes de perſonnes, il faut avoüer que ce ſeroit fait de ſa réputation parmi les Chrêtiens. Elle conſiſte à obéïr aux loix de ſon pays ; à vivre dans la religion de ſes péres ; à ſuivre un genre de vie qui ſoit également éloigné des deux extrémitez. Il n'y a aucune de ces trois conditions qui puiſſe faire rejetter cette maxime comme pernicieuſe, ſi l'on conſidére que M. Deſcartes ne l'a établie que pour un homme tout ſemblable à luy, c'eſt-à-dire pour un François, pour un Catholique, & pour un Philoſophe de vie commune que Dieu ne conduiſoit point par les voyes de M. de Chaſteüil, de M. de Pont-château, de M. de la Trappe, & des autres Solitaires François, que la Providence à choiſis parmi la

Diſc. de la Méthode pag. 24.

1637. nobleſſe & les ſçavans, pour faire des exemples de la pratique la plus ſévére des conſeils évangéliques. M. Deſcartes n'avoit reçû cette maxime que pour lui ſeul; & il auroit été le prémier à la condamner dans un homme qui auroit eu d'autres qualitez, d'autres engagemens, & d'autres diſpoſitions que lui. C'eſt à quoi ſes Adverſaires ont négligé de prendre garde. Mais ſans nous arrêter à leur procédé, contentons nous de leur faire ſçavoir que les quatre maximes de Morale qui ſe trouvent dans la Méthode de M. Deſcartes, toutes excellentes qu'elles ſont, n'ont jamais paſſé dans ſon eſprit pour un corps régulier & accompli de Philoſophie Morale. Perſuadé qu'il n'avoit point de vocation pour donner des loix aux autres, il eſt toujours demeuré ſoumis à celles qui lui étoient légitimement preſcrites : & l'on peut aſſurer qu'il n'a jamais embraſſé ni débité d'autre Philoſophie Morale, que celle de S. Thomas qui étoit ſon auteur favori, & preſque l'unique Théologien qu'il eût jamais voulu étudier.

CHAPITRE III.

Hiſtoire des Eſſais de ſa Méthode, ou des traitez qui ſuivent ſon diſcours de la Méthode. 1. *de ſa Dioptrique.* 2. *de ſes Météores.* 3. *de ſa Géométrie. Maniére ſubite & précipitée dont il travailla à ce dernier ouvrage. Pourquoi il n'en a pas voulu faire un traité accompli de Géométrie. Obſcurité affectée de cét ouvrage, qui eſt intelligible à tres-peu de perſonnes. Qui ſont ceux qu'il juge capables de l'entendre, & ceux qu'il n'en juge point capables. Queſtion de Pappus difficile à réſoudre, dont il ne facilite la ſolution qu'à demi.*

LE prémier eſſai de la Méthode de M. Deſcartes eſt le traité de la *Dioptrique*, qu'il a partagé en dix parties qui ſont autant de diſcours ſur la lumiére, ſur la réfraction, ſur l'œil & les ſens, ſur les images qui ſe forment dans le fonds de l'œil, ſur la viſion, ſur les lunettes, & la taille des verres. Le deſſein de l'Auteur dans ce traité étoit de nous faire voir que l'on peut aller aſſez avant dans la Philoſophie,

sophie pour arriver par son moyen jusqu'à la connoissance des arts qui sont utiles à la vie. Il n'y a rien omis de ce qui pourroit être nécessaire pour expliquer ce qu'il y a de plus important dans l'Optique & la Catoptrique. Mais il y a éclairci toute cette matiére d'une maniére si solide & si nouvelle, que l'étonnement public, qui fit naître l'admiration & la reconnoissance dans les esprits desireux de s'instruire, produisit dans quelques Mathématiciens une jalousie qui n'aboutit qu'à des animositez & à des disputes. Elles allumérent entre-eux une petite guerre, dont les suites ont été longues & facheuses, mais utiles néanmoins au Public, & glorieuses à M. Descartes. Si ce traité a eu ses adversaires comme les autres, il a eu aussi ses défenseurs & ses commentateurs. Ceux d'entre-eux qui se sont signalez du vivant de nôtre Philosophe pourront fournir de la matiére à l'histoire de sa vie dans la suite de cét ouvrage. 1637.

Le traité qui fait le second essai de sa Méthode est celuy des *Météores* qu'il a divisé en autant de parties ou chapitres que celuy de la Dioptrique. Il y traite des corps terrestres; des vapeurs & exhalaisons; du sel; des vents; des nuës; de la pluie, de la nége, & de la grêle; des tempêtes, de la foudre, & des autres feux qui s'allument en l'air; de l'Arc-en-ciel; de la couleur des nuës, & des cercles ou couronnes qui paroissent quelquefois autour des astres; des parhélies ou apparition de plusieurs soleils. Nous avons rémarqué ailleurs que ce traité doit principalement son origine à l'observation des parhélies qui fut faite à Rome au mois de Mars de l'an 1629. Cette occasion luy avoit fait interrompre ses autres études, pour éxaminer ce phénoméne: & la satisfaction qu'il avoit reçûe de luy même en ce point, l'avoit fait passer de suite à la recherche des météores, dont il n'abandonna point l'étude qu'aprés s'être mis en état d'en pouvoir rendre raison. Mais il ne s'assujettit point à continuer l'ouvrage pour le conduire à sa fin. Les occasions qui se présentérent de faire depuis d'autres observations sur les météores, luy fournirent la matiére de quelques chapitres qu'il ne composa que quelques années aprés; & il ne s'avisa de les incorporer au reste, que lors qu'il fut question de mettre le traité sous la presse. La lecture de cét ouvrage produisit

dãs les années 1635. 1636. sur la nége sur les *Halons*.

à M.

1637. à M. Deſcartes l'effet qu'il en avoit eſpéré. Cét effet n'étoit autre que la perſuaſion qu'il prétendoit donner à tout le monde de la différence totale qui ſe trouvoit entre ſa maniére de Philoſopher, & celle qui étoit en uſage dans les écoles. En quoi l'on peut dire qu'il a rencontré moins d'adverſaires pour ſes Météores que pour tous ſes autres ouvrages.

Le derniér des eſſais de ſa Méthode qu'il voulût donner pour lors au Public eſt ſon traité de *Géométrie* qui comprend trois livres, où il s'agit principalement de la conſtruction des problémes. Le deſſein de l'Auteur dans cét ouvrage étoit de faire voir par voye de démonſtration qu'il avoit trouvé beaucoup de choſes qui avoient été ignorées avant luy, & d'inſinuer en même têms qu'on en pouvoit découvrir encore beaucoup d'autres, afin d'exciter plus efficacement tous les hommes à la recherche de la Vérité. Il ne s'étoit pas réſolu d'abord à rien publier de ſa Géométrie parmi les eſſais de ſa Méthode, & l'on commençoit déja l'impreſſion de ſes Météores, lors qu'il s'aviſa d'y travailler. Les plus habiles Mathématiciens n'ont pû ſe perſuader que ce fût un ouvrage fait à la hâte : mais il n'a point voulu que nous doutaſſions de ce fait aprés avoir écrit à un Pére Jéſuite en ces termes. » Ma Géométrie eſt un traité que je » n'ay preſque compoſé que pendant qu'on imprimoit mes » Météores, & même j'en ay inventé une partie pendant ce » têms-là. Mais je n'ay pas laiſſé de m'y ſatisfaire autant & » plus que je ne me ſatisfais d'ordinaire de ce que j'écris. On ſe tromperoit au reſte de croire que M. Deſcartes eût eu intention de donner les élémens de la Géométrie dans cét ouvrage, qui demande d'autres lecteurs que des écoliers en Mathématiques. Il s'étoit étudié dans les trois traitez qui précédent celuy-cy, à ſe rendre intelligible à tout le monde, parce qu'il étoit queſtion de faire comprendre des choſes qui n'avoient pas encore été enſeignées, ou dont on n'avoit pas encore donné les véritables principes. Mais voyant qu'il s'étoit fait avant luy beaucoup d'ouvrages de Géométrie, auſquels il ne trouvoit rien à redire, il ne crût pas devoir répéter dans ſon traité ce qu'il avoit vû de bon & de fort bien démontré dans les autres. Loin de vouloir les rendre inutiles

Vol. 3. des lettr. p. 115.

Avert. de la Géomét.

inutiles par ſon travail, il contribua ſolidement à les rendre néceſſaires, puis qu'il faut les avoir lûs pour pouvoir comprendre ſa Géométrie. C'eſt pourquoi il ne commença que par où ils ont fini. Il ſupprima les principes de la plus grande partie de ſes régles, & leurs démonſtrations. Il avoit prévu même que pluſieurs de ceux qui auroient lû les autres Géométres, mais qui n'auroient acquis qu'une connoiſſance commune de cette ſcience, pourroient trés-difficilement parvenir à l'intelligence de ſon écrit. » Je ſçay, dit-il au Médecin Plempius, que le nombre de ceux qui pourront « Tom. 2. p. entendre ma Géométrie ſera fort petit. Car ayant omis tou- « 34. des tes les choſes que je jugeois n'être pas inconnuës aux autres, « lettres. & ayant tâché de comprendre, ou du moins de toucher pluſieurs choſes en peu de paroles, (même toutes celles qui pourront jamais être trouvées dans cette ſcience,) elle ne demande pas ſeulement des lecteurs trés-ſçavans dans toutes les choſes qui juſqu'icy ont été connuës dans la Géométrie & dans l'Algébre, mais auſſi des perſonnes trés-laborieuſes, trés-ingénieuſes, & trés-attentives. «

Aprés tout, ce fut un peu par affectation & par malice qu'il ſe rendit difficile à entendre dans ſa Géométrie : & s'il eſt fâcheux qu'il ait mérité pour ce point d'être mis en paralléle avec Ariſtote au ſujet de ſon obſcurité étudiée, il eſt encore plus fâcheux qu'il trouve aujourd'huy tant de gens qui prétendent qu'il ait eu plus de raiſon qu'Ariſtote d'en uſer de la ſorte. On en jugera par ce qu'il en écrivit dix-huit mois aprés à M. de Beaune en ces termes. » J'ay omis Tom. 3. des dans ma Géométrie, dit-il, beaucoup de choſes qui pou- « lettr. p. 410. voient y être ajoutées pour la facilité de la pratique. Toutesfois je puis aſſurer que je n'ay rien omis qu'à deſſein, excepté le cas de l'*aſymptote* que j'ay oublié. Mais j'avois prévû « que certaines gens qui ſe vantent de ſçavoir tout n'auroient « pas manqué de dire que je n'avois rien écrit qu'ils n'euſſent « ſçû auparavant, ſi je me fuſſes rendu aſſez intelligible pour « eux : & je n'aurois pas eu le plaiſir de voir l'incongruité « de leurs objections. Outre que ce que j'ay omis ne nuit à « perſonne. Car pour les autres, il leur ſera plus avantageux « de faire des efforts pour tâcher de l'inventer d'eux-mêmes, « que de le trouver dans un livre. Pour moy je ne crains pas «

1637.

1637. » que ceux qui s'y entendent, prennent aucune de ces omiſ-
» ſions qu'ils m'imputent pour des marques de mon ignoran-
» ce. Car j'ay eu ſoin de mettre en toute rencontre ce qu'il y
» a de plus difficile, & de ne laiſſer que ce qu'il y a de plus
» aiſé.

Pag. 521. & ailleurs du même tome, & au tome 2.

Le peu de ſolidité qui a paru dans cette raiſon que M. Deſcartes n'a point été honteux de débiter encore au Pére Merſenne, & à quelques autres de ſes amis, a fait juger à ſes ennemis que ſa ſolitude & ſa philoſophie n'avoient pas encore entiérement épuré ſes paſſions. Ce qui donna auſſi lieu à des jugemens ſi peu avantageux fut la bonne opinion qu'il parut avoir pour ſa Géométrie, & qu'ils ne manquérent pas d'attribuer à des mouvemens de quelque ſecréte vanité, dans le têms même qu'ils joignoient leurs voix avec celles de ſes admirateurs pour recõnoître qu'il ne s'étoit point vû de plus grand Géomettre depuis la naiſſance du monde. Il auroit apparemment prévenu cette médiſance, ſi la complaiſance pour des amis à qui il n'étoit point en état de rien refuſer, ne l'avoit engagé à en dire ingénûment ſa penſée.

Lipſtorp. p. 72, & 85.

Tom. 3. des lettr. pag. 427, 428.

» Je ne ſuis pas bien aiſe, dit-il à l'un d'eux, d'être obligé de
» parler avantageuſement de moy même. Mais parce qu'il y
» a peu de gens qui puiſſent entendre ma Géométrie, & que
» vous deſirez que je vous mande quelle eſt l'opinion que j'en
» ay, je crois qu'il eſt à propos que je vous diſe qu'*elle eſt*
» *telle que je n'y ſouhaite rien d'avantage.* J'ay tâché par la Diop-
» trique & par les Météores de perſuader que ma méthode
» eſt meilleure que la méthode ordinaire : mais je prétends
» l'avoir démontré par ma Géométrie. Car dés le commence-
» ment j'y réſous une queſtion qui par le témoignage de Pap-
» pus n'a pû être trouvée par aucun des Anciens : & l'on peut
» dire qu'elle ne l'a pû être non plus par aucun des Modernes,
» puis qu'aucun n'en a écrit, & que néanmoins les plus habi-
» les ont tâché de trouver les mêmes choſes que Pappus dit
» au même endroit avoir été cherchées par les Anciens. C'eſt
» ce qu'ont fait les Auteurs de l'*Apollonius redivivus* [1], *de l'Apol-*
» *lonius Batavus* [2], & les autres [3], du nombre deſquels il faut
» mettre auſſi M. vôtre Conſeiller [4], *de Maximis & Minimis.*
» Mais aucun de ces Modernes n'a ſçû rien faire que les An-
» ciens ayent ignoré.

[1] Marinus Ghetaldus.
[2] Wilebrordus Snellius.
[3] Peut être entend-il F. Viete Auteur de l'Apolonius Gallus.
[4] P. Fermat conſeiller de Toulouſe.

Aprés

Aprés cela, ce que je donne au ſecond livre touchant la « 1637.
nature & les propriétez des lignes courbes, & la façon de «
les examiner, eſt, ce me ſemble, autant au delà de la Géo- «
métrie ordinaire, que la Rhétorique de Cicéron eſt au de- «
là de l'*A*, *B*, *C*, des enfans. M. Deſcartes parloit ainſi de «
luy même à des amis qui avoient ſa confiance, & qu'il croyoit Lettr. XCIII. & LXXIII. du 3. tom.
diſcrets, ſans ſonger que ce que la prudence tient caché entre amis pendant la vie, eſt ſouvent ſujet à devenir public aprés la mort des uns ou des autres. Ses envieux qui paroiſſoient beaucoup plus ingénieux à ruiner ſa réputation que ſes amis ne l'étoient à la ménager, tâchérent de luy faire un nouveau crime du diſcernement qu'il avoit entrepris de faire entre ceux qu'il croyoit capables d'entendre ſa Géométrie, & ceux qu'il n'en jugeoit point capables. Il mettoit au rang des prémiers M. *de Méziriac* Gentil-homme de Breſſe Claude Gaſ. par Bachet. de l'Académie françoiſe, qui n'étoit que de trois ans plus âgé que luy. Il faiſoit un cas tout particulier de ſon génie & de ſa capacité, ſur tout pour l'Arithmétique & l'Algébre, qu'il poſſédoit en un degré de profondeur qui l'égaloit à M. Viéte. Il s'en expliqua au P. Merſenne vers le mois de Tom. 2. des lettr. p. 385. tom. 3. p. 190. Février de l'année 1638 en ces termes. » Je m'attens fort à M. Bachet pour juger de ma Géométrie. J'ay regret que « Galilée ait perdu la vuë, je me perſuade qu'il n'auroit pas mé- « priſé ma Dioptrique. Mais il ne pût recevoir de M. de Méziriac pour ſa Géométrie la ſatisfaction qu'il ne pouvoit eſpérer de Galilée pour ſa Dioptrique : parce que M. de Méziriac perdit la vie vers le même têms dans la plus grande vigueur d'un âge d'homme, n'ayant guéres que quarante-cinq ans lors qu'il mourut. En 1638. V. Peliſſ. Hiſt. de l'Ac. pag. 228, & 262.

Son travail ſur Diophante d'Aléxandrie eſt plus que ſuffiſant pour juſtifier l'eſtime que M. Deſcartes faiſoit de luy : mais il eſt à croire que le Public auroit encore enchéri ſur cette eſtime, s'il avoit vû le traité d'Algébre de M. de Méziriac, & quelques autres manuſcrits de cét Auteur, dont le plus important eſt celuy des XIII livres des *Eléments d'Arithmétique ſervant pour l'Algébre*, écrit en latin, & acheté des héritiers de M. de Méziriac depuis environ quinze ou ſeize années, par une perſonne de la religion réformée, qui n'a point oublié de l'emporter hors du Royaume au têms de la révolu- Catal. des Mſſ. de Méziriac qui m'a été envoyé de Bourg en Breſſe.

1637 tion de l'état où étoient les Religionaires avant la révocation de l'Edit de Nantes.

Outre M. de Méziriac il ſe trouvoit encore en France quelques autres Mathématiciens que M. Deſcartes eſtimoit tres-capables d'entendre ſa Géométrie. Il mettoit de ce nombre ſes amis Meſſieurs Mydorge & Hardy, & il n'en excluoit pas M. de Fermat, lors qu'il eût reconnu ſon habileté. Il connoiſſoit auſſi quelques perſonnes dans les Pays-bas, à la portée deſquels il ne la jugeoit pas diſproportionnée. Parmi ceux qui l'entendoient parfaitement dans la Hollande, il contoit deux Particuliers qui faiſoient profeſſion d'enſeigner les Mathématiques aux gens de guerre, & dont l'un étoit le ſieur Gillot qui avoit été quelque têms à M. Deſcartes. Il ne croyoit point les Pays-bas Eſpagnols dépourvûs de Mathématiciens aſſez habiles pour l'entendre. Il mettoit de ce nombre le ſieur Vander Wegen Gentil-homme Brabantin, & Godefroy Wendelin Chanoine de Condé en Haynaut & Curé de Herck ſur les confins du Brabant & du pays de Liege ami particulier de M. Gaſſendi : & il en écrivit au Médecin Vopiſcus Fort. Plempius, pour le prier de luy faire ſçavoir le ſentiment qu'en auroient ces Meſſieurs. Mais il ne préféroit perſonne de quelque pays que ce fût à M. de Beaune Conſeiller au Préſidial de Blois, pour l'intelligence de ſa Géométrie. Il reconnut par un écrit que le P. Merſenne lui envoya de luy, qu'il l'entendoit *tres-bien, & qu'il en ſçavoit plus que ceux qui ſe vantoient plus que luy*. Il ſe confirma de plus en plus dans cette perſuaſion, & il s'en expliqua au même Pére l'année ſuivante en ces termes. » Le développement
» que M. de Beaune a fait de mes ſolutions ſert à démontrer
» deux choſes ; l'une, que M. de Beaune en ſçait plus que
» ceux qui n'en ont ſçû venir à bout ; l'autre, que les régles
» de ma Géométrie ne ſont pas inutiles, ny ſi obſcures qu'on
» ne les puiſſe entendre, ny ſi défectueuſes qu'elles ne ſuffiſent
» à un homme d'eſprit pour faire plus que par les autres
» Méthodes. Car il les a entenduës ſans aucun interpréte, &
» il s'en ſert à faire ce que vos plus grands Géométres de Pa-
» risignorent.

Tom. 3. des lettr. p. 190. 191. tom. 2. p. 361. initio.

Pag. 399. tom. 3.

Tom. 2. pag. 34.

Tom. 2. pag 429.

Pag. 176 du même tome

C'étoit certainement une marque de grande diſtinction parmi les prémiers Mathématiciens du ſiécle de ſe trouver

ſans

ſans préſomption en état de pouvoir comprendre la Géométrie de M. Deſcartes. Ceux à qui il avoit bien voulu rendre luy-même ce témoignage pouvoient s'aſſûrer d'être trés-profondément dans ſon eſtime : mais il y avoit d'autant moins de confuſion à craindre pour les autres, que la matiére étoit plus difficile & plus ſupérieure à la portée des eſprits du commun. M. Deſcartes luy-même ne prétendoit pas ôter le titre de Mathématicien à ceux qui ne pouvoient aſpirer à l'intelligence de ſa Géométrie. Il eſt pourtant fâcheux pour la réputation de la prémiére Univerſité de Hollande, qu'il n'ait pas trouvé un Profeſſeur de l'Ecole publique en Mathématiques à Leyde qui pût l'entendre, non pas même Jacques Golius, qui étoit ſon ami d'ailleurs ; mais qui ſembloit ſe diſtinguer davantage par la connoiſſance des langues orientales, & ſur tout de l'Arabe, que par celle des Mathématiques qu'il profeſſoit. Il n'avoit pas meilleure opinion des Profeſſeurs d'Amſterdam. Martin Hortenſius de Delpht en étoit ſans doute le plus célébre & le plus habile, au jugement même de M. Gaſſendi qui le connoiſſoit trés-particuliérement. Cependant il eſt nommé par M. Deſcartes parmi ceux qui ne comprenoient point ſa Géométrie. Il ne ſçavoit point aſſez de Mathématiques, & particuliérement aſſez d'Algébre pour cela, & il l'entendoit encore moins que Golius. Pour les autres Mathématiciens & Philoſophes de Hollande, ils parurent la plûpart ſi éloignez d'y rien comprendre (ſi l'on excepte le ſieur François Schooten qui l'étudia depuis, & M. le Bourg-maiſtre J. *Hudde* qu'on ne connoiſſoit pas encore) qu'ils n'y trouvérent pas même un mot capable de leur ouvrir la bouche, quoy qu'ils fuſſent excitez d'ailleurs à parler, ſoit par leur propre jalouſie, ſoit par la mauvaiſe volonté des Miniſtres & autres Théologiens Proteſtans qui n'aimoient pas M. Deſcartes, & qui n'en étoient pas aimez.

1637.

Tom. 3 des lettr. p. 191.

Tom. 2. des lettr. pag. 35. item tom. 3. pag. 192. &c.

A l'égard des Mathématiciens de Paris & de quelques provinces de France, qu'il ſoupçonnoit de ne pouvoir atteindre à ſa Géométrie, il ſe peut faire qu'il en ait jugé un peu de trop loin. Il ſe peut faire auſſi qu'il n'ait été ny trop déciſif, ny trop précipité, lors qu'il en a dit ſa penſée au P. Merſenne en ces termes, » Vos Analyſtes n'entendent rien en ma Géo-

Pag. 191. tom. 3.

1637. » métrie, & je me mocque de ce qu'ils disent. Les construc-
» tions & les démonstrations de toutes les choses les plus diffi-
» ciles y sont : mais j'ay omis les plus faciles, afin que leurs sem-
» blables n'y pussent mordre. Mais il n'avoit peut-être con-
sulté que ses ressentimens dans le jugement qu'il porta depuis
sur l'habileté de ceux qui trouvérent à redire à sa Géomé-
trie. Il n'auroit sans doute osé dire à un autre qu'au P. Mer-
senne à qui il découvroit toutes ses foiblesses, » qu'il ne
pag. 521. du 3. tom. » croyoit aucun de ses adversaires capable d'apprendre en tou-
» te sa vie tout ce qu'elle contient, pourvû qu'il ne fût pas plus
» habile que M. de Roberval. Il avoit pris des sûretez & des
mesures suffisantes pour ne pouvoir être surpris ny convain-
cu de fausseté dans son jugement & dans sa prédiction. C'est
ce qui a paru par la maniére dont il a traité la fameuse ques-
tion de Pappus Mathématicien d'Aléxandrie, vivant du
Tom. 2. des lettr. p. 340. ad fin. têms de Théodose l'ancien, à laquelle il avoit témoigné
quatre ans auparavant avoir employé cinq ou six semaines
pour en trouver la solution. La solution de cette question,
qui demande un homme consommé dans l'Analyse des An-
Liv. 1. de la Géométrie de Desc. 304 & 306. ciens & dans l'Algébre des Modernes avoit été tentée par
Euclide, & poursuivie par Apollonius, sans que ny Eucli-
de, ny Apollonius, ny aucun des Mathématiciens jusqu'à
Pappus, ny enfin ceux qui avoient paru dans le monde de-
Tom. 2. des lettr. p. 449, 450. puis Pappus jusqu'à M. Descartes fussent venus à bout de
l'achever. Il ne crut pas devoir prodiguer au Public la dé-
couverte qu'il en avoit faite, pour ne pas donner lieu aux
Mathématiciens de Paris qui luy portoient envie, de luy ra-
vir ce petit honneur, & de se vanter aprés qu'ils la luy au-
Tom. 3. des lettr. pag. 395. roient dûë, de l'avoir appriſe d'ailleurs, & dés auparavant,
indépendemment de luy. » Le bon de cette affaire, dit-il,
» touchant cette question de Pappus est, que je n'en ay mis
» que la construction & la démonstration, sans en mettre tou-
» te l'analyse, laquelle ces Messieurs s'imaginent que j'ay mise
» seule, en quoy ils témoignent qu'ils l'entendent bien peu.
» Mais ce qui les trompe, c'est que j'en fais la construction
» comme les Architectes font les bâtimens, en prescrivant seu-
» lement tout ce qu'il faut faire, & laissant le travail des mains
» aux Charpentiers & aux Massons. Ils ne connoissent pas
» aussi ma démonstration, à cause que j'y parle par *A*, *B* : ce

qui

qui ne la rend toutefois en rien différente de celle des An- « 1637.
ciens, ſinon que par cette façon je puis mettre ſouvent en «
une ligne ce dont il leur falloit remplir deux ou trois pages. «
Et pour cette cauſe elle eſt incomparablement plus claire, «
plus facile, & moins ſujette à l'erreur que la leur. Pour l'A- «
nalyſe, j'en ay omis une partie, afin de retenir les eſprits «
mal intentionnez dans leur devoir. Car ſi je la leur euſſes «
donnée, ils ſe fuſſent vantez de l'avoir ſçûë long-têms au- «
paravant : au lieu que maintenant ils n'en pourront rien di- «
re qui ne faſſe connoître leur ignorance. «

CHAPITRE IV.

Jugement que faiſoit M. Deſcartes des Eſſais de ſa Philoſophie. Liaiſon & rapport de ces quatre traitez. Maniére dont ils ſont écrits. Pourquoy en langue vulgaire : pourquoy ſans nom d'Auteur. Diſtribution des exemplaires pour le Roy & le Cardinal de Richelieu par l'Ambaſſadeur de France, qui eſt tué au ſiége de Breda ; pour le Prince d'Orange par M. de Zuytlichem ; pour les Cardinaux Barberin & de Baigné, non par M. de Peireſc dont on fait l'éloge, mais par le Nonce du Pape ; pour les Jéſuites, ſon ancien Maître en Philoſophie, celuy de ſon neveu. M. de Roberval eſt oublié dans ces diſtributions. Cauſe & origine des animoſitez de M. de Roberval contre M. Deſcartes.

VOila quels furent les prémiers Eſſais publics de la Philoſophie de M. Deſcartes, qui ſans s'attacher à vouloir donner des compoſitions d'eſprit achevées dans des proportions trop exactes, & polies ſelon les régles les plus ſcrupuleuſes de la critique, n'a ſongé qu'à faire de ſimples épreuves de ſa Méthode. Mais il n'avoit point négligé de choiſir dans toute ſa Philoſophie les morceaux qu'il jugeoit les plus propres pour donner une juſte idée de ce que le Public pouvoit eſpérer de luy. Il avoit au reſte ſi bonne opinion de ces Eſſais, qu'il ne croyoit pas qu'on y pût trouver la valeur de trois lignes à rejetter ou à changer ; & il ne faiſoit pas difficulté de dire que s'il ſe trouvoit quelque choſe de faux dans quelqu'une des moindres parties de ce qu'il venoit

Tom. 3. des lettr. p. 427.

Tom. 2. des lettr. p. 449.

1637. venoit de faire imprimer, tout le reſte de ſa Philoſophie ne valoit rien.

Quoique les matiéres de ces traitez ſemblent d'abord aſſez éloignées, il a fait en ſorte néanmoins que les trois derniers euſſent une liaiſon trés-étroite avec le prémier. C'eſt pour cela qu'aprés avoir propoſé un échantillon d'une méthode générale qu'il avoit adoptée, ſans pourtant prétendre l'enſeigner aux autres, il a choiſi dans la Dioptrique un ſujet mêlé de Philoſophie & de Mathématique ; dans les Météores un de Philoſophie pure ſans mêlange ; & dans la Géométrie un de Mathématique pure, pour faire voir qu'il n'y auroit rien dans tout ce qu'il pourroit avoir de connoiſſances naturelles qu'il n'eût deſſein de rapporter & de réduire à cette Méthode, & où il n'eſpérât réüſſir parfaitement, pourvû qu'il eût les expériences qui y ſeroient néceſſaires, & le têms pour les conſidérer.

Tom. 3. des lettr. p. 494.

Sa maniére d'écrire dans tous ces traitez eſt celle que les honnêtes gens ſe ſont toûjours preſcrite dans tous les têms & les lieux où l'on a ſçû vivre en hommes. Il s'eſt contenté d'y expoſer ſes penſées toutes unies ſans ſonger à réfuter perſonne : & quoiqu'il ne pût oublier en écrivant, la diſtance dont il s'écartoit du commun des Philoſophes, il témoigne avoir été fort éloigné de vouloir inſulter à la moindre des opinions qui ſont reçûës dans les Ecoles.

Tom. 2. des lettr. pag. 38. initio.

Quant à ſa maniére de raiſonner, il paroît qu'elle étoit conſidérée par les autres d'une façon toute différente qu'elle n'étoit effectivement ſelon luy. Il n'étoit point d'accord ſur ce ſujet avec ceux qui publioient que les explications des choſes qu'il a données peuvent bien être rejettées & mépriſées ; mais qu'elles ne peuvent être combatuës & réfutées par raiſon. Car n'admettant aucuns principes qu'il ne crût trés-manifeſtes, & ne conſidérant rien autre choſe que les grandeurs, les figures, & le mouvement à la maniére des Mathématiciens, il s'eſt exclus de toutes les reſſources que l'on ſe réſerve pour ſe ſauver au beſoin, & il s'eſt fermé tous les ſubterfuges des Philoſophes. De ſorte que la moindre erreur qui ſe ſera gliſſée dans ſes principes pourra facilement être apperçûë & réfutée par une démonſtration Mathématique. Mais au contraire, s'il s'y trouve quelque choſe

Tom. 2. des lettr. pag. 34.

choſe qui paroiſſe tellement vray & aſſûré qu'on ne puiſſe le renverſer par aucune démonſtration ſemblable, cela ne peut ſans doute être mépriſé impunément, du moins par ceux qui font profeſſion d'enſeigner. Car encore qu'il ſemble ne faire autre choſe par tout que propoſer ce qu'il dit ſans le prouver : il eſt néanmoins trés-facile de tirer des ſyllogiſmes de ſes explications, par le moyen deſquels il a cru que les autres opinions touchant les mêmes matiéres pourroient être manifeſtement détruites, & que ceux qui voudroient les défendre auroient de la peine à répondre à ceux qui entendent ſes principes. 1637.

Les raiſons qu'il a eûës d'écrire en langue vulgaire plûtôt qu'en latin étoient trés-conformes au bon ſens, faiſant profeſſion de travailler principalement pour la gloire & l'utilité de ſa patrie, & de ne point diſtinguer les perſonnes ſans Lettres d'avec les autres dans le ſervice qu'il ſouhaitoit de rendre à tout le monde. Mais il ſemble que ſon principal motif en ce point ait été la crainte de trouver des lecteurs trop favorablement prévenus pour les Anciens : vice qui eſt fort ordinaire dans ceux qui ont étudié les langues, & qui par ce moyen ont aſſujetti leur raiſon à l'autorité des Anciens qu'ils ont lûs. „ Si j'écris, dit-il, en françois qui eſt la langue de mon païs, plûtôt qu'en latin qui eſt la langue de mes précepteurs ; c'eſt dans l'eſpérance que ceux qui ne ſe ſervent que de leur raiſon naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croyent qu'aux livres anciens. Et pour ceux qui joignent le bon ſens avec l'étude, & qui ſont les ſeuls que je ſouhaite avoir pour juges, ils ne ſeront point, je m'aſſûre, ſi partiaux pour le latin, que de refuſer d'entendre mes raiſons, parce que je les explique en langue vulgaire.

“ Diſc. de la “ Méthod. part. 6. p. “ 77.

Il ne jugea point à propos de mettre ſon nom à ces quatre traitez, tant parce qu'il regardoit la qualité d'Auteur d'un œil trés-indifférent, & qu'il étoit fort peu perſuadé de la ſolidité de la gloire à laquelle les écrivains du commun aſpirent par leur plume ; que parce qu'il ſouhaitoit d'imiter le peintre de l'Antiquité, & ſe cacher derriére ſon ouvrage, ou demeurer inconnu dans la foule, pour écouter ce qu'on en diroit avec plus de liberté. Le ſieur Lipſtorpius attribuë

Apelles poſt tabulam. Tom. 2. des lettr. p. 530.

1637. cette ſuppreſſion de nom à la rare modeſtie de nôtre Philoſophe, & au mépris généreux qu'il faiſoit de la vaine réputation qu'on peut acquérir en ce monde. Mais pour ne point faire icy l'honneur à M. Deſcartes d'une vertu qui luy étoit commune d'ailleurs avec beaucoup d'honnêtes gens de ſon ſiécle : il faut avoüer que la qualité d'*Anonyme* eſt devenuë un ſigne aſſez équivoque par la diverſité des motifs qui ont porté les Auteurs à ſupprimer leur nom à la tête de leurs ouvrages. Ses envieux n'auroient pas négligé de profiter de l'indifférence où eſt le Public là-deſſus, & de faire attribuer ſa conduite à quelque défiance qu'il auroit eûë de la vérité de ſes raiſons. Mais il voulut aller au-devant des uns & des autres, & leur faire voir que ce n'étoit ny la modeſtie, ny la mauvaiſe honte qui l'avoit porté à ne point mettre ſon nom a ces prémiers ouvrages. Il témoigna depuis au Pére Dinet Provincial des Jéſuites en France, qu'il n'en avoit uſé de la ſorte que pour ſe mettre à couvert de l'envie qu'il prévoyoit, tout indigne qu'il en fût ſelon ſon jugement, que ces écrits devoient attirer ſur luy.

De Regul. Mot. part. 2. pag. 83. Tom. 1. des lettr. pag. 511.

Epiſtol ad R. P. Dinetum.

La trahiſon que luy fit le P. Merſenne rendit ſa précaution tout-à-fait inutile. Car ce Pére ne ſe contenta pas de le déceler en faiſant voir avant l'impreſſion à diverſes perſonnes le manuſcrit qu'il ne luy avoit confié que pour M. le Chancelier Séguier : il fit encore mettre ſon nom en tout ſon entier dans le privilége, où il laiſſa de concert avec M. des Argues inſérer les grands éloges dont nous avons parlé ailleurs, & qui donnérent autant de chagrin que de confuſion à M. Deſcartes.

Tom. 1. des lettr. p. 493. V. cy-deſſus. chap. 1. de ce 4. livre.

Quoique cette conduite dérangeât entiérement les meſures qu'il avoit priſes, elle ne luy fit pourtant pas perdre le jugement. Pour ſauver les reſtes de ſes intentions il retrancha ſon nom & ſes éloges du privilége, dont il ne voulut faire paroître qu'un extrait. Il n'eut pas plûtôt reçû les deux cens exemplaires dont il étoit convenu avec le Libraire, qu'il en régla la diſtribution dans l'ordre que ſes devoirs & ſon inclination luy preſcrivirent. Il en fit préparer d'abord pour le Roy, le Cardinal de Richelieu Miniſtre, le Chancelier, pluſieurs Seigneurs & Officiers de la Cour de France ; pour quelques Cardinaux Italiens, & d'autres perſonnes de la

Cour

Cour de Rome, avec leſquelles il avoit autrefois contracté des habitudes ; pour ſes amis de tout état & de toute profeſſion répandus dans l'Europe. Mais les prémiers diſtribuez furent ceux qu'on n'eut pas beſoin d'envoyer hors de Hollande. Il en envoya d'abord à la Haye à M. de Zuytlichem ſon intime amy, qui ſe chargea de les faire tenir aux conditions qu'il luy marqua pour en déclarer ou n'en pas déclarer le nom de l'Auteur. Il le pria d'en préſenter un au Prince d'Orange Frédéric Henry, par une lettre où il traitoit ce Prince d'*Alteſſe*, titre nouveau ſubſtitué depuis un an à celuy d'*Excellence*, par l'Ambaſſadeur de France, à qui les Princes d'Orange ont eû la prémiére obligation de cét honneur. » Je vous ſupplie, dit-il à M. de Zuytlichem, de vouloir préſenter l'exemplaire à ſon Alteſſe, je n'oſe dire au nom de l'Auteur, à cauſe que l'Auteur n'y eſt pas nommé, & que je ne préſume point que mon nom mérite d'être connu d'elle : mais comme ayant été compoſé par une perſonne que vous connoiſſez, & qui eſt trés-devoüée & trés-affectionnée à ſon ſervice. En effet je puis dire qu'ayant pris réſolution de quitter mon païs & de m'éloigner de mes connoiſſances pour paſſer une vie plus douce & plus tranquille que je ne faiſois auparavant, je ne me fuſſes point aviſé de me retirer en ces Provinces, & de les préférer à quantité d'autres endroits où il n'y avoit aucune guerre, & où la pureté & la ſéchereſſe de l'air ſembloient plus propres aux productions de l'eſprit, ſi la grande opinion que j'avois de ſon Alteſſe ne m'eût fait extraordinairement fier à ſa protection & à ſa conduite. Depuis, ayant joüy parfaitement du loiſir & du repos que j'avois eſpéré trouver à l'ombre de ſes armes, je luy en ay trés-grande obligation ; & je penſe que ce livre qui ne contient que des fruits de ce repos doit luy être offert plus particuliérement qu'à perſonne. 1637.

Biz. Hiſt. métall. de Holl. p. 184.

« Tom. 2. « des lettr. « pag. 357.

M. de Zuytlichem préſenta le livre au Prince d'Orange avant ſon départ pour le Siége de Breda, que ce Prince alla mettre devant cette Ville le 23 de Juillet. Mais M. Deſcartes ne fut pas ſi promtement ſervi à la Cour de France. Il s'étoit ſouvenu des amitiez & des offres de ſervice que luy avoit faites le Baron de Charnaſſé Ambaſſadeur de France à la Haye peu de têms auparavant, lorſqu'il étoit allé luy ren-

Hercules.

1637. dre visite à la compagnie de M. de Zuytlichem. C'est ce qui le porta non seulement à luy faire présent de son livre qu'il luy envoya depuis par le ministére du même M. de Zuytlichem: mais cela luy fit prendre encore la liberté de prier cét Ambassadeur de trouver bon que ce fût par son entremise qu'il pût présenter son livre au Roy & au Cardinal de Richelieu. M. de Charnassé ayant reçû de M. de Zuytlichem les deux exemplaires destinez à cela se fit un plaisir d'embrasser l'occasion qui se présentoit de faire connoître le mérite de M. Descartes au Roy & au Cardinal Ministre. Il luy promit de s'acquiter incessamment de cette commission: mais il fallut partir pour le siége de Breda, où M. de Zuytlichem l'avoit devancé par la nécessité d'accompagner le Prince d'Orange. La place résista aux Hollandois jusqu'au 10 d'Octobre suivant, auquel elle fut renduë par le Gouverneur Omer de Fourdin. Mais le Baron de Charnassé y fut tué en relevant la garde à la tête du Régiment d'Infanterie dont il étoit colonel pour les Etats, quoi qu'il fût Ambassadeur ordinaire de France en Hollande. Ces emplois n'étoient pas incompatibles: & il n'étoit pas extraordinaire de voir les Ambassadeurs de la Couronne passer successivement de la plume à l'épée, & de l'épée à la plume pour le service des Alliez. M. Descartes fit une perte en particulier à la mort de ce Seigneur, dont il estimoit le mérite: & cette mort le laissa dans l'inquiétude de sçavoir si le Cardinal de Richelieu avoit reçû son livre.

Tom. 1. des lettr. p. 477, 478, 479.

M. de Charnassé étoit tres-versé dans la Physique, les Mathématiques, & aimoit la Philosophie de Descartes.

Tom. 2. des lettr. p. 370.

L'expédition des exemplaires qu'il avoit destinez pour l'Italie semble avoir été encore plus traversée dans les voyes qu'il avoit choisies pour les faire tenir avec sûreté. Il en avoit fait préparer deux pour le Cardinal de Bagné, & il les avoit accompagnez d'une lettre à ce Cardinal, où il luy marquoit que ces deux exemplaires étoient pour luy seul. Il en avoit pareillement addressé un au Cardinal François Barberin, qu'il avoit connu particuliérement à Paris & à Rome. Quoique le motif de l'amitié dont il en étoit honoré fût plusque suffisant pour le porter à luy faire ce présent, il marqua néanmoins au P. Mersenne que ce qui l'obligeoit à ce devoir étoit l'observation des parhélies qu'il explique à la fin de ses Météores; & que comme cette observation étoit

Pag. 427 du même tom.

venuë

venuë de ce Cardinal, le préſent qu'il luy vouloit faire n'étoit que la marque d'une reconnoiſſance dont il ne croyoit pas devoir ſe diſpenſer. Son deſſein étoit d'addreſſer cét exemplaire à M. de Peireſc Conſeiller au Parlement de Provence, l'amy particulier de ce Cardinal, & le correſpondant général des gens de Lettres de l'Europe. Mais il n'avoit pas encore appris ſans doute la mort de ce grand homme arrivée le 24 jour de Juin de la même année. Nous ne voyons pas qu'il entretint un commerce de lettres avec luy, & nous ne trouvons rien du côté de l'un ni de l'autre qui nous faſſe voir le fondement de leur connoiſſance mutuelle. M. de Peireſc ne s'étant point borné à un genre particulier de bienveillance pour ceux qui travailloient à l'avancement des Lettres & des Sciences de toute eſpece, s'étoit fait une habitude de ſecourir tous les Sçavans qu'il avoit pû découvrir, & il avoit eu le cœur aſſez vaſte pour n'en exclurre même aucun étudiant, pourvu qu'il fiſt profeſſion d'aimer un peu les Lettres. Il aſſiſtoit les uns de ſa bourſe qui avoit toujours paru inépuiſable quoi que ce fût celle d'un ſimple Particulier; il aidoit les autres de ſes lumiéres, les fortifioit de ſes conſeils, les encourageoit au travail, levoit les obſtacles, leur facilitoit les moiens de réüſſir, & prévenoit leurs beſoins & leurs deſirs même avec une généroſité dautant plus héroïque qu'elle étoit moins éclatante. M. Deſcartes n'étoit point de condition ny de fortune à pouvoir profiter de la libéralité de M. de Peireſc. Ne s'étant donné ny aux Antiques, ni aux Manuſcrits, ny à rien de ce qui concerne ce que l'on peut apprendre par la lecture: il avoit mis M. de Peireſc hors d'état de pouvoir luy rendre aucun ſervice. Mais l'inclination qui leur étoit commune pour les recherches de Phyſique & de Mathématiques pouvoit avoir formé quelque relation entre eux. Il n'eſt pas croyable que M. Deſcartes n'eût pas ouy parler ſouvent de M. de Peireſc à M. de Saumaiſe ſon voiſin & ſon amy; que M. de Peireſc n'eût été auſſi ſouvent entretenu des occupations de M. Deſcartes par M. Gaſſendi qui en étoit aſſez informé; & que le P. Merſenne qui étoit dans l'habitude d'écrire à tous les deux & d'en recevoir des lettres n'eût jamais mandé des nouvelles de l'un à l'autre.

1637.

M. de Saumaiſe hantoit M. Deſcartes en Hollande, & écrivoit ſouvent à M. de Peireſc.

1637. Quoi qu'il en ait été, la mort de M. de Peireſc obligea M. Deſcartes à prendre d'autres meſures pour faire tenir ſon livre au Cardinal Barberin ; & il fit enſorte par la négociation du P. Merſenne que le Nonce du Pape qui étoit à Paris voulût bien ſe charger de cette commiſſion, & de celle de faire tenir en même têms les exemplaires au Cardinal de Bagné. Mais il ſurvint je ne ſçay quels obſtacles à leur tranſport qui ne ſe fit de plus d'un an aprés. M. Deſcartes voyant qu'il n'en avoit point de nouvelles chercha long-têms dans ſon eſprit des raiſons pour expliquer ce retardement. Il ne pût s'en imaginer d'autres que celles du ſcrupule où l'on étoit au delà des Alpes ſur les opinions nouvelles de Phyſique. L'inquiétude le porta à en écrire au P. Merſenne en 1639, pour le prier de s'informer de l'avanture de ces éxemplaires, & de luy mander ce qui en étoit. » Je ſuis en peine, dit-il, de ſçavoir ſi les éxemplaires que M. » le Nonce vous avoit promis de faire tenir au Cardinal de » Bagné &c. ont été enfin addreſſez. Car j'ay ſujet de me douter que la difficulté qui s'eſt trouvée à les faire porter vient » de ce que l'on a eu crainte qu'ils ne traitaſſent du mouvement de la terre. En effet il y a plus de deux ans que le » Maire ayant offert d'en envoyer à un Libraire de Rome, » celuy-cy fit réponſe qu'il en vouloit bien une douzaine d'éxemplaires, pourvû qu'il n'y eût rien qui touchât le mouvement de la terre : & les ayant reçûs depuis, il les a renvoyez en ce païs, au moins a-t'il voulu les renvoyer.

ou Bagni.

Tom. 2 des lettr. p. 427. item. ibid. p. 172.

Libraire de Leyde qui les a imprimez.

M. Deſcartes n'avoit pas oublié les Jéſuites dans la diſtribution de ſes largeſſes. Il ſe ſouvenoit de ce qu'il devoit à ſes prémiers maîtres qui étoient dans cette Compagnie, où il avoit auſſi d'autres amis de nouvelle acquiſition. Mais nous ne pouvons mieux exprimer ſa reconnoiſſance envers ſon Régent de Philoſophie que par les termes auſquels il luy en écrivit dés le mois de Juin de l'an 1637. » Je juge bien, dit-il à ce Pére, que vous n'aurez pas retenu les noms de tous » les diſciples que vous aviez il y a vingt-trois ou vingt-quatre » années, lors que vous enſeigniez la Philoſophie à la Fléche, » & que je ſuis du nombre de ceux qui ſont effacez de vôtre » mémoire. Mais je n'ay pas crû pour cela devoir effacer de la » mienne les obligations que je vous ay. Je n'ay pas perdu le deſir

Tom. 2. des lettr. pag. 356.

deſir de les reconnoître, quoi que je n'aye point d'autre occaſion de vous en rendre témoignage, ſinon qu'ayant fait imprimer ces jours paſſez le volume que vous recevrez avec cette lettre, je ſuis bien aiſe de vous l'offrir comme un fruit qui vous appartient, & dont vous avez jetté les prémiéres ſemences en mon eſprit, comme je dois auſſi à ceux de vôtre Ordre le peu de connoiſſance que j'ay des bonnes Lettres. Si vous prenez la peine de lire ce livre, ou de le faire lire par ceux de vôtre Compagnie qui en auront le loiſir ; & ſi aprés en avoir remarqué les fautes, qui s'y trouvéront ſans doute en tres-grand nombre, vous voulez me faire la faveur de m'en avertir, & ainſi continuer encore à m'enſeigner : je vous en auray une trés-grande obligation, & je feray mon poſſible pour les corriger ſuivant vos bonnes inſtructions. « 1637.

Nous ne ſçavons pas quels furent les effets de la priére qu'il fit à ſon ancien maître : mais il paroît que le ſervice qu'il en attendoit luy fut au moins rendu par le maître de M. ſon neveu qui faiſoit ſes études ſous les Jéſuites. Ce Pére ayant reçû l'éxemplaire qui étoit pour luy, ne manqua point d'écrire à M. Deſcartes pour l'en remercier : & afin de rendre ſa reconnoiſſance moins ſtérile & plus ſolide, il luy promit de le lire avec les yeux d'un vray amy, c'eſt-à-dire avec la derniére éxactitude, & de luy en rendre compte ſans flaterie & ſans indulgence. M. Deſcartes crut avoir trouvé l'amy qu'il cherchoit. Il récrivit à ce Pére pour luy marquer la joye qu'il en avoit, & l'aſſûra qu'il prenoit en trés-bonne part la promeſſe qu'il luy faiſoit de le traitter en amy, c'eſt-à-dire dans toute la rigueur ſelon les termes de ce Pére, mais ſelon nôtre Philoſophe dans toute la faveur qu'il pouvoit ſouhaiter. Car ne deſirant autre choſe que de connoître la Vérité, il aimoit incomparablement mieux la rigueur, c'eſt-à-dire l'éxactitude & la diligence à remarquer tout, au moins dans ceux de la profeſſion & de la Compagnie de ce Pére, *qu'il ſçavoit n'être animez que d'un bon zéle, & n'être pas capables de commettre aucune injuſtice*, qu'il n'auroit fait leur *négligence*. Il luy témoigna qu'il n'étoit point preſſé de recevoir ſon jugement, afin de luy laiſſer tout le loiſir qui luy étoit néceſſaire pour le rendre plus éxact : & il ne doutoit nullement que plus ce jugement viendroit tard, plus il ne lui fût favorable.

Tom. 3. des lettr. p. 115.

1637. Il le pria ſur tout de vouloir éxaminer ſa Géométrie, ce qui ne ſe pouvoit faire que la plume à la main, & ſuivant tous les calculs qui y ſont, mais qui paroiſſent d'abord d'autant plus difficiles qu'on y eſt moins accoûtumé. Pour ne le point effraier il voulut luy faire croire que ce n'étoit un travail que de peu de jours ; & il luy perſuada de paſſer du prémier livre au troiſiéme, afin d'y trouver plus de facilité.

La fortune des Auteurs eſt à plaindre juſqu'aux choſes qui devroient le plus contribuer à leur plaiſir & à leur gloire. Une de ces choſes eſt ſans doute la coûtume qu'ils ont de reconnoître leurs patrons, leurs bienfaiteurs, & leurs amis par les préſens qu'ils font de leurs livres lors qu'ils les font imprimer. Mais par une malignité ſécréte qui corrompt les meilleures choſes de ce monde, il eſt arrivé trés-ſouvent que cette coûtume toute honnête toute loüable qu'elle paroît, a été juſqu'ici pernicieuſe à pluſieurs de ceux qui l'ont ſuivie. Si les Auteurs font peu de préſens, ils font peu de mécontens par le grand nombre de ceux qui ne peuvent trouver mauvais de ſe voir exclûs du petit nombre. S'ils font beaucoup de préſens, ils font d'autant plus de mécontens, qu'il ſe trouve plus de gens qui croient pouvoir prétendre aux libéralitez de l'Auteur avec autant ou plus de prétexte que pluſieurs de ceux qui y ont part. De ſorte que plus un pauvre Auteur s'épuiſe en libéralitez, plus il s'expoſe au reſſentiment de ceux qui ſe croient oubliez. Un ſeul de ces derniers eſt ſouvent plus ardent & plus ingénieux à ruïner la réputation de cét Auteur, que tous ſes amis ne le ſont à l'établir. Deux cens éxemplaires ne ſuffirent pas à M. Deſcartes pour ſatisfaire tout le monde. Mais s'il avoit pû prévoir l'avenir, il auroit ſans doute oublié un Mydorge, un Hardy, un Picot, un Merſenne, je veux dire les plus intimes de ſes amis, plûtôt que le bon Monſieur de *Roberval*. Il eſt vray que M. Deſcartes ne connoiſſoit pas cét homme ; & à peine avoit-il oüy parler une ſeule fois de luy à l'occaſion de la chaire de Ramus, lors que le Pére Merſenne luy manda qu'il étoit un de ceux qui la briguoient. Monſieur de Roberval qui s'eſt élevé depuis au rang des prémiers Géométres de France étoit de ſix ans & de quelques mois plus jeune que M. Deſcartes. Il étoit né le 8 d'Août de l'an 1602, non dans le diocéſe de Soiſſons ; mais

Il y a double erreur ſur ce ſujet dans le dernier volume du Dictionnaire de Moreri.

mais dans celuy de Beauvais, quoique ſa mére eût été ſurpriſe dans les champs de celuy de Soiſſons, où elle faiſoit la moiſſon. Il s'appelloit Gilles *Perſonne* : mais étant venu à Paris il prit le nom de Roberval, lieu de la demeure de ſes parens. S'étant trouvé en état d'enſeigner les Mathématiques, il avoit obtenu la chaire qui s'appelle de Maître Gervais à Paris l'an 1632, & dix-huit mois aprés il avoit emporté à la diſpute celle de Ramus, qu'il remplit juſqu'à la mort [1]; quoiqu'il en eût encore une autre au collége Royal aprés M. Morin [2]. Sans la profeſſion que M. Deſcartes faiſoit de demeurer en retraite, il auroit été moins excuſable d'avoir ignoré juſques-là le mérite de M. de Roberval. Mais cette conſidération ne fut point aſſez forte ſur l'eſprit de celuy-cy pour le porter à l'excuſer de ne luy avoir point fait préſent de ſon livre. A dire le vray, il y avoit un peu de la faute du P. Merſenne, à qui M. Deſcartes avoit laiſſé la diſpoſition d'un bon nombre d'exemplaires à diſtribuer, ſelon qu'il le jugeroit à propos, à ceux qu'il connoîtroit mieux que luy : de ſorte que c'étoit moins M. Deſcartes que le P. Merſenne qui avoit oublié M. de Roberval. M. Deſcartes aprés s'être déterminé à joindre ſa Géométrie aux autres eſſais de ſa Méthode, avoit fait imprimer ſéparément une douzaine d'exemplaires de ce traité ſur du papier choiſi exprés ; & les ayant fait relier avec une propreté extraordinaire, il les avoit addreſſez au P. Merſenne, pour être diſtribuez dans la ville & le Royaume à ceux qu'il jugeroit les plus habiles Géométres du têms pour les prévenir. M. de Roberval ne fut point compris dans ce nombre. Cela luy parut d'une diſtinction trop injurieuſe pour n'en point avoir de reſſentiment. Il s'en expliqua dés-lors aſſez ouvertement, & ſe prépara à bien critiquer la Géométrie de M. Deſcartes. Mais voyant enſuite qu'on ne luy avoit pas même fait part des 200 exemplaires du volume qui renfermoit les quatre traitez, il conçut contre M. Deſcartes une animoſité immortelle, dont il n'eut pas la diſcrétion de diſſimuler l'origine aux amis qu'il ſçavoit d'ailleurs luy être communs avec M. Deſcartes.

1637.

[1] Arrivée en 1675.

[2] Ou M. Gaſſendi ſelon d'autres.

Tom. 2. des lettr. p. 354.

Rélat. de M. Chauveau Mſ.

Rélat. Mſ. de M. Fédé, &c.

CHAPITRE V.

S'il eſt croyable que M. Deſcartes ſe ſoit trouvé au ſiége de Breda. Il fait un voyage en Flandre, où on ſuppoſe qu'il a connu M. de la Baſſecourt & le Docteur Silvius. Il va demeurer à Egmond en Nord-Hollande. Deſcription de ce lieu. Il fait amitié avec Fromond, qui luy envoye des objections ſur ſon livre, & qui en reçoit la réponſe. Plempius fait ſes objections ſur le mouvement du cœur. Le P. Ciermans en fait auſſi ſur les couleurs de l'Arc-en-ciel. Qui étoient Plempius & le P. Ciermans. Eſtime que ce Pére faiſoit de M. Deſcartes : & l'eſtime que M. Deſcartes faiſoit des Jéſuites.

1637. NOus ne pouvons mieux délaſſer M. Deſcartes des embarras que luy avoient cauſez l'impreſſion & la diſtribution de ſon livre, qu'en luy faiſant faire une promenade au ſiége de Breda, où ſe trouvoient quelques-uns de ſes amis tant de France que de Hollande. C'eſt ce que nous pouvons imaginer de plus vray-ſemblable pour tâcher d'accorder quelque choſe au ſieur Borel, qui appuyé ſur les relations de ſon ami de Ville-Breſſieux, a publié d'un ton fort affirmatif que M. Deſcartes s'étoit trouvé perſonnellement à deux ſiéges de la ville de Breda. Nous avons remarqué ailleurs l'impoſſibilité où étoit M. Deſcartes d'aſſiſter à celuy de l'an 1625, où le Marquis de Spinola prit la ville ſur les Hollandois. Nous ne voyons guéres plus d'apparence à croire qu'il eût voulu ſe trouver à celuy de cette année, où le Prince d'Orange reprit cette ville ſur les Eſpagnols. Depuis le ſiége de la Rochelle, au retour duquel il avoit entiérement quitté l'épée pour prendre le manteau, il s'étoit tellement dépoüillé de ſon humeur guerriére, & il faiſoit une profeſſion ſi publique de *poltronnerie* (pour ne pas perdre ſes termes,) qu'il eſt hors de toute apparence qu'il eût voulu ſervir dans les troupes avec ces diſpoſitions.

Compend. Vit Carteſ. pag. 4.

Tom. 2. des lettr. p. 435.

Etant une fois ſorti de ſa retraite, & ſe voyant ſur les frontiéres des Pays-bas catholiques, il peut avoir eu la penſée de paſſer en Flandre avant que de ſe renfermer dans le poëſle.

poëſle. Il paroît au moins qu'il fut à Doüay vers ce têms-là, s'il eſt ſûr de ſe repoſer ſur la foy d'une perſonne de probité, qui ſoûtient avoir vû M. Deſcartes à Doüay, & l'avoir revû environ ſept ans aprés à Paris, tant au collége de Boncourt avec le Chevalier d'Igby, qu'aux Théatins avec le P. Chappuis, ce qui n'eſt arrivé qu'en 1644. Selon cette relation, M. Deſcartes accompagné d'un Gentil-homme Polonois, vint rendre viſite à M. de la Baſſecourt Gouverneur ou Commandant de la ville de Doüay pour le Roy d'Eſpagne, qui le retint huit ou dix jours à le régaler & à l'entendre raiſonner ſur ſa Philoſophie, dont il étoit devenu amoureux. Le Gouverneur s'appliquant ſur tout à deſ-ennuyer ſon hôte par la diverſité des objets qu'il luy préſentoit, n'avoit pas oublié de luy procurer la compagnie des plus habiles gens de l'Univerſité du lieu à ſa table, afin de lier entre eux de curieuſes & ſçavantes converſations aprés le repas. L'un des plus renommez étoit un petit Docteur boſſu appellé François *Silvius*, habile Thomiſte, l'un des grands Théologiens de ſon ſiécle, & le prémier ornement de l'Univerſité depuis la mort d'Eſtius. Il étoit de Braine-le-Comte ſur les extrémitez du Haynaut & du Brabant : il occupoit la Chaire royale & ordinaire de Théologie depuis environ dix-huit ans ; & ſa mort ne prévint celle de M. Deſcartes que d'un an & quelques ſemaines. M. de la Baſſecourt ayant convié ce Docteur de venir manger tous les ſoirs chez luy tant que M. Deſcartes y ſeroit, ſe procura à luy-même un plaiſir dans leurs entretiens, dont il ſe fit un honneur le reſte de ſes jours. M. Deſcartes y parloit peu ſelon ſon ordinaire : mais ce qu'il diſoit étoit accompagné d'un flegme mêlé de gayeté. L'ardeur du diſcours étoit le plus ſouvent entre le Docteur Silvius & le Gentil-homme Polonois. La converſation dégénéroit preſque toûjours en diſpute qui duroit fort avant dans la nuit, mais jamais hors des termes de la Philoſophie : & la chaleur les emportoit preſque toûjours au grand divertiſſement de M. de la Baſſecourt. On en revenoit toûjours à M. Deſcattes comme à l'arbitre des parties : & jamais il n'abuſoit de leur confiance, ny de leur ſoûmiſſion à ſon jugement. Il commençoit par les faire revenir l'un & l'autre des extrémitez où la diſpute les avoit jettez, & il

1637.

M. Macquets demeurant à Arras.

1637. terminoit leur différent en peu de mots, mais d'une manière qui contentoit l'un ſans mécontenter l'autre, parce qu'outre la douceur & l'honnêteté qu'il y apportoit, il propoſoit ſa penſée d'un air de doute plûtôt que de déciſion. Autant que la modeſtie de M. Deſcartes plaiſoit à M. Silvius, autant celui-cy témoignoit-il être peu ſatisfait de la violence avec laquelle il ſe ſentoit pouſſé par le Polonois. Ce fût pourtant ce Docteur qui fut cauſe qu'on diſputa de la Philoſophie juſqu'au départ de M. Deſcartes. Car nonobſtant la réſolution qu'il avoit priſe dés le prémier jour de ne vouloir plus ſe commettre avec le Gentil-homme, il ne laiſſoit pas de revenir le lendemain avec de nouveaux arguments pour réparer le mauvais ſuccés de la veille : & quoy qu'il s'en retournât toûjours faiſant de nouvelles proteſtations de ne plus entrer en lice, les civilitez de M. Deſcartes jointes à l'envie de tirer au moins une fois raiſon du Polonois, luy faiſoient oublier ſa proteſtation ; & il n'y eut que l'adieu de M. Deſcartes qui fut capable de luy faire garder enfin la promeſſe qu'il renouvelloit tous les jours de ne plus retourner à la charge.

M. Deſcartes comblé des amitiez de M. de la Baſſecourt s'en retourna en Hollande vers le commencement de l'hyver : mais il ne demeura dans Amſterdam qu'autant qu'il luy fallut de têms pour chercher un lieu de retraite, où il pût ſe donner quelque ſorte d'établiſſement ſans s'éloigner trop des commoditez de la vie. Il crut avoir enfin trouvé ce qu'il ſouhaitoit dans la Nort-Hollande prés de la ville d'Alcmaer au Comté d'Egmond. Il y avoit alors dans ce Comté trois villages du nom d'Egmond, dont il en reſte encore aujourd'huy deux dans un état aſſez floriſſant. Celuy qui paroît maintenant ruiné preſque entiérement s'appelloit *Egmond ſur mer* ou *Op-zée*, pour parler avec ceux du pays. Il étoit ſitué à l'Occident d'Alcmaer, mais les flots dont ſes maiſons ont été batuës l'ont tellement miné qu'il n'y reſte plus maintenant que quelques cabanes pour ſervir de retraite à des Pêcheurs. Le lieu n'eſt point en réputation d'être fort ſain ny fort commode, auſſi M. Deſcartes n'y fit-il jamais de ſéjour. A une demie lieuë dela, mais toûjours à l'occident d'Alcmaer eſt un autre Egmond, qui s'appelle *t'Huis te Egmond*

Egmond, ou Egmond-la-Maiſon & tout prés eſt le hameau de *Hoef*, qui eſt un lieu de plaiſance à cauſe des beaux jardins qu'on y entretient. M. Deſcartes a pris quelquefois ſon logement dans cét Egmond, & même dans le hameau de Hoef, qui eſt cenſé faire partie de cét Egmond. Mais ſa principale demeure & le lieu du plus long ſéjour qu'il ait fait en Hollande eſt *Egmond*, ſurnommé cy-devant *de Abdie*, à cauſe d'une célébre Abbaye de Bénédictins qui y floriſſoit avant les révolutions de la Religion dans les Provinces-Unies. Cét Egmond à qui il ſemble que l'on donne aujourd'huy le ſurnom de *Binnen* a toujours paſſé pour le plus beau village de la Nort-Hollande. Il eſt au Sud-Oueſt d'Alcmaer, à une lieuë & demie de cette ville, & à un quart de lieuë d'Egmond-de-Hoef. M. Deſcartes ayant été informé des commoditez qui s'y trouvent pour la vie alla s'y loger dés la fin de l'an 1637. 1637.

On prononce Houf.

Il fut porté principalement à préférer ce lieu à tout autre dans le païs par la conſidération de ſa Religion, pour l'exercice de laquelle il ne croyoit pas devoir ſe contenter d'un culte intérieur. Or il y avoit dans Egmond une Egliſe pour les Catholiques, dont ce village étoit rempli : & l'exercice de nôtre Religion y étoit entiérement libre & tout public. Ce qui contribua auſſi à l'y arrêter fut le voiſinage d'Alcmaer & de Harlem, où étoit pareillement un grand nombre de Catholiques, & entre autres quelques Prêtres de ſes amis, gens de bien, fort connus & fort aimez dans le païs, faiſant profeſſion des Mathématiques, & des autres ſciences. Aprés avoir donc établi ſes correſpondances à Harlem, & à Amſterdam, il ſe renferma dans Egmond de Binnen pour y goûter les plaiſirs de la ſolitude qu'il avoit tant cherchée juſques-là, & qu'il n'avoit pas encore trouvée ailleurs ſi accomplie.

Pendant qu'il étoit occupé de ſon déménagement, il laiſſoit aux ſçavans & aux curieux le loiſir de lire ſon livre. Un de ceux qui parurent des prémiers à luy en rendre compte fut le Docteur *Fromond*, ou *Froimond*. Cét homme qui étoit d'environ neuf ans plus âgé que M. Deſcartes, & qui mourut trois ans aprés luy, s'étoit déja acquis une belle réputation dans les Païs-bas Catholiques & pour la Philoſophie, & pour la Théologie, qu'il avoit enſeignées avec beaucoup Libert. From.

1637. de ſuffiſance, tant à Anvers qu'à Louvain. Il étoit actuellement Profeſſeur Royal des Saintes Ecritures dans l'Univerde cette derniére Ville depuis environ deux ans, c'eſt-à-dire, depuis la promotion de Janſenius ſon prédéceſſeur à l'Evêché d'Ypre. M. Deſcartes qui connoiſſoit ce Docteur de réputation, ayant appris qu'il étoit celuy qui avoit le mieux écrit ſur les Météores au jugement des habiles gens, ne s'étoit pas contenté de voir l'ouvrage qu'il en avoit fait imprimer en cinq livres à Anvers dés l'an 1631 : mais pour luy donner des marques de ſon eſtime il luy avoit envoyé un exemplaire de ce qu'il venoit de faire imprimer. M. Fromond ne crut pas pouvoir mieux reconnoître ſes honnêtetez, qu'en ſe mettant inceſſamment à la lecture de ce nouveau livre, dont il ſçût aſſez faire valoir le prix. Il recueillit même les difficultez qui l'arrêtérent, & les points dont il ne pouvoit convenir avec l'Auteur, ſuivant la priére que M. Deſcartes luy en avoit faite. Il les mit en forme d'objections, qu'il luy envoya incontinent. M. Deſcartes les reçût avant ſon départ pour Egmond ; & il fut ſurpris de la diligence d'un homme qui avoit d'ailleurs beaucoup d'occupation. Il reçût en même têms d'autres objections touchant le mouvement du cœur de la part de *Plempius* ſon amy, Profeſſeur en Médecine à Louvain, qui s'étoit fait l'entremetteur du commerce qu'il commençoit d'avior avec Fromond.

Tom. 3. des lettr. p. 174.

Tom. 2. des lettr. p. 381.

M. Deſcartes récrivit à Plempius d'une maniére qui faiſoit paroître qu'il appréhendoit de trouver des marques d'une trop grande précipitation dans ſes remarques & dans celles de Fromond, vû le peu de têms qu'ils avoient eû pour lire ſon livre, outre que pluſieurs de ſes autres lecteurs luy avoient mandé qu'on ne pourroit en porter un jugement équitable *qu'aprés l'avoir lû & relû pluſieurs fois*. Néanmoins il témoigna être trés-obligé à Plempius de l'applaudiſſement que ſon livre recevoit dans ſon païs, & à Fromond de la faveur qu'il luy avoit faite de luy en écrire ſes ſentimens : s'imaginant que *dans le jugement d'un ſi grand homme, & ſi bien verſé dans les matiéres qu'il traitoit, il trouveroit comme ramaſſées les opinions de beaucoup d'autres.* Pour ne pas abuſer de l'honneur que luy faiſoit Fromond il voulut imiter ſa diligence, & répondre ſur l'heure aux principales objections qu'il

Pag. 33. du tom. 2.

és le lendemain. p. 174. tom. 3.

qu'il luy avoit propoſées touchant divers endroits de ſa Méthode, de ſa Dioptrique, & de ſes Météores. Il addreſſa ſa réponſe à Plempius pour la faire voir à Fromond, & le pria de luy faire ſçavoir s'il en auroit été ſatisfait aprés l'avoir lûë, & s'il n'auroit rien à repliquer pour demander quelque nouvel éclairciſſement. Nous avons cette réponſe traduite du latin en nôtre langue au ſecond tome de ſes lettres. Plempius ne l'eût pas plûtôt reçûë qu'il la fit voir à Fromond, & manda enſuite à M. Deſcartes ce qu'il avoit fait. M. Deſcartes fut ſurpris d'apprendre que ſa réponſe eût donné occaſion à Fromond de croire qu'il auroit été un peu picqué de ſon écrit, à quoy il n'avoit pourtant nullement ſongé. Il s'étoit ſeulement contenté d'imiter ſon ſtile, & de luy rendre une partie des expreſſions qu'il avoit employées dans cét écrit: en quoy il fut obligé de forcer ſon inclination pour ſe rendre plus conforme à luy. Il s'étoit imaginé que Fromond qui étoit accoûtumé à la pratique des écoles de Philoſophie & de Théologie pour les exercices, & à la controverſe contre les Proteſtans, avoit voulu donner un air de diſpute aux queſtions dont il s'agiſſoit entre eux: & ce n'avoit été que pour l'obliger, & pour condeſcendre à ſes maniéres qu'il s'étoit aſſujetti à luy répondre en ſtile ſcholaſtique, contre ſon humeur & ſa coutume; » de peur, dit-il à Plempius, qu'en ſoûtenant ſon effort trop lâchement & avec trop de molleſſe, ce jeu luy fût moins agréable. Et comme ceux qui ſe font la guerre aux échecs ou aux dames n'en ſont pas pour cela moins bons amis, continuë-t-il, juſques-là même que l'addreſſe en ce jeu eſt ſouvent la cauſe où l'occaſion de l'amitié qui ſe contracte, & qui s'entretient entre pluſieurs perſonnes: ainſi j'ay tâché de mériter ſa bien-veillance par ma réponſe.

1637.

Pag. 35. tom. 2.

« Pag. 51. « lettr. IX. « tom. 2.

M. Deſcartes ne fut point trompé dans le jugement qu'il faiſoit de l'affaire qu'il avoit avec Fromond. Elle leur fut une occaſion de ſe connoître l'un & l'autre plus particuliérement, & de lier entre eux une étroite amitié, qu'ils eurent ſoin d'entretenir par des recommandations mutuelles, juſqu'à la mort de M. Deſcartes. Voicy ce qu'il en écrivit quelques mois aprés à M. de Zuytlichem qui avoit ouy parler de leur diſpute. » Pour Monſieur Fromond, dit-il, le petit

1637. » petit différend qui a été entre luy & moy ne méritoit pas
» que vous en euſſiez connoiſſance : & il ne peut y avoir eû ſi
Pag. 378. initio. t. 2. » peu de fautes dans la copie que vous en avez vûë, que ce
» n'ait été aſſez pour défigurer entiérement ce que vous y
» euſſiez pû trouver de moins deſagréable. Au reſte, cette
» diſpute s'eſt paſſée entre luy & moy comme un jeu d'échecs.
» Nous ſommes demeurez bons amis aprés la partie achevée,
» & nous ne nous renvoyons plus l'un à l'autre que des com-
» plimens.

Pag. 381 & 378 du même tom. M. Deſcartes ne fit pas moins de cas des objections que Plempius luy avoit faites ſur le mouvement du cœur. Elles contenoient ſelon luy tout ce qu'on pouvoit luy objecter raiſonnablement ſur cette matiére : & parcequ'il les luy avoit faites comme un amy *pour mieux découvrir la Vérité*, & dans un deſſein ſincére de s'inſtruire, il crut devoir luy répondre du même ſtile qu'il luy avoit écrit, & la choſe fut terminée alors à la ſatisfaction de l'un & de l'autre. En effet, M. Deſcartes contoit alors Plempius parmy l'un de ſes meilleurs amis, & Plempius ne diſſimuloit à perſonne l'honneur & l'avantage qu'il croyoit recevoir de cette amitié. Il étoit natif d'Amſterdam, & s'appelloit Vopiſcus Fortunatus de ſon nom de batême. Il étoit de cinq ans & prés de neuf mois plus jeune que M. Deſcartes, à qui il ſurvéquit prés de XXII ans. Il avoit fait la plus grande partie de ſes études aux Païs-bas Catholiques, & en Italie ; & s'étoit fait paſſer Docteur en Médecine à Boulogne. Etant revenu dans le païs, il exerçoit la Médecine à Amſterdam, lorſqu'en 1633 il fut appellé par l'Infante Iſabelle Gouvernante des Païs-bas Eſpagnols, pour profeſſer cette ſcience à Louvain dans une chaire de l'Univerſité. L'amitié qu'il avoit pour M. Deſcartes étoit plus ancienne que celle de Fromond : auſſi ſembla-t-elle finir plûtôt. Nous verrons au moins dans la ſuite de cette hiſtoire, que Plempius y cauſa de l'altération quelques années aprés.

Plempius étoit né le 23 déc. 1601, & il mourut le 12 déc. 1671.

Voyez cy-aprés livr. 5. chap. 5.

Il n'eût pas plûtôt lû le livre de M. Deſcartes, qu'il voulut procurer à d'autres la ſatisfaction qu'il en avoit reçûë. Ce fut dans cette vûë qu'il préta le livre au Pére *Ciermans* qui enſeignoit actuellement les Mathématiques dans le collége des Jéſuites à Louvain. Ce Pére qui avoit pris ſa naiſ-

Jean.

ſance

ſance à Boſleduc n'étoit guéres plus âgé que M. Deſcartes. 1637.
Il n'y avoit que dix-huit mois qu'il avoit fait les quatre vœux ſolennels dans la Compagnie. Il ſe dégoûta depuis de la profeſſion des ſciences humaines, & ſon zéle pour la propagation de l'Evangile luy fit demander la miſſion pour la Chine, où ſes Supérieurs luy permirent d'aller prêcher : mais il mourut en Portugal l'an 1648. M. Deſcartes n'avoit aucune habitude avec ce Pére : mais ayant appris de Plempius qu'il avoit entrepris la lecture de ſon livre, il manda à celuy-cy qu'il ſeroit fort aiſe que ce Pére voulût y faire ſes remarques, & les mettre par écrit : » parce, dit-il, qu'il n'étoit pas à croire qu'il pût rien venir que de bon & de bien concerté d'aucun de cette Compagnie ; & que plus les objections qu'on luy propoſeroit ſeroient fortes, plus elles luy ſeroient agréables. Tom. 2. des lettr. p. 52.

En effet, n'ayant point d'autre paſſion dans tout ce qu'il écrivoit que de découvrir la Vérité, & ne ſe croyant pas capable ſeul d'en venir à bout, il cherchoit pour ainſi dire des adverſaires plûtôt que des approbateurs, afin que l'obligation de leur répondre & d'examiner leurs objections le rendît de plus en plus exact, & luy ouvrît les yeux ſur ce qu'il n'auroit pû découvrir auparavant. Je ſouhaite, témoignoit-il à M. de Zuytlichem, que pluſieurs m'attaquent de la même maniére qu'ont fait M. Fromondus, le Docteur Plempius, & quelques autres ; & je ne plaindray pas le têms que j'employeray à leur répondre, juſqu'à ce que j'aye dequoy en remplir un volume entier. Car je me perſuade que c'eſt un aſſez bon moyen pour faire voir ſi les choſes que j'ay écrites peuvent être réfutées ou non. J'euſſes déſiré ſur tout que les RR. PP. Jéſuites euſſent voulu être du nombre des oppoſans : & ils me l'avoient fait eſpérer par lettres de la Fléche, de Louvain, & de Lille. Mais j'ay reçû depuis peu une lettre de l'un de ceux de la Fléche, où je trouve autant d'approbation que j'en ſçaurois deſirer de perſonne, juſqu'à m'aſſûrer qu'il ne deſire rien en ce que j'ay voulu expliquer, mais ſeulement en ce que je n'ay pas voulu écrire : d'où il prend occaſion de me demander ma Phyſique & ma Métaphyſique avec grande inſtance. Et parceque je ſçay la correſpondance & l'union qui eſt entre ceux de cét Ordre, » Pag. 378. tom. 2.

1637. » le témoignage d'un ſeul eſt ſuffiſant pour me faire eſpérer
1638. » que je les auray tous de mon côté.

Nous ne ſommes pas encore au têms d'examiner ſi l'eſpérance de M. Deſcartes a été vaine : il ſuffit de remarquer maintenant que le Pére Ciermans fit quelques obſervations ſur les Météores, avec quelques réfléxions ſur la Géométrie de M. Deſcartes ; & qu'il luy fit tenir ſes objections touchant les couleurs de l'Arc-en-ciel par l'entremiſe de Plempius, ſans toutesfois ſe faire connoître à luy. M. Deſcartes les trouva ſi judicieuſes & ſi ſolides qu'il ne mit point en délibération d'y répondre : & le P. Ciermans parut ſi ſatisfait de ſa réponſe, qu'il luy permit de faire imprimer ce qu'il luy avoit envoyé avec cette réponſe, pourvû qu'il eût ſoin de n'y pas exprimer ſon nom, qu'il ſçavoit bien luy avoit été indiqué par le Sr Plempius contre leur convention. M. Deſcartes fit remercier ce Pére de toutes ſes honnêtetez par le même Plempius : & il prit dés-lors la réſolution de faire imprimer toutes les objections qui luy avoient été faites par Fromond, Plempius, Ciermans, & par divers Sçavans de France ſur ſa Dioptrique, ſes Météores, & ſa Géométrie, avec ſes réponſes à ces objections. Mais il fallut attendre qu'il s'en fût amaſſé ſuffiſamment pour remplir un juſte volume : & pendant ce têms il ſurvint des obſtacles qui traverſérent l'exécution de ce deſſein. Si le Public a recouvré enfin quelque choſe de tout ce que ces obſtacles & l'indifférence de M. Deſcartes avoient penſé luy faire perdre, il en eſt redevable aux ſoins de M. Clerſelier, qui a pris la peine de traduire entr'autres l'écrit du P. Ciermans, avec la réponſe qu'y fit M. Deſcartes, & de les inſérer dans le prémier volume de ſes lettres. On y voit ce que ce Pére pouvoit juger du reſte de la Philoſophie & de la force de l'eſprit de M. Deſcartes par ces Eſſais. » Ce qui luy plaiſoit principalement étoit cette hardieſſe qui faiſoit que s'écartant des chemins battus & des routes ordinaires, il avoit l'aſſûrance de chercher de nouvelles terres, » & de faire de nouvelles découvertes. C'étoit, ſelon ce Pére, découvrir un nouveau monde en Philoſophie, & tenter » des routes inconnuës, que de rejetter comme faiſoit M. Deſcartes toutes ces troupes de Qualitez, pour expliquer ſans » elles, & par des choſes qui ſont ſenſibles, & comme palpables,

Pag. 381, 382, du 2. tom.

Pag. 457, du 2. tom.

C'eſt la LV & la LVI des lettr. du premier vol.

Pag. 163, 171.

bles, tout ce qu'il y a de plus caché dans la Nature. On y trouve un éloge particulier du traité de Géométrie dont il prétend que l'excellence seule ne manqueroit point d'acquérir une gloire immortelle à son Auteur. Cét ouvrage, à son avis, méritoit d'être mis en un volume à part, au lieu d'être rejetté sur la fin d'un livre; en quoy il se plaignoit que M. Descartes ne luy avoit pas rendu justice. » Il croyoit qu'il auroit été plus à propos de luy faire porter le nom de *Mathématiques pures*, que celuy de *Géométrie*, parceque les choses que contient ce Traité n'appartiennent pas davantage à la Géométrie qu'à l'Arithmétique, & aux autres parties des Mathématiques. Il dit que les autres traitez sont remplis d'une infinité de trés-belles choses qui se recommandent assez d'elles-mêmes, & qui n'ont besoin de l'approbation de personne pour faire connoître la grandeur de leur prix; que de toutes les autres matiéres même qui y paroissent sujettes à plus de dispute, & à une diversité d'opinions plus grande, il n'y en a point trouvé une qui ne fût digne d'une loüange trés-particuliére, tant pour la beauté de l'invention, que pour la nouveauté des raisons dont il se sert pour les expliquer & les éclaircir. Il y avoit remarqué neanmoins quelques endroits où il *auroit souhaité* un peu plus de vérité, ou du moins plus de lumiére pour la reconnoître. Pour luy en indiquer quelqu'un il avoit choisi le Discours de l'Arc-en-ciel, qui est l'endroit où il luy sembloit avoir fait paroître le plus d'esprit, & sur lequel il vouloit luy faire quelques objections. Il finit son écrit en exhortant M. Descartes de tout son possible à ne se point lasser de donner au Public de têms en têms quelques nouveaux témoignages de la beauté de son esprit. M. Descartes satisfit ce Pére, tant sur les couleurs de l'Arc-en-ciel, que sur le titre de son traité de Géométrie : & il luy promit tous les éclaircissemens qui dépendroient de luy, s'il luy faisoit la faveur de luy proposer les autres difficultez qu'il trouveroit dans ses écrits.

1637. 1638.

" *Pag.* 164.
" *ibid.*

Pag. 184. *ibid.*

1637.
1638.

CHAPITRE VI.

M. Deſcartes envoye ſon petit écrit de Méchanique à M. de Zuytlichem. Imperfection de cét écrit, quoique préférable aux gros volumes des autres. Mort de Madame de Zuytlichem & ſon éloge. M. Deſcartes conſole ſon mary, & excuſe M. de Balzac d'avoir manqué à ce devoir. Mort de M. de Reael. Difference de ſentimens entre M Mydorge & M. Deſcartes ſur la viſion. Il refuſe d'envoyer ſa vieille Algébre à M. Mydorge, & pourquoy ? Zéle de M. des Argues pour ſervir M. Deſcartes, qui s'oppoſe au deſſein du Cardinal de Richelieu touchant la taille des verres & la fabrique des lunettes qu'on vouloit faire ſur les régles de ſa Dioptrique.

LE Prince d'Orange ayant heureuſement pour les Etats terminé la campagne par la priſe de Breda, retourna à la Haye pour y paſſer l'hyver : & M. Deſcartes prit cette occaſion du relâche de M. de Zuytlichem pour luy envoyer le petit traité de Méchanique qu'il avoit compoſé à ſa ſollicitation prés de deux ans auparavant lors qu'il étoit en Friſe. Cét écrit n'étoit qu'un mémoire imparfait de ce qui luy étoit venu dans la penſée ſur ce que ſon ami exigeoit de luy. c'étoit un cahier où il avoit jetté ſans beaucoup d'ordre ce qu'il croyoit préciſément de plus néceſſaire : & l'on peut dire que la crainte de s'engager dans un traité régulier & d'une juſte longueur, luy avoit fait omettre exprés ce qu'il y a de plus beau dans la Méchanique. Cette conſidération faiſoit qu'il ne pouvoit ſouffrir que M. de Zuytlichem en fit tant de cas : & pour répondre à toutes les honnêtetez que celuy-cy employa pour l'en remercier, il ſe contenta de luy dire que *les trois feuilles* qui compoſoient ſon traité *ne valoient* pas enſemble *la moindre des paroles* de ſon remerciment. Il luy en avoit tellement abandonné la propriété qu'il ne prétendoit point qu'il le luy renvoyât jamais, ny même qu'il en fit prendre des copies à d'autres. Mais cette ceſſion étoit ſans qu'il y ſongeât une permiſſion à M. de Zuytlichem d'en uſer comme de ſon bien, ſelon qu'il le jugeroit à propos, & de

Tom. 2. des lettr. p. 375. item p. 367, 368. item pag. 374 & 376.

le

le communiquer à qui bon luy ſembleroit. Il uſa de ſon droit mais avec ſa permiſſion peu de têms aprés à l'égard de M. de Pollot qui hantoit la cour du Prince d'Orange & celle de la Reine de Bohéme à la Haye, & qu'il ſçavoit d'ailleurs être l'ami particulier de M. Deſcartes, & luy rendre de fort bons ſervices dans toutes les occaſions qui ſe rencontroient. M. Deſcartes en écrivit à M. de Pollot pour l'aſſûrer qu'il n'y trouvoit pas à redire. » Pour le petit écrit des Méchaniques, dit-il, que j'envoyay il y a quelque têms à M. de Zuytlichem, je ne m'y ſuis reſervé aucun pouvoir. Ainſi comme je ne ſçaurois trouver que trés-bon qu'il vous le communique, s'il luy plaît; auſſi ne ſçaurois-je trouver mauvais qu'il s'en abſtienne pour la honte que j'ay qu'on voye de moy un écrit ſi imparfait. Ces ſentimens font aſſez connoître combien il auroit été éloigné de ſouffrir que cét écrit fût jamais imprimé; & il eſt croyable que ny M. de Zuytlichem, ny M. de Pollot, ny aucun autre de ſes amis ne ſe ſeroit point réſolu à luy rendre ce mauvais office aprés ſa mort, s'il avoit acquitté de ſon vivant la parole qu'il leur avoit donnée de travailler à un traité complet & régulier des Méchaniques. Mais le ſieur Borel ſe trouvant en Hollande aprés ſa mort, & ayant recouvré une copie de l'écrit imparfait qu'avoient eu M. de Zuytlichem & M. de Pollot, ne fit point difficulté de la donner avec deux lettres addreſſées à la Princeſſe Elizabeth pour les mettre ſous la preſſe. Cét écrit que les connoiſſeurs eſtiment comparable aux plus gros ouvrages de Méchanique, fut imprimé à Paris l'an 1668 in IV avec celuy de la Muſique par les ſoins du P. Poiſſon de l'Oratoire. Cependant pour ne point omettre mal à propos ce qui peut ſervir de réponſe à ceux qui voudroient maintenant qu'on eût égard aux imperfections de ce traité, il faut les avertir que » la crainte qu'avoit M. Deſcartes de s'engager dans un traité qui fût beaucoup plus long que M. de Zuytlichem n'avoit demandé, a été cauſe qu'il y a omis *le plus beau de ſon ſujet*: comme entr'autres choſes, 1 la conſidération de la viteſſe, 2 les difficultez de la balance, 3 & pluſieurs moyens qu'on peut avoir pour augmenter la force des mouvemens qui différent de ceux qu'il a expliquez. Ainſi c'eſt ſur ſa pareſſe plûtôt que ſur l'ignorance de ſon ſujet que doi-

Pag 379. tom. 2.

C'eſt la LXXXVI. lettr. du 2. vol.

Pag. 379. ut ſupr.

Compend. Vit. pag. 49.

Lipſtorp. ſpecim. Phil. Cart. p. 84.

Voyez cy aprés livre 7. chap. 19. touchant le Pére Poiſſon.

Tom. 2. des lettr. pag. 374.

1637. vent le juger ceux qui voudront luy faire ſon procez.

1638. M. de Zuytlichem à qui le Public a la prémiére obligation de cét ouvrage étoit encore dans le deuil qu'il avoit pris pour la mort de ſa femme, qui étoit décédée dés le mois d'Avril de l'année 1637. Cette Dame s'appelloit Suſanne de Baerle, & elle fut pleurée par tous les amis de M. de Zuytlichem, c'eſt-à-dire, par une infinité de perſonnes de marque répanduës dans l'Europe. C'étoient des larmes dûës à ſon mérite particulier plûtôt qu'à la douleur de ſon mary. Elle ne s'étoit pas contentée de luy donner des enfans qui ont dignement ſoûtenu la dignité & le nom de leur famille par leurs excellentes qualitez, elle s'étoit encore diſtinguée par une conduite irréprochable & par tout ce qui peut former la réputation d'une perſonne d'honneur. Elle avoit outre cela des connoiſſances qui l'élevoient au deſſus du commun de ſon ſéxe: & qui plus eſt, elle étoit bel eſprit. Elle ſçavoit écrire ſérieuſement, & plaiſanter agréablement en proſe & en vers latins. Elle avoit pris plaiſir à s'exercer entr'autres contre le Poëte Barlæus à cauſe de la rencontre de ſon ſurnom avec le ſien: & ils s'envoyoient des vers l'un à l'autre avec une liberté de ſtile fort grande à la vérité, mais toûjours innocente du côté de Madame de Zuytlichem, qui voulant un jour luy reprocher ſa timidité, mit à la tête de la piéce qu'elle luy addreſſoit *Suſanna Barlæus Gaſpari Barlææ*. M. Deſcartes avoit été trés-ſenſible à la perte que M. de Zuytlichem avoit faite d'une femme de ce mérite, & il s'étoit acquitté de bonne heure des devoirs que luy preſcrivoit leur amitié mutuelle. Il luy avoit écrit dés le mois de May une lettre de conſolation qu'il n'avoit remplie que des maximes de la Philoſophie, pour faire ſouvenir ſon ami qu'il ne devoit pas être moins Philoſophe en cette occaſion que dans les autres accidens de la vie. M. de Zuytlichem avoit toûjours eſpéré que M. de Balzac, qui paſſoit alors pour un charmant diſcoureur, & pour un grand Maître dans l'art de conſoler les affligez; & qui juſques-là s'étoit rendu fort aſſidu à luy écrire, ne luy manqueroit pas en cette rencontre. Mais toute l'année 1637 s'écoula ſans qu'il reçût rien de ſa part, & qu'il entendît même parler de luy. Il s'en plaignit à M. Deſcartes comme à un ami commun, capable de

Inter. Hugen. Epigr. &c.

Tom. 1. des lettr. p. 484.

le

le vanger de la négligence de M. de Balzac, ou d'inventer des raiſons propres à l'excuſer. M. Deſcartes prit ce ſecond parti dans la réponſe qu'il fit à M. de Zuytlichem. Il voulut luy faire croire que M. de Balzac, amateur comme il étoit de la liberté, n'avoit pû ſans doute ſe perſuader qu'il y eût des liens au monde qui fuſſent ſi doux, qu'on ne pût en être délivré ſans les regréter. Mais qu'au reſte il étoit des plus conſtans dans ſes amitiez, encore qu'il ne fût pas toûjours des plus diligens à le faire connoître par ſes lettres. 1637. 1638. Tom. 2. des lettr. p. 460.

M. Deſcartes & M. de Zuytlichem firent en cette année là perte d'un autre ami commun, qui étoit Laurent *Realius* ou Monſieur Reael. Il avoit eu les prémiers emplois ſur la flote & dans les Indes pour les Hollandois. Il paſſoit pour le prémier homme du ſiécle dans la Philoſophie *magnétique*; & Gilbert ny Cabeus n'avoient rien à luy apprendre ſur ce ſujet. Il poſſédoit parfaitement la navigation, & il n'étoit guéres moins verſé dans le reſte des Mathématiques. Conſtant. Hugenii Poem. pag. 138, & 115. Deſc. tom. 2. des lettr. pag. 307.

Cependant la lecture du livre de M. Deſcartes commençoit à produire ſes effets ſelon la différente diſpoſition des eſprits. Il ſe trouva peu de choſes dans tout ce qu'il avoit écrit, qui ne parût douteux pour les uns & nouveau pour les autres. Les vrais Sçavans ne furent pas effrayez de ce qu'il y avoit de nouveau, & qui ne pouvoit rendre M. Deſcartes odieux qu'à ceux qui étoient entêtez de leurs préjugez : mais ils prirent occaſion de ce qui leur paroiſſoit douteux, pour ſe préparer à luy faire des objections ſelon qu'il leur avoit fait témoigner qu'il le ſouhaitoit pour procurer de plus grands éclairciſſemens à la Vérité. M. Mydorge ſon ami auroit été des plus propres à cela, s'il ne s'étoit déja trouvé par avance de même ſentiment que luy dans pluſieurs choſes dés le têms qu'ils ſe voyoient à Paris. Il auroit pû du moins luy propoſer des difficultez ſur divers endroits du diſcours ſixiéme de la Dioptrique, où M. Deſcartes traite de la viſion d'une maniére différente de celle dont il avoit coûtume d'expliquer luy-même cette matiére. Mais il ſe contenta d'en parler au P. Merſenne, qui ne tarda point d'en écrire à M. Deſcartes; & de luy témoigner que M. Mydorge ayant lû ſa Géométrie auroit ſouhaité voir ſa vieille

1637. 1638. le Algébre pour ſe faciliter l'intelligence de quelques endroits qu'il trouvoit obſcurs dans le ſecond livre de la Géométrie. M. Deſcartes répondit au P. Merſenne ſur l'un & l'autre point. „ Je ne trouve pas étrange, luy dit-il, que M. Mydorge ne ſoit pas d'accord avec moy en pluſieurs choſes de ce que j'écris de la viſion. Car c'eſt une matiére qu'il a cy-devant beaucoup étudiée : & n'ayant pas ſuivi les mêmes principes que moy, il doit avoir pris d'autres opinions. Mais j'eſpére que plus il examinera mes raiſons, plus elles le ſatisferont : & il a l'eſprit trop bon pour ne ſe rendre pas du côté de la Vérité. Je ne ferois nulle difficulté de luy envoyer ma vieille Algébre, ſi elle en valloit la peine. C'eſt un écrit qui ne me ſemble pas mériter d'être vû : & par ce qu'il n'y a perſonne, que je ſçache, qui en ait de copie, je ſeray bien aiſe qu'il ne ſorte plus de mes mains. Mais s'il veut prendre la peine d'examiner le troiſiéme livre de ma Géométrie, j'eſpére qu'il le trouvera aſſez facile, & qu'il viendra enſuite aiſément à bout du ſecond.

Pag. 370. du 2. vol.

M. de la Barre & d'autres en ont eu depuis.

Il paroît que M. Mydorge ſuivit ce conſeil, & qu'il ne s'en trouva point mal. Il n'eut plus d'objections à faire à ſon amy: & loin de le fatiguer avec beaucoup d'autres par cét endroit, on peut dire qu'il fit le Deſcartes à Paris, en ſe chargeant de répondre pour ſon amy abſent, aux objections qu'on ne voulut pas envoyer en Hollande. Il ne fut pas le ſeul à Paris qui s'étudia à luy rendre de bons offices. M. des Argues dont nous avons déja eu occaſion de parler, n'oublia rien pour le ſervir auprés du Cardinal de Richelieu, & pour faire valoir ſes inventions de Dioptrique à ceux qui approchoient de ſon Eminence. Il s'addreſſa au P. Merſenne pour faire ſçavoir à M. Deſcartes l'état où il avoit mis les choſes, & pour luy mander que le Cardinal avoit écouté les propoſitions qu'on luy avoit faites de travailler à des lunettes ſur les régles qu'il en donne dans ſa Dioptrique. M. Deſcartes récrivit au P. Merſenne pour luy marquer ſon éloignement ſur ces réſolutions. Il le pria de témoigner à M. des Argues & aux autres perſonnes qui ſe méloient de cette affaire, qu'il leur étoit trés-obligé de la bonne opinion qu'ils avoient donnée à la Cour de ſes inventions de Dioptrique : mais qu'il *ne croyoit point que les penſées de M. le Cardinal duſſent s'abbaiſſer juſqu'à*

Tom. 2. des lett. pag. 370.

Tom. 3. des lettr. p. 393.

juſqu'à une perſonne de ſa ſorte. Ce n'étoit point par une modeſtie de contre-têms qu'il réſiſtoit aux intentions de ces Meſſieurs : c'étoit par la crainte qu'on ne réuſſiſt mal en ſon abſence, & qu'on ne rejettât enſuite ſur luy même les fautes des ouvriers. Car il croioit que ſa préſence étoit néceſſaire pour diriger la main des Tourneurs, & leur donner de nouvelles inſtructions à meſure qu'ils avanceroient ou qu'ils manqueroient. Il donna avis de ce qui ſe paſſoit à Paris ſur ce ſujet à Meſſieurs de Zuytlichem & de Pollot. Il manda au prémier qu'il avoit tout lieu de bien eſpérer du Tourneur qu'il luy avoit envoyé tant pour ſon habileté que pour ſon affection au travail ; qu'il iroit volontiers à Amſterdam exprés pour voir ſes modéles, & pour luy faire comprendre tout ce qu'il y auroit à obſerver ; & que ſi le Tourneur en venoit à bout, il feroit ſon poſſible auprés de ſes amis de Paris pour luy faire obtenir un privilége excluſif, qu'il n'y auroit que luy qui pût vendre de ces lunettes en France. Cependant il ſe ſentit tellement obligé à M. des Argues pour ſes bons offices, & pour d'autres ſervices encore qu'il luy avoit rendus depuis ſa retraite en Hollande, qu'il luy fit offrir tout ce qui dépendroit de luy pour les reconnoître : & voulant entrer dorênavant en commerce de lettres avec luy, il pria le P. Merſenne de luy mander ſes qualitez & ſon addreſſe, parce que ne s'étant pas vûs depuis le ſiége de la Rochelle, il ne s'étoit point aviſé de s'informer de ce qui le regardoit.

1637. 1638.

Tom. 2. des lettr. p. 373. & 370.

Tom. 2. des lettr. p. 373.

CHAPITRE VII.

M. de Fermat reçoit un éxemplaire de la Dioptrique de M. Deſcartes avant la diſtribution des autres éxemplaires. Eloge de M. de Fermat. Il fait des objections contre cét ouvrage, & le P. Merſenne les envoye à M. Deſcartes. M. de Fermat fait envoyer auſſi à M. Deſcartes ſon traité géométrique de Maximis & Minimis *pour l'éxaminer. Origine de la fameuſe querelle entre M. Deſcartes & M. de Fermat. M. Petit fait auſſi des objections contre la Dioptrique de M. Deſcartes. Eloge de M. Petit. M. de Fermat recherche ſa connoiſſance & ſon amitié.*

1637. 1638. L'Imprimeur de Leyde avoit procuré par ſes longueurs de l'éxercice à la patience, je ne dis pas de M. Deſcartes, mais des Mathématiciens de Paris, à qui le P. Merſenne avoit donné avis de l'impreſſion de ſes Eſſais dés le commencement de l'an 1636. La ſeule Dioptrique avoit gémi plus d'un an ſous la preſſe. M. de Beaugrand l'un des plus curieux & des plus impatiens, avoit apoſté quelqu'un à Leyde pour luy en envoyer les feuilles à meſure qu'on les imprimoit. Par ce moyen il ſe trouva pourvû d'un éxemplaire avant que M. Deſcartes eût eu la commodité d'en faire tenir à ſes amis du prémier ordre. M. de Beaugrand l'ayant parcouru ſe hâta de l'envoyer à Toulouſe par la voye de Bourdeaux, pour le faire lire à M. de Fermat Conſeiller au Parlement de Languedoc, qui avoit témoigné une paſſion plus qu'ordinaire pour voir ce qui viendroit de la plume de M. Deſcartes. Le P. Merſenne ayant ſçû ce qu'avoit fait M. de Beaugrand écrivit à M. de Fermat, pour luy faire connoître les intentions de M. Deſcartes à l'égard de ceux qui liroient ſes ouvrages, & qui ſeroient capables d'y former des difficultez & des objections pour éclaircir les véritez. Il ajoûta qu'on ne le diſpenſeroit point de rendre ce ſervice à M. Deſcartes, puis qu'il en étoit trés-capable; & il luy demanda en particulier ſon ſentiment ſur ſa Dioptrique; en récompenſe de quoi il luy promit les autres traitez de M. Deſcartes qui devoient paroître inceſſamment.

Tom. 2. des lettr. p. 516.

Tom. 3. des lettr. p. 336.

Tom. 3. des lettr. p. 173.

Ce

Ce Pére connoiſſoit le mérite de M. de Fermat depuis quelques années, & aprés les preuves diverſes qu'il en avoit déja reçûës il n'étoit preſque plus en état de ſe tromper dans le jugement qu'il faiſoit de ſon habileté. M. de Fermat étoit un de ces heureux ſujets que la Nature rend propres à tout. Il n'étoit pas ſeulement l'un des beaux eſprits de ſon têms pour la délicateſſe & le goût de la véritable beauté des choſes. Il avoit encore le génie d'une ſi vaſte étenduë, qu'ayant embraſſé la connoiſſance de pluſieurs ſciences tres-éloignées les unes des autres, il les poſſédoit auſſi parfaitement que s'il ne ſe fût appliqué qu'à une en particulier. Il étoit grand Humaniſte, Poëte délicat & heureux dans les langues mortes & vulgaires, trés-verſé dans toute l'Antiquité; adroit & ſeur à tirer le ſens & la penſée des endroits les plus impénétrables des Auteurs difficiles & obſcurs. Il étoit de plus trés-habile dans la Juriſprudence, & il rempliſſoit les devoirs de ſa charge avec une application & une ſuffiſance, qui l'a fait paſſer pour un des grands Juriſconſultes de ſon têms. Mais ce qui fait voir que ſon eſprit étoit d'une force & d'une profondeur égale à ſon étenduë, c'eſt qu'il étoit devenu ſi grand Mathématicien, qu'aprés M. Deſcartes, & le fils du Préſident Paſcal ſon ami, le Public n'a trouvé perſonne à luy préférer parmi les prémiers hommes de cette profeſſion. Il excelloit dans toutes les parties des Mathématiques, mais particuliérement dans la ſcience des Nombres, dans la belle Géométrie, & dans l'Optique. C'eſt ce qui a paru non ſeulement par les beaux ouvrages qu'il a donnez au Public, mais ſur tout par les occaſions qu'il a euës de meſurer ſes forces avec M. Deſcartes, qui auroit peut-être connu ſon mérite moins parfaitement, ſi le P. Merſenne ne s'étoit aviſé de les commettre enſemble. Ce Pére avoit déja envoyé des queſtions de M. de Fermat à M. Deſcartes avant la publication de ſes Eſſais: mais il ne s'étoit point ſoucié de luy déclarer même le nom de ce Magiſtrat, & il s'étoit contenté de ne le luy faire connoître que par le terme appellatif de *Conſeiller de Toulouſe*. Ce ne fut pourtant pas un obſtacle à la pénétration & au diſcernement de M. Deſcartes, qui ne laiſſa pas d'en récrire au P. Merſenne dés le mois de May de l'an 1637 en ces termes. » Vous m'envoyez une propoſi- 1637. 1638.

1637. 1638. » tion d'un Géométre Conſeiller de Toulouſe, qui eſt fort belle, & qui m'a fort réjoüy. Comme elle ſe réſoudra fort facilement par ce que j'ay écrit dans ma Géométrie, & comme j'y donne généralement la façon, non ſeulement de trouver tous les lieux plans, mais auſſi tous les ſolides : j'eſpére que ſi ce Conſeiller eſt homme franc & ingénu, il ſera l'un de ceux qui en feront le plus d'état, & qu'il ſera des plus capables de l'entendre. Car je vous diray que j'appréhende fort qu'il ne ſe trouve que trés-peu de perſonnes qui puiſſent l'entendre.

Tom. 2. des lettr. pag. 360, 361.

M. de Fermat aſſuré par le P Merſenne des diſpoſitions favorables de M. Deſcartes à l'égard de ceux qui ſe donneroient la peine d'éxaminer ſes écrits, ſe mit à la lecture de ſa Dioptrique ; & il envoya à ce Pére dés le mois de Novembre de la même année, autant de remarques ou d'objections qu'une lettre de quatre ou cinq pages en pouvoit contenir. Il s'excuſa de n'en avoir pû envoyer d'avantage ſur le peu de têms que M. de Beaugrand luy avoit donné pour parcourir le traité. La néceſſité de renvoyer promtement l'éxemplaire à Paris n'en fut pas le ſeul prétexte : il en rejetta encore la cauſe ſur ce que la matiére étoit d'elle-même trés-ſubtile, & trés-épineuſe. De ſorte que le têms luy manqua pour digérer ſes réfléxions, & pour rendre ſes penſées moins obſcures & moins embarraſſées. Le P. Merſenne envoya à M. Deſcartes la lettre de M. de Fermat telle qu'il l'avoit reçûë, ſans toucher même aux endroits trop librement exprimez, pour être vûs par d'autres que celuy à qui elle étoit écrite. M. Deſcartes récrivit à ce Pere pour l'en remercier dés le x ou xii de Décembre, & fit une Réponſe à part pour M. de Fermat, mais addreſſée néanmoins à ce Pére, à qui il laiſſoit la liberté de l'envoyer ou de ne la pas envoyer à M. de Fermat. Il le pria en même têms » de continuer toûjours à luy mander tout ce qui ſe diroit & s'écriroit contre luy, & même de convier ceux qu'il y verroit diſpoſez à luy envoyer des objections, leur promettant de leur en envoyer les réponſes ſans y manquer, & de faire imprimer leurs objections mêmes dés qu'il en auroit reçû ſuffiſamment pour en faire un juſte volume, pourvû qu'ils y donnaſſent leur conſentement.

Tom. 3. des lettr. p. 169.

Cette lettre renferme les objections de M. de Fermat.

Pag. 174. tom. 3. & pag. 177, 178.

M.

M. de Fermat perſuadé qu'il manquoit quelque choſe à ſes objections ſur la Dioptrique de M. Deſcartes pour les mettre hors d'atteinte, ne doutoit nullement qu'il ne ſe ſervît de ſon avantage pour y répondre. C'eſt ce qui luy fit mettre dés-lors ſa reſſource dans l'eſpérance d'une replique, où ce qu'il auroit à dire fût mieux digéré que la prémiére fois. Mais dans l'intervale du têms qu'il avoit fallu à ſes objections pour aller de Toulouſe à Paris & de Paris à Egmond en Nord-Hollande, il reçût la Géométrie de M. Deſcartes par les ſoins du P. Merſenne : & ayant lu ce traité, il luy envoya en diligence par le même Pére ſon écrit *de Maximis & Minimis* ſous le nom de M. de Carcavi, qui étoit alors ſon confrére au Parlement de Toulouſe, qui avoit été juſques-là le confident de ſes études, qui fut aprés ſa mort le dépoſitaire de ſes écrits, & qui a été depuis Conſeiller au Grand Conſeil & Garde de la Bibliothéque du Roy juſqu'à la mort de M. Colbert. Ce préſent que M. de Fermat faiſoit à M. Deſcartes n'étoit pas ſeulement une marque de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance, mais encore un avertiſſement de ce qu'il croyoit que M. Deſcartes avoit oublié ſans y penſer, ou omis mal à propos dans ſa Géométrie. M. Deſcartes fut prié de la part de l'Auteur de l'examiner avec autant de liberté que M. de Fermat en avoit pris touchant ſa Dioptrique. Cela fit un nouvel incident dans la querelle que M. de Fermat avoit innocemment excitée, & qu'il croyoit être en état de terminer dans peu de jours. Mais il ne luy fut pas aiſé d'étindre ces prémiéres étincelles. Le feu de la diſpute prit de grands accroiſſemens par le zéle de ceux qui voulurent y entrer ; & elle roula toute dans la ſuite ſur deux points importans, dont l'un regardoit la Dioptrique, & l'autre la Géométrie. Voila le ſujet de cette fameuſe querelle, qui a duré même au delà de la mort de M. Deſcartes. Voila ce que M. de Fermat appelloit ſa *petite guerre contre M. Deſcartes* ; & ce que M. Deſcartes appelloit *ſon petit procez de Mathématique contre M. de Fermat*.

1637. 1638.

Pag. 300. ibid.

Ibid. pag. 298. & retrò pag. 178.

Sallo Journ. des Sçav. du 9. Fév. 1665.

Tom. 3. des lett. pag. 168.

Item ibid. pag. 193.

L'Ecrit latin de M. de Fermat, intitulé *de Maximis* * *& Minimis, & de Tangentibus*, avoit été fait pour ſervir non ſeulement à la détermination des problêmes plans & ſolides ; mais encore à l'invention des tangentes ou tou-

* Des plus grandes & des moindres de toutes les Quantitez.

Sallo 9. Févr. 1665.

1637. 1638. chantes & des lignes courbes, des centres de gravité des solides ; & même aux queſtions numériques. Il attendoit les remarques de M. Deſcartes ſur toutes ces choſes, & il n'avoit pas même encore reçû ſa réponſe aux objections qu'il avoit faites à ſa Dioptrique, lors qu'il apprit qu'il s'étoit préſenté un nouveau combatant contre la Dioptrique de M. Deſcartes. Ce brave étoit M. *Petit*, qui portoit pour lors la qualité de Commiſſaire provincial de l'Artillerie & d'Ingénieur du Roy, & qui fut depuis Intendant des fortifications. C'étoit un jeune homme pourvû de beaucoup de génie pour les Mathématiques, qui excelloit particuliérement dans l'Aſtronomie, & qui avoit une paſſion particuliére pour les choſes dont la connoiſſance dépend des expériences. Il avoit fait imprimer l'année précédente ſes Diſcours Chronologiques pour la défenſe de Scaliger, de Temporarius, & du P. Petau contre le ſieur de la Peyre ; & il étoit nouvellement revenu d'un voyage d'Italie, où le Cardinal de Richelieu l'avoit envoyé pour le ſervice du Roy, lors qu'il entendit parler de la Dioptrique de M. Deſcartes à Paris. Il la lût, & y fit des objections dans le même têms que le P. Merſenne reçût celles de M. de Fermat. M. Petit, qui avoit dés-lors une grande correſpondance avec ce Pére pour les expériences & les recherches, fut curieux de voir les objections de M. de Fermat avant que ce Pére les envoyât à M. Deſcartes. Il en écrivit enſuite à ce Pére, tant pour le remercier, que pour luy marquer le jugement qu'il faiſoit des objections de M. de Fermat auprés des ſiennes. Le P. Merſenne envoya la lettre de M. Petit à M. de Fermat, qui la trouva *trés-excellente*, ſoit pour la matiére, ſoit pour le ſtile. Elle luy laiſſa un deſir trés-ardent de faire connoiſſance avec ſon Auteur, & il pria le P. Merſenne que ce fût par ſon moyen. Il le ſollicita auſſi de luy procurer la lecture d'un Diſcours que M. Petit promettoit touchant *la réfraction* dans ſa belle lettre ; & il luy demanda (comme par un privilége préſomptif de leur amitié future) la communication des expériences qu'il avoit faites, ajoûtant qu'il pourroit bien y mêler de la Géométrie, s'il les trouvoit conformes à ſon ſentiment. Il tira une copie de la lettre & des objections de M. Petit ſur la Dioptrique de M. Deſcartes ;

Pierre.

Vie du P. Merſenne, pag. 39.

Tom. 3. des lettr. de Deſc. pag. 167 & 168.

&

& il renvoya l'original au P. Merſenne, ayant pris la liber- « 1637.
tê d'y effacer ſur la fin quelques paroles qui marquoient que « 1638.
les objections de M. Petit contre la Dioptrique de M. Deſ- «
cartes étoient plus fortes & moins ſujétes à replique que les «
ſiennes. Ce n'étoit point parcequ'il en voulût douter, di- «
ſoit-il, puiſqu'il avoit conçû une trés-grande opinion de l'eſ- «
prit de M. Petit, mais parcequ'il ſouhaitoit *d'être mis à l'é-* «
cart, & de voir toutes ces belles diſputes plûtôt comme témoin que «
comme partie. «

Mais cette diſpoſition ne dura au plus que juſqu'à ce qu'il eut reçû des nouvelles de M. Deſcartes: aprés quoy il ne fut plus le maître de ſon cœur. Quoiqu'il crut être alors dans une parfaite indifférence, il ne laiſſoit pas de témoigner grande impatience pour voir la réponſe de M. Deſcartes à ſes objections de Dioptrique, & les remarques qu'il devoit faire ſur ſon traité *de Maximis & Minimis*. Il craignit que le Pére Merſenne fiſt difficulté de les luy envoyer au cas qu'il s'y trouvât quelques termes peu obligeans pour luy. C'eſt ſur quoy il voulut le prévenir, afin de lever tous les obſtacles qui pourroient le priver de cette ſatisfaction. » S'il y a, dit-il à ce Pére, quelque petite aigreur dans ces ré- «
ponſes ou dans ces remarques, comme il eſt difficile qu'il «
n'y en ait, vû la contrariété qui ſe trouve entre nos ſentimens, «
cela ne doit point vous détourner de me les faire voir. Car «
je vous proteſte que cela ne fera aucun effet dans mon eſ- «
prit, qui eſt ſi éloigné de vanité, que M. Deſcartes ne ſçau- «
roit m'eſtimer ſi peu que je ne m'eſtime encore moins. Ce «
n'eſt pas que la complaiſance me puiſſe obliger de me dédire «
d'une vérité que j'auray connuë : mais je vous fais par là «
connoître mon humeur. Obligez-moy, s'il vous plaît, de ne «
différer plus à m'envoyer ſes écrits, auſquels par avance je «
vous promets de ne faire point de replique. «

CHAP.

1637.
1638.

CHAPITRE VIII.

Réponſe de M. Deſcartes aux Objections de M. de Fermat ſur la Dioptrique. Ecrit de M. de Fermat de locis planis & ſolidis. *Jugement que fait M. Deſcartes de l'écrit de M. de Fermat* de Maximis & Minimis, *& de l'eſprit de ſon Auteur. Sa Réponſe à cét écrit. Il ſouhaite que pluſieurs la voyent, & pourquoy? Le Pére Merſenne la fait voir à Meſſieurs Paſcal & de Roberval qui repliquent pour M. de Fermat. Réponſe de M. Deſcartes à ces deux Meſſieurs. Eloge du Préſident Paſcal. Jugement que fait M. Deſcartes de la Replique de M. de Fermat ſur la Dioptrique.*

Cette réponſe ſe trouve au 3. vol. des lettr. pag. 175.

LA Réponſe que M. Deſcartes fit aux Objections de M. de Fermat ſur ſa Dioptrique, & qu'il avoit envoyée au Pére Merſenne dés le milieu du mois de Décembre de l'an 1637, n'avoit rien pour le ſtile ny pour les maniéres qui pût faire la moindre peine à M. de Fermat, ou donner le moindre ſcrupule à ce Pére. Auſſi ne fit-il pas difficulté de la luy envoyer de la même main qu'il l'avoit reçûë: & peu de jours aprés il envoya à M. Deſcartes un autre traité de M. de Fermat qui commençoit à craindre que M. Deſcartes ne connût qu'à demy ce qu'il ſçavoit faire en Mathématiques. Ce nouveau traité avoit pour titre *de locis planis ac ſolidis.* C'étoit un écrit analytique concernant la ſolution des problêmes plans & ſolides: & M. de Fermat avoit été bien aiſe que le P. Merſenne l'addreſsât comme de ſon propre mouvement à M. Deſcartes, ſans témoigner que ce fût de la part de l'Auteur, afin qu'il ne parût pas qu'il n'auroit travaillé ſur les problêmes plans & ſolides, qu'aprés avoir vû ce qu'en avoit écrit Monſieur Deſcartes dans ſa Géométrie.

Sallo du 9. Février 1665.

M. Deſcartes manda au P. Merſenne dés le mois de Janvier de l'année ſuivante qu'il avoit reçû ce nouvel écrit; & il luy renvoya en même têms l'original de M. de Fermat contre ſa Dioptrique, parceque ce Pére luy avoit marqué que c'étoit à l'inſçû de l'Auteur qu'il le luy avoit envoyé.

Tom. 3. de ſes lettr. pag. 298.

Il

Il n'en uſa pas de même à l'égard de ſon écrit *de* 1638.
Maximis & Minimis, c'eſt-à-dire, des plus grandes & des
moindres de toutes les Quantitez, ſous prétexte que c'étoit un M. Carcavi.
Conſeiller de ſes amis, & non M. de Fermat luy-même qui
l'avoit donné à ce Pére pour le luy envoyer. » J'ay cru, dit-
il dans ſa lettre à ce Pére, que je devois retenir l'original "
de cet écrit, & me contenter de vous en envoyer une copie, "
vû principalement qu'il contient des fautes qui ſont ſi appa- "
rentes, qu'il m'accuſeroit peut-être de les avoir ſuppoſées, "
ſi je ne retenois ſa main pour m'en défendre. En effet, ſe- "
lon que j'ay pû juger par ce que j'ay vû de luy, c'eſt un eſ- "
prit vif, plein d'invention & de hardieſſe, qui s'eſt à mon "
avis précipité un peu trop, & qui ayant acquis tout d'un "
coup la réputation de ſçavoir beaucoup en Algébre pour en "
avoir peut-être été loüé par des perſonnes qui ne prenoient "
pas la peine, ou qui n'étoient pas capables d'en juger, eſt "
devenu ſi hardy, qu'il n'apporte pas, ce me ſemble, toute l'at- "
tention qu'il faudroit à ce qu'il fait. "

M. Deſcartes accompagna cette lettre de la réponſe qu'il avoit faite au traité de M. de Fermat *de Maximis & Minimis*, & il manda au P. Merſenne qu'il ſeroit fort aiſe de ſçavoir ce que cét Auteur diroit tant de cette réponſe que de celle qu'il luy avoit addreſſée auparavant touchant les objections où la démonſtration contre ſa Dioptrique. Il eſt vray que l'une & l'autre réponſe ſembloient n'être que pour le P. Merſenne, ſi l'on s'en rapporte à leur addreſſe : mais M. Deſcartes auroit été trés-fâché que M. de Fermat ne les eût pas vûës. Il pria donc ce Pére de les luy envoyer inceſſamment, ajoûtant qu'il n'avoit pas voulu y nommer M. de Fermat, afin qu'il eût moins de confuſion des fautes qu'il avoit été engagé d'y remarquer, non dans le deſſein de rien faire qui fût choquant ou deſagréable à M. de Fermat, mais ſeulement de ſe deffendre.

Et parce, dit-il, que M. de Fermat pourroit ſe vanter à " Pag. 299. du 3. tom.
mon préjudice dans ſes écrits ou dans ſes diſcours, je crois "
qu'il eſt à propos que pluſieurs voyent auſſi mes deffenſes. "
C'eſt pourquoy je vous prie de ne les luy point envoyer ſans "
en retenir copie. Que s'il vous parle de vous envoyer encore "
d'autres écrits pour me les faire voir, priez-le, s'il vous plaît, "

1638. » de les mieux digérer que les précedens. Autrement, vous
» m'obligeriez de ne point prendre la peine de me les addreſſer.
» Car entre nous, ſi, lorſqu'il voudra me faire l'honneur de me
» propoſer des objections, il ne veut pas ſe donner plus de pei-
» ne qu'il a pris la prémiére fois, j'aurois honte de me voir
» réduit à la peine de répondre à ſi peu de choſe; & d'un autre
» côté je ne m'en pourrois honnêtement diſpenſer, lorſqu'on
» ſçauroit que vous me les auriez envoyées. Je ſeray bien aiſe
» que ceux qui me voudront faire des objections ne ſe hâ-
» tent point, & qu'ils tâchent d'entendre tout ce que j'ay écrit
» avant que de juger d'une partie. Car le tout ſe tient, & la
» fin ſert à prouver le commencement. Mais je me promets
» que vous continuerez toujours à me mander franchement ce
Pag. 299. » qui ſe dira de moy, ſoit en bien, ſoit en mal. Au reſte cha-
ibid » cun ſçachant que vous me faites la faveur de m'aimer com-
Voyez auſſi la p. » me vous faites; on ne dit rien de moy en vôtre préſence
187 du mê- » qu'on ne préſuppoſe que vous m'en avertiſſez: & ainſi vous
me tom. » ne pouvez plus vous en abſtenir ſans me faire tort.

Quelques defauts que M. Deſcartes trouvât pour lors dans les prémiers écrits de M. de Fermat, il ne laiſſoit pas d'y appercevoir déja des marques de l'habileté de cét illuſtre inconnu: & l'eſtime qu'il conçût pour ſon mérite s'accrut à meſure que leur diſpute augmenta. Il ſe croyoit encore alors diſpenſé des égards & des ménagemens qu'il auroit fallu prendre s'ils ſe fuſſent connus, ou s'ils ſe fuſſent écrit immédiatement l'un à l'autre. C'eſt ce que M. de Fermat fut obligé d'excuſer dans la ſuite, lorſqu'ils en vinrent à des éclairciſſemens ſur leur conduite de part & d'autre.

Tom. 3. pag. 178. Pendant que M. de Fermat au milieu des occupations du Palais & de ſes affaires domeſtiques s'appliquoit à faire une replique à la réponſe que M. Deſcartes avoit faite à ſes objections ſur la Dioptrique, le P. Merſenne reçût les remarques de M. Deſcartes ſur le traité *de Maximis & Minimis*. Mais au lieu de l'envoyer droit à M. de Fermat ſuivant l'intention de M. Deſcartes qui l'en avoit prié depuis qu'il eût appris que ce traité étoit de luy, il jugea à propos de les faire voir à deux des amis particuliers de M. de Fermat, qui étoient à Paris. L'un étoit M. *Paſcal* Préſident en la Cour des Aydes d'Auvergne, l'autre étoit Monſieur de Roberval

Elles ſont la 1vi lettr. du 3. vol.

Profeſſeur

Profeſſeur des Mathématiques en la chaire de Ramus. 1638.

Ces Meſſieurs ayant appris que M. de Fermat étoit occupé de la compoſition de ſa replique à M. Deſcartes ſur des matiéres de Dioptrique, & craignant que M. Deſcartes ne voulût tirer avantage des embarras & des delais de M. de Fermat, crurent devoir épouſer la querelle de leur amy. Ils le diſpenſérent pour ſon ſoulagement du ſoin de pourſuivre la querelle de Géométrie, & ils ſe chargérent de répondre à M. Deſcartes en faveur de ſon traité *de Maximis & Minimis* contre la réponſe ou les remarques que M. Deſcartes y avoit faites. Ils envoyérent (mais toujours par le canal du Pére Merſenne) leur réponſe à M. Deſcartes, avant que la replique de M. de Fermat ſur la Dioptrique fût venuë. M. Deſcartes lût cette réponſe des deux amis avec aſſez de ſurpriſe. Il loüa leur zéle, approuva les diſpoſitions de leur cœur, & jugea M. de Fermat heureux d'avoir été prévenu d'un tel ſecours dans un ſi grand beſoin. Il ne put même s'empécher de concevoir de l'eſtime pour la capacité dont il voyoit des marques dans l'écrit de ces deux perſonnages: mais il trouva que s'ils avoient bien rempli les devoirs de l'amitié à l'égard de M. de Fermat, ils s'étoient aſſez mal acquittez de la commiſſion qu'ils avoient priſe de le décharger & de le défendre. Nous avons perdu cét écrit de Meſſieurs Paſcal & de Roberval: au moins n'a-t-il pas été poſſible à M. Clerſelier de le recouvrer, pour pouvoir l'inſérer parmy les piéces ſervant à ce fameux procez qu'il a jettées pêle-mêle dans le troiſiéme volume des lettres de M. Deſcartes. Il eſt fâcheux que nous ne puiſſions juger de la bonté de cette piéce que ſur le témoignage de M. Deſcartes, c'eſt-à-dire, de la partie intéreſſée & ſuſpecte: mais l'inconvénient ne paroîtra point irréparable à ceux qui voudront examiner les piéces, ou traitez dont elle fut ſuivie. Il ſuffira de remarquer que la piéce quoique écrite au nom de deux amis de M. de Fermat, étoit toute du ſtile de M. de Roberval, & que M. Paſcal n'y avoit point eu d'autre part que celle du conſentement & de la communication. Au moins étoit-ce l'opinion de M. Deſcartes, qui l'attribuoit toute au ſeul M. de Roberval.

Pag. 188. tom. 3.

Pag. 189. ibid.

A dire le vray la politeſſe & les autres avantages de l'é-

1638. ducation que M. Paſcal avoit ſur M. de Roberval ne permettoient pas que ny M. Deſcartes, ny ceux qui avoient l'honneur de connoître cét illuſtre Magiſtrat, euſſent cette penſée de luy. Ils ſçavoient aſſez que le ſtile de la langue ou de la plume n'étant que l'expreſſion de l'ame, M. Paſcal auroit choiſi pour écrire contre M. Deſcartes des maniéres plus conformes à luy-même. Le mérite de cét homme ſe faiſoit déja reconnoître alors par bien d'autres endroits que par celuy des Mathématiques. Les qualitez qui compoſent & qui perfectionnent le Magiſtrat & l'homme-de-bien, le faiſoient déja conſidérer comme une perſonne dont on ne devoit point borner les ſervices à ſa province : & M. Deſcartes qui n'avoit pas le diſcernement mauvais n'héſita point à ſe flater de ſon amitié dans le têms même qu'il le voyoit engagé dans le parti de ſes adverſaires. M. Paſcal* étoit de Clermont en Auvergne & de l'une des bonnes maiſons de la province. Son pére avoit été Tréſorier de France à Riom ; & ſa mére qui portoit pareillement le ſurnom de Paſcal étoit fille du Sénéchal d'Auvergne à Clermont. Il étoit de huit ans plus âgé que M. Deſcartes, & il mourut un an aprés luy. Il avoit un fils* qui ne contoit encore alors que la quinziéme année de ſa vie, qui ſe diſtinguoit déja parmi les vieux Mathématiciens, & qui eut part enſuite à l'eſtime & à l'amitié de M. Deſcartes. L'éducation de ce fils avoit ſervi de motif au pére pour quitter la province aprés avoir fait paſſer ſa charge de Préſident à l'un de ſes fréres, & pour ſe retirer à Paris comme en un lieu favorable à ſes deſſeins. Ils luy réüſſirent ſi bien, qu'aprés avoir mis ce fils en état d'effacer les autres, il en fut effacé luy-même.

C'eſt ce qu'on peut juger par le ſecond écrit de Roberval.

* Eſtienne.

Né en 1588. mort en 1651.

* Blaiſe.

M. Deſcartes ſuppoſoit que le P. Merſenne auroit envoyé ſa réponſe ſur le traité *de Maximis & Minimis* à M. de Fermat : & il fut ſurpris d'apprendre par une lettre de ce Pére datée du 8 de Février qu'il avoit différé de la luy envoyer, ſur ce que deux de ſes amis luy avoient dit qu'il avoit erré en quelque endroit. En quoy il vid un nouveau trait de la crédulité ordinaire du Pére, qui avoit été aſſez bon pour ſe laiſſer perſuader par les amis de ſa partie à ſon préjudice ; & qui ne s'étoit point apperçû qu'ils ne le détournoient que pour gagner du têms, & pour l'empécher de laiſſer voir ſa

Tom. 3. pag. 186, 188.

réponſe

réponſe à d'autres. Quoy qu'il en ſoit, l'écrit que les deux amis de M. de Fermat avoient fait contre cette réponſe pour défendre le traité géométrique *de Maximis & Minimis*, fut réfuté par M. Deſcartes avant la fin du mois de Février : & ayant reçû enfin la replique de M. de Fermat touchant la Dioptrique, il y fit diverſes réponſes dans le même mois, qu'il addreſſa à ſes principaux amis, l'une à M. Mydorge, une autre à M. Hardy, une troiſiéme au Pére Merſenne. 1638.

Cette réfutation ſe trouve au 3. vol. des lettr. pag. 305. Voyez auſſi la pag. 312. du 3. vol.

Cette replique de M. de Fermat à la réponſe que M. Deſcartes avoit faite contre ſes objections ſur ſa Dioptrique étoit addreſſée au P. Merſenne comme les autres piéces qui l'avoient précédée, & elle ſe trouve imprimée parmi les lettres de M. Deſcartes. L'Auteur proteſtoit à l'entrée que ce n'étoit point par envie ny par émulation qu'*il continuoit cette petite diſpute*, mais ſeulement pour découvrir la Vérité. De quoy il préſumoit que M. Deſcartes ne luy ſçauroit pas mauvais gré, d'autant plus qu'il connoiſſoit *ſon mérite trés-éminent*. C'eſt, dit-il à ce Pére, ce dont j'ay voulu vous faire une déclaration trés-expreſſe à la tête de ma replique ; & j'ajoûteray, avant que d'entrer en matiére, que je ne deſire pas que mon écrit ſoit expoſé à un plus grand jour que celuy que peut ſouffrir un entretien familier, de quoy je me confie à vous.

Tom. 3. pag. 178. lettr. xi.

« « « « « « « «

Cette reſtriction penſa mettre M. Deſcartes en colére aprés la priére qu'il avoit faite au P. Merſenne de ne recevoir aucun écrit de qui que ce fût pour le luy envoyer, ſi ceux qui luy en préſenteroient n'écrivoient au bas qu'ils conſentoient qu'il le fiſt imprimer avec ſa réponſe. Il n'avoit fait d'exception à cette régle que pour les Jéſuites, les Prêtres de l'Oratoire, & les honnêtes gens qui ſeroient reconnus n'avoir point d'autre paſſion que celle de chercher la Vérité. Et s'il n'avoit réſiſté à ſa mauvaiſe humeur, il auroit exclu du nombre de ces derniers M. de Fermat, malgré les caractéres d'honnête homme dont ſes écrits étoient marquez.

Pag. 187. tom. 3.

Pag. 312. tom. 3. & p. 187. ibid.

Il fermoit déja le pacquet où étoit la réponſe à Meſſieurs Paſcal & de Roberval ſur le traité géométrique *de Maximis & Minimis* de M. de Fermat, lors que la replique de celuy-cy touchant le ſecond diſcours de ſa Dioptrique luy fut renduë. Il en lut d'abord le prémier article, & il fut rebuté de

Pag. 312. ut ſupra.

1638. ſa lecture par la condition que l'Auteur ſembloit exiger du P. Merſenne, pour ne la point laiſſer imprimer. Mais ayant fait enſuite réflexion ſur luy-même, il en reprit la lecture d'un ſens plus raſſis. Le fruit de cette lecture qui prévint les réponſes qu'il fit enſuite, fut qu'il ne trouva dans cét écrit pas un ſeul mot qui pût excuſer les fautes qu'il avoit remarquées dans les objections précédentes de M. de Fermat, où qui eût aucune force contre ce qu'il luy avoit répondu. Il prétendoit que dans chaque article de ce qu'il objectoit de nouveau, il faiſoit un paralogiſme, où qu'il corrompoit le ſens des raiſons qu'il luy avoit alléguées, ou enfin qu'il ne les avoit pas compriſes. C'eſt ce qu'il s'obligea de faire voir auſſi clair que le jour (pour me ſervir de ſes termes) pourvû que M. de Fermat trouvât bon que le Public & la Poſtérité en fût juge, ſuivant ce qu'il avoit marqué dans le diſcours de ſa Méthode. Car ſon loiſir n'étoit point deſtiné pour répondre aux objections des Particuliers, ny même pour les lire, à moins qu'en les rendant publiques conjointement avec ſes réponſes, elles ne puſſent ſervir pour tous ceux qui auroient les mêmes doutes.

Diſc. de la Méth. pag. 75. art. 7. de la derniére partie.

Et pag. 312. du 3. tom.

CHAPITRE IX.

Procédures du différent ſurvenu entre M. Deſcartes & M. de Fermat. Bureau où leur cauſe doit être examinée par M. Mydorge & M. Hardy du côté de M. Deſcartes, & par M. Paſcal & M. de Roberval du côté de M. de Fermat. Neutralité du P. Merſenne du conſentement des parties. Dénombrement des piéces ſervant à l'inſtruction de ce procez. M. Paſcal s'éloigne de la ville. M. de Roberval ſoûtient ſeul la cauſe de M. Fermat avec un zéle qui convient peu à la dignité & au nom des parties.

Pag. 336. tom. 3.

MR Deſcartes voyant qu'il n'y avoit point de néceſſité qui eût obligé M. de Fermat à luy envoyer ſon traité *de Maximis & Minimis* à examiner, avoit pris cette action pour un défi. La maniére de l'appeller jointe au mérite & à la dignité de la perſonne qui luy envoyoit le cartel l'empêcha d'éviter cette rencontre. Il ſembla répondre au défi par l'écrit

l'écrit qu'il envoya au P. Merſenne contre le traité *de Maximis*. La ville de Toulouſe & le deſert d'Egmond étoient des extrémitez où il étoit difficile que les parties puſſent agir, & elles avoient aſſez de fierté pour ne vouloir pas avancer l'une en faveur de l'autre. La Providence y ménagea un milieu, & diſpoſa tellement les choſes, que la ville de Paris où étoient leurs habitudes, leurs amis, & leurs adverſaires, devint inſenſiblement le bureau où leurs différents devoient être examinez. Le P. Merſenne ſans y ſonger avoit donné lieu à cette diſpoſition, en mettant entre les mains de Meſſieurs Paſcal & de Roberval à Paris l'écrit de M. Deſcartes qu'il devoit envoyer à Toulouſe pour M. de Fermat. Ces deux Meſſieurs s'étant chargez de répondre pour M. de Fermat ſembloient agir ſuivant la même diſpoſition de la Providence ſans la connoître. M. Deſcartes de ſon côté s'étant mis en devoir de répondre à ces deux Meſſieurs parut conſentir que l'on connût de ſon affaire à Paris. Il finit ſa réponſe en les ſuppliant de croire, » que s'il y avoit quelque animoſité particuliére entre M. de Fermat & luy, comme ils ſembloient le marquer dans leur écrit, elle étoit toute entiére du côté de M. de Fermat. Car de ſa part il croyoit n'avoir aucun ſujet de ſçavoir mauvais gré à ceux qui vouloient s'éprouver contre luy dans un combat, où ſouvent l'on peut être vaincu ſans infamie. Voyant que M. de Fermat avoit des amis importans qui s'intéreſſoient ſi fort à ſa défenſe, il ne pouvoit douter qu'il n'eût des qualitez aimables qui les y conviaſſent. D'ailleurs il eſtimoit extrémement dans ces amis la fidélité qu'ils luy témoignoient: & parce que c'eſt une vertu également rare & précieuſe, il aſſûre qu'elle ſuffiſoit ſeule *pour l'obliger à être leur trés-humble ſerviteur.*

1638.

Cette réponſe au prémier écrit de M. Paſcal & de Roberval eſt au « 3. vol. pa « 305. g. « Pag. 311 & « 312 tom. 3. « « « « « « « « « «

Mais puiſque ces Meſſieurs avoient jugé à propos de ſe rendre *les Avocats de ſa partie* dans une cauſe qui luy paroiſſoit peu ſoutenable, il témoignoit eſpérer de leur prudence qu'ils ne voudroient pas être ſes juges, & qu'ils ne trouveroient pas mauvais qu'il les recuſât avec quelques autres des amis de M. Fermat. Les autres Mathématiciens que l'on auroit pû engager à connoître de cette affaire, n'étoient pas ſans doute en petit nombre à Paris. Mais les uns n'étoient pas en état d'entendre aſſez parfaitement la Géométrie de M.

Ibid. pag. 312. ut ſupr.

1638. M. Deſcartes, les autres n'étoient pas aſſez connus de luy, ſi l'on en excepte deux illuſtres Géométres, au jugement deſquels il pouvoit ſûrement s'en rapporter. Ces deux perſonnages étoient M. Mydorge & M. Hardy, qui étoient reconnus publiquement pour ſes intimes amis. Cette conſidération ne les rendoit pas moins récuſables à M. de Fermat, que M. Paſcal & M. de Roberval l'étoient à M. Deſcartes pour leur amitié avec M. de Fermat. Il fallut donc ſe réſoudre à les choiſir non pour ſes juges, mais pour ſes Avocats; ou pour parler aux termes du cartel préſenté par M. de Fermat, M. Mydorge & M. Hardy furent retenus par M. Deſcartes pour être ſes ſeconds, & pour être oppoſez à M. Paſcal & à M. de Roberval, qui s'étoient offerts à M. de Fermat pour le ſeconder dans le combat. Le P. Merſenne fut prié de demeurer dans la neutralité, & de ſe contenter de la fonction de ſimple ſpectateur, afin de ne devenir ſuſpect à aucun des partis dans les ſervices qu'il pourroit rendre aux uns de la part des autres. M. Deſcartes le ſouhaitoit ainſi en cette rencontre comme dans toutes les autres, ſuivant les égards & les ménagemens dont il uſoit ordinairement auprés du P. Merſenne, de l'amitié duquel il ne prétendoit pas abuſer; & il avoit ſoin ſur toutes choſes de ne jamais commettre mal à propos ny ſa perſonne ny la ſainteté de ſa robe.

Pag. 313. ibid.

Tom. 3. pag. 197.

Tom. 1. des lettr. p. 371.

„ Vous ne devez pas craindre, dit-il à ce Pére, que les avis
„ que vous aurez la bonté de me donner touchant ce qui ſe
„ dira contre moy, tournent jamais à vôtre préjudice. Car il
„ n'y a rien que je ne ſouffriſſe plûtôt que de vous intéreſſer
„ dans mes querelles. Mais je m'aſſûre auſſi que de vôtre côté
„ vous ne voudriez pas me tenir les mains pendant qu'on me
„ bat, pour m'empêcher de me défendre: & ceux qui vous
„ donnent des objections contre moy ne peuvent raiſonnable-
„ ment s'en prendre à vous des réponſes que j'y feray, ny ſe
„ fâcher que vous me les envoyiez. Car ſçachant l'affection que
„ vous me portez, ils ne vous les peuvent donner à d'autres fins
„ que pour me les faire voir: & toute la civilité dont j'ay crû
„ pouvoir uſer juſqu'icy envers M. de Fermat, a été que j'ay
„ feint d'ignorer ſon nom, afin qu'il ſçache que je ne répons
„ qu'à ſon écrit, & que vous ne m'avez envoyé que ſes objec-
„ tions, ſans y engager ſa réputation.

Ce

Ce qui détermina M. Deſcartes à régler ainſi l'état de ſa diſpute fut prémiérement une lettre du P. Merſenne datée du VIII de Février 1638, qui fut ſuivie d'une autre que le même Pére luy écrivit quatre jours aprés touchant les mouvemens que ſe donnoient Meſſieurs Paſcal & de Roberval en faveur de M. de Fermat. Le jour même qu'il reçût cette derniére il écrivit à M. Mydorge & à M. Hardy pour leur donner avis de ce qui ſe paſſoit, & pour les intéreſſer dans ſa cauſe. Il enferma ces lettres dans le pacquet qu'il addreſſoit au Pére Merſenne : mais il voulut inſérer la réponſe qu'il faiſoit au prémier écrit de Meſſieurs Paſcal & de Roberval dans la lettre qu'il écrivoit à M. Mydorge, afin que ſi ce Pére craignoit que ces Meſſieurs ne trouvaſſent mauvais qu'il eût fait voir cette réponſe * à M. Mydorge plûtôt qu'à eux, il pût s'en excuſer par ce moyen. 1638.

Pag. 188, & 190. du 3. vol.

Pag. 188.

* Cette réponſe eſt la XVII lettr. du 3. vol. de Deſc. pag. 305.

Nous avons perdu la lettre qu'il en écrivit à M. Hardy: mais on nous a conſervé celle qui étoit à M. Mydorge *, & qui contient, outre les inſtructions néceſſaires pour la connoiſſance de ſon procés de Mathématique, une réponſe au dernier écrit de M. de Fermat, qui étoit ſa replique à la réponſe que M. Deſcartes avoit faite aux objections qu'il avoit propoſées contre ſa Dioptrique. Il manda à M. Mydorge qu'ayant appris du P. Merſenne qu'il avoit ſoutenu ſon parti depuis quelque têms en ſa préſence, il contoit ſur ſon affection ordinaire pour toutes les autres occaſions où il s'agiroit de luy rendre de ſemblables ſervices, & qui pourroient être d'autant plus fréquentes dans la ſuite qu'il apprenoit qu'on le mettoit ſouvent ſur le tapis dans les bonnes compagnies. Pour imiter ceux qui ſe trouvant obligez d'emprunter de l'argent, s'addreſſent toujours plus librement aux perſonnes à qui ils doivent déja, qu'ils ne font à d'autres, il voulut ajoûter à toutes les autres obligations dont il luy étoit redevable, celle de luy devoir encore le ſuccés de cette affaire. Il le pria donc de voir les piéces de *ſon procés* : & il luy recommanda en même têms d'oublier ou de ſuſpendre les ſentimens de ſon amitié, pour ne ſuivre que les régles de la juſtice & de la vérité. [1] La prémiére des piéces qu'il le prioit de voir étoit la lettre de M. de Fermat au P. Merſenne, contenant les objections de cét Auteur contre ſa

* Cette lettre avec la réponſe à la replique ſur la Dioptrique ſe trouve à la page 192 du 3. vol.

[1] C'eſt la XXXVII lettr. du 3. vol.

1638. Dioptrique. [2] La ſeconde étoit ſa réponſe à cette lettre de M. de Fermat. [3] La troiſiéme étoit l'écrit latin de M. de Fermat, *de Maximis & Minimis, & de inventione Tangentium linearum curvarum* qu'il luy avoit fait envoyer, pour luy faire voir qu'il avoit oublié cette matiére dans ſa Géométrie; & qu'il avoit auſſi une maniére pour trouver les Tangentes des lignes courbes meilleure que celle que M. Deſcartes avoit donnée. [4] La quatriéme étoit la réponſe à cét écrit *de Maximis*. [5] La cinquiéme étoit l'écrit de quelques amis de M. de Fermat en replique à ſa réponſe contre l'écrit latin de M. de Fermat, & que M. Deſc. attribuoit au ſeul M. de Rob. [6] La ſixiéme étoit la réponſe de M. Deſc. à ces amis de M. de Fermat, c'eſt-à-dire, à Meſſieurs Paſcal & de Roberval. [7] La ſeptiéme étoit la replique de M. de Fermat à la prémiére réponſe de M. Deſcartes touchant ſa Dioptrique. [8] Pour la huitiéme piéce qui étoit la réponſe de M. Deſcartes à cette replique de M. de Fermat au ſujet de la Dioptrique, elle étoit contenuë dans la lettre même qu'il luy envoyoit, & elle en compoſoit la plus grande partie.

[2] C'eſt la XXXIX lettr. du 3. vol.

[3] Cét écrit n'eſt point parmi les lettres de M. Deſcartes.

[4] C'eſt la LVI lettre du 3. vol.

[5] L'écrit de ces Meſſ. eſt perdu.

[6] C'eſt la LVII lettr. du 3. vol.

[7] C'eſt la XL lettr. du 3. vol.

[8] C'eſt la XLII lettr. du 3. vol.

Pag. 194. du 3. vol.

Pag. 193 du 3. vol.

Voila quelles étoient les piéces du procés que M. de Fermat avoit intenté à M. Deſcartes, & que le Pére Merſenne devoit fournir à M. Mydorge, hormis la ſixiéme que M. Deſcartes luy envoyoit en droiture avec la huitiéme dans un même pacquet, & dont il le prioit de retenir une copie, avant que l'original qui étoit pour les deux amis de M. de Fermat leur fût mis entre les mains par le P. Merſenne, à qui M. Mydorge avoit commiſſion de le rendre. Aprés avoir répondu aux principaux endroits de la replique de M. de Fermat, M. Deſcartes finit ſa lettre à M. Mydorge en le priant que M. Hardy eût auſſi la communication de toutes ces piéces de ſon procez, afin qu'ils puſſent l'un & l'autre éxaminer ſa cauſe à fonds. Car il étoit juſte, ſelon luy, que deux des amis de M. de Fermat s'étant préſentez pour ſoûtenir ſa cauſe, il emploiât auſſi pour la défenſe de la ſienne deux de ſes amis en qui il avoit le plus de confiance, & qu'il eſtimoit des plus habiles pour l'affaire dont il étoit queſtion.

Pag. 197, ibid

Pag. 189 du même tome.

M. Deſcartes écrivit en même têms au P. Merſenne, pour le prier de vouloir retenir des copies de toutes les piéces qu'il devoit communiquer tant à M. Mydorge qu'aux deux amis

amis de M de Fermat, & de les faire voir à tous ceux qui en auroient la curioſité, mais particuliérement à M. des Argues, s'il en vouloit prendre la peine. Mais il jugeoit qu'il étoit trés-important qu'on ne vid point un papier ſans l'autre ; & il auroit ſouhaité pour cela que toutes ces piéces fuſſent écrites de ſuite en un même cahier. Il renvoya à ce Pére dans le même pacquet la copie du traité de M. de Fermat, *de locis planis & ſolidis*, qu'on luy redemandoit ſans avoir eu la commodité de le lire : & il le pria de retenir une autrefois des copies de tout ce qu'il lui envoyeroit en Hollande, ou qu'il ſouhaiteroit qu'on luy renvoiât. 1638. Tom. 2. des lettr. p. 371. Tom. 3. des lettr. p. 189.

M. Mydorge ne tarda point à remettre entre les mains du P. Merſenne l'original de la réponſe que M. Deſcartes avoit faite à l'écrit de Meſſieurs Paſcal & de Roberval au ſujet du traité *de Maximis & Minimis* : & ce Pére la porta auſſi-tôt à M. de Roberval, au collége de Maître Gervais. Celuy-cy ſans laiſſer rallentir la chaleur où l'avoit mis la lecture de cette réponſe compoſa incontinent une replique ſous le nom des deux amis de M. de Fermat, c'eſt-à-dire de M. Paſcal, & du ſien. C'eſt un nom qu'ils avoient légitimement acquis par le prémier ſervice qu'ils avoient rendu à M. de Fermat, qu'ils prétendoient n'avoir connu juſques-là que de réputation, non plus que M. Deſcartes. Mais il falloit que M. de Roberval impoſât à M. Paſcal, ou qu'il eût parole de luy pour continuer la diſpute de M. de Fermat en ſon nom contre M. Deſcartes. M. Paſcal, n'étoit plus à Paris pour lors : & M. de Roberval eut aſſez de bonne foy pour marquer ſon abſence en ſouſcrivant ſeul à leur replique commune. M. Paſcal ne put point avoir dans la ſuite beaucoup de part à ce différent. Il s'étoit crû obligé depuis quelques jours de s'éloigner de la ville, & de ſe retirer loin du commerce public, de peur que ſa préſence n'irritât quelques puiſſances offenſées, & qu'elle ne les portât à faire quelque choſe au préjudice de ſa liberté. La diſgrace où il croyoit être tombé n'étoit que la ſuite de celle de l'un de ſes intimes amis qui avoit été arrêté & conduit à la Baſtille pour quelques troubles excitez à l'Hôtel de Ville. M. Paſcal perſuadé de la droiture du cœur de ſon amy avoit remarqué qu'il y avoit plus de malheur que de crime dans la maniére dont il avoit donné- C'eſt la LVIII lettr. du 3. vol. Pag. 321. du 3. vol. Vers la fin de Mars 1638. v. la lettr. M. de des Argues à Merſenne du 4 Avril 1638.

1638. né occaſion au trouble. Il ne s'étoit pas contenté de parler en faveur de ſon amy, il avoit encore oſé prendre la défenſe de diverſes perſonnes injuſtement traitées par la véxation de quelques officiers intéreſſez. Il avoit appris de plus que cette affaire avoit été rapportée avec des circonſtances trés odieuſes à M. le Chancelier Seguier. C'eſt pourquoi la crainte d'avoir déplû à ce prémier Magiſtrat du Royaume l'avoit fait écarter pour prévenir les effets de ſon reſſentiment. Il demeura environ un an dans ſon éloignement, juſqu'à ce que M. le Cardinal de Richelieu informé de ſon mérite & du ſujet de ſa retraite par Madame la Ducheſſe d'Aiguillon & par M. le Chancelier même le fit revenir en 1639, & l'établit peu de têms aprés Intendant de Normandie à Roüen.

M. Deſcartes ayant reçû le ſecond écrit ou la replique des amis de M. de Fermat à la réponſe qu'il leur avoit faite n'eut pas de peine à y reconnoître le ſtile de M. de Roberval. La dureté des maniéres & les expreſſions des-obligeantes d'*abſurdité*, *d'ignorance*, & *de mauvaiſe foy*, luy firent juger que M. Paſcal étoit véritablement abſent ou qu'il n'avoit point de part à la compoſition de ce nouvel écrit. Auſſi n'attribua-t'il qu'à M. de Roberval la précipitation avec laquelle on entreprenoit à la fin de cét écrit de juger généralement de ſa Méthode, de ſa Dioptrique & de ſes Météores, lors qu'il ne s'agiſſoit que de quelques omiſſions qu'on imputoit à ſa Géométrie. Il en récrivit au P. Merſenne ſur la fin du mois de Mars, & il luy manda qu'il n'étoit point réſolu de faire réponſe à ce ſecond écrit, parce qu'il remarquoit que celuy qui l'avoit compoſé, *ſe picquoit*. Mais il pria ce Pére que quand il verroit la colére de M. de Roberval appaiſée, il luy fiſt connoître *le peu de raiſon qu'il avoit eu de s'échauffer*, & le peu de conformité que la paſſion qu'il avoit de cenſurer tout ce qui venoit de luy pouvoit avoir avec la modération dont Meſſieurs de Fermat & Paſcal en uſoient d'ailleurs à ſon égard. Nonobſtant ſes maniéres rebutantes & ſes préventions, il le fit aſſurer par le Pére Merſenne

Pag. 321, & 323.

Pag. 320, & 321. du 3. vol.

Pag. 322, & 323 ibid.

Pag. 324 ibid.

» qu'il étoit ſon trés-humble ſerviteur, & qu'il ne s'offenſoit
» pas plus de tout ce qui étoit dans ſon écrit, que l'on fait ordinairement dans le jeu, de la colére de ceux qui perdent.
» Mais que, comme il n'y a point de plaiſir à joüer contre ceux

qui

qui ſe fâchent, il prendroit le parti dorênavant de ne plus répondre à aucun écrit, où il remarqueroit plus de paſſion que d'amour pour la Vérité. « 1638.

M. de Roberval malgré la ſingularité de ſon humeur auroit peut-être été ſatisfait de tant d'honnêteté : mais le Pére Merſenne qui avoit un talent particulier pour commettre les Sçavans entre-eux, & pour prolonger les diſputes qu'il avoit excitées, ne fut pas content de la réſolution que M. Deſcartes avoit faite de ne point répondre à M. de Roberval. Il luy en écrivit le XVI de Mars : & M. Deſcartes pour luy procurer du repos de ce côté-là, ſe crut obligé de luy envoyer néanmoins la réponſe qu'il attendoit ; mais il prit garde de n'y rien laiſſer gliſſer qui pût remuer encore la bile de M. de Roberval.

C'eſt la LX lettr. du 3. vol. Du mois d'Avril 1638.

CHAPITRE X.

M. de Fermat cherche à faire ſa paix avec M. Deſcartes dont il demande l'amitié. M. Deſcartes la luy accorde avec joye, & à M. Paſcal. Il l'offre même à M. de Roberval. Il s'excuſe ſur ſur quelques termes qui avoient paru aigres à M. de Fermat, rend raiſon de ſa conduite, porte ſon jugement ſur la régle de M. de Fermat, & ils s'écrivent pour s'aſſurer mutuellement de leur amitié. M. de Fermat ne laiſſe pas de faire revivre ſecrétement quelques reſtes de leur diſpute. M. Deſcartes en témoigne de l'étonnement, & fait un abrégé hiſtorique de la queſtion pour juſtifier ſa conduite. M. de Fermat témoigne n'avoir jamais été pleinement ſatisfait de M. Deſcartes même aprés ſa mort. Mais M. Rohault & M. Clerſelier ſupléérent à ce defaut.

CEpendant M. de Fermat commençoit à ſe laſſer de la diſpute : & craignant que le zéle de M. de Roberval ne la fit prolonger, non ſeulement il laiſſa ſans repartie ce que M. Deſcartes avoit écrit contre ſa derniére replique touchant la Dioptrique, mais il écrivit encore au P. Merſenne pour le prier de faire ſa paix avec M. Deſcartes, & de luy procurer en même têms l'honneur de ſa connoiſſance. D'un autre côté M. Mydorge & M. Hardy qui ſouffroient avec

Le 20 d'Avril 1638.

Pag. 168. du 3. tom.

1638. peine qu'un homme du mérite & du rang de M. de Fermat se broüillât si mal à propos avec M. Descartes, songeoient aux moiens de les réconcilier & de changer leur dispute en une correspondance parfaite, dont les fruits se pussent goûter dans une communication mutuelle de leurs lumiéres. Ils en parlérent au P. Mersenne, qui en écrivit à M. Descartes avant même qu'il en eût reçû la derniére réponse au second écrit des deux amis de M. de Fermat. M. Descartes ne dissimula point à ce Pére que cette proposition luy étoit trés-agréable, & il luy en récrivit en ces termes dans le têms même que M. de Fermat luy demandoit son amitié par la médiation du même Pére, sans qu'il sçût encore rien de sa disposition. » Pour ce que vous ajoutez, dit-il, que ces Messieurs qui ont pris connoissance de nôtre entretien ont envie » de nous rendre amis M. de Fermat & moy, vous les assurerez, s'il vous plaît, qu'il n'y a personne au monde qui recherche ni qui chérisse l'amitié des honnêtes gens plus que je fais; & que je ne crois pas que M. de Fermat puisse me sçavoir mauvais gré de ce que j'ay dit franchement mon opinion de son écrit, aprés m'y avoir provoqué en galant homme. Rien n'est plus contraire à mon humeur que de reprendre les autres: mais je ne pouvois éviter cette occasion aprés son défi, sinon en le mépriſant: ce qui l'auroit sans doute plus offensé que ma réponse. Il écrivit en même têms à M. Mydorge & à M. Hardi, pour les remercier de la bonté avec laquelle ils avoient soutenu son parti touchant la régle *de Maximis* de M. de Fermat, & du tour heureux qu'ils avoient donné à cette dispute pour la terminer à son avantage & au gré des deux parties.

Au mois d'Avril.

Pag. 330, 331. du 3. vol.

Pag. 332, 335 327, ibid.

M. de Fermat en faisant ces démarches vers M. Descartes ne se considéroit pas comme un homme vaincu & desarmé qui n'auroit eu de ressource que dans la clémence du victorieux. Et M. Descartes de son côté regardoit la demande que M. de Fermat luy faisoit de son amitié comme un fruit, non de sa victoire, mais d'une paix qui étoit également glorieuse & utile à tous les deux. Quoique leur paix se fist sans conditions, M. de Fermat qui ne croyoit pas devoir négliger les choses qui pouvoient servir à sa justification, écrivit au P. Mersenne pour luy marquer qu'il avoit été trom-

pé:

pé par la prémiére réponſe que luy avoit faite M. Deſcartes ; & que s'étant imaginé trouver quelque aigreur dans ſes expreſſions, il avoit crû devoir imiter ſon ſtile pour tacher de ſe ſoutenir contre un adverſaire de cette importance. Le P. Merſenne ne manqua pas d'envoier cettre lettre de M. de Fermat à M. Deſcartes, qui récrivit à ce Pére en ces termes. » J'ay vû ce qu'il vous a plû me communiquer des lettres que M. de Fermat vous à écrites. Et prémiérement pour ce qu'il dit avoir trouvé des paroles plus aigres dans mon prémier papier qu'il n'en avoit attendu, je le ſupplie tres-humblement de m'excuſer, & de penſer que je ne le connoiſſois point. Mais ſon écrit *de Maximis* me venant en forme de cartel de la part d'un homme qui avoit déja taché de réfuter ma Dioptrique avant même qu'elle fût publiée, comme pour l'étouffer avant ſa naiſſance, en ayant eu un éxemplaire que je n'avois point envoié en France pour ce ſujet : il me ſemble que je ne pouvois luy répondre avec des paroles plus douces que j'ay fait, ſans témoigner quelque lâcheté ou quelque foibleſſe. Et comme ceux qui ſe déguiſent au carnaval ne s'offenſent point que l'on ſe rie du maſque qu'ils portent, & qu'on ne les ſaluë pas lors qu'ils paſſent par la ruë, comme l'on feroit s'ils étoient dans leurs habits accoutumez : auſſi ne doit-il pas, ce me ſemble, trouver mauvais que j'aye répondu à ſon écrit tout autrement que je n'aurois fait à ſa perſonne, laquelle j'eſtime & honore comme ſon mérite m'y oblige. Je n'ay pas été ſurpris qu'il ait approuvé les raiſons de Meſſieurs Paſcal & de Roberval, car la civilité ne luy permettoit pas d'en uſer autrement : & en effet je ne ſçache point qu'on en eût pû donner de meilleures pour le ſujet dont il étoit queſtion. Mais je me ſuis étonné que M. de Fermat n'ajoutant point d'autres raiſons à celles de ces Meſſieurs, il ait voulu ſuppoſer que celles-là m'ont pleinement perſuadé ; & ſe ſervir de ce prétexte pour s'abſtenir d'envoyer la Tangente de la ligne courbe que je luy avois propoſée. Car j'ay aſſez témoigné par toutes mes lettres qu'ils n'avoient répondu directement à aucune de mes objections ; & que ce n'eſt pas une marque de la bonté de ſa régle *de Maximis*, de dire qu'elle ne réüſſit pas dans l'éxemple que j'ay donné, qui eſt l'unique raiſon qu'ils en ont apportée.

1638.

Pag. 336.

Par l'artifice de M. de Beaugrand.

Pour

1638. „ Pour tous les autres éxemples que vous m'avez mandé à di-
„ verſes fois vous avoir été envoyez par M. de Fermat, enco-
„ re qu'ils fuſſent vrays, ce que je ſuppoſe puis que je ne les ay
„ point vûs, ils ne peuvent prouver que ſa méthode ſoit gé-
„ néralement bonne, mais ſeulement qu'elle réuſſit en cer-
„ tains cas, ce que je n'ay jamais eu intention de nier.

„ La civilité m'obligeroit de ne plus parler de cette affaite
„ aprés m'avoir tacitement donné les mains, s'il n'aſſuroit no-
„ nobſtant cela, que ſa méthode eſt incomparablement plus
„ ſimple, plus courte, & plus aiſée que celle dont j'ay uſé
„ pour trouver les Tangentes. A quoi je ſuis obligé de répon-
„ dre que dans mon prémier écrit, & dans les ſuivans, j'ay
„ donné des raiſons qui montrent le contraire; & que ni luy
„ ni ſes défenſeurs n'y ayant rien répondu, ils les ont aſſez
„ confirmées par leur ſilence. Encore que l'on puiſſe recevoir
„ ſa régle pour bonne étant corrigée, ce n'eſt pas une preuve
„ qu'elle ſoit ſi ſimple ni ſi aiſée que celle dont j'ay uſé, ſi ce
Pag. 338. „ n'eſt qu'on prenne les mots de *ſimple* & *d'aiſée*, pour la mê-
ibid. „ me choſe qu'*induſtrieuſe* : en quoi il eſt certain qu'elle l'em-
Pag. 302, „ porte, parce qu'elle ne ſuit que la maniére de prouver qui
& 303. du „ réduit *ad abſurdum*, comme j'ay averti dés mon prémier écrit.
3. vol. „ Mais ſi on les prend en un ſens contraire, il en faut auſſi ju-
„ ger le contraire par la même raiſon. Pour ce qui eſt *d'être*
„ *plus courte*, on pourra s'en rapporter à l'expérience qu'il ſe-
„ ra aiſé d'en faire dans l'éxemple de la Tangente que je luy
„ avois propoſée. Si je n'ajoute rien d'avantage c'eſt par le de-
„ ſir que j'ay de ne point continuer cette diſpute: & ſi j'ay mis
„ ici quelque choſe qui ne ſoit pas agréable à M. de Fermat,
„ je le ſupplie trés-humblement de m'en excuſer, & de conſi-
„ dérer que c'eſt la néceſſité de me défendre qui m'y a con-
„ traint, & non aucun deſſein de luy déplaire. Il aura auſſi la
„ bonté de m'excuſer ſi je ne rêpons pas à ſes autres queſtions,
„ c'eſt un éxercice auquel je renonce entiérement.

M. de Fermat ayant reçû du P. Merſenne toutes les aſſu-
rances qu'il pouvoit ſouhaiter de la part de M. Deſcartes, ſe
donna enfin la ſatisfaction de luy écrire en droiture pour
luy offrir ſon amitié & ſes ſervices. On peut mettre l'acqui-
ſition d'un tel ami au nombre des meilleures fortunes de M.
Deſcartes. Il connut parfaitement le prix d'une amitié ſi

importante,

importante, & il y fut ſi ſenſible qu'il n'eut point de termes aſſez paſſionnez pour l'en remercier. C'eſt tout dire qu'il crut avoit conquis une Bradamante, ſans ſonger que c'étoit préſumer trop de luy-même que de ſe comparer tacitement à un Roger. 1638. Pag. 347 du tom. 1.

Il ne ſuffiſoit pas à M. de Fermat d'avoir été payé de l'amitié de M. Deſcartes en récompenſe de la ſienne : il voulut encore s'aſſurer de ſon eſtime, ſçachant ce qu'elle pourroit luy valoir dans le monde. Il luy en écrivit de nouveau pour le prier de luy marquer préciſément juſqu'où il pourroit porter l'opinion qu'il devoit avoir de luy-même. Et pour l'engager à ne point employer la flaterie dans ſon jugement, il l'aſſura qu'il s'en feroit une régle pour ſe meſurer auprés des autres. M. Deſcartes luy répondit vers la fin de Juillet en ces termes. » Je ſçay bien que mon approbation n'eſt point néceſſaire pour vous faire juger quelle opinion vous devez avoir de vous-même : mais ſi elle y peut contribuer quelque choſe, comme vous me faites l'honneur de me l'écrire, je crois être obligé de vous avoüer icy franchement que je n'ay jamais connu perſonne qui m'ait fait paroître qu'il fût ſi ſçavant en Géométrie que vous... Je vous prie de croire que ſi j'ay témoigné cy-devant n'approuver pas tout-à-fait certaines choſes particuliéres qui venoient de vous, cela n'empéche pas que la déclaration que je viens de faire ne ſoit trés-vraye. Mais comme on remarque plus ſoigneuſement les petites pailles des diamans que les plus grandes taches des pierres communes, ainſi j'ay crû devoir regarder de plus prés à ce qui venoit de vôtre part, que s'il fût venu d'une perſonne moins eſtimée. La même raiſon me conſole de voir que de bons eſprits s'étudient à reprendre les choſes que j'ay écrites, de ſorte qu'au lieu de leur en ſçavoir mauvais gré, je me ſens obligé de les en remercier : & cette conſidération ſeule ſuffiroit pour me rendre ce que je vous ſuis d'ailleurs. « Pag. 148, 149. *ibid.*

M. Deſcartes pour n'être point ſatisfait à demi de ſa réconciliation, voulut qu'elle s'étendît auſſi juſqu'aux deux amis de M. de Fermat, qui avoient pris la défenſe de ſon écrit géométrique *de Maximis & Minimis*. Dés le mois d'Avril il avoit crû pouvoir en eſpérer quelquechoſe, ſur ce que M. Paſcal. M. de Roberval. Pag. 399. tom. 3.

1638. le P. Merſenne luy avoit mandé que ces Meſſieurs n'avoient pas une liaiſon ſi particuliére avec M. de Fermat qu'on le luy avoit fait croire. Cela étant il n'avoit point douté qu'ils ne fuſſent diſpoſez à préférer la Vérité aux intérêts perſonnels de M. de Fermat, & qu'ils ne s'y rendiſſent dés qu'ils la reconnoîtroient. C'eſt pourquoy ſa conſcience n'ayant rien à luy reprocher à leur ſujet, & ne croyant pas avoir mis une ſyllabe dans ſa réponſe qui pût les des-obliger, il pria le P. Merſenne de leur témoigner qu'il ne recherchoit rien tant que l'amitié des honnêtes gens, & que par cette conſidération il faiſoit beaucoup de cas de la leur.

Ces Meſſieurs, c'eſt-à-dire, M. de Roberval au nom des deux, parceque M. Paſcal s'étoit retiré, le regardant déja comme un amy qu'ils prétendoient traiter avec honnêteté, ſembloient vouloir établir le commerce de leur amitié dans la propoſition de diverſes queſtions géométriques, qu'ils ne pouvoient réſoudre, & qu'ils croyoient ne pouvoir être réſoluës par ſa méthode. M. Deſcartes trouva que ce parti n'étoit point avantageux pour luy. Car il y a une eſpéce de loy établie entre les Géométres, qui défend de propoſer aux autres des queſtions qu'ils ne peuvent réſoudre eux-mêmes, puiſqu'il y en a d'impoſſibles, comme la quadrature du cercle, &c. De plus, il ſe trouvoit des queſtions qui bien que poſſibles alloient néanmoins au-delà des colonnes qu'il avoit poſées, non pas qu'il fallût d'autres régles & plus d'eſprit, mais parceque cela demandoit plus de travail. De ce genre étoient celles dont il avoit parlé dans ſa réponſe à M. de Fermat ſur ſon écrit *de Maximis & Minimis*, pour l'avertir que s'il vouloit aller plus loin que luy, c'étoit par-là qu'il devoit paſſer. D'ailleurs il y en a qui appartiennent à l'Arithmétique plûtôt qu'à la Géométrie, comme celles de Diophante, & deux ou trois de celles dont Meſſ. Paſcal & de Roberval avoient fait mention dans leur écrit, qu'il ne promettoit pas de réſoudre toutes. Ce n'eſt pas que ces derniéres fuſſent plus difficiles que celles de Géométrie : mais il ſuffiſoit pour luy ôter la penſée d'y travailler qu'elles fuſſent inutiles, ou qu'elles ne fuſſent point du partage d'un eſprit de ſa ſorte, mais de ceux qui ne pouvant prendre un eſſor ſupérieur s'aſſujettiſſent par un travail opiniâtre à examiner la ſuite des nombres.

Pag. 311. ibid.

Pag. 400. ibid.

Le

Le P. Merſenne qui ſe faiſoit un plaiſir de concilier les eſprits aprés les avoir excitez les uns contre les autres, pria M. Deſcartes de ſupprimer dans ces favorables conjonctures de réünion, un écrit fait par un de ſes zélez partiſans contre Meſſieurs de Roberval & de Fermat pour ſa défenſe, parcequ'il craignoit que cela n'éloignât & n'aigrît des eſprits ſi bien diſpoſez à la réconciliation. M. Deſcartes répondit à ce Pére qu'il avoit grande raiſon de luy donner cét avis ; que « quand l'auteur de cét écrit ne luy auroit pas permis de le « ſupprimer il n'auroit pas laiſſé de le faire ; qu'autrement il « auroit participé à la faute de cét auteur ; qu'au reſte, il n'a- « voit aucun droit de faire imprimer des médiſances, hormis « celles dont il pourroit être obligé de ſe juſtifier luy-même, « ou qu'il ſeroit néceſſaire de réfuter. « 1638.

Pag. 399. du tom. 3.

Le cœur de M. de Roberval ne paroiſſoit pas fait pour celuy de M. Deſcartes, auſſi ne purent-ils jamais demeurer parfaitement unis. Il n'en étoit pas de même de celuy de M. de Fermat, dont on peut dire que M. Deſcartes fut le maître le reſte de ſes jours. Mais ce qui eſt aſſez ordinaire dans des amis qui ont des lumiéres différentes, il eſt certain que leurs eſprits ne ſuivirent pas toujours la loy de leurs cœurs. M. de Fermat perſuadé comme auparavant de l'excellence de ſa méthode, n'étoit pas convenu des exceptions que M. Deſcartes y avoit faites pour la rendre telle. Il continua ſans préjudice de leur nouvelle amitié de publier ſes complaiſances pour l'invention de cette méthode, & il ſembloit même attribuer à quelque defaut d'attention ce que M. Deſcartes jugeoit qu'on y pouvoit retoucher. Le Pére Merſenne ne manqua point de donner avis de cette conduite à M. Deſcartes, à qui elle parut aſſez incompréhenſible. Il en récrivit à ce Pére le XXIII d'Août & luy fit un abrégé hiſtorique de leur diſpute pour le rendre enſuite le juge de cette conduite. » Vous m'envoyâtes, dit-il, l'hyver paſſé de la part de M. de Fermat une régle pour trouver *les plus grandes* * *& les moindres* en Géométrie. Je la crus défectueuſe, & je le vérifiay par l'exemple même qu'il avoit donné. Mais j'ajoûtay qu'en la corrigeant on pouvoit la rendre aſſez bonne ; quoiqu'elle ne fût pas ſi générale que ſon auteur prétendoit. Je fis voir néanmoins qu'on ne pourroit pas s'en

« Tom. 3. des lettr. pag. « 359.

« * *De Maximis & Minimis* « Pag. 302, « 303. *ibid.*

1638. » ſervir de la maniére qu'elle étoit dictée pour trouver la Tan-
» gente d'une certaine ligne que je nommay : & pluſieurs rai-
» ſons me faiſoient juger alors qu'il ne l'avoit trouvée qu'*à tâ-*
» *tons*. Ayant vû ſon écrit, je jugeay par ſes démarches qu'il
» avoit envie de s'éprouver en Géométrie. Mais ne croyant pas
» que ce ſujet fût aſſez propre à ce deſſein, parcequ'il n'é-
» toit ny des plus difficiles ny des plus importans ; je pris la li-
» berté de luy en propoſer trois ou quatre autres, qui ſont
» toutes choſes auſquelles il auroit ſans doute répondu depuis,
*Roberval. » s'il avoit eu dequoy. Au lieu de cela, quelqu'un * de Paris
a La Ré- » qui favoriſoit ſon party ayant vû mon écrit *a* entre vos mains,
ponſe au » tâcha de vous perſuader que je m'étois trompé, & vous
traité *de* » pria de différer de l'envoyer à Toulouſe. Vous me le man-
Maximis & Minimis. » dâtes, & je vous aſſuray que je ne craignois rien de ce cô-
» té là. Vous m'envoyâtes quelque têms aprés une réponſe
» faite pour M. de Fermat par ce même homme de Paris, dans
» laquelle ne trouvant autre choſe ſinon qu'il ne vouloit pas
» qu'une certaine ligne pût être nommée *la plus grande*, il me
» fit ſouvenir de ces Avocats, qui pour faire durer un procez
» cherchent quelque choſe à redire dans les formalitez qui ne
» ſervent de rien au fonds de la cauſe. Je crûs devoir vous a-
» vertir dés-lors qu'il n'uſoit de cette procédure que pour
» donner plus de loiſir à ma partie de penſer à me répondre ; &
» l'événement montre aſſez que mes conjectures ont été vrayes.
Pag. 327 » Ennuyé des longueurs de cette petite chicanerie, je leur ay
du 3. tom. » enfin mandé tout au long ce qui devoit être ajouté à la ré-
» gle dont il étoit queſtion pour la rendre vraye, ſans pour
» cela changer la maniére dont elle étoit conçûë, & qui m'a-
» voit fait dire qu'on ne pouvoit s'en ſervir pour trouver la
» Tangente que j'avois propoſée.
» Depuis ce têms-là, ſoit que ce que j'avois corrigé dans
» cette régle luy ait donné plus de lumiére, ſoit qu'il ait
» eu plus de bon-heur qu'auparavant ; enfin aprés ſix mois de
» délay, il a trouvé moyen de la tourner d'un nouveau biais,
» par l'aide duquel il exprime en quelque façon cette Tan-
Pag. 360 » gente. Jugez ſi cela vaut la peine de chanter ſi haut ſa vic-
du 3. vol. » toire. Il n'étoit rien de plus facile que de rencontrer ce nou-
» veau biais ; & il l'a pû tirer de ma Géométrie, où je me ſers
» d'un ſemblable moyen pour éviter l'embarras qui rend ſa

prémiére

prémiére régle inutile dans cét exemple. Mais il n'a point « 1638.
ſatisfait à ce que je luy avois propoſé, qui n'étoit pas de «
trouver cette Tangente, vû qu'il la pouvoit avoir de ma «
Géométrie, mais de la trouver en ne ſe ſervant que de ſa «
prémiére régle, puiſqu'il l'eſtimoit ſi générale & ſi excel- «
lente. Il eût été ſans doute plus avantageux pour luy de ne «
point parler de cette Tangente, parce que le grand bruit «
qu'il en fait donne lieu de croire qu'il a eu beaucoup de «
peine à la trouver, & de remarquer que ſon ſilence ſur les «
autres choſes que je luy ay objectées eſt un témoignage «
qu'il n'a rien eu à y répondre, & qu'il ne ſçait pas encore «
le fondement de ſa régle. J'avoüe que depuis qu'il a vû ce «
que j'ay mandé qu'on y devoit corriger, il ne peut plus igno- « Pag. 334.
rer le moyen de s'en ſervir. Mais s'il n'a point eu commu- « & 335.
nication de ce que j'ay mandé depuis à M. Hardy touchant « ibid.
la cauſe de l'éliſion de certains termes qui ſemble s'y faire «
gratuitement, il me permettra de douter encore qu'il la ſça- «
che démontrer. «

Voilà ce que M. Deſcartes manda ſecrétement au Pére Merſenne touchant la conduite de M. de Fermat, mais ſans prétendre qu'elle dût cauſer la moindre altération dans leur amitié. Au lieu d'inſiſter davantage ſur un ſujet de ſi petite importance, il aima mieux s'en remettre à la Vérité, à la force de laquelle il ne deſeſpéroit pas de voir un jour céder l'eſprit de M. de Fermat, & celuy de M. de Roberval.

Cependant M. de Fermat ne vouloit rien diminuer de la bonne opinion qu'il avoit une fois conçûë de ſa régle & de ſa méthode. Il avoit raiſon ſans doute de l'eſtimer aprés l'a- Pag. 361, 362.
voir corrigée ſur les réfléxions que M. Deſcartes luy fit faire : ibid.
mais il fit connoître qu'il étoit homme en feignant que c'étoit la même qu'auparavant, comme s'il n'y eût point apporté de changement. Cela luy produiſit de têms en têms de légéres conteſtations, non pas avec M. Deſcartes qui devoit ſon têms & ſes talens à autre choſe qu'à la diſpute, mais avec le jeune Gillot que M. de Fermat appelloit ſon écolier ; avec M. Chauveau ſon ancien compagnon de claſſe au collége de la Fléche ; & avec d'autres Mathématiciens de Paris, qui depuis cét éclat ſe déclaroient Cartéſiens de jour en

1638. jour, en dépit de la jalousie de M. de Roberval. M. de Fermat chercha encore autre chose à souhaiter dans la Géométrie de M. Descartes. M. Chauveau qui n'avoit pas l'indifférence de M. Descartes sur ces matiéres crut devoir arrêter ces libertez dans M. de Fermat, contre lequel il écrivit sans consulter M. Descartes, qui ne l'auroit sans doute pas permis. Il eut néanmoins la considération de ne point faire imprimer sa réponse, & il se contenta de faire remarquer à plusieurs de ses amis en particulier les fautes dont il chargeoit M. de Fermat, & l'excellence des écrits de M. Descartes. M. des Argues dont l'habileté étoit généralement reconnuë des Géométres du têms, prit aussi la défense de M. Descartes contre M. de Fermat dans une assez longue dissertation qu'il addressa au P. Mersenne en forme de lettre écrite le 4 d'Avril de l'an 1638. Mais comme il sembloit être l'amy commun de tous les Sçavans illustres qui étoient entrez dans cette fameuse querelle, on n'est point surpris de voir qu'il y dise beaucoup de bien, non seulement de M. Mydorge & des autres partisans de M. Descartes, mais encore de M. de Fermat, de M. Pascal, & de M. de Roberval ses adversaires, dont il souhaitoit de tout son cœur que le mérite fût enfin récompensé de l'amitié de M. Descartes.

V. le 1. vol. des lettr. Mss. au P. Mers.

L'état de la dispute s'étant fait connoître ensuite dans les païs étrangers, on prétend qu'il n'y a presque point eu d'habile Géométre qui ne soit entré dans le parti de M. Descartes. C'est ce que l'on a remarqué principalement en Hollande, où l'on a vû même le docte M. Jean Hudde écrire exprés sur ce sujet plusieurs années aprés que la chose parut assoupie entre M. Descartes & M. de Fermat. Mais nous ne pouvons dissimuler ce que le feu Pére Prestet de l'Oratoire l'un des plus habiles Mathématiciens de nos jours a fait en ces derniéres années pour la défense de M. Descartes. Si l'on en croid ce Pére, la méthode générale qu'il a donnée pour déterminer quelles sont *les plus grandes & les moindres quantitez*, est la plus belle & la meilleure de toutes celles qu'on a inventées. Il avouë qu'elle ne paroît pas d'abord, & que ce n'est qu'avec un peu d'attention qu'on en peut voir l'excellence & la simplicité, parce qu'il en parle assez légérement

V. édition. lat. Geomet. Cartes. ubi Huddenij de Maximis & Minimis.

Liv. 2 de la Géométr. de Desc.

Prestet tom. 2 des Nouv. Elem. de Math. pag 486, 487.

&

& ſans luy donner de nom. C'eſt ce qui avoit trompé M. de Fermat, qui avoit repris mal à propos M. Deſcartes de n'avoir rien dit ſur un ſujet de cette importance, faute d'application ou de méditation ſur cét endroit. M. de Fermat ayant propoſé dans le même têms ſa méthode des *plus grandes & des moindres quantitez* comme une invention rare & nouvelle, elle avoit été reçûë avec applaudiſſement par Meſſieurs Paſcal & de Roberval. Mais M. Deſcartes l'ayant examinée de plus prés qu'eux, l'avoit trouvée défectueuſe & fauſſe en diverſes rencontres. Quoy qu'il eût montré les moyens de la corriger & de la rendre juſte, il n'avoit pourtant pû l'approuver entiérement, parce qu'elle ne pouvoit ſervir à conclure que par la maniére imparfaite de prouver *qui réduit à l'abſurde*. Mais en même têms il avoit négligé d'éclaircir la ſienne, & c'étoit peut-être avec un peu trop de fierté ou d'indifférence qu'il ne voulut jamais produire d'autres exemples que ceux qui ſe trouvoient déja dans ſa Géométrie. M. de Fermat & ſes deux défenſeurs avoient ſçû profiter de cette mauvaiſe diſpoſition ; & ils l'avoient tellement fait valoir, qu'encore que le bon droit ne fût pas entiérement pour eux, ils n'avoient pas laiſſé de groſſir leur parti. Ils s'étoient ſoûtenus pendant quelque têms par leur propre capacité, & ſur tout par la vivacité de leur imagination avec d'autant plus d'addreſſe, qu'ils avoient fait rouler le fort de la diſpute ſur des équivoques, depuis qu'ils s'étoient vûs trop vivement preſſez ſur le point capital. M. Deſcartes de ſon côté, dont le grand cœur mépriſoit quelquefois trop certains petits ſecours, quoique d'ailleurs trés-légitimes & même néceſſaires, pour vouloir trancher les nœuds des difficultez ſans en faciliter les dénouëmens, avoit négligé pour un têms de tirer tous les avantages qu'il étoit aſſûré de remporter dans la ſuite. C'eſt ce qui fait qu'il ſe trouve encore aujourd'huy d'habiles gens qui jugent la victoire douteuſe entre ces deux grands hommes. Mais le P. Preſtet ne croid pas qu'on puiſſe raiſonnablement l'adjuger à M. de Fermat, aprés que l'on aura examiné & compris l'une & l'autre méthode, & qu'on les aura ſoigneuſement conférées enſemble.

1638.

Ibid. ut ſupra.

Ibid.

Pendant que les partis s'échauffoient ſur la queſtion de Géométrie concernant l'art de trouver les plus grandes & les moindres

1638. moindres quantitez, M. de Fermat laiſſoit aſſoupir ſon autre diſpute qui concernoit la Dioptrique ; & il ne s'aviſa point de la réveiller du vivant de M. Deſcartes. Mais aprés ſa mort il parloit volontiers de ce différent, inſinuant que M. Deſcartes ne l'avoit jamais ſatisfait pleinement ſur les difficultez qu'il luy avoit propoſées. M. Rohault croyant ſur ſes maniéres de parler que M. Deſcartes avoit oublié ou négligé de luy répondre, prit la plume pour luy fermer la bouche. Cette erreur innocente produiſit cette réponſe à M. de Fermat, que nous avons maintenant au troiſiéme volume des lettres de M. Deſcartes. M. de Fermat qui ne connoiſſoit pas encore M. Rohault, & qui ne vid ſon écrit que long-têms aprés, diſſimuloit toûjours que M. Deſcartes luy eût répondu, & ſembloit même inviter de têms en têms quelqu'un de ſes amis à reprendre cette ancienne querelle. M. Clerſelier s'offrit, & il la termina à la gloire de M. Deſcartes, & à la ſatisfaction de M. de Fermat, qui mourut peu de têms aprés en bon Cartéſien.

V. les lettr. imprim. de M. de Fermat *in folio.*

Pag. 215. tom. 3.

pag. 297. tom. 3.

CHAPITRE XI.

Diſpute de M. Petit Intendant des Fortifications avec M. Deſcartes ſur quelques points de ſa Dioptrique. M. Petit eſt convaincu par ſes expériences, qui ſe rapportent à la doctrine de M. Deſcartes. Il fait quelques autres objections ſur l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'Ame, mais vaines & frivoles. Diſpute de M. Morin Profeſſeur Royal avec M. Deſcartes ſur la lumiére avec les réponſes & les repliques de l'un à l'autre. M. Morin ſe plaint de la fortune : M. Deſcartes ſe mocque d'elle.

MR Petit ne tarda point tant à rendre ſes armes à M. Deſcartes que M. de Fermat. Nous avons vû qu'il faiſoit plus de cas de ſes objections contre la Dioptrique de M. Deſcartes que de celles de M. de Fermat. Mais ſoit qu'il fût un peu prévenu pour luy-même, ſoit que ſes objections fuſſent effectivement meilleures, il profita de l'avantage qu'il avoit ſur M. de Fermat par le moyen de ſes expériences, qui s'accordant

s'accordant merveilleuſement avec la doctrine de M. Deſcartes, ne ſervirent pas peu à le des-abuſer & à luy faire rechercher de bonne heure ſon amitié. M. Deſcartes avoit mandé au P. Merſenne vers la fin de Février de cette année qu'il ne ſe ſouvenoit point d'avoir jamais vû ce M. Petit dont il luy parloit dans ſa lettre, & dont il luy avoit envoyé les objections. Mais quel qu'il pût être, il avoit prié ce Pére de ne le point décourager, & de ne luy pas ôter le deſir de continuer d'écrire contre luy, ſans même uſer de ménagement. Au mois d'Avril ſuivant, il récrivit à ce Pére pour le prier de convier M. Petit de luy envoyer au plûtôt le reſte de ce qu'il avoit à objecter contre ſa Dioptrique, ou autre choſe, afin de n'être pas obligé de prendre la plume à deux repriſes pour luy répondre. Tant que M. Petit tint ſes remarques renfermées dans les bornes de la Dioptrique, il ne fit rien de contraire à ſa profeſſion ny rien de deſagréable à M. Deſcartes, qui ſe fit un divertiſſement de luy répondre dans ſes heures de récréation d'aprés le repas. Il paroît que M. Petit ſe voyant preſſé par le P. Merſenne d'envoyer à M. Deſcartes le reſte de ce qu'il avoit promis contre ſa Dioptrique, & que n'ayant rien en effet ſur ce ſujet, il avoit ramaſſé quelque choſe de ce qu'il avoit oüy dire en l'air ſur l'endroit du diſcours de la Méthode concernant l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'Ame, afin de ne point paſſer pour un homme léger & fanfaron dans ſes promeſſes. Le P. Merſenne en attendant ce qu'il promettoit inceſſamment ſur la Dioptrique, envoya ſon papier à M. Deſcartes, qui luy en récrivit en ces termes au mois de May de la même année. » Je n'ay nullement approuvé l'écrit du ſieur Petit, & je juge qu'il a eu envie d'être de fête, & de faire des objections ſans avoir eu toutefois aucune choſe à objecter. Car il n'a fait que ſe jetter dans quelques mauvais lieux communs, empruntez des Athées pour la plûpart : & il les entaſſe ſans beaucoup de jugement, s'arrêtant principalement à ce que j'ay écrit de Dieu & de l'Ame, dont il ſemble n'avoir pas compris un ſeul mot. Ce qui m'avoit porté à vous prier de tirer de luy ſes objections contre ma Dioptrique, c'eſt parce que je croyois qu'il n'en avoit point, & que je doutois s'il ſeroit capable d'en faire qui euſſent aucune couleur ſans montrer ſon peu de

1638.

Tom. 3. des lettr. pag. 190, 191.

Pag. 397. ibid. Item 403.

Ibid. pag. 397.

Pag. 389 & 390. du 3. tom.

« Il entend les ſecondes objections que M. Petit avoit promiſes en l'air.

1638. » de ſuffiſance. Mais ce qui luy a fait promettre d'en faire,
» c'eſt qu'il a eu peur qu'on luy demandât pourquoy il n'avoit
» pas choiſi pour le ſujet de ſes objections la Dioptrique, où il
» dit avoir employé dix ou onze ans d'étude, plûtôt qu'une
» matiére de Morale ou de Métaphyſique qui n'eſt point du tout
» de ſa profeſſion. Cette matiére ne pouvant être entenduë
» que de fort peu de perſonnes, quoique chacun ſe mêle vo-
» lontiers d'en juger, les plus ignorans ſont capables d'en dire
» beaucoup de choſes qui paſſent pour vray-ſemblables parmi
» ceux qui ne les examinent pas de fort prés. Au lieu que
» dans la Dioptrique il ne pourroit entrer tant ſoit peu en
Dans ſes prémiéres objections. » matiére, qu'on ne reconnût trés-évidemment ſa capacité. Il
» ne l'a déja que trop montrée, lors qu'il a voulu ſoûtenir que
» les verres ſphériques ſeroient auſſi bons que les hyperboli-
» ques, ſur ce qu'il s'eſt imaginé qu'il n'étoit pas beſoin qu'ils
» euſſent plus d'un pouce ou demi-pouce de diamétre.

Trois mois s'écoulérent ſans que M. Petit entendît parler du ſouvenir de M. Deſcartes. L'impatience le fit aller trouver le P. Merſenne, pour ſçavoir quand pourroient venir les réponſes qu'il attendoit aux objections qu'il luy avoit envoyées ſur l'exiſtence de Dieu. Le P. Merſenne qui ſçavoit la diſpoſition de M. Deſcartes à cét égard, n'oſa la déclarer à M. Petit craignant de le mettre en mauvaiſe humeur. Pour luy donner quelque ſatisfaction il en écrivit à M. Deſcartes au mois de Septembre, & il le pria de luy écrire quelque choſe qu'il pût montrer à M. Petit afin de ne le point fâcher. M. Deſcartes écrivit à ce Pére le prémier jour d'Octobre, qu'il n'avoit point coûtume de flater ſes adverſaires; & que ſi M. Petit ſe fâchoit de ſon ſilence, il auroit encore beaucoup plus de ſujet de ſe fâcher d'une réponſe qu'il luy feroit, parce qu'aſſûrément il ne l'épargneroit pas dans une matiére où il donnoit tant de priſe ſur luy. Les raiſons que M. Petit avoit apportées dans ſon écrit pour prouver l'exiſtence de Dieu luy avoient paru *ſi badines, qu'il ſembloit s'être voulu mocquer de Dieu en les écrivant.* Il eſt vray qu'il y en avoit une qu'il avoit empruntée du livre de M. Deſcartes, mais il luy avoit ôté toute ſa force par le changement de place & l'altération qu'il luy avoit cauſée. Il manda donc au P. Merſenne qu'il pourroit dire à M. Petit » qu'il attendoit

Tom. 2. des lettr. p. 399.

doit ſes objections* contre ſa Dioptrique, afin que ſi elles en valoient la peine, il pût répondre à l'un & à l'autre tout à la fois. Mais que pour ce qu'il avoit écrit de Dieu, il craindroit qu'on ne ſe mocquât de les voir diſputer l'un contre l'autre ſur cette matiére, vû qu'ils n'étoient ny l'un ny l'autre Théologiens de profeſſion. « 1638. « *Ses ſecon. « des objections. « Item pag. 381. tom. 2.

M. Petit s'étant mieux inſtruit dans la ſuite ne demeura pas long-têms parmi les adverſaires de M. Deſcartes. Non content de devenir ſon ami il ſe rendit ſon partiſan & ſon défenſeur : & M. Deſcartes ayant appris qu'il prenoit goût à ſa Méthaphyſique qu'il donna deux ans aprés, conſidéra ce bon effet comme une vraye conquête, & il ne pût s'empêcher de dire à ſon ſujet lorſque le P. Merſenne luy en manda la nouvelle, qu'*il y a plus de joye dans le ciel pour un pécheur qui ſe convertit, que pour mille juſtes qui perſévérent.* Pag. 245 & 255. item pag. 599. du 3. tom.

La diſpute que M. Deſcartes eut avec M. Morin Profeſſeur Royal des Mathématiques à Paris, luy donna plus d'exercice que celle de M. Petit, mais elle le fatigua moins que celle de M. de Fermat. Elle commença le XXII jour de Février de l'an 1638 par des objections que M. Morin luy fit ſur la Lumiére. Elles ſe trouvent imprimées au prémier tome des lettres de M. Deſcartes: & l'on peut dire qu'elles méritoient le plus d'être conſervées à la poſtérité de toutes celles qui ont été formées contre les nouvelles opinions. Auſſi M. Deſcartes les jugea-t'il dignes de conſidération dés qu'il les eût reçûës, & préférables à celles de M. Petit pour leur ſolidité, & pour la nature de leur difficulté. Il en écrivit plus d'une fois au P. Merſenne pour luy faire témoigner de ſa part à M. Morin, que non ſeulement il avoit reçû ſon écrit en trés-bonne part ; mais qu'il luy avoit encore obligation de ſes objections, comme étant trés-propres à luy faire rechercher la Vérité de plus prés ; » & qu'il ne manqueroit pas d'y répondre le plus ponctuellement, le plus civilement, & le plûtôt qu'il luy ſeroit poſſible. M. Morin luy avoit marqué qu'il trouveroit fort bon que ſes objections fuſſent imprimées. M. Deſcartes luy promit de faire en ſorte qu'elles le fuſſent avec la réponſe qu'il y feroit aux conditions qu'il ſouhaiteroit. Il offrit même d'envoyer ſa réponſe en manuſcrit à M. Morin, afin qu'il y pût changer ou retrancher ce qu'il jugeroit à pro- « Tom. 1. des lettr. p. 185. C'eſt la LVIII lettr. du 1. vol. Tom. 3. des lettr. p. 390. Pag. 396. « tom. 3. & « pag. 360. «

1638. pos avant qu'on l'imprimât. C'eſt ce qu'il fit au mois de Juillet ſuivant, aprés avoir gagné du têms par le delay qu'il avoit été obligé d'apporter à cette impreſſion. M. Morin avoit fini ſes objections par des proteſtations d'amitié, d'eſtime & de vénération tout à fait extraordinaires pour M. Deſcartes, & par des plaintes ſur le malheur où il ſe voyoit par les pratiques de ſes Envieux, en ſouhaitant que la Fortune luy fût plus favorable qu'elle n'étoit ordinairement au commun des Sçavans. M. Deſcartes à qui ce langage ne convenoit guéres, eut plus de peine à répondre à cette concluſion qu'à tout le reſte. » Je ne prétens nullement, luy dit-il à ce ſujet, mériter les honnêtetez dont vous uſez à mon égard ſur la fin de » vôtre écrit, & je n'aurois néanmoins pas de grace à les réfuter. C'eſt pourquoy je puis ſeulement dire que je plains avec vous l'erreur de la Fortune, en ce qu'elle ne reconnoît » pas aſſez vôtre mérite. Mais pour mon particulier, graces à » Dieu, elle ne m'a encore jamais fait ny bien ny mal : & je ne » ſçay pas même pour l'avenir ſi je dois plûtôt deſirer ſes faveurs que les craindre. Car comme il ne me paroît pas honnête de rien emprunter de perſonne qu'on ne puiſſe rendre » avec uſure, il me ſemble que ce ſeroit une grande charge » pour moy que de me ſentir redevable au Public.

Pag. 220. du 1. tom.

Pag. 200. ibid.

Pag 219, 220. tom. 1.

Le Pére Merſenne qui ſembloit avoir joint quelques-unes de ſes difficultez avec les objections de M. Morin trouva la réponſe à ces difficultez dans celle que M. Deſcartes faiſoit aux objections de M. Morin. Ils en parurent l'un & l'autre tellement ſatisfaits que le P. Merſenne luy en récrivit le prémier jour d'Août ſuivant au nom des deux en ces termes. » Vous nous avez tellement conſolez & enrichis des » excellentes réponſes que vous nous avez faites à M. Morin » & à moy, que je vous aſſure qu'au lieu de trente-huit ſols de » port qu'on a mis ſur le pacquet, voyant ce qu'il contenoit, » j'en euſſes volontiers donné trente-huit écus. Nous avons » lû la réponſe enſemble : & M. Morin a trouvé vôtre ſtile » ſi beau, que je vous conſeille de ne le changer jamais. Car » vos ſimilitudes & vos raretez ſatisfont plus que tout ce que » produiſent les autres..... Vous avez, au reſte, fait un grand » coup dans la réponſe à M. Morin de montrer que vous ne » mépriſez pas, ou du moins que vous n'ignorez pas la Philoſophie

Lettr. Mſ. du P. Merſenne pag. 1. & 5, 6.

ſophie d'Ariſtote. C'eſt ce qui a contribué à augmenter l'eſtime que M. Morin témoigne avoir pour vous. C'eſt auſſi ce dont j'aſſûre toûjours ceux qui trompez par la netteté & la facilité de vôtre ſtile, que vous ſçavez rabaiſſer pour le rendre intelligible au vulgaire, croyent que vous n'entendez point la Philoſophie ſcholaſtique : mais je leur fais connoître que vous la ſçavez auſſi bien que les maîtres qui l'enſeignent, & qui paroiſſent les plus enflez de leur habileté. « 1638. « « « « « « « « « «

M. Morin craignant de perdre quelque choſe de ſa réputation, s'il ſe contentoit de ce qu'avoit fait le P. Merſenne en écrivant à M. Deſcartes pour le remercier ſimplement au nom des deux, ne laiſſa point d'examiner enſuite ſa réponſe dans la penſée d'y trouver de la matiére à une replique. Il repliqua en effet dés le XII jour du même mois : & nous avons encore ce ſecond écrit inſéré au premier tome des lettres de M. Deſcartes, & ſuivi d'une nouvelle réponſe que M. Deſcartes y fit dés le mois de Septembre avec une diligence qui le ſurprit, mais qui luy fit connoître qu'il avoit de la conſidération pour luy. M. Morin feignit de n'être pas entiérement ſatisfait de cette ſeconde réponſe, & il en prit occaſion de luy faire une nouvelle replique au mois d'Octobre, afin de ſe procurer l'honneur d'écrire le dernier. M. Deſcartes toûjours fort éloigné d'ambitionner une gloire ſi fauſſe, acheva de reconnoître à cette marque le caractére de l'eſprit de M. Morin. Il ne voulut pas luy refuſer la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit de luy, puis qu'elle luy coûtoit ſi peu. C'eſt pourquoy il manda au P. Merſenne vers le milieu du mois de Novembre qu'il ne feroit plus de réponſe à M. Morin puiſqu'il ne le deſiroit pas. D'ailleurs il n'y avoit rien dans le dernier écrit de M. Morin, qui pût luy donner occaſion de répondre quelque choſe d'utile ; & cét ouvrage n'avoit ſervi qu'à luy faire remarquer qu'ils étoient encore plus éloignez de ſentiment ſur la lumiére, ſur le mouvement de la terre, & ſur la diſpoſition des cieux, qu'ils n'étoient au commencement de leur diſpute.

Pag. 221. du 1. tom.

Pag. 234. du 1. tom.

Cét écrit ſe trouve au 1. vol. des lettr. de M. Deſc. pag. 242.

Pag. 416. tom. 2.

CHAPITRE XII.

M. Deſcartes reçoit le livre de M. de Beaugrand ſur la Géoſtatique. Jugement qu'il fait de ce livre avant que de l'avoir vû, mais qui ne laiſſe pas d'être conforme à la Vérité. Sujets de mécontentement qu'eut M. Deſcartes de cét homme. Réfutation de ce livre par M. de la Broſſe, blâmée d'abord, puis approuvée par M. Deſcartes, qui ſe trouve de l'avis de M. de Fermat, tant ſur M. de Beaugrand que ſur M. de la Broſſe. M. Deſcartes ayant lû la Géoſtatique de M. de Beaugrand en envoye ſon ſentiment par écrit à M. des Argues & au P. Merſenne. Il leur envoye enſuite ſon écrit de la queſtion Géoſtatique qu'il appelloit, tantôt Statique, *tantôt* écrit de Méchanique, *mais il ne veut pas qu'on l'imprime.*

1638. MR Deſcartes n'étoit pas tellement occupé des réponſes qu'il avoit à faire aux objections de Meſſieurs de Fermat, de Roberval, Petit, & Morin, qu'il n'eût quelques momens de reſte pour les livres nouveaux, & particuliérement pour ceux qui concernoient les Mathématiques, & la Phyſique. Il en reçût un aſſez bon nombre de toutes grandeurs cette année, venus de France par le moyen du P. Merſenne, de M. de Zuytlichem, & de quelques Libraires de Hollande. L'un des principaux pour la forme fut celuy de M. de Beaugrand Sécrétaire du Roy touchant la Géoſtatique, imprimé dés l'année précédente de la grandeur qui s'appelle *in folio*, circonſtance qui dés lors formoit un préjugé contre la bonté d'un livre. Mais M. Deſcartes étoit déja préoccupé d'ailleurs d'une maniére peu favorable à M. de Beaugrand, de la capacité duquel il n'avoit jamais eu une opinion fort avantageuſe. M. de Beaugrand avoit encore contribué de ſon côté à diminuer l'eſtime que M. Deſcartes pouvoit avoir euë de ſon cœur & de ſon eſprit, lors qu'il s'étoit laiſſé aller à la jalouſie contre M. des Argues. Voyant que celuy-cy s'intéreſſoit avec le P. Merſenne pour ſervir M. Deſcartes dans la pourſuite du privilége qu'on demandoit à la Cour de France pour l'impreſſion de ſes ouvrages,

il

il crut devoir y jetter des obſtacles, ſuivant le mauvais engagement où il s'étoit mis de prendre le contrepied de M. des Argues. Par une ſuite de ces démarches il continua de rendre de mauvais offices à M. Deſcartes : & n'ayant pû empêcher que ſes Eſſais s'imprimaſſent avec la permiſſion du Roy en Hollande, il ne trouva plus d'autre reſſource à la paſſion qu'il avoit de luy nuire que celle de décrier ſes ouvrages avant même qu'il les eût pû voir, & de les étouffer dans leur naiſſance s'il eût été poſſible. A peine avoit-il pû ſe ſaiſir d'un éxemplaire de la Dioptrique, ſoit en ſurprenant la bonté du P. Merſenne à qui M. Deſcartes faiſoit envoyer les derniéres épreuves, ſoit en abuſant de la fidélité de l'Imprimeur de Leyde, qui luy avoit envoyé les feuilles à meſure qu'on les tiroit de la preſſe comme nous l'avons remarqué ailleurs, qu'il avoit fait paroître ſon empreſſement pour luy trouver des cenſeurs plûtôt que des lecteurs. Enfin il ſembloit avoir voulu combler ſa mauvaiſe volonté en inſerant quelque choſe contre luy dans ſon livre de la Géoſtatique qui s'imprimoit actuellement, ſur la lecture précipitée qu'il avoit faite de quelques endroits de ſa Dioptrique avant que de l'envoier à M. de Fermat.

1638.

Pag. 374. du 3. tom.

Tom. 3. des lettr. p. 426.

En 1637.

Il faut avoüer que M. Deſcartes parut un peu trop ſenſible d'abord à l'irrégularité de cette conduite pour un Philoſophe de ſon rang : & l'indifférence qu'il témoigna pour voir le livre de la Géoſtatique pouvoit être ſuſpecte d'affectation. Le préjugé qu'il en conçût contre cét ouvrage ſe trouva (heureuſement pour ſa réputation) véritable & ſolide : mais il ſemble que le hazard & le reſſentiment n'y avoient guéres moins de part que ſon diſcernement. Le livre de M. de Beaugrand eut preſque autant de cenſeurs qu'il rencontra de lecteurs intelligens. L'un des prémiers qui le réfutérent fut M. de la Broſſe Médecin de profeſſion : & il falloit que le livre fût d'une grande foibleſſe pour tomber ſous ces prémiers coups, qui au jugement des habiles de la profeſſion, n'étoient ni trop rudes, ni trop adroitement portez.

M. de Fermat qui étoit ami particulier de M. de Beaugrand regarda cette diſgrace avec des yeux qui marquoient la tendreſſe & la compaſſion de ſon cœur. Il n'auroit ſans doute rien épargné pour ſoutenir ſes intérets, s'il avoit eu lieu

1637. de défendre ſa cauſe ſans faire tort à ſa propre réfutation : & il s'en étoit expliqué au P. Merſenne dés le mois d'Octobre ou de Novembre de l'année précédente en ces termes.

Au 3. vol. des lettr. de Deſc. p. 173. » Vous m'avez envoyé deux diſcours, dit M. de Fermat à ce » Pére, dont l'un eſt contre M. de Beaugrand, & l'autre eſt » de la compoſition de M. des Argues. J'avois déja vû le ſecond » qui eſt agréable & fait de bon eſprit. Pour le prémier (ce- » luy de M. de la Broſſe contre M. de Beaugrand) il ne peut » être mauvais ſi nous en retranchons les paroles d'aigreur. » Car la cauſe de M. de Beaugrand eſt tout-à-fait déplorée. Je » luy écrivis les mêmes raiſons de vôtre imprimé à luy même, » dés qu'il m'eût envoyé ſon livre. Le jugement de M. Deſcartes s'accordoit parfaitement avec celuy de M. de Fermat en

Tom. 2. des lettr. pag. 360. » ce point. Je n'ay reçû, dit-il au même Pére, que depuis peu » de jours les deux petits livres *in folio* que vous m'avez en- » voyez, dont l'un qui traite de la perſpective (*& qui eſt de* M. » *des Argues*) n'eſt pas à dés-approuver, outre que la curioſité » & la netteté de ſon langage eſt à eſtimer. Mais pour l'autre » (celuy de M. de la Broſſe) je trouve qu'il réfute fort mal » une choſe que je crois fort aiſée à réfuter, & que ſon ſilence » auroit été meilleur que ce qu'il a fait. Il apprit enſuite avec plaiſir qu'il s'étoit rencontré en ce point avec M. de Fermat, & il en rabatit encore quelque choſe de l'eſtime qu'il pouvoit avoir euë auparavant pour M. de Beaugrand. » Il

Pag. 174. tom. 2. lettr. du XII de Décembre. » faut, dit-il, que la démonſtration prétenduë de la Géoſtati- » que ſoit bien défectueuſe, vû que M. de Fermat même qui eſt » tant ami de l'Auteur, la dés-approuve ; & que moy qui ne » l'ay point vuë, ay jugé qu'elle étoit mal réfutée, par la rai- » ſon ſeule que je n'ay pû m'imaginer qu'elle fût ſi peu de cho- » ſe que ce que je voyois que l'on réfutoit.

Ces maniéres de juger ſainement d'autruy, quoi que différentes dans ces deux hommes rares, peuvent être conſidérées comme des traits de la ſupériorité que les génies du prémier ordre ont au deſſus des eſprits du commun. M. de Fermat ferme les yeux aux intérets de ſon ami, & approuve la réfutation que l'on fait de ſon livre, à quelques duretez prés. M. Deſcartes oublie les mauvais offices d'un homme qui avoit recherché toutes les voies de le des-obliger, & ne peut approuver une foible réfutation d'un méchant livre, au dé-

cry

cry duquel il ſembloit avoir quelque interêt. Cette différence apparente ne part que d'un fond égal d'intégrité dans l'un & dans l'autre : & ſans ſonger à s'imiter ils ont également ſoin de prévenir les effets de leur paſſion, & ils ſe réüniſſent dans leur jugement principal, qui ſe terminoit à conſidérer la Géoſtatique comme un mauvais ouvrage, & à ne point approuver ſa réfutation dans les maniéres & le ſtile de M. de la Broſſe. 1638.

Les inſtances que le Pére Merſenne & M. des Argues firent à M. Deſcartes l'emportérent pourtant ſur la réſolution qu'il avoit priſe de ne point voir le livre de M. de Beaugrand. Il le fit donc chercher à Leyde & à Amſterdam, mais inutilement, & il fallut le faire venir de Paris. Il s'étoit défendu juſques-là de le voir non par un ſentiment de mépris, mais par l'expérience qu'il avoit d'ailleurs de la médiocrité de l'Auteur, & par un éloignement merveilleux qu'il avoit *pour reprendre les fautes d'autruy*. C'étoit ſuivant cette diſpoſition d'eſprit qu'il ſe déclaroit ſouvent contre les écrits ſatyriques, & contre les réfutations trop aigres. C'étoit auſſi ce qui l'avoit empéché d'approuver le livre de M. de la Broſſe contre M. de Beaugrand. Outre, dit il, que M. de la Broſſe s'étoit arrêté à reprendre des choſes qu'on pouvoit excuſer : aprés quoy il avoit finy ſa réfutation ſans faire voir la ſuite du raiſonnement qu'il réfutoit. De ſorte que ceux qui comme M. Deſcartes n'avoient point vû la Géoſtatique de M. de Beaugrand avoient tout ſujet de juger que M. de la Broſſe s'étoit contenté de *l'égratigner*, *ou de luy arracher les cheveux*, ſans luy avoir fait de profondes bleſſûres.

Tom. 3. pag. 429.

pag. 426, 427; *ibid.*

Enfin il reçût le livre de la Géoſtatique vers le commencement du mois de Juin, par le moyen de ſon *Limouſin*, c'eſt-à-dire, d'un nouveau valet de chambre que le P. Merſenne luy avoit envoyé pour ſuccéder au jeune Gillot qui étoit devenu un homme d'importance par les libéralitez de ſon Maître,* & qui s'étoit rendu aſſez habile ſous luy pour enſeigner les Mathématiques aux autres. Il n'eut pas plûtôt lû la Géoſtatique qu'il reconnut la précipitation avec laquelle il avoit jugé M. de la Broſſe. Ayant trouvé le livre encore plus mauvais que ſon préjugé ne le luy avoit fait concevoir, il comprit avec M. de Fermat comment la réfutation de ce

Tom. 2. des lettr. p. 380. & lettr. Mſ. de Merſen.

* Voyez cy-aprés chap. 16.

1638. livre pouvoit être bonne, quoiqu'en la conſidérant ſéparément il ne pût la regarder comme une bonne piéce à cauſe de l'aigreur de ſes termes, & du peu de liaiſon qu'il avoit trouvé dans ſon raiſonnement.

Quand au jugement qu'il fit de la Géoſtatique aprés l'avoir lûë, il ſe vid obligé de l'envoyer au P. Merſenne, tant pour la ſatisfaction de ce Pére que pour celle de M. des Argues, à qui il n'étoit plus en etat de rien refuſer. C'eſt ce qu'il fit peu de jours aprés dans une lettre qu'il en écrivit à ce Pére en ces termes. » Quoique les fautes qui ſe trouvent » dans l'écrit de la Géoſtatique ſoient ſi groſſiéres qu'elles ne » puiſſent ſurprendre perſonne, & que pour ce ſujet elles mé- » ritent plûtôt d'être mépriſées que contredites : néanmoins, » puiſque vous deſirez en ſçavoir mon opinion, je la mettray » icy en peu de mots.

pag. 426. tom. 3. des lettr. pag. 341, 342, & ſuivant. du 3. tom.

» Je n'ay trouvé dans tout ce beau livre *in folio* qu'une ſeule » propoſition, quoique l'Auteur en conte treize. Car pour » les trois prémiéres & la dixiéme, ce ne ſont que des choſes » de Géométrie ſi faciles & ſi communes qu'on ne ſçauroit » entendre les Elémens d'Euclide ſans les ſçavoir. Les V, VI, » VII, VIII, IX, & XImes ne ſont que des ſuites, ou des répé- » titions de la quatriéme ; & elles ne peuvent être vrayes, ſi » elle ne l'eſt. Pour la VII, la XII, & la XIIIme il eſt vray qu'el- » les ne dépendent pas ainſi de cette quatriéme : mais parce » que l'Auteur s'en ſert pour tâcher de les prouver, & même » qu'il ne ſe ſert pour cela que d'elle ſeule, & que d'ailleurs » elles ne ſont non plus que les autres d'aucune importance, » elles ne doivent point être contées. De ſorte qu'il ne reſte » que la quatriéme toute ſeule à conſidérer : & elle a déja » été ſi bien réfutée par M. de la Broſſe qu'il n'eſt pas be- » ſoin d'y rien ajoûter. Car de cinq ou ſix fautes qu'il y re- » marque, la moindre eſt ſuffiſante pour faire voir que le rai- » ſonnement de cét Auteur ne vaut rien du tout. J'ay eu grand » tort l'année paſſée en voyant cette réfutation de M. de la » Broſſe, ſans avoir vû le livre qu'il réfutoit, de ne la pas » approuver. Mais la ſeule raiſon qui m'en empécha, fut que » je ne pouvois m'imaginer que les choſes qu'il reprenoit fuſ- » ſent ſi abſurdes qu'il les repréſentoit : & je me perſuadois » qu'il exaggéroit ſeulement quelques omiſſions, ou des fautes

commiſes

commiſes par inadvertance, ſans toucher aux principales « 1638.
raiſons de l'Auteur. Mais je vois maintenant que ces prin- «
cipales raiſons, que je ſuppoſois devoir être dans ſon beau li- «
vre, ne s'y trouvent point. Et quoique j'aye vû beaucoup de «
quadratures du cercle, de mouvemens perpétuels, & d'au- «
tres ſemblables démonſtrations prétenduës qui étoient fauſ- «
ſes, je puis dire néanmoins avec vérité que je n'ay jamais vû «
tant d'erreurs jointes enſemble en une ſeule propoſition. «
Dans les paralogiſmes des autres on a coutume de ne ren- «
contrer rien d'abord qui ne ſemble vray, en ſorte qu'on a «
de la peine à remarquer entre beaucoup de véritez quelque «
petit mélange de fauſſeté, qui eſt cauſe que la concluſion «
n'eſt pas vraye. Mais c'eſt icy le contraire. On a de la peine «
à remarquer aucune vérité ſur laquelle cét Auteur ait ap- «
puyé ſon raiſonnement : & je ne ſçaurois deviner autre choſe «
qui luy ait donné occaſion d'imaginer ce qu'il propoſe, ſi- «
non qu'il s'eſt équivoqué ſur le mot de *centre* ; & qu'ayant «
oüi nommer le centre d'une balance auſſi bien que le cen- «
tre de la terre, il s'eſt figuré que ce qui étoit vray à l'égard «
de l'un, le devoit être auſſi à l'égard de l'autre, d'où il eſt «
tombé dans un trés-grand nombre de fautes groſſiéres.... «
En général, on peut dire que tout ce que contient ce livre «
de Géoſtatique eſt ſi peu de choſe, que je m'étonne que les «
honnêtes gens aient jamais daigné prendre la peine de le «
lire : & j'aurois honte de celle que j'ay priſe de vous en mar- «
quer mon ſentiment, ſi je ne l'avois fait à vôtre priére. Je «
ſçay que de vôtre côté vous ne me l'avez demandé qu'à deſ- «
ſein de me faire dire mon opinion de la matiére que l'Au- «
teur y traite, ſans vous ſoucier beaucoup de la maniére dont «
il l'a traitée. Mais c'eſt un ſujet qui mérite bien que j'y em- «
ploye quelqu'une de mes meilleures heures, au lieu que je «
n'en ay donné à celuy-cy qu'une de celles que je voulois per- «
dre. C'eſt pourquoy j'aime mieux vous l'envoyer ſéparément «
au prémier voyage.

C'eſt ce qu'il fait voir p. 343, 344, 345, 346.

p. 346, 447, *ibid.*

Pour ne point manquer à ſa parole, il travailla inceſſamment à l'*éxamen* qu'il avoit promis à ces deux amis de la *queſtion géoſtatique* en elle-même ; & il en fit un petit traité qu'il leur envoya vers le XXII, ou XXIII jour du mois de Juillet. Le P. Merſenne en fut ſi content qu'il luy en récrivit

1638. le prémier jour d'Août, pour luy dire qu'à ſon ſens il s'étoit ſurpaſſé luy-même dans cét écrit, & que ce petit traité renfermoit toutes les méchaniques, excepté la ſeule force de la *percuſſion*. Le P. Merſenne ne crut pas devoir demeurer dans les termes de ce compliment, & quinze jours aprés il manda à M. Deſcartes que M. Des Argues & les autres ſçavans à qui il avoit fait voir cét écrit étoient d'avis qu'il fût imprimé. M. Deſcartes luy répondit vers le commencement de Septembre que l'écrit ne méritoit nullement d'être publié : mais que ſi on deſiroit abſolument qu'il le fût, la choſe luy étoit aſſez indifférente, pourvû que ſon nom n'y parût pas, & que l'on en retranchât quelques termes d'aigreur, & quelques épithétes trop dures qu'il avoit employées contre le Géoſtaticien, dans la penſée qu'elles tomberoient, & qu'elles périroient ſous la main du P. Merſenne, avec la lettre qu'il luy en écrivoit en particulier. Ce n'eſt pas que ſelon luy ces épithétes ne convinſſent aſſez bien à M. de Beaugrand en le traitant à la rigueur : mais il reconnoiſſoit qu'il ne luy convenoit pas de les écrire ; & qu'elles ne luy étoient échapées de la plume qu'*en faveur du tour qu'il avoit joüé* au Pére Merſenne, à M. des Argues & à luy, pour le privilége de ſes Eſſais.

Lettr. Mſ. du P. Merſenne.

pag. 373, 374 du 3. vol.

C'auroit été un beau trait de généroſité à M. Deſcartes de ne point ſe laiſſer aller à ſes reſſentimens du prémier coup. Mais ayant eu cette foibleſſe, il étoit encore aſſez glorieux pour luy de s'en relever de ſi bonne heure. Pour la réparer encore d'une maniére plus digne de luy, il révocqua par une lettre du 1er d'Octobre au P. Merſenne la permiſſion qu'il ſembloit luy avoir donnée d'imprimer ſon écrit de Géoſtatique, ſous prétexte qu'il ne l'avoit pas compoſé dans cette vûë. Il allégua auſſi pour raiſon que ce petit traité n'étoit pas aſſez achevé pour marcher ſeul. D'un autre côté ç'auroit été à ſon avis luy donner une trés-mauvaiſe compagnie que de le joindre avec ſon ſentiment du livre de M. de Beaugrand. D'ailleurs il auroit eu honte qu'on en eût pris occaſion de croire qu'il ſe ſeroit arrêté ſérieuſement à dire ſon opinion de ce livre. Outre que ces deux écrits étans joints enſemble n'auroient fait qu'*un livre digne d'être couvert de papier bleu*. Mais afin que ſon refus ne chagrinât point entiérement le Pére

Tom. 2. de ſes lettr. p. 399.

Ce ſentiment comprend ſix pages de la lettre LXII. du 3. tom. des lettr.

pag. 399. *ut ſupr.*

Pére Merſenne, il ajoûta que ſi ſon écrit de la Géoſtatique contenoit quelque choſe qui valût la peine qu'on le vît, il croyoit qu'il ſeroit plus à propos de l'inſérer dans le recueil des objections qu'on luy avoit faites juſques-là & qu'on devoit luy faire dans la ſuite. En effet, ce recueil ne devoit être qu'un ramas de toutes ſortes de matiéres: & ſon deſſein étoit de le faire imprimer volume à volume à meſure qu'il verroit groſſir les matiéres, tant des objections des autres, que de ſes réponſes & de ſes autres écrits volans. 1638.

Quelques Mathématiciens ſectateurs de M. Deſcartes ont crû que cét écrit de la Géoſtatique étoit fondu dans la cellule du P. Merſenne, & que ce Pére pour avoir refuſé de le communiquer aux envieux de M. Deſcartes, ſembloit avoir innocemment contribué à la perte que le public en auroit faite, dans la ſuppoſition que les amis à qui il l'avoit fait lire, le luy auroient remis entre les mains, ſans en avoir pris copie. Mais il paroît que cét écrit n'eſt autre que celuy que nous trouvons imprimé au prémier volume des lettres de M. Deſcartes touchant la queſtion de ſçavoir, *Si un corps péſe plus ou moins étant proche du centre de la terre qu'en étant éloigné.* On n'aura preſque point lieu d'en douter, ſi l'on remarque que cét écrit eſt l'effet de la promeſſe qu'il avoit faite dix jours auparavant, c'eſt-à-dire, vers le milieu de Juillet à M. des Argues & au P. Merſenne, de leur envoyer un examen ou diſſertation de la queſtion géoſtatique par le prémier ordinaire d'aprés celuy par lequel il leur envoyoit ſon ſentiment ſur la Géoſtatique de M. de Beaugrand. Quelques Cartéſiens de nos jours ont crû que cét écrit étoit véritablement *la Statique* de M. Deſcartes, & ils ſemblent avoir voulu confondre le genre avec ſon eſpéce: mais M. Deſcartes leur en a donné l'exemple en ſe ſervant [a] de la même expreſſion en quelques rencontres, & même en d'autres occaſions d'un terme encore plus général pour appeller ce traité ſon [b] *petit écrit de Méchanique.* Nous avons vû que M. Deſcartes pour ôter au P. Merſenne l'envie de le faire imprimer s'étoit ſervi du prétexte qu'il n'étoit pas achevé. En effet, il s'endormit ſur la fin, de ſorte que s'étant allé repoſer, il fit tranſcrire l'écrit le lendemain au matin, & l'envoya à la poſte pour Paris ſans le relire, & ſans ſonger qu'il n'avoit pas fini.

Lettr. Mſſ. du P. Merſenne pag. 7, 8.

C'eſt la LXXIII. lettre du prémier volume pag. 327, & ſuiv.

pag. 347. *initio.* tom. 3.

[a] Pag. 398. du 2. tom.

[b] Tom. 2. des lettr. p. 413.

1638. Monſieur des Argues s'en apperçût, & il en dit ſa penſée au P. Merſenne, qui en écrivit le prémier jour de Septembre à M. Deſcartes pour luy en donner avis, & pour luy faire ſçavoir en même têms que quelques-uns faiſoient difficulté d'admettre le principe qu'il avoit ſuppoſé dans ſon examen de la queſtion géoſtatique.

Le P. Merſ. avoit déja écrit à M. Deſcartes dés le 1. d'Août pour le remercier de cét écrit.

M. Deſcartes jugea ces deux points trop importans pour différer long-têms à en répondre au P. Merſenne. Il luy envoya donc dés le XII de Septembre une ample explication pour ſervir de démonſtration au principe qu'il avoit ſuppoſé dans ſon écrit, perſuadé que quand il auroit ſauvé ce principe de la critique, il mettroit à couvert toutes les déductions qu'il en avoit faites. Quant à l'autre point qui regardoit le defaut qu'avoit remarqué M. des Argues à la fin de ſon écrit, M. Deſcartes avoüa le fait; & il reconnut que non-ſeulement il n'avoit pas achevé ſon écrit, mais qu'il s'étoit même trompé dans les derniéres lignes qu'il en avoit écrites, parce que l'accablement où le ſommeil l'avoit réduit luy avoit fait perdre l'attention qui luy étoit néceſſaire. C'eſt ce qui luy fit prier le P. Merſenne de remercier M. des Argues de ſon avis, & enſuite d'effacer les derniéres lignes de ſon écrit * ou commençoit le defaut.

C'eſt la LXXIV lettr. du 1. vol.

pag. 412, 413. tom. 2.

pag. 413. du 2. tom. des lettr.

pag. 346, du 1. vol.

* *Ce qu'il veut qu'on efface commence au dernier* alinea *par ces mots.* Et même on peut démontrer que ce centre, &c. *juſqu'à la fin de la piéce.*

CHAP.

1638.

CHAPITRE XIII.

Queſtion fameuſe de la ligne appellée la Roulette. *Hiſtoire de cette ligne découverte par le P. Merſenne & expliquée par M. de Roberval. Perſonne d'entre les Géométres du ſiécle n'en peut donner la démonſtration que M. de Fermat & M. Deſcartes, aprés M. de Roberval. Examen du récit hiſtorique qu'en a fait M. Paſcal le jeune. M. Deſcartes donne l'explication de ſa Démonſtration. Il envoye auſſi au Pére Merſenne la ſolution de diverſes choſes concernant la Roulette que M. de Roberval avoit témoigné ne pas ſçavoir.*

LE rang que M. Deſcartes tenoit parmi les Mathématiciens du ſiécle ne permettoit pas qu'il ſe paſsât rien de conſidérable dans leur corps ſans ſa participation. Il ne parut rien de plus éclatant chez eux que la fameuſe queſtion de la *Roulette* qui les exerça pendant le cours de l'année 1638, & qui ſe trouvant agitée à Paris comme dans le lieu de ſon centre, fut déférée à M. Deſcartes en Hollande, & à M. de Fermat en Languedoc. On la publioit comme une invention de M. de Roberval, & l'on peut dire que rien n'avoit encore donné tant d'accroiſſement à la réputation où il s'eſt vû de l'un des prémiers Géométres de ſon têms. Le nom de *Roulette* étoit de la fabrique du P. Merſenne, à qui il ſemble que l'on avoit la prémiére obligation de cette nouuelle découverte. Mais pour ſatisfaire la curioſité de ceux qui ſouhaiteront de ſçavoir par quels degrez on eſt arrivé à la connoiſſance de cette ligne & de ſa nature, il eſt à propos de faire un abrégé hiſtorique de ce qui la regarde : & je reprendray la choſe à ſa ſource, d'autant plus volontiers qu'elle eſt de beaucoup poſtérieure à la naiſſance de Monſieur Deſcartes.

Cette prémiére circonſtance de ſa nouveauté doit ſans doute nous ſurprendre, de voir qu'une ligne ſi commune, qui n'eſt guéres moins fréquente dans l'uſage du mouvement que la ligne droite & la ligne circulaire, & qui ſe décrit inceſſamment aux yeux de tout le monde, n'ait pas été conſidérée

1638. ſidérée par les Anciens, dans les écrits deſquels on prétend qu'il ne s'en trouve point de veſtige. Cette ligne n'eſt autre choſe que le chemin que fait en l'air le clou d'une roue quand elle roule de ſon mouvement ordinaire, depuis que ce clou commence à s'élever de terre, juſqu'à ce que le roulement continu de la roue l'ait rapporté à terre aprés un tour entier achevé. Mais dans cette définition il faut ſuppoſer pour la commodité des opérations géométriques que la roue ſoit un cercle parfait ; que le clou ſoit un point marqué dans la circonférence de ce cercle ; & que la terre que touche ce point en commençant & en finiſſant ſon tour ſoit parfaitement unie ou plane.

Hiſtoria Trachoidis ſeu Cycloid. p. 1.

On prétend que le Pére Merſenne fut le prémier qui la remarqua, & qu'il en fit l'obſervation vers l'an 1615 en conſidérant le roulement des rouës. Sans une autorité du poids de celle de M. Paſcal le jeune nous aurions de la peine à nous perſuader que cette obſervation fût même ſi ancienne en la donnant au P. Merſenne. Ce Pére n'avoit encore alors que 26 à 27 ans. Il demeuroit à Nevers, éloigné du commerce des Mathématiciens, auquel il ſemble ne s'être engagé que depuis ſon établiſſement au couvent des Minimes de la Place royale à Paris ; ce qui n'arriva que quatre ans aprés le têms auquel ou ſuppoſe qu'il fit cette obſervation. Quoy qu'il en ſoit, ce fut ce Pére qui luy donna le nom de la *Roulette*, à cauſe que ſa deſcription ſe fait par un tour de roue. Aprés en avoir fait la remarque il voulut en reconnoître la nature & les propriétez. Mais comme il n'étoit pas auſſi heureux à réſoudre les belles queſtions qu'à les former, il n'eut point aſſez de pénétration pour venir à bout de celle-cy. Cela l'obligea d'en faire la propoſition à d'autres, & il exhorta à rechercher la nature de cette ligne tous les habiles gens de l'Europe qu'il en jugea capables, & entre autres le célébre Galilée. Mais aucun d'eux n'y put réüſſir, & tous ſemblérent perdre l'eſpérance de voir jamais la ſolution de cette difficulté.

Hiſt. Troch. ibid.

Dix-neuf ou vingt années ſe paſſérent de cette ſorte, juſques à ce qu'en 1634 ce Pére voyant réſoudre à M. de Roberval nouvellement Profeſſeur en la chaire de Ramus pluſieurs problémes, il ne le crût pas incapable de luy donner

la

la ſolution de la Roulette. Il ne fut pas trompé. M. de Roberval démontra que l'eſpace de la Roulette eſt triple de la roue qui la forme : & il s'aviſa pour lors de l'appeller en latin *Trochoïdes* plûtôt que *Rotula*, d'un nom tiré du grec correſpondant au mot françois de *Roulette*. Il fit connoître au Pére Merſenne que la queſtion étoit réſoluë : & il luy déclara même cette raiſon *triple*, en exigeant néanmoins de luy qu'il la tiendroit ſécréte pendant l'eſpace d'un an qu'il prendroit pour propoſer de nouveau cette queſtion à tous les Géométres. Le Pére ravi de ce ſuccés, leur écrivit à tous, ſi nous en croyons M. Paſcal, & il les preſſa d'y penſer tout de nouveau, en leur déclarant que M. de Roberval l'avoit réſoluë ſans leur dire comment. L'année & plus, ſelon le même Auteur, ſe paſſa, ſans qu'aucun en eût trouvé la ſolution. Le P. Merſenne leur écrivit pour la troiſiéme fois en 1635, & il leur découvrit alors que la raiſon de la Roulette à la Roue étoit comme trois à un. Avec ce nouveau ſecours, continuë M. Paſcal, il s'en trouva deux qui en donnérent la démonſtration. Le P. Merſenne reçût leurs ſolutions preſque en même têms, l'une de M. de Fermat Conſeiller au Parlement de Toulouſe, l'autre de M. Deſcartes, toutes deux différentes l'une de l'autre, & encore de celle de M. de Roberval. De telle ſorte néanmoins qu'en les conſidérant toutes trois enſemble, il n'étoit pas difficile de reconnoître quelle étoit celle du véritable Auteur, c'eſt-à-dire de M. de Roberval, qui avoit le prémier donné la ſolution du probléme. Car la démonſtration de M. de Roberval avoit un caractére tout particulier pour ſe faire diſtinguer des deux autres : elle étoit priſe par une voye ſi belle & ſi ſimple, qu'il étoit aiſé de voir que c'étoit la naturelle. Ce fut en effet par cette même voye que M. de Roberval arriva depuis à des dimenſions bien plus difficiles ſur ce ſujet, à quoy ny la méthode de M. de Fermat ny celle de M. Deſcartes n'ont pû ſervir.

1638.

Hiſt. Troch. pag. 2.

Ce récit paroît ſi bien circonſtancié, & il nous eſt venu de la part d'un Auteur d'un ſi grand nom, qu'il ſemble qu'il ne nous reſteroit plus rien à examiner touchant la vérité de ce fait, principalement aprés M. Paſcal, qu'on devroit ſuppoſer en avoir été le mieux informé des hommes, & qui

1638. ſemble avoir perfectionné la connoiſſance de tout ce qui peut regarder la Roulette. Mais comme nous ne devons pas faire paroître moins d'amour que luy pour la vérité, nous pouvons prendre la liberté qu'il nous auroit donnée luy-même de retoucher à ſon récit avec d'autant moins de ſcrupule, qu'il nous auroit prévenu ſans doute en ce qui regarde la part que M. Deſcartes peut avoir euë dans la queſtion de la Roulette, s'il avoit ſçû la maniére dont le P. Merſenne & M. Deſcartes vivoient enſemble, & s'il avoit pû voir ce qu'ils ſe ſont écrit l'un à l'autre ſur ce ſujet.

Je paſſe la difficulté que j'ay déja trouvée à croire que le P. Merſenne ſe fût aviſé de remarquer la Roulette dés l'an 1615, & qu'il eût été vingt ans depuis ſans pouvoir trouver perſonne, non pas même Galilée qui fût capable de rechercher la nature de cette ligne. Je veux que la multitude preſque infinie d'opérations Géométriques qu'il avoit faites pendant pluſieurs années avec M. Deſcartes, M. Mydorge, & M. Hardy avant la retraite du prémier en Hollande, ne luy euſſent rien produit ſur ce ſujet, quoique M. Deſcartes fût dés-lors en réputation de ne pouvoir demeurer court ſur ce qui peut être du reſſort de la Géométrie. Mais s'il étoit certain que ce Pére de concert avec M. de Roberval eût écrit *à tous les Géométres* dés l'an 1634 pour leur propoſer la queſtion de la Roulette & leur en demander la ſolution, il eſt plus que probable qu'il n'auroit pas oublié M. Deſcartes, à qui depuis cinq ans il étoit en habitude d'écrire réglément toutes les ſemaines en Hollande, & trés-ſouvent de trois jours en trois jours ſur des ſujets de Mathématiques beaucoup moins importans. S'il en avoit écrit dés-lors à M. Deſcartes, il en auroit infailliblement reçû quelque réponſe ſelon leurs conventions, par leſquelles le P. Merſenne s'étoit obligé de luy mander tout, & M. Deſcartes de luy répondre exactement à tout. Le P. Merſenne n'auroit certainement pas été réduit à luy écrire ſur la Roulette une ſeconde & troiſiéme fois pour en arracher une réponſe qu'on prétend n'être venuë qu'aprés plus d'un an, c'eſt-à-dire en 1635, qui eſt un caractére de fauſſeté trés-manifeſte. Il eſt aſſez viſible que la prémiére fois que le P. Merſenne écrivit à M. Deſcartes touchant la Roulette & la démonſtration de M. Roberval

Pag. 2. hiſt. Troch. ut ſupra.

n'arriva

n'arriva que trois ans aprés le têms auquel on ſuppoſe qu'il luy en écrivit pour la troiſiéme fois. La lettre de ce Pére eſt du XXVIII d'Avril 1638. Elle apprenoit à M. Deſcartes » que M. de Roberval avoit trouvé quantité de belles ſpéculations nouvelles, tant géométriques que méchaniques; qu'entre autres choſes il avoit démontré que l'eſpace compris par une ligne courbe, dont les extrémitez tombent ſur les deux bouts d'une ligne droite en demi cercle, eſt triple de la Roulette ou cercle qui ſe meut dans cét eſpace depuis le prémier point d'une extrémité juſqu'au dernier point de l'autre ſur le plan ou la ligne droite; que cét eſpace eſt fait par la Roulette même qui ſe meut, lors que la ligne droite eſt égale à la circonférence de cette Roulette, &c. 1638.

Elle eſt au 3. vol. des lettr. de Deſcart. pag. 380. lett. LXVII.

M. Deſcartes répondit à cette lettre vers le milieu du mois de May ſuivant, en des termes qu'il eſt néceſſaire de rapporter mot à mot, pour ſervir de preuve à ce qu'on vient de marquer. » J'ay reçû, dit-il à ce Pére, vos lettres du vingt-huitiéme d'Avril & du prémier de May en même têms: & outre les lettres des autres, j'y trouve vingt-ſix pages de vôtre écriture auſquelles je dois réponſe. Véritablement c'eſt une extréme obligation que je vous ay, & je ne ſçaurois penſer à la peine que je vous donne que je n'en aye un trés-grand reſſentiment. Mais *ad rem.* Vous commencez par une invention de Monſieur de Roberval, touchant l'eſpace compris dans la ligne courbe que décrit un point de la circonference d'un cercle (ou Roulette) qu'on imagine rouler ſur un plan; à laquelle j'avouë que je n'ay cy-devant jamais penſé, & que la remarque en eſt aſſez belle. Mais je ne vois pas qu'il y ait dequoy faire tant de bruit, d'avoir trouvé une choſe qui eſt ſi facile, que quiconque ſçait tant ſoit peu de Géométrie ne peut manquer de la trouver, pourvû qu'il la cherche. M. Deſcartes donne enſuite la démonſtration de la Roulette que le Pére Merſenne ſouhaitoit de luy: & l'on ne doutera point que cette lettre que M. Paſcal n'avoit point vûë non plus que celle du P. Merſenne, ne ſoit de l'an 1638, lors qu'on remarquera qu'il y eſt fait mention de ſes differens avec M. de Fermat, M. de Roberval, M. Petit, & M. Morin, & de pluſieurs autres faits hiſtoriques arrivez cette année & ſur la fin de la précédente. Le

Pag. 384. du 3. tom.

Pag. 389, 390, 391, 392, 393, du même tome.

1638. P. Merſenne ne manqua point de faire voir à M. de Roberval la démonſtration de la Roulette que M. Deſcartes luy avoit envoyée : mais celuy-cy la trouva trop courte pour être bonne, en quoy il fit connoître qu'il avoit le goût fort différent de celuy de M. Deſcartes. Ce Pére en récrivit au mois de Juin ſuivant à M. Deſcartes, qui voulut bien luy donner ſur ce point des éclairciſſemens qu'il luy envoya au mois de Juillet, en luy marquant qu'il ne luy avoit point envoyé la démonſtration de la Roulette au mois de May dernier comme une choſe d'aucune valeur, mais ſeulement afin de faire voir à ceux qui en faiſoient grand bruit, qu'elle étoit trés-facile. » Je l'avois écrite, dit-il, fort ſuccinctement, » tant afin d'épargner le têms, que parce que je penſois que » ces Meſſieurs (c'eſt-à-dire M. de Roberval & peut-être M. » Paſcal le pére) ne manqueroient pas de la reconnoître pour » bonne, ſi-tôt qu'ils en verroient les prémiers mots. Mais » puiſque j'apprens qu'ils la nient, je l'éclairciray icy de telle » ſorte, qu'il ſera facile à chacun d'en juger.

Pag. 366. du même tome.

Aprés ce préambule, M. Deſcartes donna au P. Merſenne une explication trés-ample de ſa démonſtration de la Roulette, & l'avertit ſur la fin qu'il n'y avoit rien à changer à cette démonſtration, & que l'éclairciſſement qu'il venoit d'y ajoûter n'étoit diffus qu'afin de pouvoir être entendu par ceux qui ne ſe ſervoient point d'Analyſe, les autres n'ayant beſoin *que de trois coups de plume* pour la trouver par le calcul.

Depuis la page 366 juſqu'à la page 370. ibid.

Il ſe trouvoit dans diverſes queſtions dépendantes de celle de la Roulette pluſieurs choſes dont M. de Roberval témoignoit n'avoir point de connoiſſance. Il en écrivit au P. Merſenne, pour le prier de s'en informer à d'autres, & de leur en demander l'explication. Le Pére s'addreſſa à M. Deſcartes, ſa reſſource ordinaire, & il en fut ſatisfait par une lettre écrite du XXIII d'Août de la même année. » Je vous » envoye, luy dit-il, des ſolutions de tout ce que M. de Ro- » berval dit ne ſçavoir pas dans la lettre dont vous m'avez en- » voyé la copie. Mais je vous prie de les faire voir à pluſieurs » avant luy, & même de ne luy en point donner l'original. Car » j'ay tant remarqué de procédures indirectes dans ſa conduite, que je crois qu'il ne faut pas trop s'y fier. Et s'il n'avoit

Pag. 405 du tom. 3.

pû

pû comprendre ma prémiére démonſtration de la Roulette, " 1638.
il ne comprendra peut-être pas non plus tout ce qui eſt dans "
celles-cy. Mais il m'auroit coûté trop de peine, pour expli- "
quer & éclaircir toutes choſes en les réduiſant à la portée des "
enfans. Je ſeray bien aiſe de ſçavoir ce qu'il aura dit de ma "
derniére explication de la démonſtration de la Roulette : car "
je crois qu'elle eſt ſi claire, que s'il la nie, les moindres éco- "
liers ſeront capables de ſe mocquer de luy. "

CHAPITRE XIV.

Suite de l'hiſtoire de la Roulette. S'il eſt vray que M. de Roberval en ait trouvé les tangentes. M. Deſcartes défend M. de Fermat contre M. de Roberval, qui attaque enſuite la démonſtration de M. Deſcartes, ſans effet. Il veut perſuader qu'il a trouvé les tangentes & ce qui en dépendoit ſans le ſecours de M. Deſcartes & de M. de Fermat. La queſtion de la Roulette ſe communique aux Italiens ſous le nom de Cycloïde *par le moyen de M. de Beaugrand, qui envoye à Galilée les copies de ce qui s'en étoit écrit en France. M. Deſcartes renonce à la part qu'il avoit à cette invention, pour en laiſſer toute la gloire à M. de Roberval.*

MR Paſcal non content d'avoir préféré la ſolution ou la démonſtration que M. de Roberval avoit donnée de la Roulette à celles de M. de Fermat & de M. Deſcartes même, ajoûte que M. de Roberval n'en demeura point là ; & dans le même têms, c'eſt-à-dire en 1635 ſelon ſon calcul, mais en 1638 ſelon les marques que nous en avons rapportées, il donna encore deux autres ſolutions, dont l'une fut *la dimenſion du ſolide de la Roulette autour de la baſe* ; l'autre, l'*invention des touchantes* * *de cette ligne* par une méthode qu'il trouva alors & qu'il divulga incontinent, laquelle eſt ſi générale qu'elle s'étend aux tangentes de toutes les courbes, & conſiſte dans la compoſition des mouvemens. Mais il faut conſidérer que M. Paſcal n'a rapporté cela que long-têms aprés la mort de M. ſon pére, & ſur la foy du ſeul M. de Roberval, qui n'étoit pas toûjours à l'épreuve de la diſſimulation &

Hiſt. Troch. pag. 2.

* Ou tangentes.

1638. de la hablerie, comme le témoignent encore aujourd'huy ceux des vivans qui ont eu l'honneur de le connoître. M. Descartes qui ne traitoit toute cette queſtion que par ce qu'il en étoit prié, & qui agiſſoit avec le P. Merſenne & M. de Fermat ſans déguiſement, & ſans ſonger à ſe faire honneur de la part qu'il pouvoit avoir dans cette invention, ſemble nous fournir dequoy ſuſpendre nôtre créance ſur ce ſujet. M. de Fermat avoit prié le P. Merſenne d'envoyer de ſa part à M. Deſcartes ce qu'il avoit fait ſur la Roulette pour en ſçavoir ſon ſentiment, & ce Pére s'étoit acquité de ſa commiſſion dés le mois de Juillet. M. Deſcartes récrivit en droiture à M. de Fermat au mois d'Août ſuivant, pour luy marquer que » la tangente de la ligne courbe que décrit
Pag. 348, 349. du 3. tom. des lettr. » le mouvement d'une Roulette qu'il avoit fort bien démon-
» trée, étoit une preuve trés-aſſûrée de la connoiſſance pro-
» fonde qu'il avoit de la Géométrie. Car, dit-il, comme el-
» le ſemble dépendre du rapport qui eſt entre une ligne droi-
» te & une ligne circulaire, il n'eſt pas aiſé d'y appliquer les
Voyez cy-deſſus à la fin du cha- » régles qui ſervent aux autres. Et M. de Roberval, qui eſt
» ſans doute auſſi l'un des prémiers Géométres de nôtre ſié-
pitre pré- » cle, confeſſoit ne la ſçavoir pas, & même ne connoître au-
cédent. » cun moyen pour y parvenir. Il eſt vray que depuis ce têms-
Item. tom. 2. des lett. » là il a dit auſſi qu'il l'avoit trouvée, mais ç'a été juſtement
pag. 401. » le lendemain d'aprés avoir ſçû que vous & moy la luy en-
» voyions. Et une marque certaine qu'il ſe trompoit, eſt qu'il
» diſoit avoir trouvé en même têms que vôtre conſtruction
» étoit fauſſe, lorſque la baſe de la ligne courbe étoit plus ou
» moins grande que la circonférence du cercle. Ce qu'il eût
» pû dire tout de même de la mienne, ſi ce n'eſt qu'il ne l'a-
» voit pas encore vûë, car elle s'accorde entiérement avec la
» vôtre.

Au reſte pour ne pas ſe départir trop légérement du ſen-
Pag. 405. du 3. tom. des lettr. timent de M. Paſcal, on pourroit dire que M. de Roberval, aprés avoir chargé le P. Merſenne de ſçavoir de M. Deſcartes & de M. de Fermat, s'ils pourroient luy apprendre ce qu'il avoüoit ne pas ſçavoir, auroit médité profondément ſur ces queſtions en attendant leurs réponſes, & auroit trou-
Pag. 350. du 3. tom. vé les tangentes ou touchantes dont il étoit en peine, a-vant que de rien recevoir de leur part. Quoi qu'il en ſoit, M

Deſcarte.

Desc. témoigna dans sa réponse au P. Mersenne qu'il étoit fort aise de voir les questions, que M. de Roberval & les autres Géométres luy avoient déclaré qu'ils ne sçavoient pas, parce qu'en les cherchant il auroit occasion d'éprouver si son Analyse étoit meilleure que celle dont ils se servoient. La prémiére de ces questions étoit de trouver *les tangentes des courbes décrites par le mouvement d'une Roulette*. A quoy M. Descartes répondit » que la ligne droite qui passe par le point de la courbe dont on veut trouver la tangente, & par celuy de la base auquel touche la Roulette pendant qu'elle le décrit, coupe toujours cette tangente *à angles droits*. Il répondit aussi à toutes les autres choses pour l'instruction de M. de Roberval d'une maniére qui auroit satisfait un homme plus sincére ou moins difficile. Pour luy, il n'est pas étrange qu'il n'ait pas été entiérement satisfait de luy-même, parce qu'il s'étoit assujetti à suivre ce qui luy avoit été prescrit, & qu'il auroit été obligé d'écrire trop de choses, s'il avoit entrepris de démontrer cette tangente, & les autres questions d'une maniére plus belle & plus géométrique. Ce qui ne diminuoit pourtant rien de l'excellence des réponses qu'il envoya au P. Mersenne pour M. de Roberval, & les autres Mathématiciens de Paris. Il en étoit si persuadé qu'il finit en disant à ce Pére que si ces Géométres n'étoient pas contents de ces solutions, il ne pourroit jamais venir à bout de les contenter, quand même il auroit le don de faire des miracles ; & qu'en ce cas-là il n'y tâcheroit plus de sa vie.

1638.

Et 354. ibid.

« «Ces réponses se trouvent depuis la page 350 jusqu'à la 358. du 3. tom.

Pag. 358 ibid.

M. de Roberval ne pouvant persuader le Public que sa démonstration étoit aussi ancienne que celles de M. de Fermat & de M. Descartes, ni même qu'il eût montré la sienne avant que d'avoir vû les deux autres, ne s'appliqua plus qu'à chercher des défauts dans celles-cy, pour avoir lieu de leur préférer la sienne. M. Descartes persista à dire que M. de Fermat avoit fort bien trouvé la tangente de la Roulette *, & qu'elle se rapportoit à la sienne ; que M. de Roberval, qu'il jugeoit moins habile en Géométrie que M. de Fermat, s'exposoit à la risée publique, de ne prétendre avoir trouvé la tangente de la Roulette, qu'aprés avoir appris qu'il l'avoit envoyée au P. Mersenne ; & qu'il s'étoit trompé luy-même en prétendant par une pure chicanerie que la démonstration

Tom. 2. des lettr. p. 400, 401. item p. 414.

* *Il disoit que la maniére dõt M. de Fermat avoit éxaminé la tangente de la Roulette étoit la même dont Archimède s'est servi pour la tangente de la spirale, &c.* tom. 2. p. 414.

1638. tion de M. de Fermat n'étoit pas vraye.

M. de Roberval pour accorder quelque choſe aux mouvemens de ſa jalouſie, s'aviſa de dire que M. Deſcartes n'auroit pas trouvé l'eſpace de ſa Roulette, ſi le P. Merſenne ne luy eût mandé qu'il étoit *triple du cercle*. M. Deſcartes trouva cette défaite peu judicieuſe, & il en récrivit au P. Merſenne en ces termes. L'eſpace de ſa Roulette n'eſt triple qu'en » un ſeul cas ; & la façon dont je l'ay trouvé s'étend à tous les » autres, même lors que la Roulette eſt une ellipſe ou deux » hyperboles. D'ailleurs je n'ay pas eu aſſez bonne opinion de » luy pour m'arrêter à ce qu'il pouvoit dire ou penſer. Enfin » l'exemple de M. de Fermat, qui aprés l'avoir ſçû comme » moy du cercle, a nié au commencement qu'il fût vray, mon- » tre aſſez que cela n'aide guéres à en trouver la démonſtra- » tion : comme en effet, à cauſe qu'il n'eſt vray que dans un » ſeul cas, il y peut plûtôt nuire qu'y ſervir, lors qu'on veut » chercher généralement ce qui en eſt. Quant au ſolide de la » Roulette, il eſt beaucoup plus grand que vous ne mandez ; » & je crois qu'on en peut trouver la juſte grandeur. Mais re- » nonçant tout de bon comme je fais à la Géométrie, je ne veux » point m'arrêter à la chercher.

S. Roberval avoit trouvé la dimenſion du ſolide de la Roulette?

M. de Roberval croyant qu'il y auroit de la confuſion à ſe taire ſe réduiſit à dire que M. Deſcartes avoit changé de *medium* dans ſa démonſtration de la Roulette. M. Deſcartes le nia, & luy fit voir le tort qu'il avoit luy-même de ſe vanter d'avoir un *medium* pour trouver les tangentes de la Roulette qui s'appliquoit à tous les cas. Car celuy qu'il luy avoit envoyé d'Egmond étoit ſi général, qu'il ne ſervoit pas ſeulement pour tous les cas de la Roulette circulaire, mais auſſi pour les lignes décrites par tels autres corps que ce puiſſe être que l'on faſſe rouler ſur un plan, ſoit curviligne, ſoit rectiligne. M. de Roberval alléguoit la différence de ſa démonſtration d'avec celle de Meſſieurs Deſcartes & de Fermat, pour faire voir qu'il l'avoit trouvée ſans leur ſecours : & le P. Merſenne pour luy rendre ſervice n'avoit rien oublié de ce qu'il l'avoit prié de faire pour en perſuader ces Meſſieurs. Ces petites conteſtations durérent juſqu'au mois de Novembre, où M. Deſcartes manda à ce Pére, qu'encore qu'il luy eût envoyé *quatre ou cinq fois* la conſtruction de M. de Roberval

Pag. 405. du 2. tom.

Pag. 414. du tom. 2.

berval pour la tangente de la roulette, il n'avoit point trouvé qu'elle valût rien en aucune des façons que ce Pére la luy avoit envoyée ; qu'elle pourroit être bonne d'ailleurs sans croire néanmoins qu'il l'eût trouvée de luy même indépendemment de celle de M. de Fermat, & de la sienne ; qu'il étoit aisé de déguiser une même construction en cent façons ; & que s'il étoit vray qu'il l'eût trouvée, il auroit fait en sorte du moins que sa démonstration s'accordât avec sa construction. 1638.

M. de Roberval trouva la plûpart des Mathématiciens de Paris plus faciles à la persuasion, que ni M. Descartes ni M. de Fermat. M. de Beaugrand que le mauvais succez de sa Géostatique & de ses discours contre M. Descartes n'avoit pas entiérement exclus de leur nombre crut qu'il y alloit de sa réputation à prendre quelque part à une question si fameuse. L'année 1638 n'étoit pas encore achevée qu'ayant ramassé les solutions du plan de la Roulette dont M. de Roberval avoit eu soin de faire multiplier les copies à la main, avec l'excellente méthode de M. de Fermat son ami, *de Maximis & Minimis*, il envoya l'une & l'autre à Galilée en Italie, sans en nommer les Auteurs. Il est vray qu'il ne dit pas préciſément que cela fût de luy : mais, selon la remarque de M. Pascal, il écrivit de sorte, qu'en n'y prenant pas garde de prés, il sembloit que ce n'étoit que par modestie qu'il n'y avoit pas mis son nom. Et pour déguiser un peu les choses, il changea les prémiers noms de *Roulette* & de *Trochoide*, dont l'un étoit du P. Mersenne, & l'autre de M. de Roberval, en celuy de *Cycloide*, qui étoit de sa façon. Ce qui, selon M. de Roberval, n'étoit pas fort extraordinaire à M. de Beaugrand, qui ne faisoit point difficulté de s'attribuer les inventions & les travaux des autres, en changeant quelques termes & supprimant leur nom.

Hist. Trochoid. pag. 2. & 3. Epistola Robervall. ad Torricellium die 7. jul. 1646. apud Timaur. Antiat. p. 13.

Mais pour suppléer à une omission de M. Pascal, nous dirons sur la foy du même M. de Roberval *, que M. de Beaugrand s'étant rendu propriétaire de la démonstration de la Roulette faite par M. Descartes, ne fit autre chose que la copier de sa main telle qu'il l'avoit reçûë du P. Mersenne, & l'envoya en même têms à Galilée comme s'il en eût été l'Auteur ; de sorte qu'il devint tout à la fois plagiaire de M. de

* Demonstrationem quæ à D. Descartes missa fuerat Joannes de Beaugrand excepit, & propriâ manu scriptam, (cujus duplum ipse Mersennus, & ego, & multi alii perlegimus) ad ipsum Galilæum misit ; est quæ penitus eadem cum unâ ex tribus quas à D. du Verdus jam Romæ degente tanquam in Italiâ inventas nuper accepi. *Roberv. ibid.*

1638. Roberval, de M. de Fermat, & de M. Deſcartes, c'eſt-à dire de trois perſonnes aſſez indifférentes pour leurs propres compoſitions, & qui n'auroient pas fait difficulté de luy en faire préſent, s'il s'étoit humilié juſqu'à les leur demander, ſans en excepter même M. Deſcartes, quoi qu'il l'eût offenſé mal à propos en diverſes rencontres.

Depuis ce têms-là, M. Deſcartes n'eut pas grande part à tout ce qui ſe paſſa touchant la Roulette, ſi l'on en excepte les occaſions qu'il a euës d'en diſcourir avec le P. Merſenne en particulier, & avec M. Carcavi aprés la mort de ce Pére. Dés la fin du mois de Septembre, il avoit tâché de s'en débarraſſer pour une bonne fois; & ſans prétendre rien à la gloire de cette invention qu'il laiſſoit de bon cœur à M. de Roberval pour s'appliquer à d'autres choſes, il écrivit au P. Merſenne pour s'en déſiſter. C'eſt ce qu'il fit en témoignant qu'il étoit dégoûté d'ailleurs de toutes les maniéres de M. de Roberval, & ſur tout de ſa façon favorite de conclurre *ad abſurdum*, qu'il pratiquoit le plus qu'il luy étoit poſſible, parce qu'il l'eſtimoit plus ſubtile que l'autre. En quoi M. Deſcartes ſembloit taxer ſon mauvais goût, alléguant que cette maniére de philoſopher n'avoit été pratiquée par Apollonius & par Archiméde, que lors qu'ils n'avoient pû donner de meilleures démonſtrations. Au reſte, dit-il au P. Merſenne, M. de Roberval n'a eu beſoin d'aucune induſtrie pour trouver la figure de la Roulette, puis que je luy en avois envoyé la définition. Et ſon écrit ne ſert qu'à me faire connoître qu'ils l'ont fort examinée, & qu'ils ont travaillé long têms avant que d'en pouvoir trouver la tangente. Car il y a ſix ou ſept mois [1] que je la leur avois propoſée, & ils n'ont commencé à en parler que depuis un mois [2]. Mais je vous prie de ne me plus broüiller avec M. de Roberval.

Pag. 376. du 3. tom. de ſes lettres.

[1] Sur la fin d'Avril 1638. & le commencement de May.

[2] En Août 1638.

CHAP.

CHAPITRE XV.

Continuation de l'hiſtoire de la Roulette depuis que M. Deſcartes l'eût abandonnée, juſqu'à la mort de M. Paſcal le jeune. Torricelli s'attribuë touchant la Roulette ce qui étoit dû à M. de Roberval. M. Deſcartes eſt du nombre de ceux qu'il perſuade. Torricelli fait reſtitution à M. de Roberval avant que de mourir. M. Paſcal le jeune pour prévenir favorablement les eſprits touchant ſon ouvrage de la Religion, propoſe des prix par toute l'Europe à ceux qui trouveroient ce qui reſtoit à connoître de la Roulette. Perſonne ne gagne ces prix. Ce qui fait connoître M. Paſcal pour le plus grand Mathématicien de ſon têms. Le ſieur Dati défend Torricelli contre luy.

POur ne point abuſer de la diſpoſition où eſt le Lecteur d'entendre le reſte de l'hiſtoire de la Roulette, nous quitterons M. Deſcartes un moment pour en continuer la ſuite en peu de mots juſqu'au têms de M. Paſcal le jeune. M. de Roberval à l'imitation de M. Deſcartes & de M. de Fermat ſembloit avoir laiſſé aſſoupir la queſtion en France, & M. de Beaugrand avoit en quelque façon confié ſa fortune aux Italiens. Il n'en reçut point de nouvelles pendant le reſte de ſa vie qui ne fut que de dix-huit ou dix-neuf mois. On ne ſçait pas l'uſage qu'en fit Galilée à qui M. de Beaugrand l'avoit addreſſée; & ſon grand âge joint à la perte de ſa vuë, nous donne lieu de croire qu'il mourut ſans s'être beaucoup ſoucié de remuer cette queſtion. Il eut pour ſucceſſeur dans la profeſſion des Mathématiques le ſieur Evangéliſte *Torricelli* : & tous ſes papiers étant venus entre ſes mains, il y trouva entr'autres ces ſolutions de la Roulette ſous le nom de *Cycloide*, écrites de la main de M. de Beaugrand. Torricelli crut qu'il en étoit l'Auteur, & ayant appris qu'il étoit mort depuis quelques années, il jugea qu'il y avoit aſſez de têms écoulé pour faire que la mémoire en fût perduë. C'eſt ce qui le fit ſonger à en profiter.

Il mourut en 1640.

En 1642.

Hiſt. Trochi. per Bl. Paſc. pag. 3.

Il en prit occaſion par la publication de divers ouvrages de Géométrie qu'il fit imprimer en un volume *in quarto* à

Florence l'an 1644. La Cycloïde n'y fut pas oubliée : mais il attribua à Galilée, ce qui étoit dû au P. Merſenne, d'avoir formé la queſtion de la Roulette ; & à ſoy-même, ce qui étoit dû à M. de Roberval, & à M. Deſcartes, d'en avoir donné le prémier la ſolution & la démonſtration. En quoi il fut non ſeulement ſuſpect de mauvaiſe foy, & parut inexcuſable du vol qu'il croyoit avoir fait à feu M. de Beaugrand, mais encore malheureux pour n'avoir pû ſe maintenir long-têms dans une poſſeſſion ſi injuſte. Peu de gens y furent trompez hors de l'Italie : & il eſt fâcheux que M. Deſcartes qui n'avoit pas ſçû le tour que luy avoit joüé M. de Beaugrand ait été de ce petit nombre. Peut-étre y avoit il en cela moins de ſurpriſe de ſon côté que de ce plaiſir que nous ſentons à voir humilier ceux dont nous ne ſommes pas contents. M. Deſcartes avoit crû juſques-là que M. de Roberval étoit véritablement Auteur de la prémiére ſolution ou démonſtration de la Roulette, & qu'il avoit trouvé l'aire ou l'eſpace de la ligne qu'elle décrit : il avoit nié ſeulement qu'il en eût trouvé les tangentes qu'il croyoit luy avoir enſeignées, ou ſeul, ou conjointement avec M. de Fermat. Mais ſans ſçavoir le tort qu'on luy faiſoit dans cette prétention, il voulut bien faire cette petite injuſtice à M. de Roberval ſur la foy de Torricelli, qu'il ne ſoupçonnoit pas d'être plagiaire. C'eſt ce qui porta M. Carcavi quelques années aprés à le tirer de cette erreur, & à luy faire connoître la conduite de M. de Beaugrand & du ſieur Torricelli, d'une maniére néanmoins qui marquoit de la confuſion dans ſon eſprit ou dans ſa mémoire pour les têms & l'ordre des choſes, & qui par cét endroit auroit laiſſé à M. Deſcartes un nouveau ſujet de douter de la vérité du fait, s'il s'en fût mis en peine.

Pag. 449. du 3. tom. des lettr. de Deſc.

Lettr. de Carcavi. p. 457. du 3. tom. des lettr. de Deſcartes.

Quoiqu'il en ſoit, le ſieur Torricelli donna matiére de rire en France à ceux qui virent qu'il s'attribuoit en 1644 une invention qui étoit reconnuë depuis prés de huit ans pour être de M. de Roberval, & dont M. des Argues amy particulier de M. Deſcartes avoit fait imprimer un témoignage authentique dans un écrit qu'il avoit publié dés le mois d'Août de l'an 1640, avec privilége du Roy. M. de Roberval ne fut pas inſenſible à l'uſurpation de Torricelli. Il

Paſc. Hiſt. Troch. & Carcav. lettr. à Deſcartes.

Robervall. Epiſtol. lat. ad Torricell.

s'en

s'en plaignit à luy-même par une lettre qu'il luy en écrivit dés la même année que ſon livre parut : & le P. Merſenne en fit autant, mais d'un ſtile encore plus ſévére. Torricelli touché des preuves de ce Pére, & ne voulant pas que la confuſion de cette entrepriſe demeurât attachée à ſa mémoire dans l'eſprit de la poſtérité, ſe crud obligé de luy donner les mains ; & ſans perdre le jugement il ceda l'invention de la Roulette à M. de Roberval. La lettre qu'il en écrivit à Paris dattée de l'an * 1646, s'eſt conſervée en original juſqu'à préſent en paſſant des mains du P. Merſenne en celles de M. de Roberval, & de celles de M. de Roberval en celles de M. Carcavi. Il y déclare ſans détour que cette ligne Cycloïde ou la Roulette ne luy appartenoit pas, & que juſqu'à la mort de Galilée, c'eſt-à-dire, en 1642, on n'en avoit rien ſçû en Italie. Mais il n'y eſt point parlé de la reſtitution dûë à M. Deſcartes, parceque M. de Roberval n'avoit pas jugé à propos d'avertir Torricelli de ce qui luy appartenoit dans les papiers que M. de Beaugrand avoit envoyez à Galilée.

En 1644.

* Un an devant ſa mort.

Pag. 457. lett. de Carcav. tom. 3. Hiſt. Troch. pag. 3.

* Le ſieur Dati produit une autre lettre de Torricelli à Roberval, où celuy-là ſe contente d'avoüer qu'on pouvoit avoir trouvé la Roulette en France, ſans qu'il en eût rien ſçû, & que ce qu'il avoit publié ſur ce ſujet ne laiſſoit pas d'être de ſon invention. Mais qu'au reſte il en abandonnoit volontiers la glòire à celuy qui la briguoit avec tant de paſſion. *Timaur. Antiat. p.* 15.

Cependant comme le livre de Torricelli étoit public, & que ſon deſ-aveu ne l'étoit pas, l'erreur ne laiſſa pas de ſe gliſſer, ſur tout dans l'eſprit de ceux qui n'étoient point en commerce de Mathématiques avec le P. Merſenne, où Meſſieurs des Argues, de Fermat, Deſcartes, de Roberval. M. Paſcal le jeune *a* quoique fils d'un Mathématicien trés-inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé là-deſſus, & trés-uni avec M. de Roberval, avoüe qu'il fut du nombre de ceux qui y furent trompez ; & que dans ſes premiers écrits il avoit parlé de cette ligne comme étant de Torricelli, parceque M. de Roberval s'étoit peu ſoucié d'ailleurs de s'attribuer cette invention, & qu'il avoit négligé d'en rien faire imprimer.

Torricelli aprés cette petite diſgrace (ſelon la penſée des Mathématiciens de Paris) ne pouvant plus paſſer auprés de ceux qui ſçavoient la vérité, pour auteur de la *dimenſion de l'eſpace de la Roulette*, ny même de celle *du ſolide autour de la baſe* que M. de Roberval luy avoit déja envoyée ; il eſſaya de réſoudre celuy d'*autour de l'axe*. Mais il ne put y reüſſir ; & il mourut peu de têms aprés ayant reçû auparavant de M. de Roberval la conviction de ſon erreur, & la véritable & géométrique ſolution de ce qu'il cherchoit.

a Paſc. ibid. Carcav. ibid.

c Carcavi a broüillé toutes ces choſes dans ſa lettre à Deſcartes.

M. de Roberval ne s'arrêta pas à la ſeule dimenſion de la prémiére & ſimple Roulette & des ſolides, mais il étendit ſes découvertes à toutes ſortes de Roulettes *allongées* ou *accourcies*, dont M. Deſcartes avoit touché quelque choſe par avance dans l'explication de ſa démonſtration. Il ſe ſervit pour cét effet d'une méthode générale qui donnoit avec une facilité égale les touchantes, la dimenſion des plans & de leurs parties, leurs centres de gravité & les ſolides ; tant autour de la baſe qu'autour de l'axe.

La connoiſſance de la Roulette étoit parvenuë à ce point, lorſque M. Paſcal le jeune qui avoit renoncé à la Géométrie depuis quelques années, & qui méditoit un grand ouvrage ſur la vérité de la Religion Chrétienne, fut ſollicité par ſes amis de donner d'abord un eſſay de la force de ſon eſprit dans les Mathématiques pour prévenir les eſprits forts, les libertins, & les athées, en faveur du traité de la Religion qu'il préparoit contre eux. Il les crut : & pour faire voir qu'il ne prétendoit pas conduire les eſprits de ceux qu'il eſpéroit convaincre & perſuader de nôtre Religion par les voyes ordinaires de ceux qui l'avoient devancé dans cette carriére, il reprit ſes anciennes penſées de la Géométrie. Il ſe forma des méthodes pour la dimenſion & les centres de gravité des ſolides, des ſurfaces planes & courbes & des lignes courbes, auſquelles il luy parut que peu de choſes pourroient échapper. Son deſſein n'étoit pas de s'en ſervir pour donner enſuite des preuves & des démonſtrations géométriques de la Foy Chrétienne dans ſon ouvrage de la Religion, mais de faire voir ſeulement qu'étant d'ailleurs capable de tout ce qui ſe peut humainement de ce côté là, ce ne ſeroit ny par ignorance, ny par foibleſſe d'eſprit qu'il auroit recours à des preuves morales qui devoient aller plus au cœur qu'à l'eſprit.

Hiſt. Troch. pag. 4.

Pour faire l'eſſay des méthodes qu'il ſe forma ſur quelqu'un des ſujets les plus difficiles, il ſe propoſa ce qui reſtoit à connoître de la nature de la *Roulette* ; ſçavoir, [1] *les centres de gravité de ſes ſolides & des ſolides de ſes parties* ; [2] *la dimenſion & les centres de gravité des ſurfaces de tous ces ſolides* ; [3] *la dimenſion & les centres de gravité de la ligne courbe même de la Roulette & de ſes parties*. Il commença par les centres de gravité des

des ſolides & des demi-ſolides, qu'il trouva par le moyen de ſa méthode, & qui luy parurent ſi difficiles par toute autre voye, que pour ſçavoir s'ils l'étoient en effet autant qu'il ſe l'étoit imaginé, il ſe réſolut d'en propoſer la recherche à tous les Géométres, & même avec des prix pour ceux qui en viendroient à bout. Ce fut alors qu'il fit ſes écrits latins ſur ce ſujet, & qu'il les envoya par tout pour exécuter ſon deſſein ſans en nommer l'auteur. Au mois de Juin 1658.

Pendant qu'on cherchoit ces problémes touchant les ſolides, il s'appliqua à réſoudre tous les autres, juſqu'à ce qu'il eût reçû les réponſes des Géométres ſur le ſujet de ſes écrits. Il s'en trouva de deux ſortes. Les uns s'imaginérent avoir réſolu les problémes propoſez, & gagné les prix : c'eſt pourquoy il fallut faire l'éxamen de leurs écrits. Les autres ne prétendans rien à ces ſolutions ſe contentérent de donner leurs prémiéres penſées ſur cette ligne. Il trouva de fort belles choſes dans leurs lettres, & des maniéres fort ſubtiles de meſurer le plan de la Roulette, & entr'autres dans celles de M. *Sluze* [1] alors Chanoine de la Cathédrale de Liége, frére du ſçavant Cardinal de ce nom ; de M. *Ricci* [2] de Rome diſciple de Torricelli, qui eſt mort Cardinal ſous Innocent XI ; de M. *Huyghens* [3] fils de l'amy de M. Deſcartes M. de Zuytlichem de Hollande l'un des ornemens de l'Académie royale des ſciences à Paris, & vivant encore aujourd'huy en Hollande ; & de M. *Wren* [4] Anglois, Penſionnaire du collége de Wadham qui s'étoit ſignalé dans la connoiſſance des Mathématiques dés ſa prémiére jeuneſſe.

1 Renat. Franc. Sluſius.

2 Michaël Angelus Riccius.

3 Chriſtianus Hugenius.

4 Chriſtophorus opinor iam tum juvenis.

Il reçût auſſi vers le même têms la dimenſion de la Roulette & de ſes parties & de leurs ſolides à l'entour de la baſe ſeulement du Pére *Lallouëre* [5] Jéſuite de Toulouſe qui l'envoya toute imprimée. Mais il trouva que les problémes dont il y donnoit la ſolution n'étoient autres que ceux que M. de Roberval avoit réſolus depuis ſi long-têms Il eſt vray que ſa méthode étoit différente : mais il étoit aiſé de déguiſer des propoſitions déja trouvées, & de les reſoudre d'une maniére nouvelle par la connoiſſance qu'on a eûë de la prémiére ſolution. M. Paſcal en fit donner avis à ce Pére par M. Carcavi de la maniére la plus obligeante & la plus civile qu'il luy fut poſſible ; & le Pére y fit réponſe, pour ſervir

5 Antonius Lalovera nat. anno 1600.

Les Péres Taquet & Fabri Jéſuites en ont auſſi écrit amplement, & J. Wallis Anglois.

vïr de prélude aux ſept livres *de Cycloide* qu'il fit imprimer deux ans aprés in IV° à Toulouſe.

Pag. 6. hiſt. Troch.

Mais entre tous les écrits de cette nature, rien ne parut plus beau à M. Paſcal que ce qui avoit été envoyé par M. Wren. Car outre la belle maniére qu'il donnoit de meſurer le plan de la Roulette, il avoit donné la comparaiſon de la ligne courbe & de ſes parties avec la ligne droite. Sa propoſition étoit que la ligne de la Roulette eſt quadruple de ſon axe, dont il avoit envoyé l'énonciation ſans démonſtration. Et comme il étoit le prémier qui l'eût produite, M. Paſcal ne fit point difficulté de luy décerner les honneurs de la prémiére invention, quoiqu'il ſe fût rencontré en France des Géométres, & entr'autres M. de Fermat, & M. de Roberval, qui en avoient trouvé la démonſtration dés qu'on en eût communiqué l'énonciation.

Voilà ce qui s'étoit trouvé de plus remarquable dans les écrits envoyez par ceux qui ne prétendoient rien aux prix propoſez par M. Paſcal. Quant aux autres qui ſe trouvérent réduits à deux, on en devoit commencer l'examen depuis le premier d'Octobre ſuivant en préſence de M. Carcavi, entre les mains de qui l'on avoit dépoſez les prix. Le prémier des deux aprés avoir communiqué ſon écrit en particulier & reconnu ſon defaut, prévint le jour de l'examen, & donna ſon déſiſtement. L'autre perſiſta à ſoûtenir qu'il avoit trouvé *une méthode entiére pour la réſolution de tous les problémes avec les ſolutions & les démonſtrations en cinquante quatre articles.* Rien de tout cela ne parut aux Juges établis pour cette affaire. On jugea que ni dans ſon écrit ni dans les corrections qu'il avoit envoyées aprés coup, il n'avoit trouvé *ni la véritable dimenſion des ſolides autour de l'axe, ni le centre de gravité de la demi-Roulette, ni de ſes parties*, (ce qui avoit été réſolu depuis long-têms par M. de Roberval) ni aucun *des centres de gravité des ſolides*, ni *de leurs parties, tant autour de la baſe qu'autour de l'axe*, qui étoient proprement les ſeuls problémes propoſez par M. Paſcal, avec la condition des prix, comme n'ayant encore été réſolus par perſonne. De ſorte qu'il fut conclu que M. Carcavi remettroit entre les mains de M. Paſcal les prix, qui luy avoient été confiez en dépôt, comme n'ayant été gagnez de perſonne;

Examen & jugement des écrits, p. 3, & 4.

Pag. 4. du récit hiſt.

&

& que M. Paſcal ſe découvrant enfin donneroit les véritables ſolutions de ces problémes, dont tous les autres Mathématiciens n'avoient pû venir à bout. C'eſt ce qu'il fit avant la fin de l'année 1658, & ayant recueïlli les lettres & les autres écrits concernant cette matiére, il en fit un volume in IV° qu'il publia au commencement de l'année ſuivante ſous le nom ſuppoſé du ſieur *A. d'Ettonville* & ſous le titre de *Traité de la Roulette*.

Depuis ce têms-là nous ne voyons pas que perſonne ait fait aucune découverte nouvelle ſur la nature de la Roulette, dont l'hiſtoire conſiſte toute à ſçavoir ;

1. Que le prémier qui a remarqué cette ligne dans la Nature, mais ſans en pénétrer les propriétez, a été le Pére *Merſenne* qui luy a donné le nom de *Roulette* ;

2. Que le prémier qui en a connu la nature, & qui en a démontré l'eſpace, a été M. de *Roberval* qui l'a appellée d'un nom tiré du grec *Trochoïde* ;

3. Que le prémier qui en a trouvé la Tangente a été M. *Deſcartes* ; & preſque en même têms M. de *Fermat*, quoique d'une maniére défectueuſe : aprés quoy M. de *Roberval* en a le prémier meſuré les plans & les ſolides, & donné le centre de gravité du plan & de ſes parties ; Tom. 3. des lettr. p. 406, 457.

4. Que le prémier qui l'a nommée *Cycloïde* a été M. de *Beaugrand* ſans y rien contribuer du ſien ; que le prémier qui ſe l'eſt attribuée devant le Public & qui l'a donnée au jour a été le ſieur *Torricelli* ;

5. Que le prémier qui en a meſuré la ligne courbe & ſes parties, & qui en a donné la comparaiſon avec la ligne droite a été M. *Wren*, ſans la démontrer.

6. Que le prémier qui a trouvé le centre de gravité des ſolides, & demi-ſolides de la ligne & de ſes parties, tant autour de la baſe qu'autour de l'axe a été M. *Paſcal* le jeune ; que le même a auſſi trouvé le prémier le centre de gravité de la ligne & de ſes parties ; la dimenſion & le centre de gravité des ſurfaces, demi-ſurfaces, quart-de-ſurfaces, &c. décrites par la ligne & par ſes parties tournées autour de la baſe & autour de l'axe ; & enfin la dimenſion de toutes les lignes courbes des Roulettes allongées ou accourcies.

On n'en avoit tiré que 120 exemplaires, dont l'Auteur en avoit donné 60, & le Libraire vendit les 60 autres en peu de jours. Il ne s'en trouve plus.

Le petit nombre des exemplaires que le prétendu ſieur d'Ettonville s'étoit contenté de faire tirer de ſon livre n'empêcha pas que l'hiſtoire de toute cette affaire ne ſe répandît dans les pays étrangers. Il étoit important ſur tout qu'elle paſſât les Alpes, & qu'elle pénétrât au moins juſqu'à la ville de Florence, où Galilée & Torricelli jouïſſoient en paix des honneurs de la Roulette que l'on croyoit en France devoir être rendus au P. Merſenne & à M. de Roberval. Lors qu'on y eut vû l'hiſtoire de la Roulette écrite en françois & en latin de la maniére qu'on l'a rapportée cy-deſſus, le trouble ſe mit dans les eſprits de la plûpart des gens de Lettres de la ville. Les amis & les diſciples de Galilée & de Torricelli ſe trouvérent offenſez du tour des-obligeant que l'Auteur de cét écrit avoit donné à la conduite que le dernier avoit tenuë dans cette affaire; & l'un des plus zélez d'entre eux prit la plume pour vanger ſon Maître & pour luy faire reſtituer ſa réputation. Ce zélé étoit le ſieur Charles Dati Académicien de la Cruſca, qui fit imprimer à Florence l'an 1663 in IV° un écrit italien addreſſé aux Philaléthes ou Amateurs de la Vérité ſous le maſque de *Timauro Antiate* & ſous le titre *Della vera Storia della Cicloide*, &c. Là cét Auteur aprés une proteſtation magnifique de ne dire que la vérité toute ſimple, ſans préjugé & ſans paſſion, a recours d'abord à la vray-ſemblance, pour dire qu'il eſt probable que Galilée s'étant aviſé de cette ligne vers l'an 1600 l'aura communiquée au P. Merſenne. C'eſt dommage que ſes preuves ſont poſtérieures à Torricelli, ſur la foy duquel elles paroiſſent fondées. Elles devoient au moins être antérieures au têms, où nous avons remarqué que M. de Beaugrand avoit envoyé à Galilée ce qui s'étoit fait en France ſur la Roulette.

Pag. 3, & 4. *della Storia, &c.*

Mais quoiqu'il ne ſe trouve rien de convaincant dans l'écrit du ſieur Dati pour la juſtification de Torricelli, on peut accorder au mérite de ce célébre Mathématicien ce que l'habileté médiocre de ſon Avocat n'auroit pû obtenir pour luy. On peut donc l'abſoudre du crime de plagiaire, d'autant plus volontiers que le vol étoit de petite conſéquence, & que Galilée & luy peuvent trés-naturellement avoir trouvé ſans

le

le ſecours de Merſenne & de Roberval une choſe à laquelle ils ne ſe ſeroient ſouvenus de travailler qu'aprés avoir vû les obſervations de ceux-cy.

C'eſt en quoy conſiſte preſque tout le raiſonnement du ſieur Jean Wallis Anglois, qui a pris la défenſe de Torricelli contre M. Paſcal en plus d'une rencontre. Il faut avouër qu'une même choſe peut être imaginée ou trouvée en différens endroits de la terre par des eſprits qui ne ſe ſeront point communiqué leurs lumiéres. Mais le ſieur Wallis ne ſera qu'un trés-foible adverſaire de M. de Roberval tant qu'il n'aura que des poſſibilitez à oppoſer à un fait auſſi bien circonſtancié qu'eſt celuy que rapporte M. Paſcal dans ſon hiſtoire de la Roulette.

Præfat. ad tract. de Cycloïd.

Item Epiſt. ad Chriſtian. Hugenium.

CHAPITRE XVI.

M. des Argues n'eſt pas content que M. Deſcartes renonce à la Géométrie. M. Deſcartes en ſa conſidération s'explique ſur ce renoncement. Il luy fait envoyer l'Introduction qu'un Gentilhomme Hollandois de ſes amis avoit compoſée pour faciliter l'intelligence de ſa Géométrie. Bartolin en fait une autre. M. de Beaune travaille à ſes notes ſur la même Géométrie. Eſtime ſingulière qu'en fait M. Deſcartes. Ses exercices d'Arithmétique avec M. de Sainte Croix & M. Frenicle. Eloge de Gillot qui avoit été domeſtique de M. Deſcartes. Il ceſſe de répondre aux queſtions de Géométrie & d'Arithmétique.

Tom. 2. des lettr. p. 402.

LA principale raiſon que M. Deſcartes avoit alléguée pour ſe diſpenſer de chercher le *ſolide de la Roulette* étoit qu'il renonçoit tout de bon à la Géométrie. Cette nouvelle ne plut pas aux Géométres de Paris du nombre de ſes amis, qui attendoient de luy des opérations de plus en plus extraordinaires ſur cette ſcience. M. des Argues ſur tous les autres ne put s'empêcher d'en témoigner ſon déplaiſir au P. Merſenne, qui le fit trouver bon à Monſieur Deſcartes comme un témoignage de l'eſtime qu'il avoit pour tout ce qui pouvoit venir de ſa part. M. Deſcartes le prit en bonne part, & ſe tint trés-obligé à M. des Argues de ſon inquiétude. En conſidération de ſes ſoins il récrivit au Pére Merſenne au mois de Septembre de l'an 1638 pour luy faire ſçavoir qu'il n'avoit réſolu de quiter que la Géométrie abſtraite, c'eſt-à-dire, la recherche des queſtions qui ne ſervent qu'à exercer l'eſprit : & qu'il n'avoit pris ce parti que pour avoir d'autant plus de loiſir de cultiver une autre ſorte de Géométrie, qui ſe propoſe pour queſtion l'explication des phénoménes de la Nature. Qu'au reſte M. des Argues reconnoîtroit bien-tôt que toute ſa Phyſique n'*étoit autre choſe que Géométrie*, s'il prenoit la peine de conſidérer ce qu'il avoit écrit du ſel, de la nége, de l'arc-en-ciel, &c. dans ſes Météores.

Tom. 3. des lettr. p. 371, 372.

Item pag. 392.

M.

M. des Argues étoit de ce petit nombre d'amis en faveur desquels il avoit bien voulu mettre une exception à la régle qu'il s'étoit preſcrite quinze ans auparavant de ne plus perdre ſon têms à donner la ſolution des problémes de Géométrie. Il fit même quelque choſe de plus pour l'amour de M. des Argues en particulier. Car ayant ſçû que les endroits de ſa Géométrie imprimée, où il avoit affecté d'être obſcur, faiſoient de la peine à cét ami, il voulut luy en donner luy-même les éclairciſſemens par un écrit qu'il fit exprés, pour luy faire connoître juſqu'où alloit le zéle qu'il avoit pour ſon ſervice. Il pria le Pére Merſenne de l'aſſûrer de la reconnoiſſance qu'il avoit de tous ſes bons offices, & de luy témoigner que ce n'étoit pas pour luy qu'il avoit ſouhaité de ſe rendre obſcur, mais pour certains envieux qui ſe ſeroient vantez d'avoir ſçû ſans ſon ſecours les mêmes choſes qu'il avoit écrites. 1638.

Tom. 3. pag. 402.

Tom. 2. des lettr. p. 381, 504, 505.

V. la lettre Mſ. de M. des Argues au P. Merſenne du 4. Avril 1638. ſur la fin.

Tom. 1. des lettr. Mſ. de diverſes perſonnes au P. Merſenne.

Outre ces éclairciſſemens ſur quelques endroits propoſez par M. des Argues, il conſentit qu'un Gentil-homme Hollandois de ſes amis entreprît une Introduction réguliére de toute ſa Géométrie pour en faciliter l'intelligence à toutes ſortes de lecteurs. Il l'envoya à Paris dés la fin du mois de May ou le commencement de Juin, & elle fut trouvée ſi excellente & ſi courte, qu'on crut qu'il en étoit l'Auteur. Il jugea qu'il étoit de ſon devoir de des-abuſer ceux qui étoient dans cette opinion, & de faire jouïr pleinement ſon ami de la récompenſe duë à l'Auteur de ce travail. Le P. Merſenne, à la ſollicitation de diverſes perſonnes, demanda à M. Deſcartes la permiſſion de faire imprimer cette Introduction à Paris. M. Deſcartes s'étant chargé d'en parler à l'Auteur récrivit au Pére que ce Gentil-homme ne deſiroit point qu'elle fût imprimée, à moins qu'on voulût ſe contenter d'en faire tirer ſeulement une douzaine ou deux d'exemplaires pour ceux à qui ce Pére en voudroit donner des copies; ce qui auroit été encore plus commode que de la faire tranſcrire. Mais s'il étoit queſtion d'une impreſſion publique, le Gentil-homme témoigna qu'il aimeroit mieux la faire faire luy-même en Hollande; & qu'en ce cas là, il y voudroit encore ajoûter beaucoup de choſes; ce qu'il offroit de faire avec le têms.

Pag. 394. tom. 3. des lettr.

Tom. 3. pag. 390.

Tom. 3. pag. 405.

Pag. 400. tom. 2.

1638. Les plus habiles ſe plaignirent de la briéveté de cét écrit: & M. Deſcartes prenant la défenſe de l'Auteur, crut leur donner ſatisfaction, en leur repréſentant que ce n'étoit pas un commentaire mais une Introduction. Nous devons croire que ce fût plutôt la vûë de cét écrit que la mauvaiſe diſpoſition de ſes envieux qui l'a empêché de raccommoder ſa Géométrie, comme il témoignoit avoir eu deſſein de faire en faveur du commun des lecteurs, pour la rendre plus proportionnée à leur intelligence. Quant à l'Introduction, nous ne voyons pas qu'on en ait tiré d'autres copies que manuſcrites. C'eſt peut-être ce qui porta le ſieur Bartolin à en publier une autre de ſa compoſition, dans laquelle il s'eſt étudié principalement à applanir les difficultez qu'y fait naître l'Algébre, dont M. Deſcartes a fait la clef de ſa Géométrie.

Tom. 2. des lettr. pag. 429.

Tom. 3. ibid. pag. 521.

Poiſſ. Remarq. ſur la Méthod. de Deſc. pag. 38 & 93.

C'eſt encore à l'année 1638 que le Public eſt redevable des excellentes notes que Monſieur de Beaune Conſeiller au Préſidial de Blois fit ſur la Géométrie de M. Deſcartes. M. de Beaune ne voyoit perſonne devant luy ſur les rangs pour les Mathématiques; & il ſe trouvoit côte à côte de Méſſieurs de Fermat, Mydorge, Hardy, de Roberval, & des autres Géométres qui paſſoient pour les prémiers du ſiécle. C'eſt ce qui donna un nouvel éclat au traité de M. Deſcartes, & qui en augmenta merveilleuſement la conſidération auprés de ceux, ou qui ne pouvoient l'entendre, ou qui ne la pouvoient eſtimer ſon prix par eux-mêmes.

Tom. 3. des lettr. p. 105.

M. de Beaune envoya ſes notes à M. Deſcartes vers la fin de la même année. Il les lut avec une attention mêlée d'un plaiſir indicible, qui augmenta juſqu'à la fin de la lecture, d'autant plus qu'il n'y rencontra rien qui ne ſe trouvât parfaitement conforme à ſa penſée. C'eſt une des plus rares ſingularitez que l'on ait encore pû remarquer dans la Republique des Lettres, qui eſt remplie de commentateurs, de ſcholiaſtes & de traducteurs, mais qui à peine eſt en état d'en produire un de chaque eſpéce qui ait pû légitimement mériter juſqu'icy de la part de ſon Auteur l'honneur que M. de Beaune reçut de M. Deſcartes en cette occaſion. Il en écrivit au Pére Merſenne, pour luy témoigner la ſatisfaction qu'il avoit d'avoir trouvé enfin l'homme que la Providence ſembloit

Tom. 2. des lettr. p. 454.

ſembloit avoir préparé pour fortifier ſa Géométrie contre les rebuts des ignorans & les cenſures des envieux. Il dit à ce Pére, pour luy marquer quels étoient les fondemens de ſa reconnoiſſance, qu'il n'y avoit pas un ſeul mot dans les notes de M. de Beaune qui ne fût *entiérement ſelon ſon intention*; & qu'il avoit fort bien vû dans ſa Géométrie les conſtructions & les démonſtrations des lieux plans & ſolides, dont les autres diſoient qu'il * n'avoit mis qu'une ſimple analyſe. Il manda la même choſe à M. de Beaune dans une lettre de remerciment qu'il luy addreſſa le même jour * par le moyen du même Pére. Outre la joye qu'il eut de voir qu'il eût ſi préciſément pris ſa penſée & ſon ſens par tout, il admira encore la pénétration avec laquelle il avoit pû reconnoître des choſes qu'il n'avoit miſes dans ſa Géométrie que d'une maniére trés-obſcure. Les ſcholiaſtes ordinaires qui ſongent ſouvent à leur propre gloire plûtôt qu'à celle de leurs Auteurs ſont ravis de trouver en les expliquant l'occaſion de les corriger & de les redreſſer, afin de pouvoir ſe vanter d'avoir encheri ſur eux. M. de Beaune fit connoître en cette rencontre qu'il étoit fort éloigné d'une pareille paſſion, ſi ce n'étoit point par compliment que M. Deſcartes luy fit croire, qu'il avoit remarqué qu'il avoit eu deſſein d'excuſer dans ſes notes les fautes de ſa Géométrie, plûtôt que de les découvrir. C'eſt ce qu'il prit pour un témoignage ſincére de ſon affection dont il le remercia, ajoûtant qu'il ne l'auroit pas moins remercié s'il les avoit remarquées, à cauſe de l'utilité qu'il en auroit pû retirer. Pour luy faire voir qu'il ne ſe flatoit pas juſqu'au point de n'y reconnoître aucun manquement, il luy fit un détail de quelques endroits auſquels il auroit pû faire des additions ou des retranchemens.

1638.

« * M. Deſcartes

* C'étoit le 20 Février 1639.

Pag. 409. du 3. tom. de ſes lettr.

M. de Beaune luy avoit envoyé en même têms quelques unes de ſes réfléxions ſur les lignes courbes avec quelques difficultez dont il le prioit de luy donner la ſolution. M. Deſcartes avoit intérêt de le ſatisfaire en ce point *& mieux & plûtôt* qu'aucun autre. C'eſt ce qui le fit uſer d'une diligence toute extraordinaire pour prévenir ceux de France, à qui M. de Beaune auroit pû propoſer les mêmes difficultez à réſoudre. Il luy manda donc ce qu'il avoit trouvé touchant

Pag. 454. tom. 2.

ſes

1638. ſes lignes courbes : & il luy dit que la propriété de ces lignes dont il luy avoit envoyé la démonſtration luy avoit paru ſi belle, qu'il *la préféroit à la quadrature de la parabole trouvée par Archiméde.*

P. 142 du 3. tom.

Enfin pour luy faire ſentir les effets de l'amitié la plus ſincére, il voulut que le P. Merſenne luy donnât non ſeulement la communication du procés de Mathematique qu'il avoit avec M. de Fermat, mais encore des objections qu'il avoit faites depuis peu ſur le nouveau livre de Galilée concernant la Méchanique & le mouvement local tout récemment imprimé à Leyde. Ces obſervations avoient été envoyées au P. Merſenne le prémier jour d'Octobre de l'an 1638 dans une longue lettre, où il luy répondoit encore ſur divers ſujets, & entr'autres ſur le livre de M. Bouïlliaud touchant *la nature de la Lumiére*, imprimé à Paris depuis ſix ou ſept mois, & ſur le peu de ſolidité qu'il prétendoit avoir remarqué dans le jugement que ce ſçavant Mathématicien (qu'il eſtimoit beaucoup d'ailleurs) faiſoit de ſa Philoſophie en la confondant avec celle d'Epicure & de Démocrite.

Pag. 456. tom. 2.

Pag 391. ibid.

Elles ſont au 2. tome des lettres de Deſcart.

Pag. 402. tom. 2.

Item p. 379. ibid.

M. Deſcartes avoit encore d'autres amis du même rang que M. de Beaune, à qui il n'étoit ny libre ny honnête de refuſer la ſolution des difficultez qu'ils ne pouvoient apparemment eſpérer d'un autre. Les principaux de ceux qui luy donnérent des exercices de cette nature pendant cette année, furent Monſieur de Sainte Croix, & Monſieur Frenicle, qu'il avoit coûtume d'appeller M. *de Beſſy*. Ces deux Meſſieurs avoient la réputation d'être les prémiers Arithméticiens du ſiécle, & M. Deſcartes ne conſidéroit pas moins leur amitié que leur eſprit & leur ſçavoir. M. de Sainte Croix ſur tout parut s'appliquer à ne luy propoſer que les queſtions de la plus fine ſubtilité : & M. Deſcartes voyant par la nature de ces queſtions à qui il avoit affaire, s'eſtimoit trés-heureux de pouvoir ſe tirer de toutes ces difficultez à ſon gré. De ſorte qu'il ne fit point difficulté d'aſſûrer ſouvent au P. Merſenne qu'il conſidéroit la ſatisfaction que M. de Sainte Croix témoignoit de ſes réponſes comme une grace toute particuliére, dont il prétendoit luy être redevable toute ſa vie, parce qu'il n'étoit luy-même content qu'à demi de la plûpart

Tom. 2. des lettr. pag. 382, 383, 388, 389, 403.

Tom. 3. des lett. pag. 430. item p. 408. & pag. 339, 340, 363, 365.

plûpart des ſolutions qu'il envoyoit à M. de Sainte Croix. 1638.

Leur commerce n'étoit pas toûjours borné à des opérations d'Arithmétique & d'Algébre ; il s'étendoit encore juſqu'aux ſoins de leurs affaires domeſtiques. M. de Sainte Croix avoit témoigné être en peine d'un garçon qui pût le ſoulager dans ſes études de Mathématiques en qualité de ſécrétaire ou de copiſte. M. Deſcartes ſembloit avoir alors ſur les bras le jeune Gillot qui avoit été autrefois à luy, tant en la même qualité qu'en celle de valet de chambre ; & il cherchoit actuellement à l'établir à Paris. Au ſortir d'avec M. Deſcartes, Gillot étoit paſſé en Angleterre, d'où ſes parens le retirérent, lorſqu'il commençoit à réüſſir dans la profeſſion qu'il faiſoit d'enſeigner les Mathématiques en particulier. Il étoit revenu delà auprés de M. Deſcartes en Hollande, & il s'étoit mis à enſeigner les mêmes ſciences à divers officiers de l'armée du Prince d'Orange. Mais cét employ étant aſſez inconſtant & caduc, M. Deſcartes donna ſans beaucoup de délibération dans l'ouverture qui luy fut faite par le Pére Merſenne, qui luy propoſoit la condition de M. de Sainte Croix ; en quoy il ſuivit la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas négliger la prémiére occaſion qu'il auroit de fixer l'état de Gillot, & de donner à la ville de Paris un homme capable d'enſeigner ſa méthode en général, & ſa Géométrie en particulier. Car il entendoit l'une & l'autre mieux qu'aucun des autres Mathématiciens, ayant eu le loiſir d'étudier l'eſprit même de M. Deſcartes lorſqu'il vivoit ſous luy. Il avoit même donné depuis peu des marques d'une capacité plus qu'ordinaire à M. de Fermat, lorſque M. Deſcartes indigné de la maniére dont celuy-cy diſſimuloit qu'il eût été ſatisfait de ſa réponſe au Théoréme des nombres qu'il luy avoit propoſé, luy ordonna, par une apparence de mépris ou d'indifférence pour M. de Fermat, de luy répondre touchant les nombres rompus, conformément à ce qu'il avoit démontré touchant les nombres entiers ; ſur les centres de gravité de diverſes figures, & d'autres queſtions les plus difficiles. Le ſieur Gillot y avoit ſi bien réüſſi que M. de Fermat fut obligé d'avouër qu'il en ſçavoit moins en ce point que l'*Ecolier de M. Deſcartes.* (c'eſt ainſi qu'il appelloit Gillot ;) ou du

Tom. 3. des lettr. pag. 399.

Tom. 2. des lettr. pag. 383, 384.

Item tom. 3. pag. 377.

Pag. 339, 340. du 3. tom. & 383. du 2. tom. & 386.

Cette réponſe eſt à la page 383, 384. du 2. vol. des lettr.

Lettr. Mſſ. de P. Merſenne *bis.*

1638. moins qu'il en avoit reçû une ſatisfaction compléte par ſa réponſe.

Pag. 392, 393. du 3. tom. Pag. 339. ibidem. Gillot, ſelon le jugement qu'en faiſoit ſon Maître, étoit un garçon trés-fidéle, de trés-bon eſprit, & d'un naturel fort aimable. Quoy qu'il n'eût jamais été au collége ny appris de belles Lettres, il ne laiſſoit pas d'entendre un peu de latin & d'anglois. Il ſçavoit le françois comme s'il ne fût jamais ſorti de ſon païs, & le flamand comme s'il eût toûjours demeuré en Hollande. Il poſſédoit parfaitement l'Arithmétique & la Géométrie, & il ſçavoit aſſez de la méthode de M. Deſcartes pour apprendre ſeul & de luy-même tout ce qui pouvoit luy manquer dans les autres parties de Mathématique. Ayant acquis tant de talens, il n'étoit plus en état ny même en âge de ſe réduire à une ſervitude ſimple. C'eſt pourquoy M. Deſcartes qui l'avoit toujours beaucoup diſtingué parmi ſon domeſtique, dit nettement au P. Merſenne que M. de Sainte Croix pouvoit le prendre prés de luy comme un homme de Lettres ou un ſécrétaire : mais qu'il ne devoit pas attendre des ſujétions de luy comme d'un valet, parce qu'ayant toûjours vécu avec des perſonnes, qui bien qu'au deſſus de luy, n'avoient pas laiſſé de le ſouffrir ſouvent *comme camarade*, il ne s'étoit jamais accoûtumé à ces aſſujettiſſemens. Il luy fit auſſi donner avis de ne pas exiger de Gillot toutes les civilitez qui ſe pratiquoient à Paris plus que d'un Etranger qui n'y auroit jamais été élevé, & de ne le pas tenir trop long-têms ſur les opérations & les calculs difficiles des nombres, de peur qu'il ne ſe rebutât, parce que c'eſt un travail fort infructueux & qui avoit beſoin de trop de patience pour un eſprit vif comme celuy de Gillot.

M. Deſcartes ne jugeoit pas moins avantageuſement de M. Frénicle que de M. de Sainte Croix. Il témoigna au P. Merſenne par une lettre du 23 d'Août que ce qu'il luy en avoit envoyé étoit plus que ſuffiſant pour luy faire connoître que ſon *Arithmétique devoit être excellente, puis qu'elle le conduiſoit à des choſes où l'Analyſe a bien de la peine à parvenir.* Ce jugement eſt d'un poids d'autant plus grand que M. Deſcartes étoit moins prodigue d'éloges, ſur tout écrivant au P. Merſenne, à qui il avoit coûtume de confier ſes penſées ſans

Pag. 408. tom. 3. des lettr.

autre

autre précaution que la diſcrétion du Pére. Ainſi ce n'étoit point par compliment que répondant vers le même têms à une lettre de M. Frénicle, il luy témoigna quelque ſurpriſe de voir qu'il fût plus ſçavant dans la ſcience des nombres qu'il n'auroit crû qu'il fût poſſible ſans le ſecours de l'Algébre, dont cependant M. Frénicle ne ſe ſervoit pas. C'eſt ce qui auroit excité en luy le deſir d'en pouvoir conférer avec cét habile Arithméticien s'il s'en étoit eſtimé capable pour lors, où ſi c'eût été une étude à laquelle *il* ſe fût appliqué. Mais, dit-il, je ſçay ſi peu d'Arithmétique (de cette eſpéce) qu'il n'y a pas encore un an que j'ignorois ce qu'on nomme les parties *aliquotes* d'un nombre, & qu'il me fallut emprunter un Euclide pour l'apprendre au ſujet d'une queſtion qu'on m'avoit propoſée. Cette déclaration étoit ſans doute un effet de cette ſincérité inviolable qui régnoit dans les diſcours & dans les écrits de M. Deſcartes, & qui luy fit avouër conſéquemment que le defaut d'attention à quelques-uns des calculs de M. Frénicle l'avoit fait tomber dans quelques mépriſes qu'il avoit reconnuës depuis. Il n'y avoit que la complaiſance pour ſes amis & la conſidération pour le mérite de ceux du rang où étoient prés de luy Meſſieurs de Sainte Croix, Frénicle, de Beaune, des Argues, &c. qui fuſſent capables de le faire retourner aux opérations d'Algébre & de Géométrie, auſquelles il avoit renoncé pour chercher quelque choſe qui fût plus utile à l'homme. L'amitié ne luy permettoit pas de ſecoüer ce joug, mais il ne laiſſoit pas de tenter ſécrétement avec le Pére Merſenne les moyens de s'en délivrer ſans leur déplaire. Le plus court de ces moyens étoit de prier ce Pére de rompre ce commerce. La réponſe qu'il fit aux queſtions numériques de M. de Sainte Croix au mois de Juin 1638 l'avoit tellement fatigué, qu'il conjura ce Pére de ne luy en envoyer plus aucunes de quelque nature qu'elles puſſent être. » Car, dit-il, lorſque je les ay reçûës, il eſt mal aiſé que je m'abſtienne de les chercher, principalement ſi je ſçay qu'elles viennent, comme celles-cy, de quelque perſonne de mérite. Et m'étant propoſé une étude pour laquelle tout le têms de ma vie, quelque longue qu'elle puiſſe être, ne ſçauroit ſuffir, je ferois trés-mal d'en employer

1638.

« Pag. 431; tom. 2.

Pag. 484; 485. du 3. tom.

Pag. 173; 177, 452. du 2. tom.

Pag. 437. tom. 3.

1638. » aucune partie à des choſes qui n'y ſervent point. Mais outre cela, pour ce qui eſt des nombres, je n'ay jamais prétendu y rien ſçavoir ; & je m'y ſuis exercé ſi peu, que je puis dire avec vérité, qu'encore que j'aye appris autrefois la diviſion & l'extraction de la racine quarrée, il y a toutefois plus de dix-huit ans que je ne les ſçay plus : & ſi j'avois beſoin de m'en ſervir, il faudroit que je les étudiaſſe dans quelque livre d'Arithmétique, ou que je tâchaſſe de les inventer tout de même que ſi je ne les avois jamais ſçûës.

Ce fut en ce têms qu'il lut Viéte pour la prémiére fois. tom. 3. des lettr. pag. 428, 458, 395. tom. 2. pag. 382, 454.

Il tâcha de ſe défaire des autres avec la même honnêteté & ſous de ſemblables prétextes ; de ſorte qu'aprés avoir deſaccoûtumé peu à peu ſes principaux amis de luy propoſer des problémes & des objections ſtériles, il ſe mit peu en peine de plaire ou de déplaire à ceux qui ne cherchoient qu'à ſe faire un nom auprés des habiles gens par un commerce de Mathématique avec luy dont ils puſſent ſe vanter. Ainſi las de porter la qualité onéreuſe d'oracle, il ſe diſpenſa preſque entiérement de répondre avant la fin de l'an 1638 ; & il ſe contenta de faire un triage des meilleures objections qui luy avoient été faites juſqu'alors, & des plus beaux problémes qui luy avoient été propoſez pour les faire imprimer avec ſes réponſes, quand il plairoit à celuy à qui il appartient de diſpoſer de toutes choſes.

Tom. 3. pag. 391. item pag. 299, & 187, 426, 429.

Tom. 2. pag. 447.

Fin de la prémiére Partie.

TABLE
DES MATIERES

Contenuës dans les quatre premiers Livres ou la premiére Partie de la Vie de M. Deſcartes.

On y a mêlé celle de la Préface, dont on a diſtingué les chiffres par des nombres romains.

A

*A*Cadémie Royale des Sciences à Paris. Eloge de cette Compagnie, xxxiij. xxxiv.

Académies de Holl. à Leyde, à Utrecht, &c Voyez le tit. *Univerſité*, ou plûtôt les tit. particuliers de *Leyde*, *Utrecht*, &c.

Adverſaires. Leur utilité pour découvrir la Vérité. V. le tit. *Cenſeurs.*

Æmylius Antoine. *Voyez* Emilius.

Aleaume (Jacques) Mathématicien, 43

Algébre. Voyez *Analyſe des Anciens.* M. Deſcartes étudie & perfectionne l'Algébre, 27, 28, 29, 30

Uſage de l'Algébre, 114

Algébre de M. Deſcartes, 208, 320

Alteſſe, titre nouveau donné aux Princes d'Orange par les Ambaſſadeurs de France, 299

Alumbrados. Voiez *Illuminez.*

Albert d'Autriche Card. Gouv. des Païs bas, 9

Il céde l'Autriche, & ſes prétentions ſur la Bohéme, la Hongrie, & l'Empire à Ferdinand Archiduc de Gracz ſon couſin, 54, 55

Sa mort, 105

Ambaſſadeurs de France de robe & d'épée ſelon les occaſions de ſervir les Alliez, 300

Ame des Bêtes. Voiez *Automates.*

Ame de l'Homme. Voiez la table de la *ſec. part.*

Amis & *Amitiez* de M. Deſcartes. Multiplication de ces amis, 136

Leur nombre luy devient à charge, 143

Il ne refuſoit rien à ſes véritables amis, 389, 391, 392

Analyſe des Anciens & l'Algébre cultivées par M. Deſcartes, qui tâche de les rendre plus utiles quelles n'avoient été juſques là, 27, 28, 29, 30, *item* 114

Anatomi, Voiez *Médecine.* Etude qu'en fait M Deſcartes, 196, 197

Anciens. Eſtime & reſpect de M Deſcartes pour les Anciens, 113

Philoſophie & Mathématiques des Anciens, *là-même.* ibid & pag. 114

Morale des Anciens vicieuſe, 25

Analyſe des Anciens. Voiez *Analyſe.*

Ancr. Conc. Concini, Marq. d'Ancre, Maréchal de France. Sa mort, 40

Angoulême (le Duc de) Ambaſſadeur de France en Allemagne, 64, 65

Il tient l'Aſſemblée à Ulm pour s'aquitter de ſa médiation entre l'Emp. & l'Electeur Palat. 66

Il tient la Conference à Hainbourg entre l'Emp. & Betlem Gabor touchant le royaume de Hongrie, 92

Anonyme. Pratique de ſupprimer ſon nom aux livres, 298

Deſſein de M. Deſcartes en ſe rendant Anonyme, 297, 298

Inquiétudes de M. Deſcartes ſur cela, 276, 278, 279

Voiez encore la Table de la *ſec. part.*

Anſpach. Joachim Erneſt de Brandebourg Marquis d'Anſpach, Lieutenant general des troupes Proteſt. d'Allem. contre l'Emp. 65, 66, 68

Il ſigne le Traité d'Ulm conclu par les Ambaſſadeurs de France, 66

Apollonius de Pergé. Voiez la Table de la *ſec. part.*
Apollonius de Tyane ſert de modéle au Roman des Roſe-croix, 88
Approbation des Docteurs pour les livres. Voiez le tit. *Cenſeurs* & Cenſures de livres. Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Arc-en-ciel. Voiez le tit. *Iris.*
Argues (Gérard des), Voiez *Deſargues.*
Ariſtote. Voiez la table de la *ſec. part.*
Voiez auſſi le tit. *Scholaſtique.*
Ce que M. Deſcartes a appris d'Ariſtote, 209
Son organe, 283, 284
Arithmétique. Inutilité de cette ſcience par elle-même, 112, 113
Comment M. Deſcartes l'avoit abandonnée & oubliée, 111, 112, 113, 114, 115. 395, 396
Armand (Ignace) Jéſuite, tranſporte le cœur du Roy Henry IV. à la Fleche, 22, 23
Arminiens perſécutez par les Gomariſtes & le Prince d'Orange, 44, 45, *& ſuiv.* 49, 50
Arnaud (Antoine) Docteur de Sorbonne. Voiez la table de la *ſec. part.*
Il eſt Auteur en partie de la Logique Cartéſienne avec M. Nicole, 283
Aſtronomie. Plan d'une hiſtoire des Apparences céleſtes, 235, 236
Cette ſcience paſſe la portée de l'eſprit humain, *là-même.*
Athées. Voiez le tit. *Libertins.*
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Attendans, ſoldats des Arminiens, 45, 49
Aubignac (Franc. Hed. Abbé d') Voiez le tit. *Hédelin.*
Auteurs de livres, qualité peu digne d'envie, 198, 247, 47, 186, 297.
Maturité d'eſprit néceſſaire pour devenir Auteur, 274
Embarras des Auteurs touchant le privilége pour imprimer, 277, 278
Auteurs à plaindre juſques dans les preſens qu'ils font de leurs livres, 304, 305
Voiez le tit. *Libraires.*
Voiez le tit. *Livres.*
Automates, opinion de M. Deſcartes à l'égard des Bêtes, 51, 52
Auzout (Adrien) Mathémat. xxvi
Availle Poitevine, paroiſſe du Châtel-héraudois, 116
Avalanches ou Lavanches, 127, 128
d'*Avaugour* (Loüis) neveu de M. Deſcartes, 15
Ayman, ſes déclinaiſons, 229, 230

B

Bachet (Claude Gaſpar) Voiez le tit. *Méziriac.*
Bacon (François) Chancelier d'Angleterre. Sa mort & ſon éloge, 147, 148
Jugement ſur ſes ouvrages, 148, 149
Sa méthode, 235, 236
Baerle (Suſanne de) femme de M. de Zuytlichem. Son eſprit. Sa mort. Son éloge, 318
Bagné ou Bagni (Jean François Guidi) Cardinal, ami de M. Deſcartes, 119, 161
Sa mort, 119
Sa nonciature en France, 161,
Conſidérations de M. Deſcartes pour luy, 253, 254
Il luy fait préſent de ſes livres, 300, 301, 302
Bagné ou Bagni (Nicolas, Marquis, puis Cardinal) commandant en Valteline pour le Pape, 119
Ses emplois & ſa mort, *là-même.* & 120
Balzac (Jean Loüis Guez de) amy de M. Deſcartes, 139, 140, 141, 142
Sa défenſe & ſon éloge par M. Deſcartes, *là-même.*
Exemple de l'ingénuité de Balzac pernicieux aux autres, 142
Deſſein qu'il avoit d'aller demeurer avec M. Deſcartes en Hollande, 231, 232, 233
Il eſt accuſé de négligence par M. de Zuytlichem & excuſé par M. Deſcartes, 318, 319
Bannes ou *Bagnez* (Dominique) maltraité par Théophile Raynaud, 225
Barberin (François) Cardinal. Légat en France, 122, 123, 130, 134
Son amitié & ſa bienveillance pour M. Deſcartes, 123
Il envoie l'obſervation des Parhelies de Rome en France, 188
M. Deſcartes le fait conſulter touchant l'opinion du mouvement de la terre, 254
Il luy fait préſent de ſes livres, 300, 301
Barde (le Pére de la) de l'Oratoire ami de M. Deſcartes, 139
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Barlaa (Suſanne) Voyez le tit. *Baerle.*
Barlæus (Gaſpar) Profeſſ. à Leyde, 200, 201, 318
Barneveld ou Oldenbarneveldt (Jean) Avocat Général de Hollande, 45
Sa priſon, 49
Sa mort, 50

Barre (M. de la) Tréſorier de France, ami de M. Deſcartes, xxxiii
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Bartolin (Gaſpar). Sa mort & ſon éloge, 194
Bartolin le jeune, Auteur de l'Introduction à la Géométrie de M. Deſcartes, 390
Baſnage. Voiez le tit. *Beauval.*
Baſſecourt (M. de la) Gouverneur, ou Commandant de Doüay, ami & hôte de M. Deſcartes, 307, 308
Baviére. Duc de Baviere. V. *Maximilien.*
Bayle (Pierre) Profeſſ. à Rotterdam, xxvi
Beaugrand (Jean de) Mathémat. 143, 144
Jugement que M. Deſcartes fait de luy, 144
Beaugrand tâche de traverſer le privilége des Eſſais de M. Deſcartes, 278, 359
Sa mauvaiſe conduite auprés de M. de Fermat à l'égard de M. Deſcartes, 322
Sa Géoſtatique, 358. *& ſuiv.*
Jugement qu'en fait M. Deſcartes, 359, 360, 361, 362, 363, 364
Jugement qu'en fait M. de Fermat ſon ami, 360
Il n'étoit pas ami de M. des Argues, 358
Mauvais offices qu'il rend à M. Deſcartes, 359
Beaugrand eſt plagiaire de Roberval & de pluſieurs autres, 377, 378
Sa mort, 379
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Beaune (Florimond de) Conſeiller à Blois. Son éloge, 137, 138. 292, 390
Son habileté dans les Mathématiques, *là-même.*
Ses notes ſur la Géométrie de M. Deſcartes, 390, 391
Excellence de ces notes, *là même.*
Manieres obligeantes dont M. Deſcartes luy donne la ſolution des difficultez qu'il luy avoit propoſées ſur les lignes courbes, 391, 392
Redoublement de leur ancienne amitié, 392
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Beauval (M. Baſnage ſieur de) xxvi
Beeckman ou *Berman* (Iſaac) 42, 43
Il fait amitié avec M. Deſcartes, 44
Il luy demande ſon traité de Muſique qui luy eſt confié, 46
Il en devient le plagiaire, 46, 47, 124, 204, 207, 208
Il s'exerce avec M. Deſcartes dans des queſtions de Mathématiques, 50
Il devient ſon correſpondant, 183
Sa mauvaiſe conduite envers M. Deſcartes, 203, 204
Sa vanité & ſon ingratitude, *là-même.* & 210, 211
Son traité de Mathématico-Phyſique, 206, 207, 211
Ses infirmitez, 260, 261
Sa mort, 271
Belin (M.) Tréſorier de France, xxiv
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Berckringer (Daniel) Profeſſ. à Utrecht, 164
Bergerac (Cirano de). Voiez le tit. *Cirano.*
Berbel (le ſieur Van) Cartéſien, xiv
Bérulle (le Cardinal de), ſon affection & ſon eſtime pour M. Deſcartes, 139
Il détermine M. Deſcartes à donner ſa philoſophie, 165, 166
Sa mort & ſon éloge, 193, 194
Beſançon. Machines du S. du Pleſſis Beſançon, 157
Bleſſy (le ſieur de). Voiez Frenicle
Bêtes. De l'ame des Bêtes. V. *Automates.*
Betlen Gabor s'empare de la Tranſſilvanie, 93
Il appuie les révoltez de Hongrie contre l'Emp. Ferdin. II. *là-même.*
Il entre en Hongrie avec une armée, & aſſiſte les révoltez de Bohéme, *là-même.*
Il eſt déclaré Prince de Hongrie, *là-même.* & *p.* 94
Il fait une tréve avec l'Empereur, 94
Il eſt couronné Roy de Hongrie, *là-même.*
Il ſe retire avec la couronne, 95
Bidé de la Grandville (Charles) petit neveu de M. Deſcartes, 6
Bohéme, troubles de ce Royaume. Révolte contre Ferdinand II. Election de Frédéric V. Electeur Palatin, 59, *& ſuiv.*
Bois de Cargrois (le ſieur du). Voiez d'Avaugour.
Bois de Cargrois ou Kergrais. Situation de cette ſeigneurie, 15
Boiſſat (Pierre de) ami & ſectateur de M. Deſcartes. Son éloge, 145, 146
Borel (Pierre) Médecin trop zélé pour M. Deſcartes, 317
Il fait un abregé tres-defectueux de la vie de M. Deſcartes, xv. xvi
Borgia, Gouverneur de la citadelle d'Anvers, met le ſiege devant l'Ecluſe, & le léve avec perte, 105
Boſleduc ville de Brabant priſe par les Hollandois, 175
Bouchard (Jean Jacques) Pariſien demeurant à Rome, 226

Bouëxic. Voiez le tit. *Villeneuve.*
Voiez auſſi le tit. *la Chabelle, part. 2.*
Bouïlliaud (Iſmael Bullialdus).
Il s'explique ſur le mouvement de la terre, 244, 245
Son livre de la nature de la lumiére, & le jugement peu ſolide qu'il faiſoit de la philoſophie de M. Deſcartes, 392
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Boulange Précepteur du Comte de Soiſſons, Mathématicien, 265, 266
Brandebourg. Etat des terres & du Marquiſat de Brandebourg en 1621. 101, 102
Brandebourg (l'Electeur de). Voiez le tit. *George Guillaume.*
Breda ville du Brabant Holl. 41
Siéges divers de cette ville, 42, 299, 306
Sa priſe par Spinola, 130
Sa priſe par le Pr. d'Orange en 1637. 299
Breſſieu ou *Breſſieux* (Etienne de) Voiez *Ville-Breſſieux.*
Brochard (Jeanne) mere de M. Deſcartes, 5
Sa mort, 13
Brochard (René) ſieur des Fontaines, oncle & parrain de M. Deſcartes, 12
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Broſſe (Guy de la) Médecin réfute la Géoſtatique de M. de Beaugrand, 359, 360
Jugement que M. de Fermat & M. Deſcartes font de cette réfutation, 360, 361, 362, 363
Buckingham Général des Anglois. Sa mort, 155, 156
Bucquoy (le Comte de) Charles de Longueval General des Troupes de l'Empereur en Boheme & en Hongrie, 60, *& ſuiv.*
Il réduit la Boheme ſous l'obéiſſance de l'Empereur, 70, 71
Il gagne la bataille de Prague & prend la ville, 72, 73
Il va commander en Hongrie, 95
Sa mort, 96, 97
Burgerſdick (François) Profeſſ. à Leyde.
Son éloge. Sa mort, 199, 200

C

Camargues (le ſieur de) ſert en Hongrie pour l'Empereur Ferdinand II. 97
Campanelle (Thomas), ſon Roman de la cité du Soleil, xix
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Carcavi (Pierre) Garde de la Bibliothéque du Roy, 325
Il ſe fait le correſpondant de M. Deſcartes à Paris aprés la mort du P. Merſenne, 380
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Cargrois ou *Kergrais.* Situation de cette terre, 15
Carreau (M. N.) de la Ville de Tours, xxiii, xxiv
des *Cartes*, voiez *Deſcartes.*
Carteſius. Pourquoy ce nom déplaiſoit à M. Deſcartes, 13
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Cartéſien plus doux que Deſcartiſte, 13
Cavendiſch. Voiez *Candiſche. part. ſec.*
Cenſeurs & Cenſures. Utilité des Cenſeurs & des Adverſaires pour découvrir la vérité lors qu'ils ſont habiles ou même paſſionnez, 313, 319, 321, 324, 345
Maniéres judicieuſes & raiſonnables dont M. Deſcartes en uſoit à l'égard de ſes Cenſeurs & de ſes Adverſaires, touchant leurs objections & ſes réponſes, 334, 333, 336
Averſion naturelle de M. Deſcartes, pour cenſurer les autres. Il n'aime point à reprendre les fautes d'autruy, 342, 361
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Chandoux Philoſophe Chymiſte, 160, 161, 162
Il eſt pendu pour de la fauſſe monnoye, 230, 231
Chanut (Pierre) Son éloge, x, xi
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Chanut (Martial) fils de Pierre, xxiv
Chapelle (M. de la) Intendant des Bâtimens du Roy, xxxiv
Charles Emanuel Duc de Savoye fait la guerre aux Génois avec le ſecours de la France, 125, 126
Charlet Jéſuite, parent & directeur de M. Deſcartes, 18, 28
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Charnaſſé (Hercules de) Ambaſſadeur en Hollande, ami de M. Deſcartes, 256, 257
Il eſt tué au ſiége de Breda, 299, 300
Chaſteüeil (François de Gallaup). Son éloge, 228, 229, 285
Châtillon. Abel de Couhé ſieur de Châtillon, achéte le Perron, 117
Chauveau, Mathémat. compagnon de M. Deſcartes aux études, 21
Il defend M. Deſcartes contre M. de Fermat, 350
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Chavagnes (le ſieur de) Voiez le tit. *Deſcartes.*
Chavagnes, ſeigneurie, ſa ſituation, 14, 106

Chanu de Cockender (Marguerite) belle-sœur de M. Descartes. 5
Ciermans (Jean) Jésuite. Son éloge. 312
Il fait des objections à M. Descartes qui le satisfait ; & ils deviennent amis, 314
Il fait l'éloge de M. Descartes, & de sa philosophie, 314, 315
Jugement particulier qu'il fait de la Géométrie de M. Descartes, *là même.*
Voiez aussi la table de la *sec. part.*
Ciran de Bergerac. Ses Romans comiques & bouffons de la lune & du soleil, &c. xix
Circulation du sang, & Mouvement du cœur. Sentiment de M. Descartes sur ces deux points,
Voiez le tit. *Plempius.*
Clauberg (Jean) Philos. Cartésien.
Sa Logique Cartesienne, 283
Sa défense de la Méthode de M. Descartes, 285
Voiez aussi la table de la *sec. part.*
Clerc (Jean le) Profess. à Amsterdam, xxvi, xxviii
le Clerc (René) Evêque de Glandéves, 22
Clerselier (Claude) Son éloge, xi, xii
Voiez encore la table de la *sec. part.*
Clerselier (François) sieur des Noyers, xxiv
Climat. Quels effets le climat peut avoir sur nos corps, 8
Effet du climat sur l'esprit pour l'étude, où l'imagination n'a point de part, 170, 171
Cœuvres. Expéditions du Marquis de Cœuvres en Valteline.
Voiez le titre d'*Etrées.*
Colléges. Leur utilité, 20, 21
Item, 32, 33.
Mauvaise pratique des Colléges de Hollande, 32
Voiez encore la table de la *sec. part.*
Voiez aussi le tit. *Scholastique.*
Colonius (Daniel) Theolog. Protestant. 200
Cométes. Combien il est important de les observer, 234, 235
Commentateurs. Il est rare que les Commentat. les Scholiastes, & les Traduct. ne s'écartent jamais de la pensée de leurs Auteurs, 390
Conarium. Siege de l'Ame dans le cerveau.
Voiez le tit. *Glande pineale*,
Contarini (François) Doge de Venise, 120
Correspondans, c'est à dire, Princes & Etats Protestans d'Allemagne du parti des Bohémiens contre l'Empereur, 61, 62
Coton (Pierre) prononce l'Oraison Funébre du Roy Henry IV. à la Fleche, 23
Crévis (François Rogier du) neveu de M. Descartes, 6
Crévis, seigneurie. Sa situation, 6
Ste Croix. André Jumeau Prieur de Sainte Croix, ami de M. Descartes, 146
Il luy propose des questions numériques à résoudre, & reçoit ses réponses avec une satisfaction extraordinaire, 392, 393, 395, 396
Cunæus (Pierre) Jurisconsulte, 200
Cunica, Voiez *Zunica*.
Cusa (Nicolas de) Cardinal, croit le mouvement de la terre, 242
Cyprien Regnéri Professeur en Droit à Utrecht, 263

D

Damcar ville chimérique d'Arabie. 88
Dampierre (le Comte de) Général des troupes de l'Empereur en Bohéme & en Hongrie, 60
Sa mort, 94
Daniel (le Pere N.) Jésuite, Auteur du voiage du Monde de Descartes, xviii, xix, xx
Dati (Carlo) Florentin écrit contre M. Pascal pour Torricelli, 386
Défi de Mathématique avec des prix proposez par M. Pascal le jeune, 383, 384
Personne ne gagne ces prix, 384, 385
Autre défi de Mathématique par Stampioen.
Voiez la table de la *sec. part.*
Dématius ou de Maets (Charles) Professeur à Utrecht, 263
Voiez encore la table de la *sec. part.*
Desargues ou plûtôt des Argues (Gerard) ami de M. Descartes. Son éloge, 143
Ses bons offices pour luy auprés du Cardinal de Richelieu, 320
Renouvellement de leur amitié, 321
Il defend M. Descartes contre M. de Fermat, 350
Son Ecrit de la Perspective. Jugement avantageux qu'en font M. Descartes & M. de Fermat, 360
Complaisance & considerations particuliéres de M. Descartes pour M. Desargues, 388, 389
Voiez encore la table de la *sec. part.*
DESCARTES (René) le Philosophe.
Voiez la table chronologique qui est à la tête de l'ouvrage, pour ce qui regarde ses actions, dans l'ordre des tems, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Sa généalogie, 2, *& ſuiv.*
Sa famille, 4, *& ſuiv.*
Du lieu & du tems de ſa naiſſance, 7, *& ſuiv.*
Sa complexion, 8
Ses infirmitez venuës de ſa mére, 14
Sa curioſité pour apprendre, 16
Ses diſpoſitions pour l'étude, *là même & p.* 18
Ses claſſes de college, 18, 19, 20
Ses lectures de ſurérogation, 20
Ses progrez en Logique, 24
Sa Morale pour ſa conduite particuliére, 25, 131, 132, 133, 134
Sa paſſion par la Philoſophie mal ſatisfaite dans les écoles, 26, 27
Son étude des Mathèmatiques, 27, 28
Son habitude d'étudier dans le lit, 28
Il renonce à l'étude des livres, 34, 35
Ses divertiſſemens, 36
Il reprend l'étude des Mathematiques, 37, 38
Il fait profeſſion des armes, 40, 41. *& ſuiv. item pag.* 58, 59, *& ſuiv.* 62, 70, 71 *item pag.* 92, *& ſuiv.* 95, 97
Sa ſolitude d'Allemagne où il ſe défait de ſes préjugez, 78, 79, *& ſuiv.* 131
Son Enthouſiaſme 81, 85, 86
Ses irréſolutions, 91, 92, 111, 131, 132
Il renonce à la profeſſion des armes, 98, 99, *&* 306
Ses voiages en Allemagne, 99, 100, 101
Il court riſque de la vie, 102, 103
Il va revoir ſes parens, 105, 106
Il fait un voiage à Paris, 107, *& ſuiv.*
Il renonce à l'étude des Mathématiques, & ſur tout de l'Arithmétique & la Géométrie, 111, 112, 113, 152, 225
Il renonce à la Phyſique, 115, 116
Il vend ſon bien en Poitou, 116, 117
Il fait le voiage d'Italie, 118, *& ſuiv.*
Il veut acheter une charge de Judicature, 129, 130
Il demeure à Paris pendant trois ans, 130, 131, *& ſuiv.*
Il eſt engagé à donner ſa philoſophie nouvelle par le Cardinal de Bérulle, 165
Il ſe retire en Hollande, 169
Il travaille à ſa Métaphyſique, 178, 179
Il s'applique à l'Anatomie, 195, 196, 197
Il ceſſe d'envoier des problémes, & des queſtions aux autres, 225
Il eſt ſollicité d'aller à Conſtantinople, 226, 227
Il va en Angleterre, 229, 230
Il va en Danemarck, 259
Il s'exerce dans la Méchanique & la Perſpective avec M. de Ville-Breſſieux, 256, 257, 258, 259. 260, 261, 262
Il va en Friſe, 267
Il fait ſes obſervations ſur la nége, & ſur les couronnes d'autour des chandelles, 266, 268
Il devient Auteur, 280, *& ſuiv.*
Il va loger à Egmond aprés un voiage en Flandre, 306, 307
Il s'oppoſe au deſſein qu'avoit le Cardinal de Richelieu, de faire travailler à des lunettes ſur les régles de ſa Dioptrique, 320, 321
Ses diſputes avec M. de Fermat & M. de Roberval, 322, 324, 325, *& ſuiv.*
Sa paix avec luy, 341, *& ſuiv.*
Ses diſputes avec M. Petit & M. Morin, 352, 355
Il donne la démonſtration de la Roulette, 369, *& ſuiv.* 372, *& ſuiv.*
Il renonce à la part qu'il avoit à l'invention de la Roulette pour en laiſſer toute la gloire à M. de Roberval, 378
Pour le reſte voiez la table de la *ſec. part.*

Ses Qualitez.

Sa modeſtie, 8, 168, 276, 277, 279, 283, 297
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Sa modération, 296, 347, 364
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Sa bonté, 185
Voiez la table de la *ſec. part.*
Sa generoſité, 14, 347, 364
Voiez la table de la *ſec. part.*
Sa reconnoiſſance, 302, 303
Voiez la table de la *ſec. part.*
Son honnêteté, 136, 330, 340, 342
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Sa docilité, 33, 303
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Son averſion pour reprendre les fautes d'autruy, 342, 361
Sa diſpoſition à reconnoiſtre les ſiennes, 391, 395
Voiez auſſi le tit. de ſa *Docilité.*
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Sa frugalité, 131
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Sa prudence, 297
Voiez la table de la *ſec. part.*
Sa ſincérité, 283, 354, 391, 395

Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Son averſion pour la flaterie, 303, 354
Voiez la table de la *ſec. part.*
Son deſintéreſſement pour les honneurs & la reputation, 153, 178, 198, 211
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Son deſintéreſſement pour ſes ouvrages & ſes inventions, 47, 186, 247, 297
Voiez la table de la *ſec. part.*
Son deſintéreſſement pour les biens de la fortune, 356
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Sa religion, 132, ix
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Sa ſoumiſſion à l'Egliſe, 246, 247, 249, 253, ix, x
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Ses exercices de piété, 120, 132
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Sa vanité, ſa fierté, bonne opinion de luy-même, 163, 164, 170, 275, 290, 291, 293, 294, 295, 296
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Sa jalouſie, 380
Son humeur vindicative, 364
Son obſcurité affectée, 284, 285, 289
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*

Ses Ecrits.

Son traité de Muſique, 45, 46, 47, 48 *item*, 124, 203, 204
Ouvrages de ſa jeuneſſe, 49, *item*, 48
Ouvrages imparfaits, 50, 51, 199
Ses Olympiques, *là même, & pag.* 86
Son Parnaſſe, *là même,*
Son Algébre, 208, 320
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Ses Méditations Métaphyſiques, 178, 179, 180, 181
Voiez la table de la *ſec. part.* plus amplement.
Sa Méthode, 280, 281, 282, 283, 284, 285
Ses Météores, 191, 192, 193, 267, 269, 287, 288
Sa Dioptrique, 265, 271, 286, 287
Sa Géométrie, 288, 289, 290, 291, 305, 315, 390, 391
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Son Monde, 236, 237, 238, 239, 240, 241
Il le reſſerre à la nouvelle de l'empriſonnement de Galilée, 246, 247, 271
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Son Cours ou Abrégé de philoſophie en forme de theſes, V. la table de la *ſec. part.*
Ses Eſſais, 294, 275, *& ſuiv.* 280, 281, *& ſuiv. item*, 295, *& ſuiv.*
Son traité de l'Homme & de l'Animal, 262, 263
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Son traité de Méchanique, 268, 316, 317, 318
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Son Ecrit de Géoſtatique, 363, 364, 365
Ses Lettres, xxviii, xxix, xxxi, xxxii, xxxiii, xxxiv, xxxv
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Introductions diverſes à ſa Géométrie.
1 La ſienne,
2 Celle du Gentilhomme Holl } 389, 390
3 Celle de Bartolin,
Ses Régles pour la Direction de l'Eſprit dans la recherche de la Vérité, 282
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Traité de l'Erudition, 282
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Son ſtile & ſa maniére d'écrire, 296, 297, 298
Aigreur de ſon ſtile quand il vouloit imiter les Scholaſtiques, 311
Ou quand il écrivoit *incognitò*, 330, 343
Comparaiſon de cette derniere maniére avec ceux qui vont en maſque, *là même.*
Il ne pretend pourtant pas la juſtifier, & il s'excuſe d'en avoir ainſi uſé avec M. de Fermat, 343, 344
La beauté de ſon ſtile a fait croire à quelques-uns qu'il ignoroit ou du moins qu'il mépriſoit la Philoſophie Scholaſtique, 357
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*

Sa parenté.

Deſcartes (Anne) ſœur du Philoſophe, 15
Deſcartes (Anne) Carmelite, niéce du Philoſophe, 6
Deſcartes (Catherine) niéce du Philoſophe, 6, xxiii
Deſcartes (Céleſte) petite niéce du Philoſophe, 15
Deſcartes (Francine) fille du Philoſophe, ix, x
Voyez plus amplement la table de la *ſec. part.* de cet ouvrage.
Deſcartes (François) neveu du Philoſophe, 15

Deſcartes (François Joachim) petit neveu du Philoſophe, 5
Deſcartes (Françoiſe) Urſuline, niéce du Philoſophe, 6
Deſcartes (Gilles) triſayeul du Philoſophe, 3
Deſcartes (Jean) biſayeul du Philoſophe, 3
Deſcartes (Jeanne) ſœur du Philoſophe, 6
Deſcarte (Joachim) pére du Philoſophe, 2 4, 5, 14
Il ſe remarie, 14, 15
Il devient Doien du Parlement de Bretagne, 106
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Deſcartes (Joachim) ſieur de Kerleau, neveu du Philoſophe, 5. xxiii
Deſcartes (Joachim) ſieur de Chavagnes, frére du Philoſophe, 14, 15
Deſcartes (Joachim) ſieur de Chavagnes, neveu du Philoſophe, 15, xxiii
Son mariage, 15
Il ſe fait d'Egliſe, *là même.*
Deſcartes (Marie) petite niéce du Philoſophe, 6
Deſcartes (Marie Madelaine) niéce du Philoſophe, 6
Deſcartes (Philippes) neveu du Philoſophe, 15
ſon éloge, *là même.*
Deſcartes (Pierre) ſieur de Mauny, 3
Deſcartes (Pierre) Archevêque de Tours, 3
Deſcartes (Pierre) ayeul du Philoſophe, 2, 3
Diſcartes (Pierre) Médecin, 4
Deſcartes (Pierre) ſieur de la Bretailliére, frére du Philoſophe, 5
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Deſcartes (Pierre) ſieur de Montdidier, neveu du Philoſophe, 5
Deſcartes (Prudence) petite niéce du Philoſophe, 15
Deſcartes (René) petit neveu du Philoſophe, 5, 6
Deſcartes (Suſanne) petite niéce du Philoſophe, 15
Dieu (Loüis de) Miniſtre Hollandois, 200
Dioptrique de M. Deſcartes, 265, 271, 286, 287
Dodart (M. N.) Médecin, xxxiv
Dort ou *Dordrecht*. Synode des Réformez tenu en cette ville contre les Arminiens, 49, 50
Durel (Jean) Minime, défend le P. Merſenne contre R. Fludd, 110

E

L'*Ecluſe* ville aux Hollandois, aſſiégée par les Eſpagnols ſans ſuccés, 105
Egmond en Nord-Hollande. Trois villages de ce nom prés d'Alcmaer, 308, 309
Commoditez de ce ſéjour pour M. Deſcartes, 309
Electeur, *Electorat*. Tranſlation de l'Electorat du Comte Palatin au Duc de Baviére, 106 107
Création d'un huitiéme Electorat en faveur du Comte Palatin rétabli,
Eliſabeth de Bohéme Princeſſe Palatine,
Sa naiſſance, 105
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Ellipſe, terme de Mathématique, 210
Elzevers Libraires de Hollande. Leur conduite à l'égard de M. Deſcartes, 274
Eloquence. Son état au tems de la naiſſance de M. Deſcartes, 10
l'Eloquence eſt plus un don naturel que d'aquiſition, 19
Eloquence de M. de Balzac examinée par M. Deſcartes, 140, 141
Emilius (Antoine) eſt fait Profeſſeur d'Utrecht, 264
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Engouleſme, Voiez Angouleſme.
Enthouſiaſme de M. de Deſcartes, 81, 84, 85, 86
Epheſe. Mauvaiſe police de cette ville, 279, 280
Eſtime, *eſtimer*. A quelles conditions M. Deſcartes conſentoit d'avoir l'eſtime des hommes, 153
Voiez auſſi le tit *Réputation*.
Eſtius (Guillaume) maltraité par Th. Rainaud, 225
Etrées. Voiez *Etrées*.
Etats du Royaume. Aſſemblée des Etats en 1614. 38
Etats Généraux. Voiez le tit. Hollande.
Etrées. Le Marquis de Cœuvres depuis Maréchal d'Etrées, reduit la Valteline, & en chaſſe les Eſpagnols, & les Autrichiens, 120
Ettonville (A. de) maſque de M. Paſcal le fils, 385, 386
Etude. Diſpoſitions de M. Deſcartes pour l'étude, 16, 18
Ses Etudes de collége, 18, *& ſuiv.* 24, 26
Sa maniére d'étudier, 28
Son renoncement à l'étude des livres, 34, 35
Etude de l'Homme préférable à l'étude des Mathématiques, 152
M. Deſc. pretend avoir commencé ſes véritables

ritables études pour connoître Dieu ; & enſuite pour ſe connoître luy-meſme, 179
Excez & *Extremitez*. M. Deſcartes les fuit dans ſa conduite & dans ſa Morale, 132
Voiez auſſi la Preface, viii, ix

F

Fables de l'Antiquité, en quoy elles peuvent eſtre utiles, 19
Faulhaber (Jean) Mathemat. fait connoiſſance avec M. Deſcartes, 68, 69, 70
Ferdinand II. Empereur. Son élection & ſon couronnement, 54, *& ſuiv.*
Il devient Roy de Bohéme, 59, *& ſuiv.*
Guerres qu'il ſoûtient en Allemagne & en Hongrie,
Voiez les tit. de *Frederic V.* & de *Betlen Gabor.*
Ferdinand II. Grand Duc de Toſcane, 123
Fermat (Pierre de) Conſeiller de Toulouſe, n'a rien fait au delà des Anciens, 290
Eſtime de M. Deſcartes pour luy, 292, 330, 345
Eloge de M. de Fermat, 323, 329, 345
Le P. Merſenne le commet avec M. Deſcartes, 322, 323, 324, *& ſuiv.*
Ses objections ſur la Dioptrique de M. Deſcarres, 324, *&* 330
Réponſe à ces objections, 328, *& ſuiv.*
Replique de M. de Fermat, 333, 334
Duplique de M. Deſcartes, 337
Son Ecrit *de Maximis & Minimis*, 325, 326
Réponſe à cet Ecrit, 329, 330, 331, 333
Répliques de M. Paſcal & de M. de Roberval, 331
Jugement particulier de M. Deſc. ſur cet Ecrit, 329, 343, 344
Leur fameuſe querelle avec ſes divers incidens, 325, *& ſuiv.* 331
Procedures de leur different, 334, 335, *& ſuiv.* 338
Il fait amitié avec M. Deſcartes, 341, 342, 343, 344, 345
Modeſtie de M. de Fermat, 327
Sa précipitation, 329
Sa diſſimulation & ſes foibleſſes, 349, 348
Il luy reſta aprés ſa reconciliation avec M. Deſcartes quelques difficultez dont il fallut donner de nouveaux éclairciſſemens, 347, 348
Son Ecrit *de locis planis & ſolidis*, 328, 339
Il donne la demonſtration de la Roulette, 369, *& ſuiv.* 374, *& ſuiv.*
Il a encore quelques conteſtations avec les diſciples de M. Deſcartes, touchant la queſtion *De Maximis & Minimis*, 349, 350
Il reveille auſſi aprés la mort de M. Deſcartes ſes difficultez ſur la Dioptrique, & il s'attire les Réponſes de M. Rohault & de M. Clerſelier, 351, 352
Il ſe rend enfin, & ſe declare Carteſien, 352
Parallele de M. de Fermat avec M. Deſcartes, 360, 361, 374
Ferrand (Claude) ayeule de M. Deſcartes, 2
Ferrand (Michel) parrain de M. Deſcartes, 12
Ferrier ouvrier d'inſtrumens de Mathematiques. Son éloge, 151, 152, 185, 215, 216, 217
Il eſt emploié par M. Deſcartes, 152, 220
M. Deſcartes veut l'attirer prés de luy en Hollande, 182, 183, 214
Il change de réſolution, 214, 215, 221
Il tache de le ſervir pour luy procurer un bon établiſſement à Paris, 184, 185
Il le conſole & le fortifie dans ſes peines, 185, 186
Plaintes que Ferrier fait de M. Mydorge à M. Deſcartes, *là même*, *&* 215, 219
Miſeres où il tombe par ſa faute, 186, 187, 213, 214, 215, 216, 220, 221
Il ſe plaint de M. Deſcartes, 218, 219, 221
Compaſſion de M. Deſcartes pour luy, 218, 219, 220, 222
M Deſcartes reprend ſes premiers ſoins pour luy, 222
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Feüillant, c'eſt à dire, Euſtache de Saint Paul. Voiez *Euſtache.*
Flaminius, maſque du Pere de la Noüe, 110
la *Fléche* ville d'Anjou, ornée par le ſieur de la Varenne, 17
Fondation du Collége des Jeſuites à la Fléche, *là même & p.* 18
Eloge de ce Collége, 26, *item* 33
Fludd (Robert) quitte les armes pour l'étude. Il fait l'apologie des Roſe-croix, & eſt refuté par le Pere Merſenne, 109, 110
Il répond à ce Pere, & il eſt refuté par deux autres Minimes & par M. Gaſſendi, 110
Flux & reflux. Opinion de Galilée & de Deſcartes, 250
Foſcarini (Paul Antoine) Carme, enſeigne le mouvement de la terre, 242
Fourdin (Omer de) rend la ville de Breda aux Hollandois, 300
France, patrie de M. Deſcartes. C'eſt pour l'honneur & l'utilité de ſa patrie qu'il a voulu

écrire en François, 297
Franecker ville de Friſe avec Univerſité, 178
Frederic V. Electeur Palatin élu Roy de Bohéme, 59, 61. *& ſuiv.*
Il perd la bataille de Prague, & ſe ſauve de la Bohéme, 72
Son parti ruiné entierement en Sileſie, &c. 101
Sa fuite par la baſſe Allemagne, & ſon arrivée en Hollande avec ſa famille, 104, 105
Il va au Palatinat par la France, tâche de rétablir ſes affaires, ayant laiſſé ſa femme & ſes enfans à la Haye, 105
Sa mort, 233
Frederic Henry, Prince d'Orange. Voiez *Orange.*
Frénicle ſieur de Beſſy, ami de M. Deſcartes.
Son éloge, 146, 392, 394, 395
Il luy propoſe des queſtions numeriques, & en reçoit la ſolution, 392
Jugement que M. Deſcartes faiſoit de ſa capacité, 394
Friſius ou *Fritſchius*, maſque de R. Fludd. 110
Fromond ou *Froidmont* (Libert) Doct. de Louvain, 309, 310
Il fait des objections à M. Deſcartes, 310, 311
Il fait amitié avec luy, 311, 312
Son Traité des Meteores, 310
Furſtemberg (le Comte de) Ambaſſadeur de l'Empereur en France, 64

G

Galilée (Vincent) Pere du celebre Mathematicien, 125
Ses Ecrits de muſique, *là même, &* 124
Galilée, fils de Vincent. Sa reputation, 124
M. Deſcartes ne l'a jamais vû, *là même.*
Il ne l'a pas meſme aſſez bien connu dans ſes livres, *là même.*
Item, 125
Galilée eſt mis dans les priſons de l'Inquiſition, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 251
Il perd la vuë 379
M. Deſcartes fait des obſervations ſur ſon livre de la Méchanique & du Mouvement local, 392
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Gallaup (François de). Voiez le tit. *Chaſteüil.*
Gaſſendi (Pierre) Philoſ. & Mathem.
Son éloge, 110
Il défend le Pere Merſenne contre Fludd, *là meſme, &* 216
Il fait un voiage en Hollande, 188, 202
Il fait une Diſſertation ſur le phénoméne des parhélies, 190, 216, 270
Jugement de M. Deſcartes ſur cette Diſſertation.
Voiez la table de la *ſec. part.*
Il eſt plus humaniſte que M. Deſcartes, 201, 202
Ses grands ſentimens d'eſtime pour M. Deſcartes, 216, 217
Civilitez de M. Deſcartes à ſon égard, 227
Gaſſendi eſt mal avec M. Morin, 266
Gavi ville aux Genois. Siége & priſe de cette ville par le Connétable de Leſdiguiéres, 126
Géométrie, inutilité de cette ſcience par elle-même, 111, 112, 113
Comment M. Deſcartes y a renoncé, *là meſme, &* 114, 115, 388, 389, 395, 396
Diſtinction de deux ſortes de Géométries, & comment tous les Ecrits de M. Deſcartes ne ſont que Géométrie, 388
Géométrie. Traité qu'en a fait M. Deſcartes, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 390, 391
Pourquoy difficile & obſcure, 289, *& ſuiv.*
Introduction à cette Geométrie, 389, 390
Notes de M. de Beaune ſur cette Geométrie, 390
George Guillaume Electeur de Brandebourg, reçoit l'inveſtiture de la Pruſſe, 101
Il fait la guerre à la Maiſon de Neubourg, *là meſme,*
Geoſtatique de M. de Beaugrand, 358, 359, 360, 361, 362, 363
Geoſtatique de M. Deſcartes, 363, 364, 365, 366
Ghetaldus (Marin) Auteur de l'Apollonius redivivus, 290
Gibieuf (Guillaume) de l'Oratoire ami de M. Deſcartes, 139
Son livre de la Liberté, 223, 224, 225
Voiez auſſi la table de la *ſec.* part.
Gillot domeſtique de M. Deſcartes, habile Mathematicien, 292, 361
Sa vie, ſon humeur, ſon génie, ſon éloge, 393, 394
Golius (Jacques) ami de M. Deſcartes, Profeſſeur à Leyde, 200
Mediocre Mathematicien, 293
Voiez la table de la *ſec. part.*
Gomariſtes contre les Arminiens, 45, *& ſuiv.*
Gondren (le Pere de) de l'Oratoire ami de M. Deſcartes, 139

Gondy (Jean François de) premier Archeveſque de Paris, 109
Gonzague (le Marquis de) au ſiége de Neuhauſel en Hongrie par l'Empereur, 96, 97
Gournay (Henry de). Voiez le tit. *Marcheville.*
Gravius ou *Grevv* (Jean George) xxvi
Grammaire, état de cet art au temps de la naiſſance de M Deſcartes, 10
Etude de la Grammaire, par M. Deſc. 19
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Grand (Jean Baptiſte le). Voiez le tit. *Legrand*
Grand-Maiſon, terre à M. Deſcartes venduë, 116
Grand-ville. Voiez *Bidé.*
Grégoire XV. Pape, meurt, 117
Griſont, Curé à la Haye en Touraine, 12
Guerre. Sentimens de M. Deſcartes ſur le métier de la Guerre, 42
Guſtave Adolphe Roy de Suéde, tué, 233

H

HAll (Joſeph). Son Roman intit. *Mundus alter & idem*, xix
Haraucourt, Jacques de Longueval ſieur de Haraucourt, commande en Valteline, 122
Hardieſſe. Effet de la Hardieſſe qui s'éleve au deſſus des forces & du pouvoir, 103
Hardy (Claude) Conſeiller au Chaſtelet, ami de M. Deſcartes. Son éloge, 137
Eſtime de M. Deſcartes pour luy, 292
Il devient l'Avocat de M. Deſcartes contre M. de Fermat, 336, 337, *& ſuiv.*
Il travaille avec M. Mydorge à les rendre amis, 341, 342
Hardy (Sebaſtien) couſin de Claude, Maitre des Comptes, 147
Hardy (M.) fils du précédent, Conſeiller au Parlement, xxv
la *Haye* en Hollande. M. Deſcartes voit trois cours dans cette ville, 1 des Etats; 2 du Prince d'Orange, 3 de la Reine de Bohéme, 104
la *Haye* en Touraine lieu de la naiſſance de M. Deſcartes, 7, 8
Hédelin (François) Abbé d'Aubignac. Sa Macariſe, xix
Heidanus. Voiez *Heyde.* part. ſec.
Heinſius (Daniel) Profeſſ. à Leyde, 200
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Henry IV. Etat de ſon royaume au temps de la naiſſance de M. Deſcartes, 9
Il donne ſa maiſon de la Fléche aux Jeſuites pour en faire un Collége, 16, 17
Son cœur eſt tranſporté à la Fléche, 22, 23, 24
Heſdin. Voiez Eſding.
Heurnius (Othon) Medecin, 200
Hire (Philippes de la) Profeſſ. Royal des Mathematiques. Son éloge, xxxiii, xxxiv, xxxv
Hiſtoire. Utilité de l'Hiſtoire pour les enfans, 19, 20
Hol.k. Voiez *Hoolck.*
Hollande. Etat de la Hollande propre aux deſſeins de M. Deſcartes, 171
Eloge de la Hollande, 172, 173
Etat de la Hollande lors que M. Deſcartes s'y retira, 175, 176
Hollande. Mauvaiſe maniere d'enſeigner la Philoſophie dans les Colléges & Univerſitez de Hollande, 32, 33
Holſtenius (Luc) 226
Homme. Connoiſſance de l'Homme principale occupation de M. Deſcartes. Il la préfére à celle des Mathematiques, 452
L'Eſprit ou l'Ame de l'Homme. Voiez le tit. *Ame.*
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Hommius (Feſtus) Theologien Proteſtant, 200
Hongrie. Troubles de ce Royaume par Betlen Gabor, 93. *& ſuiv.*
Hooghelande (Corneille de) Gentilh. Holl. Cath. ami & confident de M. Deſcartes, xxviii
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Horoſcope. Vanité de l'Horoſcope, 8
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Hortenſius (Martin) Mathemat. Holland. De Delft Profeſſeur à Amſterdam.
Son habileté mediocre au jugement de M. Deſc. 293
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Hudde ou Hudden (Jean) Hollandois, xxx
Il ſuit M. Deſcartes dans la Geometrie, 350
Hugenius. Voiez Huyghens.
Humanitez. Leur état au temps de la naiſſance de M. Deſcartes, 10
Etudes des Humanitez par M. Deſc. 19
Huyghens (Conſtantin). Voiez *Zuytlichem.*
Huyghens (Chreſtien) fils de Conſtantin, habile Mathematicien, de l'Academie Royale des ſciences à Paris, 383
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Hyperbole, terme de Mathematique, 210

I

IGnace de Loyola. Comparaiſon odieuſe de M. Descartes avec ce Saint faite par les Proteſtans, 99
Illuminez. Secte de Viſionnaires, 107
Immortalité de l'Ame. Voiez le tit. *Ame de l'Homme.*
Indifference dans Dieu & dans l'Homme, 224
Inquiſition, Inquiſiteurs.
Egards & conſiderations de M. Deſcartes, pour les Cenſeurs Romains de la Congr. de l'*Index*, 247, 248, 249
Diſtinction de l'aurorité de ce tribunal d'avec celuy du S. Siége, *là même.*
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Invention, inventer.
Ce qu'on peut trouver ou inventer de ſoy-meſme, 208, 209
Trois eſpeces d'inventions, *là même.*
Fauſſe gloire de ceux qui ſe diſent Inventeurs lors qu'ils n'ont fait que déguiſer l'Invention d'un autre, ou lors qu'ils ſe contentent d'y donner un tour nouveau, 377, 383, 384
Une meſme choſe peut avoir pluſieurs Inventeurs, c'eſt à dire, que pluſieurs perſonnes peuvent inventer une meſme choſe ſans le ſecours les uns des autres, 381, *en marge, & 387*
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Iris ou Arc-en-ciel, 270
Iſabelle (Claire Eugenie) Infante d'Eſpagne, & Gouvernante des Pays-bas, 9
Eloge de cette Princeſſe, 105
Italie pays mal ſain pour les François, 130 *item* 173

J

JAcchée (Gilbert) Phyſicien, 200
Jagerndorff. Le Marquis de Jagerndorff ſoutient le parti de Frederic V. & des Bohémiens dans la Sileſie, 101
Janſenius Doct. de Louvain, puis Eveſq. d'Ipre, défend l'Egliſe contre le Miniſtre Voetius. [* 29 *de la ſec. part.*
M. Deſcartes eſt ſollicité par le P. Merſenne de lire ſon livre ſur la Grace, mais il n'en fait rien. *letr. Mſ. de 1641.*
Jean Georges Electeur de Saxe, vient au ſecours de l'Empereur contre les Bohémiens, & Frederic Palatin, 71, *& ſuiv.*
Commiſſaire du ban de l'Empire, &c. *là meſme, & pag.* 101
Jeſuites. Leur rétabliſſement en France, 17
Leur Collége de la Fléche, *là même.*
M. Deſcartes mis en penſion ſous eux, 18
Leur Collége de Clermont à Paris, 31, 32
Leur maniére d'enſeigner loüée par M. Deſcartes, 32
Eſtime & reconnoiſſance de M. Deſcartes pour eux, *là meſme, & p.* 33, *entiere*, 302 303
Il leur fait preſent de ſes livres, *là même.*
Ses ſentimens ſur les Jeſuites en général, 313, 314
Ils agiſſent auprés des Inquiſiteurs contre Copernic, Galilée, & les autres Défenſeurs du mouvement de la Terre, 250
Jeſuites approbateurs de M. Deſcartes, 313, 314, 315
Union & correſpondance entre tous les Jeſuites, 313, 314
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Jubilé de l'an 1625. ſous Urbain VIII. 121
Juliers ville aſſiegée & priſe par Spinola, 105
Juſt. Euſébe de S. Juſt, maſque du Pere Durel, 110

K

KEpler (Jean) Mathemat. 72, 75
Sa mort & ſon éloge, 225, 226
Son ſonge, eſpece de Roman, xix
Kergeois (le Baron de) Voiez Lambély.
Kergrais ou *Kergrois.* Voiez Cargrois.
Kerleau (le ſieur de). Voiez Deſcartes.
Kerleau, ſeigneurie. Sa ſituation, 5.

L

LAdiſlas IV. Roy de Pologne, va aux Pays-bas, en France, à Rome, &c. 121
Laleu (N. de) belle niéce de M. Deſcartes, 15
Laleu (Pierre Yvon ſieur de). Voiez la table de la *ſec. part.*
Lalloüere ou *Lalovére* (Antoine de) Jeſuite, 383, 384
Lambely Baron de Kergeois, neveu de M. Deſcartes, 6
Lavanches. Voiez Avalanches.
Lecture des livres. Utilité de la lecture, 20
Legrand (Jean Baptiſte) Carteſien, xxii, xxiii
Leibnitz ou *Leibnütz* (Georg. Guillaume) Mathem. d'Allemagne, xxvi

Leopold

Leopold Comte de Tyrol, 120
Il va à Rome gagner le Jubilé, 122
Leſdiguiéres. Connétable de France, prend Gavi & d'autres villes ſur les Genois, 125, 126
Lettres, ſciences. Etat des belles Lettres au temps de la naiſſance de M. Deſcartes, 10, 11
Leur utilité, 20
Leyde. Etat de l'Univerſité de cette ville, 200, 201
Liberté & libre-arbitre. Conformité de ſentimens ſur cela entre M. Deſcartes & le Pere Gibieuf, 223, 224
Libertins. Jugement que M. Deſcartes faiſoit des Libertins, 132
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Libraires. Gens intereſſez, trafiquans de la réputation de leurs Auteurs, 153, 274
Voiez le titre *Auteurs de livres.*
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Limborch ou *Limbourg* (Philippes Van) xxviii, xix
Limouſin valet de M. Deſcartes, 361
Lipſiorpius (Daniel) a fait un recit abregé de la vie de M. Deſcartes, xiii, xiv, xvi
Lireus (Juſte de Lire) Profeſſ. à Utrecht, 264
Voiez encore la table de la *ſec, part.*
Livres, leur uſage. Voiez *Lecture.* Voiez *Auteurs.*
Du peu de paſſion que M. Deſcartes avoit de faire des livres, 47, 186, 198, 247
Voiez auſſi la table de *la ſec. part.*
Approbation des Docteurs pour les livres. Voiez le tit. *Approbation.*
Privilége du Roy pour les livres. Voiez le tit. *Privilége.*
Logique. Uſage & abus de la Logique Scholaſtique, 24, 25
Logique de M. Deſcartes, 281, 282, 283, 285
Longueval (Charles de) Comte de Bucquoy. Voiez *Bucquoy.*
Longueval (Jacques de). Voiez *Haraucourt.*
Loüanges. Deſcartes en eſt ennemi, 211
Voiez le tit. de la *Modeſtie* de Deſc.
Voiez le tit. *Réputation*, &c.
Louis XIII. Roy de France, protége & gratifie M. Deſcartes, 275, 276, 279
Loüis le Grand donne ſa protection à M Deſcartes, & le gratifie de deux penſions.
Voiez l'*Epiſt. dedic.*
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Luines (le Duc de) Traducteur des Meditations Metaphyſiques de M. Deſcartes.
Voiez la table de la *ſec. part.*
Lunettes. Voiez le tit. *Verres.*

M

Macquets. Chapelain du Conſ. Souv. d'Artois, xxiv, xxv
Maets (Charles de) autrement *Maetſius.* Voiez *Dematius.*
Mansfeld (Erneſt Comte de), dit le Bâtard de Mansfeld, général des Révoltez de Bohéme contre l'Empereur, 60, *& ſuiv.*
Il maintient le parti de Frédéric V. en Bohéme, aprés la perte de la bataille de Prague, 73
Marandé Greffier de la Cour des Aydes ami de M. Deſcartes. Son éloge, 146
Marchais, (le) terre en Poitou à M. Deſcartes le Philoſophe, venduë, 116
Marcheville (H. de Gournay Comte de) eſt envoié Ambaſſadeur à Conſtantinople, 226, 227
Maſparault ami de M. Deſcartes en Poitou 129
Matheus (Antoine) Prof. en Droit à Utrecht, 263
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Mathematiques. M. Deſcartes les étudie, 27, 28
Il tache d'en ſeparer l'utile d'avec l'inutile, 28, 29, 30
Leur inutilité par elles-meſmes, 111. 112, 113, 152
Il en abandonne l'étude, *là même*, & 115
Mathematiques des Anciens, 113, 114, 115
Mathematique univerſelle, *là même.*
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Mathias Empereur d'Allemagne, 54, 55 *item* 59, *& ſuiv.*
Les Bohémiens ſe révoltent contre luy, 60
Sa mort, *là meſme.*
Mathieu. Voiez le tit. *Matheus.*
Matius ou
Maetſius (Charles). Voiez *Dematius.*
Maurice de Naſſau Pr. d'Orange. Voiez *Orange.*
Maurice Prince Palatin frere de la Princeſſe Elizabeth.
Sa naiſſance, 104
Maximilien Duc de Baviére Général des Catholiques, contre l'Electeur Palatin Frederic V. élû Roy de Bohéme, 58, 59, 61, 62, 66, 68
Il ſigne le Traité d Ulm conclu par les Ambaſſadeurs de France, 66
Il réduit les rébelles d'Autriche & de Bohéme,

ſiéme, 70, 71
Il eſt fait Electeur de l'Empire, 106, 107
Méchanique. Ce que c'eſt que la vraye Méchanique en général, 260
Traité que M. Deſcartes a fait de la Méchanique.
Imperfections de cet ouvrage, 316, 317, 318, *item* 268
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Medecine, ſcience cultivée & perfectionnée par les Bartolins, M. Deſcartes, & autres, 194, 195, 196, 197, 198
Union de la Medecine avec les Mathematiques, & ſur tout de l'Anatomie avec la Méchanique, *là meſme.*
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Avantages de la Medecine, 195, 196
Merſenne (Marin) ami & ſectateur de M. Deſcartes, 21, 37
Sa naiſſance. Ses études, *là même*, *& p.* 22
Il ſe fait Minime, 39
Il enſeigne la Philoſophie à Nevers, *là même.*
Il s'intereſſe à la réputation de M. Deſcartes, 108
Il vient demeurer au Couvent de la Place Royale, 109
Ses Commentaires ſur la Geneſe, *là même.*
Il attaque Fludd & les Roſecroix, 110
Il ſe trouve chez le Nonce avec M. Deſcartes à la Conférence du ſieur de Chandoux, ſur la Philoſophie nouvelle, 161, 163
Il devient ſon correſpondant à Paris pendant ſa rétraite en Hollande, 168, 225, 330
Il fait un voiage aux Pays-bas, & void M. Deſcartes, 202, 203, 212, 213
Ses habitudes avec les Sçavans de differente religion, 212, 213
Son zéle pour ſervir M. Deſcartes, 275, 276
M. Deſc. ſe plaint de ce zéle exceſſif, 276, 277, 278
Diſcretion de M. Deſcartes à ſon égard, 336
Propre à commettre les gens, & à les reconcilier: propre à lier le commerce des uns avec les autres, 323, 326, 341, 342
Simplicité & credulité de ce Pére, 332
Sa facilité & ſa foibleſſe, 333
Il garde la neutralité entre M. Deſcartes & M. de Fermat dans le different qu'ils ont enſemble, du conſentement des deux, 336
Il découvre la Roulette. 367, *& ſuiv.*
Ce Pére étoit plus propre à former des queſtions qu'à les reſoudre, 368
Voiez le reſte à la table de la *ſec. part.*
Metaphyſique. Meditations Métaphyſiques de M. Deſcartes. Voiez la liſte de ſes Ouvrages.
Voiez la table de la *ſec. part.*
Metéores. Traité qu'en a fait M. Deſcartes, 287, 288, 191, 192, 293, 267, 279
Méthode ou régle univerſelle de M. Deſcartes pour verifier toutes ſortes de propoſitions, 163
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Le diſcours de la Méthode imprimé par M. Deſcartes, n'eſt qu'une portion fort petite & fort imparfaite de ſa Méthode, 280, 281, 282, 283, 284, 285
Liaiſon de ſa Dioptr. ſes Méteor. & ſa Géom. avec ſa Méthode. 256
Méziriac (Claude Gaſpar Bachet de) grand Arithméticien, fort eſtimé de M. Deſcartes, 291
Son éloge & ſes ouvrages, *là même*, *& 292*
Midorge. Voiez Mydorge.
Minuti (Theophile) Minime, 226, 228
Miroir elliptique de marbre inventé par Deſcartes & Ville-breſſieux, 257
Montaigu ou Mountaguë ſeigneur Anglois, 158
Morale de M. Deſcartes pour ſa conduite particuliére, 199
Morale de M. Deſcartes, 25, 115, 131, 132, 133, 134, 285, 286.
Utilité de la Phyſique pour la Morale, 115, 116
Morale des Payens, 25, 134.
Morin (Anne) belle-ſœur de M. Deſcarres, 14, 15
Morin (Jean Baptiſte) Profeſſeur Royal à Paris.
Son amitié avec M. Deſcartes, 138, 139
Son livre des Longitudes, 265, 266
Son humeur. Il eſt peu aimé des Sçavans, 265, 266.
Il eſt mal avec M. Gaſſendi, 266
Ses objections ſur la lumiére avec les réponſes de M. Deſcartes, 355, *& ſuiv.*
Il ſe plaint de la fortune qui ne luy étoit point favorable. M. Deſcartes le conſole, 356
Il eſt charmé des réponſes de M. Deſcartes, 356, 357
La fin de leur diſpute fait connoître le caractere de ſon eſprit à M. Deſcartes, qui ſe détache de ſon commerce, *là même.*
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Mulhauſen ville de Turinge. Aſſemblée en cette

cette ville pour l'Empereur contre Frederic V. Palatin touchant la couronne de Bohéme, 65
Multitude ſouvent contraire au bon parti, & à la verité.
Voiez la table de la *ſec. part.*
Multitude d'ouvriers nuiſible à la perfection d'un ouvrage, 78
Multitude de Sçavans propre à perfectionner une ſcience qui dépend des experiences, 196
Mydorge (Claude). Sa naiſſance, ſa parenté, ſon mariage, 36
Son amitié avec M. Deſcartes, 37
Il fait tailler des verres de lunettes & de miroirs par M. Deſcartes, 149, 150
Ferrier tache de le brouiller avec M. Deſcartes, mais ſans ſuccez, 185, 186, 215, 219
Eſtime de M. Deſcartes pour luy, 292, 320
Il eſt de ſentiment different ſur la viſion avec M. Deſcartes, 320
Services qu'il rend à M. Deſcartes en ſon abſence, 320
Il devient ſon Avocat contre M. de Fermat, 336, 337, *& ſuiv.*
Il travaille à les rendre amis, 341, 342, & y réüſſit à l'avantage de M. Deſcartes, *là même.*
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Mydorge. Chanoine du S. Sepulcre, xxiv

N

Narciſſes, gens pleins d'eux-meſmes, & tout gâtez d'amour propre, 142, & 141
Naudé (Gabriel) domeſtique du Cardin. de Bagné, 244, 253
Neige. Obſervations de M. Deſcartes ſur la neige, 266, 267
Neuhauſel en Hongrie. Siége de cette ville par le Comte de Bucquoy, malheureux, 95, 96, 97
Nicaiſe (Claude) Chan. de Dijon, xxvi
Nicole (Pierre) Auteur de l'Art de Penſer, ou de la Logique Carteſienne, 283
Nobleſſe du ſang inutile pour devenir Philoſophe, 2
Nouë. François de la Nouë Minime, défend le P. Merſenne contre R. Fludd, 110

O

Olympiques. Ecrit de M. Deſcartes, 90, 51, 86
Orange. Maurice de Naſſau Prince d'Orange. Son éloge, 41
Il devient Prince d'Orange par la mort de ſon frere, 45
Il perſecute les Arminiens, *là même.*
Il fait faire le procez à Barneveld, 49, 50
Il aſpire à la Souveraineté des Provinces-Unies, 52, 53, 62
Sa mort, 130
Orange. Frederic Henry de Naſſau Prince d'Orange.
Il ſuccede à Maurice ſon frere, 130
Il prend Boſleduc, 175
C'eſt le premier qui ait eſté traité d'*Alteſſe* d'entre les Princes d'Orange, 299
Civilitez & reconnoiſſance de M. Deſcartes à ſon égard, 299
Oratoire, Congrégation Régul. fondée par le Card. de Bérulle, 194
Ouvrages faits d'une main plus parfaits que ceux qui ont eſté faits par pluſieurs, 78

P

Pappus Mathemat. d'Alexandrie, 294
Parhélies ou faux ſoleils, 188, 190, 191, 192, 193, 235
Explication de ce phénoméne par M. Gaſſendi & par M. Deſcartes, *là même.*
Explication par Guill Schikard.
Paris affligé de la peſte pendant prés de trois ans, 98, 105, 106
ſon Egliſe érigée en Metropole ou Archeveſché, 109
Parnaſſus. Ecrit de M. Deſcartes, 50, 51
Paſcal. (Eſtienne pére de Blaiſe) ſe joint à M. de Roberval pour défendre M. de Fermat contre M. Deſcartes, 330, 331, 332, 335, 339
Différence du caractére de ſon eſprit d'avec celuy de M. de Roberval, 331, 332
Son éloge & ſa vie, 332, 339, 340
Son amitié avec M. Deſcartes, *là même.*
Voiez auſſi la table de la *ſec. part. & p.* 345. 346
Il ſe retire de la ville de Paris pour éviter l'indignation de quelques puiſſances, 339, 340
Il eſt rappellé, & fait Intendant de Normandie à Roüen, par le Roy Louïs XIII. 340
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Paſcal (Blaiſe). Il devient habile Mathématicien dés ſon enfance, 332
Il entreprend de pouſſer la queſtion de la Roulette

Roulette à ſa perfection ; 382, *& ſuiv.*
Ce qui luy acquiert la réputation du premier Mathemat. de ſon temps aprés la mort de M. Deſcartes, 384, 385
Son grand deſſein ſur la verité de la Religion contre les Athées, les Libertins & les Deïſtes, 382
Examen de ſon récit hiſtorique de la Roulette, 369, 370, 371, *& ſuiv.*
Son Traité de la Roulette ſous le nom d'A. d'Ettonville devénu rare, 385, 386
Voiez encore la table de la *ſec. part.*

Peireſc (Nicol. Claud. Fabri de) Conſeiller d'Aix.
Son éloge, 301
Sa mort, *là même, &* 302
Il envoie l'obſervation des Parhélies de Rome aux ſçavans, 188
Il fait venir des Manuſcrits du Levant, 226, 228 Comment ils peuvent s'être connus M. Deſcartes & luy, 301
Voiez encore la table de la *ſec. part.*

Pelerinage de M. Deſcartes à N. D. de Lorette, 120, *item* 85, 86

Penvern. Voiez *Péreno.*

Pereno (François du) néveu de M. Deſcartes, 6

Pereno (Joachim du) petit néveu de M. Deſcartes, 6

Perfection plus grande dans l'ouvrage d'un ſeul que dans l'ouvrage de pluſieurs, 78

Perron (le ſieur du). Voiez Deſcartes.

Perron, fief, ſa ſituation, 12, 117
Vendu par M. Deſcartes qui en rétient le nom, 117

Perſequen. Voiez *Péreno.*

Petit (Pierre) Intendant des Fortifications.
Son éloge, 326
Ses ouvrages & ſes occupations, *là même.*
Ses objections ſur la Dioptrique de M. Deſcartes, 326, 327, 352, 353, 354
Ses experiences s'accordent avec la doctrine de M. Deſcartes, *là même.*
Ses objections ſur l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'Ame, blamées par M. Deſcartes, 353
Pourquoy M. Deſcartes réfuſe d'y répondre, 354 355
Il dévient Cartefien par la lecture des Meditations Métaphyſiques de M. Deſc. 355
Voiez encore la table de la *ſec. part.*

Philoſophie. Scholaſtique. Voiez le tit. *Scholaſtique.*

Philoſophie. état de la Philoſophie au têms de la naiſſance de M. Deſcartes, 10
Etude qu'il fait de la Philoſophie Scholaſtique, 26, 27
Son dégoût pour cette Philoſophie, & ſa réſolution d'en cultiver une autre, 27, 80, 100, &c.
Philoſophie des Colléges de Hollande peu eſtimée, 32, 33, 202
Etude de la Philoſophie Scholaſtique utile, & meſme néceſſaire à quelque choſe, *là meſme.*
Eſſays de Bacon pour le rétabliſſement de la véritable Philoſophie, 147, 148, 149
M. Deſcartes y a mieux réuſſi que luy, 148, 149
Entrepriſes de Chandoux pour une Philoſophie nouvelle, 160, 161
M. Deſcartes en découvre l'illuſion, 162, 163, 164, 165
Il eſt engagé tout de bon à travailler à la ſienne, 165, 166, 467, 168
La Philoſophie de M. Deſcartes s'accorde mieux avec nôtre Religion que la Philoſophie vulgaire, 253

Phyſique. Incertitude de la Phyſique, 115
Utilité de la Phyſique pour la Morale, *là meſme, &* 116

Picot (Antoine) Conſeiller en la Cour des Aydes, 147

Picot (Claude) ami & ſectateur de M. Deſcartes,
Son éloge, 147
M Deſc luy abandonne le ſoin de ſes affaires pendant ſa retraite en Hollande, 168
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*

Picot (François) Auditeur des Comptes, 147

Picot (Jean) pére des trois fréres ſuſdits, 147

Piques (M.) Conſeiller en la Cour des Aydes, xxiv

Plagiaire. Ce que c'eſt qu'être Plagiaire, 206, 207, 208, 209

Plempius (Fortunat. Vopiſc.) Medecin à Louvain, ami de M. Deſcartes.
Son éloge, 310, 311, 312
Il luy fait des objections ſur le mouvement du cœur, 310, 312
Voiez encore la table de la *ſec. part.*

Pleſſis-Beſançon. Voiez *Beſançon.*

Poëſie. Inclination & talent de M. Deſcartes pour la Poëſie, 19
Etat de la Poëſie au temps de ſa naiſſance, 10

Poëtes. Quels ſont les vrais Poëtes ? 19
Pourquoy les Poëtes, meſme ceux qui ne ſont

ſont que badiner ſont remplis de ſentences plus graves & plus ſenſées que les Philoſophes, 84
Poiſſon (Nicolas J.) Pr. de l'Oratoire, a eu deſſein de faire la vie de M. Deſc. xii, xiii, xxvi
Ses Remarques ſur la Méthode de M. Deſc. 285
Il publie le Traité des Méchaniques de M. Deſc. 317 318. Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Son éloge, xiii
Pollot (le ſieur de) ami de M. Deſcartes, 317, 318. Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Polyander (Jean) Profeſſeur à Leyde. 200
Pont (Marguerite du) belle-ſœur de M. Deſcartes, 14
Pont-château. Sebaſtien-Joſeph du Cambout, dit l'Abbé de Pont-château, 285
Porlier (M.) Directeur des Hoſpitaux de Paris, xxiv
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Poirée du Parc (Marie) belle niéce de M. Deſcartes. 5
Prague. Priſe de cette ville par les Catholiques Impériaux, 71, 72
Préjugez de l'enfance & de l'éducation, 79
Difficulté de s'en défaire, *là-même*, & 80
M. Deſcartes détruit les ſiens, *là-même*, & 81
item 100, 101, 131, 132, 167, 168
Quels ſont les Préjugez que M. Deſcartes a voulu rétenir, 134
Preſtet (Jean) Pr. de l'Oratoire, eſt pour M. Deſcartes contre M. de Fermat, 350, 351
Privilége d'impreſſion, honorable à M. Deſcartes, 275, 276, 279
Il eſt plus pour le Libraire que pour l'Auteur, 277
Probabilité dans les opinions de Morale ſuivie par M. Deſcartes, 133, 132
Problêmes & leurs ſolutions, 43, 44
Régle univerſelle de M. Deſcartes ſur cela, 163
Il ceſſe d'envoier aux autres des Problêmes à réſoudre, 225
Loy des Géometres pour la ſolution des Problêmes, 346
Prouſt (Jeanne) autrement Mad. Sain, Marraine de M. Deſcartes, 12

Q

des *Quartes.* Voiez Deſcartes, Ancienne Orthographe du nom de Deſcartes 13
Queſtions à propoſer & à réſoudre, 43, 44
Régle univerſelle de M. Deſcartes ſur cela, 163
Il ceſſe d'en envoier aux autres à réſoudre, 225
Convention des Géometres pour la nature des Queſtions qu'ils ſe doivent propoſer mutuellement, & qu'ils peuvent entreprendre de réſoudre, 346
Il ceſſe de répondre aux queſtions d'Arithmétique, d'Algébre, & de Géometrie, pour ne plus s'appliquer qu'à des choſes utiles, 395, 396

R

Raëy (Jean de) Philoſ. & Med, Cartéſien, inſtruit de beaucoup de particularitez de la vie de M. Deſcartes, xiv
Il ſe trouva à l'inventaire de ce que M. Deſcartes avoit laiſſé en Hollande, xxvii, xxviii
Son éloge, *là-même*, & *dans les pages ſuivantes.*
Réfus qu'il a fait de contribuër à l'hiſtoire de M. Deſcartes, ſous prétexte qu'elle ſe faiſoit en France, xxix, xxx, xxxi
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Raiſon. Sa foibleſſe contre les Préjugez de l'enfance, 79
Elle doit les détruire à méſure qu'elle dévient forte, *là-même.*
Comment on doit cultiver ſa Raiſon, 131
La Raiſon humaine n'eſt point au deſſus de la Foy, 132
Elle eſt la régle des connoiſſances humaines, 79
Rancé (Armand Boutillier de) V. le tit. la *Trappe.*
Raynaud (Théophile) écrit contre le Pére Gibieuf, 224, 225
Réael ou *Realius* (Laurent). Sa mort & ſon éloge, 319
Regius ou de Roy (Henry) Profeſſ. Med. d'Utrecht, 263, 264
Voiez le reſte dans la table de la *ſec. part.*
Regneri (Cyprien) Voiez le tit. *Cyprien.*
Remontrans ſecte du Calviniſme. Voiez *Arminiens.*
Reneri (Henry) ami & ſectateur de M. Deſcartes, 189, 190
On le propoſe pour remplir une chaire publique à Leyde, 200, 201
Il ſe fait Précepteur particulier, 201

Son Analyſe, ſon amitié avec M. Gaſſendi, 216, 217
Il eſt fait Profeſſeur en Philoſophie à Deventer, 233, 234
Il eſt fait Profeſſeur dans la nouvelle Univerſité d'Utrecht, 263
Il enſeigne le Cartéſianiſme dans l'Univerſité d'Utrecht, 264
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Réputation onéreuſe à M. Deſcartes, 143, 152, 153, 178, 211
Voiez le titre *Eſtime.*
Réputation à craindre plûtôt qu'à rechercher, 198
Rétraite. Voiez *Solitude.*
Reyniers (Mademoiſelle) hôteſſe de M. Van-Sureck Gentilhomme Hollandois & de M. Deſcartes à Amſterdam, 178
Ricci (Michel Ange) Cardinal, 383
Richelieu (Jean Armand de) Cardinal.
Il chagrine le Cardinal de Bérulle, & profite de ſes Bénefices aprés ſa mort, 194
Rivet (André) Miniſtre du Prince d'Orange, & Profeſſeur à Leyde, 200
Riviere Ermite Auguſtin (A.) maſque de Théophile Raynaud, 214
Roberval (Gilles Perſonne de) Sa vie & ſon éloge, 304, 305, 335, xxxiii
Origine de ſon animoſité contre M. Deſcartes, 305
Il prend le parti de M. de Fermat contre M. Deſcartes, & réplique pour luy, 331, 335, *& ſuiv.* 339, 340, 341
Il fait amitié avec M. Deſcartes, mais à des conditions onéreuſes, 346, 378
Eſtime de M. Deſcartes pour luy, 374
Son peu de politeſſe, & autres défauts de ſon éducation, 331, 332, 373, 374, 375, xxxiii
Sa méchante humeur, 341
Dureté de ſes maniéres, 340, 372, 373
Honneſtétez de M. Deſcartes pour luy, 340
Antipathie de M. de Roberval avec M. Deſcartes, 347
La queſtion de la Roulette augmente beaucoup ſa réputation, 367, 368, *& ſuiv.*
Il en donne la Démonſtration, 369, *& ſuiv.* 373. *& ſuiv.*
M. Deſcartes le jugeoit moins habile en Géometrie que M. de Fermat, 375
Mouvemens de jalouſie de M. Deſcartes contre M. de Roberval, 380
Mouvemens de jalouſie de M. de Roberval contre M. Deſcartes, 376
M. de Roberval ſe fait faire reſtitution par le ſieur Torricelli, touchant l'invention de la Roulette, 380, 381, *& ſuiv.*
Ses duretez à l'égard de M. Clerſelier xxxi, xxxii, xxxiii
Voez auſſi la table de la *ſec. part.*
Rochelle. Siége & priſe de la Rochelle. 155, 156
Deſcription de la digue, 156, 157
Rogier (François) néveu de M. Deſcartes, 6
Rogier ſieur du Crévis (Pierre) beaufrere de M. Deſcartes, 6
Rogier (Suſanne) niéce de M. Deſcartes, 6
Rohan (le Duc de) chef des rébelles réduit, 136
Roſe-croix. Leur hiſtoire, 87, 88, *& ſuiv.* 107, 108
M. Deſcartes les cherche inutilement, 90
Il eſt ſoupçonné d'en être, 91, 107
Fludd les défend, & il eſt refuté par le P. Merſenne, 109, 110
Roten (Pierre) Mathematicien, 51, *en marge.*
Il réſout les queſtions de Faulhaber, & il luy en propoſe d'autres à réſoudre, 69, 70
Roulette autrement Trochoïde ou Cycloïde.
Hiſtoire fameuſe de cette ligne, 367, *& ſuiv. juſqu'à* 389
Roy (Henry de) Profeſſ. Cartéſien. Voiez *Regius.*

S

Sain ou *Seign* (Jeanne) ayeule maternelle de M. Deſcartes. 5
Sain ou *Seign* cousin de M. Deſcartes, 118, 129
Salle (M. de la) Chambell. du feu Roy de Suéde, xxv
Sancy (le Pére de) de l'Oratoire ami de M. Deſcartes, 139
Sang. Circulation du ſang. Voiez *Circulation.*
Sanguin (Prudence) belle niéce de M. Deſcartes, 15
Sarazin (Jean François) ami de M. Deſcartes.
Son éloge, 145
Saumaiſe (Claude de) ami & ſectateur de M. Deſcartes.
Il eſt Profeſſ honor. à Leyde, 201
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Saxe. Electeur de Saxe. Voiez *Jean Géorge.*
Sçavans. Faux ſçavans, 34
Sceptiques. Voiez le tit. *Doute.*
Scheiner (Chriſtoph) Jeſuite Allem. Mathem. ennemi particulier de Galilée, 250
Il obſerve les Parhélies à Rome, 188, 234

Schickard (Guillaume) Allemand.
Sa mort, 271, 272
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Scholaſtique. Etude que fait M. Deſcartes de la Scholaſtique, 26, 27
Son dégoût pour elle, 27, 80, 100
En quoy elle peut être utile, 33
On l'enſeigne mal en Hollande, 32, 33
M. Gaſſendi la décrie, 202
La beauté du ſtile de M. Deſcartes a fait croire qu'il ne ſçavoit pas la Scholaſtique 357
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Schotanus (Bernard) Profeſſ. d'Utrecht, 263
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Schotanus (Mainard) Profeſſ en Theol. à Utrecht, oppoſé au Cartéſianiſme, 263
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Schotenius (ou *Schooten*) François, Mathem. Holl. 201
Son habileté, 292
Ses habitudes avec M. Deſcartes, xiv, xxviii
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Schwenter (Daniel) Mathemat. Allemand.
Sa mort, 271
Sciences. Etat des Sciences au temps de la naiſſance de M Deſcartes, 10, 11
Fauſſeté des Sciences qui s'apprennent vulgairement & par routine, 34
Sciences compoſées des réflexions de pluſieurs approchent moins de la vérité que les ſimples raiſonnemens d'un homme de bon ſens, 78
Comment M. Deſcartes mépriſoit les ſciences, 87, 88
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Senguerdius (Arnold) Profeſſ. Péripatéticien à Utrecht, 264
Voyez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Seriſay (Jacques de) ami de M. Deſcartes. Son éloge, 144
Sigenberg. Aſſemblée tenuë en cette ville par le Roy de Dannemarck en faveur de l'Electeur Palatin, 104
Sileſie. Etat de la Sileſie durant les troubles de Bohéme, 61
Fréderic V. Electeur Palatin, eſt fait Duc de Sileſie, *là-même.*
Etat de Sileſie aprés la fuite de Fréderic, 101
Cette province rentre ſous l'obéïſſance de l'Empereur, *là-même.*
Silhon (Jean) ami de M. Deſcartes. Son éloge, 144
Silvius (François) Docteur de Doüay, Théologien, 307, 308
Skein pris par les Eſpagnols, repris par les Hollandois, 268
Sluſe (René François) Mathemat. de Liége, 383
Snellius (Willebrordus) Auteur de l'Apollonius Batavus, 290
Solitude de M. Deſcartes dans Paris en 1615. 37, 38, 39; en 1628. 152, 153, 154
En Allemagne, 78, 79, *& ſuiv.*
En Hollande, 168, 169, 171, 172, 173, 177, 178
Comparaiſon de la ſolitude du village de Balzac, avec celle de la ville d'Amſterdam, 172
Juſtification de la ſolitude & de la rétraite, 173, 174
En quel ſens M. Deſcartes auroit préféré les compagnies à la ſolitude, 174
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Songes de M. Deſcartes, 81, 82, 83
Sophiſmes. Moien infaillible pour éviter les ſophiſmes & les autres ſurpriſes dans les raiſonnemens, 163
Soubize (le Prince de) chef des Rébelles ſous Louïs XIII. réduit & vaincu, 136, 158
Spinola (Ambroiſe) Général des Eſpagnols aux Pays bas, marche contre le Palatin, 68
Ses progrés dans le Palatinat, 104 *& ſuiv.*
Il prend la ville de Juliers ſur les Hollandois, 105
Il prend la ville de Breda, 130
Il vient voir le ſiége de la Rochelle, 157
Stratenus (Guillaume) Profeſſ. en Médecine à Utrecht, 263
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Studler (Antoine) Van Sureck ſeigneur de Berghe Gentilh. Holl. ami de Deſcartes, xxviii, 178
Voiez la table de la *ſec. part.*
Sureck (Ant. Studl.) V le tit. *Studler.*
Swanembourg (Corneille) Juriſconſulte Holland. 200

T

Targon (Pompée) Ingénieur emploié au ſiége de la Rochelle, 157
Tengnagel. François Gaſneb, Baron de Tengnagel, Gendre de Tyco Brahé, 74, 75

Tépelius (Jean Hiſtor. de la Philoſ. Cartéſienne, xvi
Terre. Opininion du mouvement de la Terre condamnée d'hereſie à Rome, *p.* 241, *& ſuiv. juſquà* 254
Opinion de M. Deſcartes, 251, 252
Théologie. M. Deſcartes ne veut point toucher à la Théologie de révélation : mais il n'exclud pas la Théologie naturelle de ſes études, 178, 179, 180
Cette Théologie naturelle n'eſt autre que la Métaphyſique touchant l'exiſtence de Dieu & de nôtre Ame, *là même*
Théſe des Jéſuites de Poitiers où M. Deſcartes diſpute 136
S. Thomas étoit l'auteur favori de M. Deſcartes pour la Théologie Morale, 286
Thyſius (Antoine) Théologien de Hollande, 200
Tico. Voiez *Tyco.*
Tilly (le Baron de) ſe trouve à la bataille de Prague ſous le Duc de Baviére, 72
On l'établit Commandant dans la ville, 73
Tonnerre. Origine & effets du Tonnerre, 127, 128
Torquati (le Comte) eſt fait priſonnier au ſiége de Neuhauſel, 96
Torricelli (Evangeliſte) Mathemat. d'Italie.
Il ſuccede à Galilée, 379
Il s'attribuë l'invention de la Roulette qui étoit duë aux Mathematiciens François, *là-même. &* 380
Il s'en déſiſte & fait reſtitution, 381
Le ſieur Dati prend ſa défenſe contre M. Paſcal, 386
Le ſieur Wallis Anglois, luy rend le même ſervice, 387
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Tour (le Comte de la) ou de *Thurn* général des révoltez de Bohéme contre l'Empereur, 60, *& ſuiv.*
Il méne du ſecours en Hongrie contre l'Empéreur pour Betlen Gabor, 96
Trappe. L. Armand Boutillier de Rancé Abbé de la Trappe, 285
Tyco-Brahé. Son établiſſement en Bohéme, ſa famille, ſes héritiers, 74
Hiſtoire des Inſtrumens & des Machines de Tyco aprés ſa mort, 75, 76

U

Ulm ville impériale de Soüabe, 65
Lieu de médiation pour pacifier les troubles d'Allemagne, *là-même.*
Traité d'Ulm fait par les Ambaſſadeurs de France entre les Catholiques & les Proteſtans, 66, 67
Erreur de ceux qui ont crû que c'étoit un Traité de Paix, 67, 68
Univerſitez.
De Leyde. V. le tit. *Leyde.*
d'Utrecht. V. le tit. *Utrecht.*
Urbain VIII. Pape. Son élection, 117
Utrecht. Erection d'une Univerſité dans cette ville, 263, 264
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*

V

Valteline. Troubles de cette Province envahie par les Eſpagnols ſur les Griſons, 118, 119
Elle eſt miſe en dépôt entre les mains du Pape qui y envoie le Marquis de Bagni, 119
Elle eſt réduite par les François ſous le Marquis de Cœuvres, 120
Van-dam. Van-Haeſtrecht; Van-Hooghland, Van-Sureck, Van-Leeuw, &c. Voiez les titres, Dam, Haeſtrech, Hooghlandt, Sureck, Leew, &c
Vander-Wegen; Vander-Hoolck, &c. Voiez les tit. Wegen, Hoolck, &c.
Varenne, ou *Varani* (Guillaume Fouquet ſieur de la) 17, 22, 23
Vaſſenar. Voiez *Waeſſenaer.*
Vaſſeur (M. le) ſieur d'Etioles, ami, parent & hôte de M Deſcartes à Paris, 130, 131
Il méne M. Deſcartes en Poitou, 136
M. Deſcartes ſe loge une ſeconde fois chez luy, 152
Il le quitte de nouveau pour éviter le grand monde, & il eſt découvert par le même M. le Vaſſeur, 153, 154
Vaſſeur (M. le) Conſeiller à la Grand-Chambre, xxiv
Vérité. Objet de l'amour & des études de M. Deſcartes, 80, 81, 87, 91, 131, 134
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Verres de lunettes & de miroirs,
Maniére de les tailler, 150, 151
Ecrit de M. Deſcartes ſur les lunettes, 271
Deſſein de faire des lunettes en France & en Hollande ſur les régles de la Dioptrique de M. Deſcartes, 320, 321
Verulamius. Voiez *Bacon* Chancelier d'Angleterre.

Verville (François Beroalde ſieur de). Son Roman Philoſophique, xix
Vie, vivre.
L'art de bien vivre, principale étude de M. Deſcartes, 199
Vie cachée ou retirée. V. le tit. *Solitude.*
Voiez auſſi le tit. *Morale.*
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Vie, hiſtoire de la vie d'une perſonne.
Dévoir d'un Ecrivain qui compoſe la vie d'un Particulier, ii, iii, iv, v
Avantage des vies particuliéres ſur les hiſtoires générales, v, vi, vii
Ce que c'eſt que la vie d'un Philoſophe en particulier, vii, viii
Viéte (François) Mathematicien, 10
M. Deſcartes ne l'a jamais vû, 31
Il n'a jamais lû ſes ouvrages en France, 30
Viéte Auteur de l'Apollonius Gallus, 290
Ville-Breſſieux (Eſtienne de) Med. Chym. & Mathem. xv
Il s'attache à M. Deſcartes, 152. 161
Il va demeurer en Hollande avec luy, 232, 256
Son génie pour la Méchanique, la Perſpective, 256, 257, 260
Ses inventions, 258, 259, 260, 261, 262
Sa reconnoiſſance pour M. Deſc. 257, 258.
Il fait le voiage de Danemarck & de Baſſe-Allemagne avec luy, 259, 260
Villeneuve (le Comte de) petit néveu de M. M. Deſcartes, 6
Viogué (François) Erm. Auguſtin, xxvi
Vladiſlas Roy de Pologne. Voiez *Ladiſlas.*
Voetius (Giſbert) Miniſtre & Profeſ. à Utrecht, 263
Voiez plus amplement la table de la *ſec. part.*
Vœu de M. Deſcartes à Nôtre-Dame de Lorette, 85, 86 120.
Sentiment de M. Deſcartes ſur les vœux Monaſtiques, 133, 132
Voyez auſſi la table de la *ſec. part.*
Voiages. Voiez *Voyages.*
Voiette. Voiez *Voyette.*
Voleurs. Difference entre les voleurs de terre ou des bois, & ceux de mer, 102, 103
Vorſtius (Adolphe) Médecin Profeſſ. à Leyde, 200
Voſſius) Gerard Jean) Profeſſ. à Leyde puis à Amſterdam, 200, 201
Voyages. La vie de Colléges où il vient des Etudians de divers pays tient lieu de voyages, 33
Les voyages tiennent lieu de livres & d'études pour la vraie ſcience, 100, 101
Diverſité de maniéres de voyager pour apprendre, 41, 98, 99, *item*, 122
Utilité des voyages, 99, 100, 101
Ce que M. Deſcartes recherchoit principalement dans ſes voyages, 113, 122, 152
Voyette (Louis de la) Gentilh. François, xxviii
Vries (Gerard de) Profeſſ. à Utrecht, peu favorable au Carteſianiſme, xvii, xviii

W.

Waſſenaer) Jacques) le Pére, ami de M. Deſcartes, 189
Voiez auſſi la table de la *ſec. part.*
Walæus (Antoine) Theologien Proteſt. 200
Wallis (Jean) Mathem. Angl. veut défendre Torricelli contre Paſcal & Roberval, touchant la Roulette, 387
Wegen (le ſieur de, ou Vander-Wegen).
Eſtime de M. Deſcartes pour luy, 292
Wendelin (Godéfroy) Chan. de Condé, Curé de Herck.
Eſtime de M. Deſcartes pour luy, 292
Witte (Jean de) Penſionnaire & Secretaire de la ville de Dort, xxvi
Wren (Chriſtophle) Mathemat. Anglois, 383
Son éloge, *là-méme.*
Il encherit ſur l'invention de la Roulette, 384, 385

Z

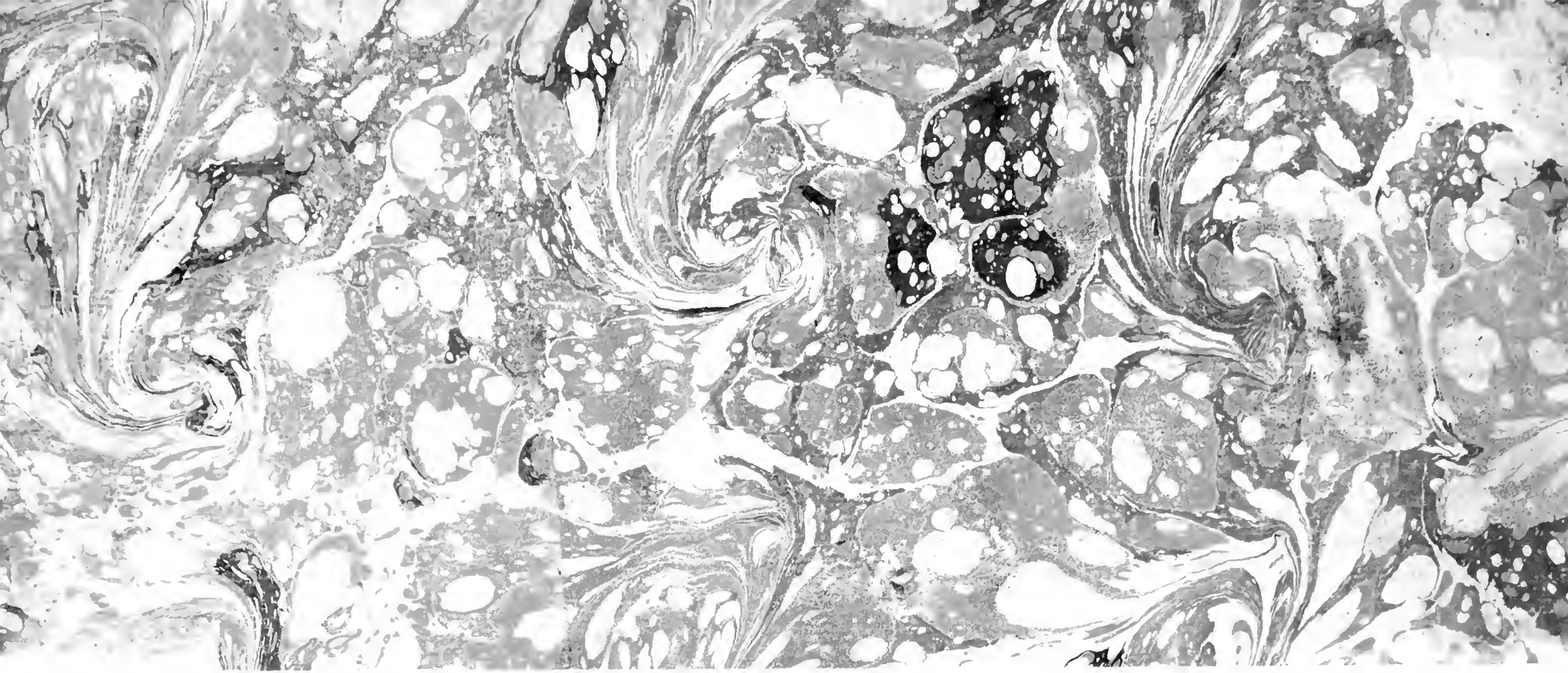
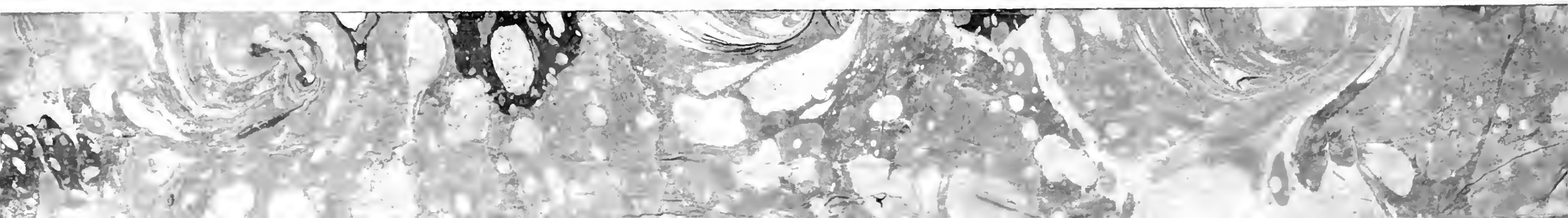
Zuniga ou çuniga (Diégue de) enſeigne le mouvement de la terre, 242
Zuytlichem (à Paris *Zuilchom*, Conſtantin Huyghens) ami de M. Deſcartes. Son éloge, 267. 268
M. Deſcartes luy envoie ſon petit Traité des Méchaniques, 316, 317
Voiez encore la table de la *ſec. part.*
Zuytlichem. De la femme de M. de Zuytlichem.
Voiez le tit *Boerle.*
Eloge de la famille de M. de Zuytlichem. 318

Fin de la Table des Matiéres.

Universitas BIBLIOTHECA

A PARIS,
De l'Imprimerie d'ANTOINE LAMBIN.
M. DC. XCI.

Résidences successives de Descartes pendant son séjour en Hollande (Chevalier p. 60 ; - Adam XII. 122 ; - Cohen p. 421 et suivantes) : "Le 8 octobre 1628, il se rend à Dordrecht, où Isaac Beeckmann mentionne sa visite. Au printemps de l'année suivante (1629), après avoir assemblé à Amsterdam les éléments d'un livre en Français à la campagne pour y faire l'apprentissage de la solitude, il se fixe définitivement en Hollande. Le 16 avril 1629, il se fait immatriculer à l'université de Franeker dans la Frise, et le 29 juin 1630 à celle de Leyde. Son tempérament changeant ne l'a pas gardé, et nous le voyons vider successivement à Amsterdam (automne 1630, à Deventer (fin mai 1632), à Amsterdam encore décembre 1633, à Utrecht (1635), à Leyde 1636, à Harderwijk (fin 1639), à Leyde (avril 1640) à Endegeest près de Leyde (avril 1641) et à Egmond (mai 1643 — août 1649)



a39003 009579631b